



3 1761 08158490 6



Theod M Tromp





VINGT-TROIS ANS DE SÉJOUR

DANS LE

**SUD DE L'AFRIQUE**



VINGT-TROIS ANS DE SÉJOUR

DANS LE

# SUD DE L'AFRIQUE

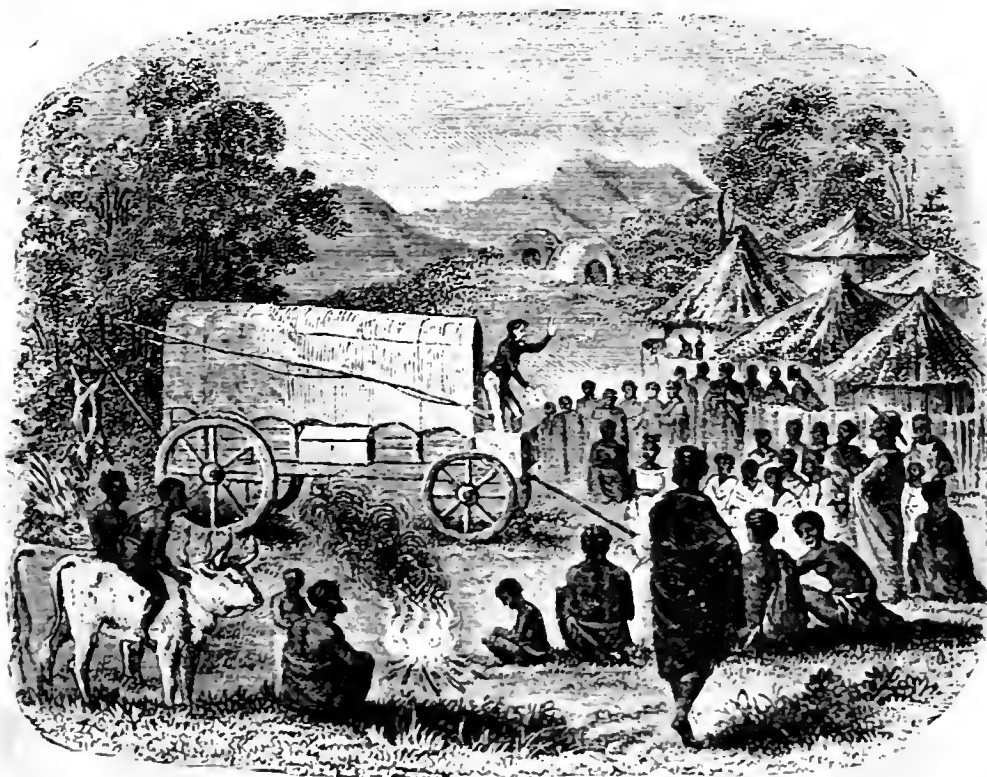
OU

TRAVAUX, VOYAGES ET RÉCITS MISSIONNAIRES,

PAR ROBERT MOFFAT,

AGENT DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE LONDRES.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. HORACE MONOD, PASTEUR A MARSEILLE.



PARIS

LIBRAIRIE DE L.-R. DELAY,

2, RUE TRONCHET.

—  
1846



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

11714

## AVANT-PROPOS.

---

L'auteur espère, dans les pages qui vont suivre, apporter aux églises évangéliques d'Europe quelques connaissances nouvelles relativement aux pays païens. On y trouvera un récit fidèle d'événements qui se sont passés sous ses yeux, et bien des détails qui pourront servir à faire connaître les peuplades africaines par leurs traits caractéristiques. Il ose croire que cet ouvrage est propre à faire avancer l'étude de ce qu'on pourrait appeler la philosophie des missions. Le philosophe et le théologien y trouveront peut-être quelques faits nouveaux pour eux, et y apprendront à connaître l'humanité sous des faces qu'ils n'avaient pas encore observées. On pourra aussi se convaincre, en le lisant, que, malgré les différences accessoires, il y a une identité fondamentale entre les résultats de la dépravation humaine, en Asie, en Afrique et dans la Polynésie; et que l'Évangile est le remède unique et infaillible aux souffrances d'un monde rendu malheureux par le péché. On y trouvera des exemples frappants de l'empire qu'il a exercé sur les caractères les plus indomptables et les plus sanguinaires.

L'auteur s'est abstenu presque entièrement de réflexions philosophiques ; il a cru que sa tâche à lui était de raconter simplement des faits. Il laisse aux hommes de loisir et de réflexion le soin d'analyser ces faits, de les comparer, et d'en déduire les enseignements qu'ils renferment. Il se présente devant le public moins comme auteur que comme un simple témoin, mais un témoin intéressé. Il a pour but de faire valoir les droits de ces millions d'hommes qui périssent sans secours, mais non sans amis, pour lesquels il a, jusqu'ici, travaillé et vécu, qu'il aime de la plus tendre affection, et au milieu desquels, tout barbares, tout noirs, tout ignorants et dégradés qu'ils sont encore, son plus cher espoir est de vivre, de travailler et de mourir !

# VINGT-TROIS ANS DE SÉJOUR

DANS LE

# SUD DE L'AFRIQUE

OU

TRAVAUX, VOYAGES ET RÉCITS MISSIONNAIRES.



## CHAPITRE PREMIER.

Considérations générales sur l'Afrique. — Tentatives d'exploration. — Origine probable des Hottentots. — Mode d'accroissement de la population. — Origine des Bushmen. — Bushmen, Béchuanas. — Leur état de souffrance et de dégradation. — Comment s'explique la variété de leurs dialectes. — Tribu des Tamahas. — Triste aspect du pays des Bushmen. — Origine et caractère des Cafres. — Pays des Bassoutos et des Béchuanas. — Namaquois et Damaras. — Description de la contrée stérile des Karrous.

LE continent d'Afrique, qui, selon toute apparence, a vu naître les premiers essais de travaux géographiques, n'en est pas moins aujourd'hui, et probablement pour longtemps encore, la partie du globe la moins connue. Ce continent, qui fut autrefois une pépinière des lettres et des sciences, l'entrepôt d'un commerce étendu et le siège d'une puissance qui disputait à Rome l'empire du monde; ce pays qui servit de berceau à l'église de l'ancienne alliance et d'asile à l'enfance du Sauveur, ne laisse pas de marquer jusqu'à ce jour une immense lacune, aussi bien sur la carte du monde, que dans son histoire. Bien que les navires phéniciens en aient fait le tour dès longtemps avant l'ère chrétienne, si l'on en croit Hérodote, et que les premières découvertes maritimes qui succédèrent à l'invention de la boussole se soient dirigées de ce côté, l'intérieur de ce continent est demeuré jusqu'ici un mystère impénétrable pour l'Européen, et un objet d'effroi pour les voyageurs les plus intrépides. Quoique nul autre pays n'ait vu sacrifier autant d'hommes à des voyages de découvertes, et des hommes chez qui l'intelligence égalait la

courage, qui n'étaient pas conduits par une cupidité sordide, mais par une philanthropie éclairée, tous ces sacrifices de vies humaines n'ont abouti qu'à nous faire connaître les bords de cet immense continent et à peine quelques points de l'intérieur, toujours à une petite distance des côtes.

L'Afrique a eu ses églises, ses écoles célèbres, ses savants et ses littérateurs, ses évêques apostoliques, et son armée de nobles martyrs; mais aujourd'hui un crépe funebre s'étend sur ses vastes contrées, et ses millions d'habitants, victimes de toutes les horreurs qui puissent affliger l'humanité, descendent en masse dans les régions de la misère éternelle. Elle a enrichi la chrétienté de ses trésors : elle lui a prodigué son or, ses épices, son ivoire, les corps et les âmes de ses travailleurs; et en retour de tout cela, qu'a-t-elle reçu? Ça et là une croix plantée sur ses côtes et gardée par le canon d'une forteresse. Sans le secours qu'elle a trouvé, sous la direction d'en haut, dans la puissance et la sympathie de l'Angleterre, l'Afrique verrait aujourd'hui flotter partout sur son sein un funeste drapeau à trois couleurs, unissant au symbole de la Babylone mystique les emblèmes du paganisme et le croissant du faux prophète.<sup>1</sup>

• Les contrées qui couvrent la plus grande partie de cette  
 • vaste surface peuvent compter parmi les plus belles de la  
 • terre, sous le rapport de la fertilité du sol et des ressources  
 • qu'elles présentent; mais à l'égard des populations qui les ha-  
 • bitent, si l'on excepte celle de l'Égypte dans l'antiquité, avec  
 • celle des bords de la Méditerranée, sous la domination cartha-  
 • ginoise ou romaine, et dans les beaux jours de la puissance  
 • arabe, ces contrées furent toujours plongées dans les plus  
 • épaisses ténèbres de l'ignorance, de la superstition et de l'abru-  
 • tissement. L'éclair de civilisation qui a brillé un moment en  
 • Nubie et en Abyssinie mérite à peine d'être signalé comme une  
 • exception. •<sup>2</sup>

Avant d'entrer dans le détail des travaux missionnaires, il convient de jeter un coup d'œil sur la situation, l'étendue et le caractère des principaux champs qu'ils occupent.

<sup>1</sup> L'auteur se il lire simplement que l'Afrique, à part que entière, est païenne, ou papiste ou mahométane. Nous avons eu le devoir de corriger ces expressions pittoresques, bien que les sentent plus l'imagination du poète, qu'la clarté de l'historien. (Etc.)

<sup>2</sup> QUERR, *Description géographique de l'Afrique*.



Le cap de Bonne-Espérance est un promontoire élevé et montagneux, qui fut découvert par Barthélemy Diaz, navigateur portugais, et occupé par les Hollandais, en 1652. A cette époque, toute la contrée qu'on appelle aujourd'hui la colonie était habitée par les Hottentots proprement dits, dont l'histoire et l'origine sont encore enveloppées d'un profond mystère. Ils ne ressemblent, ni pour le physique, ni pour la langue, ni pour les usages, à aucune des peuplades cafrés qui bornent leurs diverses tribus, et qui s'étendent depuis la baie de Péquena, à l'occident, jusqu'à la grande rivière des Poissons à l'orient. C'est une race qui diffère entièrement de toutes les autres qui nous sont connues. A prendre en masse les Hottentots, les Corannas, les Namaquois et les Bushmen, cette race n'est point noire, ni basanée, mais plutôt d'une teinte pâle, quelquefois même si claire, qu'elle laisse percer sur la joue une nuance rosée, principalement chez les Bushmen. Ils sont généralement de plus petite taille que leurs voisins de l'intérieur; ils en diffèrent essentiellement par leur visage et les formes de leur corps : ils ont le sommet de la tête large et plat, le menton en pointe, les pommettes saillantes, le nez aplati et les lèvres épaisses. Depuis que j'ai eu l'occasion de voir des individus chinois, je suis porté à croire, avec Barron, que ce dernier peuple est celui dont les Hottentots se rapprochent le plus par la couleur de leur peau et la conformation de leurs traits. J'ai été confirmé dans cette opinion, depuis mon arrivée en Angleterre, par la vue de deux enfants chinois aveugles, que j'aurais pris pour des Hottentots, si je n'avais pas été averti d'avance de leur origine; et, s'ils avaient eu l'usage de leurs yeux, la ressemblance aurait été bien plus frappante encore.

On sait que les Hottentots occupent la partie la plus méridionale de l'Afrique, et qu'ils s'étendent plus ou moins vers le nord; les Bushmen, qui sont les plus septentrionaux, se trouvent dans des contrées habitées par d'autres peuplades, au milieu desquelles ils conservent un caractère parfaitement distinct; et, ce qui est bien remarquable, ils n'acquièrent pas cette teinte foncée qui caractérise tous les autres peuples habitants de la zone torride. Si les Hottentots étaient, comme l'ont pensé quelques auteurs, des Bohémiens venus d'Egypte, il serait difficile d'expliquer comment, dans le cours des siècles qu'il leur a fallu pour parcourir pas à pas une étendue de plus de seize cents lieues, ils n'auraient

pas adopte un seul mot de la langue des peuples avec lesquels ils se sont trouvés en contact, ni un seul de leurs usages, pas même celui de semer le blé. On peut raisonnablement supposer que lorsque l'Afrique fut peuplée, du côté de l'Égypte par les enfants de Cham, et du côté de la mer Rouge par les Arabes, les ancêtres des Hottentots actuels se trouvaient à la tête des peuplades envahissantes, et qu'ils ont avancé graduellement à mesure que s'accroissait derrière eux la population, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les limites du continent. Il est facile également de concevoir, pour quiconque connaît les lois de la migration des peuples, que, dans cette marche progressive vers le sud, des détachements de la famille hottentote ont pu rester en arrière, dans les localités qu'isolait plus ou moins la nature du terrain, et où ils avaient campé pendant que le gros de la nation se portait en avant. Plusieurs indices semblent prouver que ce peuple remarquable est venu originellement d'Égypte<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'ils proviennent d'une race distincte de celle de leurs voisins, et qui s'est étendue dans l'intérieur, occupant les localités les plus fertiles, jusqu'à ce que leurs progrès fussent arrêtés à l'orient par la nation guerrière des Cafres, et au nord par les Bechuanas et les Damaras. Il est probable qu'ils se sont répandus dans le pays des grands Namaquois, le long des limites occidentales de la colonne, jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par le désert, au delà duquel se trouvent les Damaras; qu'ensuite ils avancèrent vers l'orient à partir du pays des petits Namaquois, le long des rives fertiles du fleuve Orange, borde d'une double frange de saules-pleureurs, d'acacias gigantesques et d'arbres du pays nommés *klartts*, qui conservent en toute saison leur riche verdure. C'est ainsi que par la nature des lieux ils se trouverent séparés en trois grandes divisions, les Hottentots, les Gouannas et les Namaquois grands et petits. Telles furent, de temps immémorial, les limites des contrées qu'ils habitoient; et quant aux landes

<sup>1</sup> Je me trouvais, il y a quelques jours, avec un Syrien récemment arrivé d'Égypte. Un me parla de l'origine des dix langues des Hottentots. Il me raconta qu'il avait vu, en se rendant à l'aire, les ossements dans l'intérieur de l'Afrique à une grande distance, qui par leur forme et leur organisation n'étaient pas, à l'examen, si différents de ceux que les ossements sont ordinairement, et qu'il avait vu, à l'air, les arabes à côté d'un peuple habitant l'intérieur de l'Afrique septentrionale, et dont la description répondait au caractère des Hottentots et des Bushmen.

et aux montagnes arides qui les avaient arrêtés, elles devinrent l'asile et le domaine des Bushmen, qui sont par excellence les enfants du désert.

Tous ces peuples offrent à peu près les mêmes caractères physiques ; leurs mœurs et leurs usages sont les mêmes. J'ai vu se rencontrer des Hottentots proprement dits, des Corannas et des Namaquois, qui arrivaient de contrées éloignées les unes des autres, et dès la première entrevue ils se comprenaient sans difficulté. Tous font usage des mêmes armes, l'arc, le carquois et les flèches empoisonnées ; armes qui sont inconnues des autres peuplades, excepté de celles qui touchent les Hottentots, tels que les Batlapis, qui disent avoir adopté ce nouveau mode de combattre pour pouvoir leur tenir tête ainsi qu'aux Bushmen ; c'est aussi d'eux qu'ils tiennent ces armes, qu'ils n'ont pas encore appris à fabriquer eux-mêmes.

Les Bushmen sont la variété la plus remarquable de la nation hottentote. Parmi les diverses opinions qu'on a émises sur l'origine et la vraie nature des Hottentots, se trouve celle de Gibbon, qui voit en eux « le chaînon intermédiaire entre la création intelligente et la brute. » S'il avait connu les Bushmen, qui sont certainement inférieurs au reste des Hottentots, il aurait puisé chez eux de nouveaux arguments à l'appui de ce système bizarre et depuis longtemps discrédité. Quelques auteurs les regardent comme les ancêtres de la nation ; d'autres, comme une race entièrement distincte ; d'autres, enfin, comme des Hottentots dépouillés de leur bétail par des fermiers hollandais. Que les Bushmen soient le peuple duquel descendent les diverses tribus hottentotes, c'est une supposition incompatible avec les faits existants ; il est plus invraisemblable encore qu'ils soient une race distincte ; et l'hypothèse qui voit en eux des Hottentots dépouillés, est à mon avis une opinion inadmissible provenant de renseignements incomplets. Si l'on admettait cette hypothèse, il faudrait admettre aussi que les Hottentots, en perdant leur bétail, ont perdu également leur langue ; car il est avéré, par les plus anciens documents qu'on ait pu recueillir à ce sujet, que les deux peuples n'ont jamais pu se comprendre sans interprètes ; la langue des Bushmen ayant, de plus que le claquement des Hottentots, une sorte de croassement guttural qui lui est propre.

Il est un autre fait qui renverse la supposition précédente :

c'est qu'on trouve des Bushmen dispersés dans toutes les tribus Bechuanaises de l'intérieur, même jusqu'au Lie Mampour, à près de trois cents lieues au nord de Lattakou. Or, les Bushmen les plus éloignés, ceux des contrées de Matosa ou Baroa, ne diffèrent en rien de ceux qui touchent la colonie; et les plus anciennes traditions que nous puissions recueillir soit chez les Bechuanas, soit chez les Gorannas et les Namaquos, qui sont des Hottentots sans alteration, nous les représentent comme un peuple nomade sans domicile fixe, sans bétail et même sans nationalité. Au reste, il est facile de prouver qu'ils descendent des Hottentots. Il est probable qu'ils se rattachent à toutes les autres tribus nomades de l'intérieur de l'Afrique, et que l'origine de ces dernières jetterait du jour sur celle des Bushmen. Ce rapprochement se justifie par les faits suivants, que j'en eus cent fois l'occasion d'observer, pendant un séjour de plus de vingt années parmi les tribus Bechuanaises. A chacune des villes de ce dernier peuple se rattache un grand nombre de subordonnés appelés « Balalas, » *les pauvres*, qui sont à l'égard des Bechuanas ce qu'étaient autrefois les Bushmen à l'égard des Hottentots, et qui ont sans aucun doute la même origine. Ces Balalas, qui autrefois habitaient les villes, furent établis à la campagne par leurs chefs respectifs pour procurer à ceux-ci du miel sauvage, des racines et des peaux de bêtes fauves. L'amour naturel de la liberté et le défaut d'une nourriture suffisamment abondante dans les villes, grossirent peu à peu le nombre de ces habitants des campagnes. Ils se formèrent en petites communautés, qui n'avaient autrefois qu'un caractère provisoire, appelés qu'ils étaient, par la nature de leurs occupations, à changer de place, et ne possédant de bétail d'aucune espèce. Habitues dès l'enfance aux douceurs d'une demi-liberté, qu'ils préféraient de beaucoup au vasselage qui les attendait dans les villes, ils consentirent à tous les sacrifices pour plaire à des supérieurs, souvent très-éloignés, plutôt que de s'assujettir à la monotonie d'une vie de cité. Telle est leur aversion pour cette vie, qu'on voit souvent des chefs connus prendre les armes et s'en aller dans le desert, à des distances de trente lieues et plus, uniquement pour ramener des Balalas, qui les aident à garder et à récolter les fruits de leurs jardins, aussi à l'époque de la récolte, ces derniers se mettent ordinairement en voyage, et vont se fixer dans les lieux les plus deserts et les plus arides.

pour échapper à cette tâche facile, mais gênante, qui ne leur est pourtant imposée que dans les années d'abondance.

Bien qu'en général ils puissent indiquer à quel chef ils appartiennent, toutefois, la difficulté des communications et les ravages produits par la guerre, ont procuré à un grand nombre d'entre eux une position isolée et indépendante. Quant aux autres, il ne leur est jamais permis d'entretenir du bétail, et ils sont en proie aux caprices et à la cupidité de leurs maîtres, toutes les fois qu'ils se rencontrent sur leur chemin. Ils soutiennent leur chétive existence au moyen de la chasse, des racines et des fruits sauvages, des sauterelles qu'apporte le vent du désert et de tout ce qu'ils trouvent qui puisse leur servir d'aliment; quand ils en ont plus qu'il ne leur est nécessaire, ils cachent le surplus dans la terre pour le dérober à leurs supérieurs, qui sont dans l'usage de s'approprier tout ce qui est à leur convenance. La moindre résistance de la part d'un Balala serait à l'instant punie de mort. Dans les parties de chasse que leurs maîtres font entre eux, les Balalas, hommes et femmes, sont employés à transporter de lourdes charges de viandes au lieu du rendez-vous des chasseurs; ils reçoivent en retour les rognures du festin, et les travaux les plus pénibles leur sont dévolus tout le temps que dure l'expédition. Il ne leur est jamais permis de se vêtir de la fourrure des renards ou des autres animaux qu'ils ont tués. Ils en mangent la chair et apportent les peaux dans les villes, où ils reçoivent en échange quelque peu de tabac, une mauvaise lance ou un vieux couteau. Ils se voient forcés d'abandonner à leurs maîtres toutes les peaux d'une valeur un peu considérable, aussi bien que les meilleurs morceaux du gibier; à moins qu'ils ne parviennent à tenir secret à leur profit le succès qu'ils ont pu avoir à la chasse. Par suite de la vie malheureuse à laquelle ils sont condamnés, ils sont aussi inférieurs aux Béchuanas en force et en stature, que le sont les Bushmen à l'égard des Hottentots.

La variété des dialectes que parlent les diverses tribus des Bushmen, même lorsqu'elles ne sont séparées que par une rivière ou une chaîne de collines, — dialectes qui sont tous intelligibles pour les Hottentots, — soulève un nouveau problème à résoudre. Ici encore le rapprochement avec les Balalas fournit une solution facile. Les divers dialectes du Béchuanas, que parlent ces derniers, diffèrent tellement de la langue commune,

surtout dans les districts éloignés des villes, qu'ils ont souvent besoin d'interprètes pour se faire comprendre. On s'explique facilement cette circonstance lorsqu'on connaît les mœurs de ces peuples. Dans les villes, la pureté et l'harmonie de la langue se conservent au moyen des assemblées publiques, où le beau langage est de rigueur, ainsi que dans leurs fêtes, leurs cérémonies, leurs chants nationaux ou religieux, et aussi dans leurs entretiens continuels; car, comme les anciens Athéniens, ils sont toujours à « dire ou à écouter quelque nouvelle; » et la première question qu'on adresse à celui qui arrive d'un village voisin est celle-ci : *Mpuléla, mahuke?* « Qu'y a-t-il de nouveau? » ou celle-ci : *Lo yélang yona?* « Que mange-t-on dans cet endroit? » La conversation ne s'arrête que lorsque les interlocuteurs sont vaincus par le sommeil ou réduits au silence par la faim. Mais il en est bien différemment dans les villages isolés du désert. Là il n'y a ni assemblées publiques, ni fêtes, ni bétail à conserver et à soigner, ni fabriques d'aucun genre pour entretenir l'énergie des habitants; ils ne possèdent aucune espèce de biens; leur seule étude, le but suprême de leur activité, est de conserver leur âme unie à leur corps; pour y parvenir, ils se voient souvent obligés de s'enfoncer dans les déserts à une grande distance de leur lieu natal. Dans ces occasions les pères et les mères, et tous les hommes en état de porter un fardeau, font souvent des absences de plusieurs semaines, laissant les enfants aux soins de quelques vieillards infirmes. La nouvelle génération, parmi laquelle se trouvent des individus qui begaient à peine, d'autres qui commencent à prononcer une phrase entière; d'autres enfin, plus avancés encore, qui passent le jour à s'ébattre ensemble, abandonnés aux seuls soins de la nature; tous ces enfants, dis-je, qui seront un jour la nation, se créent un idiome qui leur est propre. Les meilleurs parleurs accommodent leur langage à l'intelligence des moins avancés, et de cette babel d'enfants sort un dialecte bâtard, formé d'une multitude de phrases et de mots consus ensemble sans règle aucune. C'est ainsi que le caractère de la langue change totalement dans l'espace d'une génération. Leur état de servitude, leur extrême pauvreté, leurs vêtements misérables et les souffrances auxquelles les expose l'inclémence des saisons, exercent nécessairement une influence funeste sur leur caractère et sur leur constitution. Ils sont généralement de petite

taille, et, bien qu'ils ne manquent pas d'intelligence, la vie qu'ils mènent donne à leurs traits une teinte de mélancolie. Les mauvais traitements qu'ils ont à subir, et leur contact continuel avec des animaux dangereux, impriment à leur physionomie un caractère timide, à leur regard quelque chose de farouche et de soupçonneux. On ne s'en étonnera pas si l'on se rappelle qu'ils ont constamment à lutter contre les bêtes sauvages, depuis le lion qui rugit nuit et jour à leurs oreilles, jusqu'au serpent dont le venin mortel les menace incessamment ; en sorte que leur vie se passe dans un état d'alarme permanent.

Tout ce que nous venons de dire des Balalas se retrouve exactement chez les Bushmen. Quiconque a pénétré dans l'intérieur du sud de l'Afrique ne peut mettre en doute la parfaite exactitude de la description tracée par M. Campbell, de ceux qu'il appelle « Bushmen-Béchuanas » et qui sont, dit-il, « un peuple profondément méprisé par toutes les tribus environnantes. » Ce peuple s'est accru d'un grand nombre de réfugiés provenant de villes et de villages autrefois florissants, mais réduits par les ravages de la guerre à la dernière indigence, et dont les habitants se sont vus forcés de s'en aller au désert disputer contre les bêtes féroces une subsistance insuffisante. C'est de ces peuples que les Tamahas, ou « peuple rouge, » selon la signification étymologique de leur nom, tirent leur origine. Du temps de Molehabangue, père du chef actuel des Batlapis, ils formaient un corps considérable qu'il avait coutume d'emmener avec lui dans les expéditions qu'il faisait pour enlever du bétail. Une fois formés à ce genre de guerre, et doués d'ailleurs d'un caractère intrépide, ils enlevèrent du bétail pour leur propre compte, et Molehabangue leur ayant généreusement permis de le garder, ils devinrent une tribu indépendante, qui resta la fidèle alliée des Batlapis.

Il est hors de doute que cette condition heureuse et indépendante a été, autrefois, celle des Bushmen. Ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'ils augmentèrent en nombre par l'adjonction successive de Hottentots dépouillés par les Européens, et contraints d'abandonner pour toujours le pays de leurs ancêtres ; naturellement portés à pourvoir à leurs besoins au moyen du pillage, ils apprirent aux Bushmen à se faire les pirates du désert. C'est ce qui donna lieu à cette affreuse politique d'extermination que sanctionna, autrefois, le gouvernement de la colonie. Il résulte

des plus anciens documents sur cette matière, que les Bushmen étaient jadis très-nombreux. J'ai traversé ces contrées qui, suivant le témoignage des premiers, étaient habitées autrefois par des milliers d'hommes, buvant l'eau de leurs propres sources et tuant du gibier pour leur usage personnel; mais aujourd'hui, hélas! c'est à peine si on y retrouve çà et là une famille isolée. Il est impossible de jeter les yeux sur ces plaines et sur ces vallons privés d'habitants, sans éprouver une tristesse profonde, alors que les vents, dans leur murmure mélancolique, semblent faire redire aux échos de la vallée : « ou sont-ils ? » Plus éclairés de nos jours, les fermiers unissent leurs regrets au récit de la triste histoire de cette race infortunée, et il est juste de dire qu'un grand nombre d'entre eux ont plus d'une fois offert aux Bushmen, leurs voisins, de nombreux troupeaux de bétail, espérant les engager ainsi à se procurer un domicile fixe et une subsistance assurée; mais ces efforts n'ont jamais réussi. Il était trop tard : d'anciennes souffrances et d'anciennes injures des deux côtés avaient produit un esprit de haine si universel, qu'on ne gagnait rien à apaiser un petit nombre de ces hommes, tandis que des milliers d'autres avaient soif de vengeance et de pillage. Ils sont aujourd'hui comparativement peu nombreux, même dans les tribus les plus éloignées de la colonie.

Il résulte évidemment de ce qui précède, que les Bushmen étaient, dans l'origine, des Hottentots pauvres, et qu'avec le temps ils cesseraient probablement d'être un peuple distinct, en se fondant graduellement dans les tribus chez lesquelles ils sont dispersés. On trouvera quelques détails de plus sur ce peuple à l'article des missions chez les Bushmen.

Les Cafres, autre tribu africaine dont nous devons dire quelques mots, se trouvent au delà de la rivière des Poissons, sur la limite occidentale de la colonie. A une époque plus reculée, ils occupaient en grande partie cette région de l'Albana, qui est habitée aujourd'hui par les Hottentots et les fermiers anglais; toutefois on a de bonnes raisons de croire que le pays des Hottentots se composait, autrefois, en grande partie de celui des Cafres. Ces derniers forment une tribu de la grande famille Béchuanase; il est probable qu'ils ont émigré des environs de la baie de Lagoa, et qu'ils ont avancé le long des côtes jusqu'à ce qu'ils rencontras-



sent les Hottentots. Ils ont une origine commune avec les nombreuses tribus de Béchuanas, comme le prouve la ressemblance des idiomes qui se parlent dans toute la partie orientale du continent de l'Afrique. Leur caractère national est hardi et guerrier; aussi ont-ils su conserver leur indépendance jusqu'à ce jour, malgré les nombreux combats que leur a livrés la colonie; dans la dernière guerre en particulier, la plus destructive de toutes, on a dépensé sans succès plus de quatre millions pour les expulser des montagnes inaccessibles qui furent depuis plusieurs siècles le patrimoine de leurs ancêtres. Leur pays est borné au sud par l'Océan, et au nord par une chaîne de montagnes, au delà desquelles se trouvent les tribus des Amapondos et des Zoulas.

Au nord du pays des Cafres, entre les monts Winterberg et les branches supérieures de la rivière Jaune, on rencontre les Bassoutos, autre tribu des Béchuanas. Du temps de Chaka, tyran des Zoulas, qui les opprima du côté de l'orient, tandis qu'à l'occident les Bergenaars commirent sur eux des cruautés inouïes, ce peuple fut réduit à une extrême indigence; il s'est relevé depuis, et jouit d'une certaine prospérité, grâce à la fertilité de la contrée, et surtout aux missions établies parmi eux, d'abord par la société de Paris et ensuite par les Wesleyens.

Au delà des Bassoutos, au nord du fleuve Orange, se trouvent les autres tribus Béchuanases, sur lesquelles nous n'avons encore que peu de données. Il y a lieu de croire qu'elles s'étendaient autrefois vers le sud, bien au delà de leur limite actuelle, qui est le 28° degré de latitude; car jusqu'au fleuve Orange tous les lieux portent des noms Béchuanas; on trouve même le *lokualo*<sup>1</sup> caractéristique des Béchuanas sur des pierres voisines des limites de la colonie; mais ces pierres gravées peuvent être l'ouvrage de bergers enlevés ou échappés à leurs tribus. A l'orient il n'y a guère parmi eux que des Balalas qui dépassent le 23° degré de longitude. Entre ce degré et le 49° on trouve ce que M. Campbell

<sup>1</sup> Les bergers béchuanas s'amuseut souvent à tracer avec une pierre, sur une autre pierre plate, une espèce de dessin bizarre ou se mêlent confusément des lignes courbes, des zig-zags, des cercles et des ovales, représentant à peu près dans leur ensemble un bout de câble dont les brins seraient enchevêtrés et qui aurait un pouce de large. C'est ce qu'on appelle un *lokualo*, terme dont nous avons tiré les verbes qui désignent l'action d'écrire ou d'imprimer.

appelle le Zahara meridional; cette contrée, autant que j'en ai pu juger, depuis ses limites à l'orient, au sud et à l'occident, est une immense étendue de sable, offrant de nombreuses ondulations, et couverte en beaucoup d'endroits d'acacias et d'autres grands arbres. La partie orientale de ce desert est habitée par des Balalas; au sud, près du fleuve Orange, sont des Bushmen, et à l'occident sont des Namaquois; tous peuples qui n'ont point de bétail; ils se nourrissent de gibier, de melons d'eau et de racines sauvages.

Entre le desert et la côte occidentale se trouve le pays des grands Namaquois qui renferme une population clair-semée, de race hottentote. Au nord des Namaquois sont les tribus des Damaris, dont nous ne connaissons guere que les caracteres extérieurs et physiques; ils se rapprochent, par les formes de leur corps et leur teint d'ebene, des negres et des naturels du Congo, qui habitent la côte occidentale. Les contrées occupées par ces tribus s'étendent du tropique du capricorne au cap de Bonne-Esperance, et de l'océan Atlantique à l'océan Indien. Aussi réunissent-elles toutes les variétés des climats: au nord, des ouragans et des orages d'une violence à ébranler les montagnes, et un soleil des tropiques, dont les rayons presque verticaux déterminent le phénomène du mirage; au midi, depuis les terres de la colonie jusqu'aux plaines arrosées et fertiles des Zoulas, une température douce et salubre; enfin dans les régions élevées et montagneuses, un froid rigoureux et des neiges abondantes.

Quant à la colonie, qui s'étend de l'occident à l'orient dans une largeur moyenne d'une soixantaine de lieues (la plus grande en a deux cents), on y trouve un climat varié et tempéré, le plus salubre peut-être qui soit au monde. Entre la côte méridionale et la chaîne de montagnes derrière laquelle se trouve le pays des Karrous, la contrée est bien arrosée et fertile. Le reste des terres occupées par la colonie semblent, à peu d'exceptions près, condamnées à un état de sécheresse et de stérilité auquel la succession des saisons n'apporte aucun changement. Le pays des Karrous, qui borne la colonie du côté du nord, est une plaine aride et brûlée, tellement vaste que les collines élevées qui la terminent, ou plutôt qui la séparent d'autres plaines semblables, se perdent dans l'éloignement. Les lits le plus souvent desséchés d'un nombre infini de petites rivières serpen-

tent comme des veines dans mille directions diverses sur cette surface immense. Quelquefois leur cours est clairement indiqué par le vert sombre des mimosas qui en garnissent les bords. A cette seule exception près, la vue, aussi loin qu'elle peut s'étendre, ne rencontre pas un arbre ni un buisson; nulle part un signe de vie quelconque, rien enfin sur quoi le regard puisse s'arrêter, si ce n'est l'aridité et la désolation ».

Cette description, qui est du judicieux Lichtenstein, est exacte quant à la portion du pays des Karrous qu'il a pu examiner depuis le sommet d'une colline; mais nous devons ajouter que même sur ces collines arides et dans ces plaines brûlées du soleil, on voit paître des milliers de brebis, qui tirent leur subsistance d'une sorte de verdure à peine perceptible.

Toute la contrée qui s'étend des deux côtés du fleuve Orange, depuis son embouchure dans l'Atlantique jusqu'au 24<sup>e</sup> degré de longitude orientale, semble frappée de la malédiction de Gilboa. Il est rare qu'on y voie tomber de la pluie en quantité un peu considérable. Des sécheresses extrêmes s'y prolongent sans interruption durant plusieurs années de suite. Les sources y sont extrêmement rares, et récemment encore grand nombre d'entre elles ont tari. Nous examinerons les causes et les conséquences de cette diminution des pluies à mesure que nous parcourrons les diverses contrées que j'ai pu observer personnellement; bien que mon objet principal soit l'homme et ses intérêts éternels, je croirai bien employé le temps consacré à des matières d'un intérêt scientifique, lorsqu'il me sera donné de jeter un nouveau jour sur quelque point douteux.

A cette rapide esquisse des différentes tribus qui sont l'objet des travaux missionnaires, il faut ajouter, pour la compléter, l'inspection de la carte ci-jointe, où l'on s'est proposé moins de donner la topographie générale et complète du pays, que d'indiquer la position des diverses stations et les divisions des tribus.

J'ai cru devoir m'arrêter un peu plus longuement sur les Hotentots et les Bushmen, parce que les chapitres suivants sont un aperçu de l'œuvre des missions chez ces peuples. Cette portion de nos travaux est déjà connue par les nombreux extraits de nos lettres et de nos journaux, qui sont depuis longtemps sous

## 11 VINGT-TROIS ANS DE SEJOUR DANS LE SUD DE L'AFRIQUE.

les yeux du public, par les deux *Voyages* de M. Campbell, et par les *Recherches* du docteur Philip, sans parler des ouvrages publiés par d'autres écrivains sur le même sujet; aussi n'aurai-je que peu de chose à ajouter à ces divers renseignements.



## CHAPITRE II.

Première mission au sud de l'Afrique. — Succès de M. Schmidt. — Reprise de la mission. — Mission chez les Cafres. — Le docteur Vanderkemp quitte la ville du Cap pour aller chez les Cafres. — Soupçons des Cafres. — Profonde ignorance des indigènes. — Départ du compagnon d'œuvre de Vanderkemp. — Son dévouement et son humilité. — Gaïka lui demande de faire tomber de la pluie. — Son abnégation et ses dangers. — Inimitié de quelques colons. — Leurs châtimens. — Abandon de la mission chez les Cafres.

La Société des Missions de Londres, fondée en 1795, dirigea ses premiers efforts vers les îles de l'océan Pacifique. Là, après une longue période de fatigues et de souffrances, les missionnaires ont pu voir enfin, au sein d'une race barbare et cannibale, l'Évangile remporter les triomphes les plus éclatants, peut-être, que l'histoire ait jamais eu à signaler. L'attention de la Société se porta ensuite sur le champ si vaste et si important du sud de l'Afrique, jusqu'alors presque inexploité, si ce n'est par les Frères-Unis d'Allemagne.

La petite église morave de Herrnhut avait envoyé des missionnaires, il y a plus d'un siècle, d'abord chez les nègres des Indes-Occidentales, puis sous le climat glacé du Groënland. Quelque temps après, au mois de juillet 1736, George Schmidt, animé du même zèle qui brûlait dans le cœur d'Égédé, pionnier de la mission du Groënland, quitta son pays natal pour s'exiler dans celui des Hottentots. Il fut le premier ambassadeur du Roi des rois, qui parut dans la vallée de la Grâce (Gnadenthal), <sup>1</sup> pour conduire

<sup>1</sup> Cette vallée s'appelait alors Bavians-Kloof, *le vallon des Singes*.

ces Hottentots dégradés, opprimés, ignorants et méprisés, à l'Agneau de Dieu qui est mort pour eux. Il est impossible de traverser cette vallée, et de s'asseoir, comme l'a fait celui qui écrit ces lignes, à l'ombre du vieux poutier que cet homme a planté de ses mains, sans éprouver comme une sainte jalousie envers un chef qui tient une place aussi distinguée dans la milice missionnaire. Si l'on se rappelle que les actions des hommes tirent leur importance des circonstances au milieu desquelles elles furent accomplies, quelle ne doit pas être la gloire d'un George Schmidt, dans ce monde céleste où une étoile diffère d'une autre étoile en gloire ! Quelle différence entre lui et la grande majorité des missionnaires d'aujourd'hui, qui trouvent devant eux des portes ouvertes et une nuée de modèles pour les encourager, et, derrière eux, le zèle et les prières de toute l'Église chrétienne pour les soutenir ! Bien qu'il ne pût s'adresser aux Hottentots que par le moyen d'un interprète, ses efforts furent couronnés de succès, et il vit augmenter rapidement le nombre de ceux qui fréquentaient la première de toutes les écoles hottentotes. Ces hommes, réputés si ignorants et si apathiques, faisaient éclater pour lui les plus vifs sentiments de reconnaissance et d'admiration ; et la puissance de Dieu apparut si visiblement dans sa prédication de l'Évangile, qu'en peu d'années il put ajouter un certain nombre de convertis à l'Église des rachetés de Christ.

En 1743, Schmidt se vit obligé de faire le voyage d'Europe, et la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales, à laquelle on représenta que l'instruction des Hottentots serait préjudiciable aux intérêts de la colonie, ne permit pas le retour du messager de miséricorde auprès de ce peuple infortuné. Tous les efforts tentés pour reprendre la mission restèrent sans succès jusqu'en 1792, époque à laquelle Marsveldt, Schwinn et Kuchuel s'embarquèrent pour le sud de l'Afrique. Munis des instructions les plus précises, ils allèrent à la recherche du lieu habité par le petit troupeau que Schmidt avait été contraint d'abandonner depuis près d'un demi-siècle. Une partie des murs de sa maison était encore debout, et, dans le jardin, se trouvaient plusieurs arbres fruitiers plantés de ses mains ; non loin de là, des murs en ruines marquaient l'emplacement des cabanes jadis occupées par ses auditeurs affectionnés, et, ce qui dut mettre le comble à l'émotion des successeurs de cet excellent serviteur de Dieu, ils retrouvèrent

une des femmes qu'il avait baptisées, nommée Madeleine, qui paraissait se rappeler assez bien son ancien maître, bien qu'elle eût alors soixante-dix ans. Elle leur montra un Nouveau-Testament qu'il lui avait donné, et qui portait les traces du fréquent usage qu'on avait dû en faire. Elle l'avait conservé comme une précieuse relique, et toute courbée qu'elle était par l'âge et les infirmités, elle témoigna beaucoup de joie en apprenant que Marsveldt et ses compagnons étaient les frères de son vieux pasteur tant aimé.

Les Hottentots, qui se souvenaient encore de M. Schmidt, ou qui avaient entendu parler de son œuvre de charité, se rallièrent autour de l'étendard relevé par ses successeurs; et, quoique les épreuves des missionnaires aient été fréquentes et rudes, quoiqu'ils se soient vus souvent menacés de pillage et de meurtre, leurs travaux furent bénis; les missions moraves prospérèrent, elles s'étendirent sur plusieurs points de la colonie et même au delà, dans le pays des Tamboukis, chez lesquels ils ont aujourd'hui une station florissante. Quel frappant exemple de la miséricorde et de la fidélité de ce Dieu, qui a su conserver la semence répandue par Schmidt dans le sol le plus ingrat et abandonnée à elle-même pendant si longtemps! Qui pourrait douter après cela de la vérité de cette promesse divine: « Ma parole ne retournera point à moi sans effet? »

Le 31 mars 1799, le docteur Vanderkemp, accompagné de MM. Kicherer et Edmonds, aborda à la ville du Cap, qui était alors une possession de la Hollande. Vanderkemp choisit pour champ de travail le pays des Cafres; quant à Kicherer, associé à M. Kramer, il se crut appelé à évangéliser les Bushmen établis sur la rivière Zak. Vanderkemp, qui était né en Hollande, semblait qualifié par sa longue expérience, aussi bien que par la fermeté naturelle de son caractère et par ses talents distingués, pour la tâche herculéenne de s'ouvrir un chemin vers le château-fort de l'ennemi, et d'élever l'étendard de la croix au milieu d'une population compacte de barbares les plus puissants, les plus belliqueux et les plus indépendants de toutes les tribus qui avoisinent la colonie; de ces Cafres indomptables qui, en dépit de la supériorité des moyens de destruction employés par les Européens, ont fait respecter leur droit sur les montagnes et les vallées de leurs ancêtres. Avec bien

moins de peines et de souffrances, il aurait pu se fixer chez les Hottentots de la colonie, auxquels il consacra en effet plus tard toute son énergie de corps et d'âme; aussi contribua-t-il puissamment à élever cette race esclave et dégradée à la dignité d'hommes libres en Jésus-Christ, et à briser les fers qu'une cruelle politique avait rivés sur ces malheureux, premiers et légitimes possesseurs d'un territoire qui leur appartenait plus.

Le docteur, ayant jeté les yeux sur la condition des Hottentots, conclut qu'il n'était guère possible d'avoir quelque succès auprès d'un peuple ainsi prescrit par le gouvernement, et qui ne pouvait voir sans indignation les blancs qui l'opprimaient; il se tourna en conséquence vers ceux qui n'avaient pas encore subi cette indigne servitude.

Il quitta la ville du Cap, après avoir reçu du gouvernement anglais toute sorte d'encouragements, et des lettres de recommandation pour les fermiers. La contrée qu'il avait à traverser était encore très-peu peuplée à cette époque. Vanderkemp et ses compagnons de route arrivèrent à Graaf-Reynet le 29 juin, après avoir échappé avec leur bétail à un grand nombre de dangers immenses de la part des lions et autres bêtes féroces, aussi bien que de la part des Bushmen et des Hottentots plus féroces encore. Quoiqu'ils fussent bien traités par les fermiers qu'ils rencontrèrent sur leur chemin, ils furent en proie à des alarmes continuelles, et la protection divine pouvait seule répandre quelque joie sur leur voyage solitaire.

Ce fut au mois de juillet 1799 qu'il quitta Graaf-Reynet, la dernière ville de la colonie avant le pays des Cafres. Son entreprise paraît bien hardie, si l'on se rappelle que ces derniers avaient soutenu une guerre longue et mortelle contre les fermiers, qu'ils considéraient naturellement comme des usurpateurs; ils ne pouvaient les voir que d'un oeil jaloux, après avoir été témoins de l'oppression des Hottentots, autrefois leurs égaux en nombre et en puissance, et n'offrant plus aujourd'hui que l'ombre d'une nation.

Ce seroit trop attendre de la nature humaine, sans en excepter le noble et généreux caractère des Cafres, que de supposer qu'ils aient pu s'abstenir de porter les mains sur le bétail des fermiers, suivant l'usage établi parmi toutes les tribus du sud de l'Afrique. Toutefois, il est certain qu'ils ne le firent qu'à titre



de représailles, et à l'imitation des violences plus grandes encore exercées par les colons. Aussi le gouvernement anglais ne pouvait-il que garantir la bonne conduite de ses sujets pour l'avenir, à la condition que les Cafres se comportassent de même.

Ce fut au milieu de ce peuple fier, superstitieux, dès longtemps formé à la guerre, et souvent exaspéré par des tentatives d'oppression, que Vanderkemp planta sa tente. J'ai contemplé avec un saint respect l'endroit où il éleva le drapeau de l'Évangile; c'est là qu'il travailla pendant un certain temps, aidé d'abord de M. Edmonds qui le quitta bientôt à son profond regret, pour se rendre dans les Indes-Orientales. Vanderkemp resta donc seul avec quelques domestiques, au milieu d'un peuple naturellement ombrageux et enflammé de jalousie envers tous les blancs; ces sentiments étaient d'ailleurs ravivés fréquemment par des déserteurs et des voleurs fugitifs, puissamment intéressés à entretenir le feu de la discorde.

Dans des circonstances aussi défavorables, il n'était pas possible que les Cafres vissent dans le séjour de M. Vanderkemp autre chose qu'un moyen d'espionnage, ou un projet concerté par le peuple auquel il appartenait, pour s'emparer de leur pays et de leur bétail. Il n'avait pour le recommander d'autre lettre de créance que le message de son divin Maître; et son extérieur n'était pas de nature à fasciner l'esprit des sauvages qui ne savent apprécier que la puissance et l'éclat. La mise du docteur était d'une simplicité extrême. Il raconte lui-même qu'il ne portait habituellement ni chapeau, ni bas, ni souliers. Il lui avait fallu se frayer un chemin à travers des contrées désertes et sauvages, où les déserteurs, de concert avec les bêtes féroces, lui tendaient des embûches pour le massacrer; et quand il fut arrivé devant Gaïka, le souverain du pays, il était à la merci d'un tyran prévenu par des hommes venus de la colonie, qui jouissaient d'une certaine influence, et qui le représentaient comme un espion.

On lui adressa beaucoup de questions sur le but qu'il se proposait et sur ses relations politiques: on tenait surtout à savoir s'il était envoyé par les Anglais. Le docteur répondit à tout avec beaucoup d'humilité; il fit observer qu'il avait d'ailleurs l'autorisation du gouverneur de la colonie, qui l'avait recommandé à la protection des autorités. « Mais, continua Gaïka, est-ce ton propre cœur qui a formé spontanément ce projet? » Cette simple

question, raconte Vanderkemp, fut pour moi comme un reproche d'infidélité, et je répondis : « que ce projet avait bien été formé dans mon cœur, mais qu'il procédait en réalité d'une source plus élevée ; que le Dieu du ciel et de la terre, qui tenait dans sa main leurs cœurs et le mien, m'avait ordonné d'aller auprès de ce peuple pour leur annoncer des choses desquelles dépendait leur bonheur temporel et éternel. »

Cette réponse noble et simple apaisa jusqu'à un certain point les soupçons de Gaika, qui n'était que trop porté à céder aux suggestions des ennemis des missionnaires ; on les lui représentait comme des espions et des assassins, qui voulaient lui ôter la vie avec du vin magique et empoisonné. M. Buys, qui avait quitté la colonie pour échapper à des créanciers, et qui possédait la langue du pays, leur fut d'un grand secours dans cette occasion. Gaika était évidemment frappé de l'originalité de caractère du docteur, qui ne ressemblait à aucun des hommes qu'il avait connus jusque-là ; ayant observé qu'il ne portait jamais de chapeau, il lui demanda si c'était Dieu qui le lui avait ordonné.

Il s'écoula quelque temps encore avant que ce monarque déshant consentit à l'établissement des missionnaires dans ses domaines. Quand enfin cette permission fut obtenue et qu'ils eurent fait choix d'une localité convenable, « alors, » ajoute le docteur avec une simplicité tout évangélique, « nous nous mêmes, le frère Edmonds et moi, à couper des joncs et des hautes herbes pour faire du chaume, et nous abattîmes des arbres dans le bois. Je me mis à genoux sur l'herbe, et je remerciai le Seigneur Jésus de nous avoir fait trouver un lieu de repos sous les yeux de nos ennemis et de Satan, lui demandant en même temps que la semence qui serait déposée sous ce toit pût de là se répandre dans toute l'Afrique. »

Les faits suivants peuvent donner une idée de la profonde et déplorable ignorance des indigènes relativement au but que se proposaient ces hommes de Dieu. Un soir, après la lecture de la Bible, comme les missionnaires se levaient pour faire la prière avec les Hottentots qui les avaient accompagnés, un Cafre, qui se trouvait avec eux, fut saisi d'une telle frayeur, qu'il prit sa lance et courut se cacher dans les champs, croyant qu'ils voulaient le massacrer. Quelques jours après, une femme du pays, qui a fait leur faire visite, ayant vu, comme elle approchait, leur

tente agitée par le vent, s'imagina que ce mouvement était produit par une bête féroce que les missionnaires auraient lâchée pour la faire dévorer ; aussi elle traversa la rivière, s'enfuit dans la forêt où elle s'égara, et peu s'en fallut qu'elle ne perdit la vie en tombant dans une fosse. J'ai vu souvent moi-même des faits semblables chez d'autres peuplades du sud de l'Afrique.

Ainsi placé au milieu d'un peuple qui tenait pour une action méritoire le meurtre d'un blanc, le docteur poursuivit sa course, semblable à un navire qui s'élève successivement au-dessus de chaque vague à mesure qu'elle menace de l'engloutir. La monotonie de tout ce qui l'entourait avait tellement influé sur l'état de son esprit, que pendant longtemps il observa le samedi comme jour de repos. Il regretta profondément le départ de son compagnon d'œuvre, M. Edmonds, départ dont il parle dans un esprit de charité et qu'il n'attribue pas à un refroidissement d'amour fraternel, mais bien à une aversion insurmontable de sa part pour les Cafres, jointe à un ardent désir de travailler parmi les Indous du Bengaïe.

Après cette douloureuse séparation, qui eut lieu le 4<sup>er</sup> janvier, le docteur, laissé seul dans ce triste séjour, insista en temps et hors de temps, saisissant avidement toutes les occasions d'annoncer l'Évangile, et recueillant jusqu'au plus faible rayon de lumière qui venait à briller sur son sentier abandonné. C'était un homme remarquable par son esprit et par son instruction. Il avait vécu à la cour ; il avait étudié dans les Universités de Leyde et d'Edimbourg. Il s'était fait une réputation par ses connaissances en littérature, en philosophie, en théologie, en médecine et dans l'art militaire. Il était versé non-seulement dans les langues anciennes, mais dans toutes les langues modernes de l'Europe, même celle des montagnards d'Écosse, et il s'était distingué dans les armées de son souverain, où il avait obtenu le grade de capitaine de dragons. Malgré ces avantages, pressé par l'amour de Christ, il se fit une joie de renoncer à tous les honneurs du monde, pour aller se mêler à des sauvages, supporter leurs railleries et leurs injures, se faire le serviteur du dernier d'entre eux, prendre la hache et la pioche, coucher au même endroit où logeaient des chiens, passer des nuits sur un lit inondé de pluie, et sentir le vent glacé qui perçait autour de lui sa fragile demeure. Exposé aux visites nocturnes de la hyène affamée qui venait dévorer ses

brebis ou ses boeufs, et enlever jusqu'au quartier de viande pendu à la porte de sa tente; oblige souvent d'errer de côté et d'autre à la recherche de son bétail perdu; toujours en butte aux humiliants caprices des hommes les plus vils, et aux projets qu'ils tramaient dans l'ombre, pour lui arracher la vie, et qu'il n'ignorait pas. — Il poursuivait paisiblement son œuvre de charité, s'étudiant sans cesse à se concilier, à force de douceur et de condescendance, les rudes enfants du désert.

Au milieu de tous ces sujets de découragement, lorsqu'il lui arrivait de découvrir chez un pauvre Africain la plus faible image de son Maître, il en était ravi de joie. Une femme hottentote lui ayant dit qu'elle priait continuellement Jésus de se révéler à elle et de lui enseigner ce qu'elle avait besoin de savoir, il écrivit à cette occasion dans son journal les lignes suivantes : « Je pria le Seigneur qu'il lui plut d'accompagner de l'efficacité de son Esprit les efforts impuissants de son indigne serviteur. Et quelle ne fut pas ma joie de voir que le Seigneur m'avait donné dans ce désert, au milieu des loups et des tigres et à une si grande distance des chrétiens, une pauvre parente avec qui je pusse m'entretenir sans crainte des mystères de la communion de Christ! Oh! puisse-je n'être pas déçu dans mon attente! Voici, mon hiver est passé désormais; déjà la voix de la colombe se fait entendre auprès de ma demeure. » Dans un autre endroit de son journal il écrit : « Satan rugit comme un lion. Il serait imprudent à moi de raconter en détail les assauts qu'il m'a livrés, mais il a été décidé que je serais mis à mort comme ayant conspiré contre le roi du pays. » Toutefois, tandis qu'il était ainsi en lutte à la fureur jalouse d'hommes qui avaient « les pieds légers pour répandre le sang, » et surtout le sang d'un Européen, tout son journal témoigne d'une confiance mébranlable au nom du Seigneur.

Les magiciens du pays n'ayant pu réussir à faire tomber de la pluie, Garka fit solliciter le docteur d'employer ses efforts pour le même objet, en lui envoyant pour récompense deux vaches à lait avec leurs veaux. Il répondit qu'il ne pouvait pas faire de la pluie, mais qu'il prierait pour en obtenir. Ses prières furent entendues. La pluie tomba en abondance, mais le docteur refusa le bétail; sur quoi Buys et quelques autres le traitèrent de fou, et déclarèrent que, puisqu'il n'en voulait pas pour lui-même, ils auraient

soin que le roi ne revît jamais son présent. Bien plus, Buys, nouveau Guéhazi, fit dire à Gaïka que la récompense n'était pas suffisante; ce dernier envoya de nouvelles pièces de bétail, et Buys s'appropriâ le tout à l'insu de Vanderkemp, qui ne l'apprit que plus tard.

Il est impossible de considérer le caractère que Vanderkemp déploya dans ces circonstances, sans admirer son dévouement et sans reconnaître en lui un des plus illustres instruments de la grande œuvre des missions. Il a frayé la route à tous les travaux missionnaires qui eurent lieu plus tard dans ce pays, exploité aujourd'hui par les sociétés de Londres, de Glasgow et des méthodistes wesleyens. Combien les privations et les dangers de nos missionnaires modernes sont peu comparables à ceux des Vanderkemp, des Kicherer, des Anderson, des Albert qui ont pénétré les premiers dans ces régions du paganisme, qui, la charrue de l'Évangile à la main, ont brisé et ensemencé ce sol ingrat! Les germes qu'ils ont répandus ont pu rester longtemps cachés dans la terre; mais à la fin ils ont porté « du fruit au sommet des montagnes, qui a fait du bruit comme les arbres du Liban. » Cet éloge s'applique surtout avec justice à Vanderkemp. Il quitta l'université pour venir enseigner l'alphabet à de pauvres sauvages demi-nus; la société des grands de la terre pour celle des êtres qui occupent le dernier degré sur l'échelle de l'humanité; les demeures de l'opulence pour la chaumière enfumée des disgraciés enfants de l'Afrique; les grades militaires pour apprendre aux sauvages la tactique d'une guerre divine sous la bannière du Prince de la paix; l'étude de la médecine pour aller conduire d'autres malades vers un autre médecin; enfin une vie de jouissances et d'honneurs terrestres pour venir au désert affronter des dangers de tous genres, suscités aussi bien par ses propres concitoyens que par les païens et les brigands. Quiconque a étudié l'histoire de nos missions africaines conviendra de ces faits et dira de ces premiers missionnaires : *Eux* ont travaillé, et nous sommes entrés dans leur travail.

On ne lira pas sans intérêt l'extrait suivant des *Voyages de Kay chez les Cafres*.

« Les stations missionnaires dans le pays des Cafres sont de véritables bergeries, environnées tout à la fois par des esprits malingres et des bêtes féroces; et tous les indigènes qui se rallient au-

tour de nous sont autant de brebis recueillies dans le désert. Plusieurs sont venus grossir notre petite colonie pendant ces derniers jours; de leur nombre est une vieille femme hottentote, qui mérite une mention particulière. Elle avait été baptisée, il y a trente ans environ, par feu M. Vanderkemp. Pendant le temps trop court que ce missionnaire si devoue passa chez les Cafres, il lui enseigna les lettres de l'alphabet. Elle développa ces premières connaissances au moyen d'un travail assidu, et parvint enfin à lire elle-même les Saintes-Ecritures, dont elle conserve encore un exemplaire, présent de son venerable maître. Bien que depuis cette époque elle n'ait jamais eu le privilege de recevoir les soins d'un ministre de l'Evangile, elle paraît néanmoins avoir conserve un attachement tres-prononce pour la Bible. Lorsqu'elle apprit que des missionnaires s'étaient établis à Butterworth, elle fit tout ce qu'elle put pour déterminer son mari païen, Lochenberg, à se transporter au village de la mission, pour qu'elle pût entendre encore l'Evangile et faire instruire ses pauvres enfants. Mais cet homme n'y voulut jamais consentir, sachant trop que ses œuvres étaient de la nature de celles qui craignent la lumière. A la fin, la mesure de ses iniquités étant comblee, Dieu permit qu'une mort violente l'emportât il y a quelques mois; et les affreuses circonstances qui accompagnèrent sa mort sont un vivant commentaire de cette parole de l'Ecriture: «Considérez cela, vous qui oubliez Dieu, de peur qu'il ne vous mette en pièces sans qu'il y ait personne pour vous delivrer.»

Il est dit du nombre des fermiers hollandais qui s'étaient enfuis de la colonie, vers l'époque où M. Vanderkemp jetait les fondements de sa mission. Ces fugitifs, professant beaucoup de respect pour son caractère ecclésiastique, se groupèrent autour de lui et le suivirent dans tous ses déplacements. Mais bientôt sa fidélité à leur égard le rendit l'objet de leur inimitié, et ils s'étudièrent en secret à lui nuire de toutes les manières. Bien qu'ils eussent été obligés de chercher un asile chez les indigènes, et que plusieurs eussent pris des femmes parmi ces derniers, ils n'avaient pas renoncé aux préjugés qui les animaient contre eux, au point que M. Vanderkemp, en prêchant l'Evangile aux Cafres, se rendit par cela seul méprisable à leurs yeux. «Dès qu'ils le voyaient s'enfoncer dans les buissons pour méditer ou pour prier,» raconte le vie ux Saartje, «l'un ou l'autre des *christi mensche*

(chrétiens) courait dans sa tente pour le voler. Souvent il trouvait ses coffres brisés et son argent enlevé, de sorte qu'à la fin il lui resta à peine assez de menue monnaie pour retourner à la colonie.

» Il paraît que pas un des hommes de cette bande ne mourut de mort naturelle. Fabre, l'un d'eux, fut pendu comme rebelle dans la colonie. Buys erra parmi les tribus, pillant et massacrant jusqu'à ce qu'il fut massacré lui-même. Botha fut tué par les Cafres, à l'instigation de son camarade. La tente de Bezuidenhoud fut incendiée par les indigènes, et il y périt dans les flammes. Un déserteur irlandais, qui s'était joint à ces hommes, fut également brûlé avec un de ses enfants pendant son sommeil par la main d'une femme indigène avec laquelle il avait vécu; enfin Lochenberg lui-même fut, à la lettre, coupé en morceaux par Amakwabi, en 1829. »

A la fin de l'année 1800, par un concours de circonstances qu'il est inutile de rappeler ici, Vanderkemp se vit appelé à quitter le pays des Cafres pour se rendre à Graaf-Reynet où l'attendaient les frères Vanderlingen et Read; il y resta un temps assez long pendant une révolte qui éclata parmi les fermiers. Il visita une seconde fois le pays des Cafres; mais l'agitation qui régnait sur les frontières l'obligea de revenir à Graaf-Reynet, où il travailla parmi les Hottentots. Le général Dundas lui fournit les moyens de fonder une station dans la colonie, « pour tâcher, » ce sont les expressions du gouverneur, « d'améliorer la condition spirituelle et temporelle de ce malheureux peuple, que tous les principes d'humanité et de justice font un devoir au gouvernement de protéger. »

### CHAPITRE III.

Commencement de la mission de Van derkemp chez les Hottentots. — Bonté du gouverneur. — Attaque de la station. — Épreuves. — Les missionnaires se réfugient au fort Frédéric. — Botha s'empare de la station. — Succès des efforts de Van derkemp. — Sa mort, son caractère. — Incident remarquable. — Mission de la rivière d'Albat. — Reprise de la mission chez les Cafres. — Scène touchante. — Mort de William. — Broa née reprend définitivement la mission. — Effets de l'Évangile.

En février 1801, le docteur Vanderkemp et M. Read, accompagnés de plus de cent Hottentots, se virent contraints de quitter Graaf-Reynet. On leur assigna pour résidence temporaire la ferme de Botha, à l'ouest et à sept lieues de la baie d'Algoa. Ils y demeurèrent avec les Hottentots pendant près de huit mois, dans un état continuel d'anxiété et de danger, le docteur étant affligé de rhumatisme, et forcé pour un temps de garder le lit. Bien qu'ils reçussent du fort Frédéric, par ordre du gouvernement, tout ce qui leur était nécessaire, ils se trouvaient constamment exposés à des ennemis de divers genres, et sans le bras protecteur du Dieu tout-puissant ils eussent été complètement détruits.

Le but qu'ils se proposaient les rendait un objet de haine pour un grand nombre de colons, qui les représentaient comme prenant part aux pillages des Hottentots et des Cafres; on prétendait que leur station servait de refuge à des voleurs et à des meurtriers, tandis qu'en réalité ceux-là seulement y trouvaient un asile qui s'étaient séparés de ces brigands. Néanmoins un ordre du gouvernement défendit, au grand chagrin des missionnaires, de recevoir à l'avenir aucun Hottentot dans cet asile; ces



derniers, repoussés de cette manière, préférèrent se confiner dans les bois, au milieu des bêtes sauvages, plutôt que de retourner dans leurs tribus. Le général Dundas, qui approuvait les projets du docteur, engagea tous ceux qui composaient la mission à chercher un refuge dans la forteresse; il leur proposa aussi, comme dernière ressource pour sauver leur vie, de les transporter au cap de Bonne-Espérance, où ils attendraient des temps plus heureux pour reprendre l'instruction des Hottentots; mais le docteur n'y voulut point consentir.

Disons encore, à l'honneur du général, qu'il était si pénétré du devoir et de l'importance de ce qu'on regardait alors généralement comme une utopie, qu'il fit transporter du fort Frédéric à la station six mille livres de riz, six tonnes de viande salée, deux cents brebis, cinquante-neuf bœufs de labourage, onze vaches à lait, quatre-vingt-seize bêtes à cornes, trois wagons, un filet de pêcheurs, un moulin à blé, deux cribles et un soufflet de forge, outre divers instruments d'agriculture.

A peine cet acte de générosité venait-il d'éclaircir l'horizon des missionnaires, qu'ils furent attaqués au milieu de la nuit par une bande de Hottentots, qui leur enlevèrent tout leur bétail, après avoir tiré une cinquantaine de coups de fusil. Laissons-les parler eux-mêmes.

« Tous nos efforts pour en venir à une conclusion paisible furent inutiles : ils ne nous répondirent qu'à coups de fusil. Un de nos Hottentots les plus estimés, s'étant approché pour leur porter des paroles de conciliation, reçut une balle dans la jambe. Nous espérions d'abord qu'ils n'en voulaient qu'à notre bétail, mais force nous fut de reconnaître que leur intention était de nous tuer. Ils dirigèrent une attaque contre nos habitations en se faisant, pour cela, précéder de notre bétail, à la manière des Cafres. La Providence voulut que le frère Read eût déposé quelques planches récemment sciées dans l'espace qui précédait notre maison. Ces planches effrayèrent le bétail, qui prit la fuite sans vouloir franchir cet obstacle. L'ennemi fut alors à découvert, et nos gens, se trouvant dans un danger extrême, tirèrent dans l'obscurité, sans pouvoir diriger leurs coups; mais la main de Dieu les dirigea pour eux de telle sorte, qu'une balle blessa le chef de la bande à la cuisse : l'artère fut coupée, et en quelques minutes il perdit la vie avec son sang; sur quoi toute la troupe prit

la fuite, abandonnant tout notre bétail, à l'exception de dix-huit têtes qui s'étaient écartées au commencement du combat. Deux jours après, renforcées par un parti de Cafres, ils nous attaquèrent de nouveau, au milieu du jour. Ils massacrèrent un de nos bûcherons qui s'était enfoncé dans le bois pour prier, et emmenèrent notre bétail. Tous nos gens alors, laissant leurs femmes et leurs enfants sans défense, se précipitèrent contre eux avec fureur et dans le plus grand désordre. Ils mirent les assaillants en fuite, et ramenèrent tout le bétail, à l'exception de huit bœufs qui avaient été tués. Nous avions toujours enseigné à nos auditeurs qu'il était de leur devoir de renoncer à leurs biens temporels, plutôt que de les sauver au prix de la vie des hommes, et qu'il n'était permis à un chrétien de commettre un meurtre que lorsque cela était absolument nécessaire pour sauver sa vie ou celle d'autrui. Mais nos Hottentots envisagèrent les choses différemment, et se jugèrent autorisés à faire usage de leurs armes pour défendre leurs biens aussi bien que pour sauver leur vie; ils nous montrèrent même trop clairement qu'ils avaient trouvé un certain plaisir à combattre. Nous en fûmes affligés, parce que notre intention était de gagner nos ennemis par la douceur. D'ailleurs, il était facile de prévoir que l'ennemi, en se renforçant de plus en plus, finirait par acquérir des forces suffisantes pour nous détruire. »

Ces provocations successives les décidèrent enfin à se réfugier dans le fort Frédéric, avec tout leur monde, au nombre de trois cents personnes. Ils y demeurèrent quelque temps, et continuèrent leurs exercices religieux en présence d'un état de choses plus décourageant encore pour les missionnaires, que la fureur sauvage à laquelle ils venaient d'échapper. Ils se trouvaient associés à des hommes presque entièrement étrangers aux effets de la grâce, et qui montraient, à l'égard des réalités éternelles, cet endurcissement qui, depuis les jours de Cain, fut toujours l'effet de la vie guerrière, même chez des peuples avancés dans la civilisation. Les fruits d'une pareille disposition ne pouvaient être que la débauche, l'ivrognerie, et d'autres vices.

Après l'arrivée du général Janssens, la colonie ayant été cédée à la Hollande, les missionnaires obtinrent un terrain pour y fonder une station définitive; et le 2 juin ils s'établirent à Koubou, qui, à dater de ce moment, prit le nom de Bethelsdorp. Cette lo-

calité, stérile et privée d'eau, n'avait rien de ce qu'il fallait pour une ferme missionnaire; et il y a lieu de s'étonner qu'on ait persisté à occuper une station où les missionnaires et leurs disciples ne purent que soutenir avec peine une chétive existence. Cinq ans après qu'elle avait été fondée, ils écrivirent aux directeurs qu'ils avaient été longtemps privés de pain, et que de trois ou quatre mois ils n'espéraient pas pouvoir s'en procurer; ils manquaient également de légumes par suite de l'aridité du sol. On sent assez qu'un pareil état de choses dut être un obstacle sérieux; néanmoins les témoignages de la bénédiction divine ne leur manquèrent pas. Ils étaient étonnés, nous disent-ils eux-mêmes, des progrès de leurs disciples pour apprendre à lire et à écrire, et de la facilité avec laquelle ils acquéraient les notions religieuses, connaissant par expérience l'apathie qui caractérise les Hottentots, leur stupidité et leur aversion pour toute espèce de travail intellectuel ou physique.

A la voix de Vanderkemp, qui plaïda chaleureusement la cause des opprimés, commença une lutte opiniâtre, qui se termina le 17 juillet 1828, grâce aux efforts persévérants du docteur Philip, par l'émancipation des Hottentots. L'histoire enregistrera plus tard, dans ses annales, toutes les iniquités et les cruautés qui signalèrent cette longue lutte; ce seront, à côté de la conquête du Mexique par Cortez, de la colonisation de l'Amérique et des barbaries exercées par nos ancêtres dans les guerres qu'ils firent pour reculer leurs frontières, des souvenirs humiliants, mais instructifs, légués aux générations à venir. L'intervention de Vanderkemp, dans la cause de l'humanité souffrante, lui valut d'être cité, avec M. Read, dans la ville du Cap, devant une commission extraordinaire, nommée par lord Caledon. Cette citation eut les résultats les plus importants; car les faits ayant pleinement justifié le docteur, Son Excellence désigna des commissaires, chargés de visiter en personne les districts où des actes de violence avaient été commis et de faire punir les coupables. Ce fut là un des derniers services rendus par Vanderkemp à ce peuple qui avait été durant onze ans l'objet de sa sollicitude. Il avait longtemps projeté une mission dans l'île de Madagascar, et, bien qu'avancé en âge, rajeuni par son zèle, il brûlait de mettre enfin la main à cette entreprise pleine de dangers. Mais le grand Chef de l'Eglise en avait ordonné autrement; et le 15 décembre 1811,

Après une maladie de quelques jours, il dit adieu à ce monde en prononçant cette parole, qui exprimait sa confiance chrétienne : « Tout va bien ! »

Ainsi se termina la vie si remarquable du docteur Vanderkemp. Nous apportons, avec joie, sur sa tombe notre tribut d'éloges, tout en évitant les exagérations du premier moment de regret, et sans prétendre, comme on l'a fait, ce qu'il n'avait pas son égal sur la terre, et qu'il ne le cédait guère aux plus excellents apôtres du Seigneur. « Peu d'hommes furent en lutte aux orages qu'il a braves, et il n'en est point qui aient obtenu de plus éclatants succès dans leurs efforts pour affranchir les Hottentots de leur double esclavage, physique et moral. La providence divine met en lumière de temps à autres des hommes faits exprès pour certaines positions, en dehors desquelles ils auraient été comme la fleur qui dissipe ses parfums dans le desert. Tels furent Luther, Wickliff, Knox et beaucoup d'autres, et bien que nous ne puissions placer Vanderkemp à côté de ces grands réformateurs sans mériter une accusation de partialité, toujours est-il qu'on ne saurait méconnaître en lui un homme extraordinaire, et si l'on considère l'état de la colonie à l'époque où il vécut, et le caractère naturel des tribus chez lesquelles il habitait, on reconnaîtra que la grâce de Dieu se servit de lui pour opérer des prodiges. Le docteur Vanderkemp fut l'ami et le défenseur de la liberté civile. La condition malheureuse des esclaves affligeait son cœur, et les souffrances de ceux qui avaient embrassé l'Évangile mirent largement à contribution son inépuisable générosité; à tel point qu'il dépensa près de vingt-cinq mille francs de sa fortune personnelle pour briser les chaînes de l'esclavage. Ce fut sans doute la sympathie extrême qu'il éprouvait pour cette population d'esclaves qui l'engagea, consultant plus son cœur que son jugement, à choisir parmi eux sa compagne. Cette femme, qui ne pouvait être un aide convenable pour un homme tel que lui, attrista par sa conduite le reste de ses jours d'épreuve, et je tiens de quelqu'un qui l'a bien connu, qu'elle contribua incontestablement à abrégier sa vie. Ce fut de sa bouche que les Cafres, peuple athée, entendirent pour la première fois l'Évangile de l'amour divin; et il suffit de jeter les yeux sur l'histoire des missions pour sentir de quel prix sont dans cette œuvre les pionniers qui ouvrent la carrière, mais surtout un pionnier tel que Vanderkemp. Il fut le

premier homme qui défendit publiquement les droits des Hottentots. Quoique sa sympathie expansive laisse voir souvent dans ses écrits ce qu'on pourrait prendre pour une certaine inconstance de vues, cette disposition provient évidemment du désir qu'il éprouvait d'embrasser, dans ses bienveillants efforts, la race opprimée tout entière ; ses yeux erraient d'une extrémité à l'autre de l'horizon chargé d'orages, pour chercher un port où ses protégés pussent être à l'abri. Il faisait peu de cas de sa propre vie ; et quand on l'engageait à pourvoir à sa sûreté en quittant pour quelque temps les Hottentots, il répondait : « Quand je saurais que le seul moyen de sauver ma vie est de les quitter, je la sacrifierais volontiers pour le plus petit enfant qui soit parmi eux. » Une pareille résolution, tout en manquant de prudence, révélait une grandeur d'âme, qui, dans d'autres circonstances, eût été récompensée par l'enthousiasme et les applaudissements de tout un peuple.

Mais il faut convenir que les éloges qui précèdent ne font connaître qu'une face du caractère de cet homme distingué. Il est juste d'ajouter que le docteur avait quelque chose d'éminemment excentrique, et qu'un grand nombre des épreuves qu'il eut à subir ne doivent être attribuées qu'à lui-même. Bien que sa mission chez les Cafres fût une entreprise hardie et jusqu'alors sans exemple, il ne sortit pas du cercle de la civilisation ; et, sauf le court espace de temps pendant lequel Gaïka le retint dans son pays, il avait toujours un asile prêt à le recevoir. Ses épreuves, sous ce rapport, furent bien différentes de celles qui assaillirent les fondateurs des missions chez les Griquois et les Namaquois, séparés par plusieurs centaines de lieues des limites de la société civilisée et de la protection du pouvoir civil. Dans un village de la colonie où se trouvaient un grand nombre de personnes qui lui étaient dévouées, le docteur affectait d'aller lui-même laver son linge ; et bien souvent, soit chez lui, soit dans ses courses, il ne portait ni chapeau, ni chemise, ni souliers, lui le patron et l'avocat de la civilisation. Ce sont là des singularités qui ne pouvaient rien ajouter à l'utilité de son œuvre. D'un autre côté, ses vues extrêmes sur le sujet de la prédestination laissèrent dans les églises d'Afrique un levain qui ne put être extirpé que par un travail de bien des années. Ajoutons encore que le docteur Vanderkemp ne fut pas sans rencontrer de la sympathie : il y eut un

grand nombre de colons généreux qui s'intéressèrent vivement à ses travaux et à ses épreuves ; qui éprouvèrent une compassion sincère pour l'abandon religieux des Hottentots, et qui vinrent libéralement en aide à la cause qu'il défendait. Stimulés par l'exemple de Vanderkemp et de Kicherer, ils travaillèrent à propager, parmi les indigènes, le règne de Christ. C'étaient là de nobles cœurs qui pleuraient sur les torts de leur patrie ; et on se ferait difficilement une idée des sentiments que dut éprouver Vanderkemp, lorsque, se rendant à Graaf-Reynet, au delà du fleuve Gamka, il arriva chez M. Beer ; ce dernier, dès qu'il apprit quel était le but de l'expédition, « le reçut avec une joie extraordinaire, » rassembla sa famille et ses esclaves, et, tombant à genoux, prononça ces paroles remarquables : « Seigneur, tu m'as envoyé une douleur inexprimable, en m'enlevant mon enfant que j'ai enseveli aujourd'hui même ; mais à présent tu réjouis mon âme d'une joie plus grande que toute ma douleur, en me faisant voir que tu as exaucé mes prières pour la conversion des Cafres, et en me donnant d'être témoin de l'accomplissement de tes promesses. » S'adressant alors aux missionnaires, il chanta plusieurs psaumes et d'autres cantiques qui avaient rapport à l'appel des païens.

La mort de Vanderkemp fut pour la mission une perte vivement sentie ; mais Celui qui l'avait rappelé du champ de ses travaux continua de faire fructifier, sous les soins assidus de M. Bead et d'autres missionnaires, la semence qu'il avait répandue. La station de Bethelsdorp s'accrut et prospéra au milieu de grandes difficultés. De nouvelles églises se formèrent à Pacaltsdorp, à Theopolis et dans d'autres localités, sous l'influence de M. Campbell dont la visite en Afrique y donna une impulsion nouvelle à l'esprit missionnaire, comme il l'avait déjà fait dans son pays natal.

La mission de la rivière du Chat, commencée à la sollicitation de sir Stockenstrom, doit honorer à jamais la mémoire de cet homme dévoué et éclairé. Les Hottentots convertis de Bethelsdorp, Theopolis et autres stations, ne trouvant plus d'aide dans ces localités depuis l'affranchissement de leur nation, se trans-

<sup>1</sup> Ce n'est pas que je prétende approuver, sous le rapport moral, la politique qui priva les Cafres de cette riche portion de leur territoire, pour la donner à la race opprimée des Hottentots.

portèrent dans les vallées riantes et fertiles du pays des Cafres. Les résultats de la mission de Philiptown et de celles qui s'y rattachaient, missions dont les membres furent pris parmi ceux de la colonie, ont prouvé que le plan de Stockenstrom était bien conçu, et qu'il fut heureusement exécuté. Les derniers rapports de la station de la rivière du Chat constatent 500 membres de l'église, et 912 personnes, enfants ou adultes, qui suivaient les écoles; leurs contributions, pour le soutien de la mission, étaient abondantes, mais pourtant bien inférieures à la dépense totale, comme l'avaient prévu plusieurs amis des missions, d'après l'expérience faite à Béthelsdorp.

Les stations de la colonie continuent de prospérer, bien que privées de leurs membres les plus influents et les plus intelligents. Béthelsdorp conserve encore une certaine importance, sous les soins dévoués et modestes de M. Kitchingman. Nous comptons aujourd'hui, dans les limites de la colonie, seize stations et environ trente missionnaires. Quelle ne serait pas l'admiration de Vanderkemp, s'il pouvait revenir contempler la riche moisson recueillie chez ce peuple ignorant et dégradé, auquel il consacra sa sympathie et ses efforts!

Mais revenons au pays des Cafres, où ce noble vétéran de Jésus-Christ a semé avec larmes, et où les missionnaires de plusieurs sociétés moissonnent aujourd'hui dans la joie. Les premiers efforts couronnés de succès furent ceux de M. Joseph Williams, en 1816. Ce fut au mois de juillet de cette année qu'il alla s'établir, avec sa femme et son enfant, au bord de la rivière du Chat. Si court qu'eût été le séjour de Vanderkemp parmi les Cafres, il avait laissé derrière lui un souvenir évangélique qui, longtemps après, devait servir de préparation à d'autres travaux. Dans cet intervalle, les amis du docteur avaient appris, par de terribles leçons, non pas, hélas! à admirer les blancs, mais bien plutôt à nourrir les soupçons et les craintes qu'ils leur inspiraient. Néanmoins, le nom de Jankanna (Wanderkemp) répandait encore comme un parfum délicieux parmi ces Cafres indomptés. Ce précieux souvenir avait été entretenu par des relations avec la station de Béthelsdorp; et MM. Read et Williams, dans le voyage préliminaire qu'ils firent pour reconnaître le pays, furent salués du nom de fils de Jankanna.

Le commencement de cette mission fut des plus heureux.

Grâces à l'énergie et au dévouement de Williams, secondé par les aides qu'il avait amenés de Bethelsdorp, on put bientôt voir, sous la bénédiction divine, le desert et le lieu aride se rejouir. On éleva rapidement des maisons provisoires, on défricha une étendue de terrain considérable, et on mit la main à un canal à ecluse; les Cafres se rassemblaient chaque jour pour recevoir les instructions du missionnaire; et la belle vallée qui avait si souvent retenti des cris de la guerre allait devenir une Sion paisible, où les diverses tribus des Cafres viendraient célébrer de concert leurs fêtes solennelles. Deux ans de cet ordre de choses s'étaient à peine écoulés que Dieu rappela à lui M. Williams. Les seuls soins dont sa maladie put être entourée dans cette solitude furent ceux de sa fidèle compagne, femme douce d'une énergie peu commune; elle vit expirer avec son mari, au moins pour un temps, la brillante perspective qui s'ouvrait devant eux d'un succès durable parmi les Cafres. A la veille de rester seule avec deux orphelins en bas âge, elle dut se trouver dans une détresse morale qu'elle-même n'a pu nous décrire; mais le Dieu de la veuve était avec elle. Voici quelques lignes de son journal qui donneront une faible idée de ce qu'elle a souffert. « Lorsque elle eut reçu de Dieu la force de faire le sacrifice de son meilleur ami sur la terre, elle demanda à un Cafre s'il ne désirait pas voir encore une fois son maître avant que Dieu le prit à lui. — Oui, répondit-il, mais je n'osais pas vous le demander, de peur d'affliger votre cœur. Il s'approcha alors et s'assit à côté du lit de M. Williams. Je lui demandai s'il priait. — Oui, me répondit-il. — Et que demandez-vous à Dieu? — Je prie le Seigneur, puisqu'il nous a fait venir un maître à travers la grande mer, et qu'il l'a épargné jusqu'ici pour nous annoncer sa parole, qu'il lui plaise de le retarder pour qu'il nous fasse encore mieux connaître cette grande Parole. — Priez-vous pour moi? lui demandai-je encore. — Oui, je prie que si le Seigneur voulait vous enlever votre mari, il vous soutienne et vous garde avec vos petits enfants au milieu de ce peuple sauvage et barbare. »

Les premiers jours de son veuvage solitaire durent être bien cruels. Elle-même dirigea ses compagnons demi-civilisés dans la confection d'un cercueil; et à la tête d'un funèbre cortège, elle accompagna « le desir de ses yeux jusqu'à la tombe, » où il doit reposer jusqu'au matin de la résurrection. Je n'ai point vu de monu-



ment qui marquât le lieu de ce repos; mais Williams en a laissé un qui ne doit point périr, en allumant chez les Cafres le flambeau de la vérité divine; flambeau que n'ont pu éteindre leurs sanglants démêlés avec les colons, et qui plus tard indique la route à ceux qui ont marché sur sa trace. Tous les missionnaires auprès des Cafres lui rendent en effet ce témoignage, et ses travaux furent bénis bien au delà de tout ce qu'il avait pu attendre. Cet excellent homme avait gagné à tel point la confiance des Cafres, que Gaïka lui-même, dans le temps des discordes politiques, se fiait davantage à la droiture du missionnaire qu'à aucune des autorités locales, sans en excepter le gouverneur.

C'est ainsi que pour la seconde fois le chandelier fut éloigné du pays des Cafres; et la politique de cette époque ne permit pas alors qu'un autre missionnaire vint arroser la semence déposée par Williams. En 1820 M. Brownlee, missionnaire au service du gouvernement, commença une mission chez les Chumies.<sup>1</sup> Il fut suivi et secondé par les missionnaires de la Société de Glasgow; et les derniers ouvriers, mais non les moins importants, qui entrèrent dans ce champ de travaux, furent les Wesleyens. Aujourd'hui les missionnaires, parmi les Cafres, composent toute une petite armée de travailleurs, et leurs efforts sous la bénédiction divine promettent de soumettre ce peuple à l'empire de Jésus-Christ, d'arrêter l'esprit de rapine et de meurtre qui l'a caractérisé jusqu'ici, et de le sauver de la ruine qui semblait le menacer. Déjà l'on entend retentir, au lieu du *féro*, cri de guerre, des cantiques de paix et d'amour; déjà l'imprimerie fait passer les oracles de Dieu dans la langue des natifs. Célébrons les triomphes de la croix, quel que soit le bras qui l'élève, puisque tous les propagateurs de l'Évangile n'ont qu'un même but, la gloire de Dieu manifestée dans le salut de l'homme.

<sup>1</sup> M. Brownlee se rattacha bientôt à la Société des Missions de Londres, et, demeuré à son poste, il eut le bonheur de voir prospérer ses efforts dans la Cafreterie, où il travailla avec persévérance et eut beaucoup à souffrir, avant même qu'aucun autre missionnaire eût la permission d'y entrer. Aujourd'hui la Société de Londres compte cinq stations dans la Cafreterie; les deux Sociétés de Glasgow six, et les Wesleyens douze.



## CHAPITRE IV.

Les Bushmen demandent les instituteurs. — M. K. Kicherer et la lativiere Zak. — Difficultés et sacrifices — Abandon des fermiers. — Abandon de la mission. — Condition des Bushmen. — Opération de Lichtenstein. — Ressources et mœurs des Bushmen. — Usages tartares. — Crainte des parents envers leurs enfants. — Qualités animales des Bushmen. — Reprise de la mission à Foubertg et ailleurs. — Envoyé de missionnaires dans la colonie. — 1867. — Indes affligées de nos jours par M. Fair. — Revue des missions chez les Bushmen. — Les Bushmen et les chèvres. — Classe aux arctiques.

Tandis que Vanderkemp et Edmonds pénétraient dans la Cafrerie, MM. Kicherer, Kramer et Edwards se dirigeaient vers la rivière Zak, à 150 lieues au nord-est de la ville du Cap. Qui aurait jamais supposé que la marche de Kicherer, qui se proposait d'abord d'aller en Cafrerie, serait changée par l'intervention d'une ambassade envoyée par les Bushmen, les plus faibles, les plus pauvres, les plus dégradés et les plus méprisés des noirs enfants de Cham? Il paraît que quelque temps auparavant, tandis que l'Eglise était en prières pour demander à son grand Chef d'ouvrir une porte devant ses serviteurs qu'elle envoyait, un traité avait été conclu entre les Bushmen et Florus Fisher, ainsi que d'autres fermiers, dont les troupeaux avaient cruellement souffert des attaques de ces pirates du désert. Voyant Florus Fisher, qui était un homme pieux, appeler solennellement le Dieu tout-puissant à témoin de la transaction, et observant qu'il avait l'habitude de reunir sa famille, soir et matin, pour un culte domestique, les Bushmen furent conduits à s'enquérir du vrai Dieu et à demander un instituteur chrétien. M. Fisher

s'empressa d'encourager ce projet ; et, sur leur demande, il conduisit quelques-uns des principaux d'entre eux à la ville du Cap pour y être instruits. Ils y arrivèrent immédiatement avant nos frères, circonstance qui ne permit pas à ces derniers de douter que Dieu les appelait à travailler de ce côté. Le gouvernement les entoura de toute la bienveillance possible, et les fermiers les comblèrent de tout ce dont ils avaient besoin pour fonder une station ; quelques-uns même les accompagnèrent à l'endroit où ils s'établirent d'abord et qu'ils appelèrent *Espérance*. C'est là que MM. Kicherer et Kramer travaillèrent avec un zèle et une simplicité dignes des premiers âges à relever les plus abrutis des êtres humains ; et il fallut la foi inébranlable qu'ils avaient aux promesses de Dieu, pour ne pas succomber devant la seule pensée d'une telle entreprise. A l'époque actuelle, où la science des missions est plus avancée, il est facile de voir que les circonstances dans lesquelles celle-ci fut entreprise lui présageaient une courte durée. Dieu, dans son infinie sagesse, avait des vues bien autrement étendues qu'une simple mission chez les Bushmen.

La mission de la rivière de Zak révéla au monde chrétien l'existence des tribus namaquoises, corannases, griquoises et béchuanases, et conduisit à y établir des missions. Kicherer fut généreusement assisté par plusieurs fermiers pour l'œuvre qu'il avait en vue. Bientôt il fut encouragé par l'arrivée à la station d'un grand nombre de Hottentots et de Bastards, sans le secours desquels il n'aurait pas même pu subsister, comme il le reconnut plus tard. Les Bushmen, à peu d'exceptions près, incapables d'apprécier le but qu'il se proposait, continuèrent à fatiguer de leurs exigences ceux qui s'attachaient à lui. Plus d'une fois la vie du missionnaire fut menacée ; mais ses travaux infatigables, joints à ceux de M. Kramer, furent bénis d'une manière remarquable par la conversion d'un certain nombre de Bastards et de Hottentots, et plusieurs de ces convertis devinrent plus tard des colonnes de la mission griquoise. Malheureusement on ne pouvait s'attacher les Bushmen qu'au moyen d'une distribution journalière de vivres et de tabac, ce qui contribua sans nul doute à la chute rapide de la mission. Comme elle se trouvait dans une contrée extrêmement stérile et très-rarement visitée par la pluie, on ne pouvait se procurer des provisions que du dehors.

M. Kieherer, ayant fait un voyage en Europe, trouva la mission à son retour dans un état de souffrance. Ayant peu d'espoir de la relever, il entra dans l'église hollandaise, et fut nommé pasteur à Graaf-Reynet. Il laissa la station aux soins de M. et de M<sup>me</sup> Voss, aidés d'un fermier nommé Botma, qui avait vendu tout ce qu'il possédait pour soutenir la mission. Ces hommes qui n'avaient pas les mêmes ressources que les fondateurs de l'œuvre, après s'être distingués par une patience exemplaire au milieu de grandes privations et des mauvais traitements des Bushmen, se virent obligés d'abandonner la station; ce fut en 1806. Voici dans quels termes touchants M. Voss trace en quelque sorte l'épithaphe de cette mission : « Nous avons quitté aujourd'hui la station de la rivière Zak, qui nous a coûté tant de larmes et de sueurs, où nous avons travaillé pendant bien des jours et des nuits à sauver des âmes immortelles; et qui bientôt sans doute ne sera plus qu'un monceau de ruines. » Ainsi finit cette mission de la rivière Zak, non sans causer aux directeurs en Europe de profonds regrets; mais ces regrets furent adoucis par la pensée que les indigènes, qui suivirent leur pasteur à Graaf-Reynet, continuèrent à recevoir leurs instructions, et que les missionnaires virent s'ouvrir devant eux d'autres champs où leurs travaux furent couronnés d'un heureux succès.

À considérer le caractère et la condition des Bushmen, on ne peut s'étonner que les missionnaires n'aient pas réussi à fonder un établissement parmi eux. À l'exception des Troglodytes, peuplade que Plin<sup>e</sup> a placée dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale, il n'existe sans doute aucun peuple plus abruti, plus ignorant ni plus misérable que les Bushmen du sud de l'Afrique. Ils ne possèdent ni maisons, ni abri, ni troupeaux d'aucune espèce. Leur domicile est dans la vaste solitude du désert ou dans les cavernes des montagnes les plus sauvages. Ils se transportent d'un lieu à l'autre, suivant que les y poussent leurs convenances et la nécessité. L'homme prend sa lance et suspend à son épaule son arc et son carquois; la femme, outre la charge d'un enfant à la mamelle, porte ordinairement une natte, un pot de terre, un certain nombre de coquilles d'œufs d'autruches et quelques lambeaux de peaux de bêtes attachés ensemble sur sa tête ou sur ses épaules. Ces Saabs, comme on les appelle, ressemblent beaucoup pour l'extérieur aux Saameys ou Bilalas (pauvres) d'entre les

Béchuanas. Accoutumés à une vie errante, et tirant de la chasse uniquement leur chétive existence, ils ont contracté des habitudes tout à fait indignes d'êtres humains. Ils vivent sans profit pour eux en conflits perpétuels avec leurs voisins plus puissants, lesquels, identifiant la force avec le droit, tuent leur gibier, pillent leurs ruches, font main basse sur leurs sources et s'emparent de leur pays. Tel est l'usage universel de toutes les tribus plus civilisées, sans en excepter les colons. Lichtenstein a beau demander : « Que peut perdre un peuple comme les Bushmen, eux qui trouvent partout leur domicile, et qui ne connaissent pas la valeur de la terre ? » je réponds : « Il perd ses moyens de subsistance ; » et que peut perdre de plus le plus opulent des monarques ? Je me rappelle avoir éprouvé une vive reconnaissance pour un repas de larves de fourmis que me servit une pauvre femme Bushmane ; et si ce voyageur, ordinairement si judicieux, s'était trouvé comme moi aux prises avec les angoisses de la faim, peut-être eût-il énoncé un jugement différent sur le tort qu'on porte à ce pauvre peuple en lui enlevant ses faibles ressources. Pauvre Bushman ! ta main a été contre tous, et la main de tous est contre toi. Ces peuples sont depuis de longues générations comme des perdrix traquées sur les montagnes par le chasseur. Privés des biens que leur donna la nature, ils sont devenus farouches, désespérés et indomptables. La faim les contraint à se nourrir de tout ce qu'il est possible de manger ; les fruits de leurs festins sont des oignons d'ixia, de l'ail sauvage, des mysembryanthemums, des tiges d'aloès, de la gomme d'acacia, et d'autres végétaux dont plusieurs sont très-malsains ; ils dévorent avec avidité toute espèce d'êtres vivants, sans excepter le lézard et la sauterelle. Il n'y a pas jusqu'aux serpents venimeux qu'ils ne fassent griller pour les manger. Ils ont soin d'extraire les réservoirs du venin qui communiquent avec les dents de la mâchoire supérieure. Mêlée avec le jus laiteux de l'euphorbe ou de quelque autre plante vénéneuse, cette substance, après avoir bouilli quelque temps sur un feu doux, acquiert la consistance de la cire et sert à enduire les pointes de leurs flèches.

Bien que les indigènes du sud de l'Afrique aient beaucoup d'éloignement pour la pêche, les Bushmen, qui habitent dans le voisinage des rivières, fabriquent une espèce de corbeilles fort ingénieuses, qu'ils assujettissent avec des pierres au milieu du

courant, et, par ce moyen, ils parviennent à prendre un peu de fretin, dont il leur faut se contenter. Ils gravissent jusqu'au sommet des montagnes, et, d'un regard qui l'emporte peut-être sur nos telescopes ordinaires, ils examinent les plaines qui se trouvent en dessous, soit pour découvrir le gibier, soit pour épier les mouvements de ceux dont ils ont dérobé les troupeaux. S'ils voient approcher le danger, ils se réfugient sur des rochers inaccessibles, d'où les balles de fusil pourraient seules les faire descendre. Lorsqu'ils sont poursuivis de près, ils se réfugient dans des cavernes et des souterrains, où leurs ennemis en ont, plus d'une fois, fait périr un grand nombre, en bouchant l'entrée avec des broussailles auxquelles ils mettent le feu.

Lorsqu'ils ont enlevé un troupeau de bétail, leur premier soin est de gagner quelque asile caché, dont l'accès soit difficile aux étrangers. Si quelques têtes de bétail se trouvent trop fatiguées pour les suivre, ils les percent aussitôt de leurs lances; et, s'ils voient la moindre probabilité d'être atteints par ceux qui les poursuivent, ils égorgent de même, s'ils en ont le temps, tout le troupeau sans exception. Cette habitude, qui est générale chez ce malheureux peuple, exaspère au dernier point leurs ennemis, et la vengeance de ces derniers tombe indistinctement sur les hommes, les femmes et les enfants qui se trouvent à portée de leurs traits. Leurs fleches empoisonnées ne vont guère qu'à un tiers d'une portée de fusil; mais ils les dirigent avec une précision parfaite. J'ai connu des hommes qui ont été tués sur place par ces fleches; j'en ai vu d'autres qui, d'abord, ne semblaient pas mortellement blessés, expirer dans les convulsions au bout de quelques heures. A voir quelques-unes de leurs habitations, il est impossible de ne pas se demander si c'est bien là le domicile d'êtres humains. Dans les contrées boisées, ils font un creux dans la terre au milieu des buissons, et se procurent une espèce d'abri en ramenant les branches au-dessus de leur tête. C'est là qu'un homme, sa femme et ses enfants s'entassent pêle-mêle sur un peu d'herbe, dans un trou qui n'est pas plus grand qu'un nid d'autruches. Là où les buissons manquent, ils creusent leur nid sous une saillie de rocher, à moins qu'ils ne se trouvent dans une caverne ou dans une fissure de la montagne. Lorsqu'ils sont abondamment pourvus de vivres, ils passent tout leur temps à se repaître et à dormir, à chanter et à danser, jusqu'à ce que leurs

provisions soient épuisées. Mais bientôt la voix impérieuse de la faim les ramène à la chasse. Ils franchissent des distances incroyables à la poursuite de l'animal qu'ils ont percé d'une de leurs flèches ; leur joie se signale par les éclats les plus bruyants au retour d'une chasse heureuse ; et plus d'une fois ce bonheur momentané, qui contrastait si fort avec leur condition réelle, m'a pénétré d'une amère tristesse. La plupart ont beaucoup à souffrir quand le temps est froid et pluvieux, et il arrive souvent alors que leurs enfants meurent de faim. Il existe aussi parmi eux une coutume barbare, d'après laquelle, lorsqu'une mère vient à mourir en laissant un enfant qui ne peut encore pourvoir à sa subsistance, celui-ci est enseveli vivant avec le cadavre de sa mère. <sup>1</sup>

Ajoutons aux tristes détails qui précèdent le témoignage de M. Kieherer, que son séjour parmi eux a mis à même de les bien connaître. « Leur genre de vie est tout ce qu'il y a de plus misérable et de plus dégoûtant. Ils se plaisent à se barbouiller le corps de graisse mêlée d'ocre ou de boue. Entièrement étrangers à la propreté, ils ne se lavent jamais et laissent accumuler la crasse sur leur corps au point qu'elle y forme de longs appendices. Ils sont tellement paresseux qu'ils aiment mieux passer plusieurs jours sans nourriture, que de se donner la peine nécessaire pour s'en procurer. Lorsqu'enfin le besoin extrême les force à chercher leur proie, ils atteignent et tuent avec une dextérité merveilleuse les divers animaux qui abondent dans leur pays ; et ils égalent presque à la course la vitesse du cheval. Ils n'ont aucune idée du bonheur domestique. Les hommes ont plusieurs femmes ; l'affection conjugale est à peu près inconnue. Ils prennent peu de soin de leurs enfants et ne les corrigent presque jamais ; lorsqu'un accès de fureur les porte à le faire, ils les tuent presque à force de mauvais traitements. Lorsqu'une querelle a lieu entre deux époux ou entre différentes femmes d'un mari, la partie vaincue fait tomber sa vengeance sur l'enfant du vainqueur, qui perd ordinairement la vie. Les Hottentots ne tuent guère leurs enfants que dans des accès de colère ; mais les Bushmen ôtent la vie aux leurs sans remords et dans toute sorte d'oc-

<sup>1</sup> J'ai élevé chez moi un jeune garçon qui a été ainsi arraché au sépulchre de sa mère à l'âge de deux ans.

casions : par exemple s'ils sont contrefaits, si l'on manque de nourriture, si le père d'un enfant abandonne sa mère, ou s'il est obligé de fuir devant des ennemis; dans ces divers cas, ils les étranglent, ou les étouffent, ou les jettent sur le sable du désert, ou les enterrent vivants. On a vu des parents jeter le fruit de leurs entrailles devant leur caverne, sans vouloir s'éloigner jusqu'à ce qu'on lui eut sacrifié une proie. En général, du moment que les enfants peuvent ramper sur la terre, ils cessent d'être l'objet des soins maternels. Dans quelques cas exceptionnels on rencontre pourtant chez ces malheureux une étincelle des affections de la nature que les élève du moins au niveau des créatures privées de raison. « Quelle n'est pas la misère de la nature humaine! qu'il est dur le partage du pauvre Bushman abandonné, sans amis, rejeté du monde et préférant la société des bêtes féroces à celle de l'homme civilisé! La musique du gerah<sup>1</sup> charme quelques-unes des heures de sa solitude, bien que les sons de cet instrument aient souvent pour écho le rugissement du lion ou les hurlements de la hyène. Il ne connaît point de Dieu, ne sait rien de l'éternité, et pourtant il craint la mort. Il est difficile de concevoir que des êtres humains puissent descendre si bas sur l'échelle du vice et de l'ignorance; et pourtant, nous n'en pouvons douter, ils ont comme nous le même père. Si une période de quatre mille ans a rabaisé à ce point ce malheureux peuple, que serait devenu le monde sans une révélation divine? Toutefois, si dégradés que soient les Bushmen, ils sont susceptibles d'être hospitaliers, bienveillants, fidèles au dépôt qui leur est confié et reconnaissants du bien qu'on leur a fait : je puis en parler par expérience. Il est aussi d'usage parmi eux lorsqu'ils reçoivent en présent quelque peu d'aliments, de les partager avec leurs amis; et l'on observe ordinairement que celui qui a reçu le présent se fait à lui-même la plus petite part. On voit souvent une mère affamée donner toute sa portion, sans en goûter elle-même, à ses enfants exténués.

Les directeurs de la Société de Londres, desirant vivement faire connaître l'Évangile de grâce à cette portion avilie de la famille humaine, arrêterent l'établissement d'une station dans ce

<sup>1</sup> Cet instrument a à peu près rapport avec un violon grossier, il n'a qu'une corde formée d'un boyau de chat.



but à Toornberg, aujourd'hui Colesberg, au sud de la Grande Rivière. M. Erasme Smith et M. Corner s'y rendirent en 1814, et réunirent autour d'eux environ cinq cents Bushmen, qui les reçurent avec empressement ; mais leur joie fut de courte durée. Une longue inimitié divisait les fermiers et les Bushmen, et bientôt ceux-ci en vinrent à soupçonner les missionnaires de vouloir les livrer entre les mains de leurs ennemis. Et tout dénué de fondement qu'était ce soupçon, il attiédit pendant un certain temps le zèle des missionnaires. Ils s'attendaient naturellement que de pareils élèves auraient besoin d'un enseignement long et laborieux, avant de pouvoir comprendre les doctrines du christianisme. Toutefois il n'en fut pas ainsi. La prédication de l'Évangile fut accompagnée d'une telle lumière et d'une telle puissance, qu'un grand nombre de ces barbares crurent à la Parole de vie. Une église chrétienne s'éleva dans cet endroit, et de vastes jardins s'étendirent à l'entour, cultivés par les propres mains des Bushmen.

Une autre mission chez le même peuple fut fondée à Hephzibah, et semblait promettre un succès durable. Mais le voisinage des fermiers, qui obligea les missionnaires à se mêler de leur querelle avec les Bushmen, fit bientôt évanouir les espérances de succès. Un ordre, émané des autorités du Cap, obligea les missionnaires à rentrer dans les limites de la colonie. Ainsi finirent les opérations de la Société parmi les pauvres Bushmen de ces stations ; et l'on ne peut que regretter profondément ce fait quand on lit les détails que le docteur Philip, dans une lettre au révérend A. Fauré, donne sur eux que l'Évangile avait touchés. Il raconte qu'ils s'efforçaient déjà de faire partager la bénédiction dont ils jouissaient à leurs malheureux compatriotes ; qu'on entendait les enfants chanter les louanges du vrai Dieu, et qu'ils avaient fait des progrès remarquables dans la lecture de l'Écriture.

La Société tenta un dernier effort pour établir une mission parmi ce peuple dans le voisinage du fleuve Calédon. Le capitaine Kok, dernier chef de Philipolis, offrit généreusement aux Bushmen, qui se réunirent en cet endroit, une ample provision de bétail. Cette mission, qui se nomme aujourd'hui Béthulie, passa plus tard sous la direction de la Société de Paris ; et depuis lors elle est devenue une mission de Béchuanas, où la parole de Dieu

à un libre cours. La proximité où elle se trouve des fermiers, qui redoutent les Bushmen, porta ceux-ci à l'abandonner, en sorte qu'il n'en reste aujourd'hui qu'un petit nombre.

On ne peut s'étonner que les missions chez les Bushmen, au milieu des circonstances qu'elles ont rencontrées, aient presque entièrement échoué, bien qu'elles n'aient pas été cependant sans résultats importants. Il faut désormais tâcher d'attirer autour des établissements actuels les débris dispersés de ces anciennes missions, et de former ainsi des stations supplémentaires. Cette méthode a déjà été couronnée de succès, notamment dans la mission chez les Griquos. On ne saurait trop la recommander à ceux qui travaillent parmi les peuplades plus puissantes dont les Bushmen sont entourés. Quand une fois il y aura et parmi elles un certain nombre d'hommes sincèrement convertis, ils deviendront pour le missionnaire des auxiliaires précieux, en attirant les Bushmen autour de leurs villages et de leurs fermes, et les amenant ainsi peu à peu, par de bienveillants efforts, sous la douce influence de l'Évangile.

On a dit avec raison que la bonté est la clef qui ouvre le cœur humain. Je connais un homme qui en a fait l'expérience à l'occasion des Bushmen : frappé de la difficulté qu'éprouvaient les femmes à nourrir leurs enfants après le sevrage, n'ayant à leur disposition ni lait, ni céréales d'aucune espèce, il les engagea à se procurer des chevres, en les payant avec des plumes d'autruche ou avec des peaux de gibier. Cette proposition fut accueillie par les Bushmen avec de longs éclats de rire ; ils lui demandèrent si jamais leurs ancêtres avaient nourri du bétail ; ils étaient futs, disaient-ils, non pour nourrir, mais bien pour manger, suivant l'usage invariable de leurs pères. Il donna le même conseil à tous ceux qu'il rencontra, mais sans obtenir plus de succès. Enfin il s'avisa d'offrir à quelques-uns des principaux un petit nombre de chevres, en leur promettant d'augmenter ce nombre, et de les leur donner en propre s'ils les soignaient bien. Cette offre, à laquelle ils avaient peine à croire, leur toucha le cœur ; et leurs démonstrations de reconnaissance récompensèrent richement le missionnaire. Tout réussit au gré de son désir : ils laissèrent se multiplier leurs petits troupeaux, qu'ils augmentèrent eux-mêmes par des échanges ; et bientôt on en vit se ren-

dre le dimanche à la maison de prière, bien qu'elle se trouvât à plusieurs milles de leurs habitations.

Une des gravures ci-jointes représente trois hommes et une femme des Bushmen; l'autre représente un stratagème, à la fois simple et ingénieux, par lequel ils trouvent moyen d'approcher des autruches à la chasse. Le déguisement se compose d'une espèce de selle, dont le dessous est garni de plumes d'autruche, de manière à imiter le corps de l'oiseau, et d'un cou d'autruche empaillé avec la tête. Le chasseur commence par se peindre les jambes en blanc; puis il place sur ses épaules la selle de plumes, et saisit de sa main droite la partie inférieure du cou, de la gauche l'arc et les flèches empoisonnées. J'en ai vu qui imitaient si parfaitement l'autruche, qu'à quelques toises de distance il était impossible de découvrir la fraude. Cet oiseau humain a l'air de brouter le gazon, il tourne la tête en regardant de côté et d'autre d'un air d'intelligence, secoue ses plumes, marche et court alternativement, jusqu'à ce qu'il arrive à une portée d'arc du troupeau, et quand les autruches prennent la fuite en voyant l'une d'elles atteinte d'une flèche, il fuit avec elles. Quelquefois les autruches mâles donnent la chasse à ce singulier oiseau; alors il manœuvre pour les éviter, en ayant soin qu'elles ne puissent pas le flairer; car, du moment qu'il se trouve placé de manière à affecter leur odorat, le charme est rompu. Alors il ne lui reste qu'à jeter sa selle et à fuir au plus vite pour éviter un coup d'aile, qui le terrasserait à l'instant.



## CHAPITRE V.

Situation géographique du pays des Namaquos. — Sa topographie. — Caractère et langage des habitants. — Influence exercée sur eux par les étrangers. — Privations et duresse par les premiers missionnaires. — Corréias Kok. — Commencement de travaux. — Première entrevue avec Africamer. — Ses coutumes et son histoire. — Oppression. — Vengeance. — Africamer se réfugie vers le fleuve Orange. — Guerre avec les Herenla. — Mele, l'attaquant d'Africamer. — Son établissement et triomphe. — Nicolas Beronzi.

Le pays des grands Namaquos est situé au nord du fleuve Orange, sur la côte occidentale de l'Afrique, entre le 23<sup>e</sup> et le 28<sup>e</sup> degré de latitude méridionale, il est borné au nord par la tribu des Damaras, et à l'est par un vaste désert de sable, que M. Campbell nomme le Zahara du sud.

Au mois de janvier 1806, des missionnaires envoyés par la Société de Londres, les deux Albert et leurs compagnons, passerent le fleuve Orange pour aller planter la bannière de l'Évangile dans ce pays sauvage et désolé. Avant de parler des revers et des succès qui signalèrent cette entreprise pleine de dangers, il convient de donner une idée de l'aspect général du pays et des circonstances au milieu desquelles ces fidèles serviteurs de Dieu furent appelés à travailler.

Parmi les régions habitées, il serait difficile d'en trouver une plus misérable que celle qui nous occupe. Il est impossible de parcourir ces vastes plaines arides et déchirées, ces lits de rivière privés d'eau, sans reconnaître l'empreinte de la malédiction prononcée contre nos premiers pères.

Je demandai des renseignements sur ce pays à un homme qui

l'avait habité plusieurs années. « Vous y trouverez, me répondit-il, abondance de sable et de pierres, une population rare et clairsemée, toujours souffrante du manque d'eau, des plaines et des collines brûlées, comme un pain grillé sous les rayons dévorants d'un soleil sans nuages. » Je ne tardai pas à reconnaître par moi-même l'exactitude de cette description, lorsque j'entraï dans le pays. Il est coupé par la rivière d'Oup et celle des Poissons avec leurs affluents sans nombre, si l'on peut appeler de ce nom des lits desséchés et souvent brûlants. Ces torrents sont quelquefois des années entières sans couler ; alors quand les eaux stagnantes se sont liquéfiées, les indigènes creusent dans le lit où elles séjournaient des puits, qui ont quelquefois jusqu'à vingt pieds de profondeur, et se procurent ainsi une eau qui est ordinairement de mauvaise qualité. Ils descendent dans ces puits au moyen de branches d'arbre qu'ils placent dans l'intérieur, et l'eau, puisée à force de bras avec un vase de bois, est versée ensuite dans une auge, où les troupeaux pantelants viennent étancher imparfaitement la soif qui les dévore. Les orages, qui seuls amènent la pluie, sont ardemment désirés par les habitants, et souvent ces orages passent sur leurs têtes en les frappant de terreur par leur violence, sans qu'une seule goutte de pluie vienne rafraichir la terre.

Quand enfin le ciel épanche ses trésors liquides, ce bienfait ne s'adresse ordinairement qu'à une portion limitée du territoire, celle que le nuage électrique a traversée ; aussi le voyageur passe-t-il brusquement d'un sol où il ne rencontre pas un brin d'herbe dans une région pleine d'une riche verdure qu'un récent orage a fait éclore. Les sources sont rares et peu abondantes, souvent salées, quelquefois chaudes ; le terrain qui les avoisine est ordinairement si imprégné de salpêtre qu'il craque sous les pieds comme la gelée blanche, et que la végétation y croît avec une difficulté extrême. Le sol, généralement dur et pierrenx, est semé de véritables mers de sable. Il y a beaucoup de granit ; et le quartz, répandu en grande abondance, jette un tel éclat sous les rayons du soleil, qu'au milieu du jour on peut à peine tenir les yeux ouverts pour reconnaître son chemin.

Les habitants sont une variété des Hottentots, et offrent tous les traits caractéristiques de cette nation, qui comprend les Hottentots proprement dits, les Corannas, les Namaquois et les Bushmen. Les idiomes de ces divers peuples, dont le trait dis-

l'indit est un claquement de la langue contre le palais, se ressemblent tellement, qu'ils se comprennent les uns les autres sans difficulté. Dans leur état primitif les indigènes, malgré leur aspect repoussant et leur profonde ignorance, n'avaient rien de guerrier dans leur genre de vie, ni de sanguinaire dans leurs dispositions. L'influence enervante du climat et leurs chétifs moyens de subsistance semblent les avoir dépouillés de cet esprit martial, apauvri d'autres tribus de l'intérieur de l'Afrique, dont le pays découle de l'Est et du Nord auprès de celui des Namaquois. Malheureusement les Européens qui se sont hasardés dans leur pays, à l'exception des voyageurs isolés dont le but était purement scientifique, s'y sont signalés par des actes de violence et de cupidité faits pour exercer la plus funeste influence sur l'esprit des indigènes. Aussi ces derniers avaient-ils pour tous les blancs une repulsion invincible : ils les considéraient comme une race d'hommes méchante et *colère*, une espèce de bêtes féroces, moins dignes d'être classés parmi les autres hommes que parmi les lions dont les rugissements retentissent dans leurs déserts. Comme leurs idées peu étendues leur offraient peu de sujets de conversation, ces lions à race humaine devenaient la matière la plus ordinaire de leurs entretiens. Il en résulta, dans leur esprit national, une impression si profonde et si durable, qu'un indigène que je rencontrai sur les bords de la rivière des Poissons, à l'orient de la station de M. Schmelzer à Bethanie, et à qui je demandai pourquoi il n'avait jamais visité le missionnaire, me fit cette réponse : « J'ai appris, dès mon enfance, à considérer les hommes à chapeau comme les spoliateurs et les meurtriers des Namaquois. Nos amis et nos parents ont été dépouillés de leur bétail et tués à coups de fusil par des hommes à chapeau. Une foule de fugitifs et de gens sans aveu, qui avaient abandonné le service des fermiers de la colonie, pour chercher, dans le pays des Namaquois, un asile contre les lois, contribuent encore à leur haine repoussée toute idée de relations avec leurs voisins civilisés. Tel était le peuple au milieu duquel allaient se fixer les missionnaires.

Leur voyage, de la ville du Cap à leur destination, fut un digne prélude de cepeuvés qui les attendaient. Ils racontent en détail, dans leur journal, les difficultés sans nombre contre lesquelles ils eurent à lutter pour avancer. Ils n'avaient pas un nombre de bœufs suffisant pour tirer leurs wagons, quelques-uns étaient

trop faibles, d'autres trop indomptés pour qu'on pût les soumettre au joug. Les wagons restaient engagés, tantôt dans les sables, tantôt dans la vase des torrents. Ils se virent contraints de laisser en arrière une partie de leurs bœufs, et souffrirent cruellement de la soif, l'eau étant rare et nauséabonde. Ils n'avaient pas même les moyens de se procurer les aliments nécessaires pour apaiser leur faim. Aussi, bien qu'ils n'aient point perdu courage, leurs lettres, où ils accusent avec douceur l'incurie des directeurs de la mission, font foi qu'ils n'étaient rien moins qu'insensibles à la détresse de leur situation.

En approchant du théâtre futur de leurs travaux, ils sentirent renaître leur courage, bien que leurs épreuves n'eussent point diminué; voici ce qu'ils écrivaient après avoir franchi les limites de la colonie: « Cette contrée, qui s'appelle le pays des Bushmen, paraît entièrement privée d'eau et de végétation. Il faut souffrir de la faim et de la soif, en même temps qu'on est continuellement exposé à être dévoré par les bêtes féroces ou massacré par les indigènes. »

On aime à voir demeurer inébranlable, au milieu de toutes ces privations, leur dévouement aux intérêts immortels des païens.

« Chers frères, écrivent-ils aux directeurs, nous avons eu à surmonter bien des difficultés dont il est impossible de se faire une idée, à moins de s'être trouvé dans un désert aride. Non-seulement nous étions loin de tous nos amis, mais nous ne pouvions réclamer le secours d'aucun être humain. Sans la ferme conviction où nous étions que la volonté de Dieu nous appelait chez les Namaquois, nous n'eussions jamais surmonté de pareilles fatigues. Nous avons vu avec peine que ceux-là mêmes qui étaient naturellement appelés à nous assister, aient rendu notre voyage si pénible, faute de pourvoir suffisamment à nos besoins. » Cornelius Kok, de Kamiesberg, dernier chef de Philippolis, et son fils Adam, furent pour eux, dans leurs épreuves, des aides et des consolateurs précieux. Ces épreuves se trouvaient décuplées par le défaut de ressources pécuniaires, au milieu d'un peuple pauvre lui-même et porté à suspecter les intentions. Bien qu'un gouvernement rigide et prévenu leur eût accordé, comme une grâce, la permission de s'exiler au milieu d'une peuplade sauvage pour lui enseigner la religion chrétienne, il leur était défendu

d'apprendre aux indigènes à écrire, à moins d'un ordre spécial des autorités du Cap.

Quand ils furent arrivés au point de jonction de la rivière Kartebast avec le fleuve Orange, ils s'y arrêtèrent quelque temps, pendant lequel Chretien Albert fit un voyage d'exploration dans le pays des Namaquos. Il en rapporta des sujets d'encouragement, et tous ses compagnons passerent avec lui dans cette contrée. Ils appelèrent cette première résidence temporaire Still-Hope (espoir silencieux), et celle où ils s'arrêtèrent ensuite, Blyde-Watkonst (heureuse délivrance). Mais cette heureuse délivrance ne devint une réalité qu'après une longue série d'épreuves et de fatigues, qui amenèrent la mort prématurée des deux Albert et de l'épouse de Chretien. Ils eurent à passer par de fréquentes alternatives de découragement et d'espérance. La proximité où ils se trouvaient du fameux brigand Africamer contribua beaucoup à augmenter leur perplexité. Cependant il se présenta un jour devant eux et leur dit : « Comme ce sont les Anglais qui vous envoient, je vous vois arriver avec plaisir, car bien que je laisse les Hollandais, mes anciens oppresseurs, j'aime les Anglais, ayant toujours ouï dire qu'ils sont amis des pauvres noirs. » Cet homme, qui était le terreur du pays, était si profondément convaincu de la pureté des vues des missionnaires, que, lorsqu'il sut que les Albert voulaient se transporter dans une position moins ingrate, il vint lui-même les supplier de ne pas abandonner cette localité, et leur témoigner tout le plaisir qu'il éprouvait des progrès qu'il voyait faire à ses enfants sous leurs enseignements ; bien plus, il vint s'établir auprès d'eux et détermina son peuple à faire de même.

Avant d'aborder le triste récit des événements qui suivirent, il convient de jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire et le caractère d'Africamer, connu également sous le nom de Jager, qui était celui de toute sa famille. Il était le fils d'une d'une vieille femme qui son habileté et sa valeur avaient été obtenus, dans sa jeunesse, le gouvernement de sa tribu. Il fut un temps où son père et lui parcouraient librement les collines et les vallées de leurs ancêtres à moins de cent milles de la ville du Cap, où ils faisaient paître des troupeaux qui leur appartenaient, chassaient un gibier qui était à eux, buvaient l'eau de leurs propres sources, et unissaient la musique de leurs chants païens à la sauvage harmonie des



vents qui sifflent dans les montagnes de Wittsenberg et de Winterhoek, alors les deux châteaux forts de la tribu. A mesure que les colons hollandais augmentèrent en nombre, et qu'ils eurent besoin de se faire de la place en s'appropriant les pays qui s'étendaient au delà des leurs, les Hottentots, hors d'état de résister à cette invasion d'étrangers, se virent obligés de céder et de se retirer, si mieux ils n'aimaient plier sous le joug d'une obéissance passive. Africaner se vit de jour en jour éloigner davantage du pays de ses ancêtres, jusqu'à ce qu'il tomba sous la sujétion d'un fermier nommé P... Il passa un certain nombre d'années dans cette situation avec les débris de sa tribu. P... trouva dans Africaner un berger fidèle et intrépide, actif à défendre comme à multiplier ses troupeaux; et s'il avait témoigné à ses sujets, je ne dis pas de la reconnaissance, mais l'humanité la plus vulgaire, il eût pu mourir honorablement, et aurait prévenu la catastrophe dont sa famille fut victime. Au lieu de cela il ne sut qu'exaspérer, à force d'oppression, un chef dont l'énergie ne sommeillait qu'en apparence, et qui ne pouvait voir, sans indignation, son peuple diminué de plus en plus, les enfants massacrés, les filles et les femmes violées, tandis que lui-même était réduit à une nourriture insuffisante et grossière. Il eut des preuves incontestables qu'on machinait contre lui et son peuple un complet meurtrier. Habitnés qu'ils étaient à l'usage des armes à feu, qu'on leur avait mises entre les mains pour reprendre sur les brigands du désert le bétail dérobé, ils ne craignirent pas de refuser d'obéir aux ordres de leur maître, qui remplissait des fonctions analogues à celles d'un juge de paix. Vainement il envoya message sur message dans les cabanes où demeuraient Africaner et les siens : le moment était venu où la fureur concentrée qui couvait depuis longtemps dans leurs cœurs allait éclater enfin. Ils avaient témoigné au fermier le désir d'obtenir quelque indemnité pour leur dure servitude, et de pouvoir se retirer dans un district éloigné pour y vivre en paix. Ce vœu, sèchement rejeté, n'avait amené qu'un redoublement de sévérité. C'était le soir : le fermier, irrité de voir ses ordres mécomus, leur enjoignit de se présenter à la porte de sa maison. Ce fut pour eux un moment solennel; et si accoutumés qu'ils fussent à des scènes de barbarie, ils ne purent se défendre d'une vive angoisse. Il ne leur était pas encore venu à la pensée d'user de vio-

lence à l'égard du fermier. Jager, accompagné de ses frères et de quelques amis, s'approcha lentement de la maison. Titus, son frère puîné, craignant que le fermier, dans sa fureur, n'eût recours à quelque mesure désespérée, avait pris son fusil qu'il caclia facilement derrière lui dans l'obscurité. Lorsqu'ils furent arrivés à la porte, et que Jager eut gravi les quelques degrés qui y conduisaient pour exposer leurs griefs, le fermier s'élança sur lui transporté de fureur, et le précipita au bas de l'escalier. A ce moment Titus fit feu sur P., qui tomba. Ils entrèrent alors dans la maison et dirent à la femme du fermier, qui poussait des cris lamentables en implorant leur compassion, qu'ils n'avaient aucun sujet de plainte contre elle, et qu'elle pouvait être sans crainte. Après s'être fait livrer par elle les fusils et les munitions de son mari, ils s'éloignèrent en lui recommandant expressément de ne pas quitter la maison pendant la nuit, attendu qu'ils ne pouvaient pas répondre des dispositions de leurs gens.

Malheureusement cet avertissement fut inutile. Saisis de terreur, deux enfants s'échappèrent par une porte de derrière, et furent massacrés par des Bushmen qui attendaient depuis longtemps une occasion de se venger de tout ce qu'ils avaient souffert. Madame P., parvint en sûreté à la ferme voisine. Africaner rallia le plus promptement possible les débris de sa tribu, et ils se dirigèrent avec tout ce qu'ils purent emporter vers le fleuve Orange; ils furent bientôt hors de l'attente de ceux qui auraient voulu les poursuivre; ceux-ci, disséminés sur une vaste étendue de terrain, avaient besoin, pour se reunir, d'un temps considérable. Il se fixa sur les bords de l'Orange; et plus tard un autre chef lui ayant cédé son patrimoine dans le pays des grands Namaquos, il requit des droits légitimes à ce qu'il avait conquis par la force.

Le gouvernement de la Colonie et les fermiers firent quelques tentatives pour punir cette conduite audacieuse; mais on eut beau promettre des récompenses et ordonner des expéditions dans ce but, nul n'osait approcher du territoire d'Africaner. Les fermiers alors eurent recours à un autre moyen: ils gagnèrent à prix d'or quelques Bastards, originaires des pays situés au delà du fleuve Orange, qui étaient dans l'habitude de faire des tournées dans la Colonie. Il en resulta des hostilités longues et sanglantes entre les partisans d'Africaner et ces Bastards, dont le chef se nommait Berend. Ces deux chefs s'attaquèrent mutuellement,

avec une égale fureur sans pouvoir se vaincre, jusqu'à ce qu'enfin l'Évangile de paix leur apprit à changer « leurs épées en hoyaux et leurs hallebardes en serpes. »

Le signal des hostilités avait été donné par Africaner. Dès qu'il eut découvert l'origine du complot qui fut sur le point de renverser son pouvoir, il se transporta sur les frontières de la Colonie. Un fermier, nommé Engelbert, et un Hottentot bastarde, périrent victimes de sa fureur ; leur bétail et tous leurs biens furent enlevés. Dès lors il devint un objet de terreur, non-seulement pour la Colonie, mais aussi pour les tribus du nord. Les indigènes voyaient en lui, avec juste raison, un voisin dangereux, quelque légitimes que fussent ses titres au territoire qu'il possédait dans leur pays. Ils le considérèrent comme un ennemi public, attaquèrent et pillèrent ses propriétés. Africaner ne manqua pas de le leur rendre avec usure, et bientôt son nom seul devint un épouvantail qui faisait fuir les tribus à son approche. A une époque où les choses avaient bien changé, je me trouvais un jour à côté d'un chef namaquois, au moment où Africaner s'avancait au milieu de deux corps ennemis en les suppliant de faire la paix. « Regarde, » me dit ce chef saisi d'admiration en montrant Africaner, « le voilà ce lion dont le seul rugissement chassait de leurs maisons les habitants des villages les plus éloignés ! Moi-même, ajouta-t-il en se frappant la poitrine, j'ai fui devant son approche avec mon peuple, avec nos femmes et nos enfants, vers les montagnes et les déserts, et nous préférons passer de longues nuits au milieu des bêtes féroces plutôt que d'affronter les regards de ce lion rugissant. »

Après que le calme fut rétabli dans la portion du pays qu'habitait Africaner, d'autres districts plus reculés dans l'intérieur furent ravagés par des habitants de la Colonie, qui semblaient se faire un jeu cruel de tuer les indigènes à coups de fusil et de piller leur bétail. Le chef d'un de ces districts envoya une députation à Africaner, pour le prier de mettre un terme aux violences de ces maraudeurs ; il lui désignait surtout un fermier qui s'était retranché avec quelques Bastards dans une sorte de château fort. Africaner s'empressa d'obéir à cet appel, et voulant éviter, s'il était possible, l'effusion du sang, il se rendit lui-même avec ses officiers auprès du fermier et de ses gens pour les engager paisiblement à quitter la contrée dont ils étaient le fléau. Au moment

ou ils approchaient, sans défiance, le fermier pointa sur eux un fusil de reupart, et Africaner tomba blessé à l'épaule par des éclats de mitraille. Ses compagnons saisirent aussitôt leurs armes, et le fermier, qui n'ignorait pas que leurs fleches etaient mortelles, se tint prudemment a distance ; ils se retirèrent sans être inquiétés, emportant leur chef blessé et jurant de se venger.

En effet, aussitot que la blessure d'Africaner fut guérie, autant qu'elle pouvait l'être (car il ne recouvra jamais le libre usage de son bras), il se remit en campagne ; et bientôt le brigand chrétien, chassé de sa retraite, se vit contraint de chercher un refuge dans la Colonie. Le succes qui couronna constamment les expéditions d'une troupe aussi peu nombreuse que celle d'Africaner peut être attribue à son mode particulier de combattre. Il avait pour principe d'attaquer toujours son ennemi en plaine ; s'il le trouvait retranche ou cache derrière des buissons, ce qui est la manière ordinaire de combattre dans ce pays, il employait tous ses efforts à le debusquer de cet abri, a l'aide duquel le combat pouvait se prolonger indefiniment. Par la methode d'Africaner, l'issue ne pouvait être longtemps douteuse. Il n'aimait pas l'incertitude lorsqu'il y allait de la vie des hommes ; il aimait mieux vaincre ceux qu'il attaquait avant qu'ils eussent le temps de prendre l'alarme, ce qui leur epargnait beaucoup d'angoisses et rendait moins abondante l'effusion du sang. C'était un homme d'une grande intrepidite, et dont la valeur était secondee par l'étude de la tactique militaire. Son frere Titus poussait peut-être encore plus loin la bravoure ; et bien qu'il fut de petite taille, nul ne pouvait lui tenir tête a la course. Quant à Africaner, on l'a vu, même après avoir perdu l'usage d'une main, attaquer seul jusqu'à vingt hommes armes de fusils, et ne se retirer que lorsque le sien était mis en pièces dans la seule main qui lui restait libre. Un jour le corps de troupes de Nicolas Berend, qui était bien supérieur en nombre à celui d'Africaner, tomba à l'improviste sur son betail et l'enleva, laissant seulement quelques veaux dans l'étable. Après un combat inégal et desesperé qui dura tout un jour, pendant lequel ils reprirent et perdirent successivement leur betail, les gens d'Africaner revinrent sur leurs pas, tuèrent les veaux qui leur restaient, et attendrent deux jours pour en faire secher la chair au soleil, afin de pouvoir l'emporter dans l'ex-

pédition qu'ils projetaient. Après plusieurs jours de marches forcées le long de la rive septentrionale de l'Orange, ils découvrirent au moyen d'espions la retraite de leurs ennemis sur la rive méridionale. Au milieu de la nuit ils traversèrent le fleuve à la nage, le fusil sur l'épaule, leurs habits et leurs munitions attachés sur leur tête. Ils s'avancèrent ainsi préparés, et, au moment où leurs ennemis dormaient dans une complète sécurité, ils les réveillèrent en faisant tomber sur leurs huttes fragiles une grêle de pierres. Quand ceux-ci en sortirent, ils furent accueillis à coups de flèches, et avant qu'ils eussent le temps de se reconnaître et de prendre leurs armes, des décharges de mousqueterie leur prouvèrent qu'ils avaient affaire à un ennemi placé dans la position la plus favorable; aussi se mirent-ils à fuir dans le plus grand désordre, laissant entre les mains d'Africaner leur propre bétail avec celui qu'ils avaient dérobé.

Nicolas Bérend, dont nous venons de parler, était un homme supérieur par son intelligence en même temps que par ses qualités guerrières. J'ai souvent voyagé avec lui dans ces déserts; doué d'une mémoire excellente et d'un certain talent de narration, il abrégait ordinairement l'ennui de la route en racontant des faits d'armes qui s'étaient passés du temps où il était païen; l'un des principaux était ce combat avec Africaner, qu'il ne pouvait se rappeler sans un soupir de regret.

Il aimait à raconter le trait suivant, comme exemple remarquable d'une intervention de la providence divine pour lui sauver la vie. Il avait engagé un combat désespéré avec Titus Africaner, qui m'a fait plus d'une fois le même récit. Ils s'étaient battus avec acharnement pendant plusieurs heures, perdant et reprenant tour à tour un troupeau de bétail; ce troupeau de bétail et des buissons les avaient masqués jusqu'alors l'un à l'autre. Tout à coup un jour s'étant fait dans la mêlée qui les séparait, ils se trouvèrent en vue l'un de l'autre et se couchèrent en joue simultanément avec une égale fureur. Ils seraient infailliblement tombés tous les deux, vu leur habileté bien connue à manier le fusil, si, à l'instant où ils pressaient la détente, une vache n'était venue se jeter entre eux et recevoir les deux balles dans son corps. Titus était un homme à attendre en souriant l'approche d'un lion, assuré qu'il était de l'abattre à ses pieds. Souvent il s'amusait au milieu de la nuit à traverser à la nage, son fusil

a la main, un grand lac formé par l'Orange ; il se portait sur un rocher à fleur d'eau qui se trouvait au milieu, et y attendait tranquillement l'approche d'un hippopotame, qu'il ne manquait jamais de tuer au moment où la gueule monstrueuse de l'animal s'ouvrait pour l'engloutir. Ce même homme, si inaccessible à la crainte et si insouciant du danger, avouait avoir été profondément frappé de la manière dont il avait échappé à la balle de son adversaire, et il me disait, en me racontant ce fait : « Mon divin Maître a su faire usage du seul marteau qui pût briser la dureté de mon cœur. »

Nicolas termina en paix sa carrière chrétienne sous les soins du révérend Hodgson, missionnaire wesleyen à Bochnap.



## VI.

Établissement des missionnaires à Warm-Bath.—Africaner se joint momentanément à la mission. — Mort d'Abraham Albert. — Espérances frustrées. — Meurtre de Hans-Drayer et ses suites.—Épreuves des missionnaires.—Singulière exhumation. — Destruction de Warm-Bath. — Mort de Chrétien Albert et de sa femme. — Perspective réjouissante.

Quelque succinct que soit le récit qui précède (car l'histoire d'Africaner fournirait la matière d'un volume), on peut en conclure que les missionnaires avaient à choisir entre deux partis : ou bien prendre Africaner lui-même et son peuple pour le centre de leurs travaux ; ou bien fixer le champ de ces travaux à une distance assez grande pour qu'il ne pût y avoir aucune collision entre la population qui serait sous leurs soins et un voisin aussi redoutable. A vues humaines, si l'on avait adopté le premier plan, on aurait évité les malheurs qui ne tardèrent pas à se déclarer. Par un concours fatal de circonstances les missionnaires se décidèrent pour le second, et ils se fixèrent à Warm-Bath, à plus de cent milles à l'occident du territoire d'Africaner.

L'aspect de cette localité n'avait pourtant rien qui parût devoir les séduire : les environs étaient stériles, et la petite portion du sol que la source chaude arrosait était tellement imprégnée de sel, que bien peu de plantes devaient y croître. Mais l'essentiel pour les missionnaires était de choisir un endroit où ils eussent la chance de réunir facilement des auditeurs ; et c'est ce qu'ils crurent trouver à Warm-Bath. La population mêlée, qui se groupa

autour d'eux, se composait de Namaquois et de Bastards de la Colonie, qui leur donnèrent beaucoup de peine. Originaires d'un pays civilisé et possédant une teinture de la langue hollandaise, ils se mettaient très haut dans leur propre estime et méprisaient les indigènes. Il en résultait des injures et des querelles souvent sanglantes, qui compromirent plus d'une fois les travaux des missionnaires.

Pendant quelque temps ils virent s'ouvrir devant eux une perspective encourageante, et leurs efforts furent bons. Ils insistèrent en temps et hors de temps pour procurer le bien temporel et spirituel des indigènes, bien qu'ils travaillassent dans un climat peu salubre et qu'ils fussent privés des objets les plus ordinaires à la vie. Leur table, qui fut pendant longtemps une simple planche de wagon, ne recevait que la nourriture la plus chétive. Quand on lit leurs journaux de cette époque, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, du zèle qu'ils déployaient pour leur œuvre, ou de l'abnégation avec laquelle ils se soumettaient à une vie aussi dure. Ils comptèrent un moment dans leur congrégation le trop lamenteux Africamer, qui vint les visiter avec une partie de son peuple. Ce fut là que son intelligence s'ouvrit aux premiers principes de la doctrine chrétienne; mais ce ne fut qu'une fleur passagère. Un esprit de jalousie et peut-être de crainte, qui se répandit parmi les habitants de la station, obligea Africamer à se retirer à la distance accoutumée, au grand regret des missionnaires.

Peu après Abraham Albert se maria; mais bientôt l'état de sa santé l'obligea de se rendre dans la Colonie pour consulter un médecin. Sa constitution peu robuste n'avait pu résister aux fatigues qui avaient marqué sa courte carrière. Le 14 mai 1810, il fit de touchants adieux, qui devaient être les derniers, au troupeau de Warm-Bath; son frère Christien l'accompagnait, et M. Tromp resta chargé du soin de la mission. Après un voyage qu'il ne put accomplir qu'avec des fatigues extrêmes, il atteignit la demeure hospitalière de M. et de M<sup>me</sup> Botma, amis dévoués des missionnaires, à Honing-Berg, près de Tulbagh. Ce fut là qu'il termina sa carrière le 30 juillet. Peu d'instants avant de s'endormir en Christ, il lut un chapitre de la Bible et s'entretint de son contenu. Quelqu'un lui demandant comment il se trouvait, il répondit : « Je vais à Jésus; je suis un membre de son corps. » J'ai visite



son tombeau avec sa veuve, qui, en me le montrant, me raconta elle-même sa fin paisible, sa profonde sollicitude pour le troupeau païen qu'il laissait, et les recommandations pressantes qu'il fit à ceux qui l'entouraient de donner leur cœur à Christ.

Aussitôt après cet événement, Chrétien Albert, qui avait poussé son voyage jusqu'à la ville du Cap, y épousa M<sup>lle</sup> Burgman, jeune personne de moyens supérieurs et d'une éducation distinguée, qui brûlait dès longtemps d'affronter les périls du désert pour annoncer le Sauveur aux malheureux enfants de l'Afrique. Elle partit aussitôt pour Warm-Bath avec son mari, la veuve et l'enfant d'Abraham. Dès son arrivée elle se mit à l'œuvre avec une ardeur infatigable, heureuse d'échanger contre cette vie de renoncement les jouissances de toute espèce qui l'entouraient naguère à Rotterdam. Mais elle vit bientôt ses travaux interrompus par un orage terrible qui vint éclater sur la mission et anéantir toutes ses espérances.

Africaner, qui ne pouvait pas pénétrer lui-même dans la Colonie, où il était hors la loi, avait confié à un nommé Hans-Drayer un attelage de trente bœufs pour les vendre au Cap. Ces bœufs furent confisqués par un fermier qui était créancier de Hans pour une somme considérable. Hans, en conséquence, revint sur ses pas et se retira dans la station missionnaire de Scidenfaden, à Kamiesberg. Quand Africaner, qui avait appris ce qui était arrivé, vint lui demander des explications, il ne répondit que par des insolences. Il alla jusqu'à prendre un fusil et coucher en joue Africaner; mais celui-ci le prévint en le tuant. Ses amis cherchèrent à le venger, et ils obtinrent malheureusement quelques secours dans ce but des habitants de Warm-Bath. A ce premier grief s'en joignit un autre, qui n'avait aucun fondement réel. Le bruit se répandit que les gens de Warm-Bath avaient enlevé du bétail d'Africaner, et cela à l'instigation des missionnaires. C'en fut assez pour enflammer le courroux du chef hottentot, qui dévoua la mission à sa vengeance.

Dès ce moment la position des missionnaires et de leurs femmes devint des plus cruelles. Ils se trouvaient jetés au milieu d'une population faible et timide, presque entièrement dépourvus de moyens de défense : autour d'eux une plaine rase, pas une caverne qui pût leur servir d'asile, et sur leurs têtes un soleil dévorant; soixante lieues d'un désert aride, et le fleuve Orange,

rarement guéable pour les wagons, les separaient de toute habitation d'hommes civilisés. C'est au milieu de telles circonstances que le plus redoutable des ennemis se préparait à fondre sur eux. Il faut s'être trouvé dans une situation pareille pour pouvoir s'en faire une idée. Ils passerent un mois entier dans des terreurs continuelles, attendant d'heure en heure l'attaque dont ils étaient menacés. Quelque angoisses que fussent les missionnaires pour leur propre compte, ils ne pouvaient supporter l'idée d'abandonner le peuple qui leur était confié, à la merci d'un ennemi dont il n'y avait pas de quartier à attendre. Ils creuserent dans le sol des fosses carrées de six pieds de hauteur, pour leur servir d'abri contre les balles en cas d'attaque; ce fut là qu'ils s'ensevelirent vivants pendant une semaine, après avoir étendu sur l'ouverture des fosses une toile de wagon, pour attédir les rayons d'un soleil presque vertical. La chaleur devenant par moments tellement intense, qu'ils en étaient, à la lettre, presque suffoqués, et ce supplice durait la nuit comme le jour. Enfin, ils quitterent cet endroit d'après le conseil d'un chef nommé Fledermus, et se transportèrent vers le nord, à la base des monts Karas; mais n'ayant pas trouvé moyen de s'y établir, ils se décidèrent à chercher du secours dans la Colonie.

Pendant ce temps Africauer semait la devastation autour de lui; et, après avoir attaqué les Namaquois, il se dirigea sur Warm-Bath, qu'il trouva sans habitants. Ses soldats se livrèrent aussitôt à des perquisitions minutieuses pour découvrir les objets qu'on aurait pu cacher dans la terre, et leurs recherches n'eurent que trop de succès. Cette scène de pillage fut égayée par un incident bizarre. Pendant que le chef triomphant et ses partisans, riches de dépouilles mal acquises, se livraient à une joie qui n'était pas sans quelques remords de conscience, d'autant plus qu'ils se trouvaient sur un sol sanctifié par leurs souvenirs religieux, l'un d'eux entra dans le cimetière où se trouvaient déjà quelques tombes marquées par l'élevation du terrain. Au moment où il portait ses pas sur une enfoncée qu'il prenait pour une fosse récemment fermée, il entendit, avec une surprise inexprimable, des accents doux et sonores, qui semblaient sortir du sein de la terre. Il resta immobile, la bouche béante et les yeux fixes, hésitant s'il prendrait la fuite, ou s'il resterait pour assister à la résurrection du mort, selon ce qu'il avait entendu dire aux

missionnaires. Au bout d'un moment, les sons ayant cessé, il s'enhardit à faire une nouvelle tentative. Un nouveau mouvement de ses pieds réveilla la harpe sépulcrale, qui fit résonner à son oreille la même musique douce et solennelle. Alors, sans oser regarder derrière lui, il vola au camp d'Africaner, et lui annonça la découverte merveilleuse qu'il venait de faire. Le chef, qui ne craignait ni les vivants, ni les morts, et que la vue d'un fantôme n'aurait pas fait reculer, se leva en ordonnant à ses hommes de le suivre au cimetière. Ils marchèrent l'un après l'autre sur la tombe désignée, et chaque mouvement fit sortir de terre les mêmes accents de la plus douce musique. Africaner fit aussitôt pratiquer une exhumation, et le musicien mystérieux fut bientôt mis au grand jour. Il n'était autre que le piano de M<sup>me</sup> Albert, qu'elle avait apporté avec elle de Londres, et dont le pareil n'avait jamais été vu au delà du fleuve Orange. Ne pouvant l'emporter avec elle, dans une fuite précipitée, elle l'avait fait ensevelir dans la terre, où il se serait conservé intact sans cette circonstance, vu l'absence complète d'humidité. Africaner, que son esprit martial ne portait pas au culte des muses, permit à ses gens de mettre en pièces l'instrument pour le partager entre eux; ce n'est pas sans émotion que j'ai retrouvé plus tard quelques-uns de ces débris sonores, poétique souvenir d'un temps déjà loin de moi : la main qui en tirait autrefois des accords divins était glacée alors dans la poussière de la tombe.

Lorsque Africaner quitta Warm-Bath, un de ses gens mit le feu aux maisons et aux cabanes, qui ne furent bientôt qu'un monceau de cendres. Ainsi s'éteignit pour un temps la lumière de la vérité qui commençait à briller dans ces régions de ténèbres.

Les missionnaires, comme nous l'avons vu, s'étaient rendus dans la Colonie; la visite qu'ils firent au Cap ranima quelque peu leur courage sans effacer les traces profondes de leurs souffrances; une lettre écrite par M<sup>me</sup> Albert aux directeurs, en décembre 1814, au moment de repartir, témoigne qu'elle était dans un grand abattement de corps et d'esprit. Après un voyage des plus pénibles où ils furent plus d'une fois en danger de mort, ils atteignirent Silver-Fountain, l'ancienne résidence de Cornélius Kok, qui vint une seconde fois en aide aux voyageurs épuisés. Ce fut là que

<sup>1</sup> Source d'argent.

mourut M<sup>me</sup> Albert, le 13 avril, cinq jours après son arrivée; au moment où elle espérait enfin goûter quelque repos, elle fut recueillie dans le repos éternel; elle exprima jusqu'à la fin la plus vive sollicitude pour l'œuvre de son Maître. La mission namiquoise fut reprise à Pella, au sud du fleuve, où se rallièrent environ cinq cents des habitants de Warm-Bath. Chretien Albert, qui s'était vu obligé de retourner au Cap pour sa santé, y mourut subitement, laissant dans sa courte vie un exemple bien rare de zèle, de charité et d'abnégation. Ses œuvres le suivent, tandis que ses restes mortels reposent à côté de ceux de Vanderkemp, sur la rive étrangère, attendant le signal du dernier jour. Mais avant d'être appelé à entrer dans la joie de son Seigneur, il lui fut donné de faire la douce expérience de la fidélité et des compassions de l'Éternel. Les prières ardentes qu'il avait fait monter devant son trône, en faveur des pauvres Namiquois et d'Africainer en particulier, furent entendues. Avant de fermer les yeux il eut la joie de voir ce chef redoute lui tendre une main amie, et arborer, dans son village, la bannière du Prince de la paix.

## CHAPITRE VII.

M. Campbell écrit à Africaner. — M. Ebner est envoyé en mission auprès de lui. — Description d'un voyage pour se rendre au pays des Namaquois. — Conduite du bétail. — Contre-temps. — La brebis perdue. — La rivière enflée. — Départ de Bysondermeid. — Scènes du désert. — Fuite des bœufs. — Arrivée de M. Bartlett. — Arrivée à Pella. — Traversée du fleuve Orange. — Vive contestation.

Le révérend J. Campbell, lors de son premier voyage en Afrique, dont nous avons déjà parlé, se rendit dans le pays des Namaquois, en passant par l'intérieur du continent. Dans tous les villages qu'il traversa sur sa route, il trouva répandue la terreur du nom d'Africaner. En arrivant à Pella, il écrivit à ce chef une lettre de conciliation, que M. Sass fut chargé de lui porter. Mais celui-ci, après avoir vainement cherché Africaner pendant quelque temps, se vit contraint, par la faim et par la soif, de renoncer à son entreprise, et de remettre sa missive à un homme de confiance bien connu de celui à qui elle s'adressait. En revenant, M. Sass et ses compagnons se virent au moment de périr de soif; ils trouvèrent enfin de l'eau dans un creux de rocher; mais ils y trouvèrent aussi le corps d'une hyène monstrueuse qui s'y était noyée; l'infection était horrible, et quand ils voulurent retirer de l'eau ce cadavre en putréfaction, il tomba en morceaux entre leurs mains. Mais le tourment de la soif fait tout surmonter : chose qu'on aura peine à croire en Europe, ils burent de cette eau, bien que les bêtes de somme, à demi-mortes du même besoin, se refusassent à goûter ce breuvage empoisonné.

La lettre parvint à Africaner, qui fit une réponse favorable, et Chretien Albert s'empressa d'accomplir ce qu'il desirait depuis longtemps : bientôt après M. Ebner fut envoye de Pella pour commencer cette mission nouvelle.

La station qu'il vint occuper etait d'une grande importance par les resultats qu'elle pouvait avoir pour tout le pays des Namaquois. Ses travaux furent benis, bien qu'il ne fût pas precisement l'homme qu'auraient desire M. Albert ni M. Campbell; mais on n'avait pas le choix des ouvriers. Il fallait tout à la fois beaucoup de prudence, d'adresse et de fermete pour gagner la confiance d'un peuple qui avait à se faire pardonner des fautes si graves, et qui avait ete l'ennemi de tous les autres. Toutes les actions, toutes les paroles du missionnaire etaient pesees par des esprits soupçonneux et clairvoyants. Dans un espace de temps assez court, Africaner, ses deux freres et un certain nombre de ses sujets, reçurent le baptême; mais bientôt après la position de M. Ebner devint des plus penibles par l'intervention d'un refuge du Cap, nomme Peterson, qui s'arrogea sur le missionnaire une autorite tyrannique, soutenu secretement, à ce qu'il parait, par Africaner.

En 1817, M. Ebner fit le voyage du Cap pour se procurer des objets dont il avait besoin. Ce fut alors que je lui tendis, pour la première fois, la main d'association comme futur compagnon de ses travaux. Comme je devais accompagner M. Kitchingman, qui avait ete designe pour le poste de Bysondermeid dans le pays des petits Namaquois, nous nous rendimes à notre destination commune par deux routes differentes. A mesure que j'approchais des frontieres de la Colonie, les fermiers qui etaient très-sceptiques à l'endroit de la conversion d'Africaner, m'accueillirent avec les plus sinistres predictions. L'un me disait qu'il ferait de mon corps un point de mire pour les fleches de ses garçons; un autre, que ma peau deviendrait l'etoffe d'un tambour de danse; un troisieme m'assurait serieusement qu'Africaner se fabriquerait une coupe de mon crâne. Il y avait entre autres une bonne vieille dame qui me dit en s'essuyant les yeux : « Si vous étiez un vieillard, le mal ne serait pas grand, car vous seriez bientôt mort d'une manière ou d'une autre; mais vous êtes jeune encore, et vous allez devenir la proie de ce monstre. »

Un récit succinct de notre voyage jusqu'à Bysondermeid ne

sera peut-être pas sans intérêt pour ceux de mes lecteurs qui ne connaissent pas l'Afrique. Le voyageur novice achète ordinairement fort cher des leçons que l'expérience peut seule lui donner dans un pays où les moyens de transport ne ressemblent en rien à ceux qu'on connaît en Europe. Le wagon lui paraît à première vue un véhicule pesant et mal construit; mais à l'épreuve il reconnaîtra bientôt que la forme et le mécanisme de cette voiture sont admirablement calculés pour les ravins et les pentes rocheuses qu'elle doit franchir. Accoutumé à la vitesse des chevaux, sa patience est mise à bout par le pas lent et mesuré des bœufs, qui ne font pas une lieue à l'heure, et qui ne marchent pas huit heures par jour. Il est rebuté par leur caractère indocile, comme aussi par la disposition peu élégante de l'attelage. Il ne trouve pas moins étrange que les indigènes ne comprennent pas son langage, trop rapide pour eux. Celui-ci l'impatiente par sa lenteur qu'il taxe de paresse; cet autre prend la fuite en allégeant le wagon d'une partie de son bagage, et cela au moment où il se trouve engagé dans les sables ou engravé dans le lit d'un torrent. Plusieurs de ces dures leçons me furent épargnées ainsi qu'à M. Kitchingman, grâce au séjour que nous avons fait chez des fermiers expérimentés avant de commencer notre voyage; toutefois, nous n'en eûmes pas moins notre part d'épreuves dans notre pèlerinage à travers l'Afrique. Nous trouvâmes assez facilement les cochers et les conducteurs nécessaires pour les wagons et les bœufs; <sup>1</sup> mais il fallait en outre un homme pour conduire à l'arrière-garde les bœufs de rechange, qu'on est obligé de prendre en cas d'événement, les brebis destinées à notre nourriture et nos chevaux. Les domestiques étant très-rares à cette époque, nous eûmes la plus grande peine à nous procurer un conducteur; et à peine eut-il touché d'avance une partie de son salaire, à titre d'arrhes, qu'il disparut, ce qui nous obligea, M. Kitchingman et moi, à nous charger tour à tour de cette besogne. Nous voyagions principalement la nuit, à cause de la chaleur extrême qu'il faisait alors (c'était au mois de novembre); il fallait que l'un de nous soutint constamment M<sup>me</sup> Kitchingman, qui était près de devenir mère, pour lui adoucir les cahots d'une

<sup>1</sup> Chaque attelage demande deux hommes: un conducteur pour les bœufs, et un cocher pour le wagon.

voiture non suspendue sur un chemin pierreux et inégal. La tâche de conduire le bétail n'était rien moins que facile : car souvent bœufs, brebis et chevaux, partaient à la fois dans trois directions différentes. Quelquefois les hurlements effrayants d'une hyène venaient jeter l'alarme parmi les pauvres brebis, et les mettre en fuite ; le missionnaire, en se mettant à leur poursuite, se déchirait la figure et les jambes aux buissons, tombait à plat ventre sur une fourmilière ou donnait tête baissée dans la tanière d'un sanglier ; quand enfin, épuisé de fatigue et mourant de soif, il rejoint la caravane à la halte prochaine, un des conducteurs de wagon, parcourant d'un œil exercé le bétail de l'arrière-garde, annonce au malheureux missionnaire qu'il a laissé perdre une brebis. Celui-ci s'étend auprès du feu allumé derrière un buisson, raconte ses exploits, montre ses blessures, et finit par se livrer sans remords aux douceurs d'un profond sommeil. Le lendemain matin il se lève avec le jour pour chercher la brebis perdue, à peu près certain de n'en retrouver que les os, débris du souper de la hyène. Notre petit troupeau avait fini par se réduire à une seule brebis, qui devint douce et caressante comme un chien ; aussi l'avions-nous prise en affection, et nous résolûmes de tout faire pour la conserver ; nous la conduisions avec une longue lanière de cuir attachée autour de son cou. Néanmoins, comme nous étions privés depuis longtemps de nourriture animale, et que nous ne pûmes parvenir à nous procurer du gibier, la pauvre brebis fut enfin condamnée, et le terme de sa vie fut fixé au lendemain matin ; mais elle s'échappa dans la nuit, effrayée par l'approche d'une hyène. Le matin nous suivîmes ses traces, M. Kitchingman et moi et nous reconnûmes que la hyène l'avait chassée vers les montagnes. Après une longue et fatigante perquisition, nous découvrîmes notre brebis perdue sur un rocher placé à une grande élévation. Elle avait encore, comme disent les indigènes, la frayeur dans les membres, et se mit à fuir à notre approche ; chaque fois qu'après des peines infinies nous arrivions à quelques pas du lien qu'elle trainait, elle nous échappait par un nouvel élan ; nous la poursuivîmes ainsi fort longtemps, jusqu'à ce qu'enfin elle gravit des sommités où nous ne pouvions l'attendre. Quelque contrariant qu'il fût pour nous de laisser un pareil morceau aux panthères, comme nous n'avions pas de fusil, et que nous apercevions les traces de ces hôtes dangereux, forcée



nous fut de retourner lentement à nos wagons. Quand on nous vit arriver les mains vides au lieu d'apporter le gigot de mouton qu'on attendait, le seul compliment dont on paya nos fatigues fut que nous avions été bien maladroits.

Nous eûmes aussi à subir des épreuves d'un autre genre, auxquelles nous ne nous serions pas attendus dans une contrée aussi aride. Il était tombé récemment de la pluie dans le voisinage de Kamies-Berg; et le sol se trouvait tellement imprégné d'humidité, que souvent les bœufs et les wagons restaient engagés dans un borbier, d'où l'on ne pouvait les tirer qu'avec une difficulté extrême, en déchargeant entièrement les voitures.

Une des rivières qui se trouvaient sur notre chemin était si enflée et si rapide, que M<sup>me</sup> Kitchingman, n'osant pas la traverser en wagon, préféra se faire porter. Comme j'étais plus robuste que M. Kitchingman, je fus naturellement chargé de cette tâche, que la surface polie et glissante des pierres du fond ne contribuait pas à rendre facile; aussi nos gens se tenaient-ils rangés sur la rive pendant cette expédition, attendant avec une maligne joie le moment de rire à nos dépens, quand un faux pas nous ferait plonger tous les deux; ce qui pourtant n'arriva pas.

Ce fut à Bysondermeid que je vis pour la première fois une congrégation chrétienne de natifs; et je n'oublierai jamais l'émotion que j'éprouvai quand j'entendis M. Schmelen s'adresser dans son style énergique à la foule attentive de ses auditeurs. Cette station devait être le champ des travaux de M. Kitchingman; quant à M. Schmelen, il devait s'avancer dans l'intérieur du pays des Namaquois.

Je restai près d'un mois à Bysondermeid avec M. Schmelen, dont la longue expérience me procura bien des renseignements utiles. Quand mes bœufs furent un peu reposés, je dis adieu à mes compagnons de voyage, M. et M<sup>me</sup> Kitchingman, et je m'enfonçai avec un guide dans un désert sans chemin tracé. Après avoir voyagé toute la nuit dans une mer de sable, les bœufs s'abattirent de fatigue et nous obligèrent ainsi à nous arrêter avant d'avoir trouvé de l'eau. Le jour suivant nous nous remîmes en marche, et quand nous arrivâmes à l'endroit où nous espérions en trouver, notre attente fut trompée. Comme il paraissait évident qu'en continuant à suivre la même direction nous péririons de soif, nous tournâmes, d'après le conseil de mon guide, vers le

nord, on se trouvait un désert plus sauvage encore et plus aride — on y aurait vainement cherché un brin d'herbe, et l'œil fatigué s'y reposait à peine de loin à loin sur un buisson desséché. Quand vint la nuit, les bœufs épuisés et int incapables d'aller plus loin, nous étendîmes nos membres brisés de fatigue sur le sable encore brûlant de la chaleur du jour. La soif nous reveilla de bonne heure; et comme les bœufs étaient hors d'état de faire avancer le wagon d'un seul pas, nous nous rendîmes avec eux au pied d'une montagne voisine — et armés de bûches nous creusâmes dans le sable un trou immense. Après un long travail, nous obtînmes enfin une faible quantité d'eau saumâtre qui fut bue avec une avidité dont on se ferait difficilement l'idée. Il fallut travailler encore pendant des heures entières pour procurer une nouvelle ration aux bœufs, dont la soif était revenue pendant que nous apaisions la nôtre. Après avoir rempli les petits vases que nous avions apportés, nous dûmes, pour rejoindre la wagon, traverser une plaine ardente, où le sable était tellement échauffé par un soleil de midi, qu'on ne pouvait y poser le pied sans ressentir une vive douleur. Les bœufs couraient devant nous comme en delire, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à un endroit moins chargé de sable où le sol était plus ferme. Là ils s'arrêtèrent en se serrant les uns contre les autres, pour rafraîchir leurs sabots brûlants à l'ombre de leurs propres corps. Le soir, quand nous voulûmes les attacher pour continuer notre route, nous nous aperçûmes que la plupart s'étaient enfuis dans la direction de Bysonderneid. Un de nos hommes, envoyé à leur recherche, revint à minuit avec la triste nouvelle que la soif et la crainte des lions l'avaient contraint de renoncer à ses poursuites.

Il n'y avait pas de temps à perdre — je contiai aussitôt les bœufs qui restèrent à deux hommes pour les conduire à la source la plus proche, et ensuite aller demander du secours à M. Bartlett à Bella. Je passai trois jours seul avec mon conducteur de wagon dans cette plaine brûlante, dans une atmosphère presque constamment invariable, si un faible souffle de vent venant de loin en loin l'agitait, ce vent semblait sorti d'un four. Nous n'avions en notre disposition que quelques touffes d'herbe sèche pour faire un peu de feu ou plutôt de flamme; et il suffisait de bien peu, car nous n'avions presque aucune nourriture à préparer. Si loin que put s'étendre notre vue, nous n'apercevions pas un seul être

humain ni aucune espèce de gibier; seulement dans le silence de la nuit, nous entendions retentir les rugissements des lions sur la montagne où nous allions deux fois par jour chercher une boisson nauséabonde, et pourtant accueillie avec reconnaissance. A la fin, quand nous commencions à craindre que nos hommes ne fussent morts ou égarés, nous les vîmes revenir à cheval avec M. Bartlett, portant suspendus à leurs selles force quartiers de mouton. Je ne pense pas qu'un gourmet ait jamais contemplant une table chargée de mets avec la moitié du plaisir que me causa la vue de cette viande récemment tuée. On avait envoyé chercher des bœufs, qui arrivèrent au bout de deux jours. M. Bartlett, tout habitué qu'il était à la chaleur du climat, déclara que celle dont nous avions dû souffrir dans un tel endroit dépassait tout ce qu'il avait jamais senti.

Les nouveaux bœufs, fraîchement reposés et accoutumés à labourer le sable, nous eurent bientôt transportés à Pella. Je m'y arrêtai quelques jours, et j'y trouvai beaucoup d'encouragement dans la bonté vraiment chrétienne de M. et de M<sup>me</sup> Bartlett, aussi bien que dans les attentions amicales des païens convertis. Au moment où j'allais partir, Magermann, l'instituteur indigène de Warm-Bath, arriva avec des bœufs dans l'intention de m'y conduire. Comme j'insistais pour me rendre à ma destination, qui était le kraal d'Africaner où l'on attendait mon arrivée, Magermann consentit enfin, non sans peine, à me transporter de l'autre côté de la rivière; mais cet excellent homme, ne désespérant pas encore de gagner sa cause, me conduisit à un gué vis-à-vis duquel se trouvait un des villages de son peuple. Le wagon et les objets qu'il contenait furent transportés lentement et pièce à pièce sur un fragile radeau en miniature, formé de souches de saules attachées ensemble avec des liens d'écorce de mimosa. La rivière a dans cet endroit mille mètres de large, et le courant en est rapide. Ce courant entraînait chaque fois le radeau à une grande distance; on le démembrait alors, puis il était rapporté en détail et à la nage par plusieurs hommes, qui se chargeaient chacun d'une souche.

Quand, après un travail de plusieurs jours, tout fut transporté sur la rive opposée, on prépara pour moi le dernier radeau; après quoi je fus invité à y prendre place et à me bien tenir. Peu curieux d'un pareil voyage, outre que je répugnais à donner à ces

braves gens la fatigue d'une nouvelle traversée, je préferai recourir à mon talent de nageur, et je disparus à leurs regards en plongeant dans la rivière. Quand on me vit approcher du courant du milieu, tremblant qu'il ne m'arrivât malheur, quelques-uns des plus forts nageurs se lancèrent à ma suite; mais leurs efforts pour m'atteindre furent inutiles; et quand j'abordai sur la rive septentrionale, l'un d'eux accourut vers moi hors d'haleme, et me demanda « si j'étais ne dans l'eau de la grande mer. »

Lorsqu'on eut mis en sûreté le wagon et ce qu'il contenait, survint une scène à laquelle je ne m'attendais pas et qui m'affecta profondément. Magermann et son peuple entourèrent mon wagon, en me conjurant de toutes les manières possibles d'aller à Warm-Bath. Le jour suivant ils recommencèrent avec tant d'insistance, qu'il me fut impossible de prendre aucune nourriture avant la soirée. A la fin les femmes arrivèrent en troupe, et me déclarèrent que, si je les quittais, le wagon ne pourrait passer que sur leurs corps, attendu qu'elles se coucheraient sous les roues. Vainement je fis valoir la nécessité de suivre ma destination et de tenir la promesse des directeurs en allant d'abord chez Africaner. Enfin, on vit venir de loin un gros des gens d'Africaner, avec trois de ses frères. Cette circonstance mit fin à ce pénible débat : effrayés par cette arrivée, ceux de Warm-Bath se retirèrent, non sans verser beaucoup de larmes.

## CHAPITRE VIII.

L'auteur arrive au kraal d'Africaner. — Construction expéditive. — Agréments d'une maison indigène. — Sujets d'inquiétudes. — Titus Africaner. — Départ de M. Ebner. — Dispositions du peuple. — Nouvelles espérances. — Zèle d'Africaner pour l'instruction. — Changement favorable de Titus. — Dispute de femmes. — Africaner et la civilisation. — Sa bienveillance. — Ses efforts pacifiques. — Maladie de l'auteur. — David et Jacques Africaner. — Un orage. — Mort chrétienne.

Ce fut le 26 janvier 1818 que j'arrivai au kraal d'Africaner, où je fus reçu avec bienveillance par M. Ebner. Cet endroit, appelé alors Jérusalem, reçut plus tard le nom de Vreede-Berg. Le frère d'Africaner, qui s'était chargé de mon wagon, le conduisit auprès d'un grand arbre du village, à quelques centaines de mètres de la cabane provisoire qu'habitait M. Ebner. Cela me parut de mauvais augure, mais je n'ignorais pas qu'il est quelquefois plus sage de garder le silence. Les apparences n'étaient pas aussi encourageantes que je m'y attendais; et Africaner resta quelque temps sans venir me souhaiter la bienvenue. Je ne savais pas qu'il y eût de la mésintelligence entre le peuple et le missionnaire, bien que j'eusse entendu avec surprise ce dernier, dans la Colonie, parler de ses ouailles comme d'une population malveillante, soupçonneuse et à laquelle on ne pouvait pas se fier.

Après plus d'une heure d'attente, Africaner parut enfin; et m'ayant adressé la salutation d'usage, il me demanda si j'étais le missionnaire envoyé par la Société de Londres. Ma réponse affirmative parut lui causer un grand plaisir; et il ajouta que, vu ma

jeunesse, il espérait que je resterais longtemps avec lui et son peuple. Il ordonna ensuite qu'on fit venir un certain nombre de femmes; et comme je cherchais à deviner quelle était son intention, je les vis arriver chargées de nattes du pays et de longs bâtons. *Africaner* désignant du doigt un terrain : « C'est là, dit-il, que vous allez bâtir une maison pour le missionnaire. » Aussitôt les femmes, toutes radieuses d'être employées à ce travail, fixèrent les pieux en forme de demi-cercle, les lièrent ensemble, et, les couvrant avec les nattes, fabriquèrent ainsi une habitation qui en moins d'une demi-heure fut prête à recevoir son locataire. Depuis lors j'ai vu bâtir des maisons de toute espèce, j'en ai construit un bon nombre de mes propres mains; mais jamais, je l'avoue, je n'ai vu pareille célérité. Les maisons des *Hottentots* ne sont rien moins que confortables. J'habitais pendant près de six mois cette hutte, qu'il fallait réparer et raffermir après chaque orage. Quand brillait le soleil, la chaleur y était intolérable; quand il tombait de la pluie, je n'avais pas besoin de sortir pour en avoir ma part; quand il faisait du vent, j'étais obligé de vider les lieux pour échapper à la poussière; et indépendamment de ces petits inconvénients, si quelque chien affamé avait besoin d'un logement pour la nuit, il s'ouvrait un passage à travers ma frêle muraille, et souvent s'appropriait le repas sur lequel je comptais pour le jour suivant. Il n'était pas rare non plus que je trouvasse un serpent roulé dans quelque coin. Ce n'était pas tout encore; comme le bétail qui appartenait au village errait à l'aventure sans être enfermé dans une étable, il m'est arrivé d'être réveillé en sursaut d'un profond sommeil, et obligé de me défendre contre la fureur de deux taureaux qui se livraient dans mon logement un combat nocturne, au risque de m'écraser sous leurs pieds.

Après avoir mis en ordre dans ma nouvelle demeure le peu d'objets que j'avais apportés avec moi, je m'abandonnai aux réflexions naturelles dans la position où je me trouvais. Tout en me sentant pressé de louer Dieu pour le passé, je n'étais pas sans appréhension pour l'avenir en me rappelant les présages inquiétants que j'avais remarqués le jour précédent. Ce que je pressentais ne tarda pas à se déclarer. L'aspect général des choses n'était rien moins que rassurant. *Chrétien Africaner* montrait beaucoup de réserve et de froideur; et quand son frère Titos arriva à la station, il s'en suivit une scène qui me fit trembler

pour l'existence de la mission. Cet homme, que je ne connaissais pas encore, portait une haine de longue date aux missionnaires; il vint se poster avec quelques autres devant l'habitation de M. Ebner, et, l'accablant d'injures, ils lui ordonnèrent, avec les menaces les plus violentes, de quitter le village à l'instant. Toute la population contemplait silencieusement cette scène qui m'affectait péniblement. Craignant qu'un grand malheur n'arrivât, je sollicitai une entrevue avec le chef, et le suppliai au nom de la foi chrétienne dont il faisait profession d'user de son influence pour arrêter la conduite violente de son frère. Mais Africaner montra une grande répugnance à intervenir, et tout ce que je pus obtenir fut la promesse d'empêcher Titus d'attaquer personnellement M. Ebner. Je me rendis alors auprès de ce dernier pour l'engager à ne plus résister à un homme furieux qui en voulait à sa vie. Je m'adressai à Titus, et le priai de remettre cette affaire à la décision du chef; à quoi il me répondit avec beaucoup de calme : « J'espère que vous n'interviendrez pas. » Je m'assis alors à la porte de la demeure de M. Ebner, sans prendre une part active à la dispute, mais décidé, dans le cas où l'on en viendrait aux voies de fait, à prendre la défense de sa femme et de ses enfants. Vers le soir, le calme s'établit enfin, mais c'était un calme triste et sombre, surtout quand je vis venir M. Ebner qui me pria de me charger seul de la station, attendu qu'il était résolu à ne plus jamais leur adresser la parole et à quitter le pays pour toujours. Comme je le voyais très-irrité contre toute cette population, je le suppliai d'attendre et d'examiner la question à tête reposée. Deux jours s'écoulèrent ainsi, et bien que j'eusse obtenu de Titus la promesse de ne plus inquiéter M. Ebner, sa résolution de partir fut inébranlable. Je n'oublierai jamais ce que j'éprouvai quand, sur la demande de mon compagnon d'œuvre, j'allai prier ceux d'entre eux qui le pouvaient de l'aider à se rendre avec son wagon et ses effets à Warm-Bath, où l'invitait à venir le chef Bondlezwarts. <sup>1</sup> M. Ebner craignait une attaque de la part de Titus et des siens, après qu'il aurait quitté la station, et le bruit courut que sans ma présence cette

<sup>1</sup> M. Ebner ne resta que peu de temps à Warm-Bath, car le chef ne trouvant pas en lui ce qu'il attendait, M. Ebner fut obligé de partir pour le Colonne, d'où il revint ensuite en Allemagne, son pays natal.

attaque aurait eu lieu. C'est ainsi que je restai seul au milieu d'un peuple essentiellement soupçonneux, et jaloux au dernier point des droits qu'il avait conquis à la pointe de l'épée. Pas un ami, ni un frère, avec qui je pusse jouir de la communion des saints; personne à qui je pusse demander des encouragements ou des conseils. Autour de moi, une contrée indigente et stérile; et, pour subvenir à mes besoins, un faible salaire de 600 francs par an. Dépourvu de céréales et par conséquent de pain, il m'était impossible de m'en procurer, vu le manque d'eau, pour cultiver la terre; et je n'avais pas non plus les moyens d'en envoyer chercher à la Colonie. De telles circonstances me conduisirent à interroger sérieusement mon cœur pour savoir si j'étais réellement préparé à agir et à souffrir pour Celui au service duquel j'étais engagé. Heureux de pouvoir me rendre le témoignage que je n'avais pas couru sans être envoyé, et reconnaissant toujours la direction du Seigneur dans l'obscurité qui couvrait ma route, j'avais coutume d'épancher mes sentiments, tantôt de joie, tantôt de tristesse, en présence des rochers de granit qui environnent cette station; souvent je prenais mon violon, héritage de Chretien Albert, et appuyé sur un de ces rocs immenses, je faisais retentir dans le silence des soirées les hymnes favoris de ma mère.

Bientôt après commencèrent mes occupations régulières: elles consistaient, suivant l'usage de nos missionnaires à cette époque, à tenir une réunion matin et soir, et l'école pendant trois ou quatre heures du jour. Bientôt je fus encouragé par des signes de la présence divine. Le chef, dont l'état spirituel avait paru douteux depuis quelque temps, se montra des plus ponctuels à suivre mes enseignements. Bien qu'il ne fût pas encore couramment, il se livrait à cette occupation avec toute l'assiduité d'un jeune croyant; le Nouveau-Testament devint son compagnon inséparable, et ses progrès furent évidents aux yeux de tous. Souvent je l'ai vu, assis à l'ombre d'un grand rocher, passer la journée presque entière à lire les pages inspirées; ou bien, dans sa cabane, indifférent à ses affaires de famille ou à l'entrée d'un étranger, les yeux fixés sur le Livre saint et l'esprit absorbé dans la contemplation des choses divines. Il passa bien des nuits assis avec moi sur une grande pierre à la porte de ma demeure, nous entretenant ensemble jusqu'à l'aurore sur la



création, la providence, la rédemption et sur la gloire du monde à venir. Après avoir, comme l'abeille qui va cueillir du miel sur toutes les fleurs, fait sa provision dans ses lectures du jour, il me répétait textuellement les passages qu'il n'avait pas bien compris. Il n'avait d'autre commentaire que les explications de son maître, et ne possédait pas de Bible à références; mais il comprit bientôt quelle utilité il y avait à consulter les passages parallèles, que son excellente mémoire lui faisait trouver aisément. Son imagination expansive ne s'en tenait pas exclusivement au Livre de la Révélation : il interrogeait aussi celui de la nature; portant ses regards tour à tour sur les splendeurs de la voûte céleste et sur la terre qu'il foulait sous ses pas, il découvrait partout des manifestations de la puissance créatrice et de l'intelligence infinie. Il m'amusait souvent lorsque, après que j'avais répondu à ses questions, en lui dépeignant la grandeur et la multitude des œuvres de Dieu, il finissait par prendre sa tête dans ses mains en s'écriant : « J'en ai assez entendu; il me semble que ma tête est trop étroite pour contenir ces grandes choses, et qu'elles vont la faire éclater. »

Déjà antérieurement à cette époque, Titus, qui était un sujet de chagrin pour son frère et un objet de terreur pour les habitants de la station, auxquels il donnait l'exemple de l'impiété, avait subi dans ses dispositions un changement remarquable. Je lui parlai à diverses reprises avec douceur et affection de ses intérêts éternels, et à la fin j'eus la joie de le voir entrer dans la maison de Dieu; il devint pour moi un ami sur lequel je pouvais compter, et plus d'une fois il pourvut à mes besoins dans cette contrée stérile. Lui aussi passait souvent la nuit à nous écouter son frère et moi, mais gardant le silence. Il pensait que cette conduite me ferait plaisir; cependant il évitait de faire une profession ouverte de l'Évangile. Il avait coutume de dire que sa tête était trop endurcie par le péché, et ajoutait : « J'entends bien ce que vous dites, et je crois quelquefois comprendre; mais mon cœur ne veut pas sentir. » Il était à la station le seul homme de la classe supérieure qui eût encore deux femmes; craignant l'influence de son exemple, je me hasardai peu à peu à aborder ce point qui mettait obstacle à son entier affranchissement; mais il demeura inébranlable, tout en reconnaissant qu'un homme qui avait deux femmes n'était pas digne d'envie : « Car,

ajoutait-il, lorsqu'elles se disputent, ce qui arrive souvent, il ne sait pour laquelle prendre parti. » Il me disait qu'en pareil cas il avait souvent formé la résolution d'en renvoyer une. Un matin je crus que le jour de la séparation était enfin venu. Il vint à ma porte conduisant un bœuf sur lequel était assise une de ses femmes. — Qu'y a-t-il de nouveau? lui demandai-je. Il me donna une poignée de main et me répondit en riant : — C'est toujours la même vieille histoire; il ne faut pas que Mytheer se moque de moi, car j'en suis assez puni. Les deux femmes se sont disputées à la porte de ma maison, et l'une d'elles dans sa fureur a lancé à l'autre un vieux bâton sec qui lui a blessé la main; il y est resté un éclat d'un pouce de long et de l'épaisseur d'un doigt. La main avait tellement enflé qu'elle avait quatre fois ses dimensions ordinaires. — Pourquoi ne me l'avez-vous pas amenée plus tôt? lui demandai-je. — Elle avait peur de vous voir, et ne voulut venir qu'après que je lui eus assuré que vous étiez un maak-mensche (un homme doux). Quand j'eus extrait l'éclat de bois en pratiquant une incision, elle fondit en larmes de reconnaissance; je profitai de l'occasion pour l'exhorter sérieusement à une meilleure vie.

Pour en revenir au caractère d'Africamer, je ne me rappelle pas, durant tout le temps que je passai dans cette station, avoir jamais eu à me plaindre de lui : ses fautes elles-mêmes semblaient pencher du côté de la vertu. Un jour que nous étions assis ensemble, il m'arriva, dans un moment de distraction, de le regarder fixement. Il le remarqua et ne put de vouloir bien lui en dire la raison. « Je tâchais, » lui répondis-je, « de me représenter Africamer portant le fer et le feu dans ces contrées, et je ne pouvais pas imaginer comment vos yeux ont jamais pu contempler les souffrances de l'humanité. » Il garda le silence et versa des larmes abondantes. Il secondait avec zèle mes efforts pour propager parmi son peuple l'industrie et la propriété, et l'on eut souvent de nous voir ensemble gravement occupés à faire laver à la fontaine les cent vingt enfants de l'école. Mais nous nous aperçûmes bientôt qu'ils étaient devenus aussi sales qu'auparavant, grâce aux peaux de mouton hindoues et crassouses qui leur servaient de vêtements. Nous exigeâmes d'eux alors qu'ils lavassent ces vêtements; ce qui n'était pas facile, car ils étaient formés de peaux non tannées cousues ensemble avec les nerfs de l'animal. Il fal-

lut dépenser beaucoup de patience et de persévérance pour leur faire entreprendre ce travail d'Hercule ; mais ils s'en tirèrent enfin, et à leur grand soulagement, car ils ne faisaient pas difficulté d'avouer qu'avant cette opération ils hébergeaient des hôtes trop nombreux pour qu'ils pussent dormir tranquilles. On peut dire avec vérité d'Africaner, qu'il « pleurait avec ceux qui pleurent ; » il était toujours prêt à tendre une main secourable à la veuve et à l'orphelin, bien que ses moyens fussent très-bornés. Moi-même je devins dès le commencement l'objet de sa charité : s'étant aperçu que je faisais souvent un maigre repas, il me fit présent de deux vaches dont le lait servit plus d'une fois à m'épargner les souffrances de la faim. Il était homme de paix ; et bien qu'il n'eût pas voulu consentir à voir tranquillement les maraudeurs piller son bétail et massacrer ses serviteurs, il goûtait à tel point les principes de l'Évangile de paix, que son plus vif chagrin était d'entendre parler de querelles, soit d'homme à homme, soit de village à village. Lui, qui autrefois se plaisait à répandre la discorde et la guerre parmi les tribus voisines, faisait maintenant tous les sacrifices possibles pour prévenir des collisions ; et quand il n'aurait eu qu'à lever le bras pour commander aux ennemis de poser les armes, il aimait mieux recourir à la prière et les supplier de se réconcilier : « Quel profit m'est-il revenu, » leur disait-il, « de tous les combats que j'ai livrés et de tout le bétail que j'ai enlevé, sinon la honte et le remords ? » Dès le commencement de mon séjour dans cette station, je fus profondément touché de la sympathie qu'il me témoigna, ainsi que d'autres membres de sa famille, dans un moment d'épreuve. La chaleur excessive de mahutte, jointe à l'usage exclusif de la viande et du lait dont je n'avais pas l'habitude, me causa un violent accès de fièvre bilieuse : au bout de deux jours j'avais le délire. Quand j'ouvris les yeux en revenant à moi, je vis mon domestique et Africaner, assis devant mon lit, qui me regardaient avec des yeux pleins de tendresse et de sympathie. Je me fis donner un petit paquet qui renfermait des médecines, et j'en tirai une fiole de calomel dont j'avalai quelque peu. Africaner me demanda alors, les yeux gonflés de larmes, comment il faudrait m'enterrer si je mourais. « Exactement comme vous enterrez vos compatriotes, » répondis-je ; et j'ajoutai qu'il ne devait rien craindre si j'étais rappelé, attendu que je laisserais un témoignage

écrit de sa bonté pour moi. Cette assurance le soulagea visiblement, et sa joie fut bientôt complète lorsqu'il me vit me rétablir promptement et reprendre mon poste, dont je n'avais été absent que peu de jours.

Outre Chretien Africamer, ses freres David et Jacques, tous les deux croyants et zelés pour m'aider dans l'œuvre de la mission, me secondèrent puissamment. David, bien que peu expansif de sa nature, était amable, ferme et actif; Jacques était bouillant, affectueux et plein d'ardeur pour travailler au salut des âmes. La seule vue de sa physionomie relevait mes esprits trop souvent abattus. Longtemps après que j'eus quitté cette station, il fut tué d'un coup de fusil en défendant le village contre une attaque imprévue des habitants de Warm-Bath. Cette nouvelle m'affligea profondément, car je savais que lui et David, avec un petit nombre d'hommes d'élite, continuaient à entretenir dans la station la lumière de la grâce, suivant les conseils que leur avait laissés en mourant leur frère aîné; au lieu que Jonker, le fils et le successeur d'Africamer, avait succombé aux tentations contre lesquelles les dernières paroles de son père avait cherché à le prémunir. Le trait suivant donnera une idée du caractère de Jacques. Dans un temps de sécheresse extrême, on avait tenu des réunions spéciales de prières pour demander de la pluie. Ces prières furent entendues, le ciel se couvrit de nuages, le tonnerre se fit entendre et la pluie tomba par torrents. Cette manifestation de la bonté divine produisit un effet des plus puissants sur l'esprit de la population, et bien des yeux versaient des larmes de reconnaissance. Je sortis de ma lutte eblouie par la vivacité des éclairs, et je vis Jacques occupé à consoler sa femme qui n'était pas convertie, et qui était frappée de terreur à l'ouïe des éclats du tonnerre. Il lui demanda comment elle pouvait avoir peur d'un Dieu si bon, qui leur envoyait la pluie dont ils avaient besoin, et qui pouvait faire jaillir avec la même abondance la pluie de sa grâce sur les âmes arides et désolées; puis il tomba à genoux et rendit grâce à Dieu pour le bienfait du salut. Vers la même époque, un autre événement contribua beaucoup à m'encourager. Ce fut la mort d'une femme âgée et vénérable, membre de l'Eglise et l'un des fruits du travail de M. Anderson sur les bords du fleuve Orange. Quand j'entrai dans sa cabane et lui demandai comment elle se trouvait, elle se tourne vers le ciel avec une ex-

pression de joie ineffable, et me dit : « J'attends la venue du Seigneur Jésus. » Comme elle vit que je parlais à ses filles encore incrédules qui pleuraient autour de son lit : « Je les ai fait venir, » me dit-elle, « pour qu'elles voient mourir une chrétienne; » et peu d'heures après elle fut recueillie dans le sein de Dieu.



## CHAPITRE IX.

Projet de voyage. — Fabrication d'un soufflet et réparations de wagon — Commencement de voyage. — Observations géologiques et zoologiques. — Ressources à offrir aux voyageurs. — Mécomptes, etc. — Ignorance des indigènes. — Arrivée de M. de La Rivière. — Erreurs auxquelles sont exposés les voyageurs. — Obstacle impérial. — Un sorcier.

L'état de la population et l'impossibilité de faire de l'endroit où nous demeurions une station permanente, me décidèrent à chercher une autre localité moins aride et mieux appropriée à mon but. Je résolus en conséquence de faire un voyage vers le nord, pour explorer le pays qui s'étendait sur les confins des Damaras, et qu'on disait abonder en sources d'eaux; mais je ne possédais qu'un seul wagon, et l'essieu en était brisé. Nous n'avions à notre disposition ni charpentier, ni serrurier, et j'étais absolument étranger à ces professions. Le fleuve Orange n'était pas guéable, et l'ont-il été, nous n'aurions pu réussir à transporter le wagon à Pell pour l'y faire reparer. Après avoir réfléchi sur cette difficulté pendant deux jours, je résolus d'essayer de la surmonter moi-même, bien que je n'eusse jamais de ma vie forge le moindre morceau de fer. Il fallut avant tout fabriquer un soufflet; dans ce but, je fis tuer les deux plus grandes chevres de la station et préparer leurs peaux par les indigènes. Quand ces peaux furent devenues aussi douces que du drap, j'en formai des espèces de sacs, que je clouai sur les bords d'une pièce de bois circulaire et percée d'une soupape; l'extrémité de la machine fut

pourvue d'une corne creuse d'élan qui me servit de tuyau. Cet appareil, aussitôt essayé que terminé, remplit mon but d'une manière satisfaisante ; et je me vis bientôt entouré de toute la population du village, avide d'assister à mes opérations. Tout en recevant leurs louanges, je désirais ardemment les voir partis, craignant de leur apprêter à rire en gâtant le premier morceau de fer que j'essaierais de forger. Une pierre de granit bleu me servait d'enclume ; j'avais à ma disposition une informe paire de tenailles, qui accusait l'enfance de l'art, et un marteau qui ne fut jamais destiné au travail de la forge. Mon premier essai ne fut pas sans appréhension, intimidé que j'étais par le grand nombre des spectateurs. Heureusement qu'à la grande joie de ces derniers mes efforts furent couronnés de succès. Quand j'eus achevé de réparer le wagon, je voulus essayer de remettre en état les batteries de nos fusils, qui n'étaient pas moins nécessaires au succès de mon voyage. Je réussis également dans ce dernier travail ; mais il me fallut, faute d'acier, sacrifier deux de mes limes, ce qui était une perte réelle dans l'isolement où je me trouvais. Quand tout fut prêt, nous partîmes accompagnés de trente hommes, laissant Jacques à la tête des affaires de la station. J'avais avec moi Titus Africaner et d'autres frères de ce dernier. Comme je m'étonnais d'être accompagné d'une société si nombreuse et si redoutable, on me répondit que cela était nécessaire pour assurer la sécurité de mon voyage ; et plus tard je reconnus qu'on avait raison. Je n'ennuierai pas le lecteur des détails monotones d'un long voyage à travers des sables arides ou des plaines de pierres. Je me borne à mentionner quelques-uns des incidents les plus remarquables.

Nous traversions une contrée extrêmement stérile, sablonneuse et abondante en granit. Il y avait aussi du minerai de fer, et de loin à loin des traces de cuivre. Nous trouvions quelquefois des couches d'ardoises, et du quartz en grande abondance, qui remplissait de vastes fissures occasionnées par d'anciennes convulsions du sol. On trouve dans ces contrées du fer natif dans un état de grande pureté, et dont l'origine paraît être météorique. Les plaines sont constamment sablonneuses, et il y a même des collines formées de sable pur. J'ai trouvé au pied de quelques montagnes de grands fragments d'arbres à l'état fossile. Les ânes sauvages et surtout les zèbres abondaient sur notre route ; il en était de même

des élans et des antilopes. Nous rencontrions souvent des girafes, quelquefois par troupeaux de trente ou quarante. Le rhinocéros se voit également dans le pays, mais plus rarement. Les buffles avaient disparu presque entièrement, au moins dans la région que j'ai visitée. Les aliments que nous trouvions à nous procurer consistaient surtout en viande de zèbre et de girafe; nous préférons cette dernière quand elle était grasse, bien que tout fut bon pour des voyageurs affamés. Quand nous avions tué quelque grand animal, nous passions ordinairement un jour à en couper la viande en tranches minces, lesquelles exposées au soleil sur les buissons ne tardaient pas à sécher. On commençait toujours par manger les meilleurs morceaux; et quand on était pressé par la faim on avait recours aux parties les plus maigres, mises en réserve dans le wagon. Pour parvenir à mâcher ces tranches de viande qui ressemblaient fort à des semelles de soulier, il était nécessaire de leur faire passer un certain temps sous les cendres chaudes et de les battre ensuite entre deux pierres; encore après cette opération fallait-il de bonnes dents pour en venir à bout, et souvent je me suis levé de table avec la mâchoire si endolorie que je n'avais pas la moindre envie de parler. La viande ainsi préparée, ou fraîche, composait avec quelques verres d'eau notre nourriture ordinaire. J'avais avec moi une petite provision de café qui me fut d'un grand secours aussi longtemps qu'elle dura. On pourrait croire qu'un pareil genre de vie exigeait de grands sacrifices; mais l'habitude ne tarde pas à l'adoucir. Ce qui était pour moi un sacrifice véritable, c'était de me trouver souvent sans avoir rien à manger, obligé de me serrer l'estomac avec une saignée pour atténuer les tourments de la faim, et malgré cela de rompre le pain de la vie éternelle pour les malheureux parents. L'eau était en général très-rare; souvent elle était stagnante et couverte d'une écume verdâtre; et plus d'une fois il fallut disputer aux lions la possession de ces misérables étangs. Un jour notre guide nous conduisit à un ravin dont les flancs semblaient couverts d'une riche verdure; mais quand nous y arrivâmes nous n'y aperçûmes qu'une espèce d'euphorbe, plante qui ne peut servir ni pour l'homme ni pour les animaux, et qui ne faisait qu'embarrasser notre route. Comme nous étions accablés de chaleur et les bœufs épuisés de fatigue, nous fîmes halte; et quelques-uns de nos hommes ayant trouvé du miel



dans les fentes des rochers, nous le mangeâmes avec avidité, heureux d'ajouter ce supplément à notre chétive nourriture. Bientôt l'un de nous se plaignit d'une sensation de chaleur à la gorge; d'autres ne tardèrent pas à éprouver la même douleur, et finalement tous ceux qui avaient mangé de ce miel se sentirent la gorge en feu. Un indigène étant venu sur ces entrefaites, et voyant nos mains et nos visages barbouillés de miel, nous dit avec le plus grand calme : « Vous auriez mieux fait de ne pas manger du miel de cette vallée; ne voyez-vous pas cette plante vénéneuse (l'euphorbe), des fleurs de laquelle les abeilles tirent le poison avec le miel? » Nous eûmes alors recours à la petite quantité d'eau qui restait dans nos vases pour atténuer cette ardeur intolérable; mais l'eau ne faisait qu'accroître la douleur. Nous n'eûmes pas à déplorer de résultats funestes; mais il fallut plusieurs jours pour nous débarrasser d'une sensation très-pénible dans la tête et dans la gorge.

Nous rencontrions de temps en temps sur notre route un village Namaquois où je ne manquais pas de m'arrêter un jour ou deux pour annoncer l'Évangile aux habitants. Leur ignorance était décourageante au dernier point, et renversait toutes mes notions préconçues sur les idées innées et sur ce qu'on appelle lumières naturelles. Je trouvais pourtant de loin en loin quelques lueurs d'intelligence; mais je m'aperçus, à ma grande mortification, que cette lumière leur venait des « hommes à chapeaux, » comme ils appelaient les habitants de la Colonie; ou bien de « ceux qui parlent de Dieu, » c'est ainsi qu'ils nommaient les habitants de la station de M. Schmelen à Béthanie. Au moyen des visiteurs qui avaient été à Warm-Bath, les enseignements des Albert avaient été portés fort loin, et ils allaient se perdre graduellement dans les ténèbres du paganisme. Il m'a souvent fallu des heures entières de travail pour arriver à faire comprendre ce que je voulais dire ou ce que je désirais savoir. Il serait plus amusant qu'utile de donner ici le résultat de mes recherches; et peut-être ne puis-je mieux faire que de répéter en substance une conversation qui eut lieu sur ce sujet entre M. Schmelen et un indigène. Je la tire du journal de ce missionnaire, qui se trouvait mieux placé que tout autre pour parvenir à connaître les idées des Namaquois dans leur état primitif.

Voici comme il s'exprime dans son journal à la date du 23 mai

1815 : « Je demandai à un Namaquois : « Avez-vous jamais entendu parler d'un Dieu ? » — « Oui, nous avons entendu dire qu'il y a un Dieu, mais nous ne le connaissons pas bien. » — « Qui vous a dit qu'il y a un Dieu ? » — « Nous l'avons appris par d'autres hommes. » — « Qui a fait la mer ? » — « C'est une fille qui l'a faite quand elle fut à l'âge d'enfanter et qu'elle eut plusieurs enfants à la fois ; quand elle la fit, les eaux douces furent séparées des eaux amères. Un jour, elle envoya quelques-uns de ses enfants chercher de l'eau douce pendant que les autres étaient aux champs ; mais les enfants s'obstinèrent et ne voulurent pas aller chercher l'eau ; sur quoi elle se mit en colère et mêla ensemble l'eau douce et l'eau amère ; depuis ce jour, nous ne pouvons plus boire l'eau, et les hommes ont appris à y nager et à courir dessus. » — « Avez-vous jamais vu un vaisseau ? » — « Oui, nous en avons vu il y a longtemps. » — « Avez-vous entendu dire qui a fait le premier vaisseau ? » — « Non, jamais. » — « Qui a fait le ciel ? » — « Nous ne savons pas. » — « Qui a fait le soleil ? » — « Nous avons toujours entendu dire qu'il a été fait par ceux qui sont sur la mer ; quand il descend, ils le coupent en morceaux et le font cuire dans un pot, puis ils le raccommodent et le font sortir de nouveau de l'autre côté. Quelquefois le soleil est sur nos têtes, et d'autres fois il est obligé de céder la place à la lune. La lune a dit aux hommes que nous devons mourir pour ne plus revivre ; c'est pour cela que nous sommes quelquefois malades quand la lune est sombre. » — « Y a-t-il de la différence entre l'homme et les animaux ? » — « Nous croyons que c'est l'homme qui a fait les animaux. » — « Savez-vous que vous avez une âme ? » — « Je ne le sais pas. » — « Que nous arrivera-t-il après la mort ? » — « Quand nous sommes morts, nous sommes morts ; alors nous passons au delà de la grande mer, du côté où est le diable. » — « Qu'entendez-vous par le diable ? » — « Il n'est pas bon ; tous les hommes qui meurent courent vers lui. » — « Comment le diable les traite-t-il, bien ou mal ? » — « Vous le verrez ; tous nos gens qui sont morts dans nos vaisseaux sont auprès de lui. Ceux qui sont dans les vaisseaux dorment sur eux. »<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Ceci semble être une allusion aux voleurs d'hommes qui ont visité les côtes de ce pays. Il paraîtrait d'après cela que les indigènes n'ont conçu l'idée du diable que lorsqu'ils ont connu les commerçants d'esclaves, ou que, du moins, ils considéraient ces derniers comme étant ses émissaires.

Dans la vie d'Africaner, par M. Campbell, nous lisons ce qui suit : « Quand je lui demandai quelle idée il se faisait de Dieu avant de connaître le christianisme, il me répondit qu'il ne pensait jamais à ces choses ; qu'il ne songeait absolument qu'à son bétail. Il disait bien avoir entendu parler d'un Dieu (dans la colonie où il avait été élevé) ; mais ses idées sur ce point étaient tellement erronées, que ce nom de Dieu lui représentait un être qui aurait pu se trouver sous la forme d'un insecte, ou sous le couvercle d'une tabatière. » Quelle que fût l'ignorance des Namaquois, je ne puis aller jusqu'à dire avec un voyageur, dont les observations furent sans doute superficielles, « qu'ils ne savent pas distinguer les années, qu'ils ignorent jusqu'à leur âge, que plusieurs d'entre eux n'ont point de nom, et que peu savent compter jusqu'à cinq. » J'ai demeuré longtemps chez les Namaquois, et je n'y ai jamais trouvé un homme qui n'eût pas de nom ; j'y ai entendu bien des enfants compter au delà de dix, alors même qu'ils n'avaient reçu les instructions d'aucun missionnaire. Je sais par expérience que des voyageurs de passage peuvent être facilement induits en erreur s'ils ne s'entourent de précautions extrêmes. Un jour, par exemple, j'entendis un voyageur demander à son guide le nom du dernier endroit où ils s'étaient arrêtés. Le guide, ne comprenant pas la question, répondit : « Ua reng, » réponse que le voyageur allait en toute simplicité inscrire dans son carnet ; sur quoi je lui appris que ce n'était pas là un nom, et qu'on lui demandait simplement ce qu'il disait. Des faits de ce genre ont souvent conduit à appliquer des noms erronés à certaines localités. Pour ce qui concerne les connaissances des indigènes, le voyageur peut être complètement trompé, comme je l'ai été moi-même par un d'entre eux, qui prétendait tenir de ses pères une tradition relative au déluge. J'ai su depuis qu'il l'avait puisée à la station missionnaire de M. Schmelen.

Pour en revenir à notre voyage, quand nous eûmes atteint l'endroit où le fleuve Orange se divise en plusieurs branches, nous fûmes arrêtés par les Namaquois *sauvages*, comme on les appelle, qui ne voyaient pas de bon œil le but de notre expédition. Ils avaient reçu antérieurement des impressions si défavorables de la part des « hommes à chapeaux, » que nous les trouvâmes décidés à s'opposer à notre voyage ou à fuir s'ils ne pouvaient

l'empêcher. Nous restâmes quelques jours dans cet endroit, et, malgré les soupçons des indigènes, j'eus le plaisir de les voir écouter avec une grande attention le message de l'Évangile. Je me rencontrai avec un de leurs sorciers, qui, la nuit précédente, avait fait croire aux habitants qu'il était entré dans le corps d'un lion, dont l'irruption dans le village avait fait beaucoup de dégâts parmi le bétail. L'ayant engagé à parler en lui demandant un peu de tabac, je lui fis des questions sur son pouvoir prétendu, mais quand je voulus mettre ce pouvoir à l'épreuve, il refusa, disant que j'étais moi-même un sorcier blanc, vu les doctrines étranges que j'annonçais. — Africamer proposa de revenir sur nos pas plutôt que de nous exposer à verser du sang, et il fut confirmé dans cette idée par l'arrivée d'un de ses parents qui lui apporta de mauvaises nouvelles de son pays.



## CHAPITRE X.

Retour à la station. — Le lion et la girafe. — Attaque nocturne. — Coutume barbare. — La mère abandonnée. — Dépravation humaine. — Sagacité du lion. — Situation affreuse. — Souffrances dans le désert. — Mode de voyage. — Un homme aux prises avec un lion. — Genre de vie de l'auteur. — Sa garde-robe.

En revenant, nous nous arrêtâmes dans un endroit où s'était passée une scène qui tient du roman, et qui nous fut racontée par un témoin oculaire. Près d'une petite source qu'on me montra, se trouvait un arbre épineux, connu sous le nom d'acacia-girafe. C'était un arbuste épais et raide, d'environ douze pieds de haut, dont la partie supérieure était ap'atie et buissonneuse. Bien des années auparavant, le narrateur, qui était alors un jeune garçon, revenait à son village ; s'étant arrêté à la source pour boire, il s'endormit sur la rive. Réveillé par les rayons ardents du soleil, il aperçut, à travers le buisson qui le cachait, une girafe qui brou-tait tranquillement les jeunes pousses de l'arbre ; et en même temps il vit, à son grand effroi, un lion qui rampait comme un chat à quelques mètres de lui, se préparant à fondre sur sa proie. Le lion resta quelques instants immobile, regardant fixement la girafe ; puis il prit son élan, et d'un bond immense se précipita vers la tête de l'animal, dont le cou flexible fit aussitôt un mouvement de côté ; le lion, manquant son but, tomba sur le dos au centre de la masse d'épines, tandis que la girafe bondissait dans la plaine. Le jeune homme s'empressa de suivre son exemple, ne doutant pas que le lion furieux ne fût bientôt à terre. Quelque

temps après, les habitants du village virent des aigles qui tournoyaient dans les airs au-dessus de cet arbre; et comme c'est là un signe à peu près certain de la mort de quelque animal, ils se livrèrent à des recherches qui furent longtemps infructueuses; jusqu'à ce qu'enfin, étant arrivés sous le vent de l'arbre, ils furent conduits par leur odorat à découvrir le corps du lion, étendu mort sur sa couche d'épaves. Je vis encore quelques os sous l'arbre et du poil accroché aux branches, comme pour me convaincre de ce fait presque incroyable.

Souvent le lion parvient à se placer sur le dos d'une girafe; et enfonçant dans l'une et l'autre épaule ses griffes aiguës, il ronge devant lui jusqu'à ce qu'il atteigne les vertèbres du cou; les deux animaux tombent alors ensemble, et souvent le lion est estropié par cette chute. Si la girafe est vigoureuse, elle parvient quelquefois à se débarrasser de son ennemi. Parmi celles que nous tuâmes dans notre voyage, nous en vîmes deux dont les épaules et le cou, labourés de cicatrices, offraient la preuve irrécusable qu'elles avaient porté sur leur dos le monarque des forêts, et qu'elles étaient sorties victorieuses de la lutte.

Souvent nous courions des dangers de la part des lions, qui, vu la rareté des eaux, fréquentent volontiers les sources et les étangs; plusieurs d'entre nous ne leur échappèrent que par une sorte de miracle. Une nuit nous bivouaquions tranquillement au bord d'un petit étang, près de la rivière Oup, où nous n'aurions jamais attendu une visite de ce genre. Nous finissions notre culte du soir: le livre était encore dans ma main, et les dernières notes de notre cantique de louange se perdaient dans les airs, quand nous entendîmes tout-à-coup un rugissement terrible; nos bœufs qui étaient à ruminer paisiblement s'élançèrent sur nous et nous renversèrent dans un nuage de sable et de poussière. Chapeaux et livres de cantiques, bibles et fusils, tout fut jeté pêle-mêle autour de nous. Par une protection merveilleuse de la Providence, nous ne reçûmes aucun mal réel; on se mit à la poursuite des bœufs, qui furent ramenés et attachés au wagon. Sans la présence d'esprit et l'intrepidité d'Africaner, qui saisit un tison enflammé et s'élança à leur poursuite, nous en aurions infailliblement perdu quelques-uns; car rien n'égale la terreur des bœufs dès l'instant qu'ils sentent le lion. Fussent-ils épuisés de fatigue et de faim, ils ne l'ont pas plutôt aperçu ou senti, qu'ils

partent comme des chevaux de course, la queue dressée et raide; et quelquefois plusieurs jours se passent avant qu'on ait pu les retrouver. On ne s'étonnera pas du grand nombre des lions, si l'on se rappelle combien la population est rare et disséminée; à considérer l'aspect général du pays, il semble n'être fait que pour des bêtes sauvages. Les habitants traînent une existence misérable, se transportant de lieu en lieu pour chercher de l'herbe, des racines sauvages ou du gibier.

La vie des classes les plus pauvres n'est en quelque sorte qu'une lutte continuelle contre la mort; et quand les vieillards, trop faibles pour subvenir eux-mêmes à leurs besoins, sont devenus un fardeau pour ceux qu'ils ont élevés, ils sont souvent abandonnés dans le désert pour y périr, avec quelques vivres et une cruche d'eau. J'ai vu un cercle de petits pieux fixés en terre, dans l'intérieur duquel se trouvaient les os, blanchis au soleil, d'une mère abandonnée de cette manière. Une autre fois je remarquai un petit pot de terre brisé, qui contenait encore une dernière goutte d'eau. « Qu'est-ce que cela? » demandai-je à Africaner, en le lui montrant « C'est du paganisme, » me répondit-il, et il me décrivit cette coutume parricide. Deux jours après, une triste expérience vint confirmer son récit. Un matin que je m'étais levé de bonne heure avec un de nos hommes, pour aller en avant chercher de l'eau dont nous avions été privés tout le jour précédent, nous découvrîmes à une certaine distance une légère fumée sortant du milieu de quelques buissons qui semblaient border un ravin. Animés par cette vue, nous doublâmes le pas, savourant à l'avance avec délices l'eau que nous espérions trouver, quelle qu'en pût être la qualité. Quand nous fûmes à quelques centaines de mètres de l'endroit désigné, nous nous arrêtâmes effrayés à la vue de traces récentes de lions, qui paraissaient empreintes sur le sable depuis une heure au plus. Nous n'avions pas de fusils, étant trop fatigués pour nous en charger, et nous hésitâmes un moment si nous retournerions sur nos pas. Le wagon étant encore loin de nous, la soif nous contraignit d'aller en avant, mais ce fut avec de grandes précautions et en explorant du regard tous les buissons que nous laissions sur notre route. En arrivant à l'endroit d'où s'élevait la fumée, nous aperçûmes un spectacle qui déchirait le cœur. C'était une vieille femme d'un aspect vénérable, assise, la tête sur ses genoux; sa maigreur extrême la fai-

sait ressembler à un squelette vivant. Notre vue, la mienne surtout, parut la terrifier; elle essaya de se lever; mais, tremblante de faiblesse, elle retomba aussitôt par terre. Je m'adressai à elle en l'appelant du plus doux de tous les noms, de celui qui charme jusqu'à l'oreille du sauvage : « Ma mère, ne crains point; nous sommes des amis, et nous ne te ferons point de mal. » — Je lui fis diverses questions, mais elle semblait muette, ou trop effrayée pour ouvrir la bouche. « Mère, lui répétai-je, dis-nous, je t'en prie, qui tu es, et pourquoi tu te trouves dans cet état. » Elle me répondit alors : — Je suis une femme; il y a quatre jours que je suis ici; mes enfants m'ont abandonnée pour que je meure. — Tes enfants!! — Oui, dit-elle, en portant la main à son sein desséché, mes propres enfants, trois fils et deux filles. Ils sont partis là-bas du côté de cette montagne bleue, et m'ont laissée ici pour que je meure. — Et pourquoi t'ont-ils abandonnée? Alors, étendant les bras : — Je suis vieille, comme tu vois, et je ne puis plus les servir; quand ils tuent du gibier, je suis trop faible pour les aider à le rapporter à la maison; je ne puis pas chercher du bois pour faire du feu, et je ne puis plus porter leurs enfants sur mon dos, comme je faisais autrefois. » Ce dernier trait me brisa le cœur, et bien que la soif fût ma langue collée à mon palais, cette réponse fit couler de mes yeux un ruisseau de larmes. Je lui témoignai ma surprise de ce qu'elle avait échappé aux lions qui paraissaient bouler aux environs. Elle prit entre ses doigts la peau de son bras gauche, et la soulevant comme on fait d'un morceau de linge qui retombe sur lui-même, elle ajouta : « J'entends bien les lions, mais il n'y a sur moi rien à manger pour eux; je n'ai point de chair qu'ils puissent flairer. » Dans ce moment, nous vîmes approcher le wagon qui lui causa une grande frayeur, car elle le prenait pour un animal. Je l'assurai qu'il ne lui ferait point de mal, et lui dis que, ne pouvant m'arrêter, je la prendrais avec moi dans le wagon. A ces mots, elle devint comme folle de terreur. Tout ce qu'on put lui dire resta sans effet; elle répondit que, si nous la déposions dans un autre village, on recommencerait bientôt à la traiter de même.

« C'est la coutume parmi nous; je suis presque morte; je ne veux pas mourir une seconde fois. » Le soleil était dans ce moment d'une ardeur dévorante; les bœufs s'agitaient en furieux



sous le joug, et nous-mêmes nous avons presque le délire. Voyant qu'il était impossible d'emmener cette pauvre femme sans courir le risque de la voir expirer entre nos mains dans des convulsions de frayeur, nous lui donnâmes des combustibles pour alimenter son feu, une bonne provision de viande sèche, un peu de tabac, un couteau et quelques autres objets; puis nous la quittâmes en lui promettant de revenir au bout de deux jours, le soir, espérant qu'alors elle pourrait nous suivre; nous l'engageâmes, en attendant, à entretenir un bon feu pendant la nuit, parce que les lions ne manqueraient pas de sentir la viande, s'ils ne la sentaient pas elle-même. Nous poursuivîmes alors notre chemin; et après avoir longé une chaîne de collines rocheuses, nous trouvâmes enfin une mare, dans laquelle hommes et bœufs se précipitèrent à l'envi, bien que l'eau fût tellement chargée de vase, que nous pouvions à peine l'avalier.

Quand nous revînmes, selon notre promesse, à l'endroit où se tenait la pauvre femme, nous la trouvâmes partie avec tout ce que nous lui avons laissé; mais nous aperçûmes les marques des pas de deux hommes qui paraissaient l'avoir emportée. Plusieurs mois après, j'appris que les fils de cette femme, ayant vu de loin le wagon s'arrêter à l'endroit où ils avaient eu la barbarie de l'abandonner, étaient venus ensuite visiter cet endroit, supposant que les voyageurs avaient trouvé les restes de leur mère déjà mutilés par les bêtes féroces. Quand ils la virent encore en vie, entourée de provisions, et qu'ils apprirent de sa bouche l'histoire de la bonté de l'étranger, ils furent saisis de crainte; redoutant la vengeance du *grand Chef* (car ils me prenaient pour tel), ils la prirent chez eux et pourvurent à tous ses besoins avec un soin particulier. J'ai souvent essayé de raisonner avec les indigènes sur cette pratique barbare; mais ils ne répondaient à mes reproches qu'en riant. Que des hommes sacrifient leurs âmes ou leurs enfants, comme faisaient les Carthaginois, pour apaiser une divinité que l'on suppose offensée; que des mères elles-mêmes donnent la mort à leurs enfants de leurs propres mains dans un but pareil, cela peut encore se concevoir. Mais combien la dépravation de la nature humaine ne se révèle-t-elle pas d'une manière épouvantable, quand on voit des enfants condamner leurs parents à mourir de faim ou à être dévorés par les bêtes féroces, et cela par pure pa-

resse, ou pour se débarrasser des êtres dont le sein a nourri leur enfance, dont les lèvres leur ont appris à bégayer leurs premières paroles, dont la main les a tant de fois conduits et soutenus dans le désert, et qui ont souvent enduré les privations les plus douloureuses pour subvenir aux besoins des enfants que la nature leur apprenait à aimer ! J'ai vu plus d'une fois telle mère affamée, qui paraissait avoir jeûné un mois entier, et qui, lorsque je lui offrais des aliments, les goûtait à peine, pour les donner aussitôt à son enfant ; et ce même enfant peut-être, au lieu de rendre la pareille à l'enfance de la vieillesse, abandonnera un jour cette mère pour qu'elle meure de faim !

Un soir qu'assis autour du feu nous nous entretenions de la conduite des enfants envers leurs parents, je fis l'observation qu'ils étaient aussi méchants que les lions. « Ils sont pires, » dit Africauer. Et à l'appui de sa thèse, il cita quelques traits du caractère de ce roi des animaux. On a beaucoup écrit sur les lions d'Afrique, mais on n'a pas dit encore la moitié de ce qu'il y aurait à dire. Le trait suivant, par exemple, que je tiens de missionnaires qui étaient en même temps des chasseurs expérimentés, sera probablement nouveau pour la plupart de mes lecteurs. Quand plusieurs lions ensemble rencontrent quelque gibier, le plus vieux de la troupe s'avance en rampant vers l'objet de leur convoitise, tandis que les autres se couchent tranquillement sur l'herbe ; s'il réussit à s'en rendre maître, comme il arrive ordinairement, il laisse sa victime et se retire pour prendre haleine pendant un quart d'heure environ ; pendant ce temps les autres lions s'approchent et se couchent par terre à une distance respectueuse. Quand le chef s'est reposé, il commence par attaquer la poitrine et l'abdomen, et après avoir fait main basse sur les morceaux les plus friands, il prend un nouveau temps de repos, sans qu'aucun de ses compagnons songe à remuer. Ce n'est qu'après qu'il a fait un second repas qu'il se retire, et que les autres, attentifs à tous ses mouvements, se précipitent sur les restes qui sont bientôt dévorés. Dans d'autres occasions, quand un jeune lion s'est emparé d'une proie, et qu'un vieux lion vient à passer, le jeune se retire à l'écart jusqu'à ce que l'autre ait dîné. C'est là ce qu'Africauer appelait de meilleures mœurs que celles des Namaquois.

En longeant une vallée nous arrivâmes à un endroit où les lions

s'étaient livrés à l'exercice du saut. Comme les indigènes sont très-habiles à reconnaître les manœuvres des animaux par les empreintes de leurs pas, ils découvrirent bientôt qu'un grand lion s'était dirigé en rampant vers une souche d'arbre noirâtre, assez semblable à une forme humaine; quand il s'était trouvé à douze toises environ de ce qu'il prenait pour une proie, il avait fait un bond pour la saisir; mais il avait eu la mortification de la manquer d'un pied ou deux. Nous apprîmes ensuite par un Namaquois, qui avait été témoin de cette scène, que le lion, après être allé sentir l'objet dont il avait compté faire son repas, était revenu au point d'où il avait commencé son premier bond, et qu'il en avait fait quatre autres successivement jusqu'à ce qu'enfin il était parvenu à poser la patte sur cette proie imaginaire. A cette occasion Africaner nous raconta que, se trouvant un jour avec un de ses amis près de l'extrémité d'une colline où s'élevait une roche unie de dix à douze pieds de haut, il avait vu une troupe de zèbres qui tournaient le rocher; ils étaient obligés de se maintenir dans un sentier étroit qui bordait un précipice. A ce moment un lion s'élança sur ce sentier pour s'emparer du grand étalon, qui se trouve toujours à l'arrière-garde, chargé de défendre la troupe ou de l'avertir du danger. Le lion manqua son coup, et comme le zèbre était obligé de faire le tour du rocher, il comprit à l'instant que, s'il pouvait sauter sur ce rocher d'un seul bond, un autre bond le porterait sur le dos de sa victime. Il manqua encore son but, et n'arriva que juste assez haut pour voir par-dessus le rocher le zèbre qui s'enfuyait au galop en battant l'air de sa queue. Il essaya alors d'un second saut, puis d'un troisième, jusqu'à ce qu'il eût réussi. Pendant ce temps deux autres lions arrivèrent, et après qu'ils se furent *entretenus à leur manière en rugissant*, le vieux lion leur fit faire le tour du rocher, puis les ramenant au point de départ, il sauta encore une fois devant eux, pour leur montrer ce qu'il faudrait faire à l'avenir en pareille occasion. « Ils causaient évidemment ensemble, » me disait Africaner avec un sérieux parfait; mais bien que ce ne fût pas à voix basse, je ne comprenais pas un mot de leur conversation; et craignant qu'il ne leur prit fantaisie d'exercer leur art à nos dépens, nous nous retirâmes sans bruit, les laissant en délibération.

Le trait suivant offre un exemple des dangers terribles auxquels sont exposés les voyageurs isolés. Un homme, qui apparte-

nait à la congrégation de M. Schmelen à Béthanie, revenait d'une visite qu'il était allé faire à ses amis; il fit un détour pour passer près d'une petite source où il espérait abattre un antilope pour le souper de sa famille. Quand il atteignit cet endroit, le soleil était déjà levé depuis un certain temps, et, n'apercevant pas de gibier, il posa son fusil sur un rocher en pente à quelque distance de la source. Après s'être deslétéré, il revint au rocher, alluma sa pipe, et, comme il se trouvait un peu fatigué, il s'endormit. Réveillé bientôt par la chaleur du soleil, que réfléchissait la surface polie du rocher, il aperçut, en ouvrant les yeux, un lion énorme couché sur le ventre à trois pas de lui et qui le regardait fixement. Après être resté quelques minutes immobile de terreur, il recouvra sa présence d'esprit, et regardant de côté son fusil, il avança lentement la main pour le saisir; le lion voyant ce mouvement leva la tête et poussa un rugissement terrible. L'homme fit encore un ou deux essais, mais le fusil se trouvant bien au delà de sa portée, il y renonça; car le lion, qui paraissait comprendre parfaitement son projet, donnait des signes de fureur dès qu'il remuait la main. Sa position devint bientôt intolérable: le rocher sur lequel il reposait s'était échauffé à tel point que ses pieds nus n'en pouvaient supporter le contact, et qu'il se vit obligé de les changer constamment de place en les posant alternativement l'un sur l'autre. Le jour entier s'écoula de cette manière, puis la nuit, sans que le lion bougeât de sa place; le soleil se leva de nouveau et bientôt la chaleur intense qu'il versait sur le rocher rendit les pieds du malheureux insensibles à force d'être brûlés. Vers midi le lion se leva et se dirigea vers la source, tout en regardant derrière lui pour surveiller les mouvements de son prisonnier: le voyant avancer la main pour prendre son fusil, il se retourna en fureur, et parut sur le point de s'élançer sur lui. Après avoir apaisé sa soif, il revint occuper son poste auprès du rocher. Une autre nuit s'écoula: l'homme, en racontant cette scène disait qu'il ne savait pas s'il avait dormi ou veillé, mais, qu'en tout cas, il avait dû dormir les yeux ouverts, car il n'avait pas cessé un instant de voir le lion à ses pieds. Le lendemain, dans l'après-midi, le lion retourna boire à la source, et là, ayant entendu quelque bruit qui l'effraya, il disparut dans les buissons. L'homme parvint alors à prendre son fusil; mais quand il voulut se lever, les chevilles de ses pieds se refusèrent à le soutenir, et il

tomba. Son fusil à la main, il se traîna pourtant jusqu'à la source; mais quand il examina ses pieds après avoir bu, il trouva, comme il disait lui-même, ses « orteils grillés, » et la plante des pieds complètement écorchée. Il attendit quelques moments le retour du lion, résolu de lui décharger son fusil dans la tête; mais l'animal n'ayant pas reparu, il attacha son fusil sur son dos, et se traîna comme il put sur les mains et sur les genoux jusqu'au sentier le plus voisin. Là ses forces étant épuisées il ne put aller plus loin; heureusement un voyageur vint à passer qui le transporta dans un lieu sûr, où on lui prodigua tous les soins que réclamait son état. Mais il perdit les orteils, et resta estropié pour le reste de sa vie.

Les traits qui précèdent, choisis entre bien d'autres que je pourrais citer, serviront à donner une idée du caractère du lion. Quant à la crainte qu'on prétend qu'il éprouve sous le regard de l'homme, j'en dirai un mot dans une autre partie de cet ouvrage, quand je parlerai des lions qui ont goûté la chair humaine, aliment pour lequel ils conservent toujours dans la suite un goût tout particulier. Malgré leur réputation de courage ils se montrent quelquefois insignes poltrons. Je me rappelle avoir vu un homme qui, rencontrant inopinément un lion, tomba évanoui de frayeur. Le lion leva la tête pour regarder par-dessus les buissons, et ne voyant personne il soupçonna sans doute une embûche, car il prit aussitôt la fuite en serrant sa queue entre ses jambes. J'ai vu des Bushmen et même des femmes faire lâcher au lion la proie qu'il venait de saisir, en faisant du bruit et en poussant des cris. Néanmoins cet animal est toujours un objet de terreur pour les indigènes, surtout la nuit.

Ayant manqué le but de notre voyage, nous essayâmes de revenir par un chemin plus court en longeant le Sahara méridional, désert qui s'étend entre les Namaquois et les Béchuanas. Cette tentative pensa nous coûter cher : nous nous trouvâmes engagés dans une véritable mer de sable, où nous fîmes sur le point d'abandonner le wagon. On se dispersa de tous côtés pour chercher de l'eau, mais pendant longtemps ces recherches furent inutiles : nous ne trouvions qu'une espèce de melon d'eau aussi amer que du fiel. Je n'oublierai jamais la consternation qui se peignait sur le visage de tous nos gens; rien n'aurait pu leur arracher un sourire. Enfin quelques-uns d'entre eux qui s'é-

taient dirigés du côté d'une rivière appelée **Kam-Toaap**, c'est-à-dire, « il n'y a plus d'eau, » eurent le bonheur d'en trouver un peu ; après avoir bu eux-mêmes largement, ils remplirent leursalebasses et revinrent vers nous ; mais avant d'arriver au wagon, leur soif était revenue intolérable, et dès le lendemain matin ils avaient presque épuisé tout ce qu'ils nous destinaient. Quand nous goûtâmes cette eau (car nous ne pûmes, à la lettre, qu'y tremper nos lèvres) notre soif dévorante ne fit qu'augmenter, et nous nous précipitâmes vers la rivière. Quand nous atteignîmes le bord escarpe qui la dominait, il fallut user de violence pour empêcher les bœufs de s'y précipiter avec le wagon, en quoi ils n'auraient fait que suivre l'exemple des hommes, car tous nos gens sans exception s'élançèrent ou plutôt roulerent pêle-mêle dans cette eau fangueuse, ou ils restèrent longtemps étendus tout habillés. Heureusement que l'eau était chauffée par les rayons du soleil ; car Africaner nous cita plusieurs exemples de voyageurs qui, pour avoir bu abondamment dans un état de transpiration, étaient morts subitement la tête dans l'eau.

Bien que notre voyage, qui dura seulement quelques semaines, n'ait pas eu le succès désiré, il servit du moins à nous fixer sur un point important, à savoir l'impossibilité de trouver dans cette contrée de désolation un endroit convenable pour une station missionnaire.

A mon retour dans le village d'Africaner, je trouvai la mission dans un triste état. Bien que j'eusse encore une congrégation d'environ deux cents âmes, et plus de cent enfants dans les écoles, un grand nombre de mes nouveaux paroissiens s'étaient dispersés avec le bétail pour aller chercher de l'herbe. Je repris alors mes tournées de visites sur une plus grande échelle, aide de David et de Jacques qui dirigeaient l'école en mon absence. Titus, qui m'avait accompagné dans mon voyage et qui m'avait prouvé qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour conserver la mienne, me donna dans cette occasion un nouveau témoignage de son affection. Il n'aimait pas à me voir faire mes tournées à cheval sur un bœuf armé de cornes, ce qui en effet n'est pas seulement incommode, mais dangereux, si le bœuf vient à tomber. Peu de jours auparavant, un homme était mort de cette manière, la poitrine percée par une corne de sa monture. Titus insista généreusement pour que je prisse le

seul cheval qu'il possédait, et qui lui était très-précieux pour la chasse.

Ces tournées missionnaires étaient souvent accompagnées de privations et aussi de dangers. Après avoir attaché ma Bible et mon livre de cantiques derrière la selle de mon cheval, et pris une bonne ration de lait, je me mettais en route avec mon interprète qui montait un bœuf. Nous avions nos fusils; mais notre bourse ne contenait qu'une pipe, un peu de tabac et un briquet. Nous n'avions pas de pain; et bien que nous eussions pu prendre avec nous un peu de viande séchée, nous ne le faisons pas, espérant trouver à notre première station un enfant de paix. Quand, après avoir voyagé pendant la chaleur du jour, nous arrivions le soir dans un village, on nous donnait ordinairement pour tout repas une tasse de lait; puis jeunes et vieux, se rassemblant dans un coin de l'étable au milieu des vaches, écoutaient les exhortations que je leur adressais sur leurs intérêts éternels. J'engageais ceux qui savaient lire à lire aux autres la Parole de Dieu, leur promettant une récompense dans le ciel: car je n'en avais point à donner sur la terre. Quand le service était terminé, je prenais une nouvelle ration de lait, et après avoir causé encore quelque temps avec les indigènes je m'étendais sur une natte pour passer la nuit. Quelquefois une charitable ménagère avait l'attention de suspendre à un bâton près de ma tête une tasse de bois pleine de lait, pour que je pusse boire pendant la nuit si j'en avais envie.

Un matin, après avoir passé la nuit couché par terre à la porte de la cabane, où reposait avec sa femme l'homme le plus marquant du village, je leur dis que j'avais entendu remuer de l'autre côté de la haie d'épines à l'abri de laquelle j'étais couché; j'en conclus qu'une partie du bétail devait s'être échappée pendant la nuit. « Non, » répliqua mon hôte, « j'ai vu la *trace* ce matin: c'était le lion; » et il ajouta que, quelques nuits auparavant, ce lion avait franchi la haie à l'endroit même où j'étais couché, et qu'il s'était emparé d'une chèvre avec laquelle il s'était sauvé par un autre côté de l'étable. Puis il me montra des restes de nattes qu'il avait arrachées de sa cabane et qu'il avait brûlées pour effrayer l'animal. Je lui demandai comment il avait pu avoir l'idée de me faire coucher précisément dans cet endroit. « Oh! » reprit-il, « le lion n'aurait pas eu l'audace de sauter sur vous. » Cette nouvelle me fit rire de bon cœur, ainsi que sa femme; et je me rappelai alors que

celui qui me parlait s'était trouvé lui-même entre les griffes d'un lion. Une nuit qu'il s'était endormi avec une douzaine de chasseurs autour d'un feu de buissons, un lion s'élança au milieu d'eux après que la flamme fut éteinte, saisit mon hôte par l'épaule, et l'entraîna à quelque distance. Les autres, réveillés par le bruit de la lutte, mirent la main sur leurs fusils, et ne sachant pas que l'un d'eux avait été emporté, ils tirèrent du côté où ils entendraient le bruit. Une balle vint heureusement à blesser le lion, auquel la douleur fit lâcher un instant sa proie; aussitôt le chasseur s'enfuit sans s'arrêter à ramasser son manteau, et il s'élança au milieu de ses compagnons, en criant : « Ne me tuez pas ! » car ils le prenaient au premier moment pour le lion. Il me fit voir sur son épaule la marque des dents de l'animal.

Le matin, après avoir tenu une nouvelle réunion, je me remettai en route pour un autre village; mais comme les indigènes changent fréquemment de place pour aller chercher de l'herbe et de l'eau, je n'étais rien moins que certain de les trouver. Il arrivait souvent qu'après avoir voyagé lentement tout le jour, n'ayant pris pour déjeuner qu'une ration de lait, le soir, quand nous arrivions affaiblis à notre destination, tout avait disparu. On ne pouvait songer à suivre pendant la nuit les traces de la population émigrée, le plus souvent d'ailleurs il n'en existait aucune. Les seuls êtres vivants que nous apercevions étaient quelques corneilles ou quelques vautours, que notre arrivée dérangeait dans l'occupation de ramasser des débris d'aliments au milieu des ruines des cabanes de nattes. Ne sachant de quel côté nous diriger pour trouver de l'eau, nous étions réduits à nous asseoir par terre, peu disposés à parler ou même à penser; et, après nous être recommandés aux soins de notre Père céleste, nous nous couchions pour passer la nuit, troubles souvent par la visite des hyènes, des chacals ou même des lions, qui venaient tour à tour chercher des os à ronger dans le village abandonné. Le lendemain matin, notre première occupation était de chercher de l'eau; accompagnés de nos bêtes, nous suivions les traces qui paraissaient conduire à ce breuvage si ardemment désiré. Après avoir trouvé une eau ordinairement saumâtre et en avoir fait tout notre déjeuner, nous reprenions notre voyage solitaire, avançant lentement pour ne pas perdre la



trace, et nous estimant heureux si nous parvenions à découvrir les indigènes.

Ce qui précède peut donner une idée de ce que sont les tournées des missionnaires dans le pays des Namaquois ; quelquefois même le ministre de l'Évangile est soumis à des privations plus grandes encore. Quelques mots sur mon genre de vie dans la station trouveront naturellement ici leur place. J'ai déjà dit que je n'avais ni pain ni légumes. M. Bartlett de Pella m'envoya un jour un sac renfermant quelques livres de sel ; mais, en l'examinant, j'y trouvai autant de sable que de sel ; et comme je m'étais déjà habitué à me passer de cet assaisonnement, je suspendis le sac à un clou, où il demeura intact. Toute ma nourriture consistait en viande et en lait ; et encore je vivais des semaines entières de l'un de ces aliments exclusivement. Tout allait bien tant que j'en avais un des deux à ma disposition ; mais quelquefois ils venaient à manquer à la fois, et il n'y avait point dans le village de boutique où je pusse en acheter ; sans compter qu'il eût fallu me faire crédit, car je ne possédais pas un sou. M. Ebner, lors de son départ, m'avait vendu quelques brebis que j'avais conservées. Mes repas consistaient souvent en une tasse de lait le matin, une autre à midi, et une troisième le soir ; je prenais ce lait frais, aigri ou caillé ; car les Namaquois ne connaissent pas l'art de le préparer comme les Béchuanas. J'étais souvent réduit à faire de longs jeûnes et à faire usage de ce qu'on appelle la *ceinture de jeane* ; plus d'une fois, après le service du matin, il m'arriva de prendre mon fusil sur l'épaule, et de parcourir vainement la plaine ou la montagne pour chercher quelque chose à manger ; il me fallait revenir sans succès, poser mon arme, prendre la Parole de vie et m'adresser à mon troupeau. Je n'ai jamais pu m'habituer à demander, et souvent j'ai été mis à une rude épreuve ; mais souvent aussi un ami inconnu a déposé dans ma cabane quelques aliments que je trouvais avec des sentiments qui peuvent mieux se concevoir que se décrire. Je n'oublierai jamais la bonté de Titus Africane!, qui, lorsqu'il visitait la station, venait toujours me demander ce qu'il pouvait faire pour moi ; je lui remettais un peu de poudre et de plomb, avec lesquels il allait à la chasse, et presque toujours il me rapportait quelque chose : car il était d'une habileté extraordinaire à tirer.

Le contenu de ma garde-robe était marqué au même coin de

pauvreté. Les habits que j'avais apportés de Londres avaient malheureusement été tutes à la mode, et comme j'étais encore dans l'âge de la croissance, ils se trouverent bientôt en pièces. Il n'y avait pas, chez les Namaquois, de lingère, ni rien qui ressemblât à une repasseuse. La vieille femme qui lavait mon linge, quelquefois avec du savon, mais plus souvent avec de l'eau claire, était dans l'usage de convertir une de mes chemises en un sac, dans lequel elle enfonçait les autres sous forme de chiffons; je les en tirais telles quelles, et, plus d'une fois, j'ai été réduit à *tourner* ma chemise pour me procurer la sensation du linge propre. Ma bonne vieille mère m'avait appris à coudre et à tricoter dans les longues soirées d'hiver, et quand je lui disais que je voulais devenir « un homme », elle me répondait « Mon garçon, tu ne sais pas quel lot te doit échoir. » Elle avait raison : car j'ai souvent eu l'occasion de manier l'aiguille. Un jour, je me souvins qu'elle m'avait enseigné la manière d'unir le linge en le pliant avec soin et en frappant dessus avec un morceau de bois. Desirant avoir une chemise propre pour le dimanche, j'en pliai une, je la plaçai sur un bloc du plus beau granit, et me mis à la marteler de mon mieux. Africaner, venant à passer, me demanda ce que je faisais. « Je repasse ma chemise, » lui répondis-je. — « En vérité, » me dit-il, « vous vous y prenez d'une étrange manière. » La soulevant alors en face du jour, il me la montra criblée de trous, dont quelques-uns étaient aussi grands que le bout du doigt. Quand je quittai le pays, je ne possédais pas une demi-douzaine de chemises qui eussent encore les deux manches.



## XI.

Voyage dans la contrée des Griquois. — Le chef Coranna. — Désagréments d'une course à cheval. — Sommeil dans le sable. — Aspect de la rivière Orange. — La corneille et la tortue. — L'auteur boit de l'eau empoisonnée. — Bonté des Bushmen. — Sérénade dans le désert. — Une partie des voyageurs s'égarant. — L'auteur et son guide sont poursuivis par un lion. — Tourments de la faim et de la soif. — L'auteur aux prises avec les singes. — Phénomène du mirage. — Dernières extrémités. — Arrivée à la ville des Griquois. — Visite à Lattakou. — Délivrance providentielle. — Orage. — Nuit passée dans l'humidité. — Ressource inattendue. — Rencontre d'un hippopotame. — Arrivée à la station.

Après avoir vécu de cette manière pendant plusieurs mois, non sans voir fructifier la semence répandue dans les cœurs, je résolus de faire une nouvelle tentative pour trouver un endroit plus favorable à la mission ; et sur la demande d'Africaner, qui désirait beaucoup quitter le pays des Namaquois, je me décidai à visiter celui des Griquois, à l'orient du désert, pour examiner une localité qu'on lui offrait pour lui et pour son peuple, et dans laquelle il pouvait se transporter avec le plein agrément des chefs Griquois. Je fus accompagné de David et de Simon, les deux frères d'Africaner, et de son fils Jonker, avec Jantye Vanderbyle, notre guide en chef ; nous avions à notre départ huit chevaux, tant mauvais que bons. Nous primes chacun une couverture de peau de brebis, comptant, pour notre nourriture, sur notre chasse et sur ce que pourraient nous donner en chemin les Corannas.

Le chemin que nous devions suivre longeait le fleuve Orange, principalement sur la rive septentrionale. Malgré le voisinage d'une rivière abondamment pourvue d'eau, et quoique nous fussions dans un pays assez peuplé, nous eûmes beaucoup à souffrir de la soif et de la faim, parce qu'il se trouvait peu de villages sur la rive que nous suivions. Il nous fallait quelquefois gravir ou rampant des défilés de rochers dont les seuls hôtes étoient des singes aussi nombreux qu'impudents. Quelquefois aussi nous étions obligés de traverser le fleuve pour éviter des montagnes escarpées et sauvages dont le pied baignait dans l'eau. Quand nous arrivâmes aux cataractes, nous fûmes reçus avec bonté par un chef Corum nommé Paul, chez lequel nous nous arrêtâmes un jour. Il avait conservé un souvenir reconnaissant de l'accueil qu'il avait reçu lors d'une visite à notre station. Je fus heureux de retrouver l'occasion de lui annoncer l'Évangile, qu'il n'eût pas moins de plaisir à entendre une seconde fois. Le fleuve Orange, dans cet endroit, semble une plaine de plus d'une lieue de largeur, et entièrement couvert de mimosas. Les branches nombreuses de la rivière coulent entre ces arbres, pour former un peu plus loin des chutes subites qui donnent naissance à des nuages de poussière aqueuse. Comme il était convenu que nous ne partirions qu'au coucher du soleil, je me dirigeai à midi du côté de la rivière; et supposant, d'après le bruit des chutes, qu'elles étaient peu éloignées, je résolus de m'y rendre; mais bientôt, accablé de fatigue, je m'assis à l'ombre d'un buisson, où je ne tardai pas à m'endormir profondément. Vers le soir, inquiets de ma disparition, nos gens se mirent à suivre mes traces jusqu'à ce qu'ils m'eussent trouvé; et j'appris à mon réveil que j'avais couru de grands dangers de la part des panthères. Nous reprîmes notre voyage, et nous entrâmes dans une vallée remplie d'une espèce de mimosa dont les épines ressembloient à des hameçons. Nous doublâmes le pas, desiroux de gagner le sommet des collines qui étaient devant nous, avant que les lions, dont nous entendions les rugissements dans le lointain, descendissent vers la rivière.

Mais comme l'obscurité croissante nous empêchait d'apercevoir les limites des buissons, il arrivait souvent que le cavalier était arraché de dessus sa monture et jeté à terre, ou bien laissait accrochée aux épines une partie de son pantalon ou de son ha-

bit; tellement que, lorsqu'enfin nous atteignîmes l'autre côté de la vallée, nous étions en haillons et tout sanglants. Pour éviter le cours sinueux de la rivière, il nous arrivait souvent de nous diriger en droite ligne vers le tournant prochain sans suivre de sentier frayé. Nous arrivâmes vers un de ces tournants à une heure fort avancée, et, comme il faisait très-obscur et que les bords étaient escarpés, nous n'osâmes pas nous hasarder plus loin, craignant de plonger dans l'eau que nous entendions murmurer sous nos pieds, et peu curieux de la société des hippopotames.

Comme nous ne connaissions pas les lieux, ni où pouvaient se trouver les Bushmen qui habitaient la contrée, nous ne fîmes point de feu de peur de nous faire découvrir; d'ailleurs, nous n'avions rien à faire cuire. Il n'y avait point d'arbre dans cet endroit, et nous nous couchâmes entre des collines de sable mouvant. Le vent était froid, et nous étions peu couverts, ayant perdu la moitié de nos chevaux, et avec eux le plus grand nombre de nos peaux de mouton. Je me rappelai alors l'expédient employé en pareille circonstance par M. Haensel, missionnaire morave, et, comme lui, je fis un trou dans le sable où je m'enterrai jusqu'au cou. Je me trouvai bientôt si à mon aise, que je fis l'éloge de mon système à un de mes compagnons, qui suivit mon exemple. Je lui dis alors que le missionnaire, dont je viens de parler, s'étant un jour enseveli dans le sable sur le bord de la mer, vit tout à coup avec effroi s'approcher de lui des crâbes gigantesques, qui furent tenus à distance par son chien fidèle. « Et que ferions-nous, » me répondit-il, « s'il survenait un lion?—Nous n'avons rien à craindre, lui dis-je du plus grand sang froid; il ne s'amuserait pas à manger des têtes, ayant à sa disposition des corps entiers. Ces paroles dissipèrent ses craintes, et je ne me rappelle pas avoir si bien dormi de tout le voyage.

Le fleuve, dans le dédale capricieux de son cours, traversait quelquefois d'immenses précipices, qu'on ne pouvait envisager sans terreur; puis on le voyait reparaitre tout à coup sous forme d'un lac transparent, dont le sein tranquille réfléchissait une multitude de saules et de mimosas, et qu'animait une riche variété d'oiseaux du plus beau plumage, mais qui n'avaient pas de chant; c'étaient des oies et des canards sauvages, des bécassines, des flamants qui paissaient tranquillement sous les ombres de la rive, ou qui se chauffaient au soleil sur les îlots verts,

bien loin des pièges du chasseur. On voyait aussi des hirondelles raser de l'aile la surface du miroir liquide, tandis que les corbeaux enroués cherchaient leur nourriture journalière parmi les tribus aquatiques ou faisaient resonner leur basse-taille sur les dômes arrondis des saules pleureurs. De temps en temps des troupes de pintades venaient ajouter à cette scène leurs cris perçants et leur vol en tourbillon, quand elles quittaient les îles du fleuve pour gagner les embages de la rive, ou elles passaient la nuit sur les branches les plus élevées des acacias. Mais là aussi regne cette malediction.

On voit planer dans les airs les milans et les faucons, épiant tous les mouvements de ces peuplades pacifiques, et prêts à fondre avec la rapidité de la flèche sur un jeune canard qui s'écarte de sa mère, ou sur un lièvre qui laisse l'abri protecteur d'un buisson; des renards se glissent sournoisement le long du fleuve pour surprendre quelque malheureux volatile, la couleuvre ou le serpent vert monte sur un arbre pour sucer des œufs ou pour dévorer de jeunes oiseaux, tandis que la tribu arlée, s'unissant contre l'ennemi commun, se rassemble autour de l'arbre et perce l'air de ses cris. Le tigre d'Afrique vient aussi prendre sa part du butin; à l'aide de ses griffes aiguës, il grimpe sur les arbres au milieu de la nuit, et va saisir la pintade sur son juchoir aérien. La hyène est occupée à dévorer quelque chevreau égaré ou à disputer le cadavre d'une antilope; et, pour compléter le tableau, on entend rugir à quelque distance le lion qui cherche sa proie. L'homme, de son côté, qu'on a surnommé avec raison « le grand ennemi de l'homme, » ne l'est pas moins des oiseaux, des quadrupèdes et des poissons. Partout où il porte ses pas il cherche à satisfaire son appétit aussi varié qu'insatiable; bien plus, il ne craint pas d'attaquer l'éléphant colossal, de braver le regard foudroyant du lion, et d'immoler, pour le seul intérêt de son amusement, des êtres mollusifs et pisibles.

Un jour que j'étais assis sur un rocher, attendant que le soleil eût séché ma chemise que j'avais lavée, je vis une corneille s'élever de terre portant un objet suspendu à ses pieds. Je la fis remarquer à mes compagnons, qui me dirent : « Ce n'est qu'une corneille avec une tortue, vous allez voir celle-ci tomber tout à l'heure, » elle tomba en effet. La corneille descendit aussi et bientôt je vis la tortue remonter à une hauteur plus grande,

d'où elle tomba encore suivie aussitôt de la corneille. Je courus avec un de mes hommes à l'endroit de la chute, et je fis envoler l'oiseau de dessus la tortue mise en pièces, dont elle avait déjà commencé à faire son repas. En regardant autour de moi sur la surface plane du rocher, j'aperçus une multitude de débris qui témoignaient que la même scène se renouvelait depuis de longues années; et sur mon observation que je n'aurais pas cru la corneille si avisée, mon compagnon me répondit que les milans faisaient la même chose; ce que j'ai eu souvent l'occasion d'observer moi-même.

Nous rencontrâmes peu d'habitants dans notre voyage le long du fleuve, parce que la plupart d'entre eux avaient passé sur l'autre rive. Nous trouvâmes sur notre route deux des cabanes de roseaux de M. Sass, qui, ainsi que M. Helm, avait partagé bien des années la vie errante et misérable des Corannas sur ces bords stériles du fleuve Orange, que sa chaleur excessive a fait comparer à un four. Quand nous avons le bonheur de rencontrer quelque indigène qui avait participé aux enseignements de ces hommes dévoués, nous nous sentions à notre aise, et nous recevions davantage que le simple verre d'eau froide de l'hospitalité ordinaire. Nous trouvâmes d'autres hôtes qui non-seulement nous refusèrent à manger et à boire, mais qui nous obligèrent à passer la nuit, après une journée de fatigues, dans des endroits que les lions honoraient de leurs visites nocturnes : mais la miséricorde divine nous gardait.

Je fus protégé surtout d'une manière remarquable dans une occasion où l'on eût pu croire que ma carrière touchait à son terme. Nous étions arrivés au bord du fleuve de bonne heure dans l'après-midi, après avoir cruellement souffert de la chaleur en traversant une plaine. Mes compagnons, qui étaient en avant, m'avaient précédé dans un village des Bushmen situé sur une hauteur à quelque distance de la rivière. Je me rendis, conduit par mon cheval, vers un petit étang d'eau stagnante que le fleuve en se retirant avait formé sur une branche desséchée de son cours. Ayant mis pied à terre je pénétrai jusqu'à l'eau en écartant les buissons, et me couchant par terre je bus abondamment. A peine fus-je relevé que je me sentis dans la bouche un goût singulier; examinant alors l'eau plus attentivement et remarquant l'espèce de barrière qui l'entourait, je fus tout à coup frappé

de la pensée que cette eau pouvait bien avoir été empoisonnée pour tuer le gibier. Je quittai cet endroit, et aussitôt je vis accourir hors d'haleme un Bushman du village voisin qui me saisit par la main en donnant des signes de frayeur, comme pour m'empêcher d'aller vers l'étang; il parlait avec la plus grande animation, bien que je ne pusse pas le comprendre; mais quand je lui fis entendre par signes que j'avais lu, il resta quelques instants sans pouvoir prononcer un seul mot, puis se mit à courir au village. Je le suivis, et quand je remis pied à terre, vraisemblablement pour la dernière fois, les pauvres Bushmen et leurs femmes m'environnèrent avec les témoignages d'une profonde compassion. Mes compagnons s'attendaient à me voir tomber d'un instant à l'autre; personne n'ouvrait la bouche. A la vue de tous ces visages consternés je me mis à sourire, ce qui produisit sur eux l'effet d'une étincelle électrique: tous se mirent aussitôt à babiler et à chanter; les femmes, pour exprimer leur joie, frappaient de leurs coudes leurs côtes nues. Cependant je ne tardai pas à sentir une violente agitation intérieure; mes artères trop pleines semblaient prêtes à éclater; mon pouls avait acquis une rapidité excessive et j'éprouvais dans la tête un léger vertige. Nous fîmes comprendre aux indigènes que j'avais besoin de solanum, plante du pays dont le fruit, assez semblable à un œuf pour la forme et la grosseur, agit comme émétique. Ils coururent dans toutes les directions sans pouvoir en trouver. Je fus sauvé néanmoins par une transpiration abondante et en buvant une grande quantité d'eau pure. La sensation étrange et douloureuse que j'avais éprouvée se dissipa peu à peu, mais elle ne passa entièrement qu'au bout de quelques jours. <sup>1</sup>

Je fus profondément touché de la sympathie que me témoignèrent ces pauvres Bushmen, auxquels nous étions complètement étrangers. Quand ils me virent sourire, ils nous assourdirent des témoignages de leur satisfaction avec ce claquement particulier de la langue qui caractérise leur idiome. « Et ces barbares nous

<sup>1</sup> Pour empoisonner les eaux, les Bushmen se servent ordinairement de végétaux, comme l'*amaryllid toxicaire*, qui est fortement chargée d'alcali, de quelques espèces d'euphorbe, et d'autres encore. Ils emploient de préférence pour leurs flèches le venin du serpent, quelquefois même ils ont recouru à ce venin pour empoisonner de petites sources, lorsqu'ils sont pressés et qu'il s'agit d'arrêter des ennemis qui les poursuivent.



traitèrent avec beaucoup d'humanité, » pour parler le langage de l'Apôtre ; ils nous donnèrent de la viande de zèbres qui étaient morts pour avoir bu de la même eau le jour précédent. Ce présent nous fut on ne peut plus agréable ; car, ayant jeûné depuis le matin, nous étions en bonne disposition pour un repas ; et bien que l'eau empoisonnée eût en partie émoussé mon appétit, je n'en savourai pas moins avec plaisir une tranche grillée de cette chair noirâtre parée de sa graisse jaune.

Le lendemain matin je distribuai à ces pauvres gens une bonne partie de notre petite provision de tabac, présent qu'ils reçurent avec les démonstrations de joie les plus extravagantes. J'eus le chagrin, faute d'un interprète, de ne pouvoir presque rien leur dire de Celui qui est venu racheter les pauvres et les petits.

Ces Bushmen étaient venus du désert qui se trouve au nord du fleuve, pour chercher de l'eau ; ils vivaient des produits de leur chasse, soit en faisant tomber le gibier dans une fosse qui leur servait de piège, soit en le tuant avec l'eau empoisonnée. Ils avaient constamment à craindre les attaques des Corannas qui occupaient la rive opposée, et dont ils ne se faisaient pas scrupule de s'approprier le bétail quand ils en trouvaient l'occasion. Ce n'était à leurs yeux qu'une juste représaille, s'imaginant, non sans raison, qu'une portion de la surface de la terre devait être leur propriété, et que par conséquent d'autres n'avaient pas le droit de tuer *leur* gibier, ni d'enlever *leur* miel.

Le septième jour, parvenus à un endroit de la rivière qu'on appelle Quis, nous résolûmes de nous diriger en ligne droite vers Griqua-Town, en laissant le fleuve Orange bien loin à notre droite. Nous avions mangé le matin quelque peu de viande, et nous en avions conservé par précaution de quoi faire encore un repas. Vers le soir, nous trouvâmes sur notre chemin quelques vieilles cabanes, autrefois entourées de plantations de tabac qu'on arrosait avec l'eau de la rivière voisine. Nous passâmes la soirée dans une de ces cabanes ; mais à peine avions-nous fini de chanter notre cantique du soir, que les hurlements plaintifs de la hyène et les aboiements peu harmonieux du chacal nous annoncèrent de loin dans quelle société nous allions passer la nuit. Bientôt les ronflements des hippopotames et les gémissements des hiboux vinrent figurer dans ce concert improvisé. Après avoir passé une nuit qui n'était rien moins qu'agréable, nous nous

aperçûmes le matin que plusieurs de nos chanteurs nocturnes avaient porté leurs pas très-pres de la porte de notre cabane.

Avant de nous remettre en route, nous tîmes conseil pour décider si nous devions finir la très-petite quantité de viande qui nous restait, ou bien si nous devions la garder encore. On résolut de la conserver jusqu'au soir. Nous cherchâmes en vain des ognons d'ixia. La seule ressource qui nous restait était, suivant l'usage du pays, de nous remplir le corps d'autant d'eau qu'il en pouvait contenir. Nous n'avions pas de vases pour en emporter; et d'ailleurs nos chevaux étaient hors d'état de rien porter de plus que nos personnes. Vers le soir, nous eûmes à gravir et à descendre successivement plusieurs collines de sable, ce qui nous occasionna une fatigue extrême, épuises comme nous l'étions par un jeûne de deux jours. Vanderhyle et moi nous marchions un peu en avant de nos trois compagnons, quand nous les vîmes rester en arrière; supposant qu'ils s'arrêtaient pour allumer leurs pipes, nous continuâmes à pousser nos chevaux sans nous inquiéter de cette circonstance. Au bout de quelque temps, ne les apercevant plus, nous fîmes halte pour les hélér, mais rien ne nous répondit. Nous tirâmes un coup de fusil qui n'eut pas plus de succès, et force nous fut de poursuivre notre route dans la direction indiquée. Étant parvenus à une plaine rase, nous descendîmes de cheval pour allumer un feu; un second coup de fusil fut tiré, et nous attendîmes avec anxiété le résultat de ces signaux; mais le plus effrayant silence continua de regner autour de nous. Après avoir tenu conseil, autant que le permettait la soif qui brûlait nos lèvres, sur ce qu'il y avait à faire, voyant un égal danger à retrograder ou à poursuivre notre route, nous nous décidâmes à rester où nous étions pour y attendre le jour. Là-dessus, nous crûmes pouvoir encore tirer un coup de fusil. Une voix répondit enfin à ce dernier signal; mais ce fut celle d'un lion qui paraissait être fort près de nous. N'ayant sous la main, pour faire du feu, que de l'herbe sèche, nous nous empressâmes de remonter sur nos chevaux, et nous les poussâmes du côté d'une chaîne de montagnes qu'on appelle les montagnes Longues; l'obscurité croissait à mesure que nous avançions, et comme nos montures ne pouvaient aller qu'au pas, nous craignions à chaque instant d'être atteints par notre ennemi, dont nous entendions distinctement l'approche toutes les fois que nous

nous arrêtions pour écouter. Quand nous eûmes atteint le défilé de la montagne, désespérant de lui échapper, nous résolûmes de gravir un roc escarpé du haut duquel nous pussions le combattre à coups de pierre; car il ne nous restait que deux balles. Après nous être traînés à grand'peine avec nos montures jusqu'à ce lieu présumé de refuge, nous le trouvâmes trop inégal pour qu'il fût possible d'y rester, et de plus nous n'avions pas le plus petit morceau de pierre à notre disposition. Bientôt la frayeur de nos chevaux nous avertit que l'objet de nos craintes était tout près de nous sur nos derrières. Nous fûmes donc contraints de remonter à cheval et de continuer à suivre le sentier tracé, dont nous ne pouvions reconnaître qu'avec la plus grande difficulté les sinuosités perpétuelles à travers les buissons, le sable et les pierres. Autour de nous s'élevaient, comme des tours, d'immenses rochers noirâtres, et le silence effrayant de la nuit n'était interrompu que par les grognements de quelque singe solitaire ou par les cris plaintifs de ses petits. Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin quand le lion fit entendre un rugissement terrible qui retentit d'écho en écho, comme si nous eussions été dans l'ancre même de notre ennemi. Au moment où nous sortions du défilé dans lequel nous étions engagés, nous fûmes réjouis par la vue du croissant de la lune qui se levait brillante à l'orient. Nous remîmes pied à terre, et nous serions volontiers restés étendus sur le sable, épuisés comme nous l'étions par la fatigue; mais la soif, jointe au danger que nous courions de fournir au lion son souper, nous força de nous remettre en marche; car nos chevaux étaient complètement surmenés.

Nous poursuivîmes pendant plusieurs heures notre marche lente et silencieuse. Notre langue collée à notre palais par la soif nous rendait la conversation extrêmement difficile. A la fin nous atteignîmes un endroit où se trouve quelquefois une chute d'eau lorsqu'il a plu; mais il était trop tard pour gravir la colline où nous aurions pu trouver cette eau tant désirée. Nous laissâmes aller à l'aventure nos pauvres chevaux épuisés, et, après avoir ramené un peu de salive dans notre bouche en allumant nos pipes, nous fîmes nos conjectures sur le sort de nos compagnons égarés. Nous fléchîmes le genou devant Celui dont la protection nous avait gardés, et nous nous étendîmes par terre, la tête posée sur nos selles en guise d'oreillers. Le dernier son que nous enten-

dimes fut le rugissement éloigné du lion; mais nous étions trop épuisés pour éprouver rien qui ressemblât à la crainte. Le sommeil vint bientôt à notre aide, et il nous transporta dans un monde idéal qui formait le plus étonnant contraste avec notre situation réelle. Je songeai, durant mon trop court repos, que j'étais sous des berceaux de verdure dignes du paradis, charmé par les accents d'une musique qui semblait tomber de la harpe des anges; c'était le vent de la nuit qui descendait de la montagne voisine. Je me figurais traverser successivement plusieurs ruisseaux dans lesquels je me baignais avec délices; j'étais à ma soif à des sources cristallines qui sortaient d'une montagne d'or couronnée d'une fraîche et riche verdure. Ces sensations délicieuses se prolongèrent jusqu'au point du jour; nous nous réveillâmes alors sans pouvoir articuler une parole, les yeux enflammés et tout le corps brûlant comme un charbon de feu. Nous sentions pourtant un peu moins notre fatigue, mais il nous fallut fumer encore une pipe avant de pouvoir parler.

Mon compagnon alors me montra un rocher en saillie, près du sommet de la colline, où nous devions trouver de l'eau s'il y en avait quelque part. Je n'y dirigeai arme du fusil, pendant qu'il allait de son côté à la recherche des chevaux. Je gravis péniblement la montagne jusqu'à l'endroit où l'eau avait dû se trouver autrefois; mais je le trouvai aussi desséché que la plaine de sable qui s'étendait au-dessous. Après être resté quelques minutes à chercher de l'eau, mes chevaux, je redescendis, et étant venu à tousser, je me vis entouré à l'instant d'une centaine de singes. Ils sautaient de pierre en pierre avec des grognements et d'affreuses grimaces, qui semblaient annoncer une attaque soudaine. Je les tins en respect avec mon fusil qui était chargé; mais je connaissais trop bien leur caractère pour faire feu, car si j'en avais blessé un seul, les autres m'auraient dépecé de ma peau en cinq minutes. Quelques-uns m'approchèrent jusqu'à toucher mon chapeau lorsque je passais sous des saillies de rocher. Quand enfin je fus arrivé dans la plaine, ils parurent tenir entre eux un bruyant conseil touchant ce qu'ils avaient fait ou ce qu'ils comptaient faire. Une fois en lieu de sûreté, je résolus d'en abattre deux des plus insolents, et j'avais déjà le doigt sur la détente de mon fusil, lorsque la pensée me vint que je leur devais de la reconnaissance pour m'avoir laissé échapper sain et sauf,

je les épargnai à mon tour, et ils purent se féliciter tranquillement de la frayeur qu'ils m'avaient causée.

Je vis bientôt paraître Jantye avec les chevaux. Mes regards, plus expressifs que des paroles, lui apprirent qu'il n'y avait point d'eau. Nous sellâmes nos pauvres montures, épuisées de fatigue au delà de toute expression, bien qu'elles eussent trouvé à brouter un peu d'herbe. Nous nous dirigeâmes alors vers un endroit appelé Witte-Water, où nous ne pouvions guère espérer d'arriver avant l'après-midi, si même nous y arrivions jamais; car il nous fallut bientôt mettre pied à terre et traîner péniblement nos chevaux sur une plaine brûlante, où les apparences trompeuses du mirage nous mettaient à la torture; nous avions sous les yeux des tableaux enchanteurs de lacs et d'étangs semés de charmants îlots, et d'arbres immenses que la brise agitait sur leurs bords. Quelquefois il nous semblait voir un port marchand en pleine activité, avec le mouvement des radeaux et des avirons; ailleurs c'étaient des lacs d'un aspect ravissant qui semblaient créés d'hier, et dignes de figurer dans les points de vue du jardin d'Eden. Quelquefois, quand mon compagnon était à quelque distance en avant avec les chevaux, ils m'apparaissaient comme soulevés de terre et marchant dans l'air comme d'immenses colonnes animées.<sup>1</sup> Quand nous trouvions d'anciennes fourmilières ouvertes par le pangolin,<sup>2</sup> nous nous empressions d'y introduire nos têtes pour interposer un corps opaque entre nos cerveaux en délire et les rayons d'un soleil dévorant. Pas un seul rocher qui pût nous procurer un ombrage; rien que des buissons dépouillés de leur sève et desséchés comme s'ils eussent passé

<sup>1</sup> On sait que le mirage est produit par la raréfaction des couches inférieures de l'atmosphère; cette raréfaction est produite elle-même par la chaleur intense que les rayons du soleil communiquent au sable. Les Béchuanas appellent ce phénomène *Moénéné*; aussi ai-je rendu par ce mot le passage d'Essa c XXXV, 7 où nos versions traduisent « terre sèche. »

<sup>2</sup> Littéralement le *mangeur de fourmis* (*the ant-eater*). Il y a deux quadrupèdes qui vivent de fourmis: c'est le pangolin, dont tout le corps est revêtu de grosses écailles tranchantes, disposées en tuiles, et qu'il relève en se mettant en boule quand il craint un danger, et le fourmilier ou tamanoir, animal veulé, à long museau, terminé par une petite faucille sans aucune dent; il en sort une langue filiforme qui peut s'allonger beaucoup, et qu'il fait pénétrer dans les fourmilières et dans les nids de termites, où elle attrape ces insectes au moyen de la salive visqueuse dont elle est enduite. La première espèce ne se trouve qu'en Afrique et en Asie; la seconde appartient exclusivement à l'Amérique.

par le feu. Aucune apparence de création animée n'arrivait à nos yeux ni à nos oreilles, si ce n'est le chant perçant d'une sorte de grillon dont le bruit semblait augmenter avec l'intensité de la chaleur. Nous n'avions pas aperçu un seul nuage depuis notre départ.

Nous éprouvions un désir irrésistible de nous arrêter sous chaque buisson qui nous présentait le plus léger abri contre le soleil ; le sommet de notre tête brûlait comme s'il eût été couvert de charbons ardents, et nos esprits commençaient à s'égarer. Mon compagnon touchait au délire du désespoir. Désirant lui épargner le plus de fatigue possible, j'avais longtemps porté le fusil ; il me le demanda, en apparence pour me soulager ; mais bientôt ses mouvements devinrent tels, que je m'empressai d'en reprendre possession.

Mon anxiété parvint alors à son comble, ignorant comme je l'étais de la route qui souvent était difficile à reconnaître, et mon guide fidèle ayant perdu tout espoir. Les chevaux n'avançaient qu'avec une extrême lenteur, et encore fallait-il les trainer, ce qui exigeait les efforts les plus pénibles. Nous avions perdu la parole et même la faculté de nous exprimer par signes ; la pipe même, notre dernière ressource, finit par nous devenir indifférente. Après être longtemps restés couchés sous un buisson, quel soulagement n'éprouvai-je pas quand mon guide me montra du doigt une colline éloignée, au pied de laquelle il paraissait y avoir de l'eau ! Le courage nous revint à cette vue ; mais ce ne fut qu'avec les plus douloureux efforts que nous y parvîmes fort tard dans l'après-midi. Ayant encore assez de jugement pour ne pas aller boire tout de suite, j'obtins à grand-peine de mon compagnon qu'il ne le fit pas non plus. Nos chevaux s'approchèrent de l'étang et consommèrent presque toute l'eau qui restait ; car nous nous aperçûmes que des chevaux sauvages étaient venus peu de temps auparavant étancher leur soif en cet endroit, ne nous laissant qu'une très-petite quantité d'eau, et encore était-elle gâtée.

Rafraîchis par quelques moments de repos, nous bûmes enfin, et cette eau fangeuse, nauséabonde et remplie d'animalcules, nous parut un breuvage délicieux. Nous nous reposâmes et nous bûmes alternativement jusqu'à ce que la vue du soleil qui se couchant à l'occident nous obligea de nous remettre en

marche pour atteindre Griqua-Town le même soir. Bien que nous nous fussions rempli l'estomac d'eau (si l'on peut appeler ainsi un pareil breuvage), notre soif revint bientôt plus dévorante encore ; et nos forces étaient épuisées quand nous atteignîmes à une heure avancée la demeure de M. Anderson.

Je me présentai à la porte sans parole, les yeux hagards, les membres amaigris, couvert de sueur et de poussière, et j'obtins bientôt, par le moyen des signes, cette langue universelle, un verre d'eau pour mon compagnon et pour moi. M. Anderson, qui ne se serait pas plus attendu à me voir arriver du pays des Namaquois que de celui de la lune, ne pouvait revenir de son étonnement quand il apprit qui j'étais. Son excellente compagne s'empressa de faire du café et de préparer quelques aliments, dont je n'avais pas goûté depuis trois jours ; je sentis en les mangeant toutes les facultés de mon âme revivre, comme si je me fusse entretenu avec un ange ; et ce bienheureux festin me rendit la raison et le sentiment en même temps que les forces.

On me donna pour me reposer une couche assez dure qui me parut un lit de plumes. Je priai M. Anderson de placer à ma portée un seau d'eau ; il refusa prudemment de satisfaire à cette demande, mais il me laissa un gobelet rempli, d'une grandeur plus qu'ordinaire ; tel était l'état de fièvre où je me trouvais, que je le vidai en entier aussitôt qu'il m'eut quitté. Après avoir repassé dans mon souvenir avec reconnaissance envers Dieu les événements de ces derniers jours, je m'endormis, et le matin je me levai aussi reposé que si je n'avais ni vu le désert ni senti la soif. Nous restâmes quelques jours dans cet endroit, pendant lesquels arrivèrent nos compagnons perdus ; ainsi que nous le pensions, ils s'étaient dirigés du côté de la rivière, et avaient ainsi évité la torture à laquelle nous avions pensé succomber.

La société des frères Anderson et Helm, avec leurs compagnons d'œuvre, fut un rafraîchissement pour mon âme. La présence d'une assemblée nombreuse et attentive et le bourdonnement animé de l'école m'enrent bientôt fait oublier mes fatigues ; ce fut avec joie que je rendis mon témoignage à l'Évangile de grâce qui avait été si béni parmi les Griquois. Désirant visiter un endroit appelé Daniel's Kuil, résidence de Nicolas Bérerd, à dix-huit lieues au nord de Griqua-Town, et aussi Lattakou, qui se trouvait à dix-huit lieues plus loin sur la rivière de Kuruman,

j'eus le bonheur d'avoir pour compagnons de voyage M. et M<sup>me</sup> Anderson. Nous reçûmes dans ce voyage une nouvelle manifestation de la bonté de la Providence. Après que nous eûmes quitté Daniel's Kool, Nicolas Berend, qui nous servait de guide, perdit son chemin avant d'arriver à une source qu'on appelait la Source du Chaumeau. Cela nous obligea de nous arrêter faute d'eau; Nicolas, qui était un homme adroit et intelligent, nous fit observer à plusieurs reprises, dans le cours de la source, que c'était une chose très-extraordinaire, presque mystérieuse, qu'il eût pu perdre un sentier qu'il connaissait si bien. Le matin, nous renimes les bœufs sous le joug et nous nous rendîmes vers la source qui se trouvait fort loin, à notre droite; en y arrivant nous reconnûmes avec admiration que nous avions été dirigés à notre insu par une sagesse supérieure à la nôtre: car plusieurs lions avaient récemment quitté la source, près de laquelle ils paraissaient avoir passé toute la nuit.

Nous fûmes accueillis cordialement par les frères de Lattakou, où nous demeurâmes quelques jours. C'était la première fois que je voyais des Bechuanas, me doutant peu alors qu'ils dussent être le champ de mes travaux futurs. Comme j'aurai l'occasion de revenir longuement plus tard sur la mission des Bechuanas, il est inutile d'en parler ici.

Nous revînmes à Griqua-Town, et après avoir pris toutes les informations désirables relativement au but de ma visite, je me disposai à retourner dans le pays des Namaquois.

Nous nous mîmes en route dans l'après-midi. Quand je dis adieu à ces chers frères avec lesquels j'aurais voulu pouvoir passer un mois entier, M. Anderson nous fit observer que l'état du ciel semblait annoncer un orage; mais comme ces apparences se dissipent souvent sans amener une goutte de pluie, nous nous mîmes en route, confiants dans la force de nos chevaux restaurés. M<sup>me</sup> Anderson nous avait donné une petite provision de biscuit, qui fut placée dans un sac renfermant aussi du tabac. Nous comptions passer la nuit à Witte-Water; mais, longtemps avant d'y arriver, nous fûmes surpris par un orage terrible. Les éclats du tonnerre étaient assourdissants, et nos chevaux s'emportaient fréquemment à la lueur des éclairs. Le ciel versait des torrents, tellement que nous étions mouillés jusqu'aux os quand nous atteignîmes l'endroit où nous devions nous arrêter. Nous lais-



sâmes nos chevaux en liberté, et nous nous assîmes tout trempés sous un buisson qui ne pouvait nous servir d'abri ni contre la pluie ni contre le vent, l'un et l'autre si glacés que nous craignons de périr de froid. Quand la violence de l'orage fut calmée, nous finîmes après de longues recherches par découvrir quelques substances susceptibles de prendre feu, et nous parvînmes à en faire avec le seul morceau d'amadou que la pluie eût épargné; mais ce fut en vain que nous cherchâmes des combustibles pour entretenir notre feu; nous jetâmes loin de nous nos vêtements dont nous ne pouvions supporter le poids glacé, et nous nous dispersâmes dans tous les sens pour trouver quelque chose à brûler. Nous étions parvenus à rassembler quelques petits fagots, lorsque nous aperçûmes quatre hyènes qui nous lançaient des regards courroucés et semblaient décidées à nous attaquer. Nous les fîmes reculer quelque peu à coups de pierres; mais hélas! la faible lueur du feu que nous avions laissé avait disparu, et nous ne pouvions retrouver la trace de nos pas. A nos cris pour appeler l'homme que nous avions chargé d'entretenir le feu, ne répondaient que les affreux hurlements des hyènes. Pour mettre le comble à notre détresse, un second orage vint fondre sur nous, accompagné d'un vent qui semblait transpercer nos corps presque nus. Après de longues recherches nous trouvâmes enfin notre homme endormi et notre feu éteint. Nous jetâmes de désespoir les combustibles que nous avions apportés, résolus de braver sans défense le froid et la pluie; et chacun se laissa tomber sur la peau de chèvre qui lui avait servi de selle, avec la triste perspective de greloter jusqu'à ce que le soleil du lendemain vint nous réchauffer. Contre toute attente nous nous endormîmes; comme j'avais essayé de creuser la terre pour arriver jusqu'au sec, je me trouvai le corps à moitié enterré dans le sable humide. J'essaierais en vain de décrire la sensation que j'éprouvai quand je me réveillai au point du jour, glacé, raidi, pris de vertiges et les cheveux empâtés de boue. Nous nous traînâmes jusqu'à un étang formé par la pluie pour nous y laver des pieds à la tête; et après avoir tordu nos vêtements chargés d'eau nous les mîmes tels quels, obligés que nous étions de poursuivre notre route. Avant de partir nous voulûmes nous procurer la jouissance de goûter notre biscuit; mais il se trouva que la pluie, imbibant à la fois le biscuit et le tabac auquel on l'avait imprudemment

mêlé, avait réduit le tout à l'état d'une pâte noirâtre. Tout fumeurs que nous étions, un pareil plat ne pouvait être de notre goût, et il fallut suppléer par quelques bonnes gorgées d'eau fan-gense au déficit de nos provisions.

Quand le soleil fut parvenu à la moitié de son cours, la chaleur devint extrême; et si nous avions été presque gelés pendant la nuit, peu s'en fallut que nous ne fussions brûlés pendant le jour; avant que nous eussions retrouvé de l'eau, ce qui n'arriva que le lendemain soir, nous aurions payé au poids de l'or une bouteille de celle où nous nous étions lavés le matin. Notre retour différa peu de notre premier voyage: l'un et l'autre se passèrent comme ceux de l'Apôtre, « en jeûnes souvent. » Une Providence pleine de bonté veillait sur nous, et plus d'une fois elle intervint en notre faveur de la manière la plus remarquable. Un jour, par exemple, nous avions passé vingt-quatre heures sans nourriture; épuisés de fatigue, nous regardions tristement le soleil descendre à l'occident sans espoir de rien trouver pour calmer les angoisses de la faim, quand tout à coup nous aperçûmes à une grande distance un tourbillon de poussière qui approchait de nous avec la rapidité de l'autruche. C'était un malheureux daïn serré de près par un chien sauvage, qui le poursuivait sans doute depuis longtemps, car il l'atteignit à quelques cents pas de l'endroit où nous étions et l'étrangla immédiatement. Nous nous empressâmes, comme on le pense bien, de prendre possession de cette proie, dont le chasseur semblait fort disposé à nous contester la propriété. Je fis la proposition de lui en abandonner la moitié. « Non, » répondit un de nos hommes, « il n'a pas aussi faim que nous; car il n'aurait pu courir si vite. »

La veille au soir du jour où nous revînmes dans nos foyers, nous courûmes un grand danger de la part d'un hippopotame qui nous poursuivait pendant que nous traversions la rivière, et dont les roufflements furieux faisaient retentir les échos d'alentour. Si nous avions mis un moment de plus à parvenir sur la rive opposée, ce retard n'eût pu qu'être fatal à l'un de nous. Ces animaux sont généralement timides quand on les laisse tranquilles dans leurs lacs ou dans leurs fleuves; mais quand ils ont été chassés pendant plusieurs années et qu'ils ont reçu des blessures, ils finissent par devenir très-dangereux. Un indigène qui

avait fait feu à la chasse sur un hippopotame, l'ayant manqué et n'ayant pas su s'échapper assez vite, eut le corps littéralement coupé en deux par les énormes dents du monstre.

Nous arrivâmes bientôt après dans un des villages d'Africaner; et ce fut avec la plus vive gratitude pour notre Père céleste que nous repassâmes dans notre mémoire toutes ses miséricordes. Africaner se montra très-satisfait du résultat de nos recherches; mais il ajourna pour le moment son projet d'émigration. Je repris donc mes travaux, malgré une grande sécheresse qui occasionna une famine dans la contrée. On profitait avec empressement des moyens de grâce, et la bénédiction du Saint-Esprit accompagnait mes paroles, surtout dans nos assemblées du dimanche; tel était l'attachement que la population me témoignait, que pendant longtemps je n'osai point parler du projet que j'avais de faire un voyage au Cap.



## CHAPITRE XII.

Voyage au Cap. — Puissance de l'Évangile. — Position critique d'Africaner. — Scène plaisante. — Incredulité d'un fermier. — Visite d'Africaner au Gouverneur. — Sensation qu'il produit. — L'auteur est attaché à la mission chez les Béchuanas. — Voyage d'Africaner à Tattakou. — Sa mort. — Ses premières expériences chrétiennes. — Son rêve. — Abandon de la mission. — Elle est reprise par les Wesleyens. — Difficultés attachées aux missions dans le sud de l'Afrique.

Frappé de l'utilité dont pourrait être pour l'avenir de la mission une visite d'Africaner au Cap, qui établirait des relations entre lui et la Colonne, je lui proposai de m'accompagner dans mon voyage. Ce ne fut pas sans peine que je parvins à vaincre ses craintes et celles de son peuple ; car il était toujours proscrit aux yeux de la loi, et sa tête avait été mise à prix pour mille rixdales. Au bout de trois jours de discussions, notre départ fut enfin résolu, et nous nous mîmes en route après avoir pris des mesures pour que l'enseignement continuât pendant mon absence. La population presque entière nous accompagna une demi-journée de chemin jusqu'au fleuve Orange. L'attachement de ces braves gens et les larmes qu'ils versèrent quand nous nous quittâmes me touchèrent profondément.

Arrivés à Pella, où s'était retirée une partie de la population de Warm-Bath lorsque cette station fut détruite par Africaner, nous y fûmes témoins d'une scène digne d'être célébrée par les harpes des anges. Des guerriers qui ne s'étaient pas vus depuis le jour où ils cherchaient mutuellement à s'ôter la vie, se rencontraient

aujourd'hui sans autre épée que la branche d'olivier, sans autre bouclier que la paix et l'amour, s'entretenant de Celui qui les avait tous domptés sans arme ni combat, et qui avait rempli leurs cœurs de l'affection la plus sincère pour ceux que naguères ils haïssaient. Je retrouvai là M. Bartlett et sa famille, qui nous comblèrent de bontés ainsi que toute la station.

Nous nous entretenîmes longuement des moyens de faire traverser sans danger à Africaner les territoires des fermiers pour arriver au Cap. J'étais loin de partager les craintes que plusieurs exprimaient à ce sujet. Tout chef de nation qu'était Africaner, il n'avait à déposer aucun insigne de royauté pour se trouver parfaitement déguisé. De deux chemises passables qui me restaient je lui en donnai une ; une paire de pantalons de cuir, une mauvaise veste qui avait vu depuis longtemps ses meilleurs jours, et un vieux chapeau dont la couleur indécise flottait entre le noir et le blanc, complétaient son costume, qui du reste ne le cédait guère au mien pour l'élégance. Pour plus de précaution nous convinmes que je me donnerais pour le chef et qu'il passerait pour un de mes serviteurs.

Quelque risible que puisse paraître ce tableau, la chose en elle-même était sérieuse et importante ; et souvent j'élevais mon cœur vers Celui qui tient dans sa main tous les cœurs des hommes pour le supplier de nous accompagner de sa présence. Je ferai observer ici une fois pour toutes que les fermiers hollandais, quoi qu'en aient dit quelques voyageurs, sont en général très-hospitaliers et d'une grande bonté pour les étrangers. Plusieurs de ceux qui habitaient près des frontières de la colonie me félicitèrent de revenir vivant, ayant ouï-dire depuis longtemps que j'avais été massacré par Africaner. On ne pouvait s'étonner assez que j'eusse échappé à ce monstre de cruauté ; et le témoignage que je rendais au changement complet qui s'était opéré dans le caractère d'Africaner était regardé comme l'illusion d'un cerveau malade.

Entre autres exemples, je citerai ce qui m'arriva chez un fermier, homme bon et pieux, bien connu de moi et qui m'avait reçu avec la plus grande bienveillance quand je me rendais dans le pays des Namaquois. Lorsque je lui tendis la main en lui exprimant le plaisir que j'éprouvais à le revoir, il retira la sienne et me demanda d'un ton effrayé qui j'étais. Je répondis

que j'étais Mollat, témoignant mon étonnement de ce qu'il m'avait oublié. « Mollat ! » reprit-il d'une voix défaillante, « c'est son revenant ! » et il fit quelques pas en arrière. — « Je ne suis pas un revenant. » — « N'approchez pas de moi, » s'écria-t-il, « il y a longtemps que vous avez été tue par Africaner. » -- « Mais je ne suis pas un revenant, » lui dis-je en touchant mes mains comme pour le convaincre aussi bien que moi-même de ma réalité matérielle; mais ses craintes ne firent qu'augmenter. — « Tout le monde assure que vous avez été tue, et quelqu'un m'a dit même avoir vu vos os; » et il continua de fixer sur moi des yeux hagards, au grand étonnement de sa femme et de ses enfants, qui regardaient cette scène depuis la porte de la ferme. A la fin il me tendit sa main tremblante en disant : « Depuis quand êtes-vous ressuscité des morts ? » Africaner devint naturellement le sujet de notre conversation, et je lui parlai du changement qui s'était opéré chez cet homme, lui citant, pour vaincre son incrédulité, les merveilles de la grâce divine chez un Paul et un Manasse, et en appelant à sa propre expérience. « Ceux-là, » me répondit-il, « étaient une autre espèce d'hommes; mais cet Africaner est un des fils maudits de Cam; » et il énuméra quelques-unes des atrocités dont le souvenir se rattachait à ce nom. A ce moment Africaner se trouvait assis à nos pieds, et il ne pouvait réprimer un sourire en songeant aux préventions dont il était l'objet, bien qu'il ne comprit pas ce que nous disions. Le fermier termina la conversation en me disant avec beaucoup de sérieux : « Eh bien ! si ce que vous dites de cet homme est vrai, je ne desire qu'une chose, c'est de le voir avant de mourir; et quand vous retournerez auprès de lui, aussi certainement que le soleil nous éclaire, je vous accompagnerai pour le voir, quoiqu'il ait tue mon oncle. » Après un moment d'hésitation, connaissant la droiture de cet homme et la bonté de son caractère, je lui dis : « Africaner, le voici ! » Il fit un saut en arrière et contempla longtemps, dans une immobilité absolue, celui qui se trouvait à ses pieds comme s'il fût tombé des nues. « Êtes-vous Africaner ? » s'écria-t-il enfin. Mon compagnon se leva, tira son vieux chapeau, fit un salut poli et répondit : « Je le suis. » Le fermier semblait frappé de la foudre; mais quand il se fut assuré par quelques questions que c'était bien celui qui était naguères l'effroi de toute la contrée, qui se trouvait maintenant devant lui doux et paisible

comme un agneau, il leva les yeux au ciel et s'écria : « O Dieu ! quel miracle de ta puissance ! qui peut résister à ta grâce ? » Ce bon fermier et son excellente femme fournirent abondamment à nos besoins ; mais nous hâtâmes notre départ, dans la crainte que le bruit de la présence d'Africaner ne vint à se répandre et ne nous amenât des visiteurs importuns.

A mon arrivée au Cap, je fis demander une audience au gouverneur, lord Charles Somerset, qui s'était montré fort incrédule relativement à la conversion d'Africaner. Il me donna rendez-vous pour le lendemain, et reçut alors le chef hottentot avec beaucoup d'affabilité, lui exprimant tout le plaisir qu'il éprouvait à voir ainsi changé en homme de paix celui qui était autrefois le fléau de ce pays et la terreur des colons. Il parut très-frappé de ce résultat des travaux missionnaires dont il avait quelquefois mis en doute l'utilité ; et en témoignage de ces bonnes dispositions, il fit présent à Africaner d'un excellent wagon de la valeur de 2,000 francs.

Peu de temps avant moi, il était arrivé au Cap une députation de la Société des missions de Londres, composée du révérend J. Campbell et du docteur Philip, qui étaient chargés d'examiner l'état de nos missions en Afrique ; la visite d'Africaner fut pour eux l'objet d'un profond intérêt. Ce fut pour M. Campbell un des moments les plus heureux de sa vie, que celui où il put s'entretenir avec un homme dont le seul nom le faisait trembler lors de son premier voyage au pays des Namaquois, et dans lequel il retrouvait aujourd'hui un frère bien-aimé.

L'apparition d'Africaner au Cap, où son nom et ses exploits étaient connus depuis plus de vingt ans, excita l'attention publique à un haut degré. On était frappé de la douceur inattendue de ses manières, aussi bien que de sa piété et de sa connaissance approfondie des Ecritures. On regardait avec un intérêt tout particulier son Nouveau-Testament, complètement maculé par un long usage. Les réponses qu'il fit aux questions que lui adressèrent nos amis chrétiens prouvèrent le zèle qu'il avait mis à étudier les doctrines de l'Evangile ; on en sera d'autant plus frappé, si l'on se rappelle qu'il n'avait jamais vu de sa vie un catéchisme, et qu'il avait puisé toutes ses connaissances théologiques dans une lecture attentive de la Bible, ou dans les instructions verbales du missionnaire.

J'avais un double but en me rendant à la Colonie : je voulais me procurer divers objets dont j'avais besoin pour la mission, et attirer sur Africaner l'attention du gouvernement colonial. Dans l'espoir ou j'étais de revenir auprès de mon troupeau auquel j'étais sincèrement attaché, j'avais fait en route des caisses que je comptais rapporter à mon retour, mais les membres de la députation me témoignèrent le désir que je les accompagnasse dans leur visite aux diverses stations missionnaires, pour être ensuite attaché à la mission chez les Béchuanas. Cette proposition me surprit péniblement, et je n'y accédai qu'avec beaucoup de répugnance, autorisé du reste par le consentement d'Africaner ; il espérait, ainsi que moi, qu'il pourrait venir s'établir avec son peuple dans le voisinage de ma nouvelle station, comme il y avait été invité par les Béchuanas qui venaient trafiquer dans le pays des Namaquois. Il me quitta profondément ému, après avoir obtenu du gouvernement un passeport qui lui assurait la bienveillance des colons dont il devait traverser les terres.

C'est ici le lieu de raconter aussi brièvement que possible ce qu'il nous reste à dire de cet homme excellent. Il m'offrit généreusement de m'apporter à Lattakou, dans son wagon, mes livres et les autres objets que j'avais achetés. Pendant mon séjour au Cap, je fus uni à mademoiselle Smith, qui venait d'arriver d'Angleterre, et à laquelle j'étais fiancé depuis longtemps. Nous accompagnâmes M. Campbell dans sa visite à Lattakou, et ce fut là que j'eus avec Africaner une dernière et bien douce entrevue. Ce fidèle ami n'avait pas oublié sa promesse, et il m'apportait les divers articles dont il savait que j'avais besoin. Près d'un an s'était écoulé depuis notre séparation ; pendant ce temps il avait, de concert avec David et Jacques, continué le culte public et l'enseignement dans les écoles. M. Campbell se disposant à retourner en Angleterre, Africaner l'accompagna ainsi que nous jusqu'à Daniel's Kool ; il y rencontra Berend-Berend, auquel il avait plus d'une fois fait une guerre à mort, comme nous l'avons dit dans un chapitre précédent. Tous deux étaient maintenant convertis à la foi chrétienne, et toute leur haine était tombée devant l'Evangile de paix et d'amour. Assis ensemble dans notre tente avec un grand nombre d'indigènes, ils unirent leurs voix pour chanter les louanges de Dieu, et écoutèrent une exhortation chrétienne ; après quoi ils s'agenouillèrent devant le même siège



pour prendre part à la même prière. Tels sont les fruits de l'Evangile.

Je me séparai une seconde fois d'Africaner, non sans conserver l'espérance de le revoir ; mais ce fut notre dernier adieu : deux ans après, il fut appelé dans la joie de son Seigneur. Il avait attendu ce moment avec une entière confiance, assuré que si sa demeure terrestre était détruite, il avait un édifice préparé de Dieu. Les derniers moments de sa vie sont racontés dans une lettre du révérend Archbell, missionnaire wesleyen, au docteur Philip, à la date du 14 mars 1823 :

« Quand il sentit approcher sa fin, il fit rassembler tout son peuple, à l'imitation de Josué, et leur donna des directions relativement à la conduite qu'ils devaient tenir. « Nous ne sommes plus, » leur dit-il, « ce que nous étions, *des sauvages*, mais des hommes qui font profession d'avoir reçu l'Evangile. Agissons donc en conséquence. Vivez en paix avec tous les hommes si cela est possible ; et si vous ne le pouvez pas, consultez ceux qui sont établis sur vous avant de vous engager dans aucune affaire. Demeurez ensemble comme vous avez fait depuis que je vous ai connus ; alors vous serez prêts à recevoir le missionnaire, si, comme j'en ai l'espoir, les directeurs jugent à propos de vous en envoyer un. Conduisez-vous envers lui comme envers un homme envoyé de Dieu. »

« Je sens que j'aime Dieu et qu'il a fait beaucoup pour moi, quoique j'en sois entièrement indigne. La première partie de ma vie est souillée de sang ; mais Jésus-Christ m'a pardonné et je vais au ciel. Oh ! prenez garde de tomber dans les péchés où je vous ai conduits moi-même trop souvent ; mais cherchez Dieu et il se fera trouver de vous pour vous diriger. »

Africaner avait reçu ses premières impressions religieuses sous le ministère de Chrétien Albert. Depuis cette époque, en contemplant les œuvres de Dieu qui l'entouraient, il était souvent préoccupé par des pensées de cette nature : Sont-ce là les œuvres d'un Etre suprême ? Comment son nom et son caractère sont-ils ignorés chez les Namaquois, et sa connaissance restreinte à un si petit nombre d'hommes ? Y a-t-il peu de temps seulement que cette connaissance a été donnée au monde ? Comment se fait-il qu'il ne s'adresse pas à l'humanité par des manifestations verbales ? — Lui-même avait volontairement obscurci la

lumière de la vérité divine qui commençait à briller dans son âme, et il était réduit à tâtonner en quelque sorte dans les ténèbres ; mais si peu éclairé qu'il fût encore, il ne put quitter sans un remords de conscience les ruines qu'il avait faites à Warm-Bath. Quand il s'efforçait de saisir les rayons de lumière encore obscurs qui traversaient son esprit, il ne faisait que s'enfoncer davantage dans ses perplexités, surtout lorsqu'il considérait l'esprit du message de l'Évangile, qui est « bonne volonté envers les hommes. » Il se demandait avec étonnement si le livre qu'il voyait entre les mains des fermiers parlait réellement d'un tel sujet ; et il concluait que, si ceux-ci adoraient un être suprême, ce devait être un Dieu bien différent du Dieu d'amour vers lequel les missionnaires tournaient les pensées des Namaquois.

Ce fut dans un moment où Africaner flottait irrésolu devant les tentations de l'incrédulité, et lorsqu'il était prêt à bannir pour toujours de sa pensée les grands intérêts de la religion, qu'il eut un rêve remarquable qui decida sans retour de la direction de son esprit. Bien que j'admette que les rêves puissent avoir quelquefois (mais ce sont de rares exceptions) une origine divine, j'ai toujours senti la nécessité de ne pas encourager la tendance qu'ont naturellement les païens, qui ont reçu depuis peu la lumière de l'Évangile, à donner à leurs songes une interprétation superstitieuse. Il ne manque jamais parmi eux de personnes qui se plaisent plus à poursuivre des rêveries nocturnes qu'à scruter la loi et le témoignage ; et là ne s'arrête pas l'empire de l'illusion : ils en viennent à se figurer qu'ils peuvent aussi être honorés de visions semblables à celles des prophètes, et ramènent ainsi les temps de l'ancienne économie.

J'ai entendu parler des hommes qui avaient vu un ange derrière un buisson ; d'autres, qui avaient vu le Sauveur et qui pouvaient dire quel est son visage ; d'autres, qui avaient entendu une voix venant du ciel ; d'autres, qui avaient fait le voyage de Jérusalem comme Mahomet, ou qui étaient montés au troisième ciel et qui en étaient revenus, le tout dans une seule nuit. Quand il rencontre des idées de ce genre, le missionnaire sent la nécessité d'insinuer doucement d'autres sujets de méditation, et de substituer un or pur à cette fausse monnaie, qui trop souvent, hélas ! a cours dans des pays plus éclairés que l'Afrique. Mais Africaner ne s'adonna jamais à de pareilles rêveries. Dans le développement de

sa vie chrétienne sa devise fut toujours : « Ainsi a dit le Seigneur. » Je ne l'ai entendu raconter qu'une seule fois le rêve suivant, qui paraissait lui avoir été rappelé par la vue d'une montagne située vis-à-vis de nous, et sur le flanc de laquelle serpentait jusqu'au sommet un sentier étroit.

Il lui sembla qu'il se trouvait à la base d'une montagne escarpée et inégale, qu'il ne pouvait gravir qu'au moyen d'un sentier qui longeait un immense précipice. De l'autre côté du sentier il apercevait une vaste fournaise de feu et de fumée. Comme il regardait de côté et d'autre pour fuir un spectacle qui le faisait trembler, il vit apparaître quelqu'un du milieu de ces régions ténébreuses, qui lui cria d'une voix terrible que le seul moyen d'échapper était de prendre le sentier étroit. Il essaya de le gravir, avec les plus pénibles efforts ; mais il sentit monter du précipice une chaleur plus intense encore que celle de la fournaise ardente. Près de succomber sous le poids de son agonie physique et morale, il porta ses regards au delà du lac de feu, et aperçut quelqu'un qui se tenait sur une montagne verdoyante que le soleil éclairait de la plus vive lumière. Cet homme s'avança jusqu'au bord du précipice et lui fit signe de poursuivre sa route. Se couvrant le visage de ses deux mains, il continua de monter à travers la fumée et une telle chaleur, qu'il n'aurait pas cru possible à la nature humaine de la supporter. Il atteignit enfin le sommet tant désiré dont l'éclat allait toujours en augmentant, et au moment où il allait adresser la parole à l'étranger, il se réveilla.

Quand je lui demandai quelle était l'interprétation qu'il donnait à ce rêve, il me répondit que son esprit en avait été longtemps tourmenté, comme l'eût été son corps par la présence d'une épine empoisonnée : « Je ne pus y arrêter ma pensée sans trouble, » ajouta-t-il avec une grande simplicité, « que lorsque je vis dans le sentier le chemin étroit qui conduit de la perdition au salut, de l'enfer au ciel ; je supposai que l'étranger était le Sauveur dont j'avais entendu parler, et je cherchai pendant longtemps à découvrir quand et comment je pourrais gravir ce sentier brûlant ; et grâce à Dieu je l'ai passé, » me dit-il avec des yeux mouillés de larmes.

L'intention des directeurs était, comme on l'a vu, d'envoyer un missionnaire à Africaner ; mais comme on croyait que son peuple devait émigrer suivant l'intention première du chef, cela occa-

sionna quelques retards. De plus, M. Schmelen, qui avait travaillé avec tant de succès chez les grands Namaquois et qui avait fondé une station à Bethane, à plus de soixante lieues au delà du fleuve Orange, s'étant vu obligé par une guerre civile d'abandonner cette mission et de rentrer dans le territoire de la Colonie. Vers la même époque le peuple d'Africaner se sépara en deux partis : l'un d'eux s'établit près de la rivière des Poissons sous la conduite de Jonker qui se fit maraudeur, tandis que le reste du peuple demeura dans la station et conserva le culte divin.

Ce fut un temps malheureux, où les fureurs de la guerre se propagèrent dans toute cette partie de l'Afrique, depuis Port-Natal à l'orient jusqu'à la baie d'Angra-Pequena. A commencer par les Zoulas, les Matabeles et les Mantatis, le démon de la discorde vola de peuplade en peuplade, et les nombreuses tribus des Bechuanas et des Bassoutos semblèrent vouées à une mutuelle destruction. Les Griquois, les Corannas et les Namaquois, les derniers mais non les moins ardents à faire la guerre, continuèrent à semer partout le ravage et le deuil, jusqu'à ce que la vengeance du ciel vint fondre sur eux et sur leurs possessions mal acquises. Dans ces jours d'épreuves à peine y eut-il une seule station missionnaire qui restât intacte au nord du fleuve Orange.

Aussitôt que ces troubles commencèrent à s'apaiser dans le pays des Namaquois, nos frères wesleyens étendirent généreusement leurs travaux à cette contrée. Ces efforts furent couronnés de succès et j'ai suivi leurs progrès avec autant d'intérêt que si j'eusse été un de leurs missionnaires. Ce champ de travail étant ainsi occupé d'une manière satisfaisante, il devenait inutile pour la Société de Londres d'envoyer d'autres ouvriers, et cette section du monde missionnaire fut abandonnée à nos frères wesleyens. La station de Warm-Bath fut reorganisée sous le nom de Nisbet-Bath avec une station en sous-ordre au kraal d'Africaner; les travaux de M. Cook et autres missionnaires amenèrent la conversion de Titus Africaner, et rétablirent la paix parmi ces nations autrefois divisées par les guerres civiles.

Il paraît d'après les rapports de M. Cook qu'on a l'espoir de s'avancer plus loin dans l'intérieur, et que même le pays des Damarias pourrait bien devenir, avant qu'il soit longtemps, un champ de missions. Toutefois il faut avouer que les circonstances locales opposent des difficultés presque insurmontables à ce qu'on étende

jusqu-là les travaux des missions ; et à moins que le climat ne vienne à changer, les missions namaquoises continueront à lutter pour leur subsistance comme elles ont fait jusqu'à présent ; bien qu'elles aient été fondées et soutenues de la manière la plus libérale, elles ne peuvent être efficaces qu'à la condition d'être très-dispendieuses, et les ouvriers qu'on y emploie auront toujours à mener une vie de renoncement aussi longtemps qu'il faudra faire venir du Cap toutes les ressources dont ils disposent. Là même où s'est introduit l'usage des puits artésiens, les populations seront toujours forcées d'avoir une existence nomade tant que les pluies seront aussi rares. C'est là un obstacle au succès dont se plaignent tous les missionnaires. De plus, il leur faut un temps considérable pour parvenir à se faire comprendre sans intermédiaire, à cause de la difficulté qu'ils éprouvent à se rendre maîtres de l'idiome de ces peuples ;<sup>1</sup> et bien que la langue hollandaise tende à le remplacer graduellement, il faudra bien longtemps encore avant qu'elle puisse devenir d'un usage général.

M. Schmelen a fait une version namaquoise des quatre Évangiles, qui a été imprimée par la Société biblique britannique et étrangère. Le caractère de la langue doit avoir rendu un pareil travail très-difficile. Je n'ai pu savoir si les Wesleyens se proposent d'employer l'idiome namaquois ou le hollandais pour continuer leur œuvre. La perte de la langue des Hottentots serait peu regrettable ; mais la population est trop disséminée pour qu'un pareil résultat puisse arriver de longtemps. Néanmoins, le zèle qui distingue nos frères wesleyens, soutenu par le concours de nombreux ouvriers indigènes, pourrait triompher de ces difficultés, qui seraient de beaucoup diminuées si l'on parvenait à fonder une station missionnaire sur le rivage sablonneux et stérile des baies d'Angra-Péquena et de Walvisch.

Ces localités ont été visitées par Schmelen, Archbell et Alexander ; mais, dans les descriptions qu'ils nous ont tracées de toute cette côte, rien ne peut encourager un pareil projet. Quelques-unes des rivières qui ont là leur embouchure, et qui sont le plus souvent à sec, sont bordées d'acacias, dont le bois ne peut servir pour les constructions. Il y a aussi des ébéniers clair-semés dans

<sup>1</sup> Nous avons déjà dit que le trait caractéristique de cet idiome est un claquement souvent répété de la langue contre le palais.

le voisinage du fleuve Orange; mais on ne trouve dans les environs aucune espèce de bois de charpente qui seul pourrait motiver des spéculations commerciales. Ajoutez à cela que le fleuve Orange n'est pas navigable, et qu'il n'y a pas sur la côte de baie propice, et l'on sentira l'impossibilité de tirer nos ressources de ce côté. Je suis convaincu que le temps est venu de renoncer à ces voyages si longs, si dispendieux et souvent si dangereux qu'on est obligé de faire dans l'intérieur, en prenant pour point de départ le Cap ou la baie d'Algoa. Il est temps d'établir, sur les côtes orientales et occidentales du continent, une chaîne de stations par lesquelles on pourra communiquer avec le centre, et de fonder des colonies missionnaires aux bords des lacs ou sur les fleuves qui se jettent dans l'Océan. Le manque de rivières navigables et les contrées arides qu'il faut traverser pour arriver à nos stations isolées, opposent de grands obstacles à l'œuvre de la civilisation; et bientôt même sur plusieurs points il deviendra entièrement impossible aux missionnaires d'obtenir du sud les choses nécessaires à la vie.



## CHAPITRE XIII.

Missions chez les Griquois. — Son origine et son caractère. — Dévouement des missionnaires. — Progrès dans la civilisation. — Puissance de la prière. — Mesure impolitique. — Départ de M. Anderson. — L'auteur se joint à la mission. — Election de Waterboer. — Sa soif de connaissances. — Les Berge-naars. — Attaque dirigée contre Griqua-Town. — Conduite généreuse. — Influence des missionnaires. — Châtiment providentiel. — Succès de la mission. — Jusqu'à quel point le missionnaire doit-il intervenir dans les affaires civiles? — Traité entre les Griquois et le gouvernement de la Colonie. — Espérances de la mission.

L'histoire de la mission chez les Griquois, qui embrasse une période de plus de quarante ans, nous offre des manifestations remarquables de la puissance divine en présence des difficultés plus qu'ordinaires dont les missionnaires avaient à triompher. Elle commença en 1799 au bord de la rivière Zak, sur les confins de la Colonie. Ce ne fut d'abord qu'une mission chez les Bushmen; mais bientôt elle comprit dans son œuvre des Hottentots et des Bastards. Deux ans ne s'étaient pas écoulés qu'elle étendit ses travaux aux Corannas, aux Namaquois et aux Bastards du fleuve Orange, chez lesquels les missionnaires se transportèrent sur l'invitation de Bérend-Bérend. Un troupeau mélangé, tiré de ces diverses peuplades, renonça, en 1804, à la vie errante, et s'établit à Griqua-Town, sous les soins de MM. Anderson et Cramer.

Les missionnaires avaient donc affaire à des populations essentiellement distinctes pour les mœurs, le langage et le rang so-

cial; depuis les descendants des fermiers de la Colombie jusqu'aux pauvres et humbles Bushmen. Leur gouvernement, s'ils en avaient un, offrait le même caractère hétérogène : on y trouvait des éléments de monarchiques, taëles, confusément, et des institutions aristocratiques, monarchiques ou patriarcales, chaque parti prétendant conserver les droits qu'il tenait de la naissance ou de la force.

Mon intention n'est pas de raconter tous les événements qui se rattachent aux progrès de cette mission et qui ont été publiés depuis longtemps. Je ne veux que jeter un coup d'œil sur les traits les plus saillants de son histoire, et montrer la grâce divine soutenant ces missionnaires dévoués qui ont persévéré dans leur œuvre, au péril continu de leur vie, jusqu'à ce que leurs efforts fussent enfin couronnés de succès.

On peut conclure de ce que nous avons déjà dit du caractère de cette station et de sa position isolée dans une contrée sauvage, qu'elle dut réclamer toute l'énergie des missionnaires. On en jugera mieux encore par les propres paroles de M. Anderson.

• Quand je me rendis chez les Griquos, on ne trouvait parmi eux aucune trace de civilisation : les vêtements européens leur étaient absolument étrangers, et à bien des égards ils semblaient peu différents de la brute. Nous étions parmi eux en danger continu de perdre la vie; eux-mêmes nous avouaient plus tard qu'ils avaient souvent formé le projet de nous tuer, et que, s'ils ne l'avaient pas exécuté, c'est qu'ils avaient été retenus par cette puissance suprême qu'ils ne connaissaient pas encore. Ils étaient dans l'usage de se voler entre eux, et ne voyaient aucun mal moral à cela ni à aucune de leurs actions. Les morts violentes étaient ordinaires; et je me rappelle qu'un grand nombre de femmes âgées me racontèrent que leurs maris avaient ainsi perdu la vie. Leur manière de vivre était réellement dégoûtante, et ils étaient dépourvus de toute espèce de bonté. Néanmoins, après une longue série d'épreuves qui exigeaient beaucoup de foi et de patience, nos instructions furent bennes et amenèrent un grand changement chez ce peuple. Ils mirent de la probité dans leurs transactions, ils en vinrent à détester ces actes de pillage qui étaient si fréquents parmi eux, ils abandonnèrent entièrement leur ancien genre de vie, et la modestie et la décence régnerent dans leurs familles. Avec l'aide de quelques



Hottentots que nous avons amenés de la rivière Zak, nous mîmes en culture le terrain qui entourait Riet-Fonteyn ; mais il nous fallut bien du temps pour triompher de l'aversion des Griquois pour ce genre de travail. Quand enfin nous eûmes obtenu d'eux qu'ils essayassent de cultiver la terre, ce succès fut accompagné d'une amélioration frappante dans le caractère de la nation. Au bout de quelques années on put voir la vallée entière de Griqua-Town, depuis la source jusqu'à l'ancre du Lion, couverte de blé et d'orge.»

Il résulte d'autres rapports de M. Anderson, que déjà, en 1819, la congrégation se composait de huit cents personnes qui résidaient à la station pendant la plus grande partie de l'année. Indépendamment de leur troupeau fixe, ils étaient entourés de hordes nombreuses de Corannas et de Bushmen, parmi lesquels ils travaillaient.

Si l'on considère l'état de dégradation morale dans lequel les missionnaires trouvèrent ce peuple, on ne pourra qu'être frappé de ces résultats. Une attaque, dont on était menacé de la part d'une bande de maraudeurs Cafres, en 1810, fut prévenue évidemment par l'effet de la prière. M. Jantz, le seul missionnaire qui se trouvât alors à la station, fixa un jour pour adresser à Dieu avec l'Église des prières spéciales à ce sujet ; ils envoyèrent ensuite un message pacifique aux Cafres, qui se retirèrent aussitôt.

La mission continua de fleurir pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'un événement inattendu vint lui donner un échec dont elle fut longtemps à se remettre.

On aurait pu s'attendre que le gouvernement du Cap, appréciant les utiles résultats des travaux missionnaires, les aurait entourés de ses encouragements et de sa protection ; mais telle n'était pas la politique du temps. En 1814, M. Anderson reçut du gouvernement colonial l'ordre d'envoyer au Cap vingt Griquois, pour être incorporés dans le régiment de cette ville. M. Anderson m'a dit ne s'être jamais trouvé, au milieu de toutes ses épreuves, dans une position si pénible. Il ne s'étonnait que d'une chose, c'est que la population ne l'eût pas lapidé quand il leur fit cette proposition, comme l'y obligeait son devoir. Comment supposer qu'un peuple, qui sortait à peine de la barbarie, et qui possédait à peine les moyens de se défendre lui-même, euvraît vingt de ses meilleurs hommes pour servir

au Cap? L'ordre du gouvernement ne fut donc pas exécuté; et ce refus eut pour résultat une politique de défiance à l'égard des missionnaires, auxquels il fut défendu de franchir la limite septentrionale de la Colonie.

Jusqu'alors M. Anderson avait été considéré par les Griquos comme le fondateur et le père de cette mission; ils étaient dans l'habitude de le consulter journellement sur tout ce qui avait rapport à leurs intérêts temporels ou spirituels. Depuis cette fatale demande, s'imaginant qu'il était d'accord avec le gouvernement colonial pour nuire à leurs intérêts, ils furent exaspérés contre lui, et sa vie fut mise en danger. Bientôt après, une partie d'entre eux abandonnerent la station, et, bien que la grande majorité y fut restée, ils étaient loin d'être bien disposés, tellement que M. Anderson jugea nécessaire de s'éloigner, pour ne pas entretenir par sa présence l'ammoné de ces mêmes hommes auprès desquels il avait travaillé avec tant de succès.

Dans son sermon d'adieu il leur presenta cette simple et triste comparaison: «Autrefois j'étais et je sors du milieu de vous comme votre guide, votre ami et votre père; mais aujourd'hui je suis forcé de vous quitter, de laigne par vous comme une tige sèche de maïs.» Toutefois, malgré l'amertume des dissensions politiques au milieu desquelles il les avait quittés, ils ne purent s'empêcher plus tard de pleurer sur leur ingratitude. Avant de meurtre près d'un an dans cette station avec M. Helm, après le départ de M. Anderson, j'ai eu des occasions nombreuses de m'assurer à quel point ils élevaient la mémoire de l'homme qui pendant vingt années avait travaillé parmi eux, au milieu de privations et d'épreuves de toute espèce. Il avait déployé un zèle et une persévérance exemplaires, qui furent couronnées du plus éclatant succès, et bien des générations vénéraient les noms d'Anderson et de Crauer, comme ceux des fondateurs de la mission Griquoise. Bien que cette mission eût été ainsi privée des travaux précieux d'Anderson, il trouva un successeur digne de lui dans M. Helm, son collègue, qui unissait à un dévouement infatigable beaucoup de douceur et d'humilité. Il avait fait ses preuves dans une rude campagne, ayant d'abord été attaché à une mission Corannase, sur le fleuve Orange.

Ce qu'on vient de lire prouve que le missionnaire ne doit pas intervenir activement dans les affaires politiques. Pour

sauver la mission d'une ruine entière, il fallait nécessairement empêcher que les missionnaires ne prissent parti d'un côté ou de l'autre dans des querelles de cette nature. Le but de mon séjour à Griqua-Town était de seconder M. Helm dans l'abolition d'un système qui avait arraché un pasteur à son troupeau, et obligé M. Anderson à transporter sa sphère d'activité dans les limites de la Colonie. La tâche n'était rien moins que facile, à cause de la désorganisation complète qui existait parmi ce peuple et du désordre dont ils avaient pris l'habitude. Leur chef légal, Bérend-Bérend, demeurait à Daniel's-Kuil, à cinquante lieues de distance, sans s'occuper des intérêts de Griqua-Town, qu'il visitait très-rarement et où il refusait même de nommer un représentant.

Nous donnâmes à entendre aux habitants qu'ils feraient bien de choisir l'un d'entre eux pour gouverner le village. Cette idée fut accueillie avec empressement ; les anciens du peuple se réunirent, et au lieu de porter leur choix sur l'un d'entre eux comme nous nous y attendions, ils eurent d'une voix unanime André Waterboer. Cette élection faisait le plus grand honneur au jugement des Griquois ; car l'homme qu'ils avaient choisi ne possédait ni rang ni richesse. Mais il avait été élevé sous les yeux des missionnaires pour devenir un instituteur indigène, et il avait longtemps rempli ces humbles et utiles fonctions à l'école de la station, où il se trouvait le jour même où il fut élu. Nous n'avions pris aucune part à cette affaire, qui nous causa la plus grande satisfaction.

Alors commença pour la mission Griquoise une ère nouvelle, qui répondit entièrement à nos désirs ; et la demeure du missionnaire, au lieu de dégénérer en une chambre de conseil gouvernemental, ne fut plus visitée que par ceux qui avaient à lui proposer des cas de conscience ou à lui parler de ce qui avait trait à la prospérité de l'Eglise de Dieu. Je dois pourtant mentionner ici une exception. André, qui n'était pas préparé pour son nouveau poste, en sentit bientôt la responsabilité. Il n'avait pas l'occasion d'étudier la science du gouvernement dans les livres (les noms de Minos, de Lycurgue et de Solon, n'étaient pas même connus de lui) ; et il ne possédait guère que les premiers principes des lois, qu'il avait puisés dans la Bible, base fondamentale de toute législation. Il sentait ce qui lui manquait, et avait soif de connaissances nouvelles ; sur sa

demande, nous passâmes pendant quelques mois plusieurs soirées par semaine à nous entretenir confidentiellement de ces sujets. Bien que ma position fut délicate, puisque le but de mes efforts était d'abolir l'ancien système, je ne crus pas devoir me refuser à lui donner quelques renseignements sur l'histoire des nations et sur leur économie politique. Il me voua en retour de ce service une amitié sincère et inaltérable.

Dans les commencements de sa carrière politique, Waterboer parut sévère dans son administration, qui faisait contraste avec l'insubordination de l'époque précédente. Comme on devait s'y attendre, la stricte discipline qu'il faisait observer donna naissance à des divisions, et éloigna de la station ceux qui ne voulaient entendre parler ni de lois ni d'Évangile. De ce parti des mécontents sortirent les Bergenaars, ou maraudeurs des montagnes, auxquels se rallièrent des Corannas et des Bushmen; s'étant procuré dans la Colombie des munitions de contrebande, ils semèrent la devastation et le pillage parmi les tribus des Bechuanas et des Bassoutos.

Waterboer et Cornelius Kok, autre chef Griquois, se rendirent en députation auprès d'eux, pour arrêter, s'il était possible, les déprédations qu'ils commettaient sur les tribus environnantes. Loin de montrer la moindre disposition à changer de conduite, les Bergenaars les accueillirent avec insolence, et continuèrent à les braver jusqu'à ce que la nuit étant venue avec une pluie abondante, ils s'enfuirent abandonnant leurs prises. Le chef reprit le chemin de Griqua-Town, avec quatre mille têtes de bétail, suivi par quelques centaines d'individus des tribus ravagées, auxquels appartenait une partie considérable de ces troupeaux; et avant leur arrivée à Griqua-Town, ces tribus sauvages furent témoins d'une scène de justice contraire à leurs usages, et qui aurait fait honneur au peuple le plus civilisé. Les chefs restituèrent à ces pauvres Bassoutos tout leur bétail sans en réserver pour eux-mêmes une seule tête. Ces pauvres gens furent si frappés de cet acte de justice, qu'au lieu de retourner dans leurs pays ils demandèrent à Waterboer la permission de se mettre sous sa protection, et le suivirent en conséquence à Griqua-Town.

Quelque temps après les chefs Griquois se virent obligés de se rendre au Cap. M. Helm s'y trouvait aussi alors à cause de la santé de sa femme. M. Sass, qui avait longtemps travaillé chez

les petits Namaquois et chez les Corannas, qui occupent les rives du fleuve Orange, était seul à la station quand les Bergenaars, animés par le désir de la vengeance, dirigèrent une attaque contre elle. Quand ils apprirent qu'il s'y trouvait un missionnaire, ils se retirèrent à quelque distance, et l'envoyèrent demander. Le vénérable Sass, qui avait blanchi au service du Seigneur, entra seul, sans autres armes que celles du ciel, dans le camp de ces bandits, qui ne connaissaient ni foi ni loi. Les exhortations humbles et persuasives qu'il adressa aux meneurs de la bande calmèrent leur rage et sauvèrent les habitants de la ruine qui les menaçait. C'est ainsi que la seule présence d'un missionnaire devint une protection pour tout un peuple,

D'autres attaques encore furent dirigées contre Griqua-Town; mais cette station survécut par la Bénédiction de Dieu et par les efforts persévérants de Waterboer pour établir des principes d'ordre et de paix. Il a toujours continué à prêcher en même temps qu'il exerçait la charge de magistrat; et ayant obtenu plus tard des secours en argent de la part du gouvernement de la Colonie, il a mis les Griquois en état de n'avoir rien à craindre de leurs ennemis.

Une juste Providence s'est chargée d'accomplir ce qu'il ne pouvait pas faire, et de punir les brigands auxquels son gouvernement avait donné naissance. Quand la mesure de leurs iniquités fut comblée, le ciel se déclara contre eux : la maladie emporta ceux qui échappèrent à la masse d'arme et à la lance; le petit nombre qui survécurent succombèrent dans la pauvreté, non-seulement aux tourments de la faim, mais aux remords de leur conscience, privés à leur tour de ces biens dont ils avaient dépouillé les autres; et leurs ossements épars dans le désert redisent aux vivants cette parole de l'Écriture : « Celui qui prend l'épée périra par l'épée. » Le doigt de Dieu se montra si évidemment dans leur punition, que les Griquois eux-mêmes ne purent s'empêcher de craindre de se voir punis à leur tour pour les cruautés qu'ils avaient commises autrefois sur les Bushuën.

Les troubles dont nous venons de parler s'apaisèrent en 1829, époque où la mission commença de reprendre vie sous les soins de MM. Hughes et Wright; mais c'est surtout depuis 1831 qu'elle a reçu une impulsion nouvelle, et qu'elle étend autour d'elle une influence toujours croissante. Les efforts des missionnaires ont

été bénis d'une manière extraordinaire. Indépendamment de leurs propres prédications, ils emploient six aides indigènes. Leur congrégation se compose de Bechuanas, de Griquois, de Corannas et de Bushmen; les premiers sont les plus nombreux; les derniers au contraire sont faibles et en petit nombre, comme il a été dit dans le premier chapitre.

L'utilité de cette mission fut beaucoup accrue il y a sept ans environ par des circonstances qui semblaient devoir être un obstacle à sa prospérité. Le manque de pluie et le dessèchement des sources avaient interrompu dans le village les travaux de l'agriculture. La population fut obligée de se disperser et de mener une vie nomade pour se procurer des aliments. Cet état de choses conduisit à employer sur une plus grande échelle les aides indigènes. Ces efforts furent bénis d'une manière remarquable, principalement à l'égard d'un grand nombre de Bechuanas qui, pour échapper aux attaques des maraudeurs, s'étaient réfugiés dans le pays des Griquois sur les bords du Vaal. Beaucoup d'entre eux se sont convertis à Dieu et peuvent aujourd'hui lire ses œuvres magnifiques dans leur propre langue.

Quand M. Helmore fut envoyé à Lakhatloug, station de Bechuanas qui se rattache à la mission Griquoise, les indigènes de cette station, au nombre de cent quatre-vingt-dix, furent détachés de Griqua-Town, et forment aujourd'hui une église distincte. En 1811 Moshesh, chef des Bassoutos, envoya une députation à Waterboer pour lui dire que son peuple ayant maintenant le bonheur de posséder des missionnaires dans leur propre pays, il désirait expressément que tous les Bassoutos qui se trouvaient chez les Griquois revinssent auprès de lui. Waterboer fit aussitôt publier que tous ceux qui le désiraient étaient libres de partir avec leurs biens; et cent Bassoutos environ, parmi lesquels se trouvaient trente-trois membres de l'église, émigrèrent, après être demeurés pendant dix-sept ans sous la protection du chef Griquois. Cette mesure fut une acquisition importante pour les missionnaires français. Après ces diminutions successives et moyennant quelques accroissements récents, le nombre des membres de l'église à Griqua-Town s'élève aujourd'hui (1832), à cinq cent vingt. Les écoles de la station ont continué de prospérer malgré des circonstances décourageantes; l'école d'enfants en particulier, dirigée par Troy-Vortout, femme indigène d'une

bonne famille, fait beaucoup d'honneur à son zèle et à sa capacité.

J'ai cru devoir m'étendre quelque peu sur l'origine et sur l'état actuel de cette mission Griquoise, qui a été préservée et bénie d'une manière si remarquable pendant quarante ans, tandis que d'autres stations, et celle entre autres qui lui a donné naissance, sont aujourd'hui abandonnées. Humainement parlant, le gouvernement de Waterboer est assis sur une base trop ferme pour pouvoir être ébranlé par un ennemi étranger, aussi longtemps qu'il emploiera son influence à défendre la cause de Dieu, et qu'il restera l'allié fidèle de la Colonie du Cap. Mais il est de la plus grande importance que les missionnaires renoncent pour toujours à cette union fatale et profane entre leurs travaux religieux et les fonctions politiques. L'Écriture et l'expérience sont d'accord pour condamner cette manière d'agir. Nous pourrions citer plusieurs exemples de missionnaires qui ont couru les plus grands dangers pour avoir accepté les fonctions d'agents confidentiels du gouvernement de la Colonie auprès des peuplades indigènes. Ce n'est pas qu'un missionnaire doive refuser ses conseils lorsqu'ils sont demandés par le peuple qui lui est confié, ni qu'il doive se faire scrupule de lui servir d'interprète pour s'adresser à une puissance étrangère, ou d'user de son influence pour apaiser des querelles nationales ou domestiques. Moi-même j'arrêtai un jour le bras d'un chef furieux et puissant, qui, sans mon intervention, allait plonger une arme meurtrière dans le sein d'un homme dont il avait à se plaindre. Je n'eus pas tort, et le chef lui-même fut de cet avis : car, quand le paroxysme de la colère fut passé, il me dit : « Mon père, je te remercie. » Le missionnaire peut faire tout cela et plus encore sans compromettre son caractère ni celui de l'Évangile ; mais il ne peut prendre aucun engagement diplomatique sans s'exposer à perdre tout le fruit de ses travaux, ni sans mettre en danger sa propre vie.

Du reste, de nombreux exemples prouvent que les missionnaires, sans intervenir en rien dans la politique, peuvent acquérir une grande influence sur les tribus indigènes. En 1832, entre autres, la seule influence de nos missionnaires prévint une attaque redoutable dont le nord de la Colonie était menacé par une horde de maraudeurs Corannas et Hottentots. Les missionnaires wesleyens ont obtenu des résultats semblables. Tels seront toujours

les effets du pur Évangile, sous la bénédiction de Celui qui a dit :  
 « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Les démêlés du gouvernement colonial avec les Griquois se terminèrent par un traité d'alliance avec Waterboer. Cette transaction importante fut conclue sous le gouvernement de sir Benjamin d'Urban, qui ajouta généreusement au traitement de Waterboer 1,200 francs par an pour aider à subvenir aux frais de l'éducation des Griquois. Si cette mesure avait été prise sept à huit ans plus tôt, elle aurait mis Waterboer à même de prévenir beaucoup de pillages et de meurtres qu'il n'avait pas eu le moyen d'empêcher faute de ressources suffisantes. S'il est toujours d'une sage politique de la part d'un gouvernement de faciliter les progrès de la civilisation parmi les Sauvages, cela est vrai surtout à l'égard d'un homme comme Waterboer, qui a montré d'une manière si frappante dans sa conduite, soit envers son propre peuple, soit vis-à-vis de la Colonie, les heureux résultats des travaux missionnaires; et nous ne doutons pas que le système de bienveillance adopté aujourd'hui par notre gouvernement ne tourne au bien de la Colonie et à la gloire du royaume, en même temps qu'à l'avantage des indigènes.

Une circonstance bien à regretter, c'est que la source de Griqua-Town est presque tarie, ce qui a obligé les habitants à se transporter sur les bords du Vaal ou rivière Jaune, dont ils espèrent détourner l'eau par le moyen d'un canal qui arrosait une grande partie du pays. Si ce projet important réussit, leur situation en sera infiniment améliorée; car le séjour de Griqua-Town a été jusqu'à présent rendu très-incommode par le manque d'eau. Sans cette circonstance, peut-être les Griquois seraient-ils déjà parvenus à soutenir eux-mêmes leurs missionnaires, comme on peut espérer qu'ils le feront un jour, vu les progrès qu'ils ont faits dans la civilisation et le concours généreux que leur offre le gouvernement; ce serait la première mission en dehors de la Colonie qui donnerait un pareil exemple.





## CHAPITRE IV.

Premiers voyages chez les Béchuanas. — Le chef Moléhabangue. — Edwards et Kok. — Pratique dangereuse. — Meurtre de Kok. — Dangers de la part des Bushmen. — La famille de Bergover. — Meurtre d'un père et de sa fille. — Situation horrible. — Scène déchirante. — Une expédition à Lattakou. — Massacre. — Visites de Lichtenstein; de Cowan et de Dénovan; de Burchell. — Difficultés de la langue. — Voyage de Campbell. — Envoi de missionnaires à Lattakou. — Entrevue avec le roi. — Rejet des missionnaires. — M. Evans abandonne la mission.

Jusqu'ici nous avons suivi les travaux des missionnaires chez les Cafres, et parmi les diverses tribus des Hottentots. Nous avons vu la puissance de l'Évangile triompher également du caractère indomptable des uns et de l'abrutissement des autres. Nous avons admiré ses effets civilisateurs chez les hordes errantes des Corannas et des Griquois, dont on peut dire avec un prophète, « qu'ils sont devenus un peuple, » eux qui autrefois n'étaient point un peuple.

Nous passons aux résultats des missions parmi une peuplade qui diffère, à bien des égards, de celles que nous avons décrites. Placés en dehors de toute influence étrangère et vivant bien au delà des limites de la civilisation, les Béchuanas se faisaient remarquer par leur farouche indépendance et leur orgueil national. Les travaux missionnaires dans ces contrées sont d'une date comparativement récente; et bien que le résultat de ces travaux soit fait pour encourager, ce n'est rien, hélas! après de ce qu'il reste à faire; nous touchons ici à ces sombres nuages qui couvrent

des terres immenses, et que nul rayon de lumière divine ne perça jamais.

On ne savait presque rien de la nation des Bechuanas jusqu'à la visite que leur fit un colon avec une bande de maraudeurs. C'était à une époque reculée de l'histoire de la Colonie. La seconde expédition avait également un but de pillage; elle fut dirigée par un fermier hollandais, nommé Bloom. Accompagné d'une troupe nombreuse d'hommes de sa trempe, il exerça d'affreux ravages parmi les troupeaux des Bechuanas, et massacra en grand nombre les habitants sans défense. En 1801, Somerset et Truter, qui étaient chargés par le Gouvernement de visiter une station missionnaire sur le fleuve Orange pour acheter du bétail, furent conduits à visiter aussi dans le même but les Batlapis et les Batlaois, qui étaient les deux tribus bechuanas les plus rapprochées. Cette visite fit sur eux une impression très-favorable quant au caractère et aux dispositions des Bechuanas.

Peu de temps auparavant deux missionnaires s'étaient établis sur les bords de la rivière Kuruman, près de laquelle demeuraient alors les Batlapis, sous le gouvernement de Molchabangue, homme supérieur, également distingué comme politique et comme guerrier. Sa bienveillance envers les étrangers, qualité assez rare parmi les sauvages, avait passé en proverbe. Ce fut sous son règne que MM. Edwards et Kok s'établirent chez les Bechuanas dans le but ostensible de prêcher l'Évangile aux indigènes; mais, bien qu'ils soient restés dans le pays plusieurs années, il ne paraît pas qu'ils aient jamais pu rien faire parmi ce peuple, ni même qu'ils se soient donnés ouvertement pour des prédicateurs de l'Évangile. Une mission aussi éloignée exigeait nécessairement des ressources considérables, qui à cette époque ne leur étaient pas procurées du dehors, au sorte qu'ils étaient obligés pour subsister de s'adonner au soin de leurs troupeaux et au commerce des échanges. Cette pratique, qui au premier abord peut sembler naturelle et légitime, a presque toujours tourne au détriment des missions; l'esprit toujours courbé vers la terre par des considérations pécuniaires se trouve détourné peu à peu de son grand but. Ces deux hommes échouèrent contre cet écueil. Ils demeuraient sur les bords du Kuruman à une grande distance l'un de l'autre, n'ayant jamais pu vivre en bonne harmonie; et au lieu d'habiter au milieu du peuple, ils avaient fixé leur rési-

dence à plusieurs lieues de la ville de Moléhabangue. Ils faisaient le voyage du Cap quand ils avaient amassé une quantité suffisante d'ivoire et de bétail pour en disposer avec avantage. Edwards s'avança même dans ce but jusque chez les Bavangkatsis, nation puissante située au nord de la rivière Molapo ; quand il eut amassé une somme considérable, après avoir depuis longtemps abandonné son Dieu, il quitta le pays, se retira dans la Colonie, acheta une ferme et des esclaves, et est devenu aujourd'hui un incrédule à cheveux blancs. Je tiens de bonne source ce que j'écris, ayant moi-même eu l'occasion de discuter avec lui. Qu'est-ce que l'homme, abandonné à lui-même !

Un sort bien différent quoique non moins triste en son genre était réservé à Kok, qui a laissé la réputation d'un homme pieux. Un matin qu'il se rendait aux champs pour visiter ses troupeaux, deux hommes qui s'étaient cachés sur sa route le tuèrent à coups de fusil ; c'était des Béchuanas sujets de Moléhabangue, qui prétendaient avoir contre M. Kok quelques griefs relativement au salaire qui leur était dû pour un voyage au Cap. Dès que le roi fut informé de ce crime, il donna l'ordre à son fils Mothibi de s'emparer des meurtriers ; puis il envoya chercher la veuve, et la pria de se faire justice elle-même en employant la même arme avec laquelle on avait tué son mari. Malgré sa profonde affliction, elle ne put qu'admirer le zèle que mettait le prince à punir les criminels ; néanmoins elle lui demanda d'être dispensée de prendre part à l'exécution, tout en lui témoignant sa reconnaissance pour la protection et la sympathie qu'elle rencontrait. Kok fut enseveli à Gasigonyane, près de l'endroit où la source de ce nom jaillit d'une masse de rochers. Les meurtriers furent punis de mort conformément à la loi béchuanase, et Moléhabangue était si jaloux de faire savoir aux peuples voisins de la Colonie l'indignation qu'il éprouvait de cette affaire, qu'il envoya des députés à Griqua-Town pour y faire connaître ces faits. Mothibi m'a souvent parlé de cet événement et de la part qu'il prit comme fils du prince au châtement des coupables.

Pendant qu'Edwards et Kok étaient dans ce pays, deux nouveaux ouvriers y furent envoyés par la société des missions hollandaises ; mais ne voyant pas de perspective de pouvoir se rendre utiles dans l'état de choses alors existant, ils abandonnèrent bientôt ce champ de travail et retournèrent dans la Colonie. La resi-

dence des missionnaires au milieu d'un pareil peuple était nécessairement entourée de dangers, et demandait beaucoup de courage personnel. Les voyages étaient également dangereux à cause des Bushmen, qui depuis un temps immémorial faisaient aux Bechuanas une guerre de pillage, et sur lesquels ceux-ci ne manquaient pas de faire tomber leur vengeance toutes les fois qu'ils en avaient l'occasion. Malgré le soin que mettaient Kok et ses compagnons à rester en dehors de ces hostilités, ils n'étaient pas à l'abri pour cela de l'insulte des Bushmen, comme le prouve la triste histoire que nous allons raconter. Kok avait pour compagnons deux frères Griquos du nom de Bergover, qui étaient pour lui un moyen de défense en même temps qu'une société. Un jour qu'il faisait le voyage du Cap, ces deux hommes, qui d'abord étaient restés en arrière, se mirent en route pour aller le rejoindre avec soixante têtes de bétail et une assez grande quantité de dents d'éléphants. Trois jours après qu'ils eurent quitté le Kuruman ils furent accostés par quelques Bushmen auxquels ils donnèrent une partie du gibier qu'ils avaient tué. Mais les bœufs excitaient la cupidité de ces hommes, et ils ne tardèrent pas à former le projet de s'en emparer. La troupe des Bergover se composait de deux hommes en état de porter les armes, avec leur mère, leurs femmes et quatorze enfants.

Un matin que les deux frères étaient occupés à quelque distance l'un de l'autre, au moment où l'un d'eux se baissait pour raccommo-der le timon du wagon, un Bushman le perça de sa lance. Sa fille, âgée de huit ans, ayant poussé un cri en voyant tomber son père, partagea aussitôt son sort. L'autre Griquois, entendant ce cri et voyant son frère baigné dans son sang, se courut furieux contre les huit Bushmen qui prirent la fuite. Il lança contre les meurtriers une petite hache qu'il tenait à la main, et en blessa un à l'épaule d'un coup de fusil; mais tous échappèrent en abandonnant leurs arcs et leurs flèches. On peut se figurer quelle dut être la situation des malheureux voyageurs, n'ayant plus qu'un seul homme pour les défendre, et obligés de traverser un pays où ils étaient sûrs d'être l'objet de nouvelles attaques de la part d'ennemis toujours plus nombreux. Ils déchargèrent du wagon l'ivoire, qu'ils cachèrent dans la terre, et le remplacèrent par les cadavres de leurs amis, avec l'intention de les ensevelir pendant la nuit, pour leur épargner les trai-

tements indignes des Bushmen. Le lendemain matin ils poursuivirent leur voyage ou plutôt leur fuite, tremblants à la vue de tous les objets qui de loin avaient quelque ressemblance avec la forme humaine ; car on apercevait sur les hauteurs les Bushmen, épiant chaque pas que faisait cette famille désolée. Ils passèrent une autre nuit dans la plaine : nuit sans sommeil, excepté pour les enfants, qui n'avaient pas la conscience du danger. Le lendemain, comme ils traversaient un fourré d'acacias, ils virent tout à coup tomber autour d'eux une grêle de flèches empoisonnées, dont quelques-unes blessèrent légèrement plusieurs des enfants. Bergover tira quelques coups de fusil, et ils prirent la fuite, mais pour renouveler bientôt leurs attaques. Il poursuivait sa route de cette manière avec l'aide de son fils, poussant en avant ses bœufs, dont plusieurs tombèrent sous les flèches empoisonnées. En les détachant du joug pour les remplacer par d'autres, il fut blessé grièvement ainsi que son fils ; néanmoins, le père continua de défendre ses enfants et ses troupeaux. La nuit vint encore les envelopper de ses voiles, en leur apportant la perspective d'être tous massacrés. Les premiers rayons du matin éclairèrent la fin d'une scène faite pour déchirer le cœur des sauvages les plus endurcis. Les Bushmen apparurent en plus grand nombre, attaquant le wagon de tous les côtés à la fois ; tous dirigèrent leurs flèches contre le seul homme en état de leur résister, et auquel les mères et les enfants demandaient en vain du secours. Dangereusement blessé, il se rapprocha en chancelant du wagon, pendant que les Bushmen se saisissaient des bœufs et les emmenaient en poussant le cri de victoire. Une heure après, Bergover ne respirait plus, et trois femmes et treize enfants restaient privés de tout secours humain. L'essieu du wagon était brisé, et ils apercevaient à quelque distance les Bushmen, avides de massacrer le reste de leurs victimes pour s'emparer des bœufs de trait qui étaient encore sous le joug. Ce fut un moment de terreur et de désespoir ; ces mères en larmes, entourés d'enfants orphelins et blessés, ne pouvaient que crier à Dieu par la prière ; et dans ce moment même la délivrance la plus inattendue était proche. Je ne saurais mieux décrire la scène touchante qui suivit, qu'en empruntant le langage d'un témoin oculaire, le docteur Lichtenstein, dont le récit concorde exactement avec celui que je tiens d'une des veuves qui ont survécu.

• Je me trouvais avec Kok, qui revenait au Kuruman, lorsque nous aperçûmes un wagon arrêté à quelque distance; nous doublâmes le pas pour l'atteindre; et aussitôt qu'on nous aperçut, une des femmes, poussant un cri perçant, se jeta par terre devant nous et embrassa les genoux de Kok dans un accès de désespoir. Un instant après, les enfants accoururent criant et sanglotant à tendre le cœur, tellement qu'un certain temps s'écoula avant que mon compagnon, dont les joues ruisselaient de larmes, pût prendre sur lui de demander à cette malheureuse femme où était son mari. Elle ne répondit que par un redoublement de sanglots. Levant alors les yeux, nous aperçûmes, à quelques pas, un jeune garçon de douze ans occupé à creuser une fosse avec le fer d'une vieille hache, et près de lui le corps de son père enveloppé d'une natte. • Les Bushmen l'ont massacré! » s'écria le malheureux fils; et laissant tomber sa hache il s'abandonna aux plus douloureuses lamentations. •

Le récit qui précède peut donner une idée des dangers qui accompagnent le voyageur dans les pays habités par ces Bushmen, exaspérés depuis longtemps par l'oppression de leurs voisins plus puissants, et qui se vengent souvent sur des innocents incapables de se défendre.

À une époque antérieure, diverses tentatives avaient été faites pour entrer en rapport avec les Bechuanas, dans un but commercial; mais ces expéditions, qui étaient ordinairement dirigées par des hommes de mauvaise foi, avaient souvent des conséquences fatales. Voici un exemple, pris au hasard entre beaucoup d'autres, qui peut donner une idée de ce qu'étaient ces expéditions. Une bande assez nombreuse, composée principalement de Bastards, pénétra dans l'intérieur par le pays des grands Namaquois. Ils étaient bien armés, montés sur des bœufs et avaient quelques femmes avec eux. Résolus de ne pas revenir chez eux sans une fortune, ils s'avancèrent jusqu'à la rivière Moshou où ils trouverent quelques troupeaux appartenant aux Bechuanas. N'ayant rien à donner en échange, ils se pourvurent gratuitement de ce qui était à leur convenance; enlevèrent une partie du bétail, massacrèrent les hommes qui leur résistèrent, et poursuivirent leur voyage le long de la rivière. Au bout de quelques jours, ils atteignirent la ville principale de cette partie du pays, où les avait précédés la nouvelle de leurs méfaits; et les habitans en-

rent le chagrin de reconnaître plusieurs de leurs meilleurs bœufs entre les mains des maraudeurs. On n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et l'on accueillit avec de grandes démonstrations de politesse ces misérables, qui, pour faire croire à l'abondance de leurs provisions, quoique leurs ressources fussent réellement épuisées, avaient rempli plusieurs sacs de sable. Quand on jugea leur appétit suffisamment aiguisé, on leur offrit deux bœufs pour leur repas. L'un de ces animaux, que l'on avait choisi à dessein extrêmement sauvage, prit peur et s'enfuit à la vue des étrangers, qui se mirent aussitôt à sa poursuite, jaloux de s'assurer cette riche proie. C'était le moment choisi pour la vengeance, et sur le signal d'un chef Béchuanas plusieurs d'entre eux furent percés à coups de lance par les indigènes. Les autres se rallièrent et se retranchèrent dans une étable entourée de pierres; mais n'ayant presque plus de munitions, ils firent une faible résistance. Vainement ils demandèrent merci, on ne leur fit aucun quartier; et quand la nuit vint arrêter le massacre, les Béchuanas allumèrent des feux de distance en distance autour de leurs victimes, comme c'est leur usage sur le champ de bataille, et s'endormirent. Ceux des voyageurs qui n'étaient pas blessés s'enfuirent à l'aide de l'obscurité et se dirigèrent vers le sud. Au point du jour les femmes et les blessés furent tous égorgés; et ceux qui s'étaient échappés furent poursuivis sans relâche pendant trois jours, résolus qu'étaient les indigènes à les exterminer jusqu'au dernier. Ils réussirent presque entièrement; car un seul des cinquante hommes qui composaient l'expédition parvint, couvert de blessures, aux cataractes du fleuve Orange, pour y raconter la catastrophe qu'ils avaient eux-mêmes attirée sur leurs têtes; ce récit souleva une clameur générale contre les Béchuanas qui furent considérés comme les plus barbares de tous les sauvages.

Le premier voyageur qui visita les Batlapis fut Lichenstein, en 1805; il avait avec lui M. Kok qui avait demeuré quelque temps chez ce peuple, et il nous donne un aperçu déjà passablement exact de leurs mœurs et de leur langue. Pendant son séjour, qui dura peu, il fut traité avec beaucoup de bienveillance par Moléhabangue, qui résidait alors avec son peuple près du Kuruman.

Ces contrées furent visitées ensuite par le docteur Cowan et le capitaine Denovan, en 1807. Placés sous la protection du gouvernement anglais, ils avaient une escorte nombreuse et deux

wagons. Le but de l'expédition était de pénétrer, à travers le pays des Bechuanas, jusqu'aux établissements portugais situés près de Mozambique. Ils traversèrent heureusement les diverses tribus des Batlapis, des Barolongs, des Bavangketsis et des Bakuenas, et périrent non loin de la côte orientale, sans qu'on ait jamais pu savoir de quelle manière. J'ai rencontré, chez les Bakuenas, à cent lieues au nord-est de Lattakou, un homme qui avait servi de guide à l'expédition jusqu'à une rivière qui paraissait être le Sofala; là il avait quitté les voyageurs, qui se proposaient de traverser le fleuve et de poursuivre leur marche jusqu'à l'Océan.

En 1812, ce pays fut visité par le docteur Burchell, qui poussa ses recherches scientifiques jusqu'à Cluê, à une grande distance au nord-ouest de Lattakou. Ce voyageur entreprenant se proposait de pénétrer beaucoup plus avant dans l'intérieur, et d'arriver à travers le désert de Kalagare au Congo, colonie portugaise sur la côte occidentale; mais il fut obligé de renoncer à ce projet, n'ayant pu déterminer aucun de ses compagnons à le suivre. Les *Voyages* de Burchell sont certainement ce que nous avons de plus exact et de plus intéressant sur la matière; et ses dessins, aussi bien que ses descriptions du caractère des indigènes, sont de la plus minutieuse fidélité. Ses travaux de botanique font le plus grand honneur à sa patience et à sa perspicacité, et les aperçus qu'il donne de la langue séchuane font preuve de recherches infatigables et judicieuses. Ayant fait des études spéciales sur cette matière pour réduire l'idiome des Bechuanas à l'état de langue écrite, je fus frappé de la concordance que présentaient les idées de Burchell avec les résultats que j'avais moi-même obtenus. Au reste, il ne faut pas s'étonner des erreurs commises par les premiers voyageurs dans l'orthographe des noms et des mots; car on se ferait difficilement l'idée de ce qu'il faut de travail et d'observation pour arriver à distinguer les sons différents qui se trouvent souvent dans une intonation simple en apparence. Aussi est-il souvent arrivé que chaque nouveau voyageur semblait adopter de nouveaux noms pour désigner les mêmes objets. Le nom du peuple, par exemple, que nous écrivons Béchuanas, s'est écrit tour à tour Bootshuanas, Boschuanas, Botchuanas et Moschuanas. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Nous ferons observer ici que Béchuana est un nom pluriel dont le singu-



Depuis la fondation de la mission Griquoise et même auparavant, des tribus Béchuanas s'étaient mises en rapport avec des habitants de Griqua-Town pour le commerce d'échange; elles avaient une haute estime pour la famille Kok, à cause des services importants que leur avait rendus Cornélius, le père de cette famille, en arrêtant les incursions des maraudeurs qui se livraient au pillage sur leur territoire.

On a longtemps admiré, et à juste titre, le récit simple et fidèle écrit par feu le révérend Campbell, de ses voyages dans le sud de l'Afrique. Envoyé par la Société des missions de Londres pour visiter les diverses stations missionnaires, il se rendit à Lattakou, où il fut accueilli avec bienveillance par les Béchuanas et en particulier par Mothibi, chef des Batlapis. « Envoie-nous des missionnaires, » lui dit ce dernier, « et je serai un père pour eux. » Tous les incidents de ce voyage furent des plus encourageants pour M. Campbell, et il y vit avec joie le prélude d'une ère nouvelle pour nos missions d'Afrique. Après une longue tournée à l'est de Lattakou, il revint à Griqua-Town, puis visita le pays des Namaquois. Les détails extrêmement intéressants qu'il publia lors de son retour en Angleterre produisirent une vive impression sur le public chrétien, et une augmentation considérable dans les dons pour les missions.

En 1815, MM. Evans et Hamilton partirent d'Angleterre pour se rendre à Lattakou, où ils avaient tout espoir d'être bien accueillis après l'appel bienveillant de Mothibi.

A leur arrivée à Griqua-Town, ils furent encouragés dans leur projet par les frères de cette station. Adam Kok, Philippolis, Jan Hendreck et d'autres hommes qui avaient de l'influence auprès des Béchuanas, se décidèrent à les accompagner à Lattakou pour leur servir d'interprètes. Cette circonstance était d'autant plus heureuse, que les Béchuanas avaient beaucoup d'estime et de respect pour Kok, dont le père leur avait rendu des services si-

lier est Mochuana. Séchuana est un adjectif qui s'applique à tout ce qui appartient à la nation, particulièrement à la langue.

L'altération des noms provient souvent de la difficulté qu'éprouvent les étrangers, et particulièrement les Hollandais, à se plier à la prononciation des indigènes. Ceux-ci, par contre, ont tant de condescendance sous ce rapport pour les étrangers, qu'ils imitent avec une précision parfaite leur mauvaise prononciation pour se faire mieux comprendre d'eux. Leur langue est douce et harmonieuse, presque tous les mots se terminant par une voyelle.

gualés, et qui était lui-même doué d'un caractère aimable et d'un jugement excellent.

Ils arrivèrent à Lattakou le 17 février 1816, et furent reçus avec leurs wagons dans la place publique, où Mothibi avec plusieurs de ses gens vint leur donner une poignée de main. La première question de Mothibi à Kok fut celle-ci : « Qu'avez-vous apporté pour les échanges ? » question qui pouvait paraître naturelle de la part d'un peuple auquel on ne pouvait supposer des idées justes sur le vrai but des missionnaires. Mais quand ceux-ci parlèrent du motif qui les amenait et dirent qu'ils étaient les hommes promis par M. Campbell, le désappointement se peignit sur le visage de Mothibi, et les chefs en sous-ordre donnèrent des signes manifestes de désapprobation. C'était là une réception bien décourageante pour des hommes qui avaient fait un si long voyage, supporté tant de fatigues, et bravé tant de dangers pour arriver chez ce peuple sur lesquels ils avaient concentré leurs affections et leurs espérances. Dans la soirée, Kok présenta de nouveau les missionnaires au roi d'une manière plus explicite, et ils lui offrirent les présents de tabac et de perles qu'ils avaient apportés dans ce but ; la reine Mahuto eut aussi sa part. C'en était bien assez pour adoucir le cœur, comme disent les indigènes. Kok profita de ce moment favorable pour exposer de nouveau les intentions des missionnaires et pour rappeler la promesse faite à M. Campbell par le roi. « Ils peuvent venir, » répondit-il, « mais il leur faudra de l'eau, beaucoup d'eau. » Leur désignant alors la rivière Kuruman, il détourna aussitôt la conversation vers d'autres sujets. Kok revint à la charge et lui apprit que M. Hamilton savait travailler le bois, et il ajouta qu'on attendait un autre missionnaire qui savait forger, et qui pourrait fabriquer des haches et d'autres instruments. Cette nouvelle lui fit évidemment plaisir, et il dit à Kok que d'ailleurs il ne pouvait pas songer à refuser les personnes recommandées par lui. Néanmoins il hésitait encore à donner son approbation au désir des missionnaires de rester au milieu de son peuple. « Il n'y a point d'eau, » disait-il, « il n'y a point d'arbres ; le peuple a ses coutumes, et il ne voudra pas écouter les missionnaires. » On l'assura que ceux-ci ne voulaient rester que pour instruire ceux qui en auraient envie. Après deux jours de pourparlers dans lesquels on ne put rien obtenir de satisfaisant, le roi donnant et retirant tour à tour son assentiment, il

finit par dire qu'il s'en tiendrait à la décision de son peuple; il les engagea de nouveau à se fixer sur le Kuruman pour trafiquer avec les Béchuanas comme avaient fait Edwards et Kok, mais en renonçant entièrement au projet d'enseigner le peuple. Ensuite Mothibi s'adressa en ces termes à ses sujets : « Dites votre pensée. Quand les hommes sont venus ici pour la première fois (il voulait parler de MM. Campbell et Read), vous avez gardé le silence; mais quand ils sont partis vous m'avez blâmé. » Un grand nombre de voix crièrent parmi le peuple : « Il ne faut pas que les missionnaires viennent ici ! » et le roi répéta : « Il ne faut pas que les missionnaires viennent ici ! » Le Kuruman étant à plus de trente lieues de Lattakou, et la contrée intermédiaire étant déserte, les missionnaires n'avaient d'autre alternative que de revenir à Griqua-Town, après avoir vu se changer en tristesse amère les brillantes espérances qu'ils s'étaient plu à entretenir durant leur voyage. Au lieu de recevoir les présents de biens temporels qu'ils s'étaient crus en droit d'attendre, en échange du trésor de la vie éternelle qu'ils venaient apporter, ils se virent entourés d'une nuée de mendiants importuns, riches et pauvres, qui les tourmentaient pour obtenir du tabac et d'autres objets; et comme s'ils eussent pris à tâche de montrer qu'ils ressemblaient à ceux qui ont persécuté le Sauveur, ces malheureux suivirent à leur départ les hérauts du salut qu'ils avaient rejeté en les accompagnant de leurs moqueries et de leurs vociférations : « Loin de nous le peuple blanc ! » disaient-ils. Le cœur dououreusement oppressé, nos frères reprirent le chemin du désert, en méditant sur les voies mystérieuses de Celui qui, trop sage pour jamais errer, a souvent néanmoins « son chemin dans la mer et ses sentiers dans les grosses eaux. »

Avant la visite des missionnaires à Lattakou, Buys, dont nous avons déjà parlé à l'article de la mission chez les Cafres, s'était transporté aux environs de la rivière Jaune et mis en rapport avec les Béchuanas. Il s'efforça de leur faire partager ses principes, qui étaient hostiles au gouvernement de la Colonie, et il réussit à en persuader un certain nombre, parmi lesquels se trouvait le propre frère de Mothibi. Cet homme était à Lattakou lors de l'arrivée des missionnaires, et ce fut son influence qui les fit rejeter. Comme il se rendait auprès de Buys, sans doute pour lui annoncer le succès qu'il avait obtenu, il fut tué en chemin par les

flèches empoisonnées des Bushmen. Cet ennemi écarté, il paraît que Mofhibi se sentit des dispositions plus favorables pour ceux auxquels il avait refusé, non sans hésitation, le séjour parmi son peuple. MM. Hamilton et Evans, qui étaient restés à Griqua-Town pour y attendre les événements, apprirent dans une de leurs tournées que le roi était tout disposé à les recevoir. Ils se décidèrent en conséquence à faire de nouveau le voyage de Lattakou; mais Mofhibi se trouvant absent pour un mois avec douze cents de ses sujets, le manque de provisions les força de revenir sur leurs pas. Bien que leur horizon eût commencé à s'éclaircir, M. Evans, de retour à Griqua-Town, abandonna entièrement la mission, rebute qu'il était par le caractère du peuple aussi bien que par les difficultés de la langue. Il revint à Graaff-Reinet, entra dans l'église hollandaise, et mourut à Cradlock peu d'années après.

## CHAPITRE XV.

M. Read obtient le consentement de Mothibi à ce que les missionnaires séjournent chez les Béchuanas. — Nécessité de la prudence. — Soupçons des indigènes. — Difficultés que les missionnaires éprouvent à gagner leur confiance. — Expédition malheureuse. — Sujet d'encouragement — Ministère de M. Hamilton. — Le pain volé. — L'auteur se joint à la mission. — Position du missionnaire chez les Béchuanas. — Difficultés particulières. — Absence totale d'idolâtrie. — Professions de foi sans réalité. — Raisonnement d'un faiseur de pluie. — Gouvernement des Béchuanas. — Pitsbos, ou parlement des indigènes. — Coutumes nationales. — Obstacles à l'Évangile. — Travaux des femmes. — Caractère des Béchuanas.

Malgré ces tristes revers, M. Hamilton, nullement ébranlé, résolut de tenter un autre effort. Sur ces entrefaites M. Read arriva à Griqua-Town avec une escorte nombreuse de Hottentots qu'il amenait de Bethelsdorp; ce qui obligea M. Hamilton à faire le voyage de la Colonie pour y chercher des provisions. M. Read continua son voyage, décidé à se fixer ou à Lattakou ou sur le Kuruman, à l'endroit désigné par les Béchuanas. Arrivé à la ville, M. Read crut devoir ne faire aucune allusion au refus précédent de Mothibi, mais lui rappeler simplement ce dont il était convenu avec M. Campbell; il lui dit « que ce dernier avait déterminé le bon peuple qui est au delà des grandes eaux à envoyer des missionnaires; qu'ils étaient heureux de la promesse qu'il avait faite de les recevoir, et qu'ils avaient eu la générosité d'envoyer par les missionnaires un grand nombre d'objets destinés à le rendre heureux lui et son peuple : objets qui se trouvaient encore en partie à Griqua-Town ou à Bethelsdorp, mais qu'on enverrait chercher. » Cette entrée en matière produisit l'effet désiré sur

l'esprit de Motlubi. Une partie de ses sujets consentirent au séjour des missionnaires, pourvu qu'ils s'abstussent de prêcher et d'enseigner ; d'autres exigeaient comme condition que nos frères les aidassent dans leurs expéditions de pillage chez les Bavangketsis. Ils refusèrent, comme on le pense bien, d'accéder à cette dernière clause ; tout en promettant que, si les ennemis attaquaient la ville, les missionnaires iraient à les repousser. A force de bonté et de persévérance ils triomphèrent des diverses objections qu'on élevait contre leur séjour. C'était là un point important de gagné ; mais il faut aux missionnaires en pareille circonstance une prudence extrême, pour ne pas compromettre eux ou leurs successeurs par des engagements que les circonstances ne leur permettraient peut-être pas de remplir. Je ne connais pas dans la vie du missionnaire de circonstances où il ait plus besoin d'unir à la douceur de la colombe la prudence du serpent, que dans ses premiers rapports avec un peuple sauvage. De quelle sagesse, de quels ménagements ne doit-il pas s'entourer, celui qui se propose d'introduire dans un pays les éléments d'un empire spirituel tout nouveau, de renverser dans la poussière les autels et les dieux, d'abolir les cérémonies religieuses d'un peuple, de remplacer des systèmes antiques et respectés, et, à l'exemple des Apôtres, de bouleverser le monde !

Comme les Bechuana's, qui ne connaissaient pas les idoles et qui n'avaient pas de culte religieux, ne pouvaient se faire aucune idée du vrai but des missionnaires, ceux-ci furent obligés au commencement de faire valoir principalement les avantages temporels qu'on pouvait attendre du christianisme. Des gens mal intentionnés avaient représenté les missionnaires comme étant des agents du Gouvernement, chargés de préparer l'esprit des indigènes à recevoir le joug d'un pouvoir étranger. Ces soupçons ne purent pas être entièrement écartés malgré toutes les promesses et tous les présents des missionnaires ; et ceux-ci furent pendant longtemps l'objet d'un espionnage incessant et minutieux. Leur établissement dépendait principalement de la reine Mahuto, qui avait une grande influence sur son mari. Ils ne pouvaient acheter sa faveur qu'en imposant une taxe considérable sur leurs ressources, qu'elle se figurait sans doute inépuisables. Comme les Juifs d'autrefois, elle mesurait son attachement et son admiration à l'abondance des poissons et des pains. Souvent,

quand elle était mécontente, elle poussait son mari à des actes de sévérité. Sa faveur était donc d'une grande importance; mais l'expérience a prouvé qu'en pareil cas le missionnaire ne doit pas persister à lutter contre les difficultés qui entourent une œuvre fondée sur de telles bases. Il est très-rare que ce mode d'évangélisation, où l'on fait dépendre le succès de la faveur d'un homme, réussisse auprès des sauvages.

Nos frères n'étaient que depuis peu à Lattakou lorsqu'il arriva un événement malheureux en lui-même, mais qui eut des conséquences très-importantes pour le succès de la mission. Mothibi avait organisé une expédition considérable contre les Bakuenas dans le but d'enlever du bétail. Sa troupe, qui se croyait invincible, fut repoussée et dispersée. Beaucoup d'hommes furent tués, d'autres périrent en tombant dans des précipices; et Mothibi lui-même échappa à grand-peine avec une blessure au pied. Les femmes, qui avaient perdu récemment une grande partie de leur bétail enlevé par les Bavangketsis, eurent alors à verser des larmes bien plus amères sur la perte de leurs maris. Peu après cette catastrophe, Mothibi et la majorité de son peuple se décidèrent à se transporter sur les bords du Kuruman; c'était en juin 1817. Depuis cette époque jusqu'à mon passage en 1820, dans la tournée que je fis avec M. Campbell, la mission continua sans qu'on obtint de succès décisifs. Le service public avait lieu régulièrement, mais au moyen d'interprètes fort ignorants; ce qui nuisait essentiellement au succès. Malgré cet obstacle et bien d'autres encore, les missionnaires faisaient du bien, et les indigènes étaient conduits graduellement à voir en eux des amis, bien qu'ils ne les écoutassent pas encore avec l'intention de s'instruire, et qu'il suffît du moindre incident défavorable pour réveiller leurs soupçons.

Quand M. Campbell, après un voyage des plus heureux, qu'il poussa jusqu'à Kurrichane chez les Bahurutsis, à plus de soixante lieues au nord de Lattakou, revint à la Colonie, je fus appelé à séjourner quelque temps à Griqua-Town pour me joindre ensuite à la mission du Kuruman.

M. Hamilton y était seul alors, occupé à lutter contre des obstacles de divers genres, et réduit à une existence des plus pénibles. Indépendamment de travaux manuels considérables (car il lui avait fallu creuser un canal, labourer la terre et bâtir), il s'e-

taut vu obligé par la modicité de ses ressources à travailler de ses mains pour ne pas tomber lui et sa famille dans la mendicité; et cela pendant que les indigènes de rang noble levaient sur lui des impôts exorbitants, trouvant naturel de confisquer à leur profit, par tous les moyens possibles, tout ce qui était à leur portée de la propriété du missionnaire. Un jour, n'ayant pas à cette époque de moulin pour moudre le blé, il se mit à l'écraser lui-même, suivant l'usage des anciens temps, à l'aide de deux pierres plates qu'on appelle meules à la main. Il travailla péniblement et réunit tous ses efforts pendant une demi-journée, pour se procurer la farine nécessaire à la confection d'un pain qui devait lui suffire au moins pour huit jours. Quand il eut pétri et cuit son pain gigantesque, et tel qu'il n'en avait pas vu sur sa planche depuis bien des mois, il se rendit à la chapelle pour faire le service. Le soir il revenait à sa cabane, l'appétit aiguisé, se promettant un regal de son pain grossier, quand, hélas! en ouvrant sa porte et jetant les yeux sur la planche il vit que son pain n'y était plus! L'on avait forcé l'unique petite fenêtre de la cabane, qui semblait trop étroite pour donner passage à un corps humain, mais qui se trouva pourtant suffisante pour un voleur; et ainsi le missionnaire vit s'évanouir tout espoir d'avoir du pain pour son souper et pour ses repas pendant longtemps.

Sans se laisser décourager par une multitude de désappointements semblables, il poursuivit en silence sa triste carrière, le cœur brûlant de compassion pour les âmes qui périssaient, insistant en temps et hors de temps pour prêcher l'amour du Sauveur, et pliant son corps robuste aux plus durs travaux. Il ne possédait pas les ressources nécessaires pour engager à persévérer ceux qui s'étaient décidés à écouter ses instructions; et souvent il avait le chagrin de les voir revenir en arrière.

En mai 1821, selon que j'en étais convenu avec M. Campbell lors de son départ, je me joignis à cette mission, à la grande satisfaction de M. Hamilton ainsi qu'à la mienne; et je l'eusse fait beaucoup plus tôt, si des devoirs impérieux ne m'avaient retenu à Griqua-Town. Les chapitres suivants raconteront nos combats missionnaires et les épreuves de notre foi durant les années qui suivirent. On y verra aussi les progrès successifs, et enfin le triomphe de la vérité divine; tellement qu'aujourd'hui, au lieu d'une seule station missionnaire, nous contemplons avec ravissement



sement plusieurs temples élevés en l'honneur de l'Éternel, où des multitudes se pressent chaque Dimanche pour écouter l'Évangile de paix et d'amour.

Nous avons aussi des écoles et des salles d'asile qui prospèrent, et plusieurs imprimeries travaillent pour subvenir aux besoins croissants de la population. Le pays des Bassoutos, qui n'était jadis qu'un vaste théâtre de meurtre et de pillage, est aujourd'hui semé de stations missionnaires fondées par la Société de Paris et la Société wesleyenne; en sorte que toute la contrée qui s'étend des limites orientales du désert jusqu'à Port-Natal est occupée par les missions. Si ces missions sont soutenues par la foi et par la prière, on les verra bientôt s'avancer sous les tropiques et aborder les nations imbuës des erreurs mahométanes.

Ce que nous avons déjà dit des difficultés qui s'opposèrent à l'établissement et à l'accroissement de la première mission chez les Béchuanas, aura préparé le lecteur à ce qu'il nous reste à raconter. La position du missionnaire chez ce peuple a quelque chose de tout particulier, et ne ressemble en rien à celle où il se trouve chez tout autre peuple de la terre. Il ne rencontre point d'idolâtrie pour arrêter ses efforts, et il n'a pas à lutter contre les horreurs qui se commettent dans les pays où les idoles comptent des milliers d'adorateurs. Point d'orgies religieuses, point de fleuve sacré, point de sacrifices humains ni d'aucune espèce. C'est en vain qu'il chercherait un temple ou un autel ou un seul emblème d'un culte quelconque. Aucune tradition des anciens jours ne vient rappeler à la génération présente que leurs ancêtres aient jamais aimé ou servi un être supérieur à l'homme. Le plus profond silence règne sur ce sujet solennel. Le démon qui a séduit la grande majorité de la race humaine par une variété innombrable de fausses divinités, est arrivé au même résultat à l'égard des Béchuanas, des Hottentots et des Bushmen, en arrachant de leur esprit tout vestige d'impression religieuse; en ne leur laissant pas un seul rayon de lumière pour éclairer leurs ténèbres, pas un seul chaînon pour se rattacher au ciel.

Ainsi le missionnaire ne peut pas en appeler à des souvenirs religieux, ni à « un Dieu inconnu, » ni à aucune idée qui ait quelque analogie avec celles qu'il désire communiquer. Il ne s'agit pas pour lui de ramener à sa vraie direction un ruisseau égaré dans son cours. Comme ces torrents du désert qui se perdent dans

les sables, le système religieux de ces peuples a totalement disparu; et il faut que le missionnaire, à force de larmes et de prières, rouvre de nouveau cette source tarie.

Souvent j'ai été frappé, en lisant les journaux des missionnaires dans les Indes, de la différence profonde entre notre œuvre et la leur, bien que nous travaillions dans la même vigne, avec les mêmes instruments et en vue du même but. Les difficultés que nous rencontrons sont d'un caractère absolument différent, et quelques-uns ont pensé que les nôtres sont peu de chose auprès de celles contre lesquelles nos frères ont à lutter dans l'Inde et ailleurs. Je n'oserais pas décider cette question; mais ce que je sais, c'est que, pendant plusieurs années d'un travail en apparence inutile, j'ai souvent désiré de découvrir quelque idée religieuse qui me donnât accès auprès des indigènes; mais aucune notion de ce genre n'avait jamais traversé leur esprit. Leur dire qu'il existe un Créateur, maître du ciel et de la terre; leur parler de chute de l'homme, de redemption, de resurrection, d'immortalité, c'était leur parler de choses qui leur semblaient plus fabuleuses et plus extravagantes encore que leurs ridicules légendes relatives aux lions, aux hyènes et aux chacals. On peut comparer notre travail aux efforts que ferait un enfant pour saisir la surface d'un miroir poli, ou à ceux d'un laboureur pour transformer un rocher de granit en un sol labourable. Le premier but que devait se proposer le missionnaire, était de fixer leur attention; et ce n'était point par le raisonnement ni en faisant allusion à leurs cérémonies religieuses qu'il pouvait y parvenir. Ils écoutaient volontiers, pourvu qu'on leur donnât un peu de tabac ou quelque autre bagatelle en échange du temps qu'ils accordaient. Quelques-uns même spéculaient sur l'intérêt qu'ils inspiraient au missionnaire, et venaient leur faire des contes: leur disant, par exemple, qu'ils avaient prié, et qu'en réponse à leurs prières Dieu leur avait fait retrouver leur bétail perdu, ou tué du gibier à la chasse. Ils répondaient avec empressement quand on leur demandait ce qu'ils pensaient de la Parole de Dieu; et quand par ce moyen ils pensaient avoir obtenu quelque crédit dans notre esprit, ils se félicitaient entre eux de leurs succès. J'en ai connu plusieurs qui se sont vantés pendant plusieurs années de leur habileté à duper les missionnaires.

Bien qu'ils eussent reçu beaucoup d'instruction religieuse, ils ne paraissaient pas avoir jamais réfléchi sur ces choses, et aussi n'en gardèrent-ils aucune trace dans leur mémoire. La plupart de ceux qui, dans les premiers temps de la mission, avaient fait profession de christianisme pour plaire aux missionnaires, moururent comme ils avaient vécu, dans la plus profonde ignorance. Voici comment me parlait, peu de temps avant sa mort, Muna-meets, ancien ami de la mission, compagnon de voyage de M. Campbell, et l'un des indigènes les mieux doués pour la sensibilité et l'intelligence : « Ra-Marie, <sup>1</sup> vos usages peuvent être bons pour vous, mais je n'ai jamais éprouvé qu'ils remplissent l'estomac (il montrait le sien). Cependant j'aimerais à vivre avec vous, parce que vous êtes bons et que vous me donneriez des remèdes quand je suis malade. J'ai beau être l'oncle de Mottibi, je ne suis que le chien du chef, et il me faut ramasser les miettes de sa table. Je suis un des anciens du peuple, et quoique je sois encore un jeune homme (soixante-dix ans !), mon intelligence n'est plus aussi vive qu'autrefois. Peut-être parviendrez-vous à faire adopter vos usages aux enfants. »

Alors même que nos usages, comme il les appelait, n'avaient rien à leurs yeux de plus agréable à la chair et au sang que les leurs, ils admettaient néanmoins que nous étions une race d'êtres supérieurs à eux ; supériorité qu'ils ne pouvaient expliquer, à moins de reconnaître l'existence d'un Créateur.

Un jour que je m'étais étendu sur le sujet de la création, mes paroles furent commentées de la manière suivante par un faiseur de pluie adroit et rusé qui était l'oracle de son village : « Si vous croyez réellement que l'Être dont vous parlez a créé tous les hommes, alors, pour être conséquent, vous devez croire aussi qu'en faisant les blancs il a perfectionné son ouvrage. Il commença par s'essayer la main sur les Bushmen ; mais ceux-ci ne lui plurent point, parce qu'ils étaient trop laids et qu'ils parlaient comme des grenouilles. Ensuite il donna naissance aux Hottentots, qui ne le satisfirent pas non plus. Après quoi il exerça son pouvoir et son art dans la création des Béchuanas, ce qui était un grand progrès. Et enfin il fit les blancs : c'est pour cela, » ajouta-t-il d'un ton de triomphe, « que les blancs sont

<sup>1</sup> Père de Marie.

beaucoup plus sages que nous, qu'ils savent faire des maisons qui marchent (wagons), qu'ils enseignent aux bœufs à les trainer sur les collines et dans les vallées, et qu'ils leur apprennent aussi à labourer leurs jardins, au lieu de faire faire ce travail par leurs femmes, comme les Bechuanas. » Cette découverte lui valut les applaudissements du peuple, tandis que les arguments du pauvre missionnaire, prises à la source de la vérité divine, étaient mis à l'écart. Du reste, ils avaient tant de répugnance pour les entretiens de cette nature, que le missionnaire s'estimait trop heureux de rencontrer quelqu'un qui voulut bien entrer en discussion avec lui, fût-ce dans un esprit de dédain et de raillerie.

Malgré toutes leurs concessions, ils ne se gênaient nullement pour déclarer nos usages ridicules, gênants et ennuyeux. Ils ne pouvaient s'expliquer la fantaisie que nous avions d'emprisonner nos jambes et nos bras dans des sacs, et d'employer des boutons à fixer des vêtements autour de notre corps, au lieu de les suspendre en guise d'ornements à notre cou ou à nos cheveux. L'usage de se laver le corps, au lieu de le frotter d'ocre et de graisse, était dégoûtant à leurs yeux; et la propreté que nous cherchions dans nos aliments, dans nos lits et dans nos demeures, contribuait singulièrement à les égayer. Un jour que j'avais chargé un indigène de me faire griller un morceau de zèbre sur la braise, je lui dis qu'il ferait mieux de le retourner avec une fourchette ou un bâton qu'avec ses mains, qu'il ne manquait jamais de frotter sur son corps crasseux pour ne rien perdre de la graisse précieuse qui en coulait. Ce conseil excita chez lui et ses compagnons de vifs éclats de rire, et ils racontèrent partout la chose comme une excellente plaisanterie.

Le gouvernement de ce peuple est à la fois monarchique et patriarcal. Chaque tribu a son chef ou roi, qui réside ordinairement dans la ville principale, et dont la dignité se transmet par droit d'héritage. La tribu se compose d'un certain nombre de villes ou de villages; chaque ville a son chef distinct qui a sous ses ordres plusieurs chefs subordonnés. Ces chefs constituent l'aristocratie de la nation, et tous reconnaissent la suprématie du chef principal. Le pouvoir despotique de ce dernier est contrôlé par les chefs inférieurs qui, dans leur *pitshos* ou parlements, blâment sans aucune espèce de ménagements ce qu'ils trouvent des

fectueux dans le gouvernement du roi. Je l'ai entendu accuser de prendre des femmes pour conseillers et son épouse pour premier ministre; en même temps l'orateur invitait l'assemblée à examiner le corps du roi pour voir s'il n'acquerrait pas trop d'embonpoint, marque certaine qu'il ne s'inquiétait guère des intérêts de son peuple. Le roi ouvre ordinairement la séance par une courte allocution, et réserve son éloquence pour la péroraison; alors il analyse les discours qui ont été prononcés par d'autres orateurs, sans oublier de sévir avec les expressions les plus violentes contre ceux qui ont exposé les fautes et qui, selon son expression, lui auraient volontiers marché sur le corps. Tout cela est pris en bonne part, et le chef hors d'haleine est vivement complimenté quand l'assemblée se dissout. Ces assemblées maintiennent suffisamment l'équilibre entre le pouvoir des chefs et celui du roi; mais on n'y a recours que dans les grandes occasions, comme lorsqu'il s'agit de régler des différends entre les tribus, d'entreprendre une expédition de pillage ou de décider l'émigration d'une tribu.

Mon but n'est pas ici de donner une description complète des usages des Béchuanas, ce qui exigerait un volume, qui ne serait ni fort édifiant ni fort instructif. Du reste j'aurai occasion, dans le cours de cet ouvrage, de revenir quelquefois sur ce sujet. Les assemblées dont j'ai parlé ne traitent que des objets généraux qui intéressent la nation, et elles ont surtout pour but de conserver intactes les coutumes de leurs ancêtres. Elles ne s'occupent nullement des vols, des meurtres, ni d'une foule d'autres crimes dont le châtement est abandonné à la vengeance.

Le Béchuanas tient à ses coutumes nationales autant que l'Indou à sa caste. Il se soumettrait à tout, par exemple, plutôt que de renoncer à la circoncision. Cette cérémonie nationale se pratique entre huit et quatorze ans, et même jusqu'à l'âge adulte; mais les enfants qui naissent avant que leurs parents soient circoncis ne sont point aptes à hériter du pouvoir royal. La circoncision d'un enfant est pour la famille une occasion de fêtes et de danses qui durent plusieurs jours. Les femmes sont soumises au même âge à une cérémonie analogue, pendant laquelle elles sont confiées à des matrones qui les initient aux devoirs de leur sexe; il est à remarquer que parmi ces devoirs l'obéissance passive tient le premier rang.

Quand ces disgracieuses cérémonies sont terminées, le jeune homme est jugé désormais capable de porter le bouclier et de lancer le javelot, il se frotte de graisse, et prend les vêtements et les allures d'un homme. Quant aux filles, après qu'elles ont passé plusieurs semaines dans les jeux, les chants et les danses, tout en écoutant les graves préceptes des vieilles femmes, on leur met dans les mains une barre de fer chaud qu'elles sont obligées de tenir un certain temps, pour montrer, en supportant la douleur, que leurs mains sont assez fortes pour le travail. Alors on leur enduit le corps de graisse et elles mettent le vêtement ordinaire des femmes; on coupe la partie inférieure de leur chevelure, et la partie supérieure est abondamment imprégnée d'une pommade épaisse composée de beurre et de *schila*, sorte d'ocre d'un noir brillant. Ainsi élevées de l'état d'enfance à la condition de la femme, elles se considèrent avec autant de complaisance que si elles étaient vêtues comme les filles d'un monarque oriental. Elle touchent à ce qu'on pourrait appeler l'apogée de leur vie, car elles ne tarderont pas à se marier, et à leurs yeux la maternité est le but essentiel de l'existence de la femme.

Ces cérémonies étaient des obstacles redoutables à l'établissement de l'Évangile. La polygamie ne l'était pas moins; et les Béchuanas, nullement disposés à rien retrancher de leurs privilèges en renonçant aux services de leurs femmes, ne pouvaient supporter l'idée de la moindre innovation sur ce sujet. Tandis que les hommes se chargeaient d'aller à la guerre et à la chasse, de garder le bétail, de traire les vaches et de préparer les peaux qui devaient servir de vêtements, les femmes avaient la tâche bien plus lourde de cultiver la terre, de bâtir les maisons et les clôtures, d'apporter du combustible, et, ce qui était plus pénible encore, d'élever la famille. Elles sont constamment occupées pendant la plus grande partie de l'année; et durant la saison du labour et des semailles, elles sont astreintes au travail le plus rude en même temps qu'à la nourriture la plus misérable, souvent elles cultivent la terre avec un enfant attaché sur leur dos.

Les hommes, cela se conçoit, trouvaient commode d'avoir un certain nombre de ces vassales plutôt que de se réduire à une seule; la femme, de son côté, ne se doutait nullement qu'elle aurait été plus heureuse en étant seule qu'en servant de concubine ou d'esclave à un mari despotique, qui passait la plus grande partie

de sa vie dans l'oisiveté, tandis qu'elle était forcée de travailler pour lui et pour elle sous les rayons d'un soleil presque vertical, dans un climat aride et dévorant. Les maisons, dont la structure exige beaucoup d'intelligence en même temps que de labeur pénible, sont exclusivement l'ouvrage des femmes : elles apportent d'une distance de plusieurs lieues les poutres les plus pesantes, et pensent devoir beaucoup de reconnaissance à leurs maris si ceux-ci veulent bien prendre la hache et couper les arbres dans le bois. L'ouverture de l'habitation, qui est placée au centre du toit en forme de cône, se trouve souvent à six mètres de haut ; et n'ayant point d'échelle, les femmes ont une grande peine à parvenir à une pareille hauteur ; mais les hommes les contemplent avec indifférence, sans songer aux dangers que courent leurs femmes, leurs filles ou leurs mères. Ces habitations, bien qu'elles soient peu solides et qu'elles exigent des réparations continuelles, sont fort bien adaptées au climat. Elles reçoivent peu de jour, ce qui convient très-bien dans un pays chaud et où les mouches remplissent l'air ; mais pendant la saison d'hiver, on y est très-mal garanti contre le froid.

Me trouvant un jour auprès de la femme d'un chef qui bâtissait une maison avec quelques-unes de ses compagnes, et qui se préparait à gravir jusqu'au toit au moyen d'une branche, je fis l'observation qu'elles devraient engager leurs maris à se charger des travaux de ce genre. C'en fut assez pour provoquer un éclat de rire général. La reine Mahuto et quelques autres s'étant approchées pour savoir la cause de cette hilarité, les femmes répétèrent mon étrange proposition, qui fut accueillie par de nouvelles risées. Toutefois, Mahuto, qui était une femme intelligente, reconnut que ce plan était bon en soi, bien qu'impraticable, et que souvent nos usages valaient beaucoup mieux que les leurs. Il était raisonnable, disait-elle, que la femme s'occupât des affaires domestiques et des travaux les moins pénibles ; au lieu que l'homme, qui se vantait de la supériorité de sa force, devrait employer son énergie à des occupations plus laborieuses ; elle ajouta en plaisantant qu'elle aurait bien désiré que je donnasse à leurs maris une médecine pour leur faire faire le travail. Pauvre femme ! elle ne savait pas qu'il y a un Être dont la voix toute puissante a dit : « Je mettrai mon esprit au dedans d'eux, et je créerai en eux de nouveaux cœurs ; » mais aujourd'hui, gloire en soit

rendue à son saint Nom, elle-même et des centaines de ses compagnes ont embrassé publiquement la foi en l'Évangile du Fils de Dieu.

En général toutes les habitudes du peuple tendaient à nous convaincre que là, aussi bien que dans les contrées idolâtres, si nous devions triompher, ce ne serait • point par armée ni par force, mais par mon Esprit, dit l'Éternel. • C'est par suite d'un jugement superficiel que Lichtenstem, dont le séjour chez les Bechuanas a été fort court, les représente comme dédaignant toute espèce de tromperies et de chicanes. preuve, selon lui, de leur droiture naturelle et de la conscience qu'ils ont de leur force. Il est vrai qu'ils ont, comme les Cafres, un certain degré de dignité et de franchise, résultat naturel de l'indépendance; mais si le voyageur que nous venons de nommer avait, comme nous, vécu parmi eux, s'il avait assisté à leurs délibérations et partagé leur domicile, s'il les avait accompagnés dans leurs voyages et à la guerre, il n'eût pas essayé de faire revivre les fabuleuses traditions de l'innocence des païens.

Quand nous nous efforcions de les convaincre de leur état de péché, ils répondaient hardiment qu'il n'y avait pas un seul pécheur dans la tribu, et en même temps ils rangeaient dans cette catégorie d'autres nations qu'ils redoutaient ou avec lesquelles ils étaient en guerre, et particulièrement les misérables Bushmen. Nous convenions volontiers qu'ils sont moins sauvages et moins féroces que les autres tribus, surtout si on les compare aux Zoulas situés à l'orient, mais cette concession est peu de chose quand il s'agit d'hommes qui ne se font nul scrupule de voler, de tuer, de mentir et de changer de femmes. Si le caractère des Bechuanas est ouvert et sociable, cela ne provient pas tant d'une disposition naturellement bienveillante, que de l'influence exercée sur eux par leurs relations avec des peuples plus civilisés. Plus d'une fois j'ai vu avec étonnement des hommes qui n'avaient paru doux d'humanité et de qualités aimables, du moment qu'ils se trouvaient placés dans de certaines positions, qui semblaient leur élément naturel, se plonger sans remords dans les crimes les plus horribles. Mais quoique les Bechuanas soient vindicatifs au suprême degré, si le coupable apaise l'offense au moyen d'un présent, en faisant en même temps l'aveu de sa faute, la plus franche cordialité succède à la mesintelligence.



Leur politique, comme celle de presque tous les peuples barbares, consiste dans la ruse et la duplicité; et leurs guerres ordinaires ne sont que des incursions faites dans un but de pillage sur le territoire de leurs voisins moins puissants, presque sans aucun risque pour leur propre vie. C'était surtout dans leurs expéditions contre les Bushmen qu'ils déployaient toute la fourberie et la férocité de leur caractère, sans y rien mêler de la valeur héroïque des sauvages de l'Amérique ou de la Nouvelle-Zélande. Tout cela, du reste, n'est que la réalisation de ce que l'Écriture nous déclare touchant ceux « qui marchent selon le train du prince de la puissance de l'air. » La description effrayante que nous trouvons, Rom. III, 10-18, est la peinture trop fidèle de la condition d'un peuple qui vit sans la crainte de Dieu. Tous les missionnaires anciens et modernes en ont fait l'expérience; et quiconque se prépare à prêcher parmi les païens les richesses insondables de Christ, entreprend une guerre où il a besoin, pour triompher, de prières continuelles et d'une activité infatigable; que ce soit en Afrique, dans les Indes ou dans les îles de la mer du Sud, ce sont toujours les forteresses de Satan qu'il s'agit de renverser.

---

## CHAPITRE XVI.

Difficultés attachées aux commencements d'une mission. — Athéisme des Cafres et des Hottentots. — La mante prie Dieu. — Pretendu culte de la lune. — Morimo des Bechuanas. — Traditions absurdes. — Sagacité des *Isaacus* de plume. — Opinion fautive des théologiens. — Ignorance déplorable. — Incrédule d'un chef. — Temoignage d'un indigène converti.

Le commencement d'une mission chez un peuple barbare excite vivement la curiosité des habitants ; tout ce qui concerne la personne de l'étranger les intéresse grandement. Ses habillements, ses meubles, ses usages sont l'objet de leur surprise et le sujet de leurs entretiens ; on vient de loin tout exprès pour visiter son habitation, comme on viendrait à un spectacle ; mais au lieu de payer pour le plaisir qu'ils se procurent et pour les ennuis de toute espèce occasionnés par leur présence, ils pensent avoir le droit de demander, sinon de voler ; et cela pour pouvoir emporter quelques preuves matérielles qu'ils ont vu l'étranger et éprouvé sa bonté. Les ressources du missionnaire ne tardent pas à manquer, il tombe dans la pauvreté, et l'isolement où il se trouve, l'empêche de remplacer ses provisions épuisées. Il s'aperçoit bientôt que ce n'est là que le commencement de ses épreuves ; et l'accueil bienveillant qu'il avait reçu d'abord fait place au désir de le voir partir. Cette répulsion devient plus sérieuse encore quand les indigènes viennent à comprendre quel est le vrai but du missionnaire, et à pressentir le résultat probable de ses enseignements. Le sauvage, qui est l'homme naturel sous sa forme la plus grossière, se représente la guerre d'extermination que le nouveau

système va faire à ses plaisirs favoris, et se révolte contre l'idée de voir mettre la hache à la racine des jouissances sensuelles sans lesquelles la vie lui serait un fardeau. C'est un moment où la foi et la patience du missionnaire sont mises à une rude épreuve. Un autre obstacle important à signaler quand il s'agit du sud de l'Afrique, c'est l'absence complète d'idées religieuses dont nous avons dit un mot dans le chapitre précédent. Vanderkemp, dans ses relations sur les Cafres, avait déjà remarqué que ce peuple n'a aucune idée de l'existence d'un Dieu, et que sa langue n'a pas même de mot pour exprimer l'idée de la divinité; le petit nombre d'individus qui avaient puisé quelques notions religieuses dans leurs rapports avec les nations voisines l'appelaient *Thiko*, terme qui est une corruption de celui par lequel les Hottentots désignent Dieu, et qui signifie littéralement : « l'Être qui fait du mal. »

J'ai trouvé en effet chez les Hottentots et chez les Namaquois le mot dont parle Vanderkemp, et qui se prononce tour à tour, suivant les tribus, *Utiko*, *Utikuap*, *Tsui'kuap*; mais dans les entretiens que j'ai eus sur ce sujet avec les indigènes, je me suis assuré qu'ils n'entendent point désigner par là un Dieu créateur et bienfaisant; ils semblent plutôt avoir en vue le démon, ou la mort elle-même. Cet *Utiko* n'est pour eux un objet ni de respect ni d'amour. C'est à lui sans doute qu'ils pensent s'adresser lorsque, pendant les orages terribles qui éclatent dans ces contrées, ils lancent contre l'éclair leurs flèches empoisonnées dans le but d'arrêter le fluide destructeur.

Quelques voyageurs ont prétendu que les Hottentots rendent un culte à la mante-prie-Dieu, petit insecte ainsi nommé à cause de la position qu'il affectionne ordinairement. Le docteur Sparman, qui a pu, mieux que personne, vérifier le fait, dément cette assertion à l'égard de la mante, tout en reconnaissant qu'elle s'applique à un autre insecte auquel les indigènes se font scrupule de faire du mal; mais il ajoute qu'il n'y a là rien qui ressemble à un culte religieux; que c'est simplement une idée superstitieuse comme on en trouve beaucoup d'analogues dans nos pays.

D'autres ont signalé la lune comme étant l'objet d'un culte pour les Africains, parce qu'ils dansent à sa lumière; mais ce n'est pas là une preuve de culte religieux, pas plus que lorsqu'il

arrive à un paysan européen de préférer un clair de lune à une nuit sombre pour faire un voyage. Ceux qui n'ont pas habité les climats chauds ne peuvent se figurer à quel point les clairs de lune sont délicieux en été. Il n'est pas étonnant que les indigènes, après avoir dormi profondément pendant la chaleur du jour, célèbrent la fraîcheur de la nuit par des danses et par des chants. Le clair de lune a pour effet non-seulement de les calmer, mais de les réjouir, et le croissant lumineux de cet astre remplace pour eux les lampes et les bougies de nos brillantes soirées. Il faut en avoir été témoin pour se faire une idée de l'obscurité profonde qui enveloppe un village indigène, ou l'on n'a jamais rien vu qui ressemble à une chandelle ou à une lampe.

Chez les Béchuanas, le nom que les missionnaires ont adopté pour désigner Dieu est *Morimo*. Ce terme a l'avantage d'être plus précis que celui des Cafres et des Hottentots, car le sens en est indiqué par l'étymologie. *Mo* est un pronom personnel, et *rimo* dérive de *gorimo*, qui signifie *en haut*. C'est de la même racine que dérive le terme *lêgorimo*, qui signifie le ciel, ainsi que son pluriel *magorimo*. Du reste, avant l'arrivée des missionnaires ce nom de *Morimo* ne représentait pas dans l'esprit des indigènes l'idée de Dieu : les sorciers et les faiseurs de pluie le leur avaient représenté comme un être malveillant qui faisait sa demeure dans un creux de rocher, et qui, comme les fées des montagnards d'Écosse, en sortait quelquefois pour semer la maladie et la mort parmi les hommes et le bétail. C'était un épouvantail à l'usage des faiseurs de pluie, au moyen duquel ils contraignaient les chefs à satisfaire à leurs demandes, et à leur accorder des présents sans lesquels ils prétendaient ne pouvoir faire de la pluie.

Neanmoins les Béchuanas ne nous ont jamais contesté le droit d'employer le terme de *Morimo* pour désigner le grand objet de notre culte, disant que leurs ancêtres avaient pu en savoir plus qu'eux sur ce sujet. Suivant la tradition qui avait cours chez eux, *Morimo*, ainsi que l'homme et les différentes espèces d'animaux, étaient sortis d'une caverne qui se trouve dans le pays des Bakuenas vers le nord, et ils prétendent que la trace de leurs pas

<sup>1</sup> Pour les Béchuanas ce *Morimo* est moins un être qu'un objet, une chose, un *idole*, comme ils disent.

se voit encore sur le roc durci aujourd'hui, mais qui alors n'était que du sable. Que si, d'après des recherches plus modernes, les indigènes de ces contrées semblent attacher au terme de *Morimo* des idées moins déraisonnables et plus voisines du vrai caractère de la divinité, c'est le résultat de l'influence exercée par vingt-cinq ans de travaux missionnaires, influence qui s'est étendue à plus de cent lieues de la sphère immédiate des missions. Avant l'époque où ils furent visités par les messagers du salut, les Béchuanas n'avaient pas d'autres idées religieuses que celles que nous venons de mentionner. C'est ainsi que « leurs cœurs insensés ont été remplis de ténèbres ; » et véritablement ce sont ici des ténèbres qu'on pourrait toucher avec la main. Un tel peuple habite ce que Job appelle « un pays de ténèbres et d'ombre de mort ; » il est enseveli spirituellement, et ne possède ni connaissance, ni lumière, ni vie.

Les faiseurs de pluie déploient beaucoup de ruse et d'adresse, soit dans leurs rapports avec les indigènes, soit dans leurs discussions avec nous, et souvent ils s'emparent de nos propres enseignements pour s'en faire des armes contre nous. Un jour, par exemple, que nous demandions à l'un d'entre eux pourquoi il rendait un pareil honneur à cet objet méchant, appelé *Morimo*, qui ne sortait de sa retraite que pour faire du mal, il répondit aussitôt : « Ne dites-vous pas que *Morimo* est le roi du ciel, et qu'il peut seul faire de la pluie ? pourquoi donc ne lui rendrions-nous pas des honneurs ? » Quand la pluie n'arrivait pas à son commandement, il ne manquait pas de faire tomber le blâme sur le *Morimo* des missionnaires. De même, quand la grêle venait à détruire les récoltes, ou que la pluie tombait dans la saison froide où elle est nuisible, il chargeait de malédictions les missionnaires et leur *Morimo*. Quand nous disions aux Béchuanas que Dieu est au ciel et qu'il fait tout ce qu'il lui plaît, ils nous blâmaient de le placer au delà de leur portée ; car ils considéraient leur *Morimo* comme un reptile malfaisant. « Que ne puis-je l'atteindre et le percer de ma lance ! » s'écriait un chef qui ne manquait pas de jugement sur d'autres matières.

Comme j'aurai occasion de revenir dans un des chapitres suivants sur le métier des faiseurs de pluie, je ne m'étendrai pas davantage pour le moment sur les idées religieuses des indigènes du sud de l'Afrique. Je n'ignore pas que c'est une opinion géné-

ralement répandue que l'homme est un être religieux; et que, partout où il se trouve, on retrouve aussi l'idée de l'existence d'un Dieu. On croit aussi généralement que l'idée d'un sacrifice expiatoire est restée partout grave dans l'esprit humain. Voilà ce que je pensais moi-même quand je quittai ma patrie; j'étais persuadé que je pourrais découvrir quelques rayons de lumière naturelle, quelque idée d'un être divin jusque chez les sauvages les plus barbares; je m'attendais toujours à trouver quelque chose d'analogue à notre foi chez ceux-là mêmes où je n'apercevais aucune trace de temple, d'idole ni d'autel. Quand je ne réussissais pas, j'attribuais ce résultat à mon ignorance de la langue et à l'insuffisance des interprètes. Telle était en moi la force de ces anciens préjugés, qu'il fallut une longue expérience pour me convaincre que mon opinion sur ce sujet était complètement erronée. Je dus cependant céder à l'évidence des faits, qui sont, comme on l'a dit, les plus obstinés de tous les arguments, bien qu'ils n'emportent pas toujours la conviction. Un jour que je demandais son opinion sur ce point à M. Campbell, à l'occasion d'un Namaquois converti qui nous avait exposé longuement ses anciennes idées religieuses, il me répondit dans son langage pittoresque : « Ah! Monsieur, on ne veut pas croire en Angleterre que les hommes puissent devenir comme des cochons, mangeant les glands qui se trouvent sous l'arbre sans savoir regarder en haut d'où ils sont tombés. Les gens qu'on a endormis au berceau avec des chansons chrétiennes, et qui ont sué la connaissance de Dieu avec le lait de leur mère, s'imaginent que tous les hommes doivent penser comme eux. »


Une des preuves les plus évidentes que l'esprit des indigènes est enveloppé des plus épaisses ténèbres, c'est qu'il arrive souvent, après que le missionnaire s'est efforcé pendant des heures entières de leur inculquer l'idée d'un Être suprême, qu'ils le désconcertent par cette simple question : « Qu'est-ce que vous voulez dire ? » Et alors même qu'il est parvenu à faire entrer dans l'esprit vide du sauvage ces idées qui ont pour lui une si solennelle importance, on lui dit que « ses fables sont assurément fort merveilleuses, mais que les leurs le sont bien autant. »

Un jour que je demandais à un groupe d'indigènes s'ils n'avaient jamais rien su auparavant de cet Être suprême dont je venais de leur parler, je ne trouvai parmi eux tous qu'une seule

personne, c'était une vieille femme, qui me dit qu'elle avait entendu parler de Morimo dans son enfance; mais qu'on ne lui avait pas dit ce que c'était. A une question semblable on répond généralement, même dans les villes, que ce sont là des choses dont les vieillards seuls peuvent parler; et comme ils n'ont pas l'habitude d'instruire là-dessus la génération naissante, on comprend que même ces notions si vagues aient complètement disparu dans un grand nombre de localités. Il n'est donc pas étonnant qu'un chef qui m'avait écouté un jour attentivement, appuyé sur sa lance, ait accueilli ces enseignements en me témoignant sa surprise par une exclamation bruyante, de ce qu'un homme qu'il avait cru sage pût débiter comme vraies de pareilles fables. Appelant alors trente de ses hommes qui étaient à quelque distance, il leur dit en me montrant : « Voici Ra-Marie qui me dit que le ciel et la terre ont été faits par un commenceur de toutes choses qu'il appelle Morimo. Avez-vous jamais rien entendu de semblable? Il dit que le soleil se lève et se couche par la puissance de Morimo; que c'est Morimo qui fait que l'hiver vient après l'été, que le vent souffle, que la pluie tombe, que l'herbe pousse et que les arbres donnent des feuilles; en un mot, » ajouta-t-il en portant sa main au-dessus de sa tête et autour de lui, « Dieu travaille dans tout ce que vous voyez ou attendez! avez-vous jamais entendu de telles paroles? » Comme il les voyait prêts à éclater de rire : « Attendez, » continua-t-il, « je n'ai pas tout dit : Ra-Marie me dit que nous avons eu nous des esprits qui ne mourront jamais; et que nos corps, bien que morts et enterrés, se relèveront et vivront de nouveau. Ouvrez aujourd'hui vos oreilles; avez-vous jamais entendu des fables comme celles-là? » Cette allocution fut suivie d'éclats de rire assourdissants, et quand ils s'apaisèrent, le chef me pria de ne plus revenir sur de pareilles billevésées, de peur qu'on ne me prît pour un fou!

Mais c'est surtout le témoignage de ceux qui ont passé des ténèbres à la merveilleuse lumière de l'Évangile, qui nous fournit des preuves irrécusables à ce sujet. En voici un exemple entre beaucoup d'autres. Je demandai un jour à un homme dont la mémoire était aussi fidèle que son jugement était sûr : « Quelles étaient vos impressions dans votre état naturel, avant d'avoir entendu l'Évangile? Quelles étaient vos impressions après avoir commis des crimes publics ou secrets, quand vous posiez la tête

sur votre oreiller ? N'y avait-il point de crainte dans votre cœur, point de fantômes devant vos yeux, point de conscience qui vous accusât d'avoir fait le mal ? N'aviez-vous nulles palpitations de cœur, nul effroi de l'avenir ? » — « Non, » répondit-il. « Comment aurions-nous pu sentir ou comment aurions-nous pu craindre ? Nous n'avions pas l'idée que nous fussions vus par un œil invisible, ni entendus par une oreille invisible. Que pouvions-nous savoir d'un autre monde avant que la Parole de Dieu nous eût apporté la vie et l'immortalité ? » Puis il ajouta, en versant un torrent de larmes : « Quand vous êtes venus à nous, nous étions des bêtes, et non point des hommes. »





## CHAPITRE XVII.

Insuffisance des œuvres de la création pour conduire à Dieu. — La connaissance de Dieu n'est pas innée chez l'homme. — Explication de Rom. I, 20. — Opinions des anciens philosophes. — Responsabilité de l'homme. — Cérémonies des indigènes. — Elles ont pour inventeurs les sorciers et les faiseurs de pluie. — Cérémonies désagréables. — Poètes et panégyristes. — Théologie naturelle. — Systèmes et degrés divers d'idolâtrie.

D'après les faits cités dans le chapitre précédent, nous ne saurions partager cette opinion si générale, que le livre de la nature suffit pour démontrer à l'homme l'existence de Dieu. Nous venons d'avoir la preuve qu'il existe des êtres doués de raison, dont l'esprit ne soupçonne rien au delà de ce qui tombe sous leurs sens, malgré toutes les manifestations que Dieu a données dans la nature de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté. Il en résulte que toutes les connaissances religieuses qu'on trouve chez quelque nation que ce soit, depuis les Grecs si avancés dans la civilisation, jusqu'aux sauvages les plus barbares, prennent leur source dans une révélation divine, écrite ou transmise par la tradition, et non pas dans des idées innées ou acquises naturellement. Cette manière de voir est parfaitement d'accord avec les déclarations de l'Écriture. « C'est lui, » est-il dit, « qui enseigne à l'homme la connaissance. » J'ai lu quelque part qu'il y a eu deux époques dans l'histoire du monde où la connaissance de Dieu était universelle parmi les hommes : c'était après la création, et du temps de Noé après le déluge. A la première de ces deux époques, la révélation avait été donnée de Dieu lui-

même ; à la seconde, elle avait été transmise par le prédicateur de la justice à sa propre famille. Il est facile, d'après cela, de comprendre cette déclaration de l'Apôtre : « Car les perfections invisibles de Dieu (sa puissance éternelle et sa divinité), révélées depuis la création du monde, sont vues clairement, étant comprises par le moyen des choses qui ont été faites. »<sup>1</sup> Que la terre et les cieux, l'ordre et le changement des saisons, la grandeur et la beauté de tout ce que le doigt de l'Éternel a touché, que tout cela témoigne hautement et clairement de ses perfections, c'est ce qu'on ne saurait mettre en doute ; mais ce témoignage ne suffit pas pour inculquer la première idée de l'existence de Dieu à un esprit qui n'aurait reçu aucune instruction d'ailleurs. L'Apôtre veut dire simplement, selon moi, que Dieu a révélé primitivement à l'homme la connaissance de lui-même, et que cette révélation s'est transmise, par le moyen de la tradition, chez toutes les nations de la terre, plus ou moins défigurée par l'influence de Satan.

L'Écriture, bien loin d'enseigner que nous puissions conclure à l'existence de Dieu des seules œuvres de la création, déclare que la connaissance que nous avons de l'univers visible, comme étant produit par la puissance créatrice, provient, non du raisonnement, mais de la croyance à une révélation divine : « Par la foi nous savons que le monde a été fait par la parole de Dieu, en sorte que les choses qui se voient n'ont point été faites de choses qui parussent. » Les partisans de la dignité de la raison humaine défendent une thèse qui peut paraître spécieuse ; mais qu'ils aillent visiter dans sa hutte ou dans sa caverne le misérable enfant de l'Afrique, et qu'ils nous disent si ce spectacle n'a pas ruiné leur théorie. Les philosophes et les poètes remontent facilement des œuvres de la nature au Dieu de la nature, quand ils ont pour guide la révélation ; mais qu'on nous

<sup>1</sup> Par ces choses qui ont été faites, l'auteur entend toutes les œuvres de Dieu, non seulement dans la création, mais dans la Providence, comme le déluge, la conservation merveilleuse de l'Église, la destruction de ses ennemis, les apparitions de Dieu, les miracles, etc., œuvres qui, de siècle en siècle, avaient été racontées à l'humanité, et qui étaient pour elle une preuve parlante de la toute-sagesse et de la toute-puissance de Dieu. Nous donnons sans la discuter cette interprétation du passage, bien différente, comme on le voit, de celle qui est généralement admise.

montre un peuple qui ait trouvé l'Être suprême sans autre secours que ses lumières naturelles. De là cette apostrophe de Tertullien aux païens de son temps : « Quel est celui de vos poètes ou de vos sophistes qui n'ait pas bu à la source des prophètes? » ou, pour dire la même chose dans les termes d'un auteur moderne : « Ils ont dû leurs plus nobles essors aux ailes que leur a fournies l'Évangile. »<sup>1</sup> La plupart des philosophes de l'antiquité, qui avaient des avantages bien supérieurs à ceux des indigènes de l'Afrique, au lieu de conclure des œuvres de la création à l'existence d'un être suprême, ont soutenu l'éternité de la matière, mettant ainsi l'univers visible à la place de la divinité.<sup>2</sup>

Il nous paraît donc évident que tous les restes de connaissances religieuses qui se trouvent chez les peuples païens ne sont que des débris d'une tradition dégénérée. Mais il y a plus : nous trouvons même des peuples, et ce n'est pas seulement en Afrique, du milieu desquels ont disparu les dernières traces de toute tradition religieuse, qui prouvent par leur exemple la vérité de cette déclaration de l'Écriture, que l'homme naturel « aime mieux les ténèbres que la lumière, » et dont on peut dire dans toute la force du terme qu'ils ont « oublié Dieu. »

Que si l'on demande ce que deviennent dans ce système la responsabilité de l'homme et l'obligation pour nous d'annoncer l'Évangile aux païens, nous ne pouvons que renvoyer aux déclarations de l'Écriture. « Celui qui a connu la volonté de son maître et qui ne l'a pas faite sera battu de beaucoup de coups ; mais celui qui n'a pas connu la volonté de son maître et qui a fait des choses dignes de châtement sera battu de moins de coups. »<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Ellis.

<sup>2</sup> L'histoire ne fournit pas d'exemple d'une nation qui ait passé de l'athéisme ou de l'idolâtrie à la connaissance du vrai Dieu sans le secours d'une révélation. Les Américains, les Africains, les Tartares, les Chinois, ont eu le temps, ce semble, de découvrir la véritable idée de Dieu ; et pourtant, après cinq mille ans de progrès et du plein exercice de leur raison, ils en sont encore, en fait de religion, au culte de la pierre, du bois et des démons. Combien de milliers d'années faudra-t-il à ces peuples pour s'élever par le raisonnement à la connaissance de la vraie religion ? Pour juger ce que peuvent faire la nature et la raison relativement aux connaissances religieuses, nous n'avons qu'à voir ce qu'elles ont fait jusqu'à présent. Nous ne saurions raisonner plus solidement que sur des faits accomplis et incontestables. (EDWARDS.)

<sup>3</sup> Malgré tout notre respect pour les vues de l'auteur, puisées dans une expérience personnelle que nous ne possédons pas, il nous est impossible

Saint Paul declare aux Athemens que Dieu a « laissé passer » les temps d'ignorance du paganisme, mais qu'à présent il fait annoncer à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils aient à se repentir. Le même apôtre, sentant toute l'importance de la mission dont le Sauveur l'avait chargé, ajoute à la liste effrayante des crimes commis par les Juifs, celui de l'empêcher, lui et ses collègues, de prêcher aux Gentils afin qu'ils soient sauvés. Si donc nous devons prendre saint Paul pour exemple, et pour guide les commandemens du Sauveur, c'est pour nous un devoir incontestable de faire connaître la Parole de la vie éternelle aux païens qui périssent loin de Christ.

Avant de conclure cette revue rapide de l'état religieux des tribus du sud de l'Afrique, il nous reste quelques usages à mentionner. On trouve chez ces peuples, surtout ceux qui sont plus près des côtes, quelques pratiques qui ont paru avoir du rapport avec les sacrifices et les purifications. Mais dans un grand nombre de cas, l'usage ou ils sont d'égorgé du bétail lorsqu'un arbre a été frappé de la foudre, ou pour obtenir de la pluie, ou pour rétablir un malade, n'a d'autre origine que les cerveaux inventifs des faneurs de pluie, qui en pareil cas ne perdent jamais de vue les intérêts de leur estomac. Par exemple, pour délivrer un chef de sa maladie, ils le mettront à cheval sur un bœuf dont ils ont fait attacher les jambes, et qu'ils étouffent en lui plongeant le muffle dans un grand baquet d'eau. Il s'en suit un festin dont le bœuf fut les frais. Ou bien c'est un sorcier qu'on a chargé de découvrir un coupable, et qui prétend ne pouvoir le faire à moins qu'on ne lui tue un bœuf, sur lequel il opère en dissequant certaines parties. Un autre docteur demandera une chèvre qu'il égorgé au-dessus du malade, de manière que le sang coule sur son corps. Un autre exige la graisse du rognon d'une chèvre fraîchement tuée, prétendant qu'une graisse ancienne serait sans effet; et par ce moyen il se procure son quartier de viande. Ces offrandes sont réglées suivant la fortune de l'individu — un bœuf, par exemple,

d'admettre, comme il paraît le faire, que la lumière de la conscience puisse disparaître si complètement du cœur de l'homme, qu'elle n'y laisse aucune trace. Nous croyons que même chez le sauvage le plus abruti il se trouve, du moins à une certaine époque de sa vie, une voix intérieure qui l'avertit quand il fait bien et quand il fait mal, et que c'est pour avoir péché volontairement contre cet avertissement intérieur, qu'il mérité la condamnation.

(I. 2. p.)

sera nécessaire pour guérir un léger rhume chez un chef; tandis qu'un chevreau suffira pour enlever la fièvre d'un pauvre, auprès duquel on ne pourrait espérer d'obtenir quelque chose de mieux. Nous pourrions facilement transformer de pareilles cérémonies en sacrifices, si nous tenions à grossir le nombre des traditions religieuses. Mais doit-on s'étonner que chez un peuple pastoral, dont l'aliment le plus succulent est la viande bouillie ou grillée, on célèbre tous les événements de quelque importance en tuant du bétail? Toutes les fois qu'ils concluent une transaction ou un traité d'alliance, ils tuent quelques pièces de bétail et font un festin, comme autrefois Jacob et Laban. Tout cela n'a rien que de naturel; mais il est d'autres pratiques qui sont moins agréables. Quand Sibonélo, chef des Barolongs, fit alliance avec Buys, on prit la panse d'un grand bœuf avec son contenu, on y pratiqua une ouverture des deux côtés, et chacun des deux contractants dut y passer successivement son corps, témoignant par cette cérémonie qu'ils ne formaient plus désormais qu'un seul peuple. On trouve chez les Zoulas quelque chose qui ressemble davantage à des sacrifices, ou plutôt à des honneurs rendus aux mânes des morts: j'aurai l'occasion d'en parler plus tard. Toutefois je ne me suis jamais aperçu qu'ils leur rendissent un culte religieux proprement dit. Les hauts faits des hommes qui se sont distingués en agrandissant le territoire de la nation deviennent la matière de leurs chants, comme en Ecosse ceux d'Ossian, fils de Fingal. Leurs poètes et leurs panégyristes, pour plaire au monarque, se montent l'imagination jusqu'à un degré d'enthousiasme qui touche au délire, et attribuent aux personnages marquants des perfections et un pouvoir sans bornes. Ce sont probablement des usages pareils qui ont donné lieu à la divinisation des héros de l'antiquité. Il n'est pas étonnant que des hommes ignorants et souvent faibles d'esprit éprouvent une vénération superstitieuse pour les noms de ceux qui se sont distingués par leur valeur, et qu'ils en viennent peu à peu à les croire au-dessus de l'humanité. Pareille chose est arrivée dans tous les siècles, et c'est ce qui a défigurés dans leur caractère un grand nombre d'événements de l'histoire.

Les cérémonies des Béchuanas, qu'on serait tenté de ramener à une origine mosaïque ou patriarcale, ne résistent pas à un examen attentif. Quelle qu'ait pu être leur origine, elles se sont

fondues aujourd'hui dans les habitudes ordinaires de la vie sauvage, et les dernières traces de la tradition de leur but primitif sont effacées depuis des siècles. Heureux sommes-nous de n'être pas réduits à chercher Dieu à travers les astres qui peuplent la voûte celeste, ou parmi les œuvres merveilleuses dont nous sommes entourés sur la terre ! C'est une triste théologie que la théologie naturelle. « L'observation générale de l'homme prouve qu'il est sans connaissance jusqu'à ce qu'il ait reçu de l'instruction, et sans conscience jusqu'à ce qu'on lui ait déclaré la volonté de Dieu. »

La multitude innombrable de sauvages qui se trouvent dans le monde vient à l'appui de cette assertion d'un auteur chrétien,<sup>1</sup> et il est facile d'assigner les causes qui ont fait tomber quelques-uns d'entre eux plus bas que les autres dans l'abîme de l'ignorance.

Si nous jetons les yeux sur la carte du monde païen, nous y trouverons tous les degrés d'idolâtrie, depuis les systèmes les plus abstraits et les plus ingénieux jusqu'à cette ignorance absolue que nous remarquons au sud de l'Afrique. En Asie, nous voyons des peuplades qui depuis un temps immémorial ont courbé la tête sous des systèmes religieux si cruels, que leurs dogmes sont écrits en caractères de sang. D'autres ont une théologie enveloppée dans un tel labyrinthe de dogmes et de traditions, que les esprits les plus inventifs de la terre, en réunissant leurs efforts, sembleraient incapables d'imaginer de pareilles folies. Quand on étudie ces systèmes idolâtres qui font périr tant de milliers d'hommes en Orient, et qui ont dans l'esprit des populations des racines si multiples et si profondes, on croit y reconnaître une transformation satanique des premières révélations accordées à l'humanité. Avec tout le développement intellectuel des Indous, et bien que leurs systèmes témoignent d'une étonnante puissance d'imagination, ils s'adonnent à un culte dans lequel le comble de la barbarie s'unit au comble du ridicule. Les monuments immenses qu'on a élevés pour consacrer ce hideux mélange du ciel et de l'enfer, et les dogmes embrouillés dont les prêtres chargent l'esprit des populations, servent d'instrument

au démon pour retenir des millions d'hommes dans l'idolâtrie la plus révoltante.

Dans les îles de la mer du Sud et en Amérique, nous trouvons un second degré d'idolâtrie et des systèmes qui s'écartent encore plus des premiers symboles du culte divin. A mesure que nous arrivons aux divisions de la grande famille humaine qui s'éloignent davantage du monde primitif, nous voyons pâlir et s'éteindre peu à peu les rayons de la tradition religieuse. Quelques-uns de ces peuples possèdent encore les débris de la religion des anciens âges, sous la forme de statues gigantesques ou de temples en ruines qui ont retenti autrefois des accents d'un culte idolâtre ; si vous demandez aux descendants de ceux qui remplissaient ces temples ce que ces choses signifient, ils restent muets comme les idoles de pierre qu'ils ont sous les yeux. Chez d'autres, on rencontre encore quelque ombre d'antique religion, au moyen de laquelle l'imagination d'un sorcier inculque au vulgaire des idées plus grossières encore que l'absence de toute tradition. C'est ainsi qu'en descendant l'échelle de la dégradation humaine nous découvrirons des hommes qui, selon l'expression de l'Apôtre, « n'ont pas voulu retenir la connaissance de Dieu, et qui ont changé la vérité en mensonge » ou en idole. Ces idoles ont varié à l'infini suivant l'imagination de leurs adorateurs ; il en est qui se contentent de fétiches et d'amulettes, et d'autres enfin qui, par suite de leur vie nomade et de leur isolement, ont perdu toute idée de l'existence d'un Dieu.

Si nous trouvons dans certaines parties du monde des hommes qui, bien que vivant à l'ombre des édifices de l'idolâtrie, n'en connaissent ni l'usage ni l'origine, que pourrions-nous attendre des Africains, dont les ancêtres, selon toute apparence, étaient eux-mêmes fort peu avancés dans la civilisation quand ils ont commencé à peupler ce vaste continent ? Qu'on se représente quelle longue suite d'années ou plutôt de siècles il a fallu pour que les populations, s'étendant de proche en proche à mesure qu'elles augmentaient en nombre, soient arrivées à couvrir cette surface immense ; comment s'étonner que les indigènes actuels n'aient conservé aucun vestige des croyances de leurs premiers pères ? La religion et la civilisation des hommes dégénèrent bien facilement, surtout lorsqu'ils mènent une vie errante, qui est essentiellement défavorable à la culture du sentiment

religieux. Dans tous les âges la misère et l'ignorance ont été de puissants instruments pour abâtardir la race humaine; et en jetant les yeux sur les vastes contrées stériles habitées par un grand nombre de tribus africaines, on ne s'étonne plus de leur ignorance, de leur malpropreté, souvent même de leur aspect repoussant. Malgré cet état d'abaissement, elles ne méritent pas les épithètes dont plusieurs voyageurs se sont plu à les gratifier, oubliant qu'ils n'ont dû qu'à des circonstances indépendantes de leur volonté de ne pas devenir eux-mêmes des Bushmen et des Hottentots.





## CHAPITRE XVIII.

Indifférence des indigènes. — Les femmes confisquent l'eau à leur profit. — Epreuves de patience. — Position de la femme du missionnaire. — Aspect de notre culte. — Vols divers. — La marmite ensorcelée. — Consolations. — Difficultés de la langue. — Les interprètes. — Erreurs inévitables. — Assistance divine. — Tournées missionnaires. — Offres généreuses. — Missions du Groënland. — Prédication de Paul à Athènes. — Une femme hottentote. — Son épreuve et sa repentance.

Revenons à nos travaux parmi les Béchuanas, qui se sont poursuivis sans interruption depuis cinq années. A l'époque dont je parle, les indigènes étaient devenus complètement indifférents à toute espèce d'instruction, à moins qu'elle ne fût accompagnée de quelque bienfait temporel qu'il n'était pas toujours en notre pouvoir de leur accorder. L'extrait suivant d'une lettre écrite à cette époque donnera une juste idée de notre position : « Je ne sais plus comment annoncer l'Évangile dans cette station. Les événements de chaque jour sont marqués du même caractère de triste monotonie. Point de conversion, point de recherche de Dieu, point d'objection qui tienne nos facultés en haleine. Partout l'indifférence, la stupidité, l'ignorance la plus grossière des choses divines ; les choses terrestres, sensuelles et diaboliques ont seules le privilège d'exciter l'activité des esprits, tandis que la grande question du salut de l'âme est laissée de côté comme un vieux vêtement hors d'usage. Oh ! quand l'étoile du matin se lèvera-t-elle sur leur cœur ! Nous prêchons, nous parlons, nous catéchisons, nous prions, mais en apparence sans aucune espèce

de succès. Tant que nous satisfaisions par des présents continuels leur avidité insatiable, ils nous comblaient de louanges; mais dès que nous refusions de céder à leurs exigences, ces louanges font place au dédain et aux mauvais traitements. »

Nous étions constamment occupés à bâtir et à travailler pour l'aliment qui périt; mais souvent nos efforts étaient vains — car ou nous avions semé, les indigènes venaient moissonner. La station était située sur un sol léger et sablonneux, où aucune espèce de légume ne pouvait croître à moins d'irrigations continuelles. Notre canal, qui avait quelques milles de longueur, prenait son origine dans le Kuchman et traversait dans son cours les jardins des indigènes. Les femmes de ceux-ci, témoinnes des heureux effets que produisait l'eau sur nos végétaux, ne mirent pas en doute qu'elles n'eussent un égal droit à y prétendre, et elles prirent la liberté de faire des saignées à notre canal. Il résulta de ce procédé que nous nous trouvâmes plus d'une fois sans une goutte d'eau, même pour faire cuire nos aliments. Toutes nos réclamations auprès des chefs furent vaines, les femmes restèrent maîtresses du champ de bataille. M. Hamilton et moi nous étions obligés de nous rendre tout à tour, armés d'une bêche, à une lieue de distance, à trois heures de l'après-midi, heure la plus chaude du jour, pour ramener au canal principal les nombreux ruisseaux qui s'égarèrent dans les jardins des indigènes, c'était le seul moyen d'avoir un peu d'eau pour rammer nos légumes desséchés, et encore fallait-il employer la nuit à les arroser au lieu de nous reposer des fatigues du jour. Nous avons passé bien des nuits à cette occupation; et quand à force de travail nous étions parvenus à faire croître ces légumes si nécessaires à notre tempérament, les indigènes les volaient de jour comme de nuit, de sorte qu'après une année de soins et de fatigues nous ne recueillîmes presque rien pour nous dédommager. Les femmes épiaient le moment de notre départ après que nous avions ramené l'eau dans le canal, et elles s'empressaient d'aller rouvrir les rigoles, nous laissant ainsi, sur une plaine aride, sans autre eau que celle qu'il nous fallait aller puiser à une source éloignée, sous un ciel sans nuage et par une température de 49 degrés centigrades. Quand nous nous plaignîmes de ce procédé, les femmes qui auraient dû, ce semble, apprécier mieux que personne les principes qui nous dirigeaient, furent transportées de colère; elles se

rendirent aussitôt vers l'écluse où se trouvait la prise d'eau, et la détruisirent complètement à coups de pioche, de manière à faire rentrer la rivière dans son ancien lit. Il en résulta que le faible volume d'eau dont nous jouissions fut réduit de moitié, et encore ce reste était-il à la merci de ceux qui ne nous aimaient qu'autant que nous pouvions leur fournir du tabac, réparer leurs outils ou guérir leurs malades. Mais tout cela, et bien plus encore, n'adoucit pas leurs dispositions à notre égard. Cette circonstance obligea M<sup>me</sup> Moffat à envoyer la plus grande partie de notre linge à plus de trente lieues de distance pour le faire laver.

La situation où nous nous trouvions peut mieux s'imaginer que se décrire; parmi les milliers de personnes qui nous entouraient, pas une n'ajoutait foi à nos paroles. Les services des indigènes, dont nous ne pouvions nous passer, étaient pour nous, surtout pour ma femme, une source continuelle d'anxiété; car nous étions à la merci des exigences du premier venu, qui n'aurait pas hésité à joindre l'effet à la menace. Un jour, par exemple, M<sup>me</sup> Moffat, qui tenait un enfant dans ses bras, demanda très-humblement à une femme d'avoir la bonté de quitter notre cuisine pour qu'elle pût la fermer, comme c'était l'usage, avant de se rendre au culte. La femme, qui appartenait à la classe inférieure, saisit aussitôt une bûche pour la jeter à la tête de M<sup>me</sup> Moffat; celle-ci, comme on le pense bien, s'empressa de fuir et de se rendre à la chapelle, laissant à sa domestique la libre occupation de la cuisine, où elle ne manqua pas de s'approprier sans scrupule tout ce qu'elle trouva à sa convenance. Qu'on juge de ce qu'il fallait de patience et de courage à la femme du missionnaire pour veiller aux devoirs domestiques et aux soins d'une famille, quand sa maison était remplie d'hommes et de femmes capables de lui lancer une pierre au moindre signe d'intervention de sa part. En effet, tous les indigènes, selon leur bon plaisir, entraient librement dans notre cabane, où ils ne nous laissaient pas même la place de nous retourner, et où ils communiquaient à tout ce qu'ils touchaient la couleur de la graisse rougeâtre qui couvrait leurs corps; les uns causaient comme dans la rue, tandis que d'autres dormaient ou escamotaient tout ce qui leur tombait sous la main. Ils tenaient ainsi la maîtresse de la maison prisonnière dans une atmosphère étouffante

et presque intolérable; et quand enfin ils daignaient partir, ils laissaient derrière eux une société dix fois plus nombreuse et encore plus à redouter. Comme nous n'aimions pas à prendre nos repas au milieu de telles immondices, nous retardions souvent notre dîner de plusieurs heures, espérant toujours les voir partir; mais le plus souvent cet espoir était déçu, et force était de nous résoudre à manger pendant qu'ils épluchaient leur vermine à nos pieds.

Le nombre de nos auditeurs au culte divin variait de un à quarante; et le plus souvent leur tenue n'était rien moins que décente. Quelques-uns rouflaient; d'autres riaient; d'autres travaillaient; d'autres enfin, qu'on pourrait appeler la noblesse, s'occupaient à nettoyer leurs parures de certains insectes qui n'ont pas de nom dans la bonne société, et qu'ils se plaisaient à faire courir sur les bancs quand ils étaient assis près de la femme du missionnaire. N'ayant jamais été habitués à se servir de sièges, ils mettaient leurs pieds sur les bancs et s'y tenaient assis suivant leur mode ordinaire, de manière que leurs genoux touchaient leurs mentons. Dans cette position, il arrivait souvent que l'un d'eux tombait par terre en dormant, au grand amusement de ses compagnons. Quelquefois on attendait pour voler le moment favorable où le missionnaire était retenu par le service divin. Le voleur entr'ouvrait la porte, passait sa tête, regardait qui était en chaire, et sachant qu'il ne pouvait pas quitter son poste avant un certain temps, il se rendait dans sa demeure pour enlever ce qui se présentait à lui. Quand je rencontrais le soir M. Hamilton, nous avions toujours quelque histoire à nous raconter sur nos pertes, mais jamais sur nos gains, si ce n'est celui de la résignation et de la paix, effet de la foi aux promesses immuables de l'Éternel. « Je serai glorifié au milieu des païens, » voilà ce qui ranimait nos esprits souvent abattus et découragés.

Quelquefois le matin nous reconnaissions des vols qui dans l'espace de vingt-quatre heures avaient été commis à la fois dans nos maisons, dans notre forge, dans notre jardin et parmi notre bétail. Il leur arrivait souvent de faire tomber quelque pièce de ce dernier dans un borbier ou dans une fondrière; puis ils venaient fort tard dans la soirée nous informer de ce qu'ils appelaient un accident; et comme l'obscurité nous empêchait de porter du secours à nos bêtes, elles devenaient la proie des hyènes, ou plu-

tôt des indigènes affamés. Une nuit ils s'introduisirent dans notre parc de bétail, tuèrent un de nos meilleurs bœufs de trait, et l'emportèrent tout entier à l'exception d'une épaule. Nous étions obligés de manger beaucoup de viande à cause de la grande rareté des légumes et des céréales ; il fallait acheter nos moutons à une grande distance ; et nous nous estimions heureux si sur vingt têtes nous parvenions à en sauver la moitié. Les indigènes leur coupaient la queue, leur emportaient les jambes et souvent le corps tout entier. Une de nos pertes les plus sensibles était celle de nos outils, tels que des haches ou des scies : nous ne pouvions pas alors les remplacer, n'ayant aucune espèce de relation avec la Colonie. Quelquefois, quand ils trouvaient que le métal des outils ou des ustentiles qu'ils avaient volés ne répondait pas à leurs vues, ils nous les rapportaient complètement déformés et nous les offraient en échange de quelque autre objet plus utile. Nos couteaux étaient constamment l'objet de leur convoitise ; nos cuillères de métal étaient soumises par eux au procédé de la fusion ; et quand nous nous en fûmes procuré de fer battu, comme ils les trouvèrent moins faciles à manier, ils les crurent ensorcelées. Souvent, quand nous avions à travailler loin de la maison, n'ayant personne à qui nous pussions nous confier, nous étions forcés d'emporter tout le bagage de nos outils à l'endroit où nous allions chercher un verre d'eau, assurés que, si nous les avions laissés derrière nous, ils auraient pris des ailes avant notre retour.

Ceci me rappelle un trait plaisant qui m'a été raconté par un indigène. Deux hommes avaient volé une marmite de fer. Comme elle venait d'être ôtée de dessus le feu et qu'elle était trop chaude pour pouvoir être maniée commodément, dans leur fuite ils la laissèrent tomber sur une pierre où elle se fendit. « C'est égal, » dirent-ils, « c'est du fer ; » et ils emportèrent leur butin dans l'intention de le transformer en couteaux et en lances, si cette marmite ne pouvait plus servir pour la cuisine. Au bout de quelque temps, quand ils crurent ce vol à peu près oublié, ils apportèrent leur prise à un forgeron indigène qui avait allumé tout exprès une provision de charbon. Ils achevèrent de mettre en pièces la marmite pour qu'elle fût plus facile à manier avec les tenailles d'écorce d'arbre dont ils se servent ordinairement. Le novice Vulcain, qui n'avait jamais vu de fonte dans sa vie, ayant

active le feu au moyen de ses petits soufflets dont il tenait un de chaque main, tira du foyer un morceau de fer. A son extrême stupéfaction il vola en pièces au premier coup de son petit marteau. Plusieurs autres morceaux furent soumis successivement à l'art ou du feu, puis à celle du marteau, toujours sans plus de succès. Alors les voleurs et le forgeron, contemplant avec un étonnement impossible à décrire les fragments repandus autour de l'enclume de pierre, déclarèrent la marmite ensorcelée, et en conclurent que c'était une mauvaise speculation de voler des marmites.

M. Hamilton, qui n'était ni pasteur et dont l'habitation restait souvent sans surveillance, était celui qui avait le plus à souffrir. Plus d'une fois en revenant de prêcher il a trouvé une pierre dans son pot au feu à la place de la viande sur laquelle il fondait l'espoir de son dîner. Je n'ai us jamais fini si je voulais raconter toutes les pertes et toutes les mystifications dont nous étions journellement victimes dans le cours de nos travaux. Nous ne pouvons nous rappeler ces années d'épreuves sans élever nos cœurs à Dieu pour lui rendre grâces des bénédictions qui les ont suivies. Alors nous avons suspendu nos harpes aux saules, et nous ne pensions pas devoir jamais chanter le cantique de triomphe dans une terre étrangère. Souvent nous nous remettions pour lire la Parole de Dieu, cette source inépuisable de consolation, et satisfaits de n'être que les avant-coureurs de l'œuvre, nous repandions nos vœux en prières pour les païens qui périsaient autour de nous. Il y avait des moments où il nous était donné, par la foi aux promesses, de porter nos regards au delà des collines d'obscurité et de nous rejouir dans la pleine assurance de la gloire des derniers jours. Indépendamment des difficultés dont j'ai parlé, il y en avait d'autres, plus fâcheuses encore, provenant de la conduite des personnes qui nous avaient accompagnés en qualité d'aides missionnaires. Bien qu'ils eussent été choisis dans d'autres stations parmi ceux qui faisaient profession de religion, lorsqu'ils étaient mis en contact avec les indigènes ils retombaient facilement dans des faiblesses qui ne doivent pas étonner de la part de personnes sortant à peine du paganisme le plus grossier. Quand il devenait nécessaire d'exercer quelque discipline à l'égard de l'un d'entre eux, les autres s'en offensaient et nous affligeaient profondément par des

manifestations contraires à l'Évangile. Les Béchuanas ne manquaient pas d'observer ces inconséquences; et ils devenaient ainsi une pierre d'achoppement pour les païens.

L'acquisition de la langue des indigènes était pour nous un objet de la plus haute importance. Cette étude était entourée des circonstances les plus défavorables; car nous manquions à la fois du temps nécessaire et d'un lieu convenable pour nous y livrer, et nous n'avions pas un seul interprète digne de ce nom. Nous fîmes un recueil d'un petit nombre de mots, que l'ignorance de notre interprète à l'égard des deux langues rendait très-incorrigible, et au moyen de ces mots avaient lieu toutes nos communications avec les Béchuanas. C'était un véritable tâtonnement dans les ténèbres, et nous tombions à chaque instant dans les bévues les plus ridicules. Parmi ceux qui grossissaient de temps à autre notre petite provision de mots et de phrases, il y avait de mauvais plaisants qui prenaient à tâche de me faire commettre des erreurs monstrueuses; mais, tout en payant cher ma crédulité, j'apprenais toujours quelque chose. Quand j'avais employé toute la journée à toute espèce de travaux manuels, et fait successivement le jardinier, le scieur de long, le forgeron, le potier de terre ou l'éclusier, on comprendra que je ne fusse pas en très-bonne disposition pour l'étude, alors même que je trouvais dans la soirée une heure de tranquillité à y consacrer. Ajoutez à cela le manque d'un interprète capable et la faiblesse intellectuelle des indigènes qui, n'ayant pas l'habitude des idées abstraites, se trouvaient complètement dépaysés au bout de quelques questions. <sup>1</sup>

La possession de la langue du peuple auquel il s'adresse est

<sup>1</sup> • Les personnes dont l'intelligence a été développée par l'éducation ne sauraient se faire une idée de la stupidité des sauvages pour tout ce qui dépasse les notions les plus simples. Leur vie renferme si peu d'incidents, leurs occupations et leurs pensées sont restreintes à si peu d'objets, que leurs idées doivent nécessairement être bornées et peu nombreuses. J'ai été obligé quelquefois de renvoyer Mochaulka, mon maître de langue, lorsqu'à peine il m'avait indiqué une douzaine de mots; évidemment cet exercice de la faculté de penser épuisait bientôt ses pouvoirs intellectuels, et le rendait incapable d'accorder plus longtemps son attention au sujet. Il cessait d'écouter, sa physionomie ne disait plus rien, et il semblait réduit à l'état d'un enfant dont la raison sommeille encore. Il se plaignait alors que sa tête lui faisait mal; et comme il eût été inutile de persister, je le tenais quitte de sa leçon pour ce jour-là. »

si importante pour le missionnaire, qu'on devrait la lui faciliter par tous les moyens. Bien que les Béchuanas ne connussent pas la valeur du temps, ils n'en mettaient pas moins à un très-haut prix tout service rendu à un étranger. Comme nous étions soutenus par des ressources que nous ne tirions pas du pays, ils s'imaginaient que nous n'avions qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir des richesses ; tandis que nous ne pouvions réellement subsister qu'avec des difficultés extrêmes et au moyen des travaux les plus pénibles.

Il vaut toujours mieux instruire directement les indigènes, quand même on connaît peu leur langue, que d'employer un interprète qui ne soit pas versé dans les deux idiomes et qui n'ait pas compris passablement les doctrines de l'Évangile. En se fiant à un interprète ignorant, on s'expose à des conséquences qui ne sont pas seulement ridicules, mais funestes pour les grands intérêts que le missionnaire a le plus à cœur. Quand c'est le missionnaire qui parle, les indigènes accueillent en souriant des leçons auxquelles ils s'attendent ; eût-il exprimé le contraire de ce qu'il veut dire, ils comprennent sa pensée d'après l'ensemble de son discours, et attribuent l'erreur à son ignorance de la langue. Mais ils en usent différemment à l'égard de l'interprète, qui a intérêt à leur faire croire qu'il est maître d'une langue à laquelle il n'entend rien : en conséquence ils prennent pour exact et avéré tout ce qui sort de ses lèvres. Plus d'une fois j'ai appris avec douleur que mes paroles avaient été rendues de la manière la plus erronée. Depuis que je possède la langue, j'ai eu souvent l'occasion d'entendre de mes oreilles ces interprétations étranges. Quelquefois l'interprète traduisait d'une manière qui n'excitait que le sourire, mais d'autres fois d'impouvantait, en transformant presque en blasphème ce qu'il donnait comme étant la Parole de Dieu. Il lui arrive souvent d'insérer dans quelque passage sublime des Écritures une roue de wagon ou une queue de bœuf, parce qu'il se trouve dans le passage un mot d'une consonnance analogue. Cette phrase : « Le salut de l'âme est un sujet de la plus grande importance, » a été traduite devant moi de cette manière — le salut de l'âme est un très-grand sac. <sup>1</sup> C'est une bénédiction inappréciable que de pos-

<sup>1</sup> En anglais, il y a quelque rapport pour la prononciation entre les mots *wheel* et *subject*.



séder un interprète humble et dévoué, qui ne répète qu'avec une sainte frayeur le message du salut. J'en ai rencontré un de ce genre dans le pays des Namaquois, et il me semblait, quand je parlais, qu'une onction d'en haut reposait sur lui et sur moi. Malheureusement celui que nous avons chez les Béchuanas était loin de lui ressembler : il avait accompagné M. Campbell à Kur-rechane, et en avait ramené une concubine ; plus tard il apostasia et devint un ennemi de la mission.

Cette épreuve était une de celles auxquelles nous avons fait allusion ci-dessus ; ce fut pour les païens une occasion de se moquer de nos impuissants efforts. Ils s'étaient déjà vantés que notre Jésus, dont nous aimions tant à parler, ne verrait jamais un seul converti fléchir le genou devant lui ; cette bravade fut répétée alors avec accompagnement d'injures. Nous avons grand besoin de foi et de patience, et sans le secours divin nous aurions succombé dans la lutte. Les prières que nos églises d'Europe adressaient pour nous au Seigneur étaient pourtant exaucées, bien que ce ne fût pas de la manière qu'on l'aurait attendu. Les promesses divines nous apportaient des consolations inconnues jusqu'alors ; et nous apprenions par expérience que la victoire ne devait pas être obtenue « par armée ni par force, mais par mon Esprit, » dit l'Éternel. Il était triste sans doute, en contemplant autour de nous un si grand nombre d'êtres immortels, de n'en pas trouver un seul qui nous aimât, pas un qui nous comprit, pas un qui fit attention au jour de sa visitation ; et de les entendre tous dire au Tout-Puissant du cœur et des lèvres : « Retire-toi de nous, nous ne nous soucions pas de la connaissance de tes voies. »

Quelque imparfaits que fussent les moyens de communication dont nous pouvions disposer, nous ne cessions pas d'élever la voix pour proclamer le message de l'Évangile. Nous avions recours à tous les moyens, nous mettions à profit toutes les occasions pour fixer l'attention des indigènes, et nous recueillions dans nos cœurs comme un précieux trésor le moindre symptôme encourageant qui semblait se peindre sur la physionomie d'un de nos auditeurs ; mais, à notre grand chagrin, nous voyions toujours ces signes se dissiper comme la rosée du matin. Chaque Dimanche nous faisons une tournée dans les villages environnants ; et bien souvent après une marche de deux heures nous ne trouvons pas une seule personne qui voudrait écouter les ac-

cents de la grâce. Il était à peu près impossible de rassembler quelques individus sans l'intervention des chefs du village; et quand ceux-ci daignaient employer leur autorité en notre faveur, ils se croyaient en droit de réclamer une récompense; ils étaient du reste les premiers à se moquer de nos enseignements. Quand nous avions le malheur d'oublier d'apporter avec nous du tabac, pour récompenser ceux qui voulaient bien nous écouter et pour payer le verre d'eau qu'on daignait nous offrir, on nous disait de retourner chez nous pour apporter du tabac. Comme nous voyagions à pied, nous partions de grand matin pour être de retour à la station avant que le soleil eût échauffé le sable, ce qui rend la marche très-douloureuse, surtout avec des souliers minces. J'ai vu le chef d'un village retarder à dessein la convocation de ses subordonnés jusqu'au milieu du jour, sachant combien il nous en coûtait de revenir sans avoir eu l'occasion de leur parler de leurs intérêts éternels; et ce fut pour eux une grande satisfaction de voir le missionnaire obligé de traverser une plaine de sable, s'arrêter successivement à l'ombre de chaque buisson et de chaque touffe d'herbe, jusqu'à ce que ses pieds brûlants fussent assez rafraîchis pour qu'il pût continuer sa route.

Un grand nombre des indigènes nous regardaient comme une race d'êtres différente des autres hommes; quelques-uns donnaient à entendre que nous avions en vue un tout autre but que celui de leur faire croire des fables et que nous étions venus dans leur pays pour nous procurer un moyen de subsistance. Les esprits les plus deliés, considérant que nos ressources venaient toutes du dehors, et que nous en consacrons une partie à pourvoir aux besoins de la population, sans compter la taxe levée sur nous par les voleurs, concluaient de tout cela que nous devions être des réfugiés qui préférons mener une vie de privation plutôt que de retourner dans notre pays pour y être punis de nos crimes. « Pourquoi donc ne pas retourner dans votre pays? » me demanda un chef que je priais de me faire retrouver mon couteau qu'on m'avait volé; on l'avait pris dans ma veste que j'avais quittée pour prêcher. « Il faut que votre pays ne soit pas bon, ou que vous ayez peur d'y retourner; autrement vous ne voudriez pas vivre comme vous faites, expose aux mauvais traitements des Béchuanas. »

Les tournées que nous faisons chez les Batlaros, qui résident

à Patane, à sept lieues à l'ouest de Lattakou, étaient pour nous plus encourageantes. Notre œuvre était quelque chose de plus nouveau pour ce peuple, et nous parvenions à y rassembler un auditoire; quant à leur grossièreté et à leur ignorance, on s'en fera une idée par l'extrait suivant de mon journal: « Je suis arrivé au village de Tlogo. Le chef Tlogo et un certain nombre d'habitants s'étant réunis autour du wagon, je profitai de cette occasion pour leur parler des choses de Dieu. A peine eus-je commencé que la plus grande partie de mes auditeurs tournèrent le dos et disparurent. Ayant fait allusion à ce fait à la fin de mon discours, je fus appuyé en ces termes par un des assistants, qui avait appris quelques mots de hollandais: « Les Béchuanas ont la tête très-dure, et ils ne veulent pas écouler, quoi que Dieu leur ait donné tant de choses. Il leur a donné des bœufs, des chèvres et des femmes; ces dernières, comme on voit, étaient classées parmi les animaux utiles.

Le missionnaire a besoin d'une patience et d'une persévérance inépuisables; car bien souvent, quand il est parvenu, à force de bonnes paroles et en faisant un présent au chef, à réunir un auditoire, les premiers mots qu'il prononce sont le signal de sa dispersion. Un jour quelques chefs, qui ne se faisaient aucune idée des motifs du missionnaire et qui désiraient en posséder un, m'amènèrent une jeune fille qu'ils m'offrirent pour femme, en présence de M<sup>re</sup> Moffat, si je consentais à demeurer avec eux. C'était là sans doute à leurs yeux une grande générosité; et les pauvres gens ont dû me trouver à la fois insolent et idiot de ne pas accepter une offre si séduisante. Ces tournées, qui, en apparence, étaient sans succès, ne furent pourtant point perdues pour les indigènes ni pour nous: en même temps qu'elles les familiarisaient peu à peu avec notre œuvre, elles nous préparaient pour les épreuves encore plus pénibles qui nous attendaient.

Nous étions obligés, dans nos instructions, de nous en tenir aux premiers principes. Chez un tel peuple il fallait dire qui est Dieu, en même temps que nous racontions ce qu'il a fait pour un monde pécheur. On raconte des missionnaires moraves dans le Groënland, qu'ils parlèrent d'abord à leurs auditeurs de l'existence de Dieu et de ses attributs, de la chute de l'homme et des exigences de la loi divine, espérant les préparer ainsi par degrés à recevoir les vérités plus mystérieuses de l'Évangile.

Ce plan ayant été suivi sans succès pendant cinq années, ils se décidèrent à prêcher simplement Christ crucifié aux pauvres Groënlandais; et aussitôt l'efficace du Saint-Esprit accompagna leurs paroles de la manière la plus frappante. Cette expérience a été faite plus d'une fois; et beaucoup de personnes en ont conclu que si les travaux des missionnaires dans les îles de la mer du Sud ont été infructueux pendant seize ans, c'est qu'ils n'ont pas présenté en première ligne aux indigènes le seul sujet qui puisse frapper l'esprit des païens. Cette assertion est dépourvue de tout fondement. En lisant les journaux de ces hommes qui ont travaillé beaucoup plus longtemps que les missionnaires du Groënland sans avoir plus de succès, on voit constamment que le thème de leurs prédications était l'amour de Dieu manifeste dans le sacrifice de Christ. Si ces missionnaires, auxquels l'amour du Sauveur a fait braver les rigueurs du pôle, s'étaient bornés à prêcher exclusivement sur les attributs de Dieu, ce que nous avons peine à croire, nous serions peu surpris de leur insuccès. Du reste, il ne faut pas oublier que par leurs premiers efforts pour donner aux indigènes des idées justes sur le caractère de Dieu, ils frayaient la voie à la prédication du Rédempteur.

Quand les apôtres s'adressaient aux Juifs, qui connaissaient déjà le vrai Dieu, ils prêchaient exclusivement le règne du Messie et baptisaient au nom du Seigneur Jésus; mais quand Paul, lui qui ne voulait servir que Christ et Christ crucifié, prêcha dans l'arcopage aux lettres d'Athènes, il crut devoir s'étendre d'abord sur les caractères et les attributs du vrai Dieu qu'ils ne connaissaient pas. Son sermon, ou plutôt son exorde, est consacré tout entier à établir ce point essentiel. Il démontrait ainsi aux stoïciens et aux disciples d'Epicure la fausseté de leurs systèmes; et en leur présentant celui qui était pour eux « un Dieu inconnu, » il les préparait à la prédication de cette croix qui était scandale aux Juifs et folie aux Grecs. Ce discours était admirablement calculé pour détruire les idées fausses de ses auditeurs; car épicuriens et les stoïciens niaient absolument l'intervention des dieux dans les affaires humaines. Le livre des Actes est, comme on l'a dit avec raison, un livre missionnaire; et nous ne pouvons nous égarer en nous proposant pour modèles les premiers propagateurs de l'Évangile. Si le missionnaire consulte ce guide, il sentira la nécessité d'adapter ses prédica-

tions au caractère du peuple chez lequel il travaille. Dans le Groënland, par exemple, il s'efforcera d'abord de détruire l'influence des Angekoks; dans l'Afrique occidentale, celle des Grigris; dans l'Afrique méridionale, le pouvoir usurpé des faiseurs de pluie; et cela en déclarant que Dieu a fait le monde et toutes les choses qui y sont, et qu'il donne à tous la vie, la respiration, tout enfin. C'est ce qu'il faut faire surtout chez un peuple où l'on ne trouve aucune espèce d'idolâtrie; sans jamais négliger, toutelois, de montrer Celui qui est le Désiré des nations.

Le mal dont nous avions le plus à gémir était l'indifférence des indigènes : le plus que nous pussions obtenir des plus intelligents d'entre eux était un froid assentiment. Le Dimanche soir nous avions un service en hollandais pour notre édification particulière et celle de quelques Hottentots avec leurs familles. C'était le seul culte où nous pussions trouver quelque jouissance; les autres ne nous attachaient que par le sentiment du devoir accompli.

Vers cette époque eut lieu un événement qui fut une consolation dans nos épreuves. Nous avons beaucoup souffert de la conduite de Fransinna, femme hottentote de Béthelsdorp. Elle nous en voulait de ce que nous avions renvoyé un jeune Hottentot qui se trouvait à notre service, à cause de sa conduite immorale. Elle en prit occasion d'exciter contre nous le chef et ses sujets, en prétendant que nous avions mis ce renvoi sur le compte de Mothibi; et par ses calomnies et sa violence, elle mit en danger l'existence de la mission. Tout à coup elle fut visitée par une maladie grave qui la força de se mettre au lit. Nous la visitâmes et nous nous efforçâmes de lui faire envisager sa conduite sous son vrai jour. Elle ne tarda pas à être convaincue de ses torts et à les confesser. Pénétrée de remords pour le mal qu'elle avait fait à notre cause, elle implora humblement un pardon qui lui fut montré au pied de la croix. Elle souffrit cruellement pendant plusieurs mois, et quelques semaines avant sa mort une de ses jambes, à partir du genou, se détacha de son corps; mais tandis que ses membres étaient à la lettre rongés des vers, elle savait en qui elle avait cru. Elle confessa que depuis quelque temps elle s'était éloignée de Dieu et qu'elle avait travaillé à nuire à notre cause; elle nous avoua qu'elle avait excité son mari et les autres Hottentots à quitter la station, mais que, pendant qu'elle s'engageait de plus dans cette mauvaise voie, le Seigneur avait appe-

santi sa main sur elle. C'est ainsi qu'elle sentit le danger qu'elle courait et à recourir à Dieu pour se purifier de tout péché. Elle fit une confession générale de ses fautes ; et peu avant sa mort elle recommanda à son lit ceux qu'elle avait cherché à séduire et à ne pas quitter les missionnaires ; ajoutant qu'elle ne serait au peril de leurs âmes. Durant tout le cours de sa vie elle ne laissa pas échapper un murmure. Sa confiance en Dieu et sa confiance de Christ, elle se glorifiait en sa croix. Ses lèvres étaient empreintes de la plus vive gratitude pour Dieu. Quand vint le moment de sa dernière lutte avec la mort, nous ne pûmes voir sans admiration sa sérénité en présence de la gloire éternelle. C'est ainsi que notre Dieu, comme autrefois, nous éclaira nos yeux et nous donna quelque chose de sa servitude. \*

## CHAPITRE XIX.

Influence des faiseurs de pluie. — Exposition des cadavres. — funéraires. — Grande sécheresse. — On envoie chercher un faiseur de pluie. — Il est accueilli avec enthousiasme. — Sa conduite; ses ruses pour faire tomber la pluie dans une outre à battre le lait. — Arbre frappé de la foudre. — Le faiseur de pluie demande un singe. — Le cœur du lion. — Grande découverte. — Découverte d'un cadavre. — Découragement du faiseur de pluie. — Les faiseurs de pluie accusés. — Condamnation du faiseur de pluie. — Il quitte le pays.

Les sorciers, ou faiseurs de pluie, sont l'obstacle principal qui s'oppose aux efforts du missionnaire dans l'intérieur de l'Afrique. Ennemis déclarés de l'Évangile, ils s'opposent violemment de toutes leurs forces à sa propagation. C'est précisément parce que ces peuples sont tenus dans la servitude par les sorciers, et que leur conversion est la preuve la plus irrécusable de nos succès au milieu d'eux. Aux

mis en terre, soient traînés loin des habitations pour être dévorés par les hyènes et les chacals. Nous étions sous l'empire d'un ordre de ce genre lorsqu'une vieille femme mourut dans notre voisinage; nous n'osâmes pas l'ensevelir, et comme elle n'avait personne pour lui rendre les derniers devoirs, on fit appeler son fils qui se trouvait alors fort loin de là. Par suite de l'horreur qu'éprouvent universellement les Bechuanas pour les cadavres, il attacha une courroie à celui de sa mère, évitant de toucher ce corps qui lui avait donné la naissance, et le traîna jusqu'à un buisson où il l'abandonna ainsi que la courroie qui l'avait touché. Les corps des pauvres sont habituellement exposés de cette manière; mais dans les circonstances pareilles à celle dont je viens de parler, les ordres du faiseur de pluie s'appliquent à tous les défunts sans exception: la sepulture d'un seul corps empêcherait la pluie de tomber. Cela prouve que, dans les cérémonies qui accompagnent les enterrements, privilège réservé aux nobles, ils n'ont point pour but le repos de l'âme du défunt; bien plus, ils ne croient pas à une autre existence. « Quelle est la différence entre moi et cet animal? » me demandait un faiseur de pluie en me montrant son chien. « Vous dites que je suis immortel; pourquoi pas aussi mon chien ou mon boeuf? Quand on est mort, voyez-vous les âmes? Quelle est donc la différence entre l'homme et les animaux? Il n'y en a point, si ce n'est que l'homme l'emporte en friponnerie. » Telles étaient les idées de ce sage sur la dignité de l'homme. Néanmoins, quand un enterrement a lieu, on en pratique les cérémonies avec l'exactitude la plus minutieuse.

Voici comment les choses se passent en pareil cas. Quand les dernières convulsions du malade annoncent l'approche de la mort, on enveloppe le corps d'un tilet, et on le maintient accroupi, les genoux touchant le menton, jusqu'à ce qu'il ait expiré. La fosse, qui est creusée ordinairement à la proximité des parcs de bestiaux, a trois pieds carrés et six de profondeur. L'intérieur en est frotté partout avec un oignon de la plus grande espèce. On ne fait point passer le corps par la porte ordinaire de l'habitation, et une ouverture spéciale est pratiquée à cet effet dans la clôture. Quand le corps a été placé dans la fosse, dans la même position que celle où il était au moment de la mort, ils emploient beaucoup de temps à le fixer de manière que la face soit tournée exactement



vers le nord ; et bien qu'ils n'aient pas de boussole, ils parviennent, au moyen de quelques calculs, à trouver avec assez de précision la position convenable. Après avoir déposé aux pieds du cadavre des fragments de fourmilères, on retire graduellement le filet qui l'enveloppait ; puis on procède à l'opération de combler la fosse, ce qui prend beaucoup de temps : la terre est apportée avec des vases de bois, et deux hommes sont occupés à la fouler au fur et à mesure autour du corps, en ayant grand soin d'enlever jusqu'à la moindre parcelle de racine ou de caillou. Quand la terre s'élève à la hauteur de la bouche, on jette dans la fosse une petite branche d'acacia, et au-dessus de la tête quelques racines de gazon ; lorsque la fosse est presque entièrement comblée, on fixe en terre, immédiatement au-dessus de la tête, une autre de ces racines dont la partie supérieure dépasse le sol. Ensuite hommes et femmes ramassent avec leurs mains la terre autour de la fosse, de manière à former une petite éminence. On apporte un grand baquet d'eau où l'on a fait infuser des oignons, et tous les assistants se lavent les mains et les pieds en criant : « Pula, pula » (pluie, pluie) ! Une vieille femme, parente du défunt, apporte ses armes, son arc, ses flèches, sa hache et ses lances, avec des semences de diverses plantes et d'autres objets encore, puis elle s'adresse au sépulcre en disant : « Voilà tout ce qui est à toi. » On emporte ensuite ces objets et l'on répand sur la fosse plusieurs vases d'eau ; puis, tous se retirent pendant que les femmes font entendre des gémissements barbares et inarticulés. Ces cérémonies varient quelque peu suivant les localités et aussi suivant le rang du défunt. Il est digne de remarque qu'on adresse une allocution au défunt, et j'ai saisi avec empressement cette occasion pour leur faire comprendre que s'ils ne croient plus à l'immortalité de l'âme, cet usage est une preuve évidente que leurs ancêtres y croyaient. Mais, à peu d'exceptions près, le raisonnement est sans succès sur l'esprit de ces peuples, parce qu'ils ne savent pas ce que c'est que de réfléchir. Quand nous leur demandions comment l'influence d'un cadavre pouvait neutraliser les moyens employés par le sorcier pour obtenir de la pluie, ils nous répondaient : « Le faiseur de pluie l'a dit. »

Plusieurs années de sécheresse avaient beaucoup nui au pays, et les indigènes, ayant tenu conseil, résolurent d'envoyer chercher un faiseur de pluie renommé qui appartenait à

la tribu des Baharutsis, à quelque soixante lieues au nord-est de la station. Les faiseurs de pluie jouissent toujours d'une plus grande considération chez un peuple qui n'est pas le leur, aussi sont-ils ordinairement étrangers. Celui-ci avait eu beaucoup de succès dans la contrée montagneuse des Baharutsis, située à l'orient de la chaîne de montagnes qu'on peut appeler l'épine dorsale de l'Afrique, et à la source de plusieurs fleuves qui se jettent dans la mer des Indes; ces montagnes étaient souvent visitées non seulement par de violents orages, mais aussi par des pluies douces, provenant de nuées basses que les indigènes appellent *nuages femelles*. On pouvait s'attendre qu'il faudrait des offres séduisantes pour arracher cet homme à un poste lucratif, et qu'il avait acquis une si brillante réputation. Les ambassadeurs reçurent l'ordre exprès de ne pas revenir sans lui. Les promesses coûtaient peu à des hommes qui se faisaient un jeu de la vérité, et ils réussirent dans leur négociation au delà même de leur attente. Ils promirent au faiseur de pluie que s'il voulait se donner la peine de venir jusqu'au pays des Batlapis, pour ouvrir les *mamelles* des cieux qui étaient devenues dures comme une pierre, faire tomber la pluie et rafraîchir le sol embrasé, il deviendrait le plus grand des hommes, ses richesses dépasseraient toute imagination, ses troupeaux couvriraient les plaines et les collines, il laverait ses mains dans le lait, tous les poètes le célébreraient dans leurs chants, et les mères et les enfants le béniraient. Quand un temps suffisant se fut écoulé pour que la députation fût de retour et qu'on ne la vit pas arriver, le bruit se répandit qu'elle avait été massacrée en route, ce qui arrivait souvent alors. Cette nouvelle ajouta encore à la tristesse sombre qui remplissait déjà tous les cœurs par suite de la sécheresse. Le ciel semblait d'airain, et à peine avait-on vu un nuage sur l'horizon depuis plusieurs mois. Tout à coup une clameur s'éleva, et toute la ville est en mouvement. Le faiseur de pluie approchait, et son arrivée était partout saluée par des cris de joie frénétiques. Il avait envoyé un messager pour l'annoncer et pour enjoindre à tous les habitants de la ville de se laver les pieds. Tous aussitôt, empressés d'obéir, coururent à la rivière voisine. Jeunes et vieux, nobles et vilains, jusqu'à la fille qui entretenait le feu dans notre cuisine, tous couraient sans que rien au monde fût capable de les arrêter. A ce moment le ciel se couvrit de quelques nuages, et la

foule se précipita pour souhaiter la bienvenue à cet homme tout puissant qui rassemblait dans les cieux ses trésors de pluie. Au moment où il entra dans la ville, cette foule immense fit des sauts et des cris de joie à tel point que la terre en résonnait ; en même temps les éclairs brillèrent et le tonnerre vint mêler à ce bruit humain ses roulements majestueux. On vit tomber quelques gouttes d'une pluie chaude et pesante qui produisirent un effet magique sur la multitude abusée. L'imposteur ne trouva pas un incrédule quand il s'écria qu'il faudrait, cette année-là, placer les jardins sur les collines et non dans les vallées, parce que celles-ci seraient inondées. Quand la rumeur fut un peu calmée, quelques indigènes vinrent dans nos demeures nous accabler de leurs railleries. « Où est votre Dieu ? » nous demandait-on avec dérision. Nous gardions le silence, parce que le méchant était devant nous. « N'avez-vous pas vu notre Morimo ? » continuaient-ils ; « ne l'avez-vous pas vu jeter au loin ses flèches de feu et ouvrir le ciel ? N'avez-vous pas entendu sa voix dans les nuages ? Vous parlez de Jéhovah et de Jésus, que peuvent-ils faire ? » Jamais de ma vie je n'ai senti plus vivement qu'alors l'application de ces paroles du psalmiste : « Demeurez tranquilles, et connaissez que je suis Dieu : je serai glorifié parmi les païens. » Alors véritablement « l'ennemi arrivait comme un torrent débordé, » et il fallait nous réfugier auprès du Très-Haut pour pouvoir « lever l'étendard contre lui. » Dans notre service du soir nous méditâmes sur le psaume quatre-vingt-dix-septième : « La nuée et l'obscurité sont autour de lui, » etc.

Au milieu de l'enthousiasme excité par le faiseur de pluie, nous devions naturellement nous attendre à voir s'épaissir encore les ténèbres qui couvraient déjà notre sentier. Avant son arrivée, cet homme avait eu des informations précises sur le caractère et les intentions des missionnaires ; et son esprit pénétrant avait compris sans peine que ces intentions étaient en opposition déclarée avec les siennes. Les faiseurs de pluie, comme j'ai eu souvent occasion de l'observer, sont des hommes au-dessus de l'ordinaire, et c'est la conviction de leur supériorité qui leur donne un si grand ascendant sur ces peuples ignorants. Comme ils sont ordinairement étrangers, ils ne risquent rien à exagérer prodigieusement leurs anciens exploits. Celui qui s'était rendu aux prières des Batlapis tint un discours aux chefs assemblés, et

excita longtemps leur admiration par les mensonges séduisants d'une parole facile et éloquente : il leur montra dans un avenir rapproché leurs champs couverts des plus riches moissons, et leurs troupeaux s'engraissant dans les plus beaux pâturages. A l'entendre, il avait, dans sa colère, desolé les cités des ennemis de son peuple ; il n'avait eu pour cela qu'à étendre la main en ordonnant aux nuages de lancer la foudre. Il avait arrêté les progrès d'une armée puissante en faisant descendre de la montagne un torrent qui était devenu une grande rivière. Tous ces prétendus prodiges étaient accueillis comme d'incontestables vérités. Sa renommée se répandit bientôt de proche en proche, et les chefs des tribus voisines vinrent lui rendre hommage. Nous ignorions s'il nous fallait attendre de sa part une hostilité ouverte ou cachée, ou bien des témoignages d'amitié. Comme tous ceux de sa classe, c'était un esprit méditatif et calculateur, habitué à étudier la nature humaine, affable et insinuant ; il avait un regard perçant, et n'était pas dépourvu d'une certaine dignité dans son extérieur, accompagnée d'une forte dose d'amour-propre, qu'il s'efforçait vainement de cacher. Il vint nous rendre visite, et bien lui en prit : car nous n'aurions jamais pu prendre sur nous d'aller lui présenter nos hommages. Il reconnut bientôt que nous étions des hommes paisibles et nullement enclins à la dispute. Le désir de se faire donner un peu de tabac nous attirait de temps en temps ses visites ; il entra même dans notre chapelle. Il évitait avec soin de nous blesser, et quelquefois même il semblait approuver légèrement notre opinion sur le peu d'efficacité de son pouvoir. Il se disait pauvre, et comme je demandais l'explication de ce fait à un de ses admirateurs dans le but d'ébranler sa confiance, en lui faisant remarquer que les prétendus services de cet homme avaient été bien mal récompensés, il me répondit : « Les Baharutsis chez lesquels il demeurait sont des gens avares, qui ne reconnaissent jamais les services qu'on leur rend. »

Pour conserver les apparences d'un être surnaturel, il ne manquait pas, lorsqu'il voyait paraître les nuages, de défendre aux femmes de semer ni de planter, de peur, disait-il, qu'elles n'éfrayassent les nuages et ne les fissent disparaître. Il leur commandait aussi d'aller dans les champs arracher certaines racines avec lesquelles il faisait sur les collines des feux mystérieux. Il choi-

siissait pour ses opérations le moment de la nouvelle ou de la pleine lune, n'ignorant pas qu'à ces époques il y a souvent un changement dans l'état de l'atmosphère. Je me suis souvent demandé si de pareils hommes n'avaient pas la conviction intime qu'ils se jouaient de la crédulité du peuple; et j'ai eu l'occasion de me convaincre que mes soupçons étaient fondés. Je rencontrai chez les Barolongs un faiseur de pluie, qui me prit en affection en retour de quelques services que je lui avais rendus, et qui se mit avec moi sur le pied de l'intimité avant de savoir qui j'étais. Quelques remèdes que je lui avais donnés lui ayant fait du bien, il me regardait comme un docteur de ses collègues. Il me dit un jour en réponse à quelques observations de ma part : « Il n'y a que des hommes *sages* qui puissent être faiseurs de pluie : car il faut beaucoup de sagesse pour tromper un si grand nombre d'hommes; vous et moi, ajouta-t-il finement, nous savons ce qu'il en est. » En même temps, il me donna clairement à entendre que je ne devais pas rester dans cet endroit pour ne pas empiéter sur le champ de ses travaux.

Le faiseur de pluie trouva les nuages de la contrée des Batlapis moins traitables que ceux de son pays. Il se plaignit que des ennemis cachés désobéissaient à ses ordres. Quand on le pressait de renouveler ses épreuves, il répondait : « Vous ne me donnez à tuer que des brebis et des chèvres; je ne puis donc faire que de la pluie de chèvre; donnez-moi des bœufs gras, et je vous ferai avoir de la pluie de bœuf. » Un jour qu'il dormait profondément, il tomba une averse; sur quoi un des chefs courut à sa maison pour le féliciter; mais à sa grande stupéfaction il le trouva complètement étranger à ce qui se passait. « Halloo! par mon père! je croyais que tu faisais de la pluie, » cria le visiteur au sorcier, qui, réveillé en sursaut et voyant sa femme occupée à battre du lait dans une outre pour en faire un peu de beurre qu'elle destinait à graisser ses cheveux, répondit tranquillement en montrant du doigt cette opération : « Ne vois-tu pas ma femme qui fabrique la pluie de toutes ses forces? » Cette réponse parut entièrement satisfaisante, et la nouvelle courut partout que le faiseur de pluie avait tiré l'averse d'une outre à lait. Le peu d'humidité répandue sur le sol par cette averse fut bientôt pompée par un soleil ardent, et bien des semaines se passèrent sans qu'on vit un seul nuage; ou bien s'il en paraissait quelquefois, on les voyait, à la

grande mortification du sorcier, verser leurs trésors liquides à une grande distance. Quelquefois même un lourd nuage passait avec un bruit effrayant de tonnerre, mais sans une goutte de pluie. La sécheresse avait duré plusieurs années de suite; et dans ce climat si la pluie ne tombe pas pendant longtemps et en quantité considérable, il suffit d'une couple d'heures pour en effacer les traces. Souvent, en creusant des fosses, nous avons trouvé la terre complètement sèche jusqu'à une profondeur de cinq pieds, quand la surface était imbibée de pluie.

Les femmes avaient mis en culture des étendues considérables de terrain, mais la semence gisait stérile dans le sol; le bétail mourait faute de pâture, et l'on voyait errer dans les champs, à la recherche de reptiles ou de racines malfaisantes, des centaines de malheureux que leur maigreur faisait ressembler à des squelettes vivants; un grand nombre mouraient de faim. Voyant diminuer de jour en jour le nombre de nos brebis, nous prîmes le parti de tuer celles qui restaient et d'en saler la viande; ce qui n'était rien moins qu'agréable dans un pareil climat, ou nous étions presque entièrement privées de légumes.

Tout cela irritait au dernier point le faiseur de pluie; il avait épuisé ses expédients, et ne savait plus comment expliquer cette persistance de sécheresse. Un acacia-girafe ayant été frappé de la foudre pendant la nuit, il ordonna le lendemain que cet arbre fut coupé et réduit en cendres après de longues et minutieuses cérémones. Bientôt ensuite il se fit apporter de grands vases pleins d'eau, dans laquelle il fit infuser des oignons; puis il fit défilér par ordre devant lui tous les habitants de la ville, et les aspergea successivement au moyen d'une queue de zèbre qu'il trempait dans cette eau.

Comme toutes ces opérations et bien d'autres encore furent sans succès, il eut recours à un autre stratagème. Il n'ignorait pas que les singes n'étaient pas d'une prise facile au milieu des rochers et des précipices où ils ont élu domicile; en conséquence, pour gagner du temps, il déclara que pour qu'il pût faire de la pluie il fallait qu'on lui procurât un singe; que l'animal devait être sans défaut, et qu'il ne devait pas manquer un seul poil de son corps. Une telle demande aurait dû, ce semble, ouvrir les yeux aux plus crédules, puisqu'il était matériellement impossible de lui présenter un singe dans cet état, l'eussent-ils surpris

pendant son sommeil. Néanmoins une troupe des meilleurs coureurs se mirent aussitôt en marche, et se précipitèrent vers la montagne voisine. Les singes, stupéfaits de cette attaque dont ils n'avaient pas encore vu d'exemple, se dispersèrent en sautant de rocher en rocher avec les grognements et les cris du désespoir.

Enfin, après une longue poursuite, et moyennant bien des membres blessés ou estropiés, on s'empara d'un jeune singe qui fut amené en triomphe à la ville. Dès que le maître fourbe aperçut l'animal, il fit la grimace la plus lamentable qu'il put imaginer, et s'écria : « Mon cœur est déchiré, je suis accablé de chagrin ! » Puis il ajouta, en montrant l'oreille du singe qui avait une légère égratignure, et sa queue, qui avait perdu quelques poils : « Ne vousai-je pas dit que je ne pourrais pas faire de la pluie s'il lui manquait un seul poil ? » Quelques jours après, un autre sujet lui fut présenté ; mais il y trouva encore quelque imperfection vraie ou prétendue. Il avait souvent dit que si on lui procurait un cœur de lion, il ferait tomber une pluie si abondante, qu'elle serait capable de balayer les maisons de dessus le sol. Il avait découvert que les nuages avaient besoin d'un remède violent. Le faiseur de pluie n'ignorait pas la difficulté à se procurer un pareil objet. Un jour, on annonça qu'un lion avait attaqué un des troupeaux de bétail, à quelque distance de la ville ; et une troupe d'hommes se mit en marche, dans le double but de détruire un ennemi dangereux et de se procurer la clef des nuages. Ordre était donné de s'emparer du lion à tout prix ; et les conséquences de cette équipée auraient pu être fatales, si l'un de nos hommes n'avait tué, d'un coup de fusil, ce redoutable adversaire. Rien ne pourrait donner l'idée de leur enthousiasme quand ils revinrent à la ville, apportant le cœur du lion et chantant en chœur l'hymne de la victoire.

Le faiseur de pluie prépara ses drogues, alluma des feux, et on le vit étendre ses bras décharnés vers les nuages pour leur faire signe d'approcher ; quelquefois il brandissait sa lance et les menaçait, en cas de désobéissance, de leur faire sentir sa colère. La populace abusée croyait tout, et s'étonnait de ne pas voir tomber la pluie. Je demandai à l'oncle du roi, homme expérimenté et judicieux, comment il pouvait se faire qu'un si habile docteur ne réussit pas. « Hélas ! » répondit-il d'un ton pénétré :

« il y a une cause cachée à l'obstination des nuages, et, malheureusement, le faiseur de pluie ne l'a pas encore trouvée. » On surveillait attentivement toutes les démarches des missionnaires. Tout à coup on fit la grande découverte que la pluie était arrêtée par un sac de sel que j'avais apporté de Griqua-Town. Cette accusation fut portée très-sérieusement contre moi par le roi et ses conseillers. Comme j'avais affaire à des hommes sincères, bien qu'abusés, et que je devais éviter de les blesser en tournant en ridicule leur enfantillage, j'apportai une solennité particulière à l'examen du fait en question. Mthibi et son aide-de-camp m'accompagnèrent dans notre magasin, où se trouvait le sac incriminé. Il fut ouvert solennellement, et son contenu exposé à tous les yeux. « Le voici ! » s'écria le roi d'un air satisfait. Mais s'étant assuré par l'examen que le prétendu sel n'était autre que de la chaux, il ne put s'empêcher de rire le premier, ainsi que ses compagnons, de sa crédulité.

Nous ne craignîmes plus alors de leur déclarer ouvertement qu'ils avaient été trompés. Nous nous étions seulement que les soupçons ne se fussent pas tournés contre nous plus tôt; déjà, de temps en temps, nous avions entendu des murmures qui nous accusaient de n'être pas étrangers à la cause de cette grande sécheresse. Nous nous efforcions, en public et en particulier, de leur inculquer les grandes vérités de la création, de la rédemption, et de la Providence; mais nous recevions invariablement cette réponse : « Makahela » (pur mensonge). J'offris de discuter sur ce sujet avec le faiseur de pluie, dans une conférence publique. Il y consentit d'abord, mais ne tarda pas à se rétracter, prétendant que c'était là un sujet de discussion trop relevé pour le peuple, et qu'il ne pouvait être compris que par les faiseurs de pluie et les philosophes. Nous nous consolâmes dans l'espérance que nous ne serions pas mis en cause, puisque nos vaches mouraient aussi bien que les leurs, et que nous n'avions pas une goutte de lait. Le magicien fit preuve jusqu'au bout d'une ruse et d'une habileté sans égales. Il prétendit que les Bushmen avaient coupé certains arbustes derrière les collines, et qu'il fallait faire une expédition contre eux. Quand cet ordre fut exécuté, il découvrit qu'un cadavre mis en terre depuis plusieurs semaines n'avait pas reçu assez d'eau lors de l'ensevelissement. Connaissant l'horreur que causait aux Bechuanas la seule idée de



toucher un corps en putréfaction, il déclara qu'il fallait exhumer ce cadavre, le laver et l'ensevelir une seconde fois. Ici encore l'espoir du magicien fut trompé : la cérémonie, toute repoussante qu'elle dut être, fut accomplie ; mais le ciel resta sans nuage.

A la fin, l'impatience du peuple éclata, et ils se répandirent en malédictions contre M. Hamilton et moi, comme étant la cause de toutes leurs peines. La cloche que nous sonnions pour annoncer notre culte effrayait les nuages, disaient-ils ; nos prières étaient également incriminées. « N'est-il pas vrai, » me dit le chef d'un air farouche, « que vous vous prosternez dans vos maisons et que vous parlez à quelque mauvais esprit caché sous terre ? » Nous fûmes entourés d'une surveillance encore plus étroite. Le faiseur de pluie semblait éviter de nous accuser ouvertement : il se sentait obligé envers nous, sa femme ayant éprouvé que mes remèdes et ma manière de saigner lui faisaient plus de bien que toutes ses drogues. Il nous visitait de temps en temps dans notre humble demeure, et quand je me trouvais à la forge il considérait avec beaucoup d'attention la manière dont je travaillais le fer ; il me témoigna même, en particulier, le désir de me voir habiter chez son peuple, m'assurant que j'y trouverais du bois et du fer en abondance.

Un jour, il arriva chez moi avec une figure décomposée et où se peignait l'inquiétude. Il m'apprit, en réponse à mes questions, que les choses n'allaient pas bien pour lui : la voix publique commençait à se tourner contre lui. Il me demanda quelle part prenaient les femmes aux affaires publiques dans mon pays, et quelle y était leur influence. Je répondis que lorsque les femmes de mon pays avaient une occasion de prendre une part active aux affaires publiques, elles faisaient tout marcher à leur gré, et j'ajoutai en souriant : « Attendez seulement que les missionnaires aient les femmes pour eux comme vous les avez aujourd'hui pour vous, et il n'y aura plus dans le pays un seul faiseur de pluie. » « Puisse ce temps n'arriver jamais, » s'écria-t-il avec une contenance bouleversée. Je répondis que ce temps arriverait certainement, parce que Jéhovah, le Dieu puissant, l'avait déclaré. « Que faut-il que je fasse ? » continua-t-il d'un ton chagrin ; « je voudrais que toutes les femmes fussent des hommes ; je parviens bien à maîtriser les hommes ; mais, des femmes, je n'en puis rien obtenir. »

Je crus devoir profiter de cette circonstance délicate, et je lui dis, avec quelques précautions oratoires, que les femmes avaient de justes motifs de se plaindre, et qu'à leur place j'en ferais autant : il leur avait promis de la pluie, mais le sol était resté desséché et leurs jardins brûlés par le soleil. Je l'engageai à choisir le chemin de la droiture et à confesser qu'il s'était fourvoyé en même temps qu'il avait égaré le public. « Ils me tueront, » répondit-il. Je renouvelai mon conseil, ajoutant que s'il courait quelque danger nous ferions notre possible pour le sauver. Il se retira alors et s'en alla triste et découragé, nous laissant nous-mêmes dans l'inquiétude sur les suites de ce moment de crise.

Mais il nous fut donné de nous expliquer par la foi cette précieuse déclaration : « L'Éternel des armées est avec nous, le Dieu de Jacob est notre haute retraite. »

Le faiseur de pluie se tint à l'écart pendant une quinzaine de jours, après lesquels il se montra tout à coup dans l'assemblée publique, en déclarant qu'il avait découvert la cause de la sécheresse. À ce mot tous écoutèrent avec anxiété ; il différa encore pendant quelque temps de s'expliquer, et quand il vit leur impatience portée au comble, il s'écria enfin : « Ne voyez-vous pas que Moffat et Hamilton regardent les nuages au moment où ils s'approchent ? » Cette insinuation fut accueillie avec une approbation unanime ; il ajouta que nos visages blancs effrayaient les nuages, et qu'il ne fallait pas attendre de pluie aussi longtemps que nous serions dans le pays. Nous nous efforçâmes de détourner cet orage, et nous promîmes, si cela leur était agréable, de regarder constamment vers la terre, attendu que nous étions aussi désireux que personne de voir tomber de la pluie. Les craintes à notre sujet se dissipèrent peu à peu, non pourtant sans laisser pendant un certain temps des traces de soupçon et de méfiance.

Peu de temps après nous fûmes informés, par une circonstance accidentelle, qu'un homme devait être mis à mort. Quelque mauvaise volonté que les indigènes montrassent souvent à notre égard, nous ne pouvions supposer qu'ils nous eussent choisis pour nous sacrifier. Nous nous imaginâmes qu'il s'agissait du pauvre faiseur de pluie, et nous nous sentîmes pressés de tout faire pour lui sauver la vie ; mais le grand point était de savoir positivement si c'était bien réellement lui qui était la victime désignée : car bien que

les chefs tinssent conseil en plein air et dans un lieu accessible à tous, ce n'était pas chose facile de découvrir un secret de cette nature. Enfin, je m'avisai d'un stratagème qui réussit. Je connaissais une femme d'une certaine influence qui devait être bien informée. Elle était souvent souffrante, et comme tous les indigènes, elle recherchait avidement les remèdes et les conseils que je pouvais lui donner en qualité de médecin. Je commençai par gagner sa bienveillance en la questionnant sur l'état de sa santé et lui témoignant ma sympathie; puis, quand je la vis bien disposée, je lui demandai, comme parlant d'un fait bien connu : « Pourquoi veut-on tuer le faiseur de pluie ? Ce n'est pas sans doute pour le manger. Pourquoi ne pas laisser retourner ce pauvre homme dans son pays ? » — « Qui vous l'a dit ? » me répliqua-t-elle aussitôt. Je me levai alors en disant : « C'est tout ce que je voulais savoir. » — « Ne dites pas que je vous l'ai dit, » me cria-t-elle; « autrement on me tuerait. » Je me rendis aussitôt dans l'assemblée publique, où trente des principaux chefs tenaient un conseil secret : c'était un conseil de mort. Si je m'étais borné à leur demander s'ils avaient réellement l'intention de commettre ce crime, ils m'auraient regardé avec stupéfaction comme indignés que j'eusse pu avoir un pareil soupçon, et auraient juré par tous leurs ancêtres que jamais pareille idée ne leur était venue à l'esprit. Au lieu de les questionner, je les accusai directement, faisant ressortir l'horreur de cette action, leur montrant qu'ils ajoutaient péché à péché et qu'ils offensaient doublement Jéhovah, d'abord en plaçant un homme sur son trône, et ensuite en le tuant parce qu'il ne pouvait accomplir ce qu'on exigeait de lui. Après quoi je demandai instamment que sa vie fût épargnée et qu'on le laissât retourner en paix dans son pays. Un vieillard, bien connu de moi, se leva furieux en brandissant sa lance; il peignit le sol desséché, le bétail exténué, le peuple expirant, et jura qu'il plongerait cette lance dans le cœur du faiseur de pluie : « Qui oserait m'en empêcher ? » ajouta-t-il. « Ce sera moi, » répondis-je, « qui t'en empêcherai par mes instances, et si elles ne suffisent pas, j'offre une rançon pour lui sauver la vie. » On me demanda si je ne savais pas qu'il était notre ennemi, et que s'il n'avait tenu qu'à lui nous aurions été mis à mort. Les indigènes nous avaient souvent trouvés bien simples et faibles d'esprit de revenir perpétuellement à leur parler du « même Jésus ; » mais voir

un homme faire tous ses efforts pour sauver la vie de son ennemi, c'était là une chose qui passait leur intelligence. Cette vie fut pourtant épargnée, et Motlubi, après avoir accompagné lui-même le faiseur de pluie jusqu'à la rivière Mathuarm, revint se présenter chez nous la figure rayonnante, ayant la conscience du mérite de sa conduite, et attendant des éloges que nous ne crûmes pas devoir lui refuser.

Ainsi tomba chez les Batlapis la réputation d'un trop célèbre faiseur de pluie; j'aurai occasion de reparler de lui en racontant ma visite aux Bayangletsis, chez lesquels il fut massacré. Il est à remarquer qu'un faiseur de pluie ne meurt presque jamais de mort naturelle. J'en ai connu un grand nombre qui ont péri victimes de la fureur de leurs dupes désabusées; mais malgré cela, ils ne manquent jamais de successeurs. Il n'y a pas une seule tribu qui n'ait trompé ses mains dans le sang de ces imposteurs, qu'ils commencent par adorer pour les maudire ensuite, et finalement les assassiner.



## CHAPITRE XX.

L'horizon des missionnaires s'assombrit. — Epreuves critiques. — Changements de climat. — Origine de la rareté des pluies. — Indices d'une fertilité passée. — Diminution des sources. — Les vents du Nord. — Instinct des animaux. — Phénomènes atmosphériques. — Description des orages. — Tonnerre sans nuage. — Idées météorologiques des Béchuanas. — L'horloge de la chapelle.

Quelle que fût notre satisfaction d'être délivrés d'un homme qui était, comme nous l'apprîmes plus tard, un ennemi actif bien que secret de l'influence que nous cherchions à exercer, l'esprit public était opposé à notre séjour dans le pays. Les choses ne changeaient que pour empirer, et plus nous avançons dans notre œuvre, plus notre route s'embarrassait. Les Buhsmen avaient beaucoup inquiété les Béchuanas en leur enlevant du bétail et en tuant les hommes chargés de le garder. Comme nous ne pouvions approuver un système de représailles et d'extermination qui, au lieu de détruire le mal, ne faisait qu'attiser le feu des passions, nous encourûmes le soupçon de favoriser en secret les malheureux Buhsmen; on prétendit que nos hommes avaient l'ordre de ne pas tirer sur eux lorsqu'ils prenaient part aux expéditions qui avaient pour but de reprendre le bétail dérobé. Vainement nous en appelâmes au commandement de Jésus notre Maître et notre Dieu: à tous les arguments de ce genre ils répondaient par leurs cris sauvages, « Makahéla, » (pur mensonge). Ils reconnaissaient volontiers que nous ne faisions de mal à personne; mais ils nous

disaient en même temps que nous étions la seule cause de la sécheresse ; et plus d'une fois on nous demanda si nous n'avions pas peur de nous coucher le soir, dans la crainte que nos fragiles habitations de roseaux ne fussent réduites en cendres avant le matin.

Si un Griquois commettait quelque méfait en chassant dans le pays, on ne manquait pas de nous l'imputer ; et si quelqu'un des indigènes se trouvait lésé de la part de la population griquoise, en voyageant dans leur pays, on nous disait que nous aurions dû l'empêcher. On mettait sur le compte de l'Évangile la mauvaise conduite de quelques hommes qui en faisaient profession ; et l'on nous disait que nous ferions bien d'aller premièrement réformer les Griquois, avant d'entreprendre la régénération des Bechuanas. Nous finîmes par ne tenir aucun compte de ces reproches et de ces injures ; mais nos prévisions pour l'avenir étaient tristes et sombres. Néanmoins, nous ne pouvons trop remercier Dieu d'avoir toujours été à l'abri de violences personnelles.

Le fait suivant pourra donner une idée de la position où nous nous trouvions alors vis-à-vis de ce peuple, irrité par la persistance de la sécheresse, et mortifié au plus haut point de l'impuissance absolue de son sorcier tant vanté. Un jour, vers midi, un des chefs, accompagné d'une douzaine d'hommes, vint s'asseoir à l'ombre d'un grand arbre, près de ma maison. Suivant l'usage, on avait tenu dans les champs un conseil secret, sous le prétexte d'une partie de chasse, et ces hommes étaient députés pour nous informer du résultat de ce conseil. Je me trouvais dans ce moment occupé à réparer mon wagon. Informé qu'on avait à nous faire une communication importante, je fis appeler M. Hamilton. Nous restâmes debout, attendant patiemment le message, et toujours préparés à tout ce qu'il y avait de pire. L'orateur de la troupe nous apprit que les chefs du peuple étaient décidés à ce que nous quittassions le pays ; et il ajouta que, en cas de désobéissance à leurs ordres, on aurait recours à la violence. Celui qui parlait affectait une attitude imposante, pour ne pas dire menaçante, et sa main droite brandissait une lance. Madame Moffat se tenait à la porte de notre cabane, avec son enfant dans les bras, attendant l'issue de cette crise. Nous répondîmes : « Vos menaces, jusqu'à présent, n'ont pu rien sur nous, et plus que jamais nous sommes décidés à rester à notre poste. Nous avons pitié de

vous : car vous ne savez pas ce que vous faites ; nous avons souffert , cela est vrai , et Celui dont nous sommes les serviteurs nous a dit , dans sa Parole : Quand on vous persécutera dans une ville , fuyez dans une autre ; mais , quoique nous ayons souffert , nous ne considérons pas encore ces souffrances comme des persécutions. Si l'on veut nous infliger ces persécutions , nous sommes préparés à les subir. Si vous êtes résolus à vous débarrasser de nous , il faut que vous recouriez à des mesures plus énergiques , car nos cœurs sont avec vous. Vous pouvez répandre notre sang , ou nous brûler dans nos demeures ; nous savons que vous ne toucherez pas à nos femmes ni à nos enfants. Alors , ceux qui nous ont envoyés sauront , et Dieu , qui voit toutes choses , saura aussi que nous avons été vraiment persécutés. » A ces mots , le chef se tourna vers ses compagnons , et leur dit , avec un mouvement de tête significatif : « Il faut que ces hommes aient dix vies , pour être aussi tranquilles à l'idée de la mort ; il y a sans doute quelque chose de vrai dans l'immortalité. » La conférence fut dissoute , et ils nous quittèrent profondément pénétrés de l'idée que nous n'étions pas faciles à effrayer.

Nous sentimes une vive reconnaissance envers Dieu , pour la manière dont s'était terminée cette entrevue aussi courte que solennelle. L'accusation élevée contre nous par le faiseur de pluie leur revenait constamment à l'esprit ; et ils s'imaginaient que leur pays serait réduit en complète désolation par le séjour de ces propagateurs d'une doctrine étrangère , dont leurs ancêtres n'avaient rien connu. Ils nous parlaient souvent des pluies abondantes des anciens temps , alors que les rochers mêmes se paraient de verdure , et que les collines de Hamhana , avec les plaines environnantes , étaient couvertes de forêts et d'arbres immenses. Ils vantaient le Kuruman et d'autres rivières , avec leurs nombreux affluents , dans lesquels s'ébattaient les hippopotames ; tandis que les troupeaux mugissants enfonçaient jusqu'au cou dans les hautes herbes , remplissant leurs mamelles de lait , et mettant la joie dans tous les cœurs. Vainement nous nous efforcions de leur démontrer que la sécheresse avait commencé bien longtemps avant l'arrivée des missionnaires. Indépendamment des traditions que leurs ancêtres leur avaient transmises à ce sujet , ils avaient sous les yeux de nombreux témoignages d'une fertilité passée : car le pays abonde en souches et en racines d'a-

caCIAS qui ont dû être énormes, tandis qu'aujourd'hui on en voit à peine un seul, de loin en loin, qui élève sa cime majestueuse au-dessus des buissons; sans compter que le penchant des collines porte des traces évidentes de la verdure qui a dû les couvrir autrefois. Tout le pays qui se trouve au nord du fleuve Orange, et à l'est du désert Kalagare, présente l'aspect d'un ancien jardin abandonné. Il ne venait pas à l'idée des indigènes que ces changements qui avaient eu lieu dans les produits du sol, et, par suite, dans l'état de l'atmosphère, pussent être l'œuvre de la main des hommes.

Il y a certains arbres, comme par exemple l'arbre à lait (*Sideroxylum inerme*) et quelques arbustes, qu'ils défendent expressément de toucher avec la hache ou le couteau, lorsqu'ils attendent de la pluie. Je profitai de cette superstition pour essayer de prouver aux plus intelligents qu'ils étaient eux-mêmes la cause des changements atmosphériques dont ils se plaignaient. Les Béchuanas, et particulièrement les Batlapis et les tribus voisines, sont un peuple de niveleurs: pour construire leurs villes, ils ne creusent pas le flanc des montagnes, mais ils abattent les arbres de toute espèce, sans avoir le moindre égard ni à l'aspect du pays ni à l'économie forestière. Leurs maisons sont construites avec des poutres de peu d'épaisseur, et entourées d'un enclos de branches ou d'arbustes. Aussi, quand ils choisissent l'emplacement d'une ville, leur premier soin est de se placer aussi près que possible d'un fourré. Ils coupent aussitôt tous les arbres qui le composent, en laissant seulement un petit nombre, un dans l'habitation de chaque chef, pour offrir un abri contre la chaleur et un lieu de travail et de repos.

Leur attention se tourne ensuite vers le terrain destiné à la culture; ils brûlent, en appliquant le feu à la racine, les plus grands arbres, dont leurs mauvaises haches ne pourraient pas venir à bout. Ces arbres leur fournissent des branches pour les enclos, et par la même occasion ils privent de leur asile les moineaux, ennemis redoutables pour leurs grains. Ces enclos exigent des réparations continuelles, et il en résulte que peu à peu toute la contrée, à plusieurs lieues à la ronde, se dépouille complètement de ses bois. C'est ainsi qu'il ne reste rien aujourd'hui de forêts entières, qui nourrissaient autrefois dans leurs retraites la girafe et l'éléphant.



Quand les indigènes viennent à émigrer, ce qui arrive quelquefois au bout de peu d'années, l'acacia de la petite espèce croît assez rapidement sur le lieu qu'ils ont quitté ; mais il n'en est pas ainsi de l'acacia-girafe, auquel il faut un siècle pour devenir un arbre, et bien des siècles pour atteindre les dimensions des anciens arbres du pays. Le bois de cet arbre, quand il est vieux, est rouge foncé, à gros grain, excessivement pesant et dur : il tombe au fond de l'eau comme du plomb. J'ai vu dans mes voyages des troncs d'une circonférence énorme qui, à en juger par le temps nécessaire à leur croissance, ont dû germer aussitôt après le déluge, si ce n'est même à une époque antérieure.

Les indigènes sont aussi dans l'usage de brûler, chaque année, les herbes sèches, ce qui détruit souvent des arbres et des arbustes jusque sur le sommet des montagnes. Les longues sécheresses dont on se plaint dans le sud de l'Afrique peuvent être attribuées à ce système d'extermination végétale. Suivant l'observation de Lyell, dans ses *Principes de géologie*, la coupe des forêts a eu pour résultat dans beaucoup de pays la diminution des pluies. Dans les régions tropicales en particulier, où l'atmosphère tient en suspension une grande quantité de vapeur aqueuse, mais aussi où les rayons directs du soleil ont une grande puissance, tout ce qui peut servir d'écran entre la terre et ces rayons devient une source d'humidité ; et quand une fois une cause de ce genre a donné naissance à l'humidité ou au froid, la vapeur continue à se condenser. De plus, les feuilles de toutes les plantes sont de véritables alambics, et plusieurs de celles qu'on trouve dans la zone torride ont la propriété de distiller l'eau, ce qui contribue à empêcher le dessèchement du sol. Les plus intelligents d'entre les indigènes pouvaient, jusqu'à un certain point, comprendre des considérations de ce genre, bien qu'ils ne voulussent pas les croire. Aujourd'hui pourtant, quelques-uns d'entre eux commencent à bâtir des maisons de briques et des enclos de pierres ; et je ne désespère pas de voir un jour la population entière reconnaître que son intérêt doit l'engager à favoriser l'accroissement des forêts. C'est à la même cause qu'il faut assigner la diminution des sources et l'entière disparition de plusieurs. On a remarqué que depuis l'accident qui a détruit par le feu des plaines entières d'oliviers sauvages près de Griqua-Town, il en est résulté une diminution graduelle des pluies dans cette région ;

il s'en suit naturellement que les réservoirs souterrains qui alimentent les sources cessent de se remplir, surtout quand il n'y a pas de hautes montagnes pour arrêter et condenser les vapeurs suspendues dans l'atmosphère.

Le climat est assez généralement le même dans toute la contrée qui s'étend depuis les limites de la colonie jusqu'au 25° de latitude septentrionale, et au 24° de longitude orientale. Les vents dominants, surtout dans les régions élevées, sont ceux de l'ouest et du nord-ouest. Des vents froids soufflent fréquemment du sud pendant les mois d'hiver. La pluie tombe rarement dans cette saison, et jamais par le vent du sud. Au printemps, qui commence à la fin d'août, se lèvent les brises du nord : elles soufflent journellement avec une grande violence, de dix heures du matin au coucher du soleil, et sont suivies d'une nuit tranquille et sereine. Durant tout le temps que ces vents soufflent, c'est-à-dire jusqu'au mois de novembre, l'atmosphère semble remplie d'une fumée épaisse qui s'élève jusqu'aux nuages ; cette apparence est due à une poussière de sable détachée des plaines du désert Kalagare, et si excessivement fine qu'elle pénètre des tissus imperméables à l'eau. On pourrait appeler ces vents des moussons de sable. Ils sont si desséchants qu'ils produisent sur la peau une impression très-désagréable ; l'effet de ce dessèchement s'étend rapidement sur tout le corps, et se manifeste par une langueur extrême, et des symptômes fébriles, surtout chez les personnes d'une constitution délicate ; ces dernières sentent l'approche du vent plusieurs heures avant qu'il se lève. Vers la fin de la saison du vent, on voit souvent les bestiaux altérés tourner la tête vers le nord, pour humer les particules humides qui commencent à se répandre dans l'atmosphère, détachées des pâturages verdoyants qui se trouvent dans les régions tropicales. Lorsque cela arrive, on peut espérer que les nuages ne tarderont pas à paraître du côté opposé. Le vent est rarement à l'est ; et quand il souffle de ce côté, nous attendons toujours la pluie ; cette pluie, qui n'est pas accompagnée d'orages, dure quelquefois plusieurs jours. L'instinct du bétail, dans un pareil climat, est très-remarquable, et a quelquefois de graves conséquences. On a vu des bestiaux, après un voyage de soixante lieues, humer avidement, dans un pays stérile et desséché, la brise odorante émanée des plaines fertiles qu'ils avaient quittées, et repartir su-

bitement d'une course excessivement rapide pour retourner en ligne droite aux lieux qu'ils regrettaient.

Quelques années avant mon séjour dans le pays des Namaquois, Africaner perdit de cette manière la plus grande partie de son bétail. Un jour, vers le soir, un vent violent se leva du côté du nord : ce vent *sentait l'herbe verte*, comme disent les indigènes. Le bétail, qui n'était pas renfermé dans des enclos, prit la fuite, après la tombée de la nuit. On crut d'abord qu'il s'était rendu dans les pâturages communaux, suivant son habitude; mais on s'aperçut bientôt que plusieurs milliers de bestiaux avaient pris leur course vers le nord. On parvint à en recouvrer un petit nombre; mais la plupart échappèrent en se dispersant dans la contrée des Damaras, après avoir été poursuivis pendant plus de cent lieues. Le même instinct dirige, dans leurs migrations, l'antilope et « l'âne sauvage, accoutumé au désert, qui hume le vent à son plaisir, » suivant l'expression du Prophète. Ces vents, qui produisent des effets remarquables, arrivent des contrées intertropicales, lorsqu'il y est tombé de la pluie : l'air froid qui est produit par l'humidité se précipite vers les plaines du sud, par suite de la raréfaction de l'air due à l'approche du soleil du tropique du Capricorne. Plus ces vents sont impétueux, plus il y a de probabilité qu'on aura de la pluie. Ils sont suivis de violents orages qui marchent dans une direction opposée. Ces orages sont précédés d'un calme absolu, d'un silence de mort : tout à coup la tourmente éclate avec une violence effrayante, et les nuages épanchent par torrents leurs trésors liquides. En pareil cas, il y a presque toujours deux couches de nuages superposés, et qui marchent dans des directions contraires avec une extrême rapidité. La couche supérieure se compose de masses énormes semblables à des montagnes, et dont les bords sont nettement accusés; l'autre est formée par des vapeurs moins agglomérées, plus transparentes, et d'une forme moins déterminée. Cette marche des nuages est accompagnée de coups de tonnerre d'une violence à faire trembler la terre. On remarque trois genres d'éclairs : le premier a lieu d'un nuage à un autre nuage : celui-là est ordinairement sans pluie. Le plus redoutable de tous est l'éclair fourchu, qui s'élance du nuage à la terre. Le plus fréquent est celui que nous appelons l'éclair en forme de chaîne : cet éclair paraît s'élancer de terre en affectant diverses formes,

depuis la ligne courbe jusqu'au zig-zag, ou à la ligne oblique; quelquefois il ressemble à un jet d'eau : il dure plusieurs secondes, et on le voit distinctement se diviser en fragments comme une chaîne brisée. Souvent on peut compter plus de vingt de ces éclairs par minute : c'est dire que les roulements imposants du tonnerre se font entendre sans interruption. Quelquefois aussi on voit l'éclair jaillir du milieu d'une masse épaisse de vapeurs, et s'épanouir au-dessus, dans le ciel bleu, comme les branches d'un arbre dépouillé de feuilles. Dans ces orages, la pluie tombe souvent par torrents, et coule sur la terre avec une extrême rapidité, sans la mouiller à plus de six pouces de profondeur.

Ces orages ont souvent des effets destructeurs, bien qu'ils ne soient pas à beaucoup près aussi meurtriers qu'ils le seraient dans des contrées plus peuplées. Les hommes qui ont le malheur de chercher un abri sous les arbres y trouvent ordinairement la mort; et quand une maison est frappée, ceux qui l'habitent périssent presque toujours. Le gibier est souvent tué par la foudre; et j'ai vu jusqu'à cinquante têtes de bétail périr d'un seul coup. Si les hommes finissent par s'accoutumer à ces manifestations redoutables de la Toute-Puissance, à tel point qu'ils les désirent, à cause de la pluie qu'elles amènent, elles produisent une grande terreur parmi la création privée de raison. Les antilopes fuient, éperdus, devant l'orage; et j'ai vu des Bechuanas se mettre en route le lendemain matin d'un de ces orages, pour aller chercher les petits que la frayeur avait fait mettre bas; cette circonstance fut pour moi un lumineux commentaire de ces paroles du psalmiste : La voie de l'Éternel fait faucher les biches (Ps. XXIX, 9).

Il est un phénomène remarquable qui est propre à ces latitudes : je veux parler de ce que les indigènes appellent *serumaceree*, c'est-à-dire du tonnerre sans nuage. J'ai souvent eu occasion d'entendre ce tonnerre pendant mon séjour dans le pays, même alors qu'il n'y avait pas eu, depuis plusieurs mois, un seul nuage jusqu'à plus de vingt lieues à la ronde. Quand ce phénomène a lieu, c'est toujours après que le soleil a passé le méridien, et au moment de la plus forte chaleur du jour, quand il fait peu ou point de vent. L'explosion semble se produire dans l'azur du ciel, au-dessus de la tête; le bruit est peu fort, et l'on n'aperçoit aucune espèce d'éclair. Il y a aussi quelquefois, dans l'atmos-

spère, des explosions météoriques qui frappent de terreur les païens; elles ont lieu ordinairement après des jours secs et brûlants. Cependant, je n'ai jamais vu de Mochuana qui eût entendu parler de la chute d'un aérolithe. Les indigènes ne paraissent avoir aucune idée des causes qui produisent les phénomènes célestes, tels que les éclipses. Suivant une croyance généralement répandue, une éclipse de lune annonce la mort d'un grand chef. La position de certaines étoiles, dans le ciel, leur fait connaître l'époque de l'année où ils doivent commencer à travailler la terre. Cette époque, qu'ils appellent *likhakologo* (tours ou révolutions), répond à notre printemps. Ils nomment la constellation des pléiades, *selemela*, mot qu'on pourrait traduire par cultivateur ou précurseur de l'agriculture, parce que, lorsque cette constellation occupe une certaine place dans le ciel, c'est, pour eux, le signal de commencer à cultiver leurs champs<sup>1</sup>. Ils s'imaginent que le tonnerre est produit par un oiseau qu'on voit planer à une grande hauteur pendant l'orage, et qui leur semble faire son nid au milieu des éclairs. Je n'ai jamais eu l'occasion d'examiner cet oiseau, que je crois être de la famille des vautours.

Pour en revenir à la mission qui avait beaucoup souffert pendant le séjour du faiseur de pluie, nous éprouvions une vive gratitude envers Dieu de ce que notre culte n'avait jamais été interdit par une ordonnance publique; aussi avions-nous toujours du moins quelques auditeurs. L'immense majorité des indigènes n'avaient jamais mis le pied dans notre chapelle, les uns par obéissance aux menaces de leurs supérieurs, les autres par suite d'une crainte superstitieuse. A l'époque où la chapelle fut construite, nous avons fixé sur la muraille une horloge hollandaise en bois, dans le but de régler les heures du culte divin. Au-dessus du cadran se trouvait une petite boîte renfermant deux soldats lilliputiens qui se montraient en costume de parade au moment où l'heure sonnait. Conrad Buys et quelques autres avaient persuadé à plusieurs des chefs que les missionnaires étaient des émissaires du gouvernement, qui ne tarderait pas à venir sur leurs traces pour enrôler les Béchuanas comme soldats. Imbus de cette

<sup>1</sup> Cet usage, qui se retrouve chez presque toutes les nations connues de l'intérieur de l'Afrique, sert de commentaire à ce passage du Livre de Job : « Pourrais-tu retenir les douces influences des pléiades » (c'est-à-dire le printemps)? Job XXXVIII, 31.

idée, ils transformèrent les petites figures de l'horloge en Goliaths, et le lieu du culte devint à leurs yeux un *eintlu ea kholego*, « une maison de servitude. » Nous fûmes obligés de tirer de leur retraite les figures magiques, et de leur couper un morceau du corps pour convaincre les indigènes terrifiés que l'objet de leur frayeur n'était qu'un peu de bois colorie. Malgré cela un grand nombre d'entre eux persistèrent dans leur défiance. Bien que pleinement persuadés de la folie qu'il y avait à s'imaginer que les petits *liseto* (figures sculptées) viendraient un jour les prendre à la gorge dans le sanctuaire, ils n'en continuèrent pas moins à soupçonner les missionnaires d'être conduits par des motifs intéressés.



## CHAPITRE XXI.

Premières nouvelles des Mantatis. — L'auteur fait un voyage dans l'intérieur. — Chasse d'un antilope par des chiens sauvages. — Approche des Mantatis. — L'auteur revient sur ses pas. — Il se rend à Griqua-Town. — Assemblée publique des Béchuanas. — Physionomie des orateurs. — Discours du roi.

Depuis plus d'une année, il nous arrivait de temps à autre des bruits étranges et absurdes. On prétendait qu'une femme puissante, du nom de Mantatee, s'avauçait à la tête d'une armée invincible, aussi nombreuse que les sauterelles, portant de tous côtés la désolation et la mort; qu'elle nourrissait cette armée de son propre lait, et la faisait précéder de frelons qui la secondaient dans son œuvre de destruction. Supposant que ces bruits se rapportaient à une expédition guerrière de Chaka, tyran des Zoulas, comme ces événements se passaient à une distance de nous trop grande pour que notre œuvre pût en souffrir, je résolus de mettre à exécution un projet de voyage que j'avais formé depuis quelques mois. Il s'agissait d'une visite à Makaba, chef de la tribu puissante des Bavangketsis, située à plus de soixante lieues au nord-est de Lattakon. Plusieurs motifs m'engageaient à faire cette démarche. Les Batlapis et les tribus voisines vivaient dans une crainte continuelle de cet ennemi redoutable, et ne parlaient des Bavangketsis qu'avec les expressions de la haine la plus amère. Il était à désirer qu'on pût établir entre les deux nations

des relations amicales pour prévenir les hostilités, ce voyage devait être d'ailleurs pour moi une occasion de pénétrer plus avant dans la connaissance de la langue, du caractère et du pays des diverses tribus Bechuanases; sans compter que j'avais en vue d'introduire plus tard l'Évangile chez un peuple nouveau et intéressant.

Précisément vers cette époque, je reçus de Makaba lui-même une invitation qui me traça clairement mon chemin; mais Motubi et tout son peuple s'opposaient de toutes leurs forces à mon projet. Pour me décourager, on ne se lassait pas de me répéter tout ce qu'on pouvait imaginer de plus défavorable sur le compte des Bayangketsis. On me racontait avec complaisance tous les meurtres vrais ou prétendus attribués à Makaba, et tous juraient par leur roi et par leurs ancêtres que si j'entreprenais ce voyage, je n'en reviendrais jamais; que Ma-Mary et les deux enfants n'avaient plus qu'à retourner des à présent auprès de nos amis d'Angleterre. Comme nous avions réfléchi mûrement sur ce projet, M. Hamilton et moi, et que nous en avions fait l'objet de prières spéciales, nous ne fûmes pas ébranlés par ces représentations. Quand le jour de mon départ fut arrivé, Motubi, voyant qu'il ne gagnait rien par ses raisonnements, défendit positivement à ceux qui dépendaient de lui de m'accompagner. Je persistai néanmoins, et me mis en route avec le petit nombre d'hommes dont je pouvais disposer. À mon arrivée au vieux Lattakou, le troisième jour, je fus accueilli de nouveau par les bruits relatifs à Mantatee, et les indigènes m'engagèrent fortement à ne pas aller plus loin que Nokaneng, dont j'étais à sept lieues environ. Comme ces bruits ne différaient pas de ceux qui m'étaient parvenus précédemment, et comme je n'ignorais pas qu'on voulait à tout prix m'intimider, je poursuivis mon voyage le jour suivant, après avoir prêché à un grand nombre d'indigènes. En arrivant à Nokaneng, je fus informé que les Barolongs, peuplade située à une distance d'environ trente lieues, avaient été attaqués, et que leur ville était entre les mains de l'armée d'invasion; comme on avait envoyé des éclaireurs pour examiner la vérité de ce bruit, j'attendis leur retour, mettant à profit toutes les occasions que se présentaient d'instruire les indigènes. Les éclaireurs étant revenus sans avoir rien appris sur le compte de la prétendue armée d'invasion, je me remis en marche avec ma petite troupe. Après avoir voyage pen-



dant quatre jours dans une contrée aride et déserte, sans autre rencontre que celle de quelques Balalas, nous arrivâmes à une belle vallée nommée Mosite, où se trouvaient plusieurs étangs et du gibier en abondance, principalement des rhinocéros. Nous tuâmes à coups de fusil un de ces animaux gigantesques, et nous fîmes une halte d'un jour pour en préparer la viande en la coupant par tranches et la suspendant au soleil pour la faire sécher. Nous en tuâmes encore deux sur la prière instante des pauvres Balalas, qui réussissent bien rarement à se procurer de pareil gibier, et seulement en le faisant tomber dans un piège.

Pendant notre séjour dans cet endroit, nous fûmes témoins d'un incident curieux qui vient à l'appui de cet ancien adage : « qu'une moitié du monde ne sait pas comment vit l'autre moitié. » Il était environ midi, lorsque nous vîmes un magnifique antilope <sup>1</sup> passer à côté du wagon avec la rapidité d'une flèche et descendre dans la vallée. « Ce sont les chiens sauvages, » s'écria aussitôt l'un des indigènes ; et bientôt nous vîmes paraître en effet toute la bande de ces chiens à la suite de leur chef qui poursuivait l'antilope. Nous primes nos fusils pour les attaquer comme des bêtes féroces. Les pauvres Balalas, qui étaient assis autour de leurs marmites, se levèrent précipitamment, et accoururent vers nous, nous priant instamment de ne pas tuer les chiens sauvages, attendu qu'ils étaient leurs pourvoyeurs. En conséquence, nous déposâmes nos fusils et nous suivîmes du regard le khama, qui ne tarda pas à être atteint et saisi par la jambe de derrière. Il se retourna pour se défendre, puis reprit sa course jusqu'à ce qu'il fût atteint une seconde fois par le chien sauvage. Comme nous avions retardé la course de la bande, qui se composait d'une trentaine de chiens, celui qui avait le premier attaqué le khama regarda derrière lui en poussant un hurlement plaintif pour appeler ses compagnons à son secours. Bientôt tous ensemble tombèrent sur la pauvre bête, qu'ils terrassèrent à l'instant. Un de nos gens courut aussitôt vers le lieu du com-

<sup>1</sup> Cet animal était le khama des Béchuanas, la plus agile et la plus belle de toutes les espèces d'antilopes. Le mâle a environ sept pieds de long et cinq de haut ; il porte de longues cornes recourbées très-rapprochées à la base. La femelle est plus petite. La chair est bonne à manger et ressemble beaucoup au bœuf. Il y a, dans l'intérieur de l'Afrique, des troupeaux immenses de ces animaux.

bat pour se réserver un morceau de la peau de l'animal dont il voulait faire une paire de souliers ; mais, lorsqu'il y arriva, il ne trouva plus que des os parfaitement nettoyes. Les Balalas les ramassèrent soigneusement pour en extraire la moelle. J'appris alors qu'ils sont dans l'usage, lorsqu'ils voient un antilope ou une autruche poursuivie et atteinte par les chiens sauvages, de tâcher de faire lâcher à ceux-ci leur proie en les effrayant, afin d'en avoir leur part. « Oh ! je suis bien content, » dit l'un d'eux d'un air sentimental, en se caressant l'estomac, « que vous n'ayez pas tué les chiens, car ils nous procurent souvent à dîner. » Dans une autre occasion, les Balalas nous témoignèrent beaucoup de satisfaction, par le même motif, de ce que nous n'avions pas tué un lion qui nous avait inquiétés pendant la nuit. Ces enfants du désert nous décrivirent d'une manière très-pittoresque la chasse des chiens sauvages, que j'ai eu depuis lors occasion d'observer moi-même plusieurs fois. Quand ces chiens s'approchent d'un troupeau de gazelles, ils en choisissent une dont ils ne perdent jamais la trace, quelle que soit la place qu'elle puisse occuper au milieu du troupeau. Lorsque le chien qui est à la tête est fatigué, il pousse un cri pour appeler ses compagnons, en choisissant pour cela le moment où il a réussi à faire décrire à sa proie une courbe ou un angle qui abrège le chemin des poursuivants ; aussitôt un chien frais vient prendre sa place, et lui se mêle au reste de la bande. Ils se relaient ainsi successivement jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'animal, ce qui leur arrive presque toujours, bien qu'il leur faille quelquefois courir très-longtemps. S'il leur arrive, dans leur course, de rencontrer d'autre gibier beaucoup plus à portée que celui qu'ils poursuivent, ils n'y font aucune attention. Ces chiens, dont on distingue deux variétés, n'attaquent jamais l'homme ; mais ils sont très-redoutables pour les brebis et les chèvres, et même pour les vaches, quand ils en rencontrent.

Cependant nous étions toujours sur le qui-vive, demandant à tous les étrangers qui se trouvaient sur notre chemin, des nouvelles de l'armée d'invasion. Enfin, au bout de trois jours, au moment où nous allions partir pour le pays des Bayangketsis, deux Barolongs qui passaient nous apprirent que les Mantatis étaient maîtres d'une ville située derrière les hauteurs que nous apercevions dans l'éloignement. A cette nouvelle, sans attendre

que la retraite nous fût coupée, nous retournâmes le plus promptement possible à Nokaneng, et de là à la station. L'alarme se répandit rapidement, et l'on tint une assemblée publique dans laquelle je racontai en détail tout ce que j'avais appris touchant les Mantatis : qu'ils étaient effectivement une armée, nombreuse et puissante, qu'ils avaient détruit beaucoup de villes de la tribu des Bakones, massacré une multitude d'hommes et de femmes, réduit en cendres Kurrechane, mis en fuite les Barolongs, et, pour combler la mesure, qu'on les disait cannibales. Ces nouvelles alarmantes répandirent la tristesse sur toutes les physionomies ; et, quand j'eus fini de parler, il se fit pendant plusieurs minutes un profond silence. Enfin Mothibi répondit, au nom de l'assemblée, qu'il me savait beaucoup de gré d'avoir été *tlogo e thata* (tête dure), et d'avoir effectué mon voyage, attendu que par là je leur avais découvert le danger qu'ils couraient.

Dès lors tous me comblèrent de bénédictions de ce que j'en avais agi à ma tête. Ils me demandèrent conseil ; mais je n'en avais d'autre à leur donner que celui de se réfugier dans la colonie, ou d'appeler les Griquois à leur secours. Comme les Béchuanas étaient absolument incapables de résister à un ennemi tel que les Mantatis, je leur proposai d'aller moi-même, sans perdre de temps, à Griqua-Town, et d'y demander du secours et des wagons pour quitter la station et mettre à l'abri ce que nous pourrions transporter de nos biens. Quelques-uns émirent l'avis de fuir au désert de Kalagare ; mais je combattis fortement cette idée, craignant qu'un grand nombre d'entre eux n'expirassent de besoin. Je partis aussitôt avec mon wagon pour Griqua-Town, où j'eus le plaisir de rencontrer, chez M. Melvill, M. George Thompson, de la ville du Cap, qui était en tournée, et qui se rendait à Lattakou.

Dès qu'on sut le but de ma mission, le chef Waterboer partit à cheval pour Campbell, afin de conférer avec la population de cette ville ; on fut d'avis que, si l'on voulait opposer quelque résistance à l'ennemi, il fallait le faire à distance, et ne pas attendre qu'il eût envahi la contrée. Ils promirent de se transporter sans retard au Kuruman avec une force armée, en attendant les délibérations ultérieures. Je repartis le lendemain matin, accompagné de M. Thompson ; on m'attendait avec la plus grande anxiété, bien qu'on n'eût rien appris de nouveau touchant l'en-

nemi. La résolution des Griquois d'aller à la rencontre de l'ennemi satisfit entièrement les Béchuanas. Des ordres furent aussitôt envoyés dans les différentes villes et dans les villages, pour convoquer un *pitsho* ou parlement, qui fut fixé au lendemain. Comme il s'agissait d'objets qui avaient un intérêt national, toute la population fut en mouvement dès le matin du 13 juin 1823. Vers dix heures du matin, tout le corps des hommes armés, au nombre de mille environ, se rendit dans le lieu des assemblées publiques; quelques-uns faisaient retentir l'air de chants guerriers; d'autres se livraient à des combats simulés, avec les gestes les plus fantastiques et les postures les plus extravagantes. Ils s'assirent en rond autour de l'enceinte, en laissant un espace vide au milieu pour les orateurs.

Quelques extraits des discours qui furent prononcés dans cette occasion donneront une idée de ces assemblées délibérantes. Bien qu'elles offrent dans leur ensemble une scène passablement grotesque, les affaires s'y traitent avec un ordre parfait. On n'y entend guère de témoignages d'approbation, et moins encore de désapprobation, pendant que chaque orateur expose tranquillement son avis. L'assemblée est assise par terre comme le représente la gravure ci-jointe : chaque homme tient devant lui son boucher, auquel sont attachées plusieurs lances. A son épaule pend un carquois renfermant des flèches empoisonnées, et sa main droite tient une hache d'arme. Plusieurs étaient revêtus d'une peau de tigre, et avaient sur la tête un panache de plumes<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> La vue ci-jointe a été prise au moment où Methibi faisait ses cabrioles avant de commencer son discours. Quel que fût l'éloignement des indigènes pour nos enseignements, en tant qu'ils usaient leurs usages et leurs coutumes, on aurait pu s'attendre qu'ils adopteraient du moins nos vêtements simples et commodes, et il en fut rien pourtant. Leur manière de se vêtir, sans rien avoir de précisément ridicule, était tout au moins repoussante. La moindre innovation à l'ancien costume leur faisait l'effet d'une caricature, et l'homme qui aurait porté nos vêtements ne leur eût pas semblé moins ridicule que ne le serait parmi nous celui qu'on verrait affublé d'un bonnet ou d'un chapeau de femme. On avait envoyé d'Angleterre plusieurs pièces d'habillement pour la reine et pour la noblesse de Batakou, mais nous n'en vîmes jamais rien paraître. Quand ma femme faisait venir chez elle une jeune fille indigène pour soigner les enfants ou lui rendre d'autres services domestiques, elle n'obtenait pas sans peine que celle-ci mit une robe ou une blouse, pour ne pas transmettre à tous les objets la couleur de la graisse rouge dont son corps était couvert. Le soir, en revenant chez ses parents, elle ne manquait pas de jeter loin d'elle son vêtement de la journée, fût-il d'une couleur déla-

On avait ménagé au centre un espace assez considérable, dans lequel les guerriers privilégiés, ceux qui avaient tué un ennemi à la guerre, se livraient au chant et à la danse; l'imagination la plus fantastique parviendrait difficilement à se représenter la violence et la variété de leurs mouvements, qui arrachaient aux spectateurs des applaudissements frénétiques. Quand ils ont repris leurs places, l'orateur se lève, et d'abord commande le silence. « Silence, Batlapis ! silence, Barolongs ! » dit-il, en s'adressant successivement à chaque tribu, y compris les blancs, s'il s'en trouve dans l'assemblée; et, chaque fois, on lui répond par un grognement. Ensuite, il détache de son bouclier une lance qu'il darde dans la direction où l'ennemi doit s'avancer; il accompagne ce geste d'une imprécation et d'une déclaration de guerre, et jette à plusieurs reprises sa lance dans cette direction, comme s'il la plongeait dans le cœur de l'ennemi. Ces démonstrations sont accueillies avec un bruyant sifflement d'approbation. Après quoi, il dirige sa lance au sud et au sud-ouest, vers le pays des Buhsmen, et prononce également une imprécation contre ces « mangeurs de bœufs, » comme les appellent les Béchuanas. Quand ce fut le tour du roi de parler, il entra ainsi en matière : « Fils de Moléhabangue ! les Mantatis sont un peuple puissant et victorieux; ils ont triomphé de plusieurs nations, et ils approchent pour nous détruire. Nous avons des renseignements exacts sur leurs mœurs, leurs actes, leurs armes, et leurs intentions. Nous ne pouvons pas, seuls, tenir tête aux Mantatis; il s'agit de délibérer et de voir comment nous pourrons leur résister; les circonstances sont graves. Vous avez vu à quel point le missionnaire s'est intéressé à votre salut; si son zèle est secondé par le nôtre, les Mantatis ne pourront pas avancer plus loin. Vous voyez que les blancs sont nos amis. Vous voyez que M. Thompson, un

tante, comme quelque chose de sale et de dégoûtant. Pour en revenir à notre parlement, nous remarquâmes à notre arrivée que le roi, qui était assis au milieu de ses guerriers, portait un vêtement blanc dont nous ne pouvions pas distinguer la nature; mais lorsqu'il s'élança dans l'arène pour faire son discours, nous reconnûmes à l'instant que le vêtement royal, dans lequel il se pavanait fièrement, n'était autre qu'une chemise! D'où venait-elle et que devint-elle plus tard, nous n'en avons jamais rien su.

<sup>1</sup> Cette apostrophe, qui est le début ordinaire des discours de Mothibi, dans les assemblées de ce genre, est un hommage rendu à la mémoire de son père, sous le règne duquel le royaume s'était accru en prospérité et en puissance.

des principaux de la ville du Cap, est venu à cheval pour nous voir ; il n'est pas venu en cachette pour nous espionner : ses intentions sont bonnes ; il ne craint pas de se montrer au grand jour ; il est notre ami. J'attends maintenant que l'opinion générale se fasse connaître. Que chacun dise sa pensée, et ensuite je parlerai de nouveau. » Mochibi alors brandit sa lance comme au commencement de son discours, puis il la dirigea vers le ciel ; l'assemblée s'écria : « Pula » (pluie) ! et il se rassit au milieu d'une salve d'applaudissements.

Dans l'intervalle d'un discours à l'autre, on chante quelques vers d'un chant de guerre ; à ce chant succede une répétition des contorsions grotesques dont nous avons parlé, puis on ordonne de nouveau un profond silence. Le second orateur, Moshume, parla en ces termes : « Nous avons à tenir tête, aujourd'hui, à un ennemi qui est l'ennemi de tous les peuples. Moffat s'est approché du camp des ennemis ; nous étions tous opposés à sa démarche, aujourd'hui nous sommes tous bien aises qu'il l'ait faite ; il ne nous a pas écoutés, il a pu ainsi nous avertir, nous et les Griquois. A présent, que devons-nous faire ? Si nous fuyons, ils nous atteindront ; si nous combattons, ils nous vaincront ; ils sont forts comme des lions, ils tuent et mangent, et ne laissent rien derrière eux. » Ici, un vieillard interrompit l'orateur, en le priant de crier plus haut, pour que tous pussent entendre. « Je vous connais, Batlapis, » continua Moshume, « je sais que chez vous et en présence des femmes vous êtes des hommes, mais vous n'êtes que des femmes en présence de l'ennemi ; vous êtes toujours prêts à prendre la fuite quand il faudrait tenir ferme ; songez, songez aujourd'hui à préparer vos cœurs, soyez unis comme un seul homme, et que vos cœurs soient fermes ! » Incha, de la tribu des Barolongs, commença son discours en conseillant aux Batlapis d'attendre l'arrivée et l'attaque des Mantatis. A peine avait-il dit ces paroles, qu'il fut interrompu par un jeune chef nommé Isite, qui s'élança de sa place en criant : « Non, non ! qui t'a appelé à venir ici dire des sottises ? Jamais roi ou chef des Batlapis t'a-t-il dit : lève-toi et parle ? Pretends-tu instruire les fils de Molehalangue ? garde le silence ! Tu dis que tu connais les ennemis, et cependant tu veux que nous attendions qu'ils soient entrés dans notre ville ! Les Mantatis sont vainqueurs, et si nous fuyons, nous perdrons tout. Ecoutez, et je parlerai : attaquons

l'ennemi là où il se trouve ; si nous agissons autrement, nous laisserons le temps de fuir aux moins courageux. Nous pouvons combattre, fuir, et finir par être vainqueurs ; mais ce résultat est impossible si nous attendons que l'ennemi soit près de notre ville. » Cette harangue, écoutée par Incha avec le silence de la confusion, fut accueillie avec de bruyants applaudissements. Un chef avancé en âge prit ensuite la parole en ces termes : « Fils de Moléhabangue ! vous en savez maintenant assez pour être convaincus qu'il est de votre devoir de marcher contre les Mantatis, qui n'ont d'autre but que de voler et de détruire. Fils de Moléhabangue ! vous avez agi sagement aujourd'hui, en commençant par délibérer, pour ensuite marcher au combat : le missionnaire, semblable au soleil levant après une nuit obscure, a découvert le danger que nous courions. Nous ne devons pas agir comme des Béchuanas, mais comme des Makooas (des blancs). Ce n'est pas ici notre pitsho, mais le pitsho du missionnaire ; c'est pourquoi nous devons agir et parler comme des Makooas. »

Plusieurs autres orateurs donnèrent successivement leur avis, insistant surtout sur la nécessité d'être unis et de montrer du courage ; après quoi, Mothibi reprit sa place au centre de l'assemblée, et ayant fait les contorsions d'usage, ordonna le silence. Il commença par relever quelques points des discours précédents, puis il ajouta : « Il est évident que ce qu'il y a de mieux à faire est de marcher contre l'ennemi pour qu'il n'approche pas davantage ; que nos villes ne soient pas le siège de la guerre ; que nos maisons ne soient pas des théâtres de meurtre et de ruine. Que plutôt le sang de l'ennemi soit répandu par nos mains loin de nos femmes et de nos enfants ! » Se tournant vers les chefs âgés, il leur dit : Je vous entends, mon père ; je vous comprends, mon père ; ces paroles sont vraies, elles sont bonnes à entendre ; il est bon que nous soyons instruits par les Makooas ; je souhaite du mal à ceux qui ne voudront pas obéir ; je souhaite qu'ils soient mis en pièces. » S'adressant alors aux guerriers : « Il y en a beaucoup parmi vous qui ne méritent pas de prendre leur nourriture dans un vase, mais bien dans un pot cassé ; songez à ce qui a été dit, et obéissez sans murmures. Je vous ordonne, chefs des Batlapis, des Batlaros, des Bamairis, des Barolongs et des Bakotas, de faire connaître à toutes vos tribus les délibérations de ce jour ;

que personne ne les ignore! Je vous le dis encore, guerriers, préparez-vous au combat! que vos boucliers soient impenetrables, vos carquois remplis de fleches, et vos haches d'armes tranchantes comme la foudre! » Il termina en s'adressant aux vieillards et aux femmes. « Tenez-vous tranquilles, vous autres, mangeurs de rognons <sup>1</sup>, dit-il aux premiers; vous n'etes bons a rien qu'a faire les solliciteurs pour obtenir du rognon lorsqu'on tue un bœuf. Si on vous enleve vos bœufs, ou en trouverez-vous d'autres? » Il dit aux femmes. « N'empêchez pas, par vos pertides insinuations, le guerrier d'aller au combat. Au contraire, enflammez son âme du desir de la gloire, et il reviendra couvert d'honorables cicatrices, gages de sa valeur, et alors nous pourrions nous livrer de nouveau a la danse et aux chants guerriers, en racontant nos victoires. » Quand ce discours fut termine, l'air retentit d'acclamations, et l'assemblée entiere commença une danse frenetique; les femmes attachaient les armes aux mains des hommes, et les agitaient avec violence; les gens de tout âge et de tout sexe se livrerent aux contorsions les plus extravagantes pendant pres de deux heures.

<sup>1</sup> Les hommes avancés en âge mangent le sein du rognon. Les jeunes gens n'osent pas en goûter par suite de leur croyance superstitieuse. Ils sont persuadés que cela les empêcherait d'avoir des enfants.





## CHAPITRE XXII.

Arrivée des Griquois. — Départ de l'expédition. — Triste spectacle. — Grand danger. — Commencement de la bataille. — Mode de combattre des sauvages. — Fuite de l'ennemi. — Les femmes et les enfants. — Description des Mantatis. — Nouvelle tentative pour sauver les femmes. — Nuit d'anxiété. — Nouvelles alarmes. — Les femmes et le cheval mort. — Cruauté des Béchuanas. — Réflexions. — Mission chez les Mantatis.

Onze jours s'écoulèrent avant que les secours attendus pussent arriver de Griqua-Town. Dans cet intervalle, la station fut en proie à une vive inquiétude; nous étions occupés à emballer et à enfouir dans la terre nos effets les plus pesants, afin de n'en pas être embarrassés si la fuite devenait nécessaire. Comme le bruit courait qu'il y avait des blancs parmi l'armée d'invasion, on fut d'avis que je me joignisse à l'expédition, qui consistait en cent cavaliers environ; on espérait que je pourrais exercer quelque influence pour faire conclure un traité, ayant quelque connaissance de la langue des ennemis. Nous partîmes le jour suivant, accompagnés de M. Melvill, agent du gouvernement à Griqua-Town. Avant de partir, nous nous réunîmes en assemblée de prières, pour implorer le secours et la sagesse d'en haut, dont nous sentions vivement le besoin en présence de l'horizon sombre et menaçant qui s'offrait à nous. Nous fîmes halte au bord de la rivière Matlaurin; de là, Waterboer le chef griquois, quelques autres hommes et moi, nous nous avançâmes, à cheval, à la rencontre de l'ennemi, qui était campé près de Lattakou, du

côte du sud. Un second corps d'armée, plus nombreux, occupait la ville même. Au premier abord, en apercevant sur le penchant des collines une immense masse noire, du milieu de laquelle s'élevaient, de distance en distance, des colonnes de fumée, nous crûmes qu'on avait mis le feu, pendant la nuit, à l'herbe et aux buissons; mais nous reconnûmes bientôt que nous avions sous les yeux un des camps de l'ennemi, et que ce que nous prenions pour des arbres incendiés n'était autre chose qu'une vaste agglomération d'êtres humains. Nous ne tardâmes pas à être découverts à mesure que nous approchions, et notre arrivée parut produire de la confusion dans cette multitude.

Je m'avancai avec Waterboer vers une jeune femme que nous apercevions dans un ravin. Elle répondit à nos questions, faites en langue bechoanase, que les ennemis venaient d'un pays éloigné, mais elle refusa de nous donner de plus amples renseignements. Elle était occupée à ramasser des cosses d'acacia pour les manger; cette circonstance, ainsi que son extérieur, denotait une misère extrême. Après lui avoir dit qui nous étions, et l'avoir assurée que notre intention n'était pas de combattre, mais d'entrer en pourparler avec son peuple, nous lui offrîmes quelques aliments et un peu de tabac, en la priant d'aller faire part de notre désir aux ennemis. Nous nous approchâmes alors jusqu'à une double portée de fusil de l'armée, et là, nous trouvâmes un vieillard et son fils étendus sous un rocher, le jeune homme ne donnant aucun signe de vie, et le père eut à peine la force de nous faire comprendre que, à son tour, il mourait de faim. Tout ce que nous pûmes tirer de ce malheureux, c'est que la nation dont il faisait partie était l'ennemi commun si généralement redouté. Nous nous arrêtâmes une demi-heure dans cet endroit, pour donner le temps à la jeune femme de transmettre notre message au corps d'armée. En attendant, nous dépêchâmes un de nos gens pour rendre compte de l'état des choses à l'expédition, qui se trouvait à sept lieues derrière nous. En faisant des recherches pour trouver de l'eau, nous aperçûmes les cadavres de plusieurs hommes de l'armée ennemie, qui étaient venus à l'étang pour y boire, et qui avaient expiré dans cet endroit. Nous remarquâmes que tout le bétail pris par les Mantatis se trouvait tenu et enfermé au centre de leur multitude. Nous étions convenus que l'un de nos gens et moi, après nous être avancés jusqu'à une

petite distance du camp, nous mettrions pied à terre et nous irions, sans armes, inviter deux ou trois des ennemis à venir s'aboucher avec nous. Mais ce projet fut complètement renversé par l'événement. Nous n'étions plus qu'à une centaine de toises du but, et nous allions descendre de cheval, quand les sauvages poussèrent un cri perçant; à peine avais-je eu le temps de crier : « Prenez garde; ils se préparent à nous attaquer! » que plusieurs centaines d'hommes armés se précipitent avec fureur de notre côté en lançant leurs piques contre nous; à grand'peine pûmes-nous faire volte-face avec nos chevaux effrayés et nous enfuir au galop. Quand nous fûmes hors de leurs atteintes, nous nous arrêtâmes, ne comprenant rien à leur fureur sauvage. Comme il paraissait impossible de les amener à une entrevue, nous nous retirâmes sur une hauteur qui se trouvait à quelque distance, toujours en vue de l'ennemi. Nous y restâmes toute la journée, et nous pourvûmes à nos besoins en tuant deux khoris ou paons sauvages que nous fîmes rôtir, et que nous trouvâmes excellents. Nous envoyâmes, au péril de notre vie, les chevaux à l'étang, dans le but d'inspirer de la confiance aux Mantatis, et d'engager quelqu'un d'entre eux à venir à nous; mais personne n'approcha. Au coucher du soleil, je quittai Waterboer et les éclaireurs, et je revins sur mes pas pour conférer avec M. Melvill et les autres chefs griquois, sur les moyens de décider l'ennemi à traiter de la paix, et d'empêcher, si possible, les conséquences terribles d'une bataille. Les Griquois étaient venus sous la conduite de leurs chefs respectifs, Adam Kok, Bérénd-Bérénd, André Waterboer et Cornélius Kok; mais on convint, d'une voix unanime, de donner le commandement à Waterboer. Cornélius insista généreusement pour que je prisse son meilleur cheval, assurant que ma vie était bien plus précieuse que la sienne. Sans cette circonstance, qui mit à ma disposition un des chevaux les plus vigoureux de l'expédition, je n'aurais pu faire ce que je fis, et j'aurais, selon toute probabilité, perdu la vie.

Après avoir passé la nuit presque sans dormir, à cause de la rigueur du froid, nous fîmes tous sur pied le lendemain matin avant l'aurore. Nos tentatives de la veille pour nouer des relations amicales ayant complètement échoué, nous jugeâmes à propos de marcher en masse contre les ennemis, espérant les intimider par l'aspect imposant d'une centaine de cavaliers, et

les amener ainsi à traiter. Nous approchâmes jusqu'à la distance d'une centaine de toises, dans le but de faire signe à quelqu'un de sortir des rangs pour s'aboucher avec nous. A ce moment, les ennemis poussèrent leur effroyable cri de guerre, et lancèrent en même temps leurs javelots. Leur aspect repoussant, leur fureur sauvage, leurs voix de Stentor, tout se réunissait pour terrifier les Griquois, qui reculèrent prudemment devant cette première attaque, pour revenir à la charge l'instant d'après. Le chef Waterboer ouvrit le feu en couchant par terre un des guerriers ennemis; plusieurs autres ne tardèrent pas à partager son sort. Nous espérions qu'ils s'effraieraient en voyant tomber les leurs sous l'atteinte d'une arme invisible, et que leur stupefaction préviendrait une plus abondante effusion de sang. Mais malgré l'étonnement dont ils ne pouvaient se défendre en voyant ces morts qui semblaient frappés de la foudre, ils poussèrent des cris de vengeance et s'élançèrent contre nos cavaliers, en remplaçant les armes qu'ils nous avaient lancées par celles qui échappaient aux mains de leurs compagnons mourants. Nous fîmes, à plusieurs reprises, des tentatives pour amener un arrangement, mais toujours sans succès. Le feu de nos gens, sans avoir rien de réglé, n'en était pas moins très-meurtrier, parce que les ennemis l'essayaient de pied ferme et à une petite distance. Un grand nombre de leurs chefs tombèrent victimes de leur témérité, après avoir fait des prodiges de valeur.

Peu après le commencement de la bataille, les Bechuanas s'étaient approchés et nous avaient secondés en lançant contre l'ennemi leurs flèches empoisonnées; mais il avait suffi d'une demi-douzaine de Mantatis pour les faire tous fuir en désordre. Après un combat de deux heures et demie, les Griquois, s'apercevant que leurs munitions s'épuisaient, prirent le parti de charger; ce qui décida l'ennemi à opérer sa retraite du côté de l'occident. Ils furent bientôt atteints par nos cavaliers, et, après quelques moments d'une mêlée horrible, dans laquelle on entendait confusément tout à la fois les mugissements des boeufs, les clameurs des guerriers, les gémissements des mourants, les cris plaintifs des veuves et des enfants, ils se dirigèrent vers une ville qui était au pouvoir d'une de leurs tribus, et à laquelle ils mirent le feu pour arrêter les poursuivants. Après quoi, ayant réuni leurs forces au corps d'armée qui occupait la ville, ils opérèrent leur re-

traite du côté du nord. A en juger par l'espace de terrain qu'ils couvraient, leur nombre devait s'élever à plus de quarante mille hommes. Les Griquois les poursuivirent pendant plus de deux lieues ; malgré leur succès, ils semblaient frappés de terreur par les ennemis qu'ils avaient vaincus. A peine avaient-ils quitté le champ de bataille, que les Béchuanas, comme des loups affamés, vinrent se livrer au pillage, achever les blessés et percer de leurs lances les femmes et les enfants. Sur la demande de M. Melvill et des chefs griquois, je n'avais pas quitté le corps d'armée pendant le combat, bien que je n'eusse pas voulu tirer un coup de fusil. Quand je vis la férocité sauvage de ces Béchuanas, qui massacraient des enfants et des femmes sans défense pour leur arracher quelques misérables ornements, ou seulement pour pouvoir se vanter d'avoir tué des Mantatis, je pris sous ma protection ces malheureuses créatures, qui essayaient de fuir dans toutes les directions. Courant à cheval çà et là au milieu de la mêlée, je parvins à détourner un grand nombre de Béchuanas de leur entreprise barbare. C'était un spectacle déchirant de voir des mères et des enfans baignés dans leur sang, et souvent un enfant vivant encore entre les bras d'une mère qui ne l'était plus. Tous les âges et tous les sexes étaient confondus pêle-mêle sur le sol. Dès que les Béchuanas eurent commencé à se retirer, les femmes, voyant qu'on usait de compassion envers elles, au lieu de fuir, se mirent à genoux en découvrant leur sein et s'écriant : « Je suis une femme, je suis une femme ! » Quant aux hommes, il semblait qu'il leur fût impossible de se rendre. Je vis plusieurs fois des hommes blessés attaqués isolément par une cinquantaine de Béchuanas, et jamais ils ne se laissaient prendre que lorsqu'ils étaient au moment d'expirer. J'en vis plusieurs qui continuaient à combattre de pied ferme, le corps percé de dix à douze traits. On entendait distinctement les cris des enfants abandonnés par leurs mères mourantes ; mais un grand nombre de femmes paraissaient insensibles à l'affreuse situation où elles se trouvaient. Dans mes efforts pour les assister, je fus plus d'une fois sur le point d'être atteint par les lances et les haches d'armes des blessés. Ces hommes, qui se débattaient contre la mort, se soulevaient péniblement pour s'efforcer d'atteindre de leurs armes tous ceux de nos gens qui se trouvaient à leur portée : leur implacable esprit de vengeance ne les

quittait qu'avec la vie. A la vue de ce spectacle de mort, nous ne pouvions qu'admirer la bonté de Dieu, qui avait permis que pas un d'entre nous n'eût succombé; un seul avait reçu une légère blessure. Un seul des Bechuanas fut tué en courant trop avidement après le pillage. La perte de l'ennemi s'élevait à près de cinq cents hommes.

Les Mantatis sont un peuple grand et robuste, assez ressemblant pour les traits aux Bechuanas; leurs vêtements consistent en peaux de bœufs préparées, qu'ils laissent pendre par-dessus leurs épaules. Pendant le combat, les hommes étaient presque entièrement nus; ils portaient sur la tête une large cocarde de plumes d'autruche noires. Ils avaient pour parure de grands anneaux de cuivre, dont ils portaient jusqu'à huit autour du cou, sans compter ceux qui leur entouraient les bras et les jambes, ou qui pendaient à leurs oreilles. Ils avaient pour armes des haches de diverses formes, des javelots et des massues; celles-ci étaient souvent garnies d'une lame de fer tranchante et recourbée comme une faucille. Leur langue est un dialecte du sechuana. Par une conséquence naturelle de leur vie guerrière, ils avaient dans l'aspect quelque chose de plus grossier et de plus barbare que les tribus qui nous entouraient. Ils souffraient cruellement du manque des premières nécessités de la vie; jusque dans la chaleur de la mêlée, on voyait les plus pauvres d'entre eux s'emparer de morceaux de viande qu'ils devoraient toute crue. Après la bataille, M. Melvill et moi ayant réuni un grand nombre de femmes et d'enfants que nous voulions mettre en lieu de sûreté, nous eûmes toutes les peines du monde à les décider à nous suivre; ayant trouvé un quartier de viande qui avait été jeté par les foyards, ils se jetèrent dessus tous ensemble pour le mettre en pièces et le dévorer, bien que cette viande fût complètement crue. Plusieurs des prisonniers étaient tellement faibles, que nous fûmes obligés de les laisser en arrière. D'autres nous apprirent que les Mantatis avaient résolu de marcher sur les Kuruman le jour même où nous les avions rencontrés. Ils avaient pillé et brûlé la ville de Nokanang, et se proposaient d'en faire de même à Lattakou, lorsque « le tonnerre et les éclairs des Griquois » (c'est ainsi qu'ils appelaient la mousqueterie) les avaient forcés de reculer.

Ma présence n'étant plus nécessaire désormais, je retournai à

la station ; M. Melvill y arriva deux jours après avec les prisonniers, auxquels il avait prodigué les soins les plus bienveillants. Nous n'étions pas encore à l'abri de toute crainte au sujet de nos ennemis. Le bruit courait qu'après la bataille et dans leur retraite, les Mantatis avaient pillé trois autres villes, et qu'ils se proposaient encore de marcher sur le Kuruman pour réparer leurs pertes, espérant qu'après le départ des chevaux et des fusils, ils auraient bon marché des Béchuanas.

A l'arrivée de ces nouvelles, je me hâtai d'envoyer une lettre à Waterboer, pour lui faire sentir la nécessité de réunir de nouveau ses forces. Nous passâmes la nuit dans l'anxiété la plus pénible, ignorant si l'ennemi ne se trouvait pas dans le voisinage. La ville, plongée dans une obscurité profonde, était en proie à une terreur morne et sombre, que venaient augmenter de temps à autre de faux bruits annonçant l'arrivée des Mantatis. Le jour naissant vint enfin dissiper nos craintes.

Comme nous ne savions pas quand les Griquois pourraient revenir, nous jugeâmes à propos d'envoyer nos femmes et nos enfants avec deux wagons à Griqua-Town, pour y demeurer jusqu'à ce que nous eussions retrouvé un peu plus de calme ; ils partirent en effet le lendemain. Le soir du même jour, nous vîmes revenir MM. Hamilton et Melvill ; ils étaient allés avec un wagon à la recherche des femmes et des enfants qui auraient pu survivre au désastre. Ils avaient couru de grands dangers, et avaient souvent été obligés de rétrograder pour éviter la rencontre d'hommes armés ; ces malheureux étaient dans un tel état de détresse, que nos frères en virent plusieurs qui se nourrissaient, à la lettre, des cadavres de leurs compagnons. Ils étaient parvenus cependant à réunir une trentaine de femmes et d'enfants qu'ils amenaient au Kuruman. J'étais encore à écouter leur récit, lorsqu'arriva une lettre de Waterboer, qui nous annonçait qu'il lui était impossible de venir à notre secours, ayant appris que l'immense corps d'armée des Mantatis descendait sur Griqua-Town le long de la rivière Jaune, ce qui l'obligeait à se rendre dans cette ville pour la défendre ; il nous engageait à nous y réfugier nous-mêmes sans perdre de temps, comme dans le seul asile où nous serions en sûreté.

Quand nous fîmes part aux indigènes de notre intention à cet égard, ils en furent profondément affectés, et Mothibi vint avec

plusieurs chefs nous témoigner leur regret, bien qu'ils jugeassent notre démarche raisonnable.

Comme ils avaient mis en lieu de sûreté leurs effets les plus précieux, et qu'ils étaient prêts à fuir au premier signal, ce fut avec l'entier assentiment des chefs que nous partîmes. Nous voyagions à cheval, M. Melvill et moi; M. Hamilton suivait avec les femmes et les enfants des Mantatis.

Lorsqu'il arriva à la source de Tlose, qui se trouve à deux journées de distance au sud de notre station du Kuruman, il fut témoin d'une scène qui mérite d'être mentionnée. Il se trouvait dans cet endroit le cadavre d'un cheval qui avait appartenu à un Griquois, et qui avait péri victime de la morsure d'un serpent. Les femmes se jetèrent comme des loups affames sur ce corps déjà en putrefaction, et le déchirèrent à l'envi membre après membre. M. Hamilton, qui ne pouvait en croire ses yeux, leur conseilla de s'abstenir, du moins, de la partie du corps ou l'animal avait été mordu. On ne fit aucune espèce d'attention à cet avertissement bienveillant; dans l'espace d'une heure, une dissection complète fut opérée, et l'on emporta jusqu'aux moindres parcelles de peau, de viande et d'os, sans oublier les entrailles et leur contenu. M. Hamilton se vit forcé de s'arrêter dans cet endroit un jour entier: il lui fut impossible d'obtenir de ces femmes de continuer leur route avant d'avoir devoré jusqu'au dernier morceau, et le soir elles se livrèrent à des danses et à des chants pour exprimer leur joie. Ce fait paraîtra d'autant plus surprenant, que ces femmes recevaient régulièrement leur ration de chaque jour; mais quand on a jeûné pendant une année, l'estomac exige une quantité de nourriture qui semble incroyable, et il lui faut un long espace de temps pour reprendre son état normal. Je ne ferais que soulever le dégoût de mes lecteurs, si je voulais décrire toutes les scènes de ce genre dont j'ai malgré moi été témoin. Lors de l'arrivée de M. Hamilton à Griqua-Town, nous apprîmes, à notre grand déplaisir, que les Bechuanas avaient exhumé et volé un grand nombre des objets que nous avions cachés sous terre, dans la prévision d'une attaque de la part des Mantatis, et que nos maisons avaient été pillées malgré les efforts de Mothibi pour l'empêcher. Il donna l'ordre à l'homme que nous avions laissé pour garder nos maisons, de tirer sur le pré-



mier pillard qui se présenterait ; mais nous étions tranquilles à cet égard, bien assurés qu'il n'en ferait rien.

Dans le récit qui précède, j'ai passé rapidement sur les scènes diverses qui se rattachent au sombre tableau de cette journée. J'aurais pu facilement entrer à cet égard dans de tristes détails, mais j'ai reculé d'horreur devant la peinture de la férocité sauvage dont j'ai été témoin chez les Mantatis. Les Batlapis et d'autres tribus ne montrèrent pas moins de cruauté et d'esprit de vengeance, bien qu'ils fussent, comparativement à l'armée d'invasion, les plus insignes poltrons. On les voyait achever leur ennemi blessé à coups de pierre ou de massue, en poussant des cris de joie et de vengeance. Les malheureuses femmes n'obtenaient aucun quartier, surtout si elles possédaient quelques ornements qui pussent tenter la cupidité. Il suffisait que le vainqueur éprouvât quelque difficulté à détacher un collier de cuivre, pour qu'aussitôt sa hache d'arme, séparant du tronc la tête de sa victime, lui procurât ce trophée sanglant qu'il ramassait avec un sourire. D'autres couraient après les jeunes enfants qui s'enfuyaient en poussant des cris ; et, non contents de les mutiler d'une manière atroce, finissaient par leur couper la tête, qu'ils lançaient au loin d'un coup de pied.

Les femmes témoignaient la plus complète indifférence pour les scènes horribles qui se passaient sous leurs yeux. Malgré toutes leurs victoires et tous les troupeaux de bétail qu'ils avaient dû s'approprier, ces malheureux mouraient de faim. La route qu'ils avaient suivie, longue de plus de cent lieues, était en quelque sorte tracée par des ossements humains. Comme ils n'avaient jamais vu de cavaliers, ils s'imaginaient que l'homme et le cheval constituaient un seul individu ; mais cette monstruosité ne les effrayait pas, décidés qu'ils étaient à envahir la Colonie, où ils savaient devoir trouver d'immenses troupeaux de brebis. S'ils étaient parvenus jusqu'aux frontières de la Colonie, où ils auraient sans doute été défaits, le nombre des morts eût été bien plus grand encore ; car ils eussent nécessairement succombé aux besoins de toutes sortes en retournant dans leur pays à travers les populations exaspérées des tribus qu'ils avaient vaincues. Les Béchuanas sentaient si bien cela, qu'un grand nombre d'entre eux désiraient secrètement que les Mantatis s'avanças-

sent jusqu'à la Colonie, afin de pouvoir tirer une vengeance facile d'un ennemi vaincu.

Quand on revient par la pensée sur ces tristes scènes, on ne peut s'empêcher de frémir à la vue des suites épouvantables du péché. De combien de misères n'est pas semée la vie de l'homme ; et combien n'est pas effrayante la dégradation à laquelle est arrivée la portion de l'humanité qui habite l'intérieur de l'Afrique ! Ne voyant au delà de cette vie que l'anéantissement, ils ne connaissent de Dieu que le monde ; pour en savourer les jouissances fugitives et matérielles, ils se soumettent aux plus durs travaux, brisent les liens les plus sacrés, et arrachent brutalement un cœur qui palpite encore du sein de l'ennemi qu'ils ont blessé. Assurement, de pareils faits ont tout ce qu'il faut pour émouvoir notre compassion. Quel éloquent appel en faveur des entreprises missionnaires ! car il n'est que la Parole inspirée pour les tirer de ces régions de ténèbres et d'ombre de mort. Pour clore ces sombres récits, il nous reste seulement à dire que les **Mantatis**, après avoir quitté définitivement le pays, se séparèrent en deux bandes. L'une se dirigea vers l'orient, du côté de la contrée des **Bakoues**, tandis que l'autre se rendit chez les **Bassoutos** ; c'est à l'est de cette dernière tribu qu'ils habitaient lorsqu'ils en avaient été chassés par les incursions des **Metebeles** et des **Zoulas**. Comme tous les peuples pasteurs, lorsqu'ils ont perdu leur bétail il ne leur reste rien ; et ils se trouvent dans l'alternative inévitable de périr ou de piller les autres à leur tour. On voit dans tous les pays l'oppression et la faim égarer l'homme le plus sage ; et quand on suit les **Mantatis** dans leurs longues et sanglantes campagnes, on n'est plus surpris que l'habitude leur ait fait contracter la férocité des bêtes sauvages, au milieu desquelles ils vivaient. Il est intéressant de penser qu'aujourd'hui un missionnaire travaille avec succès parmi eux, employant pour les vaincre des armes bien différentes de celles qui, à **Lattakou**, arrêtaient autrefois leur marche dévastatrice.



## CHAPITRE XXIII.

Proposition de transporter ailleurs la station. — Objections de la part des indigènes. — Voyage de l'auteur au Cap. — Surprise des chefs Béchuanas qui l'accompagnaient. — Arrivée de nouveaux missionnaires. — Retour à la station. — Tournée chez les Bavangketsis. — Voyage dans le désert. — Aspect du pays. — Puits naturels. — Condition misérable des Sauneys. — Un dimanche au désert. — Ignorance des indigènes. — Leur manière de prendre le gibier. — Scène au bord d'un étang. — Tourments de la soif. — On trouve de l'eau. — Arrivée chez les Barolongs. — Enfants à vendre. — Arrivée chez les Bavangketsis. — Le bétail enlevé. — L'expédition rencontre un fils de Makaba. — Mort du faiseur de pluie. — Réception à Kuakue.

A la suite des événements racontés dans le chapitre précédent, nous pouvions naturellement nous attendre à un changement favorable dans l'état de la mission. Nous n'étions que depuis peu de temps à Griqua-Town, lorsque toutes les craintes relatives à une invasion étrangère s'évanouirent, l'ennemi ayant pris un autre chemin ; nous nous empressâmes en conséquence de regagner une localité qui nous était devenue chère à plus d'un égard. La population paraissait profondément reconnaissante de l'intérêt que leur avaient témoigné les missionnaires, d'autant plus qu'ils ne pouvaient se dissimuler que ce n'avait pas été sans beaucoup de pertes et de souffrances de notre part. Ils ne pouvaient que s'étonner que nous fussions restés dans le pays, quand nous aurions pu si facilement chercher, avec ce qui nous appartenait, un asile dans la Colonie ; et ils ne faisaient pas difficulté de nous témoigner l'admiration que leur causait notre conduite.

Depuis longtemps déjà nous déplorions les inconvénients matériels qu'offrait, comme station missionnaire, la localité que nous occupions ; inconvénients qui paraissaient devoir s'augmen-

ter encore, vu la longue durée de la sécheresse, qui nous menaçait de voir la source diminuer considérablement, ou même tarir tout à fait. Cette circonstance nous décida à profiter de l'occasion actuelle, qui paraissait favorable, pour proposer aux indigènes de se transporter dans une localité plus avantageuse. Nous en trouvâmes une à deux lieues de notre séjour actuel, et tout près de la source de la rivière, qui nous parut préférable, pour établir une station missionnaire, à tout ce que nous aurions pu trouver à cent lieues à la ronde. Mais quand nous en fîmes la proposition aux chefs, ils la rejetèrent, parce qu'il ne se trouvait point aux environs d'arbres ni de buissons pour construire leurs maisons et leurs clôtures. Nous avons raconté dans un chapitre précédent quels sont à cet égard les usages de la population. La contrée environnante avait été depouillée des arbres qui la couvraient autrefois, et ce fut en vain que nous nous efforçâmes de leur faire comprendre qu'ils ne pourraient pas trouver dans un même endroit tous les avantages réunis. Nous ne gagnâmes rien non plus à leur représenter que plusieurs tribus de l'intérieur construisaient leurs clôtures avec des pierres, et qu'ils en avaient des exemples sous les yeux dans les ruines qui se trouvaient au vieux Lattakou <sup>1</sup>. Plutôt que de reunir et de tailler quelques pierres pour construire un enclos solide, le Béchouana préférait passer une journée entière à aller chercher à une grande distance des fagots de branches d'acacias, pour réparer les brèches qui se faisaient continuellement dans sa clôture végétale. Mothili nous engageait à nous établir dans un endroit que les indigènes appellent *Souri* (l'île), et qui se trouve au milieu d'une grande vallée couverte d'eau et de roseaux ; il pensait qu'en nous fixant dans cet endroit nous protégerions ses troupeaux contre les attaques des Bushmen.

Comme j'avais l'intention de faire un voyage au Cap pour ob-

<sup>1</sup> C'est de ces murailles que la ville de Lattakou a pris son nom. On croit qu'elles ont été bâties du temps de Ilou, le plus puissant des rois Barolongs dont l'empire s'étendait depuis les montagnes des Babarutais jusqu'aux collines de Hamhana : c'est à dire sur un espace de plus de soixante lieues. Les Ballapis, qui étaient alors une tribu insignifiante, gagnèrent peu à peu de l'importance, et secoururent le joug d'un des fils de Ilou, quant aux Barolongs par suite de dissensions intestines, ils désertèrent en partie et en nombre, et se divisèrent en plusieurs sections.

tenir des secours dont nous avons grand besoin, et aussi pour rétablir la santé altérée de M<sup>me</sup> Moffat, je tenais à régler l'affaire de notre déplacement avant mon départ, afin de pouvoir m'occuper pendant mon séjour au Cap des préparatifs qu'exigeait l'accomplissement de cette résolution. Sur notre demande, Mothibi, accompagné de trois chefs et de Péclu, son fils et son héritier présomptif, vint examiner avec nous la localité. Il fut convenu qu'une étendue de terrain d'environ une lieue, pris dans la vallée à partir du gué, serait désormais la propriété de la Société des Missions, et qu'à mon retour du Cap j'apporterais de quoi payer ce terrain. Ces arrangements terminés, je partis pour la Colonie avec ma famille au mois d'octobre 1823, laissant M. Hamilton seul à la station. Comme Mothibi désirait que son fils vit le pays des hommes blancs, il l'envoya avec nous accompagné de Taisho, l'un des principaux chefs. L'accueil bienveillant qu'ils trouvèrent auprès du gouverneur et de nos amis, et toutes les choses nouvelles qu'ils eurent occasion de voir, produisirent dans leur esprit une sensation extraordinaire. Nous eûmes quelque peine à les décider à nous accompagner à bord d'un des navires qui se trouvaient en rade, et ils ne consentirent à entrer qu'après moi dans le bateau qui devait nous transporter. Quand on les eut fait monter sur le tillac, ils furent stupéfaits de la grandeur du vaisseau et de la hauteur des mâts ; et lorsqu'ils virent un mousse monter dans les haubans et grimper jusqu'au sommet du mât, cet étonnement alla jusqu'à leur couper la parole. Taisho la retrouva enfin pour dire au jeune prince : « A ga si khatla (n'est-ce pas un singe) ? » Lorsqu'on les fit entrer dans l'élégante cabine du vaisseau, et qu'ils plongèrent leurs regards à fond de cale, nous eûmes de la peine à leur persuader que le vaisseau ne reposait pas sur le fond même de l'océan. « Est-ce que ces maisons d'eau se détèlent chaque soir comme les bœufs de nos wagons ? » nous demandèrent-ils ; « est-ce qu'ils broutent sur la mer pour rester en vie ? » A ce moment, voyant arriver un vaisseau qui voguait à pleines voiles, nous leur demandâmes ce qu'ils pensaient de cela. « Ici, nous n'avons point de pensées, » répondirent-ils ; « nous espérons que nous recommencerons à penser quand nous serons à terre. » Ils étaient disposés à me suivre partout, ainsi que M. Thompson, vieil ami pour lequel ils conservaient un souvenir affectueux ; mais ils ne se fiaient à personne d'autre.

Le jour même de notre arrivée au Cap fut celui de l'arrivée du *Népos*, qui nous amenait trois nouveaux compagnons d'œuvre, MM. Robson, Edwards et Hughes. Ce fut un moment bien doux après nos cruelles épreuves.

Nous avions lieu d'espérer que ce voyage du jeune prince et de Tashio produirait à leur retour une impression salutaire sur leurs compatriotes, et les convaincrerait tout au moins que si les missionnaires se condamnaient à une vie de privation chez les Bechuanas, ce n'était pas qu'ils manquaient d'amis ni qu'ils ne pussent aller vivre ailleurs.

M. Robson, qui ne tarda pas à éprouver d'une manière fâcheuse les effets du climat, reçut des médecins le conseil de rester provisoirement dans une des stations de la Colonie; il se rendit en conséquence à Bethelsdorp, où il travailla pendant quelque temps, et plus tard il exerça son ministère avec beaucoup de succès à Port-Elisabeth. M. Edwards fut également retenu pour surveiller la construction de nouveaux bâtiments dans quelques-unes des stations de la Colonie.

Quand la santé de M<sup>re</sup> Moffat fut améliorée, nous quittâmes la ville du Cap, accompagnés de M. et de M<sup>re</sup> Hughes; et après avoir subi pendant deux mois l'ennuï et la monotonie d'un voyage d'Afrique, nous arrivâmes à la station au mois de mai 1824; nous avions laissé nos compagnons de route à Griqua-Town, la position de M<sup>re</sup> Hughes ne lui permettant pas de continuer le voyage. Notre retour, qui était attendu avec anxiété par les parents du jeune prince, fut accueilli avec les expressions de la joie la plus extravagante. En notre absence M. Hamilton avait poursuivi ses travaux paisibles, et en apparence infructueux, sans autre consolation que celle de voir les indigènes lui témoigner beaucoup plus de bienveillance que par le passé. Peu après notre départ il avait vu consumer sa maison par un incendie, dans lequel il avait perdu presque tout ce qu'il possédait. Comme nous nous y attendions, on se montra très-satisfait de notre voyage au Cap. La convention relative au terrain de la nouvelle station fut officiellement ratifiée. Nous fixâmes le point où seraient construites nos nouvelles demeures, et nous nous occupâmes en même temps du tracé d'un canal. Comme nous attendions de la Colonie des compagnons d'œuvre pour nous aider, nous nous en thmes pour le moment à ces

travaux préliminaires ; et en attendant je crus devoir accomplir la promesse que j'avais faite à Makaba, roi des Bavangketsis, de le visiter dans son pays.

Je partis le premier juillet, accompagné de quelques Griquois qui se proposaient de faire la chasse aux éléphants. Après un voyage de trois jours dans une plaine sablonneuse, parsemée de souches d'acacias, nous atteignîmes le lit de la rivière de Mas-hava, dans lequel il fallut creuser pour nous procurer de l'eau. Nous y fûmes rejoints par une autre bande de voyageurs qui avaient pour chef Bérend-Bérend. Après que nos bœufs, qui étaient très-nombreux, eurent imparfaitement étanché leur soif, nous poursuivîmes notre route dans la direction du nord, à travers une autre plaine de sable, où de grands acacias se trouvaient semés de loin en loin. Au coucher du soleil nos guides Béchuanas firent halte, suivant leur usage, pour passer la nuit ; mais comme l'eau était encore loin de nous, nos gens tenaient à profiter de la fraîcheur de la nuit pour marcher en avant à cause des bœufs. Nos guides nous assurèrent que nous ne manquerions pas de nous égarer ; mais la majorité fut d'avis de suivre ce qui parut être la route, car il n'y en avait point de frayée. La longue file des wagons se mit donc aveuglément à la remorque de celui qui se trouvait en tête, tandis que les guides s'étendirent, suivant l'usage, sur leurs brancards et s'endormirent paisiblement. Après quelques heures d'une marche fatigante, je reconnus clairement à la position des astres que nous nous écartions de notre route, ce qui me fut confirmé par l'observation de ma boussole ; mais je fis de vains efforts pour faire passer cette persuasion dans l'esprit de mes compagnons. Comme nous étions arrêtés pour prendre quelque nourriture, la lune qui se levait commença d'éclairer l'horizon. « Quel feu ! » dit l'un d'entre eux. « C'est la lune, » répliquai-je. Tous alors s'écrièrent, en frappant du pied, que la lune ne pouvait pas se lever de ce côté là-du monde ; et Antoine, vieillard vénérable qui avait été autrefois esclave, me dit d'un ton respectueux : « Monsieur, la tête vous a tourné : je suis vieux et je n'ai jamais vu la lune se lever à l'occident. » « C'est la lune, » répetai-je ; mais nul ne voulut me croire et nous reprîmes notre repas. Bientôt le croissant de la lune venant à dominer l'horizon me dispensa d'insister davantage sur cet article ; tous se levèrent stupéfaits, et Antoine s'é-

cria dans l'étonnement le plus sérieux : « Voici la première fois que la lune s'est levée du mauvais côté ! » Bientôt les rayons du soleil vinrent achever de dissiper leur illusion, et leur prouvent que pendant la seconde moitié de la nuit nous avions marché en nous rapprochant de l'endroit où nous avions fait halte le jour précédent. Nous découvrîmes aussi, chose encore plus regrettable, que la plus grande partie de nos bœufs de trait nous avaient abandonnés pour retourner à l'eau que nous venions de quitter. Il fallut envoyer des chevaux pour les ramener, ce qui n'eut lieu que dans la soirée; ils furent immédiatement remis sous le joug et nous parvîmes enfin, à une heure très-avancée, à la source où nous devons trouver de l'eau; nous y trouvâmes aussi nos guides qui rüent de bon cœur de la presumption que nous avions eue d'y voir clair dans l'obscurité. Nous sejournaâmes la deux jours pour reposer nos bœufs; pendant ce temps nos chasseurs nous procurèrent en abondance de la viande de buffle et de rhinoceros. Nous poursuivîmes notre voyage sur un sol calcaire couvert d'acacias épineux, et notre troisième halte fut Koungke, où nous passâmes le dimanche; ce jour-là fut consacré au repos comme nous en étions convenus d'avance avec les Griquois, et nous célébrâmes nos services d'habitude. Je profitai de cette occasion pour m'adresser aux indigènes qui se réunirent en assez grand nombre, bien que le pays, au premier abord, semblât n'avoir pas un habitant. Une bande de Bechuanas, qui nous avait accompagnés jusque-là, continua son voyage dans la direction du nord-ouest vers le desert de Kalagare, tandis que nous allions du côté de l'orient.

L'aspect de la contrée devint plus intéressant : la plaine etoit interrompue par des collines calcaires couvertes d'arbres et de buissons, avec une grande abondance de gibier, dont une partie devoit faire jusqu'à sept lieues pour trouver de l'eau. Je constatai que plusieurs especes d'antilopes peuvent passer deux jours sans boire, tandis que les quaggas et les rhinoceros font de l'eau un usage journalier. Nos gens tuèrent ce jour-là deux elephants, et le soir nous nous vîmes forcés de bivouaquer dans une plaine sans eau, à cause du grand nombre de lions dont nous entendions le rugissement, et qui auraient rendu dangereuse une marche nocturne. Le lendemain, nous nous dirigeâmes davantage vers le nord, à travers un pays inégal et boisé, mais ces bois



avaient peu de valeur pour la construction. Nous fîmes halte auprès de deux puits naturels fort curieux : ils sont creusés dans un schiste ferrugineux, et éloignés l'un de l'autre d'environ cent toises. L'un d'eux a seize pieds de profondeur, avec quatre pieds de haut ; ils sont l'un et l'autre presque perpendiculaires, et leur diamètre est de deux pieds et demi. Le terrain qui environne ces puits offre des traces d'un état antérieur de fusion, et ils semblent avoir servi autrefois de dégagement à des feux souterrains ; cependant on ne trouve dans le voisinage aucune apparence de lave. Les indigènes les plus âgés nous apprirent qu'ils avaient été autrefois plus profonds ; l'eau en était excellente. Nous tuâmes deux éléphants ; ce fut une bonne aubaine pour les Sauneys ou *pauvres* Béchuanas, qui se jetèrent aussitôt sur leurs cadavres, et, au moyen de leurs lances et de leurs mauvais couteaux, disséquèrent en moins de rien ces monstrueux quadrupèdes. J'ai déjà eu l'occasion, dans le premier chapitre, de parler de la condition misérable de cette population. Je fus souvent témoin, dans ce voyage, des exigences impérieuses et tyranniques des habitants des villes à leur égard. On parle d'eux comme on ferait de bêtes de somme, et aussi servent-ils à les remplacer. Un Béchuanas ayant rencontré en notre présence quelques-uns de ces malheureux qui transportaient du gibier qu'ils avaient tué à une grande distance, et qu'ils destinaient à la nourriture de leurs familles, leur ordonna de le déposer tout entier dans sa propre demeure. Quand le gibier blessé est tombé loin des habitations, on réunit des Sauneys, principalement des femmes, qu'on force à transporter la viande à des distances d'une dizaine de lieues ; et, pour les empêcher de s'éloigner quand on a besoin de leurs services pour le lendemain, on les parque, pendant la nuit, dans un enclos formé de buissons épineux, absolument comme des animaux. Souvent, plusieurs de ces pauvres femmes s'approchaient de nous quand nous étions campés auprès d'une source, surtout quand elles eurent reconnu qu'il y avait là un étranger disposé à prendre leur parti. Les Béchuanas qui nous accompagnaient ne s'opposaient pas à ce que j'intervinsse en faveur de ces malheureux ; seulement ils se moquaient de la bêtise dont je faisais preuve, en portant mes sympathies sur de pareils chiens, comme ils les appelaient. Ils demeurent en général à une grande distance des sources, et s'y rendent au plus une fois par jour. Comme ils ne se la-

vent jamais, ils n'emploient qu'une petite quantité de cette eau si précieuse. Leurs vases consistent en sacs fabriqués avec des entrailles et des peaux d'animaux ; ils emploient aussi, pour le même usage, des œufs d'autruche, qu'ils bouchent avec de l'herbe, et dont une femme peut porter trente à la fois.

Nous passâmes dans cet endroit un dimanche paisible, et qui ne fut pas, je l'espère, sans quelques fruits. Il y avait parmi nous quelques membres de l'église de Griqua-Town, dont la conversation était souvent intéressante. Je m'entretenais aussi avec les pauvres et ignorants Sauncys ; ils paraissaient prendre beaucoup d'intérêt à ce que je leur disais, surtout quand ils avaient mangé beaucoup de viande ; c'était du reste une satisfaction qu'il leur était facile de se donner avec nous. Je fis toute espèce de tentatives pour découvrir s'ils avaient quelque idée du sentiment moral ; ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que je parvins à leur faire comprendre ce que je voulais dire. Ils m'assurèrent, à plusieurs reprises, qu'ils ne pouvaient pas comprendre qu'il put y avoir quelque mal dans ce qu'ils faisaient. Le mot *boléo* (pêche) n'avait pas pour eux le même sens que pour nous ; ils l'appliquaient à une arme mal faite ou à quelque autre chose que ce fut qui ne répondait pas à leur désir. Ainsi, ce que nous appellerions mauvais couteau ou fleche mal faite, ils l'appelaient couteau ou fleche coupable. Mais ils n'avaient aucune idée d'un sentiment de pêche résultant de la responsabilité morale, ils n'imaginaient pas même que la conduite de ceux qui les tyrannisaient fut coupable ; ils se disaient simplement que leur sort était d'être traités de cette manière, et que c'était là un événement malheureux, comme lorsqu'un lion tue un homme. Quand je cherchais à diriger leurs pensées vers un Être suprême, dans le ciel, ils regardaient en haut, en ouvrant de grands yeux, comme s'attendant à voir une apparition. Quand je leur demandais qui avait fait toutes choses, ils ne comprenaient même pas que je pusse leur adresser une pareille question. Ils s'étonnaient de nous entendre chanter des hymnes que leurs rochers et leurs vallées n'avaient jamais entendus, et ils demandaient si cela était des chants de guerre. Mes livres les intriguèrent beaucoup ; ils demandaient si c'était là mon *bola*, mot par lequel ils désignaient un dé qui sert à prédire l'avenir.

La principale manière dont ils s'emparent du gibier consiste à

lui tendre des pièges en creusant des fosses. J'ai vu de ces fosses, qui ont seize pieds de profondeur, et où l'on prend jusqu'à des girafes et des rhinocéros. Quelques-unes ont la forme d'un entonnoir, d'autres celle d'un carré long; le fond en est hérissé de pieux pointus; ils dispersent au loin la terre qu'ils en tirent, et cachent l'ouverture avec des branches et de l'herbe. Ces fosses ne sont point sans danger pour les chasseurs et les voyageurs, et souvent des hommes y perdent la vie.

Le paysage qui nous entourait n'était pas sans agrément : nous apercevions un grand nombre d'arbres; et une forêt s'élevait dans la plaine qui nous séparait de la rivière Molapo; mais ces arbres n'étaient pas assez grands pour fournir de bons bois de construction. Sur l'horizon le plus éloigné, on apercevait les collines du pays des Bavangketsis; ces collines paraissaient couvertes de bois, qui indiquaient une contrée plus fertile. Les lions abondaient dans notre voisinage, mais nous en étions quittes pour être effrayés de temps en temps par leur rugissement. Le lit du Molapo s'étant trouvé desséché, nous fûmes obligés de changer la direction de notre route. Un soir, nous atteignîmes un étang formé par les eaux pluviales, qu'on avait entouré de feux pour tenir éloigné le gibier. Ce fut pour nous une ressource providentielle; car, à partir de là, nous ne devions pas rencontrer d'eau pendant deux jours. Quelques indigènes qui vinrent nous voir ayant reconnu nos dispositions amicales, nous amenèrent tout le village; et, comme nous avions une ample provision de viande, ils se trouvèrent, à leur grande surprise, richement récompensés de la permission qu'ils nous donnèrent de faire boire notre bétail à leur étang. Ils avalèrent avec une extrême avidité le bouillon qui avait cuit notre viande, et qui renfermait une forte portion de boue; ils se réunirent une douzaine autour de la marmite, et comme ils n'avaient pas de cuillère, sans laisser au bouillon le temps de refroidir, ils se servaient de la main droite pour en puiser une petite quantité, qu'ils versaient aussitôt dans la paume de la gauche, et de là dans leur bouche; après quoi ils se léchaient soigneusement les deux mains pour ne rien perdre. Le lendemain, nous eûmes à traverser une plaine aride et sablonneuse, et il fallut nous arrêter sans avoir trouvé de l'eau.

Nous nous remîmes en route le surlendemain de bonne heure; c'était un triste spectacle que celui de nos pauvres bêtes tour-

mentées par la soif, courant à chaque instant se réfugier à l'ombre d'un arbre ou d'un buisson, d'où il était difficile de les déloger. Nous finîmes par descendre dans le lit même du Molapo, mais il n'était pas moins aride que les plaines qui l'entouraient. Hommes et bêtes étant épuisés, nous nous arrêtâmes de nouveau pour passer la nuit; il semblait que, pour chacun de nous, cette nuit devait être la dernière. Au lieu du tumulte qui accompagne ordinairement une expédition composée de onze wagons, de plus de cent cinquante bœufs, et d'une centaine d'hommes, notre bivouac était silencieux comme le désert qui nous entourait, et le seul bruit que l'on entendit par intervalle était un gémissement étouffé.

La soif nous reveilla de bonne heure, et nous n'avions pas marché longtemps quand nous découvrimus un buffle blotti dans un fourré de roseaux. Nos hommes firent feu sur l'animal; mais comme il se cachait au milieu des roseaux, il devint difficile de l'attendre. Je les engageai à renoncer à leur entreprise, attendu que les fureurs du buffle quand il est blessé rendaient un accident presque inévitable; mais ils persistèrent dans leur dessein, disant que, puisqu'ils ne pouvaient pas avoir de l'eau, il leur fallait du moins de la chair crue. Ils mirent alors le feu aux roseaux, et bientôt on vit l'animal furieux s'élançer à travers la flamme et la fumée; bien que sa course semblât aussi pesante que celle d'un porc engraisé, il atteignit à l'instant l'un de nos hommes, qui eut le bonheur de n'être que jeté par terre avec une légère blessure et son habit déchiré. Si les chiens n'avaient pas au même instant attaqué l'animal par derrière, l'homme aurait été tué sur la place. Le buffle revint au milieu des roseaux enflammés et n'en voulut plus sortir; on le tua après que sa peau eut été à la lettre grillée par le feu. Enfin vers midi nous rencontrâmes inopinément un cours d'eau, dans lequel se précipitèrent pêle-mêle hommes, bœufs, chevaux et brebis. C'était un spectacle des plus grotesques que cette mêlée, dans laquelle les animaux et les hommes se poussaient mutuellement, marchaient et tombaient les uns sur les autres, ou s'enfonçaient dans la vase. Mais nous n'étions pas encore en veine de gaîté; ce ne fut que lorsque chacun fut sorti de l'eau amplement désaltéré, mais tout mouillé et couvert de boue, que les plus graves d'entre nous ne purent tenir devant ce spectacle. Pendant que notre viande cuisait, quelques

bouffées de tabac délièrent toutes les langues, et les rendirent éloquentes pour discourir sur nos infortunes passées. Il faudrait avoir été témoin d'une pareille scène pour s'en faire une juste idée. Nous primes dans cet endroit un jour de repos, et le lendemain nous atteignîmes Pitsan, ville principale des Barolongs, qui demeuraient auparavant, lors de la visite que leur fit M. Campbell, à Kunuana ou Mosheu, situé à une distance de trois journées vers le sud.

Le chef principal de l'endroit, nommé Tauané, ne tarda pas à faire son apparition entouré d'une multitude bruyante; il nous salua à la mode anglaise, en nous présentant la main droite et nous disant du moins mauvais accent qu'il put prendre « good morning. » A son exemple, ceux qui l'entouraient nous souhaitèrent tous successivement le bon jour, bien que le soleil fût couché depuis longtemps. Le jour suivant nous eûmes une conférence avec les chefs, dans laquelle nous leur fîmes part du but de mon voyage. Cette ville, qui couvrait un grand espace de terrain, renfermait, tant en Baharutsis qu'en Bavangketsis, plus de 20,000 habitants, qui s'étaient réunis dans cet endroit après l'invasion des Mantatis. Pendant mon voyage au Cap, ils avaient été visités par M. Hamilton; ils l'avaient écouté avec une grande attention, et comme il avait beaucoup plu pendant son séjour, ils le respectaient à l'égal d'un faiseur de pluie; car la pluie était tombée à la suite des prières qu'il avait faites sur leur demande. Ils se montrèrent très-empressés à me rappeler cette circonstance; mais quand je les interrogeai sur ce qu'il leur avait appris, je leur trouvai moins bonne mémoire. Désireux de tirer le meilleur parti possible de mon temps, et surtout du dimanche, je commençai par faire un culte en langue hollandaise pour les Griquois; mais le bruit que faisait la multitude qui s'était rassemblée m'obligea bientôt de renoncer à mon entreprise. Alors j'essayai de m'adresser au peuple par le moyen d'un interprète, et grâce à l'influence des chefs j'obtins d'être écouté. Je m'entretins avec les principaux du but que se proposeraient les missionnaires s'ils s'établissaient au milieu d'eux. L'un d'eux me dit: « Il faut que vous veniez » pour faire de la pluie; » et un autre: « Il faut que vous veniez » pour nous protéger. » Je leur fis comprendre que le but du missionnaire n'était ni de faire de la pluie ni de les protéger, et je citai en exemple notre mission du Kuruman, que plusieurs d'en

tre eux connaissaient fort bien. Des multitudes d'hommes qui semblaient n'avoir rien à faire se pressaient autour de nous depuis le matin jusqu'au soir. La ville était sous le gouvernement de trois chefs, Tauane, Gontse et Inche. Le premier était regardé comme le plus puissant, bien que Gontse eût le plus grand nombre d'hommes sous ses ordres. Cette ville, comme toutes celles de ces contrées, était divisée en sections, dont chacune comprenait les indigènes d'une tribu spéciale, gouvernés par un chef de leur choix, et qui conservaient leur nom et leurs traits caractéristiques. Ainsi une division de la ville se composait d'une quantité considérable de Bayangketsis, ils avaient pour chef Moramolo, homme d'un aspect imposant et de beaucoup de jugement. On nous apporta des tasses de bois, des cuillères et divers ornements, pour les échanger contre les objets que nous possédions; plus loin deux hommes âgés vinrent nous offrir en vente leurs enfants; ils demandaient pour l'un une brebis et pour l'autre une provision de perles. Je saisis cette occasion pour leur faire sentir, ainsi qu'à tous les assistants, tout ce qu'une pareille conduite avait de dénaturation, et quelles en seraient les tristes conséquences; je leur représentai qu'une brebis serait bientôt mangée, et que quelques ornements leur seraient de peu d'utilité en comparaison des secours qu'ils pouvaient attendre de leurs enfants; que ces derniers pourraient rendre de grands services à la tribu en général et à eux en particulier, quand les infirmités de l'âge leur rendraient précieux l'appui d'un ami, d'un parent et surtout d'un enfant. Ils s'éloignèrent visiblement désappointés, tandis que ceux qui m'entouraient et qui m'avaient entendu m'approuvèrent hautement d'avoir dévoilé les résultats funestes d'une pareille conduite. Nous ferons observer à cette occasion que l'esclavage proprement dit n'existe pas en général chez les Bechuanas, c'est le régime féodal qui prévaut chez ces tribus. Il y a deux classes d'hommes: les riches, qui sont chefs de père en fils, et les pauvres. Ces derniers ne sortent pas de leur condition et sont assujettis à un vasselage assez doux. Leur vie ne diffère guère de celle de leurs chiens; elle se partage entre la paresse et la faim; ils sont la propriété de leurs chefs respectifs, comme l'ont été leurs ancêtres de temps immémorial. Toutefois leur servitude est peu pesante, et souvent ils quittent le lieu qu'ils occupent pour aller chercher plus loin une condition plus favorable; mais si

quelque danger vient à les menacer, ils reviennent à leurs premiers maîtres pour implorer leur protection.

Tauané répugnait beaucoup à ce que j'allasse chez les Bavangketsis, assurant qu'on ne visitait pas impunément le redoutable Makaba. Il me présenta une femme de ce dernier qui avait fui avec ses deux fils; l'un d'eux fut plus tard tué comme traître, ainsi qu'Absalom, par les guerriers de son père. Leur mère, qui avait conçu cette entreprise hardie, était une fort belle femme et d'un aspect imposant. Convaincu, d'après les renseignements qu'elle me donna, que mon devoir était d'aller plus loin, je résolus de me séparer de la troupe qui m'accompagnait; je ne doutais pas que les Griquois, qui étaient venus pour chasser aux éléphants, ne prissent une autre direction que moi: car ils tenaient pour vrai ce que tout le monde racontait de Makaba. Néanmoins tous nos gens remirent en même temps leurs bœufs sous le joug, et la caravane reprit sa marche dans la direction du pays des Bavangketsis. Nous fîmes halte le soir au bord d'un grand étang, comptant passer tranquillement notre dimanche, car nous pensions être encore fort éloignés des limites des Bavangketsis. Comme nous avions marché longtemps et que les bœufs étaient très-fatigués, nous les abandonnâmes à eux-mêmes sans prendre la précaution de les attacher aux wagons. Après notre service du soir nous nous séparâmes en bonnes dispositions, un peu revenus de l'impression d'effroi produite par les histoires des Barolongs sur le grand homme que nous allions visiter, cet homme qui, disait-on, nous ferait boire sa bière dans des crânes humains. Le matin nous nous aperçûmes qu'une cinquantaine de nos bœufs avaient pris le large pendant la nuit; nous nous réunîmes pour faire le service, ne doutant pas de voir bientôt revenir les hommes que nous avions envoyés à leur recherche. Ces hommes reparurent vers midi, et nous apprirent que notre bétail était tombé entre les mains des bergers de Makaba, lesquels ne sachant pas d'où venaient ces bœufs s'en étaient emparés et en avaient tué un. Cette nouvelle jeta parmi nos gens une certaine terreur, et déjà plusieurs parlaient de fuir au plus vite. Vers le soir pourtant, nous fûmes rassurés par deux indigènes qui nous ramenèrent six de nos bœufs, nous apportant en même temps la viande de celui qu'ils avaient tué; ils nous dirent que les autres avaient été envoyés dans différentes directions, mais

qu'ils nous seraient tous rendus. Ces hommes nous demandèrent instamment d'intercéder pour eux auprès de Makaba, qui ne manquerait pas, disait-il, de leur ôter la vie à cause du bœuf qu'ils avaient tué. Nous leur promîmes notre appui auprès du roi. Cette circonstance força, en quelque sorte, les Griquois à poursuivre le voyage jusqu'au bout.

Comme nous avions encore huit bœufs par wagon, nous résolûmes de continuer notre route. Bientôt nous vîmes venir à notre rencontre Maroga, l'un des fils de Makaba, à la tête d'un certain nombre d'hommes. Il m'offrit du lait et me parla en ces termes : « Je suis saisi de crainte à votre vue, à cause de l'injure que nous vous avons faite. Nous aurions dû tous fuir : mais nous savions que vous étiez des hommes de paix. Vos bœufs vous seront tous rendus jusqu'au dernier. J'ai fait arrêter et conduire à la ville ceux qui en ont tué un. Ils seront mis en pièces sous vos yeux. Mon père Makaba ne leur pardonnera pas, car depuis longtemps il vous attend comme des amis. Le chemin est long jusqu'à la ville et vous n'y trouverez point d'eau ; demeurez ici aujourd'hui pour boire de celle de mon étang, et demain je vous conduirai à la maison de mon père. » Je répondis par un refus à cette proposition de passer la nuit dans cet endroit. Alors ne me jugeant pas satisfait, il s'empressa de m'offrir un bœuf ; mais je persistai dans mon refus, alléguant que son père pourrait tuer en attendant les hommes en question, ce qui nous ferait la plus vive peine et nous empêcherait de revenir dans le pays. Maroga finit par acquiescer à mon désir, et, sur mon offre, il fit route avec sa femme dans mon wagon, ce qui l'amusa prodigieusement ; car les Bayangketsis et les Barolongs ne vont jamais en voiture ni à cheval, pas même sur des bœufs. A huit heures du soir nous fîmes halte dans un endroit où il n'y avait point d'eau ; quand Maroga et les siens virent la provision que nous en avions faite dans nos barriques, ils témoignèrent une surprise mêlée d'admiration. La femme de Maroga avait été autrefois l'épouse du faiseur de pluie Bahtrutsi qui avait quitté Latakou en 1822<sup>1</sup>. Elle me raconta que Makaba l'avait invité à venir dans le chef-lieu de son pays ; que lorsque les magasins s'étaient trouvés remplis de blé, résultat supposé de l'art prétendu du

<sup>1</sup> Celui dont l'histoire est racontée au chapitre XIX.



faiseur de pluie, il l'avait accusé d'avoir ensorcelé son enfant qui était malade, après quoi il l'avait tué de sa main et avait donné sa femme à son propre fils. Telle était la version de cette femme; mais la vérité est que Maroga, un jour qu'il était assis auprès de son père, avait jeté les yeux sur l'épouse du faiseur de pluie, qui était une fort belle femme, et avait remarqué qu'elle était beaucoup trop belle pour un pareil homme. Son mari fut mis à mort par ordre de Makaba, et la femme passa au fils de celui-ci. Elle se souvenait avec reconnaissance de la bienveillance que nous lui avions témoignée à la station, et me rappela mon intervention en faveur de feu son mari.

Le lendemain nous nous étions à peine remis en route que nous fumes accostés par des envoyés de Makaba, qui nous dirent de sa part qu'il n'avait pas dormi de joie à cause de notre arrivée. Nous passâmes près d'un grand nombre de femmes qui travaillaient à leur jardin; à notre vue elles jetèrent leur pioche et coururent vers les wagons, en levant les mains en l'air et poussant des cris aigus qui effrayaient les bœufs eux-mêmes. Comme les wagons étaient obligés de faire le tour de la colline pour arriver à la ville, nous montâmes à cheval pour couper par le chemin le plus court; quand nous atteignîmes le sommet de cette colline, au pied de laquelle se trouve la capitale des Bawangketsis, grande fut notre surprise à la vue de la multitude de villes qui étaient disséminées dans les vallées. Notre guide nous conduisit, à travers une rue tortueuse, à la demeure de Makaba, qui se tenait à la porte de l'une de ses maisons et nous accueillit avec le salut d'usage. Il parut à la fois surpris et charmé de nous voir tous sans armes, et nous fit observer, en riant de bon cœur, qu'il était étonnant que nous nous fussions aventurés sans armes dans la ville d'un *scélérat* tel que lui, à en juger par sa réputation. En quelques minutes une foule immense se réunit autour de nous: les indigènes se poussaient et montaient les uns sur les autres dans leur impatience de voir les étrangers et leurs chevaux. Pendant ce temps, Makaba entra dans la maison et nous envoya un grand pot de bière, avec des calabasses qui avaient la forme de cuillères à soupe. Comme nous étions très-altérés, nous fîmes le meilleur accueil à cette boisson qui n'était que modérément spiritueuse.

En attendant, nos wagons étaient arrivés à la ville, et Makaba

ayant exprimé le désir que nous les fissions passer par la rue principale, j'allai examiner à cet effet le couloir étroit et tortueux que l'on nommait ainsi; le résultat de cet examen fut que la chose était impossible, à moins d'endommager considérablement les enclos qui entouraient les maisons. « Ne vous inquiétez pas de cela, » dit Makaba, « que j'aie seulement le plaisir de voir les wagons traverser ma ville ; » et les wagons de se mettre en marche, tandis que le chef se tenait devant sa porte sur une élévation de terrain, suivant de l'œil avec une satisfaction inexprimable ces lourdes voitures qui emportaient çà et là des coins de maisons; de leur côté, les bonnes femmes qui les habitaient étaient tellement émerveillées à cette vue, qu'il leur restait à peine le temps et le courage de murmurer. Quand nous fûmes arrivés à l'extrémité inférieure de la ville, nous detelâmes les bœufs, et à l'instant nous fûmes entourés de plusieurs milliers de personnes qui toutes à la fois faisaient leurs observations sur cette scène si nouvelle pour eux, d'où résultait un tumulte assourdissant; ils ne se retirèrent qu'à l'entrée de la nuit. Dans le courant de l'après-midi, nous vîmes arriver Maroga accompagné de trois chefs, auxquels il ordonna, de la part de son père, de ne pas quitter nos wagons, et de reprimer à l'instant tous les torts qu'on pourrait nous faire; ils furent rendus responsables de tout objet qui se trouverait perdu ou volé. Au coucher du soleil, Makaba nous envoya une de ses femmes, en nous faisant dire que le seul témoignage de respect qu'il pût nous donner pour le moment, était de nous envoyer sa femme bien-aimée qui nous remettrait de sa part un sac rempli de lait crémeux, et que le lendemain il nous fournirait des bœufs gras. Ce sac était si grand, qu'il fallait deux hommes pour le porter. Nous décrirons, dans une autre partie de cet ouvrage, le sac à lait des Bechuânas, qu'ils appellent *Lekuka*.

## CHAPITRE XXIV.

Les indigènes et la boussole. — Visite de Makaba aux wagons. — Description de la ville. — Caractère de Makaba. — Hardiesse des hyènes. — Conversation avec Makaba. — Tentative d'enseignement religieux. — Étonnement causé chez Makaba par la doctrine de la résurrection. — Rébellion de Tsusane; sa mort; alarme sans fondement; départ précipité. — Dernière entrevue avec Makaba. — Retour chez les Barolongs. — Projet d'attaque sur la ville de Pitsana. — Evasion d'un prisonnier; son récit. — Situation critique. — Attaque des wagons. — Bataille. — Scène du paganisme. — Conduite chrétienne. — Explosion. — Intervention divine. — Affaire de la station. — Alarme nocturne. — Réflexions.

Dès le lendemain matin, et longtemps avant que nous fussions levés, nous étions environnés d'une foule immense, tellement que nous avions de la peine à passer d'un wagon à l'autre. Étant monté sur la colline pour jeter un coup d'œil sur la contrée environnante, je fus suivi par un grand nombre d'hommes qui examinaient avec le plus profond étonnement ma boussole, s'imaginant qu'un pareil instrument ne pouvait appartenir qu'à un sorcier.

Vers dix heures du matin, Makaba parut avec sa suite et s'assit vis à vis de mon wagon. La foule bruyante recula à une distance respectueuse, et il se fit un profond silence. Il nous parla en ces termes : « Mes amis, je suis parfaitement heureux ; mon cœur est plus blanc que le lait, parce que vous êtes venus me voir. Aujourd'hui je suis un grand homme. On va dire désormais : Makaba a fait un traité avec les blancs. Je sais que tous les hommes disent du mal de moi. Ils cherchent à me nuire. C'est parce qu'on ne peut pas me vaincre qu'on me hait. Si l'on me fait du mal, je puis le rendre au double. C'est comme lorsque des enfants se

disputent; le plus faible suppléa par des injures à ce qui lui manque du côté de la force. Vous êtes venus voir le méchant Makaba; vous êtes venus, comme disent les Batlapis, mourir de mes mains. Vous êtes assez sages et assez courageux pour venir juger des choses par vos propres yeux, et pour vous moquer des calomnies de mes ennemis. » Ce discours fut suivi d'un long entretien sur l'état du pays et sur l'invasion des Mantatis. Il était vraiment éloquent sur ce sujet, lorsqu'il racontait comment il avait fait périr les ennemis par centaines, en les faisant tomber dans des embuscades. Etendant son bras nerveux dans la direction du champ de bataille : « Là, » s'écria-t-il, « blanchissent au soleil les os de ces ennemis qui couvraient nos collines comme des sauterelles, mais qui se sont fondus et évanouis devant nos lances, mais aussi, » ajouta-t-il d'une voix de Stentor et avec une joie orgueilleuse, « qui peut se comparer à Makaba, fils de Meleta, le grand guerrier ? » A ces mots, la multitude, qui écoutait en silence, éclata en applaudissements frénétiques. Je lui dis que le but de mon voyage était d'établir avec lui des rapports d'amitié, et que, pour cimenter cette amitié, un missionnaire viendrait demeurer avec lui; à quoi il répondit : « J'espère qu'à l'avenir on ne laissera pas croître l'herbe sur le chemin qui sépare le Kuruman de Kuatkue. Je sais que Mottubi s'opposera à notre projet, parce qu'il a peur de vous perdre, il craint que vous ne veniez demeurer avec moi. » Il m'assura que les bœufs égares arriveraient le jour même, et il consentit à ma prière à pardonner aux hommes qui en avaient tué un. Je lui fis un présent de perles et de boutons, avec quelques autres colifichets, auxquels j'ajoutai un chapeau. Un des Griquos lui montra comment il devait le mettre sur sa tête, mais il l'en ôta aussitôt pour le placer sur la tête d'un autre, disant qu'il ne pouvait pas en apprécier la beauté en le portant lui-même. Comme les Griquos étaient venus pour faire le commerce d'échange, il prit jour avec eux pour commencer ce commerce le vendredi. Dès qu'il fut parti, la foule bruyante qui nous entourait ne nous laissa pas un moment de repos jusqu'au soir; et durant la nuit nous fîmes inquiètes par la visite des hyènes dont on distingue trois espèces, la rayée, la tachetée, et une autre espèce plus petite, qui est la plus dangereuse de toutes.

Le lendemain matin, on nous envoya trois bœufs à tuer, et,

dans le cours de la journée, du blé bouilli, de la soupe et de la bière. Je visitai la ville, qui est très-grande, mais sans pouvoir évaluer le nombre de ses habitants; à en juger par l'étendue de terrain qu'elle occupe, la population doit en être très-considérable. Chacune des femmes de Makaba, et elles étaient nombreuses, possédait un établissement séparé qui se composait de trois ou quatre maisons, d'un grenier à blé et d'un magasin général. Elles avaient aussi un grand nombre de jarres pour mettre le blé. Ces jarres ont de huit à douze pieds de diamètre et autant de hauteur. Les maisons de ces femmes, sans être plus grandes que celles des Batlapis, étaient beaucoup mieux construites sous le rapport du goût et de la commodité. L'exactitude avec laquelle on était parvenu, sans autre secours que celui de l'œil, à tracer des cercles et à tirer des lignes perpendiculaires, était vraiment surprenante. Leurs cours et leurs rez-de-chaussée étaient très-propres et parfaitement nivelés. Il n'est pas une servante en Angleterre qui tienne ses ustensiles plus propres que les leurs. A cet égard, les Bavangketsis présentent un contraste frappant avec les Batlapis. Makaba faisait souvent allusion aux mœurs grossières de ses voisins du sud; il me demandait d'un air de triomphe si j'avais jamais vu les Batlapis laver une tasse de bois, ou s'ils m'avaient jamais offert des aliments qui ne renfermassent pas des fragments de mouches, et cela sur un plat qui n'avait subi d'autre nettoyage que celui de la langue d'un chien.

Le lieu des assemblées publiques est une place circulaire de cent soixante-dix pieds de diamètre, entourée de pieux de huit pieds de haut, arrondis à la hache et fixés en terre aussi près que possible les uns des autres. Derrière ces pieux se trouve le parc de gros bétail, qui peut contenir plusieurs milliers de bœufs; il y aussi de vastes bergeries. Dans la matinée, Makaba s'occupait ordinairement à coudre ensemble des peaux pour en faire des manteaux; dans l'après-midi, il n'était pas rare de le trouver ivre par l'effet d'une bière très-forte qu'on fabriquait pour son usage particulier. Il paraissait âgé, bien que sa mère vécût encore. Robuste et de belle taille, il présentait l'aspect d'un Hottentot; sa physionomie indiquait la ruse, et sa conversation montrait un homme versé dans la politique des tribus africaines. Il ne craignait le ressentiment d'aucune des tribus qui l'entouraient; mais il redoutait les Makoas, c'est-à-dire les

blancs. Il était presque constamment en guerre avec les Bakones, nation populeuse habitant le nord-est de son pays. Au-delà des Bakones, se trouve la tribu des Bamanguatos, remarquables par leurs richesses et leur industrie; et au-delà des Bamanguatos, sont les Bamagalatselas, qui paraissent former, de ce côté, l'extrême limite des aborigènes de ces contrées; plus loin, on trouve, à ce qu'ils disent, des hommes à moitié blancs, qui portent du linge, et dont les mœurs sont très-*bogales* (sauvages). Du haut d'une colline voisine je pus compter quatorze grands villages, dont le plus éloigné n'était pas à une demi-lieue, et l'on me dit qu'il y avait bien d'autres villes que je ne pouvais pas apercevoir. Pendant plusieurs jours j'essayai, à l'heure de midi, de mesurer la latitude; mais je me trouvais toujours environné d'une foule de spectateurs, dont les mouvements continuels rendaient mes opérations impossibles.

Une nuit, nous entendîmes une femme qui poussait, dans la ville, des cris perçants, et le matin, nous apprîmes qu'une hyène avait emporté son enfant, qui s'était un peu écarté de la porte de sa maison. Comme nous témoignions notre étonnement, on nous dit que pareille chose arrivait souvent, et qu'après le coucher du soleil les hyènes avaient l'habitude de rôder dans toutes les rues de la ville, emportant tout ce qu'elles trouvent à saisir. Comme ces animaux sont accoutumés à se nourrir de chair humaine, il était très-dangereux de passer la nuit en plein air, surtout dans le voisinage des villes. Je proposai, pour les détruire, plusieurs plans qui me paraissaient devoir réussir; mais les indigènes les accueillirent avec indifférence, alléguant que cela portait malheur de toucher le sang d'une hyène.

Un soir, longtemps avant l'heure du repos, nous entendîmes, dans la direction des étangs, des cris de détresse poussés par des femmes et des enfants qui paraissaient dans le plus grand danger. J'envoyai quelques hommes qui coururent aussitôt à l'endroit d'où partaient ces cris, ils trouverent trois enfants poursuivis par des hyènes qui étaient au moment de les attendre. Etant parvenus à mettre en fuite ces animaux, ils coururent aux femmes, qu'ils délivrèrent de la même manière. J'appris alors qu'il arrivait souvent que des enfants, que l'on envoyait pour chercher l'eau, ne revenaient pas. On frémit en pensant au grand nombre

de ces malheureuses créatures qui doivent être ainsi dévorées dans le cours d'une année.

Le pays des Bavangketsis est inégal et même montueux du côté du nord et de l'orient. Le sol est en général d'une nature riche, mais l'eau est rare, et des travaux d'irrigation seraient indispensables pour y cultiver des végétaux et des céréales d'Europe. Les parties situées au nord et à l'orient sont bien arrosées, très-fertiles et abondamment peuplées. Les montagnes, couvertes jusqu'au sommet de beaux arbres et de grands arbustes, donnent au pays un aspect pittoresque et grandiose. Je profitai d'une autre occasion qui se présenta pour parler à Makaba du projet de lui envoyer un missionnaire; et toujours il parut accueillir cette idée avec grand plaisir. Je lui dis aussi qu'on enverrait probablement un missionnaires chez les Bahurutsis; sur quoi il fit l'observation qu'il était à désirer qu'il se trouvât de ces hommes de paix chez toutes les nations, pour maintenir entre elles des rapports d'amitié. Il me montra un bouquet de perles qui lui avait été envoyé, disait-il, de chez les Bahurutsis par un de mes amis (Campbell). « Je suppose, » ajouta-t-il, « qu'ils l'aurent effrayé par leurs histoires à mon sujet, en me représentant comme le roi des scélérats. J'espère pourtant qu'il n'aura pas ajouté foi au témoignage de mes ennemis. Ce n'est pas à eux qu'il faut s'en rapporter pour juger mon véritable caractère. »

J'avais essayé déjà dans plusieurs occasions de m'entretenir avec le roi et son peuple des choses de Dieu, mais toujours avec peu de succès; il semblait qu'il n'entendait pas un mot de ce que je disais. Souvent, quand je m'efforçais de fixer son attention en lui signalant quelque particularité frappante dans les œuvres de Dieu ou dans la vie du Sauveur, il m'interrompait en m'adressant une question qui n'avait aucune espèce de rapport avec le sujet traité. Je désirais ardemment obtenir de lui d'être écouté le jour du dimanche, et je résolus de lui faire une visite officielle dans ce but. Je me sentais malheureux à l'idée de quitter ce roi sans lui avoir parlé de ce qui est l'unique but du missionnaire. Le dimanche matin de bonne heure nous tinmes notre réunion de prières; mais la foule et le tumulte étaient tels qu'il nous fut impossible de célébrer un service régulier; plus nous leur demandions du calme, plus ils devenaient bruyants. Dans l'après-

midi je me rendis avec quelques-uns des miens à la ville, et j'y trouvai Makaba assis avec un grand nombre de chefs; ils étaient tous occupés à tanner des peaux, à les couper, à les condre, ou à raconter des nouvelles.

Je m'assis à côté de ce grand homme, célèbre par ses exploits guerriers, au milieu de ses nobles et de ses conseillers, parmi lesquels étoient plusieurs faiseurs de pluie et autres sages de la même espèce, et je lui dis que je venais pour lui annoncer une nouvelle. Sa physionomie s'épanouit aussitôt dans l'espoir d'entendre parler de combats, de destruction de tribus et d'autres sujets semblables. Quand il s'aperçut que mes nouvelles ne se rapportaient qu'à ce grand être dont il m'avait dit la veille qu'il ne savait rien, et à la mission d'un Sauveur dont le nom lui était parfaitement inconnu, il reprit son couteau et sa peau de chacal en fredonnant un air du pays. Un de ses hommes assis près de moi parut frappé du caractère du Rédempteur que je m'efforçais de décrire, et particulièrement de ses miracles. Apprenant qu'il avait ressuscité des morts, il s'écria très-naturellement : « Quel habile docteur cela devait être pour faire vivre des hommes morts ! » Cela me conduisit à décrire sa puissance, et comment cette puissance s'exercerait au dernier jour en ressuscitant les morts. Pendant que je parlais il arriva que l'oreille du roi fut tout à coup frappée par le mot de résurrection. « Quoi ? » s'écria-t-il avec étonnement, « que dites-vous ? Les morts, les morts ressusciteront ? » — « Oui, » répondis-je, « tous les morts ressusciteront. » — « Mon père ressuscitera-t-il ? » — « Oui, votre père ressuscitera. » — « Tous ceux qui ont été tués à la guerre ressusciteront-ils ? » — « Oui. » — « Et tous ceux qui ont été dévorés par les lions, les tigres, les hyènes et les crocodiles revivront-ils ? » — « Oui, et ils viendront en jugement. » — « Et ceux dont les corps ont été abandonnés à la corruption dans les deserts, et dispersés à tous les vents, se relèveront-ils ? » demanda-t-il avec un accent de triomphe, comme s'il m'avait par cette question réduit au silence. — « Oui, » répondis-je, « nul ne sera laissé en arrière. » Je répétai cette réponse en appuyant avec solennité sur les mots. Après m'avoir regardé pendant quelques instants, il se tourna vers son peuple et cria d'une voix de Stentor : « Écoutez, vous, sages, vous qui possédez l'expérience de plusieurs générations ; avez-vous jamais entendu des nouvelles aussi étranges et aussi



inouïes ? » Et s'adressant en particulier à un homme dont l'aspect indiquait qu'il avait vu passer bien des années, et qu'il était un personnage de première distinction : « Avez-vous jamais entendu des nouvelles aussi étranges que celle-ci ? » — « Non, » répondit le sage ; « je m'imaginai posséder toute la science du pays ; car j'ai entendu les récits de beaucoup de générations. Je suis assis à la place des anciens, mais ma science est confondue par les paroles de sa bouche. Il faut qu'il ait vécu longtemps avant la période où nous sommes nés. » Alors Makaba, se tournant de mon côté et posant la main sur ma poitrine, me dit : « Mon père, je t'aime beaucoup. Ta visite et ta présence ont rendu mon cœur blanc comme le lait. Les paroles de ta bouche sont aussi douces que le miel. Mais la parole d'une résurrection est trop grande pour être entendue. Je ne veux plus entendre parler d'une résurrection des morts ! Les morts ne peuvent pas ressusciter ! Les morts ne doivent pas ressusciter ! » — « Pourquoi, » lui demandai-je, « un si grand homme refuserait-il l'instruction ou se détournerait-il de la sagesse ? Dites-moi, mon ami, pourquoi je ne dois pas parler d'une résurrection ? » Alors étendant son bras nu, ce bras si puissant dans les batailles, et faisant le mouvement de lancer un javelot, il répondit : « J'ai tué des milliers d'hommes, et ces hommes revivront-ils ?... » C'était la première fois que la lumière d'une révélation divine se faisait jour dans son intelligence, et jamais encore sa conscience ne l'avait accusé, jamais elle ne lui avait reproché un seul des actes de pillage et de meurtre qui avaient marqué sa longue carrière.

Cette conversation fut écoutée des assistants dans un profond silence, jusqu'à ce que l'un d'eux, dont l'aspect indiquait un homme de guerre, y prit part en ces termes : « J'ai tué beaucoup d'hommes, mais je n'ai jamais vu cette partie immortelle dont tu parles. » — « Parce qu'elle est invisible, » répondis-je ; et je lui citai bien des choses invisibles dont il n'avait jamais mis en doute l'existence. Makaba, après avoir déclaré de nouveau que ses oreilles n'avaient jamais rien entendu de semblable quoiqu'il fût avancé en âge, me fit comprendre qu'il en avait assez entendu.

Les indigènes témoignaient un vif intérêt quand je leur expliquais l'usage de l'écriture et des livres ; mais ils paraissaient éprouver une crainte superstitieuse de les toucher.

Dans les entretiens que j'eus avec ce monarque, dont l'empire

midi je me rendis avec quelques-uns des miens à la ville, et j'y trouvai Makaba assis avec un grand nombre de chefs; ils étaient tous occupés à tanner des peaux, à les couper, à les coudre, ou à raconter des nouvelles.

Je m'assis à côté de ce grand homme, célèbre par ses exploits guerriers, au milieu de ses nobles et de ses conseillers, parmi lesquels étaient plusieurs faiseurs de pluie et autres sages de la même espèce, et je lui dis que je venais pour lui annoncer une nouvelle. Sa physionomie s'épanouit aussitôt dans l'espoir d'entendre parler de combats, de destruction de tribus et d'autres sujets semblables. Quand il s'aperçut que mes nouvelles ne se rapportaient qu'à ce grand être dont il m'avait dit la veille qu'il ne savait rien, et à la mission d'un Sauveur dont le nom lui était parfaitement inconnu, il reprit son couteau et sa peau de chacal en fredonnant un air du pays. Un de ses hommes assis près de moi parut frappé du caractère du Rédempteur que je m'efforçais de décrire, et particulièrement de ses miracles. Apprenant qu'il avait ressuscité des morts, il s'écria très-naturellement : « Quel habile docteur cela devait être pour faire vivre des hommes morts ? » Cela me conduisit à décrire sa puissance, et comment cette puissance s'exercerait au dernier jour en ressuscitant les morts. Pendant que je parlais il arriva que l'oreille du roi fut tout à coup frappée par le mot de résurrection : « Quoi ? » s'écria-t-il avec étonnement, « que dds-vous ? Les morts, les morts ressusciter ? » — « Oui, » répondis-je, « tous les morts ressusciteront. » — « Mon père ressuscitera-t-il ? » — « Oui, votre père ressuscitera. » — « Tous ceux qui ont été tués à la guerre ressusciteront-ils ? » — « Oui. » — « Et tous ceux qui ont été dévorés par les lions, les tigres, les hyènes et les crocodiles revivront-ils ? » — « Oui, et ils viendront en jugement. » — « Et ceux dont les corps ont été abandonnés à la corruption dans les deserts, et dispersés à tous les vents, se relèveront-ils ? » demanda-t-il avec un accent de triomphe, comme s'il m'avait par cette question réduit au silence. — « Oui, » répondis-je, « nul ne sera laissé en arrière. » Je repetai cette réponse en appuyant avec solennité sur les mots. Après m'avoir regardé pendant quelques instants, il se tourna vers son peuple et cria d'une voix de Stentor : « Écoutez, vous, sages, vous qui possédez l'expérience de plusieurs générations ; avez-vous jamais entendu des nouvelles aussi étranges et aussi

inouïes ? » Et s'adressant en particulier à un homme dont l'aspect indiquait qu'il avait vu passer bien des années, et qu'il était un personnage de première distinction : « Avez-vous jamais entendu des nouvelles aussi étranges que celle-ci ? » — « Non, » répondit le sage ; « je m'imaginai posséder toute la science du pays ; car j'ai entendu les récits de beaucoup de générations. Je suis assis à la place des anciens, mais ma science est confondue par les paroles de sa bouche. Il faut qu'il ait vécu longtemps avant la période où nous sommes nés. » Alors Makaba, se tournant de mon côté et posant la main sur ma poitrine, me dit : « Mon père, je t'aime beaucoup. Ta visite et ta présence ont rendu mon cœur blanc comme le lait. Les paroles de ta bouche sont aussi douces que le miel. Mais la parole d'une résurrection est trop grande pour être entendue. Je ne veux plus en tendre parler d'une résurrection des morts ! Les morts ne peuvent pas ressusciter ! Les morts ne doivent pas ressusciter ! » — « Pourquoi, » lui demandai-je, « un si grand homme refuserait-il l'instruction ou se détournerait-il de la sagesse ? Dites-moi, mon ami, pourquoi je ne dois pas parler d'une résurrection ? » Alors étendant son bras nu, ce bras si puissant dans les batailles, et faisant le mouvement de lancer un javelot, il répondit : « J'ai tué des milliers d'hommes, et ces hommes revivront-ils ?... » C'était la première fois que la lumière d'une révélation divine se faisait jour dans son intelligence, et jamais encore sa conscience ne l'avait accusé, jamais elle ne lui avait reproché un seul des actes de pillage et de meurtre qui avaient marqué sa longue carrière.

Cette conversation fut écoutée des assistants dans un profond silence, jusqu'à ce que l'un d'eux, dont l'aspect indiquait un homme de guerre, y prit part en ces termes : « J'ai tué beaucoup d'hommes, mais je n'ai jamais vu cette partie immortelle dont tu parles. » — « Parce qu'elle est invisible, » répondis-je ; et je lui citai bien des choses invisibles dont il n'avait jamais mis en doute l'existence. Makaba, après avoir déclaré de nouveau que ses oreilles n'avaient jamais rien entendu de semblable quoiqu'il fût avancé en âge, me fit comprendre qu'il en avait assez entendu.

Les indigènes témoignaient un vif intérêt quand je leur expliquais l'usage de l'écriture et des livres ; mais ils paraissaient éprouver une crainte superstitieuse de les toucher.

Dans les entretiens que j'eus avec ce monarque, dont l'empire

despotique s'étendant sur une population d'au moins soixante-et-dix mille âmes, il aimait à rappeler un événement qui l'avait conduit à m'appeler *Tsala ca moeny*, l'ami de l'étranger; dénomination dont j'ignorai longtemps l'origine. J'appris un jour qu'elle m'avait été appliquée à l'occasion des conseils que j'avais donnés à un fils de Makaba, nommé Tsusane, qui s'était révolté contre son père. Après avoir échoué dans le projet de le faire partir par trahison, il s'était enfui chez les Barlongs et avait cherché à se former, parmi eux, un parti pour attaquer son père. Il nous fut présenté par Motlubi, qui le félicitait d'avoir échappé au cruel Makaba. Il nous raconta, avec les couleurs les plus vives, les mauvais traitements de son père à son égard; et il parut grandement surpris quand nous lui dîmes que nous ne pouvions pas croire tout ce qu'il disait, ni nous persuader que Makaba fut réellement un aussi méchant homme qu'il le prétendait; en même temps nous lui représentâmes la grandeur de son crime, s'étant révolté à la fois contre son roi et contre son père, et nous lui prédîmes qu'il courait à sa propre perte. Ces observations furent plus tard rapportées à Makaba par des amis fidèles qu'il avait secrètement chargés d'espionner son fils, tout en paraissant entrer dans ses projets; et il en avait été profondément touché. Plus tard Tsusane, ayant réussi à rallier un parti nombreux, porta en effet la guerre dans sa patrie; mais il fut vaincu et tue dans la bataille. Il fut amèrement pleuré par Makaba, qui aimait son fils malgré la haine que celui-ci lui portait.

Le temps fixé pour notre séjour à Kuakue étant expiré, les Griquos annoncèrent à Makaba qu'ils avaient l'intention de le quitter pour aller à la chasse; en même temps je lui fis comprendre que j'étais obligé de revenir avec l'expédition, de peur qu'en attendant davantage je ne trouvasse à sec le petit nombre d'étangs situés dans les plaines des Barlongs. Cette nouvelle parut contrarier le roi. Le soir, en arrivant à l'endroit où étaient les wagons, je trouvai nos gens sous l'impression d'une grande terreur, le bruit ayant couru que les indigènes se proposaient de massacrer toute l'expédition. En remontant à la source de ces bruits, je fus bientôt assuré qu'ils n'avaient aucun fondement; mais rien ne put apaiser la frayeur des Griquos. Les fusils furent chargés et disposés le long des wagons en cas d'attaque; la plupart de nos gens passèrent la nuit sans dormir, et le len-

demain matin, avant le réveil des Bavangketsis, les bœufs furent amenés sous le joug et tout se mit en mouvement pour le départ. Les indigènes, voyant que nous nous disposions à partir, nous environnèrent par milliers, avec des bœufs et d'autres objets à vendre. Il leur était facile d'apercevoir nos alarmes et nos préparatifs de défense. Un parti de cavaliers armés marchait devant nous pour reconnaître le ravin que nous avions à traverser, car on prétendait qu'une troupe de soldats s'y trouvait cachée. Étrange manière de prendre congé d'un roi et d'un peuple qui nous avaient témoigné tant de bienveillance !

Autant aurait-il valu essayer d'arrêter le vent que d'apaiser cette terreur panique. Un chef indigène, ayant témoigné à un de nos hommes sa surprise au sujet d'un pareil départ, reçut une réponse insolente, accompagnée d'un geste plus insolent encore, qui parut le mettre en fureur. Alors je commençai à craindre, non pas que les bruits qui couraient fussent fondés, mais que cet acte pût donner lieu à quelque chose de sérieux ; et je sentais trop qu'il aurait été insensé de prétendre résister avec nos faibles forces à plusieurs milliers de guerriers sauvages. Comme je ne pouvais parvenir à retenir nos gens, je restai en arrière, m'entretenant de mon mieux avec les principaux chefs, qui se pressaient autour de moi, avides d'apprendre la cause de notre fuite. Quand les wagons furent presque hors de vue, ils me permirent de les suivre, après avoir exigé de moi la promesse de revenir si je ne pouvais empêcher l'expédition. Les wagons s'arrêtèrent à une petite source appelée Mahubichu, à une demi-lieue de la ville, et cela parce que quelques-uns des bœufs se trouvaient égarés. Des messagers envoyés par Makaba vinrent se plaindre de ce brusque départ ; mais personne ne voulut se hasarder à retourner à la ville, et comme les bœufs ne se retrouvaient pas, on passa encore une nuit dans l'anxiété et la terreur.

Le lendemain matin je déclarai à mes compagnons que j'étais résolu à retourner auprès de Makaba, pour détruire, s'il était possible, la mauvaise impression causée par leurs craintes chimériques. Tous s'opposèrent à mon dessein, et quelques-uns parlaient même d'employer la force pour m'empêcher de courir à la mort, comme ils disaient. Cependant je les quittai pour me diriger du côté de la ville, et avant d'y être arrivé je fus rejoint par trois des nôtres qui me suivirent en silence. Nous trouvâmes

Makaba assis au milieu de ses principaux chefs. A notre approche il s'adressa en ces termes à chacun de nous individuellement : « Borow, Molutsana » (bonjour, seclerat); compliment que je lui restituai aussitôt : « bonjour, seclerat toi-même, » ce qui le fit rire de bon cœur. Après quoi nous nous assimes et entrâmes en conversation. Il se plaignit à juste titre de notre départ matinal, et dont nous n'avions donné aucune explication. Je lui répondis que je n'avais jamais ajouté foi aux bruits qui avaient couru, et que la visite que nous lui faisons en ce moment, sans armes, puisque je n'avais pas même mon habit, était sans doute une preuve suffisante de la confiance que j'avais en lui. Il me dit qu'il n'avait point dormi de toute la nuit, mais que notre visite du matin était capable de le faire sauter de joie. Après avoir causé pendant quelque temps, il nous fit donner des rafraichissements, m'offrit un boeuf, et en fit conduire un certain nombre aux wagons pour les Griquois. A ce moment, nous étions entourés d'une grande foule d'indigènes empressés de nous témoigner à l'envi la joie qu'ils éprouvaient à nous voir encore une fois. Avant de partir je dis au roi que si je lui avais donné à lui et à son peuple un témoignage suffisant de paix et d'amitié, j'en demandais un autre en retour, à savoir qu'il m'accompagna jusqu'aux wagons ; à quoi il répondit qu'il était déjà vieux, mais qu'il ne pouvait pas refuser ma demande. En conséquence nous nous rendîmes ensemble au camp, où il plaisanta les Griquois sur leur crédulité, en faisant présent d'un boeuf à chacun des chefs. Avant de nous quitter il me demanda, ainsi qu'à deux des nôtres, de monter à cheval pour lui procurer le plaisir de voir des cavaliers tirer des coups de fusil. Je declinaï cet honneur, lui faisant observer que d'autres seraient beaucoup plus habiles que moi ; mais il voulut absolument me voir manœuvrer en personne, « parce que j'étais un homme blanc. » Je finis par céder à ses instances, et entrant dans mon wagon, comme pour chercher mon habit, je glissai dans ma poche une paire de pistolets chargés à poudre. Après avoir fait quelques évolutions sur la pelouse nue qui couvrait la plaine, au moment où le roi et sa suite poussaient des cris d'admiration, je passai tout près d'eux au galop en déchargeant presque à la fois mes deux pistolets; cet incident matinal causa aux Bayangketsis une surprise telle qu'ils n'en avaient jamais éprouvée, et en même temps une grande

terreur : ils tombèrent tous la face contre terre, s'imaginant avoir reçu le coup mortel. Dès que je fus descendu de cheval, Makaba déboutonna mon habit pour voir les « petits brigands, » comme il les appelait, et il s'écria : « Quel bonheur que vous autres blancs vous soyez les amis de toutes les autres nations ! car qui pourrait vous résister ? » Puis il ajouta en mettant sa main sur mon épaule : « Je vois bien à présent que tu n'avais pas peur, sans quoi tu aurais eu tes pistolets ce matin. » Après avoir passé deux heures ensemble, nous nous séparâmes, entièrement satisfaits de part et d'autre.

Deux de nos gens, Karse et Hendrick, restèrent en arrière avec leurs wagons pour chasser l'éléphant ; quant à Bérend-Bérend et sa troupe, comme ils avaient déjà acheté une provision d'ivoire chez les Bavangketsis, ils se décidèrent à revenir directement avec moi. Le jour suivant, nous vîmes arriver trois messagers envoyés par Tauane ; ils venaient demander aux Griquois de porter secours le plus tôt possible aux Barolongs, qui étaient au moment d'être attaqués par les Mantatis. Comme nous ne pouvions éviter, faute d'eau, de traverser le territoire des Barolongs, ce que nos gens eussent fait volontiers pour éviter une collision avec des guerriers aussi redoutables, nous précipitâmes notre marche.

Quand nous arrivâmes à la ville, le lendemain de bonne heure, elle était dans un tel état de confusion, que nous la crûmes déjà entre les mains de l'ennemi. Nous y trouvâmes Sebonello, chef barolong, sous la protection duquel nos frères wesleyens, MM. Hodgson et Broadbent, avaient exercé leur ministère sur la rivière Jaune, et qui avait été expulsé de son territoire par les Mantatis. Le tumulte s'étant un peu calmé quand on se fut aperçu que l'ennemi n'était pas aussi près qu'on le disait, les chefs barolongs, accompagnés d'un millier d'hommes armés, vinrent se poster devant les wagons, et firent tous leurs efforts pour engager les Griquois à s'unir à eux afin de repousser les maraudeurs. Émus par leurs pressantes sollicitations, nous les engageâmes à nous suivre au Kuruman ; mais ils ne voulurent pas y consentir, par suite d'une vieille inimitié qui existait entre eux et les Batlapis. Nous attendîmes pendant un jour dans l'espoir de voir arriver ceux de nos gens que nous avions laissés en arrière, et que nous avions envoyé prévenir du

danger qu'ils couraient ; mais ils ne parurent pas, et comme les bruits qui s'étaient répandus relativement à l'ennemi en question paraissaient douteux, nous partîmes le lendemain vers midi. Après quatre heures de marche, nous fîmes halte dans le lit du fleuve Molapo qui coule vers l'occident par le 25° 40' de latitude. Bientôt nous vîmes arriver en courant, du haut de la colline voisine, un homme qui, lorsqu'il atteignit les wagons, se trouvait dans le dernier degré d'épuisement et de terreur. Son regard avait quelque chose d'égaré, et nous eûmes beaucoup de peine à lui faire expliquer le motif de sa fuite. Nous apprîmes enfin, à force de questions, qu'il avait été fait prisonnier par les Mantatis qui se trouvaient à quelque distance, et se disposaient à attaquer la ville ; que deux cents de leurs guerriers s'étaient séparés du corps d'armée et s'étaient servis de lui comme guide dans le but d'attaquer les ouvrages extérieurs des Barolong ; qu'à la vue des wagons, et lorsque le guide leur avait dit que c'étaient les maisons de voyage des blancs, ils avaient aussitôt pris la fuite, ce qui lui avait permis d'échapper de leurs mains ; mais il ajouta qu'il ne doutait pas qu'ils ne nous attaquaient. D'après la manière de parler de cet homme, personne d'entre nous ne se sentait disposé à le croire, et ce ne fut que vers le coucher du soleil qu'on se décida à envoyer quelques hommes à cheval pour reconnaître s'il y avait des traces de pas dans la direction indiquée par le fugitif. Ils n'avaient pas été absents une demi-heure, que nous vîmes revenir l'un d'eux de toute la vitesse de son cheval, pour nous dire que les Mantatis étaient effectivement dans le voisinage, et comme je les avais priés instamment de ne pas tirer un coup de fusil, ils faisaient demander quelle conduite ils devaient tenir. Werend me pressa fortement d'aller les joindre avec de nouvelles forces, pour essayer, soit d'entrer en pourparler avec eux, soit de les effrayer ; il faisait observer qu'une attaque de leur part, dirigée pendant la nuit contre notre camp sans défense, aurait pour résultat, selon toute probabilité, notre massacre à tous ; et que, si nous prenions la fuite, nous n'en deviendrions que plus facilement leur proie. En conséquence, je me mis en route avec quelques cavaliers. Dès que nous arrivâmes en vue des ennemis, ils commencèrent à reculer, mais quand nous nous arrêtons, ils faisaient de même. Leur aspect était on ne peut plus sauvage et



menaçant. Evidemment, ils répugnaient à s'éloigner, preuve qu'ils avaient projeté une attaque nocturne. Nous atteignîmes l'un deux, que nous entourâmes aussitôt, dans le but de lui apprendre qui nous étions et que nous ne voulions pas leur faire de mal. Il tenait son bouclier et sa hache d'arme de la main gauche, et de la droite un javelot qu'il paraissait prêt à lancer. Jamais, je l'avoue, je n'ai rien vu d'aussi effrayant que la physionomie de cet homme ; et j'en conclus intérieurement que si le reste de sa tribu lui ressemblait, tout espoir était perdu pour les Barolongs. Il avait le corps vernissé de graisse et de charbon ; une vaste cocarde de plumes noires d'autruche paraît sa tête ; ses yeux étincelaient de rage ; et sa bouche ouverte, qui découvrait une double rangée de dents d'une éclatante blancheur, vomissait contre nous les injures et les menaces les plus terribles. Un de nos gens, pour l'effrayer, tira au-dessus de sa tête un coup de fusil qui le fit tomber ; mais comme on se précipitait pour s'emparer de lui, il se retrouva aussitôt sur ses pieds et nous fit reculer en désordre ; s'il n'avait été retenu par la crainte de perdre sa lance, nul doute qu'il n'en eût porté à l'un de nous un coup mortel. Arrêtés dans notre tentative par l'obscurité croissante, nous laissâmes aller cet homme, et nous nous dirigeâmes du côté des wagons, dont nous étions à deux lieues. Bientôt nous nous trouvâmes, non sans terreur, enveloppés de nouveau par les ennemis que nous pensions avoir fuis, et qui s'étaient seulement cachés dans les buissons. Ce fut un moment critique : heureusement que nos gens comprirent admirablement leur devoir, et qu'au lieu de faire feu sur l'ennemi, ils se contentèrent de les effrayer par quelques coups de fusil tirés par terre devant la tête des chevaux ; après quoi nous nous fîmes jour au galop du côté où l'ennemi paraissait le plus faible ; mais ils nous poursuivirent d'une nuée de javelots, et si un cheval était tombé, ce qui aurait pu facilement arriver dans l'obscurité, au milieu des buissons et des pierres, il aurait été à l'instant couvert de leurs lances ainsi que son cavalier. En approchant des wagons, nous entendîmes un bruit de mousqueterie qui nous apprit que nos compagnons avaient été attaqués de leur côté. En effet, un gros de maraudeurs, sortant des roseaux de la rivière où ils étaient en embuscade, s'étaient précipités sur les wagons et avaient forcé nos gens à les abandonner. Après avoir frappé nos

voitures de leurs haches d'arme, comme s'ils avaient affaire à des êtres vivants, ils plongèrent leurs mains dans les marmites bouillantes pour s'emparer de ce qu'elles contenaient. Ne voyant pas arriver le gros de l'armée, qui se trouvait occupé par notre attaque, ils finirent par se retirer. Après une nuit sans sommeil, nous vîmes, au point du jour, accourir des messagers envoyés de la ville voisine pour supplier instamment les Griquois de retourner sur leurs pas, attendu qu'on s'attendait à chaque instant à une attaque, et que la présence des cavaliers pouvait sauver la ville en effrayant les maraudeurs. Berend consentit, non sans difficulté, à cette marche retrograde, en considération de quelques-uns de nos gens qui étaient restés en arrière et qui couraient un grand danger de tomber entre les mains de l'ennemi. Vers le soir, quelques mille hommes sortirent de la ville accompagnés de sept ou huit cavaliers, et ne doutant pas que, grâce à ce renfort, l'ennemi ne prit la fuite à leur aspect. A moins d'une lieue de la ville, ils rencontrèrent toute l'armée ennemie qui s'avancait avec des torches allumées. Les deux armées firent halte pendant la nuit à une petite distance l'une de l'autre; et, dès que la clarté du jour leur permit de s'apercevoir, l'ennemi, bien loin de se montrer intimidé, se précipita comme un torrent sur les Barolongs, qui prirent la fuite. La troupe de Sebonello, plus courageuse, résista quelques minutes, pendant lesquelles il vit tomber dix-sept de ses hommes, et dans ce nombre ses trois frères. Les cavaliers, voyant que les simples apparences n'imposaient point aux ennemis, et qu'on était menacé d'un carnage affreux, tirèrent au milieu d'eux quelques coups de fusil qui les arrêtèrent. Mais bientôt, voyant une troupe de Barolongs qui faisaient main-basse sur leur bétail, ils les entourèrent, et les auraient massacrés jusqu'au dernier s'ils n'avaient été dispersés une seconde fois par les cavaliers. Les Barolongs se rallièrent, non pour combattre, mais pour s'emparer du bétail avec lequel ils s'enfuirent. Les Griquois parvinrent à réunir la plus grande partie de ce bétail, et, y joignant quelques femmes qui étaient tombées également entre les mains des Barolongs, ils ramenerent le tout aux ennemis qui restèrent muets de surprise et d'admiration à la vue d'une si belle conduite de la part de leurs vainqueurs. Toutefois, les Griquois n'oublièrent pas de leur envoyer, par l'intermédiaire de ces femmes, un message fait

pour les effrayer et pour les décider à opérer leur retraite au plus vite.

Pendant ce temps, Bérend, son frère Nicolas, les conducteurs de wagons et moi, nous attendions, dans l'anxiété la plus vive, à quelque distance de la ville, le résultat de la bataille. Nous pûmes voir un triste échantillon du paganisme dans la personne des hommes qui étaient restés pour garder la ville. Lorsqu'ils eurent lieu de craindre une défaite, ils s'enfuirent de leur côté avec leurs armes, laissant les femmes se sauver comme elles le pourraient avec des fardeaux énormes et leurs petits enfants sur le dos. Quand nous vîmes que l'on évacuait la ville, nous renvoyâmes aussi nos wagons ; je restai seul avec Nicolas pour attendre l'issue du combat et savoir ce qu'étaient devenus nos hommes, dont le sort nous inquiétait au dernier point. Dès que nous fûmes assurés qu'ils étaient sauvés et que l'ennemi avait fui, je courus à cheval pour apprendre à la multitude terrifiée que le danger était passé. C'était un triste spectacle de voir, tout le long du chemin par lequel ils avaient fui, jetés pêle-mêle des ustensiles, des manteaux, des vivres, et un grand nombre de petits enfants abandonnés par leurs mères effrayées, qui s'imaginaient que tout était perdu. Elles refusèrent de me croire quand je leur assurai que l'ennemi avait pris la fuite ; elles ne répondirent à mes instances qu'en courant plus vite, et il me fallut presque employer la force pour obtenir qu'elles revinssent sur leurs pas et qu'elles ne laissassent pas leurs nourrissons mourir de froid ou servir de proie aux hyènes. Il est vrai qu'ensuite ces pauvres créatures me remercièrent avec des larmes de reconnaissance de la violence que je leur avais faite pour les obliger à sauver leurs enfants.

Peu à peu les habitants de la ville se réunirent autour de nos wagons auprès de la rivière ; au milieu de la joie générale d'avoir échappé au danger, il y avait aussi des cœurs brisés par la douleur ; rien ne saurait être plus déchirant que l'arrivée de Sebonello, surtout lorsqu'il s'écria : « De tous mes amis je reste seul ! » Le soir, nous tinmes une réunion dans laquelle nous passâmes en revue les miséricordes dont nous avons été l'objet, et nous rendîmes à Dieu de ferventes actions de grâces pour ses délivrances. Tauane, Gontse, Sebonello, ainsi que d'autres chefs, s'approchèrent de Bérend et le remercièrent de la manière la

d'hommes que la chambre en pouvait tenir, et lui annonça la fatale nouvelle que les Mantatis approchaient. Les cris d'alarmes retentissaient dans toute la ville. Après s'être procuré de la lumière, madame Moffat s'assit au milieu de cette bruyante assemblée, écouta tout ce qu'ils avaient à dire, et, sur leur demande, écrivit à M. Hamilton. Ce dernier arriva vers huit heures du matin, au moment où l'on se préparait à fuir. Les guerriers se rassemblaient en corps d'armée, et des milliers de personnes étaient occupées à emballer ou à mettre en sûreté ce qu'elles possédaient. On voyait se succéder, d'heure en heure, les messagers qui apportaient des nouvelles alarmantes, jusqu'à ce qu'enfin, vers midi, on fut assuré que l'ennemi tant redouté s'était dirigé du côté des Barolongs, au lieu de marcher sur le Kuruman. Cette nouvelle, qui dissipa les inquiétudes de la population et ramena la joie dans tous les cœurs, fut, pour madame Moffat, un coup terrible : son esprit fut aussitôt traversé par cette pensée, qu'à moins d'une intervention divine, il serait impossible que j'échappasse à la mort; car elle savait que je devais être alors près de revenir. Dès qu'elle eut exprimé ses craintes, tous comprirent le danger et lui témoignèrent leur sympathie; mais personne ne voulut consentir à aller à ma recherche. L'idée que j'aurais pu tomber entre les mains de ces féroces sauvages était horrible. Ma pauvre femme passa ainsi trois semaines dans une angoisse qui peut mieux s'imaginer que se décrire; ses recours continuels au trône de la grâce purent seuls lui donner la force de la supporter. Pendant ce temps, on ne manquait pas de lui apporter continuellement la nouvelle de ma perte : l'un avait vu une pièce de mon wagon, un autre avait trouvé un débris de ma selle; d'autres avaient ramassé des morceaux de mon linge taché de sang. Elle parvint enfin à persuader à quelques hommes d'aller s'assurer des faits, et ils étaient partis le matin même du jour de mon arrivée. Les détails qui précèdent auront fait comprendre à quel point ces craintes étaient fondées, et quelles actions de grâces nous avions à rendre à Dieu.

## CHAPITRE XXV.

Etat des esprits. — Guerre civile. — Présomption de Mothibi. — Conférence avec ee chef. — Attaque des maraudeurs. — Abandon de la station. — Agitation générale. — Mort du jeune prince Péclu. — Epidémie. — Superstition barbare. — Nouvelles attaques. — Maladie de M. Hughes. — Perspective décourageante. — Conduite déloyale. — Chef dévoré par un lion. — Nouvelles alarmes. — Description du fléau des sauterelles. — Les veaux volés. — Conversion remarquable.

Après mon retour, M. Hamilton continua ses travaux à la nouvelle station, aidé par M. Hughes, qui était arrivé récemment de Griqua-Town; quant à moi, je restai à l'ancienne station, pour continuer à célébrer le service divin chez les Béchuanas. L'attaque des Griquois rebelles contre les Batlaros fut, pour ces derniers, le prélude d'une longue série d'épreuves qui furent sur le point d'amener la ruine de la mission. L'esprit public était dans un état de fermentation continuelle, et la méfiance régnait entre les diverses tribus. La fréquentation du service divin était on ne peut plus irrégulière; Mothibi expliquait cela en disant que lorsqu'ils étaient attaqués par un ennemi venant de l'intérieur, et qui n'avait ni chevaux ni fusils, il leur restait quelque chance d'échapper au sort qui les menaçait; mais que, lorsqu'ils étaient attaqués par les Griquois et les Corannas, qui possédaient ces moyens de destruction par suite de leurs relations avec les blancs, les cœurs des Béchuanas ne pouvaient penser à rien, sinon aux calamités qui les attendaient.

Jusqu'ici, grâce à la bonté de Dieu, nous n'avions été témoins des tristes effets de la guerre qu'à une grande distance de la station, et nous espérions que cette dispensation providentielle, par laquelle les indigènes avaient été préservés, exercerait sur leurs esprits une influence salutaire. Mais les voies de la Providence sont insondables, et notre espoir fut bientôt renversé par une guerre civile, qui nous obligea d'abandonner la station pour chercher un asile à Griqua-Town. Les Batlapis prétendaient vouloir prêter main-forte aux Batlaros contre les brigands qui avaient leur rendez-vous dans les montagnes Longues, à l'occident; mais au lieu de tenir leur promesse à cet égard, ils s'emparèrent du détail de leurs alliés. Cet acte de trahison excita l'indignation des Batlaros — ils usèrent de représailles, et il y eut du sang répandu. On tint une assemblée publique à laquelle furent invités les chefs Batlaros, et dans laquelle on s'efforça d'amener les deux partis à un arrangement. Je fus de part et d'autre sollicité de prendre la parole dans cette réunion. Je me bornai à une courte allocution sur les avantages de la paix et sur les suites funestes qu'aurait inévitablement une guerre civile, alors surtout qu'un lion vorace, plus fort que l'une et l'autre tribu, se tenait aux aguets dans les montagnes, prêt à fondre sur eux au moment favorable. Malheureusement Mothulu n'eut pas la sagesse et le courage d'ordonner à son peuple de rendre le butin mal acquis, tout en convenant, ainsi que ses amis, qu'ils s'étaient placés eux-mêmes dans la fâcheuse position où ils se trouvaient.

Les Batlaros s'en retournèrent pleins d'irritation, et dans leurs chants ils tournèrent en dérision la conduite de Mothulu; sur quoi celui-ci résolut d'assembler encore une fois ses guerriers pour tirer une vengeance éclatante de ces démonstrations puérides. Quand il me fit part de son intention, je fis tous mes efforts, ainsi que les frères Hughes et Hamilton, pour le dissuader de son entreprise. Je le sommai au nom de son peuple, de leurs femmes et de leurs enfants, de renoncer à un projet qui ne pourrait manquer d'avoir les suites les plus funestes, et qui aboutirait à la suspension de nos travaux parmi eux, ainsi qu'à la dispersion et à la ruine de la tribu. Nous rappelâmes à tous ceux qui étaient présents que nos conseils comme serviteurs de Christ avaient toujours eu pour résultat de leur procurer les avantages de la paix; et nous terminâmes en les engageant à fuir Griqua-Town plutôt que d'en-

treprendre une guerre civile. Mothibi répondit d'un ton méprisant que les Griquois, qui avaient reçu les enseignements de l'Évangile, étaient bien engagés dans la guerre ; que les chefs des brigands qui les menaçaient étaient des Griquois ; que les Batlaros étaient ses sujets, et qu'ils méprisaient ses menaces dans l'espoir que les missionnaires le détourneraient de prendre des mesures sévères, mais qu'il était décidé à leur faire sentir qu'il ne dépendait que de lui-même. Après quelques observations amères sur notre conduite, sur ce que nous n'avions pas commencé par régénérer les Griquois, et particulièrement Jacques Cloete et Klass Drayer, les chefs des maraudeurs, qui avaient autrefois fait profession de l'Évangile, il se retira furieux.

Le lendemain matin, il revint avec quelques chefs ; et comme il avait eu le temps de réfléchir sur le conseil que nous lui avions donné, il se montra aussi conciliant que possible, et me pria de l'accompagner auprès des Batlaros pour tâcher de prévenir la bataille. Je m'engageai à le faire à condition qu'il me laisserait d'abord transférer ma famille auprès des frères à la nouvelle station, ce qui prendrait deux ou trois jours. Je lui recommandai aussi d'envoyer chez les Batlaros une simple ambassade et non pas une force armée, car je connaissais trop le caractère des Béchuanas pour croire qu'ils pussent agir de manière à regagner l'affection des Batlaros justement offensés ; et je ne doutais pas que ces derniers, pour seconder leur vengeance, ne demandassent du secours aux hordes cachées dans les montagnes.

Mais l'expédition, avide de butin, partit le lendemain sans attendre Mothibi. Il en résulta le pillage des villes et des villages des Batlaros, qui prirent la fuite à l'approche de leurs ennemis. Je transportai ma famille à la nouvelle station, dont l'habitation provisoire se trouvait prête. Deux jours après je revins à la ville avec M. Hamilton pour chercher quelques objets dont nous avons besoin ; et comme les bruits les plus alarmants couraient dans le pays, Mothibi vint avec quelques-uns de ses gens passer la soirée avec nous dans notre ancienne maison de roseaux ; nous nous assîmes par terre autour du feu, n'ayant ni table, ni chaises. Une conversation animée s'engagea sur les causes des malheurs qui nous menaçaient et sur les meilleurs moyens à employer pour les conjurer. Mothibi affirma de nouveau, du même ton d'irritation, que les chefs des maraudeurs étaient des Griquois, nos amis et

nos serviteurs, avec lesquels nous avions des rapports continuels et dont nous pouvions nous faire obéir; bien plus, il assura que les colons fournissaient à ces Griquos des fusils et des munitions dans le but d'amener l'extermination des Bechuanas. Nous lui expliquâmes dans quels termes nous nous trouvions, aussi bien que les habitants de Griqua-Town, avec les rebelles de la montagne; nous lui fîmes comprendre que nous avions aussi peur que lui-même de ceux qu'il appelait nos amis; et nous signalâmes de nouveau l'indifférence des Bechuanas, ou plutôt leur haine pour l'Évangile de Christ, comme un fait qui nous laissait peu d'espoir d'une nouvelle délivrance après celles dont ils avaient été l'objet d'une manière si inattendue dans les occasions précédentes.

Après avoir célébré notre culte du soir, nous les invitâmes, en cas de danger imminent, à fuir du côté de notre station, qui pourrait devenir pour eux un asile, particulièrement pour les femmes et les enfants. Ils accueillirent cette proposition avec des railleries et des cris de fureur, nous disant d'aller convertir les Griquos, et ils partirent. Nous n'étions pas sans quelque crainte, d'un côté que l'ennemi n'arrivât pendant la nuit, de l'autre que les indigènes irrités ne missent le feu à notre maison de roseaux.

Le lendemain de notre retour à la station, nous entendîmes le bruit de la mousqueterie, et nous comprîmes, à la vue d'une immense colonne de fumée, qu'on avait mis le feu à un grand nombre de villes et de villages. Après quelques heures d'une pénible incertitude, pendant lesquelles nous vîmes passer beaucoup de femmes et d'enfants qui fuyaient, Mochulu lui-même arriva profondément abattu, et nous raconta en soupirant les tristes événements de la journée. Sur son instante prière nous envoyâmes quatre hommes à cheval chargés d'un message pour les chefs de l'expédition ennemie, espérant par ce moyen arrêter la dévastation. À peine partis, ces hommes se virent entourés par trente cavaliers, et l'un d'eux eut son chapeau emporté par un coup de fusil; ils furent obligés en conséquence de battre en retraite précipitamment, laissant morts sur la place plusieurs des Bechuanas qui les accompagnaient.

Notre position devint alors plus critique que jamais; nous avions reconnu que le nombre des ennemis était effrayant, qu'ils avaient massacré de sang froid des centaines de victimes sans défense, et qu'ils avaient commis des barbaries atroces, jusqu'à couper les



maines des femmes pour arracher plus facilement les anneaux qu'elles portaient aux bras. De plus quelques prisonniers échappés de leurs mains nous assuraient que, selon toute probabilité, ils attaqueraient la station dans l'espoir d'y trouver des munitions. Après beaucoup de délibérations et de prières, nous décidâmes que M. Hughes et moi avec nos familles nous partirions le lendemain matin, en emportant nos meubles les plus nécessaires; que M. Hamilton, qui n'avait pas de famille, resterait avec un homme et deux chevaux, jusqu'à ce que nous pussions envoyer à son secours depuis Daniel's-Kuil.

Le dimanche ne fut point pour nous un jour de repos; mais, bien que nous eussions pendu nos harpes aux saules, il nous fut donné de lutter avec Dieu par la prière en faveur de ces pauvres Béchuanas, qui semblaient abandonnés à un esprit de vertige, et que nous voyions dispersés par milliers sur la face du désert, menacés de la mort et souffrant tous les tourments de la faim. Beaucoup de femmes, que la fatigue avait privées de l'usage de leurs jambes et dont quelques-unes étaient près du terme de leur grossesse, avaient cherché un asile dans nos habitations; d'autres avaient succombé de lassitude et d'épuisement. C'était un spectacle déchirant que ces créatures infortunées auxquelles nous ne pouvions porter presque aucun secours.

Au bout de cinq jours, passés dans la tristesse, nous arrivâmes à Griqua-Town; nous y fûmes accueillis de la manière la plus cordiale par M. Sass, qui avait préparé des logements pour nous recevoir. Pendant ce temps M. Hamilton fut rejoint par un détachement que Bérend lui envoya de Daniel's-Kuil, et qui resta auprès de lui une quinzaine de jours. Les alarmes de la population s'étant calmées, M. Hamilton nous envoya dire que tout était tranquille, et que les Béchuanas attendaient impatiemment notre retour. Malgré ce calme temporaire, l'avenir ne paraissait rien moins que rassurant, et comme, dans le cas d'une seconde attaque, nous ne pouvions espérer du secours du côté des Griquois, nous jugeâmes plus prudent de ne pas rapporter à la station les objets que nous avions mis en sûreté. Une commotion générale agitait les tribus de l'intérieur; elles inondaient le pays de sang, et semblaient ne pouvoir subsister qu'en se détruisant les unes les autres. Les redoutables Bavangketsis, invincibles jusqu'à ce moment, avaient été dispersés par des forces combinées,

et Makaba avait perdu la vie avec une foule de ses guerriers. Au sud-est les tribus des Bitaus et des Legoyas poursuivaient le même système de destruction. La mission wesleyenne à Makuase fut dissoute, et les missionnaires forcés de se retirer dans la colonie. De mémoire d'homme on n'avait rien vu qui ressemblât à un pareil bouleversement. Cette guerre universelle s'étendait vers le nord jusqu'aux dernières limites des tribus que nous connaissions. Il devint évident alors que si les Mantatis n'avaient pas été défaits au vieux Lattakou, le pays des Bechuanas, celui des Griquois et le territoire du fleuve Orange auraient vu massacrer tous leurs habitants; ces conquérants sauvages seraient devenus des ennemis redoutables pour la colonie, et probablement l'artillerie les aurait écrasés par milliers, tandis que les débris dispersés des aborigènes seraient morts de faim dans les déserts, ou auraient subi le joug de fer de leurs voisins. Bien des tribus, autrefois puissantes et prospères, aujourd'hui presque éteintes, témoignent de la justesse de ces observations; et c'était pour nous une consolation de penser que, si pénible que fût notre situation, elle aurait pu être encore pire. « Pressés de toutes les manières, nous n'étions pourtant pas réduits à l'extrémité; livrés à la perplexité, nous n'étions pas sans espérance. »

Dans le courant du mois suivant je vins avec ma famille rejoindre M. Hamilton; mais bientôt la disette ou nous étions de céréales et de légumes obligea M. Hughes à faire le voyage de la colonie pour s'en procurer. Les Bechuanas avaient encore une grande quantité de millet du pays, sur la récolte duquel ils fondaient de grandes espérances; mais cette récolte fut gravement compromise par deux violents orages de grêle qui dévastèrent une partie de leurs jardins. Tel était le bruit de la grêle qu'il couvrait celui du tonnerre; les grêlons, dont le volume égalait presque la grosseur de la moitié d'un œuf de poule, dépouillèrent les arbres de leur écorce et tuèrent plusieurs agneaux.

Le 30 mars 1825 nous eûmes la douleur d'apprendre la mort du jeune prince Pechu. Ce coup inattendu jeta comme un nuage sombre sur toute la tribu, et fut cruellement senti par ses parents qui lui étaient passionnément attachés, surtout depuis son voyage au Cap. Nous avions espéré que ses heureuses dispositions, et son jugement plus éclairé que celui de ses compatriotes, pourraient amener un changement salutaire; mais Dieu trouva

bon, dans sa sagesse, de nous enlever cet espoir, pour que nous apprissions à ne pas nous appuyer sur un bras de chair. Il mourut d'une maladie épidémique appelée kuatsi, qui se manifeste sous la forme d'un furoncle, et qui emporte beaucoup de bestiaux ; comme les indigènes, pour rien au monde, ne voudraient consentir à ne pas manger la viande de ceux qui ont succombé, ils sont souvent attaqués de ce fléau. Si la tumeur se trouve voisine d'une partie vitale, comme ce fut le cas pour Péclu, elle est ordinairement mortelle ; elle l'est toujours lorsqu'elle est interne et que la suppuration ne se fait pas à l'extérieur. La viande des chèvres mortes de cette maladie est particulièrement nuisible, et j'ai connu des personnes qui ont été emportées en cinq jours après en avoir mangé. Il se produit sur tout le corps une enflure considérable, accompagnée d'un engourdissement général ; mais les douleurs ne sont pas vives. J'en parle par expérience, ayant eu moi-même une de ces pustules au-dessus du sourcil droit ; ma constitution en fut fortement ébranlée, et ma guérison n'était rien moins que certaine. Des observations longtemps répétées m'ont appris qu'il est utile en cas pareil de faire prendre des médicaments apéritifs, de cautériser la pustule, et de provoquer un écoulement, soit au moyen d'un cataplasme, soit en y appliquant le fer, soit en la faisant sucer ; il est aussi d'une grande importance que le malade ne s'expose pas au froid.

Pour cette maladie, comme pour toutes les autres, lorsqu'un indigène de distinction en meurt, on cherche avidement la cause de cette mort, non dans la nature du mal, mais dans l'influence d'une personne étrangère qui s'est trouvée en inimitié avec la victime, ou qui, de quelque autre manière, a donné lieu de la soupçonner. C'était une croyance généralement répandue parmi les Béchuanas que les hommes étaient faits pour vivre toujours, et que la mort était toujours le résultat d'un accident, ou du défaut de nourriture, ou de la malignité et de la sorcellerie. La mort des pauvres produit peu d'impression, et ne donne pas lieu à de pareils soupçons ; mais plus d'une fois l'on a égorgé de sang-troid les domestiques d'un riche, uniquement parce qu'on les soupçonnait d'être pour quelque chose dans la maladie de leur maître. Un jour que j'allais visiter un chef malade, un des hommes qui le soignaient vint me dire d'un air radieux qu'il ne tarderait pas à guérir, attendu qu'on venait de mettre à mort

deux de ses serviteurs qu'on avait vus repandre de la medecine dans le voisinage de sa demente; et, en même temps qu'il parlait, les gémissements étouffés de leurs veuves et de leurs enfants venaient frapper mes oreilles. Le chef dont je parle est aujourd'hui chrétien.

A la mort de Peclu les soupçons se portèrent sur les parents de sa femme, par suite de quelque mesintelligence qui s'était manifestée lors de son mariage. Ils auraient tous été massacrés sans Mahura, frère du roi, qui avait été chargé d'exécuter la sentence. Plus éclairé que le reste de sa famille, il fit connaître aux parents de Peclu le danger qu'ils couraient, pour leur donner le temps de fuir chez les Barolongs. Mahura et ses guerriers les poursuivirent, mais avec la résolution de les laisser échapper. Comme la jurisprudence des Bechuanas consacrait la loi du talion, des événements de ce genre arrivaient presque journellement dans les premiers temps de la mission; aujourd'hui ils sont devenus très-rares, même à plus de cent lieues au delà des stations missionnaires. C'est ainsi que l'Évangile, indépendamment du salut qu'il apporte aux sauvages, exerce une influence salutaire parmi ceux mêmes qui ne l'ont pas reçu et qui en ignorent encore les principales prescriptions. A mesure que s'étend l'influence de l'Évangile dans ces contrées il ne peut manquer d'y renouveler la jurisprudence pénale, en substituant aux inspirations d'une barbarie sauvage des arrêts dictés par la sagesse et la compassion.

La mort de Peclu fut pour ses parents et ses amis le sujet d'une douleur profonde et amère; ils prirent en haine l'enclos où il avait été enseveli, la maison qu'il avait habitée, les rues et les chemins qu'il avait fréquentés, et tous les objets auxquels s'associait son souvenir. Cette circonstance prépara en quelque sorte la population aux événements qui survinrent; car, bien qu'ils fussent revenus à la ville, le cœur des amis du jeune prince languissait après le moment de la quitter. Au milieu de ce deuil général nous avions la douleur de voir tous nos efforts inutiles pour les engager à mettre à profit ces dispensations. « Allez-vous-en apprendre aux maraudeurs à ne pas nous attaquer, » voilà ce qu'on ne cessait de nous répéter. Nous avions besoin de nous rappeler, pour notre consolation, qu'un grand nombre de voix dans notre patrie montaient constamment vers Dieu en notre faveur.

Nous continuâmes à célébrer notre culte public, et quand les indigènes ne voulaient pas venir à nous, nous allions à eux.

Vers cette époque un autre corps d'armée considérable, parti du fleuve Orange, et muni de chevaux et de fusils, dirigea une attaque contre les tribus situés à l'ouest de notre station, et commit d'horribles cruautés. La population consternée s'enfuit une seconde fois, et à la prière de Mothibi nous dépêchâmes un messenger à Griqua-Town pour demander du secours ; mais il ne fut pas au pouvoir de Waterboer de nous en accorder, quelle que fût sa bonne volonté. Comme nous avions beaucoup souffert lors de la dernière fuite, soit dans nos biens, soit dans notre santé, et comme nous n'avions plus confiance à la vieille histoire inventée par les indigènes, qui nous affirmaient toujours que les ennemis nous attaqueraient, nous résolûmes de rester à notre poste. Nous fûmes encouragés dans ce projet par l'arrivée de M. Hughes, accompagné d'un maçon nommé Millen et de quelques Hottentots de Bethelsdorp. Nous barricadâmes les parois de roseaux de la maison de M. Hamilton avec des caisses et des sacs, afin qu'en cas d'attaque nous fussions garantis jusqu'à un certain point des coups de fusil ; mais au bout de quelques jours d'alarme nous vîmes l'ennemi s'éloigner, content d'emporter un riche butin en bestiaux. Les indigènes s'étaient rassemblés autour de nos habitations provisoires ; mais comme les incursions dévastatrices qui partaient du fleuve Orange et des montagnes Longues ne paraissaient pas être à leur terme, ils finirent par se décider à abandonner la station. Comme les Bushmen leur avaient pris beaucoup de bétail, ils paraissaient pencher pour quitter le Kuruman. L'arrivée de six hommes avec leurs familles, dans de pareilles circonstances, rendit notre situation excessivement critique, dépourvus comme nous l'étions de provisions de bouche, et dans un pays où l'on ne trouvait rien à acheter. Nous avions un chasseur qui passait son temps à poursuivre du gibier, et nous nous emparions avidement de tous les objets, animés ou inanimés, qui pouvaient bien ou mal servir à apaiser la faim. Nous tenions beaucoup à conduire jusqu'au bout le plan que nous avions formé de nous bâtir des habitations, et d'amener au moyen d'un canal l'eau de la rivière, qui était alimentée par l'une des plus belles sources du sud de l'Afrique. C'était là un travail considérable, et qu'il nous fallait poursuivre au milieu des circonstances

les plus décourageantes. Telle était notre crainte d'être attaqués, que nos hommes, bien qu'ils ne travaillassent pas à un quart de lieue des habitations, jugeaient nécessaire de se munir de leurs fusils en cas de surprise. Notre grand canal, qui avait une demi-lieue de long, fut réellement creusé « dans des temps de trouble », et nous en pouvons dire autant de la construction de nos maisons.

La gravure ci-jointe représente la source de la rivière du Kuruman autrement appelée Gasigonyane. Elle sort des cavités d'une colline composée de pierre à chaux grise et blême mêlée d'une grande quantité de cailloux. A en juger d'après l'aspect de ces cavités et l'irrégularité des couches qui les avoisinent, on est porté à croire qu'elles sont le résultat des convulsions intérieures du globe. L'eau, tout en étant pure et saine, est légèrement calcaire. L'origine de cette eau doit se trouver à une très-grande distance; car toutes les pluies qui tombent dans le courant d'une année, à plus de treize lieues à la ronde, ne pourraient pas fournir un pareil volume d'eau pendant la durée d'un mois. D'ailleurs la source charrie une grande quantité de sable d'une ténuité extrême, bien qu'on n'en trouve pas une pareille aux environs à la distance de dix lieues. Au reste, toutes les sources situées dans ce bassin calcaire, qui s'étend du fleuve Orange au vieux Lattakou, sont sujettes à tarir, et celle du Kuruman n'est plus aussi abondante qu'autrefois. Aux effets que la chaux contenue dans l'eau a produits sur la racine des végétaux qui se trouvent dans les environs, on reconnaît qu'elle couvrait autrefois une étendue de terrain beaucoup plus grande. Le Kuruman, comme beaucoup de rivières du sud de l'Afrique, est considérable à sa source, mais il se dissipe dans son lit par l'effet de l'absorption et de l'évaporation à trois lieues environ de cette source. Les rivières de Mailuatin, Mashana et Molapo se jettent dans le Kuruman, qui était autrefois une grande rivière ayant son embouchure dans le fleuve Orange, un peu au-dessous de la cascade.

A cette époque nous fûmes visités par de grandes épreuves domestiques. J'eus le chagrin de perdre un petit garçon cinq jours après sa naissance, et sa dépouille mortelle fut la première déposée dans la cimetière de la nouvelle station. M. Hughes, ayant pris froid, fut attaqué d'une maladie qui le mit aux portes du tombeau. Il se remit pourtant alors que nous avions perdu tout

espoir; mais sa constitution en conserva un tel ébranlement qu'il ne recouvra entièrement ses forces que lorsque la santé de M<sup>me</sup> Hughes l'obligea de faire un voyage à la côte; il passa ensuite en 1827 à la mission Griquoise, où il a travaillé depuis avec succès.

Il me serait difficile de raconter toutes les vicissitudes que nous eûmes à éprouver pendant l'enfance de cette nouvelle station. Plusieurs de nos aides nouvellement arrivés, qui n'étaient pas sous l'influence de la foi chrétienne, ne se pliaient qu'en murmurant aux privations que nous avions appris à endurer patiemment. Des brigands armés faisaient des incursions sur notre terrain, menaçant de tout détruire. Nous étions forcés de nous livrer journellement à toute espèce de travaux, la plupart très-pénibles, sous un soleil brûlant et dans un climat aride où la pluie n'était tombée qu'une seule fois dans le cours des douze derniers mois. Au milieu de tous ces travaux manuels il fallait encore apprendre la langue des indigènes, ce qui était d'autant plus difficile que cette langue n'était pas écrite. Après avoir préparé à force de travail un alphabet, un catéchisme et une traduction de quelques parties des Ecritures, nous les envoyâmes au Cap en 1825, pour les faire imprimer; mais, comme pour combler la mesure de nos peines, un malentendu les fit expédier en Angleterre, et ce ne fut qu'au bout d'un temps très-long que nous pûmes les faire renvoyer à la station.

La fureur de la guerre et du pillage s'était étendue comme une contagion à toutes les tribus, je dirais presque à toutes les villes de la contrée. Les Batlapis, qui, par suite de la proximité où ils étaient de notre station, avaient moins souffert que toutes les autres tribus, loin de se montrer reconnaissants de cette circonstance, autorisèrent l'un d'entre eux, le frère du roi, à aller attaquer avec un corps de troupe les postes les plus éloignés des Bavangketsis. Ils s'avancèrent jusqu'au pays des Barolongs, où ils trouvèrent le chef Gontse qui les accueillit et les hébergea généreusement, étant parent de la famille royale des Batlapis. Gontse, qui était un homme d'un caractère doux et d'un jugement sain, les engagea à renoncer à une entreprise téméraire qui ne pouvait avoir pour résultat que leur ruine. Le chef persuadé par ces raisons résolut de revenir sur ses pas; mais ayant attendu le moment où le bétail de ceux qui les avaient reçus avec tant d'hospitalité

se trouvait hors de la ville, il eut la lâcheté de s'en emparer; et comme ses gens avaient deux ou trois fusils, ils mirent facilement en fuite ceux qui étaient chargés de le garder. Ils revinrent dans le voisinage de la station tout glorieux de ce honteux succès. Nous nous bornâmes à dire que nos cœurs étaient tristes. Le chef de cette bande de brigands engagea son frère Mothibi à convoquer une assemblée publique pour mieux nous braver. On envoya auprès de nous des espions chargés de recueillir nos paroles au sujet de ce qui avait eu lieu; mais ils n'apprirent rien autre chose sinon que nous étions tristes. Cela déplut au chef, et il dit à l'assemblée que les missionnaires étaient les seuls hommes au monde qui ne volassent pas du bétail; après quoi il déclara que, bien loin de se laisser intimider par eux, il leur montrerait, aussi bien qu'aux tribus environnantes que si son nom avait été jusque-là *molala* (pauvre), il serait désormais un lion. Après avoir ainsi parlé il partit avec un de ses gens pour chasser. Une après-midi, apercevant dans l'éloignement une girafe, il prit sa lance, monta à cheval et donna l'ordre à son domestique de le suivre sur un autre cheval avec son fusil. La monture du maître étant la plus rapide, et la nuit étant venue, il disparut dans les mouvements du terrain, et le domestique revint seul au rendez-vous. Le lendemain, assisté de quelques compagnons, il se mit à suivre les traces de son maître qu'ils reconnurent bientôt s'être égaré. Après deux jours de marche, ces traces les conduisirent à un endroit qui avait été occupé par des lions. Derrière un buisson où il paraissait que le chef s'était couché pour passer la seconde nuit, ils trouvèrent le cheval, tué par les lions, mais à peine touché, tandis que l'homme avait été dévoré intégralement, avec ses habits, ses souliers, sa selle et sa bride: il ne restait de lui que le crâne. Circonstance remarquable, ce chef, voyant que son domestique restait en arrière, revint sur ses pas pour lui remettre sa boîte d'amadou qu'il craignait de perdre en la portant sur lui. S'il l'eût conservée, il aurait pu faire un feu qui l'aurait protégé contre les lions, et qui l'aurait fait plus promptement découvrir. La mort de cet homme, ainsi dévoré par ce même animal qu'il avait voulu prendre pour sa devise, était un événement trop frappant pour ne pas faire quelque impression sur les Batlapis, auxquels nous avons souvent parlé d'une providence divine; mais ils gardèrent le silence, et s'éf-



forcèrent de s'étourdir en chassant de leur souvenir ce qui venait de se passer.

Une grande agitation régnait toujours dans toute la contrée. De nombreuses expéditions guerrières parties du sud fatiguaient incessamment les indigènes et les contraignaient à mener une vie errante. Quelques-uns de nos aides Hottentots nous abandonnèrent au milieu de nos travaux, effrayés par les bruits alarmants qui parvenaient jusqu'à nous ; nous eûmes même la douleur de nous voir abandonnés par un homme qui avait paru embrasser de cœur la foi chrétienne. Dans cet abandon nous eûmes lieu d'observer l'accomplissement de cette précieuse promesse : « ta force durera autant que tes jours. » Nous trouvâmes un secours inattendu chez quelques Béchuanas pauvres qui avaient appris le maniement des wagons et d'autres choses utiles.

Après plusieurs années de sécheresse, nous avons été visités, au commencement de l'année 1826, par des pluies abondantes, et la terre s'était rapidement couverte de verdure ; mais nos espérances furent bientôt anéanties par des armées de sauterelles qui infestaient toute l'étendue de la contrée et dévoraient toute espèce de végétation. Elles n'avaient paru dans le pays que depuis vingt ans, mais depuis lors elles ne l'ont jamais entièrement quitté. On les voyait passer comme un immense nuage qui montait depuis la terre jusqu'à une grande hauteur ; elles produisaient avec leurs ailes un bruit considérable. Elles vont toujours à peu près dans la direction du vent ; celles qui sont devant descendent pour dévorer tout ce qui se trouve à leur portée, et elles passent à l'arrière-garde à mesure que le nuage avance. « Elles n'ont point de roi et toutefois elles vont toutes par bandes » (Prov. XXX, 27). Le soir elles jonchent la terre en masses confuses pour passer la nuit ; entassées les unes sur les autres à la profondeur de plusieurs pouces, elles courbent les arbrisseaux sous le poids de leur multitude. Le matin, quand le soleil commence à réchauffer l'atmosphère, elles prennent leur vol, laissant une vaste étendue de terrain sans une trace de verdure ; elles vont jusqu'à déponiller les arbrisseaux de leur écorce. Toutes les fois qu'elles font halte pour la nuit ou qu'elles descendent sur la terre pendant le jour, elles sont dévorées en grand nombre par les serpents, les lézards et les grenouilles, ainsi que par toute espèce de gibier ; lorsqu'elles traversent les airs elles deviennent

la proie des milans, des vautours, des corneilles et surtout d'un oiseau particulier que les indigènes appellent oiseau à sauterelles. Quand un essaim s'abat sur des jardins ou sur des champs, toute la récolte de la saison est perdue. J'ai vu dévorer un champ de maïs dans l'espace de deux heures. Elles mangent non-seulement le tabac et tous les végétaux, mais encore le linge et la flanelle. Les indigènes profitent de toutes les occasions pour en prendre, ce qu'il est facile de faire pendant la nuit. Quand le nuage vivant s'abat sur un point peu éloigné d'une ville, les habitants en sortent munis de sacs, et en se faisant suivre de bœufs pour les porter lorsqu'ils seront remplis; le lendemain matin on voit ces bœufs revenir chargés de millions de sauterelles. Il arrive souvent qu'en faisant cette récolte les indigènes sont mordus par des serpents. On prépare les sauterelles en les faisant bouillir légèrement dans une grande marmite avec une petite quantité d'eau; après qu'on les a fait sécher au soleil sur des nattes, on les vanne à peu près comme le blé pour faire tomber les pattes et les ailes, et quand elles sont dans un état de sécheresse parfaite, on les met en provision dans des sacs, ou simplement en tas sur le plancher. Les indigènes les mangent sans autre préparation, assaisonnées d'un peu de sel quand ils peuvent s'en procurer; ou bien ils les pilent dans un mortier de bois, et après les avoir réduites en quelque sorte en farine, ils en forment, au moyen d'un peu d'eau, une espèce de pâte qui se mange froide.

Quand les sauterelles sont abondantes, les indigènes engraisent prodigieusement, aussi en sont-ils très-friands. A tout prendre, ce n'est pas une mauvaise nourriture, et quand une fois on a surmonté la première répugnance, dans une occasion où l'on était pressé par la faim, on en fait volontiers son repas habituel. Quand elles sont bien nourries, elles valent presque des crevettes. Il y en a une espèce qui n'est pas mangeable — on les reconnaît à leurs ailes rougeâtres; elles sont plus grandes que celles dont nous venons de parler et font plus de ravages, quoique moins nombreuses. Quelque redoutables que soient les exploits de ces escadrons ailés, ce n'est rien encore auprès des dégâts que font les sauterelles dans leur état primitif, lorsqu'elles ne peuvent pas encore voler; on les appelle dans cet état *boyanes*; à chaque nouvelle phase de leur développement elles reçoivent un nouveau nom, et lorsque ce développement est parfait, on les nomme *letsies*.

Elles ne sortent du sable où sont déposés leurs œufs que lorsqu'il est tombé de la pluie, qui fait pousser de l'herbe pour la nouvelle génération. Dans leur marche, que rien ne peut détourner, elles semblent un ruisseau rouge foncé qui a souvent une demi-lieue de largeur, et par suite de leur sautellement continuel la poussière semble animée. Un torrent large et rapide pourrait seul les arrêter, et cela seulement en les noyant; car, si l'une d'elles parvient sur la rive opposée, elle conservera sa direction primitive. Un petit ruisseau n'y peut rien, car elles nagent parfaitement. Une ligne de feu ne les arrête pas: elles sautent au milieu des flammes jusqu'à ce qu'elles soient éteintes, et les suivantes passent sur les cadavres des victimes. Les murailles et les maisons ne sont pas un obstacle pour elles, elles grimpent jusque par-dessus les cheminées, toujours poussées en avant par un instinct invincible. Toutes les puissances de la terre, depuis le roi des animaux jusqu'à une armée rangée en ordre de bataille, ne sont rien auprès de ces faibles insectes. Sur toute l'étendue du chemin qu'ils ont suivi on n'aperçoit pas une feuille, pas une apparence de verdure. Les habitants d'un village pâlisent d'effroi quand ils apprennent que les sauterelles marchent en droite ligne vers leurs jardins. Quand la contrée est peu étendue et bornée par la mer, le fléau est bientôt passé, les vents emportent le nuage sur la plaine liquide où il s'abat pour ne plus se relever. C'est ainsi qu'on ne voit presque jamais revenir les armées immenses qui passent au sud et à l'orient; mais le nord verse continuellement de nouvelles recrues. Tous les efforts humains pour diminuer ces multitudes seraient aussi infructueux que si l'on voulait avec une pompe épuiser l'océan.

Néanmoins nous ne pûmes qu'être reconnaissants de cette visitation dans les circonstances où nous nous trouvions; car les indigènes ayant perdu la plus grande partie de leur bétail, et leurs jardins étant presque tous détruits, des centaines de familles seraient mortes de faim sans les sauterelles. Il n'était pas étonnant que cette population affamée se jetât sur les provisions si insuffisantes que nous nous procurions à grand'peine et de fort loin. Si nous avions le malheur de perdre de vue un moment nos bœufs ou nos vœux, on les dérobaient immédiatement. Un jour deux hommes descendus des montagnes se jetèrent sur celui qui avait la garde de notre bétail, le tuèrent et prirent la fuite avec

un bœuf. Quelque temps après tous nos veaux disparurent à la fois; deux de nos hommes se mirent à leur recherche, et ils trouvèrent cachés dans les ruines d'une ancienne ville ceux des veaux qui restaient encore. Les traces imprimées sur le sol les conduisirent à un endroit écarté où ils découvrirent les voleurs : c'étaient deux bandits déterminés qui se jetèrent aussitôt sur leurs arcs et leurs flèches empoisonnées, et les attendirent de pied ferme. Il eût été facile à nos hommes de les tuer sur place à coup de fusil, mais ils voulaient à tout prix, s'il était possible, les amener à la station. Après quelques instants d'une lutte dangereuse, l'un des voleurs prit la fuite, et ils réussirent à s'emparer de l'autre qu'ils nous amenèrent. Ils apportèrent aussi une partie de la viande volée, qui, bien que préparée fort grossièrement, fut pour nous un aliment des plus agréables; c'était la première fois que nous goûtions dans le pays de la viande de veau; car ces animaux y sont d'un trop grand prix pour qu'on les abatte; non-seulement ils servent à entretenir la provision de lait que fournit la vache, mais on les dresse pour les employer aux voyages et à l'agriculture.

Notre prisonnier avait un aspect des plus repoussants et semblait avoir été abruti par la faim; il louchait hideusement et paraissait homme à commettre sans remords toute espèce de forfaits. Les réponses qu'il fit à nos interrogatoires ressemblaient au grognement d'une bête féroce affamée. Il n'y avait dans le pays aucune autorité à laquelle nous pussions en appeler, et nous tombâmes d'accord pour lui infliger un léger châtement, pendant lequel un des indigènes serait chargé de lui glisser à l'oreille qu'il ferait bien de se sauver s'il tenait à sa vie. Voyant approcher un jeune homme armé d'un fusil, il s'enfuit; un coup de fusil chargé à poudre, tire sur ses talons, mit le comble à sa terreur; il se précipita dans le marais et gagna le bord opposé, heureux d'en être quitte la vie sauve, ce qu'il n'aurait pu attendre s'il eût eu affaire à ses compatriotes. Il habita pendant quelque temps un village voisin, où il se plaisait à décrire d'un style pittoresque le danger qu'il avait couru, et comment il avait eu le bonheur d'échapper à la balle qui lui était destinée. Il tint par savoir que ce coup de fusil n'avait pour but que de l'effrayer; il réfléchit sur notre conduite, prit des informations, et conclut, puisque nous l'avions épargné, que nous lui avions donné à manger, et que

nous l'avions laissé échapper sans autre châtiment que quelques coups de sangle, que nous devions être des gens d'un fort bon naturel, ce qui le décida à reparaitre à la station. Peu de temps après il fut employé parmi nos ouvriers et embrassa l'Évangile, dont il a fait depuis lors une profession sincère : cet homme est aujourd'hui un modèle d'intelligence, d'industrie et de charité.



## CHAPITRE XXVI.

Voyage chez les Barolongs — Entrevue avec des lions, danger imminent. — Le repas d'un lion. — Arrivée à Chouang. — Centre de vie du missionnaire Rhinocéros. — Chasse nocturne. — Vitesse à la course. — Dépravation des indigènes. — Usage lachate. — Fête en du torgeron. — Une visite de toi. — Retour à la station.

Vers la fin de l'année 1826, l'état de la contrée paraissant plus calme, il fut décidé que je ferais un voyage chez les Barolongs, près de la rivière Molapo, principalement dans le but d'apprendre leur langue, ce qui m'avait été jusqu'alors impossible à cause de tous les travaux manuels que nécessite l'établissement d'une nouvelle station. M. Hamilton, d'un âge déjà trop avancé pour apprendre un idiome nouveau, se chargea avec empressement de tous les travaux pendant mon absence, qui devait durer deux ou trois mois.

Je partis donc avec mon wagon, un guide, un petit garçon pour conduire les bœufs et deux Barolongs qui se rendaient à la même destination. La route que nous devions suivre traversait une contrée sauvage et stérile, qui n'avait pour habitants que quelques Balalas charismes. Le soir du troisième jour nous fîmes halte auprès d'un étang nommé Khokhole, autour de nous régnait le silence le plus profond. Si loin que notre vue pouvait s'étendre, nous n'apercevions aucune lumière, et l'obscurité nous empêchant de voir s'il y avait des traces de pas auprès de l'étang. Nous lais-

sâmes paître et boire en liberté nos bœufs épuisés de fatigue ; mais comme nous ignorions dans quelle société nous pouvions être appelés à passer la nuit, nous eûmes soin d'examiner à la lueur d'une torche les bords de l'étang ; cet examen nous fit découvrir à notre grande terreur un grand nombre de traces de lion. Aussitôt nous réunîmes les bœufs, qui furent attachés au wagon le plus solidement possible ; leur aspect avait déjà quelque chose d'égaré qui semblait indiquer qu'ils avaient pressenti l'approche du danger. Les deux Barolongs avaient avec eux une jeune vache que je leur recommandai d'attacher également ; mais ils répliquèrent avec humeur qu'elle avait trop de bon sens pour quitter le wagon et les bœufs, quand bien même elle sentirait un lion. Après avoir soupé comme à l'ordinaire, nous fîmes la prière et chantâmes le cantique du soir. Il y avait quelques minutes à peine que j'étais rentré dans le wagon pour y passer la nuit, lorsque nous entendîmes tous les bœufs trépigner de frayeur. Un lion venait de saisir la vache tout près d'eux : il la traîna à la distance d'une trentaine de toises, et nous l'entendîmes distinctement briser les os de la génisse qui poussait les mugissements les plus lamentables. Je pris mon fusil, et comme il faisait trop obscur pour qu'on pût apercevoir les objets, je fis feu à diverses reprises dans la direction où j'avais entendu le bruit. Le lion répondit par des rugissements terribles, et s'avança en même temps du côté du wagon, à la grande frayeur des bœufs. Les deux Barolongs prirent des tisons qu'ils lancèrent contre lui afin de me procurer la clarté nécessaire pour le mettre en joue. Mais la vue de la flamme doubla la fureur de l'animal, qui s'élança aussitôt sur eux ; à peine eus-je le temps de changer la direction de mon fusil et de tirer entre eux et le lion. Par une direction providentielle la balle vint frapper le sol précisément au-dessous de sa tête, et cette circonstance le fit rétrograder, rugissant toujours d'une manière effrayante. Nous fûmes tous d'accord que le meilleur parti à prendre était de le laisser tranquille s'il ne nous inquiétait plus.

Comme nous n'avions qu'une très-petite provision de bois pour entretenir le feu, nous nous écartâmes un peu de l'étang dans deux directions différentes pour en chercher parmi les buissons. Je n'étais pas encore loin lorsque j'aperçus entre moi et l'horizon quatre animaux dont l'attention paraissait avoir été éveillée par le bruit que j'avais fait en brisant des branches sèches. En y re-

— d'autant de plus près je reconnus que ces nouveaux visiteurs n'étaient autres que des lions ; aussitôt je battis en retraite en me traînant sur les nains et sur les poids jusqu'à l'étang, pour informer notre guide du danger que nous courions. Je le trouvai non moins effrayé que moi et regardant fixement dans une direction opposée. Là se trouvaient en effet deux autres lions avec un lionceau qui nous devotaient du regard, paraissant attendre nos démarches pour décider les leurs en conséquence. Par une illusion d'optique que j'ai toujours observée dans l'obscurité, ils semblaient avoir le double de leur taille réelle. Nous nous empressâmes de nous retrancher dans le wagon, et nous entretenîmes de notre mieux notre feu, tandis qu'à quelques pas de nous, nous entendions le premier lion de luter et devorer sa proie. Lorsqu'un des autres animaux affamés qui rôdaient aux alentours faisait mine d'approcher, il le poursuivait pendant quelques instants avec des hurlements horribles qui faisaient trembler nos pauvres bœufs et qui n'avaient rien de très-rassurant pour nous-mêmes. Nous n'avions que trop lieu de craindre que sur eux lions il ne s'en trouvât un qui s'élançât sur nous, sans se laisser arrêter par notre misérable feu. Les deux Baroloügs enviaient à l'animal son succulent repas, et de temps en temps ils laissaient échapper un soupir de regret à la pensée de la perte de leur vache et de tout le lait qu'elle leur aurait fourni. Un peu avant l'aurore, ayant avalé le corps tout entier, le lion se retira, ne laissant derrière lui que quelques débris d'ossements.

Quand le jour fut venu, nous examinâmes la place, et nous reconnûmes, aux traces du lion, qu'il était de la plus grande taille, et qu'il avait seul devoré la genisse. Les traces des autres lions n'approchaient pas à plus de trente toises de cet endroit, deux chacals seulement étaient venus lécher les débris. Bien qu'on m'eût souvent parlé de l'énorme quantité de nourriture qu'un lion affamé peut absorber, il ne fallait rien moins qu'une démonstration paternelle pour me convaincre qu'un seul individu était capable de devorer toute la chair d'une genisse, sans compter un grand nombre des os, car il restait à peine une côte ou deux, et même plusieurs des os à moelle avaient été brisés comme avec un marteau.

Avant aperçu un petit village situé sur une hauteur voisine, nous nous crûmes très-peronis, quoique ce fut le dimanche, d'at-



teler nos bœufs et de quitter un endroit hanté par quelque chose de pire que les esprits. Quand nous racontâmes notre histoire aux indigènes, ils ne témoignèrent aucune surprise, et se bornèrent à regretter que le lion eût fait un pareil festin, tandis qu'eux mouraient de faim. C'étaient, dans toute la force du terme, de pauvres gens, comme l'indique leur nom de Balala ; n'ayant encore jamais vu ni entendu de missionnaire, ils offraient un triste exemple de l'ignorance et de la dépravation humaines. Je m'entretins longtemps avec eux pour tâcher de les convaincre que nous sommes appelés à quelque chose de mieux que de manger et de boire ; mais tout ce que je pus leur dire resta pour eux inintelligible, et ne fit que les amuser : ils exprimèrent leur étonnement qu'un *k̄hosi* (roi), comme ils m'appelaient, pût dire de pareilles absurdités.

Après avoir quitté ce village, nous voyageâmes pendant deux jours à travers un pays plat, dans la direction du nord-est ; nous passâmes plusieurs lits de rivière desséchés, où l'on aurait dit qu'il n'avait pas coulé d'eau depuis mille ans, et nous nous arrêtâmes à Choang, village de Bogachu, jeune chef barolong très-intelligent, dont j'avais déjà eu l'occasion de faire la connaissance. J'y passai plusieurs semaines, ainsi qu'à Sétabeng, village situé sept lieues plus loin, où résidaient un grand nombre de Barolongs et de Batlaros ; le but de mon séjour était d'étudier la langue. Ce séjour, du reste, n'avait rien que de fort peu agréable, obligé que j'étais de mener une vie demi-sauvage, entouré d'amas incroyables d'ordures de toute espèce. Sétabeng n'était pas une ville proprement dite ; ce n'était qu'un séjour provisoire dans lequel les Batlapis avaient cherché un asile contre les attaques des maraudeurs. Cette circonstance ajoutait encore aux habitudes de saleté qui sont toujours le résultat de la vie nomade. Comme mon but était de passer le plus de temps possible dans la société des indigènes, je me trouvais nécessairement exposé, lorsque j'étais assis avec eux dans leurs enclos, à des myriades de visiteurs de l'espèce la plus incommode, qui ne me laissaient de repos ni nuit ni jour. Les indigènes me témoignaient beaucoup de bienveillance ; mais je les faisais constamment rire à mes dépens par mes fautes de langage. Jamais il n'arrivait à l'un d'eux de corriger mes bévues sans m'avoir premièrement imité d'une manière qui faisait eclater de rire toute

la compagnie. Ils paraissent du reste enchantés de ma présence, surtout quand ils manquent de viande et qu'il m'arrive de leur tuer un rhinocéros ou quelque autre pièce de gibier : c'était un heureux événement qu'ils célébraient par une nuit de veille et de fête, comme s'ils avaient eu un baril d'eau-de-vie à consommer entre eux.

Bogachin, que je pourrais appeler mon hôte, me fournit sur chaque jour un peu de lait pour mon thé. C'était un homme d'un caractère intéressant ; bien qu'il ne fut pas grand, il avait quelque chose de très-distingué dans sa personne et dans ses manières. Comme les indigènes n'avaient point de jardin, les femmes avaient très-peu à faire, et elles venaient chaque jour passer quelques heures autour de mon wagon, à m'écouter de leur babill. Je saisisais avidement toutes les occasions de recueillir quelque instruction parmi les habitants des villages environnants ; mais tout ce que je pouvais dire semblait de la semence jetée le long du chemin ou sur les cailloux. On me demandait souvent si je ne plaisantais pas et si je croyais réellement qu'il existât un être comme celui dont je parlais. Rien de plus triste que de les entendre tourner en dérision la doctrine de la croix, et plaisanter sur l'immortalité.

Cependant, comme je leur disais que j'avais besoin, pour être heureux, de leur parler de leurs âmes et d'un autre monde, on se réunissait le dimanche pour me faire plaisir. Un jour que je prêchais sur le jugement à venir, plusieurs de mes auditeurs témoignèrent une grande inquiétude à l'idée qu'ils devaient perdre tout leur bétail et aussi leurs objets de parure. Il ne leur arrive jamais d'arrêter un instant leur pensée sur la mort, qui n'est autre chose, selon eux, que l'aveuissement. Leur félicité suprême consiste à posséder de la viande en abondance. Un jour que je demandais à un homme qui paraissait plus sérieux que ses compagnons, quel spectacle il désirerait le plus ardemment de contempler, il répondit aussitôt : « Un grand feu garni de marmites pleines de viande, » et il ajouta : « quel triste spectacle qu'un feu sans une marmite ! »

La position où je me trouvais n'était rien moins que favorable à l'étude, entouré comme je l'étais d'une foule bruyante et d'une perpétuelle succession de mendians. Il m'était extrêmement difficile d'écrire au milieu de la multitude de moroses qui se pres-

saient dans mon encrier ou qui s'amassaient autour de la pointe de ma plume ; elles la poursuivaient jusque sur le papier, et buvaient l'encre à mesure qu'elle coulait. La nuit ne m'apportait point de répit : dès que j'allumais ma chandelle, des insectes innombrables bourdonnaient à l'entour et ne tardaient pas à l'éteindre. Quand il m'arrivait de chasser, pour subvenir à mes besoins et à ceux de mes gens, j'étais toujours suivi par une troupe d'indigènes ; dès que j'avais tué un rhinocéros, on faisait un grand feu pour faire rôtir la bête, et tous taillaient et déchiraient à qui mieux mieux cet énorme gibier, qui était bientôt parfaitement disséqué. Ces opérations étaient accompagnées des démonstrations de joie les plus extravagantes ; à entendre un pareil tumulte, on eût dit que le feu était à la ville. Un jour que j'avais abattu un rhinocéros, les indigènes se précipitèrent dessus comme à l'ordinaire, en poussant des cris de joie. J'eus beau leur crier qu'il n'était pas mort, douze lances se plongèrent à la fois dans les flanes de l'animal furieux qui bondit aussitôt sur ses pieds, et, labourant le sol de ses cornes, les fit fuir de tous côtés saisis de terreur. Ces animaux sont très-communs dans cette partie de l'Afrique ; ils ne vivent pas en troupe, et il est rare qu'on en rencontre plus de quatre ou cinq à la fois. L'homme est le seul ennemi qu'ils redoutent ; et ils cessent de le craindre lorsqu'ils sont blessés et poursuivis. Ils font fuir le lion comme un chat ; la plus grande espèce, qu'on appelle Mohohu, tue jusqu'à l'éléphant, en lui crevant les flanes avec sa corne. Il y en a quatre espèces différentes qu'on m'a souvent désignées en me les montrant toutes à la fois : le mohohu, le kheitlua, et le borila ou kengyane ; j'ai oublié le nom de la quatrième. Cette troisième espèce, bien qu'elle soit la plus petite et que ses cornes soient les plus courtes, est la plus redoutable, et est la dernière à quitter les régions habitées.

Un jour que je n'avais rien à manger, désirant éviter une journée de fatigue à la recherche du gibier, je me rendis, vers le soir, accompagné de deux hommes, au bord de l'étang où l'on venait puiser de l'eau pour les besoins de la ville. Nous convînmes de nous blottir dans un enfoncement de terrain près de la source, et de tirer sur le premier animal qui se trouverait à notre portée. Il faisait demi-clair de lune et la nuit était froide, bien qu'il eût fait chaud pendant le jour. Nous attendîmes avec anxiété

pendant deux heures. A la fin, nous entendîmes taper l'eau bruyamment à une petite distance de notre cachette. « Qu'est-ce que cela ? » demandai-je à Bogachou. « Burimala (silence), » me dit-il ; « ce sont des lions ; ils nous entendent. » Je ne me le fis pas dire deux fois ; et nous fûmes bien heureux qu'après avoir bu ils ne prissent pas leur course de notre côté. Nous eûmes ensuite la visite de deux buffles, dont l'un et et d'une taille énorme. Mosi, mon conducteur de wagon, qui tenait comme moi un fusil, les voyant marcher droit de notre côté, me demanda de tirer. Je refusai, car je ne crains rien tant qu'un buffle blessé. Alors il tira lui-même ; et l'animal, quoique grièvement l'esse, resta immobile comme une statue, ainsi que son compagnon, pendant plus d'une heure, à cent pas de nous, attendant, pour nous attaquer, de nous voir faire un mouvement. Nous étions durant tout ce temps dans la position la plus critique, osant à peine chuchoter, et quand enfin nos ennemis se retirèrent, nos membres étaient tellement roidis par le froid, que nous n'aurions pas même pu fuir s'ils nous avaient attaqués. Nous nous mîmes alors à prendre de l'exercice jusqu'à ce que la circulation de notre sang fut rétablie. Nous vîmes venir ensuite deux girafes ; l'une d'elles fut blessée et nous échappa néanmoins. Après quoi vint une troupe de quaggas ; mais l'étalon en chef, dirigé par son instinct, commença par reconnaître soigneusement les environs et par galoper dans tous les sens pour recueillir toutes les emanations équivoques qui pourraient s'y trouver ; le résultat de cet examen fut qu'il vint rejoindre la troupe en poussant une sorte de sifflement bruyant qui annonçait le danger, et qui les fit fuir à toutes jambes. Nous eûmes ensuite un grand rhinocéros, qui s'enfuit avec une blessure mortelle. Entendant venir de nouveaux lions, nous jugeâmes à propos de battre en retraite ; et, après une marche de plus d'une heure à travers les buissons, les hyènes et les chacals, nous fûmes assez heureux pour arriver sains et saufs au village ; je me promis bien de ne plus chasser la nuit auprès d'un étang, à moins qu'il ne me fut impossible de me procurer à manger d'une autre manière. Le lendemain, on retrouva le buffle et le rhinocéros, qui nous procurèrent une provision abondante.

Pendant un court séjour que je fis chez les Barolongs de Kongké, ou plusieurs milliers d'entre eux se trouvaient réunis

sous le gouvernement des chefs Molala, Mochuara et Goutsé, je vis un exemple de vitesse à la course vraiment prodigieuse. Deux girafes, égarées loin de leur domicile accoutumé, s'étaient avancées à travers les acacias jusqu'à une petite distance du village. Quand elles reconnurent les habitations des hommes, elles firent volte face et prirent la fuite dans la direction opposée; quelques jeunes gens se mirent aussitôt à leur poursuite, et, chose qu'on aura peine croire, ils réussirent à les atteindre et à en tuer une. C'est là au reste un événement extrêmement rare; les chevaux mêmes ne parviennent pas toujours à atteindre la girafe.

Pendant le séjour que je fis chez les Barolongs de cette région, je n'obtenais qu'avec peine d'être écouté quand je voulais leur parler de leurs intérêts éternels. Molala était complètement païen, et ses richesses aussi bien que son influence étaient le fruit de l'intrigue et de la rapine. Je ne tardai pas à me convaincre que les Barolongs sont encore bien au-dessous des Batlapis pour l'ignorance, la dépravation et la brutalité. Un voyageur judicieux (1), qui a séjourné pendant quelque temps parmi ces peuplades, signale, comme le trait le plus odieux dans leurs mœurs, l'indifférence parfaite avec laquelle ils envisagent le meurtre. Il nous apprend que ce crime, eût-il été commis sans provocation et accompagné de la trahison la plus odieuse, n'entraîne aucun châtimement ni aucun déshonneur pour le meurtrier, et ne lui laisse d'autre inquiétude que la crainte de la vengeance.

Pendant mon séjour à Kongké je fus témoin d'un événement qui confirma pour moi cette assertion de Burchell. Un homme qui avait une dispute avec sa femme pour un objet insignifiant, saisit sa lance dans un accès de fureur et l'étendit sans vie à ses pieds. Personne ne s'inquiéta de cette action, et le meurtrier se retira la tête haute, après avoir fait traîner dehors le cadavre pour qu'il servit de pâture aux hyènes. Quand je m'efforçais de faire sentir aux chefs la gravité épouvantable de pareils crimes, ils me répondaient par des rires immodérés en me voyant éprouver tant d'horreur pour le meurtre d'une femme par son mari.

J'ai trouvé chez tous les Béchuanas que j'ai visités l'usage bar-

<sup>1</sup> Burchell.

lure de reléguer les personnes blessées à une certaine distance des villes et des villages. C'est ainsi que deux jeunes gens, atteints par les fleches empoisonnées des Bushmen, furent éloignés du Kuruman pendant mon séjour. Etant allé leur porter du secours, je leur adressai diverses questions; mais je ne pus rien tirer d'eux, sinon que c'était l'usage. Cet usage cruel expose à de grands dangers ces malheureux, ordinairement incapables de se défendre eux-mêmes; car si leur feu n'est pas soigneusement entretenu pendant la nuit, la miserable cabane qui leur offre à peine un abri contre le soleil et le vent ne saurait les garantir de l'attaque des hyènes et des lions. Une catastrophe de ce genre avait eu lieu peu de temps avant mon arrivée chez les Barolongs. Un jeune homme de la plus belle esperance, fils d'un des principaux chefs, avait été blessé par un buffle; il fut, suivant l'usage, déposé en dehors de la ville jusqu'à son rétablissement; on lui envoyait chaque jour les aliments nécessaires, et un homme était chargé d'allumer son feu tous les soirs. Une nuit le feu s'éteignit, et le malheureux fut emporté par un lion qui le dévora. On pourrait croire que cet usage tire son origine de la nécessité de se garantir des maladies contagieuses, comme par exemple la lèpre; mais le seul indigène que j'ai vu atteint de cette maladie ne fut point isolé comme les blessés. Il est à remarquer que la lèpre, qui se rencontre fréquemment chez les esclaves de la colonie, est inconnue chez les tribus de l'intérieur: elles n'ont pas même de nom pour la designer.

Parmi les diverses tribus rassemblées dans ce désert, la plus intéressante et la plus industrieuse était celle des réfugiés Baharutsis. Ayant à faire réparer une pièce de mon wagon, je m'informais s'il se trouvait un forgeron parmi les indigènes; on m'indiqua un homme âgé et d'un aspect vénérable, qui avait eu le malheur de perdre un œil. Ayant remarqué à la coupe de ses cheveux qu'il était étranger, je lui demandai où il avait appris son métier, et j'appris avec peine que c'était un Baharutsi de Kurrechane. Je l'accompagnai dans son atelier qui se trouvait dans une cour découverte derrière sa maison. Tout son attirail consistait en deux peaux de chèvres disposées en soufflet, deux petits vases fêlés qui lui servaient de creusets, quelques blocs de pierre en guise d'enclume, un marteau informe qui n'avait pas un pouce d'épaisseur, un ciseau à froid, deux ou trois autres outils sans nom et

un tas de charbon. « Je ne suis pas forgeron, » me dit-il, « je travaille en cuivre ; » et il me montra effectivement quelques ornements de cuivre qu'il avait fabriqués, tels que boucles d'oreilles, bracelets, etc. Je lui dis que je ne demandais autre chose que de l'air et du feu. Il s'assit entre ses deux peaux de chèvres et se mit à souffler de son mieux. Au lieu de faire usage de ses tenailles d'écorce d'arbre j'allai chercher les miennes. Quand il les vit, il les contempla quelque temps muet d'admiration ; il les tournait dans tous les sens, n'ayant jamais rien vu d'aussi ingénieux ; il les pressait sur sa poitrine en m'adressant un regard expressif qu'il était facile de traduire par ces mots : « veux-tu me les donner ? » Quand mon travail fut terminé, il alla chercher dans sa cabane une plaque de fer et me demanda d'y percer une série de trous de diverses grandeurs, qui lui serviraient à fabriquer du fil de fer et de laiton. Ayant reconnu que son fer était trop doux pour percer cette plaque qui avait un demi-pouce d'épaisseur, je sacrifiai la plus vieille de mes limes pour fabriquer un poinçon, que je fus obligé de réparer bien des fois. Après un long et pénible travail je parvins à pratiquer une vingtaine de trous, dont le diamètre variait depuis l'épaisseur d'un fil ordinaire jusqu'à deux lignes environ. Dès que l'ouvrage fut terminé, mon homme s'en empara en poussant des cris d'admiration, et sautant comme un antilope par-dessus la clôture de sa maison, il parcourut tout le village en dansant comme un fou, faisant admirer à tous son trésor, et leur demandant s'ils avaient jamais rien vu de pareil. Le lendemain je lui dis que puisque nous étions confrères dans le métier, il devait me faire connaître en entier son procédé pour fondre le cuivre et fabriquer du fil de laiton ou de fer. Il m'initia effectivement à tous ses secrets ; et je ne les tais ici que par la crainte de fatiguer le lecteur. Il fabriqua devant moi du fil de laiton, fort inférieur, comme on doit s'y attendre, à celui qui se fait en Europe. Toutefois ces forgerons indigènes sont très-adroits dans la fabrication d'ornements de cuivre et de fer.

Quand j'eus ainsi gagné les bonnes grâces de ce pauvre vieux en lui rendant service, j'attirai son attention sur le pouvoir de la science ; je lui expliquai le mécanisme du soufflet et d'autres instruments, qui rendent le travail plus soigné en même temps que plus rapide et plus facile. Il écouta tout cela avec une profonde attention ; mais quand je voulus aborder les sujets reli-

gieux, la misère de l'homme et sa redemption, il me regarda la bouche ouverte, en me demandant : « *A ya u morihi pula?* » es-tu un faiseur de pluie? Cet homme avait un fils et une fille qui m'intéressaient, et avec lesquels je m'entretenais souvent de sujets religieux, ainsi qu'avec d'autres familles de Baharutsis, mais je n'ai jamais su ce que ces familles étaient devenues.

Quelque temps après mon arrivée chez ces Barolongs, il y vint des gens du pays des Bayangketsis, qui me témoignèrent un vif désir que je fisse une visite à leur roi Sebegue, fils de Makaba. Je leur dis que la chose était impossible pour le moment, et me contentai d'envoyer au roi un petit présent. Quinze jours après, comme j'étais à écrire dans mon wagon, le bruit se répandit tout à coup qu'une armée ennemie approchait, et presque tous les habitants du village prirent la fuite. Comme je ne me souciais pas, à leur exemple, d'abandonner mon wagon et tout ce que je possédais, j'attendis tranquillement l'arrivée de cet ennemi. bientôt je vis sortir d'un fourré d'acacias, Sebegue, accompagné de deux cents guerriers de la plus belle tenue, et les Barolongs, tremblants, virent avec stupefaction ce chef redouté, qu'ils n'avaient jamais vu encore, venir me saluer comme une vieille connaissance. Leur surprise augmenta encore quand il leur dit qu'il avait violé une loi de son pays, qui défendait au roi de sortir des limites de son territoire, mais que ses intentions étaient toutes paisibles : son seul but était de me déterminer à l'accompagner dans sa capitale. Il resta deux jours, pendant lesquels j'eus avec lui plusieurs conversations intéressantes, mais il me fut impossible, faute de temps, d'accéder à sa pressante requête de l'accompagner. Il me rappela ma visite à feu son père, visite dont il avait conservé le souvenir le plus favorable, et m'exprima un vif desir que je pusse me fixer auprès de lui. Pour se donner un air plus respectable, il avait acheté un cheval et en avait volé un autre à un individu qui était venu le voir; et désirant paraître devant moi en pantiflons, il s'en était fait fabriquer une paire d'une forme quelconque; il me pria de lui en procurer de mieux confectionnées, demande qui lui fut accordée. Les Barolongs étaient si inquiets de la visite d'un si grand personnage, qu'ils ne se sentirent à l'aise qu'après qu'il eut repassé le Molapo, qui est la limite de son royaume. C'est à mon crédit qu'ils attribuaient de n'avoir pas en leur betail eueve



et leur village détruit. Sébégue me quitta en me disant : « Confie-toi en moi comme tu t'es confié en mon père. »

Après un séjour de dix semaines chez ce peuple, qui me témoigna beaucoup de bienveillance, je fis mes préparatifs de retour ; je les réunis tous une dernière fois, le jour du dimanche, et leur adressai un discours d'adieu sur l'importance de recevoir l'Évangile. J'arrivai chez moi après un voyage pénible, le cœur rempli de reconnaissance envers Dieu, pour les jouissances qu'il m'avait procurées et les progrès que j'avais faits dans la langue des indigènes pendant cette période d'existence demi-sauvage. Il était difficile, à cette époque, de transporter des lettres dans cette contrée, par suite de l'inimitié permanente qui existait entre les diverses tribus. Les messagers qu'on envoyait couraient les plus grands dangers, et par là même il était difficile d'en trouver, bien qu'ils fussent en sûreté dès qu'on savait qu'ils nous appartenaient. Les idées superstitieuses des indigènes étaient encore un obstacle : plus d'une fois, en remettant une lettre à un messager, j'ai eu de la peine à le convaincre qu'elle ne lui parlerait pas en route ; cette superstition m'a coûté une portion de mon journal et une lettre adressée à madame Moffat, qui ont été jetées en route par suite de cette crainte insensée.

Cette visite aux Barolongs fut pour moi l'occasion d'une délivrance providentielle remarquable : j'étais à peine de retour à la station, lorsque nous apprîmes qu'un parti de maraudeurs, venu de la partie septentrionale du fleuve Orange, était tombé sur cette tribu au milieu de laquelle j'avais vécu plus de deux mois, et l'avait dispersée dans le désert de Kalagare, après avoir enlevé presque tout son bétail.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> La gravure ci-jointe représente le lékuka, ou sac à lait des Béchuanas, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler ; on le fabrique avec une peau de bœuf ou de quagga, qui donne, dit-on, au lait un meilleur fumet. Les indigènes le remplissent de lait frais, que la chaleur ne tarde pas à faire aigrir. Quand on a fait écouler le petit lait, au moyen du goulot qui se trouve dans la partie inférieure, il reste dans le vase un caillé aigre très-agréable au goût, très-sain, et qui se conserve longtemps. Ces sacs ne durent que peu de temps, surtout si l'on en fait usage pour l'eau ; et il est facile, quand on les a vus, de comprendre ce qui est dit dans l'Écriture des vieilles outres dans lesquelles il ne convient pas de mettre du vin nouveau.

## CHAPITRE XXVIII.

l'espérance et encourageants. — Nouvelles inquiétantes. — Séjour à Griqua Town. — Retour à la station. — Visite du révérend Richard Miles. — Sa constance et encourageants. — Nouvelle attaque. — Les ennemis sont repoussés. — Les prisonniers. — Encore une horde de barlits. — Travaux et pour parler avec l'ennemi. — Arrivée de M. et Madame Archbell. — Pourvoi de la consécration. — Massacre. — Jugements de Dieu.

Notre horizon commençait à s'éclaircir. Quelques milliers d'indigènes s'étaient rassemblés autour de nous de l'autre côté de la vallée. L'agitation de leurs esprits se calmait peu à peu. Notre auditoire au culte public de la station croissait de jour en jour, et l'école aussi était mieux suivie. Après une longue période de doutes et d'anxiétés, nous commençons enfin à travailler avec espérance.

Notre satisfaction fut encore augmentée par le retour de M. et M<sup>me</sup> Hughes, qui revinrent de la colonne dans un meilleur état de santé. Nous esperions que les troubles qui avaient régné dans toute la contrée avaient atteint leur degré de plus grande intensité, et qu'ils allaient rapidement disparaître avec leurs malheureux auteurs, qui succombaient l'un après l'autre au milieu de leurs entreprises coupables. Mais, tandis que nous nous félicitions ainsi, un nouvel orage se formait autour de nous.

Nous venions à peine d'écrire aux Directeurs que l'état de la mission paraissait encourageant, lorsque nous reçûmes une lettre de M. Wright, qui contenait les nouvelles les plus inquiétantes. Il nous assurait que les Bergenaars, après avoir attaqué Griqua-

Town, se proposaient de marcher sur le Kuruman pour faire main basse sur tout ce que nous possédions et détruire la station ; nos vies mêmes courraient le plus grand danger si nous ne prenions le parti de nous éloigner au plus tôt. Comme nous étions las de toujours fuir, et qu'une expérience plusieurs fois répétée nous avait appris que souvent ces alertes étaient sans fondement, nous hésitâmes quelque temps à déférer à cet avertissement ; mais un second message plus pressant, accompagné d'un exprès de Waterboer, nous obligea en quelque sorte à partir, quelle que fût notre répugnance à cet égard. D'ailleurs les indigènes étaient frappés d'une terreur panique, et nous auraient tous abandonnés si nous fussions restés. Ce fut avec un découragement inexprimable que nous emballâmes dans nos wagons nos objets les plus précieux, et que nous partîmes au commencement de septembre, laissant quelques personnes de confiance pour prendre soin de la station et du reste de nos biens. Il me semble voir encore les Béchuanas au désespoir, abandonnant leurs villes et les livrant aux flammes, suivant leur usage, pour indiquer qu'ils ne reviendraient jamais dans un endroit où ils ne pouvaient plus dormir tranquilles. Après un triste et pénible voyage de cinq jours, nous arrivâmes à Griqua-Town. Dès que nous eûmes pris des informations exactes sur l'état des choses, nous vîmes clairement que nous avions eu tort de partir, et que les craintes de nos amis étaient sans fondement ; et tout notre désir fut de retourner à notre poste. Nous avions d'autant plus de regret de l'avoir quitté que notre bétail mourait faute de fourrage, et que nous manquions de moyens de subsistance pour nous-mêmes. M. Hamilton, qui, n'ayant pas de famille, pouvait voyager plus facilement, ne tarda pas à repartir pour le Kuruman ; M. et M<sup>me</sup> Hughes le suivirent bientôt ; et je revins le dernier, accompagné de M. Miles, surintendant de la Société, récemment arrivé à Griqua-Town.

Le plaisir que nous éprouvions à nous retrouver à notre poste ne fut pas sans mélange de tristesse. La moitié de nos bœufs et presque toutes nos vaches avaient succombé ; nous n'avions pas les moyens d'en acheter d'autres, et ce qui était le plus fâcheux, presque tout notre monde était parti. Des monceaux de cendres avaient remplacé les habitations occupées naguère encore par des milliers de personnes ; nous ne pouvions pas nous pardonner

à nous-mêmes d'avoir consenti à fuir, et nous résolûmes de reprendre immédiatement nos travaux parmi le petit nombre d'indigènes pauvres qui étaient restés à la station et dont le nombre paraissait devoir s'augmenter.

La visite de M. Miles fut pour nous une grande consolation dans notre position isolée et décourageante. Quand il fut au courant de toutes les affaires de la station, il nous engagea fortement à composer des cantiques dans la langue des indigènes, afin de faire pénétrer peu à peu dans leurs esprits, par le moyen du chant, les grandes vérités du salut. Cette entreprise semblait prématurée, vu le peu de connaissances que j'avais encore de la langue; néanmoins, sur l'invitation de M. Miles, je me mis à l'ouvrage et je parvins à composer un cantique, le premier qui ait jamais été écrit en Seelouana; ce cantique est encore aujourd'hui d'un usage général. Vers la même époque nous reçûmes nos alphabets et nos livres de lecture qui nous mirent à même d'ouvrir une école indigène. Ce fut le commencement d'une ère nouvelle pour notre mission. Nous avions tant souffert dans nos diverses migrations, que nous résolûmes, avec l'aide de Dieu, de demeurer à notre poste, quelles qu'en pussent être les conséquences. Après le départ de M. Miles, dont la générosité et l'amour fraternel avaient gagné l'affection de tous les missionnaires du pays, nous poursuivîmes paisiblement nos travaux qui jusqu'alors avaient été sans fruits pendant dix années. Toutefois nous n'étions pas encore sans inquiétude au sujet de l'avenir.

Les Griquos étaient déchirés par des divisions intestines; les forces réunies des quatre chefs qui avaient repoussé l'ennemi de Latakou s'étaient divisées en quatre parties différentes. Waterboer ne trouvant pas auprès du gouvernement colonial l'appui qu'il méritait, ce qui l'empêchait de garantir son royaume contre les attaques des maraudeurs, faute de ressources suffisantes; à plus forte raison était-il incapable de protéger ses voisins. Les Batlapis, au milieu desquels nous avions commencé à travailler, se voyant ainsi exposés à des déprédations continuelles sans pouvoir trouver du secours nulle part, avaient fui vers la rivière Janne, d'où un certain nombre d'entre eux ne sont jamais revenus. Il restait quelques débris de tribus dispersées dans la contrée, qui se rassemblèrent peu à peu autour de nous, et qui devinrent notre nouveau champ de travail.

Jean Karse, Griquois d'un caractère paisible et qui n'appartenait à aucun parti, ayant appris que son parent Jean Bloom se proposait de nous attaquer, quitta une ferme qu'il possédait dans le pays des Bushmen et vint habiter notre station, dans le double but d'y faire élever ses enfants et d'engager les Blooms, s'ils venaient, à renoncer à leur entreprise. Nous fûmes profondément reconnaissants de ce secours absolument inattendu, et nous espérions que son arrivée suffirait pour détourner les maraudeurs de nous attaquer.

A cette époque le nombre des habitants de la station était de cinquante familles, venues de sept tribus différentes, qui avaient cherché auprès de nous un asile après avoir été dépossédées de leur domicile. La pauvreté leur avait inspiré le goût du travail, et ils furent pour nous des auxiliaires très-utiles. La maison de M. Hughes se trouvant sans emploi (1), nous en fîmes une chapelle et nous y plaçâmes notre humble chaire. Le lendemain, quand j'y montais pour la première fois, je trouvai un de ces serpents venimeux appelés Cobra de capello, ce qui parut à plusieurs un funeste présage. Deux écoles, l'une du jour, l'autre du soir, comptèrent bientôt chacune quarante élèves, et nous eûmes la joie d'entendre plusieurs de nos élèves prier eux-mêmes. Le culte public était passablement suivi, et le chant des cantiques dans la langue des indigènes fut une innovation très-favorablement accueillie par ces derniers; cependant nous n'apercevions encore aucune impression produite sur les cœurs par la prédication de l'Évangile.

Une de nos maisons missionnaires était terminée, l'autre s'élevait déjà jusqu'aux toits; mais comme nos amis d'Europe commençaient à désespérer de notre succès, nous hésitions à nous engager dans de nouvelles dépenses. On nous avait fait entendre d'une manière non officielle qu'on songeait à abandonner la mission; mais nos cœurs étaient désormais enchaînés à ce pays et à ce peuple; et, nous eût-on retiré toutes nos ressources, nous aurions compte sur l'intervention divine pour nous aider. Ce fut dans ces circonstances que M. Hamilton, mon ancien compagnon d'œuvre, jugea nécessaire, après ses longs travaux, de faire un

(1) Sur la demande de M. Wright, et avec l'approbation de M. Miles, nous achetâmes le M. Hughes, et le mis sous le nom de l'église.

voyage à la Côte : il nous quitta dans ce but au mois de février 1828.

Au mois de mars, un corps armé de Corannas, parmi lesquels se trouvait un beau frère de Jean Karse, parut tout à coup à la station. Leur aspect était hautain et menaçant, bien qu'ils prétendissent n'avoir aucune intention hostile. Pendant deux jours ils errèrent librement dans le village, notre population, dont ils avaient massacré de sang froid les proches parents quelques jours auparavant, les traitait avec bonté et évitait soigneusement tout ce qui aurait pu les offenser. André Bloom, beau-frère de Karse, nous avoua qu'il craignait qu'on ne méditât une attaque contre la station, dans le but de s'approprier le peu de bétail que nous possédions. Cet avertissement nous fit passer une nuit de veille et d'anxiété. Le lendemain matin, Karse se rendit au camp des Corannas, et fit usage de tous les arguments et de toutes les instances possibles pour les engager à se retirer en paix. Après cette visite, ils se montrèrent jaloux de persuader à tous que leurs intentions étaient pacifiques. Néanmoins ils n'avaient pas renoncé à leur projet, et ils achevèrent de le mûrir pendant la nuit suivante. Le matin, Karse renouvela ses instances accompagné de sa femme, qui était une personne influente, et la sœur de Bloom, chef des maraudeurs. Toutes leurs sollicitations furent vaines, et Karse reçut l'ordre de s'éloigner s'il tenait à sa vie. Il se retira en effet, craignant les menaces de ces misérables, sa femme, qui avait trois fois sa taille, protégea sa retraite en le couvrant de son corps pour empêcher qu'on ne tirât sur lui.

Mais les maraudeurs se précipitèrent en furieux dans une sorte de retranchement naturel formé par des amas de pierres à une petite distance de nos demeures, et préludèrent au combat en lançant contre nous leurs massues. André Bloom et sa sœur se réfugièrent dans ma maison. Il était alors près de midi, et notre bétail bouglait pressé par le besoin d'eau et de pâturage. Je réussis pendant quelque temps, non sans peine, à détourner nos gens d'attaquer nos ennemis; mais un coup de feu tiré par ceux-ci au centre du village devint le signal de la mêlée. Aaron, qui se tenait à quelque distance avec un petit nombre d'hommes armés, arriva aussitôt sur les lieux, et, grâce à leur intrépidité, les maraudeurs furent chassés de leur retranchement; ceux qui avaient déjà commencé à puller à l'autre extrémité du village

priront la fuite en même temps, et tous, abandonnant leur bagage, coururent du côté des montagnes ; plusieurs furent tués dans la plaine, et pas un n'aurait échappé sans l'humanité de nos gens, qui renoncèrent d'eux-mêmes à les poursuivre. Cinq hommes furent faits prisonniers et emmenés dans ma maison, où on les laissa en liberté. Nous sûmes plus tard que l'ennemi était décidé non-seulement à nous piller, mais à tout massacrer et à mettre le feu à la station. Ayant appris que ces misérables, dans leur expédition, avaient égorgé tous les indigènes qui leur étaient tombés entre les mains, je demandai aux prisonniers s'ils pouvaient voir sans horreur massacrer ainsi des femmes et des enfants innocents, qui n'avaient rien pour tenter la cupidité de leurs meurtriers, et qui leur avaient fourni avec empressement du bois et de l'eau. Un de ces hommes, après être resté quelques minutes à réfléchir profondément, me fit une réponse que je n'oublierai jamais : « Mynheer, le cœur de l'homme est une chose étrange ; il n'y a rien qu'il ne puisse faire. L'habitude fait du meurtre même un amusement. » — Ces hommes furent plus tard renvoyés chez leurs amis ; ils étaient évidemment impressionnés par la bienveillance qu'on leur avait témoignée, et nous pûmes espérer que notre conduite exercerait sur eux une influence salutaire. Quelque temps après, comme nous nous attendions à des tentatives de vengeance de la part des Corannas, nous apprîmes que leur chef avait réprimandé sévèrement les membres de l'expédition pour avoir osé attaquer une station missionnaire, ajoutant que les résultats avaient été tels qu'on devait s'y attendre.

Peu de temps après cette affaire, plusieurs des chefs inférieurs des Batlapis retournèrent au Kuruman. Vers la même époque, des habitants de villages éloignés, qui avaient cherché un asile à la station, commencèrent à comprendre le véritable caractère du missionnaire, et à écouter l'Évangile de salut qui leur était prêché dans leur langue, quoique d'une manière imparfaite ; il était bien réjouissant, dans ces temps de troubles et d'agitations, de voir notre auditoire augmenter et l'attention des indigènes se fixer peu à peu sur ce que nous leur annoncions. J'avais commencé déjà, depuis quelque temps, dans la matinée du dimanche, à faire un catéchisme pour les enfants et pour les adultes sur les premiers principes de l'Évangile ; je leur expliquais un

chapitre que je lisais dans une traduction manuscrite de saint Luc. Comme j'étais seul et que le travail avait augmenté d'une manière inattendue, je ne pouvais ni ajouter à nos traductions, ni faire des progrès dans l'étude de la langue.

L'aspect général des affaires resta paisible pendant deux mois environ. L'état du pays des Griquos était tel, qu'il semblait annoncer une paix durable. Le jugement de Dieu avait atteint un grand nombre de maraudeurs, et les autres étaient plus ou moins dispersés. Nous nous livrions aux espérances que cet état de choses faisait naître en nous, lorsqu'on nous annonça tout à coup l'approche d'une nouvelle expédition partie des bords du fleuve Orange. Comme toute la contrée du nord-ouest avait vu tous ses habitants dispersés par les incursions précédentes, nous ne fûmes informés du danger que nous courions que lorsque nos ennemis ne furent plus qu'à deux lieues de la station; et encore dûmes-nous cette information à une circonstance providentielle. Deux hommes, une femme et un petit garçon, qui revenaient d'un voyage de commerce avec deux bœufs chargés de peaux, furent faits prisonniers par les maraudeurs. Les hommes et la femme furent tués à coups de massue, mais l'enfant fut épargné pour servir de guide: il réussit à s'évader pendant la nuit, et vint nous avertir. Cette nouvelle nous jeta dans une grande anxiété, car nous apprîmes de cet enfant que l'ennemi était en forces, et qu'il était décidé à attaquer la station. Jean Karse et sa famille étaient repartis depuis quelques semaines pour leur ferme, qui était à plus de seize lieues; nous n'avions que très-peu d'hommes en état de manier un fusil, et deux seulement sur qui nous pouvions compter. Pour mettre en sûreté notre bétail, nous l'envoyâmes, sous la garde de quelques hommes, dans le désert du pays des Bushmen. Nous n'avions, pour nous soutenir, que la pensée du Protecteur tout-puissant qui veillait sur nous, et qui pouvait aussi bien nous défendre avec peu de gens qu'avec un grand nombre. Nos cœurs se serrèrent à la pensée de voir le sol de la mission inondé de sang humain, et nous supplîâmes avec ardeur notre Père céleste d'éloigner un pareil malheur. Le matin de bonne heure l'ennemi déboucha de derrière une éminence où il avait passé la nuit, à quelques centaines de pas de la station. Voyant nos retranchements pleins de monde, et comprenant que nous étions avertis, les maraudeurs s'avancèrent en une masse



compact où se mêlaient confusément les chevaux et les piétons. J'avais recommandé instamment à tous nos gens de ne pas tirer un coup de fusil, et de laisser nos adversaires épuiser leurs munitions sur les remparts naturels qui nous protégeaient. Quand ils furent arrivés à portée de fusil, ils se détournèrent du côté de la rivière, où ils firent main-basse sur quelques têtes de bétail qui appartenait aux indigènes, et sur les brebis de M. Hamilton. Nous pûmes alors compter leurs forces, qui consistaient en quarante fusils, neuf chevaux et environ quatre-vingt-dix hommes, parmi lesquels se trouvaient un certain nombre de Griquois bien équipés.

Après une heure de délibération ils nous envoyèrent un parlementaire porteur d'un étendard : c'était une guenille pendue au bout d'un bâton. Pour empêcher qu'il n'aperçût la faiblesse de nos moyens de défense, j'allai à sa rencontre à une certaine distance. Il avoua sans difficulté qu'ils avaient l'intention de nous attaquer dans un but de vengeance ; il ajouta que Jantye Goeman, l'un des principaux hommes de l'expédition quoiqu'il n'en fût pas le chef, demandait une entrevue préliminaire avec moi dans leur camp. Je refusai d'aller dans le camp, mais je consentis à une entrevue à moitié chemin, s'il était sans armes. Après une nouvelle délibération cette proposition fut agréée, et Goeman s'avança accompagné de deux hommes porteurs de sinistres figures. Je l'avais connu à Griqua-Town, dont l'église avait été obligée de le rejeter de son sein. Il s'approcha de moi son chapeau rabattu sur les yeux, et me tendit la main sans me regarder en face. « Jantye, lui dis-je, montre-moi ton visage ; tu as raison de rougir de te montrer à ton ancien ami dans de pareilles circonstances, au milieu de misérables résolus de détruire une station missionnaire. » « Je suis muet de honte, » répondit-il ; et il fabriqua une excuse pour expliquer comment il se trouvait joint à une pareille société, ajoutant qu'il me défendrait lui-même plutôt que de souffrir qu'on levât le bras contre moi. Il m'apprit alors qu'il y avait parmi eux plusieurs Birgenmars qui étaient des hommes capables de tout, mais que l'expédition était commandée par un nommé Paul, chef de la tribu Corannase des Karos-hebbers ; il me fit entendre qu'il était indispensable que je le visse pour arriver à un arrangement, car lui Jantye n'avait pas le pouvoir de traiter. Il était évidemment embarrassé, et ses traits témoignaient

d'un combat intérieur. Il m'assura que je n'obtiendrais jamais une entrevue avec Paul, qui avait fait vœu de mourir plutôt que d'échanger une parole avec moi. Ne pouvant imaginer comment je pouvais être devenu si odieux à un individu que je ne connaissais pas, je multipliai les questions et j'appris enfin que ce Paul était un homme à qui j'avais autrefois prêché l'Évangile, et qu'il avait juré de ne plus me voir de peur que je ne parvinsse à le persuader de renoncer à ses projets de meurtre et de rapine. A force d'instances j'obtins de Jantye qu'il n'ait de ma part invité Paul à venir, et je restai en attendant sur les lieux. Pendant son absence un des deux misérables qui étaient restés auprès de moi me fit observer d'un ton rude que je ferais bien de rester en dehors de leurs affaires, et de laisser l'expédition agir à sa guise avec les Béchmanas. Je répondis qu'il fallait tuer le gibier avant d'en manger la viande; que pour ma part je ne comptais pas employer d'autres armes que la prière, mais que je ne répondais pas des intentions de nos gens à la station. Jantye revint entêté et commença regret m'annoncer que Paul persistait dans sa résolution de ne pas me voir. A ce moment un wagon parut dans le lointain; je supposai qu'il venait de Griqua-Town, et comme il devait passer auprès du camp des bandits, qu'il n'aurait pas manqué de faire main basse sur ce qu'il renfermait, je me levai pour aller à sa rencontre. Jantye m'en ayant empêché, j'envoyai un homme, qui fut fait prisonnier en passant devant le camp ennemi. Voyant alors quelques-uns des maraudeurs marcher vers le wagon le fusil sur l'épaule, je me levai et dis à Jantye : « Je ne reverrai pas ton visage jusqu'à ce que le wagon et ceux qu'il renferme soient en sûreté. » Il se mit aussitôt à courir vers le wagon, et le conduisit lui-même à travers le camp; à notre agréable surprise nous reconnûmes dans ces visiteurs M. et M<sup>lle</sup> Archibell, employés à la mission wesleyenne de Plotberg.

Quelle que fut la joie que nous causait cette heureuse arrivée, le point essentiel restait incertain. J'eus encore une longue conversation avec Jantye, et j'envoyai un nouveau message à Paul, qui fit enfin son apparition, mais lentement et tristement, à peu près comme s'il marchait au supplice. Son visage semblait incapable de sourire. Je lui pris la main comme à un ancien ami, et je lui témoignai ma surprise de ce que lui, qui m'avait connu et qui avait entendu de ma bouche le message de salut, eût pu for-

mer l'entreprise de détruire la mission. Je lui rappelai l'époque où j'avais été son hôte, et où j'avais reposé à la porte de sa cabane. Il répondit que sa résolution était immuable, parce que les gens de Mothibi avaient attaqué autrefois une expédition organisée par lui pour piller les Barolongs ; en conséquence il voulait se venger sur les sujets de Mothibi qui se trouvaient dans la station. « J'aurai leur bétail et leur sang, » ajouta-t-il les yeux pétillants de rage. Néanmoins cet homme n'était pas, comme la plupart de ses compatriotes, incapable de raisonner ; de plus, il m'avait autrefois écouté avec plaisir, et le long espace de temps qui s'était écoulé depuis n'avait pas effacé chez lui les impressions laissées par son maître. Parlant alors avec beaucoup de solennité, je lui demandai si les ossements dont il avait couvert les plaines des Barolongs et du Kalagare, les hommes que sa massue et sa lance avaient précipités dans l'éternité depuis son départ, et le sang innocent dont il avait inondé le désert peu de jours auparavant, si tout cela ne suffisait pas pour apaiser sa soif de vengeance, ou plutôt pour le faire trembler devant le jugement de Dieu, qu'un pareil train de vie ne manquerait pas d'attirer sur lui et sur les siens ; jugement qui avait déjà commencé par le châtimement des tribus du fleuve Orange. Après avoir parlé pendant quelque temps sur ce ton, je le priai de rappeler à sa mémoire la visite qu'il m'avait faite lorsque je demeurais avec Africaner, et je le pressai de comparer la disposition d'esprit où il se trouvait alors avec sa disposition actuelle. A peine eus-je prononcé ces paroles, qu'il donna l'ordre de ramener le bétail qu'on nous avait enlevé ; il ajouta qu'il ne ferait pas un pas de plus et qu'il allait retourner dans son pays par le même chemin. Je lui demandai dans la suite de notre entretien pourquoi il était si décidé à ne pas me voir : « Je ne pouvais pas oublier la honte que tu m'avais témoignée dans le pays des Namaquois, » me répondit-il. Tant il est vrai que l'amour est tout puissant, même auprès des plus barbares entre les sauvages !

Les affaires étant ainsi arrangées, les chefs ennemis reçurent la permission de venir sans armes dans ma maison ; mais nous ne laissâmes approcher personne des retranchements, de peur qu'ils ne découvrirent la faiblesse réelle que cachait notre déploiement apparent de force ; car ils s'imaginaient, d'après le grand nombre d'indigènes qu'ils apercevaient à la station, que nous n'avions rien


a craindre. Quand le soir fut venu et qu'ils ne quittèrent pour se retirer dans leur camp, ils me prièrent très-humblement de ne pas permettre que les Bechummas les attaquassent pendant la nuit; je leur assurai qu'ils pouvaient dormir en toute sécurité. Ils m'avouèrent que les terreurs de leur conscience avaient été telles depuis quelques jours, qu'il aurait suffi de la rencontre d'une livêne ou d'un chacal pour les faire renoncer à leur entreprise. Les hommes qui parlaient ainsi avaient entendu annoncer l'Évangile, et quelques-uns d'entre eux avaient fait profession de croire au Fils de Dieu. C'est ainsi que, selon l'expression de l'Écriture, « le méchant fuit sans qu'on le poursuive. »

M. et M<sup>re</sup> Archbell s'unirent à nous pour rendre grâce au Seigneur, qui a donné une lumière à ceux qui le craignent, afin de l'élever en haut pour l'amour de sa vérité. Il avait envoyé sa terreur dans le cœur de nos ennemis, afin qu'ils ne nous fissent point de mal.

L'expédition différa son départ de deux jours, et Paul m'apprit confidentiellement que plusieurs des chefs qui l'avaient accompagnée, se trouvant privés du butin qu'ils espéraient faire au Kuruman, avaient résolu de se dédramager sur les Batolongs de la rivière Molapo. Je saisis cette occasion pour leur représenter tout ce qu'avait de coupable une pareille entreprise et les dangers dont elle serait accompagnée. Ils me fermèrent la bouche en protestant qu'ils n'avaient pas connaissance de ce projet. Ils partirent tous ensemble, Paul et ses amis retournèrent chez eux, mais à une demi-journée de la station, vingt-sept hommes de l'expédition rebroussèrent chemin et se dirigèrent dans l'intérieur du pays. Plusieurs semaines s'écoulèrent sans que nous entendissions parler d'eux. Un soir, comme nous allions nous coucher, nous entendîmes un léger coup frappé à notre porte; c'était un de ces malheureux, nommé Isac, il n'y avait plus sur lui que ses souliers, ayant eu ses habits déchirés dans une catastrophe qui avait coûté la vie à presque tous ses compagnons. Il nous apprit que l'expédition, après avoir enlevé du bétail aux Batolongs de Molapo, avait perdu son chemin et était venue tomber dans le territoire d'un chef puissant d'entre les Batlapis. Les sujets de ce chef dressèrent une embuscade, d'où neuf d'entre eux, seulement, s'échappèrent la vie sauve, laissant derrière eux tout ce qu'ils possédaient. Cette entreprise fut le dernier effort de ces

hordes de bandits qui, depuis cinq ans, avaient semé dans le pays la dévastation et la mort. Tous ces brigands périrent les uns après les autres, victimes des Bushmen, de la peste et de la famine.

Ces jugements du Très-Haut ne laissèrent pas de produire des impressions salutaires sur beaucoup d'autres. La main de Dieu s'était déployée d'une manière si évidente, que les Béchuanas, tout athées qu'ils étaient, furent profondément frappés de la vérité d'une Providence divine ; doctrine dont ils s'étaient moqués jusqu'alors. Ils avaient sous les yeux des preuves parlantes que le triomphe des méchants est de courte durée, et que « l'Éternel dissipe les nations qui ne demandent que la guerre. » Le fameux apostat Cloete, chef de l'expédition qui avait ravagé les tribus du Kuruman, fut dépouillé par ses compagnons de crime, et se réfugia auprès de Berend, réduit à la mendicité. Il vint au Kuruman dans cet état. On aurait pu s'attendre que les Béchuanas, chez lesquels il avait joué le rôle du génie de la destruction, se seraient vengés de lui, ou tout au moins l'auraient injurié. Il n'en fut rien : tout païens qu'ils fussent encore, ils regardèrent avec compassion ce corps épuisé et ce visage amaigri ; lui trouvant l'air hagard, et le voyant tressaillir à chaque instant, comme si l'atmosphère qu'il respirait eût été remplie de spectres ou d'armes mortelles, ils lui présentèrent de la nourriture, et se retirèrent en disant : « O ehueroe ki poitsego, » il est pris de terreurs. Il mourut peu de temps après, en proie à la honte et aux remords.



## CHAPITRE XXVIII.

Changeement inattendu en bien. — Bapême d'Aaron Joseph. — Heureux fruits de la foi. — Bapême de six candidats. Réflexions à ce sujet. — Puissance civilisatrice de l'évangile. — Costume des indigènes. — École de couture. — Modes nouvelles. — Fabrication de chapeaux. — Expériences chrétiennes des indigènes. — Mort d'une femme indigène convertie.

Tandis que les jugements de l'Éternel s'exerçaient ainsi parmi les tribus, la station subissait enfin le changement si longtemps désiré. Notre chapelle temporaire devenait trop petite. Un grand nombre d'indigènes répondait d'une manière satisfaisante au catéchisme de Brown, que j'avais traduit, et l'on accordait aux prédications une attention croissante. Tout, en un mot, presageait que le soleil de justice ne tarderait pas à se lever sur ce peuple plonge jusqu'alors dans de si épaisses ténèbres.

M. Hamilton, dont l'absence s'était prolongée d'une manière nuisible par suite d'une sécheresse, revint, à notre grande joie, à la fin d'août 1828. Ce fidèle ouvrier, vétérain au service du Seigneur, qu'on peut bien appeler le père de la mission Bechuanaise, fut délicieusement surpris du changement qui s'était opéré pendant son absence. Peu de temps après, nous fûmes visités par une effusion remarquable du Saint-Esprit. Le desert spirituel commençait à fleurir. Nous vîmes bien des visages noirs se couvrir de larmes. Il n'y avait rien d'extraordinaire à voir pleurer les femmes. d'après les idées des Bechuanas, cela leur convenait parfaitement. Mais les hommes prétendaient ne pas pleurer. Après qu'ils étaient devenus hommes par le rite de la circoncision, ils auraient rougi de verser une larme. Dans les deuil de

famille, c'était le lot de la femme de pleurer et de se lamenter ; celui de l'homme était de rester assis dans un sombre silence, souvent pour méditer des projets de vengeance et de meurtre. Mais à présent l'Évangile avait fondu ces cœurs de pierre ; et nous vîmes pleurer des yeux que n'avait jamais mouillés une larme. Quels qu'eussent été nos désirs et nos prières, nous fûmes surpris par ce changement inouï. Nous étions depuis si longtemps habitués à l'indifférence, que nous n'étions pas préparés à contempler de pareilles scènes ; à la lettre, elles oppressaient nos cœurs de joie. Notre petite chapelle temporaire devint un Bokim (1), un lieu consacré par les pleurs ; la sympathie des larmes se propageait rapidement d'un cœur à l'autre, tellement qu'on voyait pleurer jusqu'à des enfants.

Quelques mois avant ce changement, Aaron Joseph, esclave fugitif qui avait acheté sa liberté, avait quitté sa ferme pour venir résider à la station ; son but était de pourvoir à l'éducation de ses enfants et en même temps d'apprendre lui-même à lire et à écrire. Lui aussi fut réveillé à salut, et après avoir acquis une connaissance suffisante de la vérité, il fut baptisé avec ses trois enfants, le même jour que le nôtre. Ce fut une scène profondément émouvante. Malgré tous nos efforts pour maintenir l'ordre dans la chapelle encombrée par la foule, l'émotion générale était si forte qu'il y eut beaucoup de pleurs et une assez grande confusion ; mais on sentait profondément la présence de Dieu. Cette circonstance donna une impulsion nouvelle à l'œuvre commencée dans les cœurs des indigènes ; tellement que les accents qu'on entendait le plus souvent dans le village étaient ceux du chant et de la prière. Ceux qui étaient travaillés dans leur âme tenaient des réunions de prière de maison en maison, et lorsqu'il ne se trouvait personne en état de prier, ils chantaient tous ensemble jusque fort avant dans la soirée ; le matin avant le point du jour ils se réunissaient encore dans quelque maison pour le même objet, avant de se rendre au travail.

Nous fûmes encouragés par des résultats d'une autre nature. Aaron et deux autres hommes vinrent nous offrir de se charger du travail et de la dépense nécessaires à la construction d'une maison d'école, qui pourrait servir de lieu de culte jusqu'à ce

<sup>1</sup> Jug. 11, 4, 5.

qu'on eût construit une chapelle spacieuse. Ils ne demandaient que le plan de l'édifice, et de plus les portes et les fenêtres, qu'ils n'étaient pas assez habiles pour fabriquer eux-mêmes. C'était de leur part une démarche entièrement volontaire et qui ne leur avait été suggérée par personne. A peine eûmes-nous trace le plan d'une maison qui devait avoir cinquante pieds de long et seize de large, qu'Aaron, qui était à la fois maçon et couvreur de son état, mit tout en mouvement. La saison était pluvieuse, et comme les murs étaient en terre glaise, le travail se trouva souvent interrompu; néanmoins il ne tarda pas à être achevé; car tous ceux qui s'intéressaient à cet ouvrage, jusqu'aux femmes et aux enfants, y aidèrent chacun selon son pouvoir, charriant de la terre, coupant des lattes dans les buissons, ou apportant des matériaux pour la toiture. Vers la même époque l'état extérieur de la mission subit plusieurs améliorations importantes, pour lesquelles nous fîmes aides activement par les indigènes; en même temps nous ne négligions pas les traductions ni l'étude de la langue, afin de pourvoir aux besoins de ceux qui avaient soif des choses de Dieu.

La maison fut inaugurée en mai 1820, et bientôt après nous fîmes choix parmi nos auditeurs de six candidats pour le baptême; ce choix ne fut fait qu'après beaucoup de délibérations et de prières. Ces personnes nous avaient donné des preuves satisfaisantes d'un changement de cœur. Nous reconnûmes, par des examens particuliers, que leur connaissance de la vérité évangélique était beaucoup plus avancée que nous ne l'aurions attendu; leurs réponses étaient des plus satisfaisantes, et il était vraiment réjouissant de voir la simplicité de leur foi. Elles plaçaient uniquement leur confiance dans l'expiation de Christ, et paraissaient avoir de cette doctrine une idée très-claire, en regard à leur ignorance antérieure sur des sujets de cette nature. En conséquence elles furent baptisées le premier dimanche de juillet, et plusieurs circonstances concoururent pour donner à cette cérémonie une solennité particulière. Il semblait que la Providence eût voulu réunir tout exprès pour y assister un grand nombre de spectateurs venus des principales villes des environs, Philippolis, Campbell, Griqua-Town et Boochnap. Il s'y trouva environ cinquante Griquos, venus des divers points, qui s'étaient donnés rendez-vous à la station pour une expédition de chasse. Ces hom-



mes reçurent de la scène dont ils furent témoins une impression d'autant plus salutaire qu'ils s'étaient laissés aller depuis quelque temps à la tiédeur; ils furent émus à jalousie en voyant les Béchuanas se presser pour entrer dans l'Eglise de Christ, tandis qu'eux-mêmes s'en excluaient par leur indifférence.

Il y avait aussi d'autres assistants venus de divers points de l'intérieur du pays dans un but de commerce. Le lieu du culte était encombré, et cette cérémonie excitait un intérêt d'autant plus vif, qu'un service en langue béchuanase était une nouveauté pour un grand nombre des assistants. Après la prédication d'un sermon sur Jean I, 29, une allocution spéciale fut adressée aux candidats; et quand ils eurent répondu à un certain nombre de questions, ils reçurent le baptême avec cinq de leurs enfants. Rachel, épouse d'Aaron, en faisait partie; M. Hamilton lui adressa la parole en hollandais, langue qui lui était plus familière; les autres étaient Béchuanas. Le soir nous nous réunîmes encore pour prendre la Cène: <sup>1</sup> nous étions au nombre de douze, y compris un Griquois. Ce fut un moment béni et bien doux pour nos âmes; nos impressions étaient telles que la plume tenterait vainement de les décrire. « Nous étions comme ceux qui songent? » en voyant l'accomplissement de la promesse que nous avions si longtemps attendue: « Celui qui porte la semence en pleurant pour la mettre en terre, reviendra avec chant de triomphe quand il portera ses gerbes. » Elle était venue enfin cette heure tant désirée, où nous devions voir une église formée au sein de ce peuple qui s'était vanté que ni Jésus, ni ses serviteurs, ne verraient jamais un Béchuanas lui rendre hommage.

Nous avons toujours été persuadés que lorsqu'une fois l'Esprit aurait été versé d'en haut, et que quelques indigènes auraient fait publiquement profession de l'Évangile, cet exemple serait suivi par un grand nombre; mais nos espérances à cet égard ont été abondamment dépassées par l'événement. Aujourd'hui cette

<sup>1</sup> On n'apprendra pas sans intérêt que deux jours avant nous avions reçu, de la part de M. Greaves, des vases pour la communion; Mme Moffat les avait demandés *deux années auparavant*, en réponse à l'offre que lui avait faite Mme Greaves, son amie, de lui envoyer ce qui pourrait lui faire plaisir. Elle choisit ce cadeau dans la foi, espérant que ces objets pourraient un jour être utiles, quelque sombre que fût alors notre horizon; et, par une coïncidence remarquable, ces vases, après être restés plus d'une année en chemin, arrivèrent au moment précis où nous en avions besoin.

contrée voit partout des missionnaires, des temples, des écoles, des auditoires nombreux et des églises florissantes, non-seulement dans nos stations, mais encore dans celles des missions française et wesleyenne; et cela depuis la chaîne du Winter-Berg, qui borne la Cafreterie, jusqu'au desert de Kalagare à l'occident.

Quelque considerable que fut le changement accompli, nous n'osions encore nous rejour qu'en tremblant. Nous connaissions trop les machinations de Sitan pour croire qu'il laisserait sa proie lui échapper sans faire de nouveaux efforts pour la retenir. Aussi sentions-nous le besoin d'une double mesure du Saint-Esprit, afin d'être vigilants pour garder les âmes aussi bien que pour les gagner. Nous avions encore une grande œuvre à faire avant de pouvoir compter sur notre succès. Bien des préjugés restaient encore à déraciner. Les relations qui unissaient leurs voisins encore païens ne pouvaient manquer d'exposer leur foi à de grandes épreuves. Plusieurs d'entre eux étaient dans un état de servage à l'égard d'autres indigènes, qui ne pouvaient accueillir qu'avec irritation toute innovation apportée à leurs vieilles habitudes. Mais nous avions la confiance que Celui qui avait commence cette bonne œuvre l'acheverait.

On a pu voir, par ce qui précède, qu'il n'était pas plus en notre pouvoir de reformer le costume et les habitudes des indigènes que de changer leurs cœurs, et nous étions pleinement convaincus que l'évangélisation doit précéder la civilisation. La théorie inverse, qui est généralement en honneur parmi les sages de ce monde, a toujours été renversée par l'expérience du missionnaire; partout il a reconnu que, pour obtenir de bons fruits, il faut d'abord rendre l'arbre bon. Ce n'est qu'après que la grâce divine a changé le cœur du sauvage qu'il sent le besoin d'honorer, aussi bien dans ses habitudes extérieures que dans ses sentiments intimes, l'Évangile dont il fait profession. L'Évangile nous enseigne que toutes choses doivent se faire convenablement et avec ordre; et seul il peut faire apprécier au sauvage les avantages de la vie civilisée en même temps que les bienfaits de la rédemption. Les païens eux-mêmes sont frappés de cette influence civilisatrice de la foi chrétienne. « Quoi » me disait un jour un chef encore étranger à la conversion du cœur, « sont-ce les préceptes contenus dans ce livre (il montrait l'Évangile de saint Luc que je tenais à la main) qui t'ont fait ce que tu es, et

qui ont appris aux blancs une si grande sagesse? est-ce en effet ce *Mahuku a molemo* (bonne nouvelle) qui a renouvelé ta nation, et qui vous a appris à vous vêtir, vous auprès de qui nous sommes comme le gibier du désert? »

Bien que les Béchuanas ne fussent pas des sauvages dans toute la force du terme, leur costume n'était rien moins que gracieux et confortable, comme on peut le voir par l'esquisse ci-jointe, prise sur les lieux par un artiste qui accompagnait l'expédition du docteur Smith. Quand il fait chaud, ils se débarrassent du manteau qui constitue tout leur vêtement. Dans le dessin ils paraissent moins disgracieux qu'ils ne le sont en réalité, parce qu'on n'y aperçoit pas plusieurs accessoires, tels que la graisse, l'ocre rouge, etc., qui sont fort dégoûtants et qui exhalent une odeur fétide. Les enfants, comme on le voit par ce dessin, sont portés dans un sac de peau sur le dos nu de la mère, contre laquelle ils sont serrés assez étroitement. Quand il faut les changer de position, ils sont souvent trempés de sueur; il suffit alors qu'ils soient exposés à un air un peu froid pour qu'ils contractent facilement une pulmonie. Dès qu'un enfant est né, on lui rase la tête, en laissant seulement une petite mèche de cheveux sur le crâne qui n'a pas encore la consistance osseuse; et à peine a-t-il quelques semaines qu'on voit déjà pendante, par dessus la peau qui lui sert de berceau, sa petite tête luisante de graisse et exposée aux rayons d'un soleil presque vertical; malgré cela les coups de soleil sont assez rares, soit chez les enfants, soit chez les adultes. Pour atténuer l'effet de ces rayons ardents, qui fondent souvent les masses d'ocre et de graisse dont ils se chargent la tête et les font couler en ruisseaux le long de leurs membres, ils portent habituellement un parasol fabriqué avec des plumes noires d'autruche; quelquefois ils les remplacent par une simple branche d'arbre. Les guerriers tiennent souvent dans le même but leurs boucliers au-dessus de leur tête.

Tout incommode que fût l'habillement des Béchuanas, ils y tenaient, comme nous l'avons dit, avec une obstination inouïe. Néanmoins nous attendions naturellement de nos nouveaux disciples un changement extérieur en rapport avec leur profession de l'Évangile; et notre attente ne fut pas trompée. Ceux qui furent baptisés s'étaient procuré pour cette occasion des vêtements décents avec l'aide de M<sup>me</sup> Moffat, qui fut obligée de céder

a deux des femmes des robes de son trousseau. Jusqu'à ce jour il avait été impossible d'établir une école de couture, l'ouvrage des femmes consistant à bâtir les maisons, à construire les clôtures et à cultiver la terre, tandis que les maîtres de la création s'étaient adjugé, de temps immémorial, le facile travail de coudre leurs vêtements. C'était une grande nouveauté de voir des femmes et des jeunes filles manier cet instrument brillant et léger que sentaient à peine leurs doigts habitués à manier la hache du charpentier et la truelle du maçon. Mais elles étaient pleines de bonne volonté, et M<sup>re</sup> Moffat, pour les encourager, leur promit de se reunir à elles aussi souvent que ses forces le lui permettraient. Elle eut bientôt un groupe d'élevés de tous les âges, dont un bien petit nombre enco.e avaient le bonheur de posséder une robe. La rareté des matériaux était un obstacle sérieux à leurs progrès, et à une distance de deux cents lieues de toute ville civilisée, il nous était à peu près impossible de nous procurer ces matériaux, du moins au moment voulu. Le même Évangile qui avait appris aux indigènes qu'ils étaient spirituellement misérables, aveugles et nus, leur fit comprendre aussi qu'ils avaient besoin d'une réforme extérieure, et les disposa à accueillir ces habitudes d'ordre et de propreté dans lesquelles ils n'avaient vu jusqu'alors que des singularités étrangères. C'est ainsi que par les progrès lents, mais certains, des principes de l'Évangile, des familles entières se trouverent vêtues decemment. Des ornements auxquels on attachait naguere un grand prix, et qui ne pouvaient que deligrer ceux qui les portaient, furent convertis en monnaie de cuivre pour acheter des peaux d'animaux; ces peaux, préparées de maniere qu'elles acqueraient la souplesse du drap, servaient à confectionner des robes, des vestes et des pantalons. On achetait avec empressement les produits des manufactures anglaises, lorsque la visite d'un colporteur en offrait l'occasion.

Pendant longtemps, toutes les fois qu'on voyait un homme se faire une paire de pantalons ou une femme se coudre une robe, c'était un indice certain qu'un nouveau disciple allait se joindre à ceux qui faisaient profession de l'Évangile. L'acte de renoncement à l'usage de se peindre le corps et de commencer à se laver equivalait pour un indigène à celui de se couper les cheveux chez les insulaires de la mer du Sud. C'était une abjuration publique du

paganisme. Nous fûmes souvent amusés par les progrès successifs qui eurent lieu à cet égard dans les années suivantes. Ainsi tel homme était affublé d'une veste qui n'avait qu'une manche, parce que l'autre n'était pas terminée ou qu'il manquait d'étoffe pour la faire. Tel autre avait une veste de cuir avec des manches de différentes couleurs. On rencontrait des robes de toutes les couleurs comme celle de Joseph, et des vêtements d'une coupe si fantastique qu'ils auraient déridé les fronts les plus sérieux. Rien de plus plaisant que les directions qu'on venait demander à M<sup>me</sup> Mollat pour la confection des vêtements ; et ce n'était pas seulement aux femmes qu'elle avait affaire. Comme on voyait que les soins de ce genre lui étaient confiés, on s'imaginait qu'elle devait être passée maîtresse dans tous les arts de la vie civilisée. L'un lui apportait des peaux préparées pour qu'elle y coupât un habit ; l'autre voulait une veste, celui-ci demandait un patron de pantalon, celui-là lui présentait son vêtement cousu sens dessus dessous, et lui demandait gravement pourquoi il allait mal. Quelque puérils que puissent paraître ces détails, ces essais informes de civilisation étaient le prélude d'un changement immense ; c'était le commencement d'une ère nouvelle qui devait mettre un terme aux habitudes repoussantes établies par une longue suite de générations, et ouvrir au commerce anglais de nombreux débouchés, qui, sans l'Évangile, fussent toujours restés fermés. Notre auditoire était maintenant d'une variété extrême : il comprenait depuis le sauvage barbouillé de graisse jusqu'au néophyte propre et bien vêtu.

Le même esprit de civilisation s'étendit à tous les détails de l'économie domestique. Jadis un coffre, une chaise, une chandelle, une table étaient choses inconnues pour les indigènes ; ils n'y voyaient que des accessoires superflus appartenant à des êtres d'une espèce différente de la leur. Tout en reconnaissant la supériorité industrielle de ceux qui savaient fabriquer ces inutilités, ils doutaient de notre bon sens à nous voir prendre tant de peine pour de pareils objets. Ils nous trouvaient surtout extravagants de brûler la graisse sous forme de chandelles, au lieu de nous en frotter le corps ou de nous en remplir l'estomac. Avant ce temps, après qu'ils avaient trait leurs vaches, ils se retiraient dans leurs maisons ou dans leurs cours, où ils restaient stupidement assis à terre, devant un feu demi-éteint, ayant à peine la clarté néces-

saire pour distinguer ce qu'ils mangeaient ou se reconnaître les uns les autres ; la nuit venue, après avoir étendu par terre la peau desséchée de quelque animal, il s'y couchaient envelopés de leurs manteaux de cuir, faisant de leur vêtement de jour une couverture pour la nuit. Ils s'aperçurent bientôt que pour pouvoir lire le soir il leur fallait une autre clarté que la lumière tremblotante d'un tison. On se mit alors à recueillir soigneusement du suif pour le couler dans des moules, et des chiffons pour faire des mèches ; bientôt nous vîmes pendus à la muraille des paquets de chandelles, spectacle plus agréable à nos yeux que le plus magnifique tableau ; image de la lumière morale qui venait d'entrer dans ces mêmes demeures.

Notre horizon continuait à s'éclaircir, et nous étions abondamment encouragés par le désir croissant d'instruction parmi nos candidats. Souvent, ceux qui avaient été admis dans l'église exprimaient leurs expériences d'une manière à la fois simple et expressive. « Je cherche Jésus, » disait l'un, et un autre « Je commence à sentir Dieu ; j'ai été égaré, sans connaître mon danger, parmi les bêtes sauvages ; le jour a commencé à luire, je vois mon danger. — « J'ai dormi dans l'autre du lion, » disait un troisième ; ou encore « J'ai été ballotte ça et là comme une calebasse qui flotte sur l'eau, et peu s'en est fallu que je n'enfonçasse. » Au milieu de cette excitation générale, nous ne pouvions nous empêcher de craindre que ces impressions ne fussent passagères comme la rosée du matin, aussi jugeâmes-nous nécessaire d'user d'une grande prudence pour admettre de nouveaux membres dans notre petite église.

Vers cette époque, le Seigneur nous donna un signe de sa protection bien encourageant et bien propre à fortifier la foi de ceux qui avaient mis la main à la charrue. Plusieurs femmes furent emportées par le kuasi, la maladie que j'ai décrite plus haut. Parmi elles se trouvait une femme mariée qui avait montré beaucoup de zèle pour s'instruire dans la vérité. Déjà, avant que sa maladie eût pris un caractère alarmant, elle parla avec beaucoup de force du prix immense des instructions qu'elle avait reçues, et professa une vive espérance d'obtenir la vie éternelle par l'expiation qui est en Jésus-Christ. Quelques jours après cette déclaration, sentant que la mort approchait, elle fit appeler son mari et ses amis, et leur parla d'une manière pathétique et pres-

sante, les exhortant à croire les paroles de Jéhovah et à chercher leur refuge auprès de Jésus, le seul Sauveur. « Je vais mourir ! » C'était quelque chose de bien extraordinaire qu'un pareil langage sortant des lèvres d'un Béchmana. Quelques-uns des assistants écoutaient avec stupéfaction, d'autres pleuraient. « Ne pleurez pas, » dit-elle, « de ce que je vais vous quitter, mais pleurez sur vos péchés et pleurez sur vos âmes. Pour moi, tout va bien : ne croyez pas que je doive mourir comme une bête, ou que je doive dormir à jamais dans le sépulcre ; non, non ! Jésus est mort pour mes péchés ; il a promis de me sauver ; je m'en vais pour être auprès de lui. » Peu de moments après avoir rendu ce beau témoignage, cette femme, qui, quelques mois auparavant, ainsi qu'elle le disait elle-même, était aussi ignorante qu'une bête brute, quitta ce monde avec la pleine assurance d'une vie éternelle au delà du tombeau.



## CHAPITRE XXIX.

Ambassadeurs de Mosselékatsi. — Leur étonnement. — Dangers attachés à leur retour. — Fautes de leur compagnie. — Accident que leur fait Mahury. — Attaque des bœufs par les lions. — Arrivée chez les Baharutsis. — Description du pays. — L'arbre nabie. — Exploits de guerrier. — Instances des ambassadeurs. — Indice d'une prospère pays. — Trace d'une industrie remarquable. — Ravages de la guerre. — Incident intéressant. — Pluie violente. — Rencontre inattendue. — Pompe sauvage. — Terreur de Mosselékatsi. — Description des guerriers. — Un ha-déat.

Vers la fin de l'année 1829, deux commerçants firent un voyage dans l'intérieur, dans le but de tuer des éléphants et de faire le commerce d'échange. Ayant appris chez les Baharutsis qu'il y avait à l'Orient une tribu qui possédait beaucoup de bétail, ils se dirigèrent de ce côté, et furent reçus avec beaucoup de bienveillance par Mosselékatsi, roi des Metebeles, qui sont une division des Zoulas. Déjà, antérieurement à cette époque, cette tribu avait reçu des Baharutsis des informations relatives aux blancs, et particulièrement à ceux de la station du Kuruman. Quand ces voyageurs quittèrent son pays, Mosselékatsi leur adjoint deux de ses chefs, chargés de recueillir des renseignements plus précis sur les blancs, ses voisins, il leur recommanda plus spécialement de s'enquérir du caractère et des enseignements des docteurs établis au Kuruman. A leur arrivée, ces ambassadeurs furent surpris au delà de toute expression de tout ce qu'ils voyaient, et comme ils étaient complètement nus, suivant l'usage de leur nation, leur aspect choqua beaucoup la délicatesse relative des Bechuanas, tout barbares qu'ils fussent encore. Toutefois ces vi-



siteurs s'empressèrent de tenir compte de nos observations relativement à la décence et à la propreté. On leur témoigna toutes sortes d'égards; ils les reçurent avec une politesse naturelle que nous n'avions jamais trouvée chez les Béchuanas, et qui nous montra que la vraie politesse n'est pas renfermée exclusivement dans le cercle étroit de la civilisation; évidemment nos visiteurs appartenaient à la noblesse de leur nation. Nous nous empressâmes de leur montrer tout ce qui pouvait exciter leur intérêt : nos maisons, les murs de nos étables et de nos jardins, la forge, le canal qui nous amenait un large courant d'eau détourné du lit de la rivière, tout cela les remplit d'étonnement et d'admiration; ils témoignaient cette admiration, non point par des gestes désordonnés à la manière des gens du peuple, mais par un respect sérieux et plein de dignité. « Vous êtes des hommes, et nous ne sommes que des enfants, » dit l'un d'eux; « il faut, » ajouta l'autre, « que Mossélékatsi soit informé de tout ceci. » Etant entrés dans notre maison, comme leurs regards se portaient avec étonnement sur cet ameublement si étrange pour eux, l'un d'eux aperçut un petit miroir qu'il contempla avec admiration. M<sup>me</sup> Moffat lui en présenta un beaucoup plus grand : il regarda attentivement sa propre figure qui s'y trouvait réfléchi; et comme il ne s'était jamais vu ainsi lui-même, il s'imagina que ce qu'il apercevait était un de ses gens placés de l'autre côté de la glace; il passa brusquement sa main derrière, en lui disant de s'en aller; mais apercevant encore la même image, il retourna la glace avec précaution, et ne voyant plus rien, il la rendit à M<sup>me</sup> Moffat d'un air tout pensif, en disant qu'il ne pouvait pas s'y fier.

Rien ne parut les frapper autant que notre culte public. Ils virent des hommes comme eux se réunir avec toutes les formes de la bienséance et du respect des mères qui; apprenaient la tranquillité à leurs enfants, ou qui se retiraient précipitamment s'ils faisaient du bruit, et les enfants plus âgés qui restaient assis en gardant un profond silence. Quand le missionnaire monta en chaire, ils entendirent le chant d'un cantique; et bien que leur ignorance de la langue béchuanase ne leur permit pas de comprendre les paroles du sermon, ils comprirent qu'elles avaient pour objet quelque chose de très-sérieux. Accoutumés qu'ils étaient, depuis leur enfance, à voir toutes les réunions

publiques accompagnées de tumulte et d'évolutions guerrières, ils voyaient avec une véritable stupefaction l'ordre et la ferveur qui présidaient à toutes les parties du service. Ils faisaient des questions sur chaque chose, et ils apprirent avec étonnement que nos hymnes n'étaient pas des chants guerriers exprimant ces sentiments farouches qui s'associaient toujours dans leur esprit aux sons de la musique. Nous profitâmes de toutes les occasions qui se présentèrent pour leur parler des grandes vérités de l'Évangile, et nous nous efforcâmes de laisser dans leurs cœurs des impressions salutaires.

Quand il fut question de retourner dans leur pays, ces hommes nous témoignèrent de grandes craintes relativement aux dangers qu'ils pourraient courir en route. Ils nous dirent avoir été informés que les tribus bechuanases, dont ils devaient traverser le territoire, avaient résolu de les mettre à mort. Nous ne pouvions que partager de pareilles craintes, en considérant la réputation guerrière des Metebeles, qui s'étaient fait partout des ennemis, qui avaient exterminé plusieurs tribus puissantes et inondé de sang les plaines et les collines des Bakones, achevant l'œuvre de destruction commencée par les Mantatis. Après avoir réfléchi mûrement et avec prières sur ce que nous avions à faire, il fut décidé que je me chargerais d'accompagner les ambassadeurs jusqu'au pays des Baharutsis, d'où ils pourraient sans danger se rendre chez leur peuple. Ils accueillirent cette proposition avec la plus vive gratitude. Nous ajoutâmes un wagon de louage à celui que je possédais déjà, pour les transporter. Nous pûmes voir à notre départ les heureux fruits de cet Évangile qui prêche l'amour et la bienveillance envers tous les hommes. Les croyants et plusieurs autres habitants de la station apportèrent aux étrangers de petits présents; ils en ajoutèrent d'autres pour leur maître Mosselekatsi, dont naguère encore ils n'auraient prononcé le nom qu'avec des malédictions. Avant pris avec moi un certain nombre de volontaires pour me prêter main-forte en cas de danger, nous quittâmes le Kuruman le 9 novembre.

Les deux ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de bienveillance au vieux Lattakou par les sujets de Mahura, qui montraient beaucoup de zèle pour mettre en pratique les préceptes de l'Évangile de paix prêchés par les missionnaires; quant au roi lui-même, rien ne montre qu'il ait reçu encore dans son cœur

cet Evangile qui a répandu tant de bénédictions dans son pays. Après avoir quitté Lattakou, nous traversâmes plus rapidement qu'à l'ordinaire, avec nos wagons vides, les plaines des Barolongs, dans lesquelles le voyageur, comme le marin au milieu de l'Océan, ne voit d'autres bornes que l'horizon à l'étendue qui l'environne. De loin à loin, l'œil rencontre quelques souches de mimosas ; quelquefois aussi de hautes herbes qui ondulent au souffle de la brise comme des champs de blé ; au milieu de ces herbes habitent différentes sortes de gibiers, et le roi des forêts y promène paisiblement ses loisirs. De temps en temps nous étions accostés par les misérables habitants de ces solitudes, qui ne vivent que de racines et des produits de leur chasse ; ils venaient nous demander un peu de tabac, et quelquefois ils passaient la nuit avec nous. C'étaient des gens qui vivaient en quelque sorte familièrement avec les lions, et qui connaissaient parfaitement toutes leurs habitudes. Un soir, au moment où nous allions nous coucher, un lion passa près de nous en poussant un rugissement dont le bruit se perdit peu à peu dans la plaine, et auquel un autre cri semblable répondit dans l'éloignement. Nous fîmes remarquer ce cri aux Balalas, et nous leur demandâmes s'ils pensaient qu'il y eût du danger. Après avoir prêté l'oreille un moment, comme à une voix qui leur était familière, ils répondirent : « Non, il n'y a rien à craindre : le lion a mangé, et il va dormir. » Ils ne se trompaient pas, et nous dormîmes aussi. Quand je leur demandai, le lendemain matin, à quoi ils reconnaissaient que les lions allaient dormir : « Nous vivons avec eux, » me répondirent-ils ; « ce sont nos compagnons. »

Nous fîmes halte dans l'après-midi au bord de la rivière Sitlagole, à soixante lieues du Kuruman, et nous laissâmes paître nos bœufs sur une éminence qui se trouvait vis-à-vis de nous à un peu plus d'une portée de fusil des wagons. Nous venions à peine de nous arrêter et nous n'avions pas encore détaché nos fusils, quand nous fûmes surpris par deux lions qui débouchèrent tout à coup d'un fourré voisin. Le plus âgé, qui était d'une taille énorme, s'élança sur l'un de nos meilleurs bœufs et le tua en un clin d'œil en brisant avec ses dents monstrueuses les vertèbres du cou. Son jeune compagnon resta couché à quelque distance, tandis que l'autre léchait sa proie en tournant la tête de temps en temps du côté des autres bœufs qui avaient pris la

fuite. Nous nous empressâmes de détacher nos fusils pour l'attaquer, et deux des nôtres, plus empressés d'effrayer notre ennemi que de le tuer, tirèrent avec trop de précipitation pour bien viser; le lion, effrayé sans doute par le sifflement d'une balle, rentra dans le fourré d'où il était sorti, et nous laissa paisibles possesseurs de sa victime. A Meritsane, au bord d'une autre rivière dont le lit était desséché, nous fûmes regales d'une sérénade complète, où la partie des sopranos était exécutée par des chacals, celle des ténors par des hyènes, et la basse par des lions.

Nous fûmes bien traités par les Barologs; et le dixième jour nous arrivâmes à Mosega, où residait Mokhalta, chef des débris encore imposants de la tribu des Baharutsis. Dépouilles de leurs troupeaux par les Mantatis, ils s'étaient rassemblés dans un vallon où ils vivaient de la chasse et des produits de la terre, toujours dans l'apprehension d'être asservis un jour par Mossélekatsi. Je reçus de ce peuple l'accueil le plus bienveillant, bien qu'ils ne me connussent encore que de nom.

Ayant rempli l'engagement que j'avais pris de conduire sans et sans jusque chez les Baharutsis ceux qui m'étaient confiés, je les recommandai solennellement à Mokhalta, en le priant de les faire accompagner jusqu'aux avant-postes de Métébélès par une escorte suffisante. Mais les deux chefs s'élevèrent vivement contre cette proposition, alléguant que, puisque je leur avais témoigné tant de bonté, il me fallait aller faire moi-même l'expérience de celle de leur roi, et que ce dernier ne manquerait pas de les mettre à mort s'ils me laissaient repartir sans qu'il m'eût vu. Mokhalta me fit en tremblant la même prière, disant que lui et son peuple seraient obligés de prendre la fuite si je les refusais. J'eus beau objecter mes nombreuses occupations au Kuruman, tout fut inutile, et il me fallut consentir, enfin, à leur très-grande joie, à les accompagner jusqu'à la frontière de Mossélekatsi. Mokhalta se décida à être des nôtres; il désirait depuis longtemps voir ce roi tant redouté, qui avait ravagé le pays des Bakones, et dont le voisinage lui faisait craindre avec raison pour la sûreté de son peuple; c'était uniquement, en effet, parce que les Baharutsis ne possédaient pas de riches troupeaux de bétail, qu'ils n'étaient pas encore devenus la proie de ce Napoléon du désert.

La contrée que nous avions à traverser était toute différente de celle que nous quitions ; elle était montagnaise et boisée ; les vallées étaient parées d'arbres verts et coupées de nombreux ruisseaux d'une eau excellente, dont le cours sinueux aboutissait à l'Océan Indien. Les deux premières journées du voyage me procurèrent un plaisir extrême, et me rappelèrent souvent les vallons d'Ecosse. Comme nous étions dans une saison de pluie, la campagne avait beaucoup de fraîcheur ; les arbres dont les plaines étaient semées portaient la plus riche verdure. Mais ces rochers et ces vallées si pittoresques retentissaient souvent des rugissements du lion. Ce pays avait autrefois une population nombreuse. On apercevait, sur le penchant des collines et des montagnes, des ruines de villes jadis puissantes et peuplées. Les invasions dévastatrices des Mantatis et des Métébélès avaient laissé aux bêtes sauvages la libre possession de ces fertiles vallées. Le lion, qui avait goûté de la chair humaine, s'y promenait en liberté, en effrayant le voyageur de ses rugissements répétés par les échos d'alentour. Nous fûmes gardés miraculeusement pendant les nuits, bien que notre sommeil fût souvent troublé par ces cris terribles. Souvent il nous fallait prendre nos fusils et marcher devant le wagon pour repousser un buffle ou un rhinocéros qui débouchait tout à coup d'un fourré, à la grande terreur de nos bœufs ; ces derniers portaient quelquefois comme des chevaux de course, et il en résultait la rupture de l'attelage ou de quelque partie du wagon. Comme il n'y avait point de chemin tracé, nous étions souvent obligés de faire de longs circuits pour nous frayer une route à travers de profonds ravins ; et plus d'une fois il fallut ouvrir notre passage à coups de pioche et de hache. Quand nous bivouaquions pour la nuit, nous choisissions autant que possible une plaine, afin d'être mieux placés pour nous défendre ; et, lorsque nous avions du bois à notre disposition, nous établissions plusieurs feux autour du wagon ; mais, quand il tombait de la pluie, notre situation devenait réellement critique ; et tout notre désir alors était qu'il plût si fort, que les lions ne fussent pas tentés de quitter leur repaire.

Après un voyage de plus de trente lieues, nous atteignîmes, cinq jours après avoir quitté Moséga, les premiers établissements des Métébélès, et nous fîmes halte auprès d'un ruisseau fort joli. Mon attention se porta sur un arbre gigantesque qui s'élevait à

l'entrée d'un ravin boise, entre deux chaînes de hautes montagnes. Voyant percer à travers son feuillage toujours vert des toits coniques qui semblaient appartenir à des maisons en miniature, je m'en approchai, et je reconnus que cet arbre était habité par plusieurs familles de Bakones, les aborigènes du pays. J'y montai alors à l'aide des entailles qu'on avait pratiquées dans le tronc, et j'y comptai, à mon extrême étonnement, dix-sept de ces habitations aériennes, plus trois autres qui n'étaient pas terminées. Quand je fus arrivé à la plus élevée de ces cabanes, qui se trouvait à trente pieds du sol, j'y entrai et je m'y assis. Je n'y vis d'autre ameublement que le foin qui jonchait le plancher, une lance, une cuillette et un grand bol rempli de sauterelles. Comme je n'avais rien mangé de tout le jour et que je ne desirais pas retourner encore aux wagons, séduit que j'étais par la nouveauté de ma position, je demandai permission de manger à une femme qui se tenait assise à la porte avec un enfant au sein. Elle y consentit avec empressement, et m'apporta une nouvelle portion du même mets réduit en poudre. Plusieurs autres femmes arrivèrent des huttes voisines en grimpant de branche en branche pour voir l'étranger, qui leur offrait le même sujet d'étonnement et de curiosité qu'il trouvait lui-même dans cet arbre habité. Je visitai ensuite différentes cabanes assises sur les branches principales. La construction de ces maisons est très-simple. On commence par établir avec des branches juxta-posées un plancher oblong, qui a environ sept pieds de large. À l'extrémité de cette plate-forme, on élève une petite hutte conique faite de branches et d'herbes entrelacées. Cette hutte a six pieds de diamètre, et de hauteur un peu moins que celle d'un homme. Comme elle est placée à l'extrémité du plancher, il reste un certain espace devant la porte. Le jour précédent, j'avais traversé plusieurs villages dont toutes les maisons étaient perchées sur des pieux à sept ou huit pieds du sol et rangées en cercle; l'ascension et la descente se pratiquent au moyen d'une branche noueuse placée du côté de la porte. Au centre du cercle formé par ces maisons, sont entassés les ossements du gibier tué par les habitants. Tels étaient les habitations des misérables habitants de ce pays; depuis qu'ils avaient été dispersés et pillés par Mosselékatsi, ne possédant plus de bétail, ils vivaient de sauterelles, de racines et du produit de leur chasse. Ils ont adopté ce

mode d'architecture pour se mettre à l'abri des lions qui abondent dans la contrée. Pendant le jour, les familles descendaient au pied de l'arbre dont j'ai parlé, pour préparer leurs aliments. Quand le nombre des hôtes d'une cabane venait à augmenter, ils soutenaient avec des pieux la branche ainsi surchargée ; et quand le poids se trouvait allégé, ils enlevaient ces pieux pour en faire du combustible. On peut voir ci-jointe une vue, prise sur les lieux, de cet arbre qui est une espèce de figuier.

De retour auprès des wagons, je vis approcher quelques guerriers Métébélès, qui se prosternèrent de loin en apercevant Umbate et son compagnon, jusqu'à ce qu'ils leur eussent fait signe de s'approcher ; alors ils s'adressèrent aux ambassadeurs dans les termes les plus obséquieux, ce qui prouva que nous nous ne nous étions pas trompés en jugeant ceux-ci des personnages de distinction. Etant arrivé aux frontières des domaines de Mossélékatsi, je parlai de nouveau de retourner chez moi, puisque j'avais rempli mon engagement. Les deux chefs se levèrent alors, et Umbate, après avoir tenu ses regards fixés par terre pendant quelque temps, comme plongé dans de profondes réflexions, mit sa main droite sur mon épaule, la gauche sur sa poitrine, et me parla en ces termes : « Mon père, tu as été notre protecteur, nous sommes désormais à toi. Tu nous aimes, et tu voudrais nous quitter ? Là bas, » ajouta-t-il en montrant les montagnes bleues qui encadraient l'horizon, « demeure le grand Mossélékatsi ; et comment oserions-nous paraître en sa présence si tu n'étais pas avec nous ? Si tu nous aimes encore, sauve-nous ; car, quand nous aurons raconté ce qui nous est arrivé, il nous demandera pourquoi nous t'avons affligé par notre conduite, de manière à t'engager à repartir ; et le jour même, avant que le soleil soit couché, il aura ordonné notre mort. Regarde-moi, ainsi que mon compagnon, et dis-nous si tu peux décider en effet que tu ne viendras pas ; car alors il nous vaut mieux mourir à présent même en présence de notre peuple. » A tous mes raisonnements ils n'opposèrent que le silence ; mais leurs yeux parlaient un langage auquel je n'eus pas le courage de résister. « As-tu peur ? » me dit l'un d'eux : je répondis que non. « Alors, » dit Umbate, « il dépend de toi de nous sauver la vie, et de préserver du deuil nos femmes et nos enfants. » Je ne crus pas devoir lutter plus longtemps contre l'émotion qui s'emparait de moi et qui avait

gagné tous mes compagnons; et je consentis, quoi qu'il en pût résulter, à accompagner les étrangers jusqu'auprès du roi.

La route que nous avions à suivre cotoyait une chaîne de montagnes qui courait dans la direction du sud-est; du côté du nord-est, le pays était moins montueux, mais il était accidenté de la manière la plus pittoresque par un grand nombre de petites collines, les unes disposées en chaînes, les autres isolées et de forme conique; à leur base étaient jetées les ruines de villes nombreuses, dont quelques-unes avaient dû être d'une immense étendue. Le sol des vallées et des plaines était de la plus riche fertilité. Les torrents qui descendaient des hauteurs voisines avaient détaché de leurs cimes et amoncelé à leurs pieds, durant une longue suite d'années, une couche de terre végétale qui avait de 10 à 20 pieds de profondeur, et où prospéraient autrefois le ble indigène, le melon d'eau, la citrouille et la canne à sucre. Plusieurs de ces ruines attestaient des travaux mous et une industrie admirable; on apercevait des clôtures en pierre qui avaient jusqu'à sept pieds de hauteur, et qui avaient été construites sans le secours du niveau et du mortier. Toutes les constructions affectaient une forme circulaire, depuis les murs intérieurs qui entouraient chaque habitation, jusqu'à ceux qui traçaient l'enceinte de la ville. Je trouvai parmi ces ruines les restes de quelques maisons qui avaient échappé aux flammes des hordes dévastatrices. Elles étaient fort grandes, et d'une architecture bien supérieure à tout ce que j'avais vu jusqu'alors chez les indigènes du sud de l'Afrique. Les murs circulaires étaient construits avec une sorte d'argile fort dure mêlée de bouse de vache et de minéral, le tout si parfaitement aplani et poli, que les parois intérieures de la maison semblaient avoir reçu un vernis. Le dessus des portes et le haut des murs étaient ornés de corniches et d'architraves. Les piliers qui soutenaient le toit avaient la forme de pilastres; ils étaient ornés de cannelures et d'autres dessins qui prouvaient beaucoup de goût de la part des architectes féminins qui avaient dirigé la construction. Malheureusement ce goût s'était exercé sur des matériaux fragiles; car on ne voyait rien dans le bâtiment qui ressemblât à de la pierre, si ce n'est les fondations. Ces maisons, comme toutes celles de l'intérieur de l'Afrique, étaient circulaires avec des toits coniques et dépassaient de beaucoup les murs, de manière à donner beaucoup d'ou-



bre. La construction des murs de pierre doit avoir coûté des travaux immenses ; car tous les matériaux en ont dû être transportés à dos d'homme, ou plutôt de femme, et les carrières d'où l'on a pu les tirer sont à des distances considérables. Les collines voisines offraient des exemples semblables des prodiges que peut accomplir une volonté persévérante, presque entièrement privée des ressources de l'art.

Je me promenai longtemps tout pensif au milieu de ces scènes de désolation, reportant mes pensées sur le temps où ces habitations, aujourd'hui en ruines, étaient pleines de bruit, de vie et d'activité. De temps en temps je rencontrais au milieu des décombres un crâne humain, historien muet mais éloquent des malheurs passés. Ces ruines ont aujourd'hui pour habitants des reptiles et des bêtes sauvages. Elles sont semées de vastes bergeries occupées par le bétail des Métébélès, auteurs de cette désolation. Comme j'avais des Métébélès avec moi, il me fut très-difficile de recueillir des renseignements auprès des quelques naturels que nous rencontrions sur notre chemin. Ces derniers tremblaient devant leurs nobles maîtres, qui les gouvernaient avec une verge de fer. Je compris bientôt que les usurpateurs tenaient à me laisser dans l'ignorance au sujet des dévastations qui frappaient partout nos regards ; ils tâchaient toujours d'être présents lorsque j'abordais quelque aborigène ; néanmoins, comme j'entendais leur langue, je trouvai quelques occasions de leur parler. Parmi les serviteurs qui avaient accompagné les deux ambassadeurs au Kuruman, se trouvait un prisonnier Mantatis. Il aimait, ainsi que ses compagnons, à parler avec moi le séchuana, leur langue maternelle. Il avait été fait prisonnier par Mossélékatsi, avec plusieurs centaines d'autres Mantatis, après la défaite de cette tribu au vieux Lattakou. Cet homme, doué d'une stature imposante et d'une force athlétique, avait un esprit délié et observateur ; son âme naturellement fière et généreuse se révoltait contre la tyrannie de ses nouveaux maîtres. Il était né dans la contrée que nous traversions, et il me racontait volontiers, quand l'occasion s'en présentait, l'histoire de la ruine de sa patrie : le pillage des bestiaux et des propriétés, le massacre des habitants et l'incendie des villes. Les expéditions de Chaka, ce monarque des Zoulas, de sanguinaire mémoire, avaient déjà fait d'affreux ravages ; mais ceux-là n'étaient rien encore auprès de la destruction

definitive des tribus Bakones par les armes de Mosselekatsi. Les anciens habitants de ces riches coteaux et de ces plaines fertiles, amollis par la paix et par l'abondance, étaient devenus une proie facile pour les Metebelès, aguerris par leurs luttes avec les Zoulas.

Un dimanche matin je montai sur une colline, au pied de laquelle nous avions bivouqué le soir précédent, dans l'intention d'y passer la journée. Quand j'eus atteint le sommet et que je m'y fus assis, je m'aperçus que j'avais été suivi à mon insu par le compagnon de voyage dont j'ai parlé; il s'était écarté du reste de l'expédition pour pouvoir répondre librement à mes questions, hors de la présence de ses supérieurs. Apercevant à ma droite une vaste étendue de terrain couverte de ruines, je lui demandai ce qu'étaient devenus les habitants de cette localité. Il se leva, profondément ennué, et étendant la main dans la direction des ruines, il me dit : « Moi-même je l'ai vu de mes yeux ! » puis il s'arrêta comme plonge dans ses réflexions. Au bout d'un moment il reprit en ces termes : « Là vivait le chef d'une multitude d'hommes. Il les gouvernait en qualité de roi. C'était le grand chef du bétail bleu. Ses troupeaux étaient nombreux comme les nuées de brouillard qui reposent sur la montagne; ils s'étendaient au loin dans la plaine. Il croyait que le grand nombre de ses guerriers imposerait à ses ennemis. Ses sujets se glorifiaient de leurs lances, et ils se moquaient de la lâcheté de ceux qui avaient abandonné leurs villes. « Je les taillerai en pièces, et je suspendrai leurs bouchers à ma colline. Notre race est une race de guerriers. Qui jamais a soumis nos pères ? ils étaient puissants dans les combats. Nous possédons encore les dépouilles enlevées dans les anciens temps ! Nos chiens n'ont-ils pas mangé les boucliers de leurs chefs ? Les vautours devoreront nos ennemis égorgés. » « C'est ainsi qu'ils chantaient et qu'ils dansaient, jusqu'à ce qu'ils aperçurent sur cette hauteur l'ennemi qui approchait. Le bruit de leur chant s'éteignit dans la nuit, et la crainte remplit leur cœur. Ils virent des nuages s'élever dans la plaine : c'était la fumée des villes incendiées. Il y avait comme une tempête dans le cœur du grand chef du bétail bleu. On entendait s'élever des cris opposés : « Ce sont des amis ! Ce sont des ennemis ! » jusqu'à ce qu'ils fussent tout près, et qu'on reconnût les Metebelès. Les hommes saisirent leurs armes et s'élançèrent

comme pour chasser l'antilope. Le bruit de l'assaut était comme celui du tonnerre, et leurs lances comme une forêt agitée par un orage d'automne. Les Métébélès, semblables à des lions, poussèrent le cri de mort, et tombèrent sur leurs victimes. C'était un cri de victoire; d'affreux gémissements y répondirent. Quelques moments suffirent pour coucher à terre des centaines de guerriers. Ils frappèrent sur leurs boucliers en signe de triomphe. Notre peuple s'enfuit avec le bétail au sommet de cette montagne. Les Métébélès entrèrent dans notre ville avec des rugissements de lions; ils pillèrent et incendièrent les maisons, percèrent les femmes de leurs lances, et jetèrent les enfants dans les flammes. Le soleil se coucha. Les vainqueurs s'élançèrent de la plaine fumante et coururent à la colline. Ils égorgèrent le bétail; ils dansèrent et chantèrent jusqu'à l'aube du jour; ils montèrent sur la colline; et tuèrent jusqu'à ce que leurs mains tombassent de fatigue. » Se baissant alors vers le sol, l'orateur prit dans la paume de sa main un peu de poussière; d'un souffle il la fit voler au loin, et il ajouta en montrant sa main vide: « Voilà tout ce qui reste du grand chef du bétail bleu. » Cette éloquence pittoresque et naïve produisit sur moi une impression que je tenterais en vain de décrire; je profitai du premier moment favorable pour transcrire ce discours, dont je n'ai donné ci-dessus qu'un abrégé. J'appris plus tard par d'autres indigènes que ce n'était point un chant fabuleux, mais bien un récit véridique de la catastrophe. Nous fûmes retenus plusieurs jours dans cet endroit par des orages épouvantables, qui semblaient faire trembler les montagnes; en même temps il descendait des hauteurs voisines de véritables déluges. Le sol, qui était noirâtre, et naturellement fort gras, devint tellement visqueux par l'effet de l'eau dont il était saturé, que ni les hommes ni les bœufs ne pouvaient avancer. Les roues de nos wagons ne formaient plus qu'une masse d'argile, et les pieds des bœufs adhéraient tellement au sol, qu'il devenait impossible de les faire bouger. Au reste on venait souvent des villages éloignés nous apporter d'abondantes provisions de lait et de blé; ces objets étaient transportés sur la tête des femmes esclaves appartenant aux tribus Béchuanases soumises par les Métébélès.

Le mauvais temps et les incommodités de tout genre qui nous entouraient firent naître de tristes pressentiments dans l'esprit

de mes gens ; et plusieurs d'entre eux se seraient volontiers évadés si nous n'avions pas été si loin de chez nous. Quand le temps nous permit d'avancer, nous arrivâmes, après deux jours de voyage, dans une contrée fertile, au bord du Limpopo ; cette rivière était abondante en joncs, au milieu desquels on voyait souvent percer le museau hideux d'un crocodile.

Après avoir franchi quelques collines qui se trouvaient à notre droite, nous trouvâmes, à notre grande surprise, en descendant dans la vallée, une bande nombreuse de chasseurs sous la conduite de Berend, avec plusieurs wagons. J'appris de Berend que M. Archbell, missionnaire wesleyen, l'avait accompagné pour chercher une localité qui pût convenir à une station ; qu'il avait quitté l'expédition trois jours auparavant avec M<sup>me</sup> Archbell pour se rendre auprès de Mossélékatsi ; mais que le monarque avait refusé de les recevoir avant notre arrivée, qui avait été annoncée à la capitale depuis longtemps ; un exprès m'attendait, en effet, pour m'y conduire. Après une longue et fatigante journée de voyage, nous arrivâmes au bord de la rivière Peban, où je passai le dimanche avec M. et M<sup>me</sup> Archbell, plaisir auquel j'étais loin de m'attendre en partant de chez moi.

Nous repartîmes ensemble le lundi, accompagné d'un commerçant. J'appris de mon guide que Mossélékatsi était médiocrement satisfait que Berend se fût permis d'entrer dans ses domaines, et qu'en conséquence il avait refusé de voir personne avant notre arrivée. Nous marchâmes vers l'Orient à travers une contrée montueuse et boisée, recevant partout des marques de l'empressement avec lequel Mossélékatsi nous attendait. Le lendemain dans la matinée nous aperçûmes enfin au pied d'une chaîne de collines la capitale si longtemps attendue. Un des deux ambassadeurs nous avait quittés deux jours avant pour me précéder auprès du roi, et pour « aplanir mon chemin, » comme il disait, jusqu'à la demeure de son souverain. « C'est là, » dit Umbate, en montrant la ville ; « c'est là que demeure le grand roi Pezoolu (1), l'éléphant, la griffe du lion ; » ajoutant à ces titres les éloges les plus extravagants.

Comme les wagons étaient obligés de faire un detour pour trouver un gué où ils pussent passer la rivière, M. Archbell et

(1) C'est-à-dire le ciel, un des titres du roi.

moi nous montâmes à cheval avec deux de nos gens pour suivre le chemin direct. En arrivant au bord de la rivière nous y trouvâmes des baigneurs qui s'enfuirent avec des marques de la plus vive frayeur en voyant des cavaliers. Nous marchâmes tout droit vers la ville, et pénétrant au centre d'un grand enclos qui pouvait contenir au moins 10,000 têtes de bétail, nous reconnûmes avec stupéfaction que cet enclos était bordé de huit cents guerriers, sans compter deux cents autres qui étaient cachés comme en embuscade des deux côtés de l'entrée. On nous fit signe de mettre pied à terre, ce que nous fîmes aussitôt, gardant à la main la bride de nos chevaux. Alors les guerriers qui étaient à la porte se précipitèrent dans l'enclos en poussant des cris sauvages et en balançant leurs grands boucliers, ce qui effraya beaucoup nos chevaux. Puis ils se joignirent au cercle armé qui nous entourait, et se formèrent en rang avec autant de précision que s'ils eussent appris les règles de la tactique européenne. Nous nous trouvâmes alors environnés d'un nombre immense de guerriers, dont chacun avait les reins entourés d'un caleçon de peau de singe, les bras et les jambes ornés de queues de bœufs, la tête surmontée d'un panache de plumes, et dont les vastes boucliers atteignaient leurs mentons.

Bien que nous fussions au centre d'une ville, le silence était aussi profond qu'à l'heure de minuit, et tous ces hommes étaient immobiles comme des statues. On ne voyait remuer que des yeux, et nous pouvions admirer une riche collection de dents d'une éclatante blancheur. Après quelques minutes de ce silence de mort, qu'interrompait seulement le bruit de la respiration de nos chevaux, le chant de guerre éclata soudain. Ce chant ne manquait pas d'harmonie, et les pieds qui battaient la mesure en cadence produisaient un bruit semblable au roulement du tonnerre; mais il y avait dans cette musique des parties qui semblaient faites pour les régions infernales, surtout quand les guerriers imitaient les gémissements des mourants sur le champ de bataille et les cris de joie des vainqueurs. Il se fit ensuite un nouveau silence, et nous nous demandions avec anxiété où l'on en voulait venir, lorsque le monarque sortit de derrière les rangs, suivi d'un certain nombre d'hommes qui portaient des paniers et des vases remplis d'aliments. Il s'avança vers nous, et comme il s'était fait instruire de notre mode de salutation, il nous donna

à chacun une poignée de main, fort gauche, mais très-cordiale. Après quoi il nous montra les aliments que l'on avait placés à nos pieds et nous invita à les partager. A ce moment les wagons parurent dans l'éloignement; comme je lui exprimai le désir d'être conduit à un endroit où nous pussions camper en dehors de la ville, il voulut nous accompagner lui-même et s'empara dans ce but de mon bras droit, qu'il serra avec la plus énergique familiarité. « Tout le pays est devant toi; tu es venu chez ton fils. Tu dormiras ou tu voudras. » Quand arrivèrent les maisons mouvantes, comme il appelait les wagons, il me serra le bras plus fort encore et les contempla avec une surprise inexprimable; je vis cet homme, la terreur de tant de contrées, reculer lui-même avec terreur, doutant si ce n'était pas des créatures vivantes. Quand on eut dételé les bœufs il s'approcha du wagon avec des précautions extrêmes, toujours me serrant d'une main et tenant l'autre sur sa bouche pour indiquer sa surprise. Il considéra la voiture très-attentivement, particulièrement les roues, et quand on lui dit combien de pièces de bois entraient dans la composition de chaque roue, sa surprise augmenta encore. Quand il eut tout examiné, il resta un seul point qu'il ne pouvait s'expliquer: il se demandait comment la bande de fer qui entourait les jantes de la roue pouvait être d'une seule pièce, sans qu'on aperçût de jointure. Umbate, que sa visite à notre station avait rendu beaucoup plus savant que son maître, me prit alors la main droite et raconta ce qu'il avait vu. « Mes yeux, dit-il, ont vu cette même main couper ces barres de fer, en rapprocher les extrémités et les joindre comme tu le vois à présent. » Un examen plus attentif fit découvrir la soudure. « Est-ce qu'il donne de la médecine au fer? » demanda le monarque. « Non, reprit Umbate, il n'emploie rien autre que du feu, un marteau et un ciseau. » Alors Mosseléktaï rentra dans la ville où il fut reçu avec des applaudissements frénétiques par les guerriers, toujours réunis dans l'endroit où il les avait quittés.

Le dessin ci-joint représente deux guerriers, l'un Métébélès, l'autre Béchwana, avec leurs différences d'armes et de costumes. Les divers régiments Métébélès se distinguent par la couleur de leur bouclier et aussi par le genre de plumes dont leurs têtes sont ornées; ils ont ordinairement une longue plume de grue bleue dont la base est fixée entre leurs sourcils. Cette parure donne à

leur aspect quelque chose de très-imposant. Ils ont pour armes un bouclier, une courte lance et une massue fabriquée avec du bois dur ou avec une corne de rhinocéros. Ils lancent cette massue avec une telle précision qu'ils s'en servent pour tuer des animaux très-petits, tels que l'antilope. Leur javelot n'est pas destiné à être lancé, mais à combattre de près; et c'est une des circonstances qui donnent tant de supériorité aux Métébélès sur les tribus accoutumées à lancer de loin des javelines légères. Vaincre ou mourir est la devise des Métébélès; si l'un d'eux revient sans son bouclier ou sa lance, il est immédiatement mis à mort sur un signe du souverain. Leur costume de guerre, qu'ils ne portent que dans les grandes occasions, est ce qui les fait paraître le plus à leur avantage; en temps ordinaire ils sont complètement nus, ainsi que les Cafres. Il est rare qu'ils fassent usage de la hache d'arme qu'on voit dans la main du guerrier Béchuanas : ils ne s'en servent que lorsqu'ils ont épuisé leurs lances, ou qu'ils massacrent un ennemi vaincu. Les boucliers des deux nations, fabriqués avec la partie la plus épaisse de la peau du bœuf, diffèrent beaucoup pour la forme et pour la grandeur, comme on peut le voir dans la gravure. Celui des Bassoutos est encore plus petit que celui des Béchuanas, et il semble n'être destiné qu'à couvrir la main gauche qui tient les javelots.

Mossélékatsi ne manqua pas de nous approvisionner abondamment de viande et de lait, et d'une sorte de bière légère faite avec du blé indigène. Il paraissait très-désireux de nous plaire, et de se montrer lui et son peuple sous le jour le plus favorable. Tous les habitants et les guerriers des villes voisines reçurent l'ordre de se rassembler autour de la capitale, et le lendemain on donna un bal public en l'honneur des étrangers. On avait choisi pour ce but une plaine unie qui touchait la ville; Mossélékatsi s'y plaça au centre d'un cercle immense de soldats; il y avait aussi un grand nombre de femmes, qui mêlèrent au concert leurs voix aiguës et leurs battements de mains. Trente dames, qui appartenaient au harem du monarque, portant chacune de longues baguettes blanches, exécutèrent des marches et des contremarches dont la mesure était marquée par le chant; leurs corps luisants et richement graissés étaient trop massifs pour se prêter aux mouvements agiles qui étaient exécutés par les dames et les demoiselles d'un rang inférieur. Les soldats chantèrent leur chant de

guerre et un autre qui avait été composé exprès pour la visite des étrangers; tous tenaient leurs regards fixes avec une admiration tremblante sur le monarque placé au centre, qui réglait les mouvements de ces milliers d'hommes par une agitation de la tête ou par un signe de la main. Après quoi il s'assit sur son bouclier de peau de lion, et me demanda si ce n'était pas là un beau spectacle, et si nous avions rien de pareil dans mon pays. Je ne pus pas satisfaire sa vanité en lui disant que j'admiraits ce qui causait chez lui de tels transports, et je ne jugeai pas à propos de lui avouer qu'il se donnait aussi dans mon pays des bals publics en l'honneur des grands et des nobles.

Ce divertissement public remplit la plus grande partie du jour, le chef se retira enfin, gonflé d'orgueil, au milieu des applaudissements assourdissants non-seulement de la populace, mais aussi de ses officiers qui le suivirent de loin pour lui rendre hommage dans sa demeure. Toutes les fois qu'il lui arrivait de se lever ou de s'asseoir, tout ce qui était à portée de le voir le saluait d'un cri d'admiration, *Baanté* ou *Aanté!* à quoi l'on ajoutait une kyrielle de ses titres très-magnifiques, tels que grand roi, roi du ciel, l'elephant, <sup>1</sup> etc., etc.

N° 1. Aiguille des Béchuanas longue de six pouces.

N° 2. Gaine de cette aiguille en tôle de laiton.

N° 3. Hache d'arme dont le manche est en corne le rhinocéros, deux pieds et demi de longueur.

N° 4. Gaine de couteau.

N° 5. Le couteau lui-même, six pouces de long, manche d'ivoire ciselé.





## CHAPITRE XXX.

Prolongation de séjour chez Mossélékatsi. — Sa reconnaissance. — Une veillée de samedi. — Jugement d'un criminel. Héroïsme sauvage. — Tyrannie de Mossélékatsi. — Son histoire. — Son caractère. — Affliction d'un père. Ses efforts pour racheter son fils. Amour maternel. — Question de Mossélékatsi. — Sa passion pour la guerre. — Action atroce. — Cuisine des Métébélès. — Horreurs de la guerre. — Retour de l'auteur.

J'eus beau représenter à Sa Majesté sauvage que je n'étais pas dans l'intention, en partant de chez moi, d'aller si loin, et qu'il me fallait abrégé ma visite pour mettre un terme aux inquiétudes de mes amis du Kuruman, il trouva moyen, à force d'artifices, de me retenir dix jours. Pendant ce temps j'eus avec lui des entrevues fréquentes ; mais j'étais mal placé pour apprendre à connaître son vrai caractère ; car personne dans ses domaines n'aurait osé parler de lui autrement que pour le représenter comme le meilleur et le plus noble des êtres, l'idéal de tout ce qu'il y a d'aimable, de juste et de bon ; à les entendre, sa puissance allait jusqu'à transporter des montagnes ; son sourire était la vie, et un simple signe de sa désapprobation portait avec lui la terreur et la mort. Je fus pourtant à même de recueillir quelques informations sur son compte par le moyen des hommes qui avaient accompagné les ambassadeurs au Kuruman, et qui avaient reçu la permission de rester auprès du wagon ; on leur avait adjoint d'autres individus, chargés en apparence de nous servir, mais en réalité de surveiller nos démarches et de prendre connaissance de toutes les communications qui pourraient s'établir entre moi et les indigènes. Du reste ils étaient ou ne peuvent plus obéissants à l'expression de

mes volontés — quand je voulais de la tranquillité, il me suffisait de lever le doigt pour faire partir ou rester qui je voulais. Les gens du commun avaient besoin d'une permission spéciale pour approcher de moi, et souvent il me fallut empêcher mes gardes-du-corps de lancer des pierres ou des bâtons à la tête de quiconque s'aventurait au delà de certaines limites. Ils paraissaient s'acquiescer de leurs fonctions tyranniques avec une vraie jouissance, et ce ne fut pas sans peine que j'obtins qu'il n'y eût ni têtes fracassées ni membres rompus.

Dans une de mes premières entrevues avec Mosselékatsi, j'eus une nouvelle preuve que l'homme même le plus cruel et le plus dégradé reste toujours accessible aux témoignages de bonté. Il s'approcha de moi, suivi de quelques hommes qui portaient des aliments. Les deux chefs qui étaient venus au Kuruman se trouvaient avec moi; à l'approche de leur souverain ils se prosternèrent et s'éloignèrent en criant selon l'usage : « *Baaité nkhozi enkolu!* » mais le roi les rappela aussitôt. Alors Mosselékatsi, posant sa main gauche sur mon épaule et la droite sur sa poitrine me parla en ces termes : « Machobane, <sup>1</sup> je t'appelle ainsi parce que tu as été mon père; tu as rendu mon cœur blanc comme du lait; aujourd'hui le lait n'est plus blanc, c'est mon cœur qui est blanc. Je ne cesse pas de m'étonner de l'amour qu'un étranger a eu pour moi; tu ne m'avais jamais vu, et tu m'aimes plus que mes propres sujets. Tu m'as donné à manger quand j'avais faim; tu m'as habillé quand j'étais nu, tu m'as porté sur ton sein; » puis soulevant mon bras droit, il ajouta : « Ce bras m'a défendu contre mes ennemis. » Sur ma réponse que je ne savais pas lui avoir rendu de pareils services, il montra du doigt les deux ambassadeurs qui étaient assés à mes pieds, en disant : « Ce sont là de grands hommes; Umbate est ma main droite. Quand je les ai envoyés visiter le pays des hommes blancs, j'ai envoyé mes oreilles, mes yeux, ma bouche; j'entendais avec leurs oreilles, je voyais avec leurs yeux, et ce que disait leur bouche c'était Mosselékatsi qui le disait. Tu les as nourris et habillés, et quand ils étaient en danger d'être mis à mort, tu as été leur bouclier. C'est à moi-même que tu as fait cela. Oui, tu l'as fait à Mosselékatsi, fils de Machobane. » Les gens de sa suite enchèrèrent sur ses ex-

<sup>1</sup> Nom de son père.

pressions et attisèrent encore l'orgueil qui brûlait incessamment dans son cœur, en assurant que c'était la renommée de son nom qui lui avait valu les hommages des nations éloignées. Je fus sensible à ce témoignage de sa reconnaissance, et je lui annonçai en retour que j'étais porteur auprès de lui de bonnes nouvelles ; c'était la nouvelle de l'amour de Dieu. Il parut d'abord m'écouter avec attention, mais bientôt la distraction se peignit sur son visage, et ses yeux se fixèrent avec une satisfaction ineffable sur les riches troupeaux de bétail qui marchaient dans ce moment vers la ville ; c'était là un sujet infiniment plus propre à le captiver que celui de notre conversation.

Ainsi tint la soirée du samedi : Sa Majesté, indiquant par un salut poli qu'elle en avait assez entendu pour le moment, se leva au milieu des cris d'admiration de son cortège, et alla chercher une société et des conversations plus analogues à ses goûts. Umbate et deux de ses amis, dont il désirait me faire faire la connaissance, restèrent avec moi jusqu'à une heure très-avancée dans la nuit. L'un de ces derniers paraissait être un homme d'une intelligence supérieure, et il m'adressa des questions remarquables sur les sujets dont j'avais parlé au roi. Eloignés comme nous l'étions de la danse et des chants guerriers qui faisaient retentir les échos des collines environnantes, le calme et la sérénité de la nuit inspirèrent de la confiance à ces chefs, et ils s'épanchèrent avec moi plus qu'ils ne l'avaient encore fait ; néanmoins ils parlaient à voix basse, comme s'ils avaient peur que leur roi ne les entendit. Umbate répéta à son ami ce qu'il n'avait entendu dire en chemin des choses de Dieu. Bien qu'ils missent dans leurs observations une circonspection extrême, évidemment ils n'étaient pas insensibles à la rigueur du despotisme qui pesait sur eux. Plus d'une fois déjà j'avais été frappé de la figure ouverte et noble d'un grand nombre de ces guerriers, que n'ont pu abrutir l'ignorance et la superstition, ni écraser le sceptre de fer d'un monarque adonné au sang ; mais qui ne connaissent pas, hélas ! d'autre joie que celle de vaincre ou de mourir à la suite de leur souverain. Le lendemain matin fut marqué par un triste exemple de ce prétendu héroïsme qui préfère la mort au déshonneur. C'était un jour de fête ; on avait tue beaucoup de bétail, et tous les cœurs se réjouissaient dans la perspective de se livrer à tous les excès qui font la joie du sauvage. Un seul homme ne partageait

pas l'allégresse universelle : c'était un homme de haut rang, un *entuna* (officier), qui portait sur sa tête le symbole d'usage de cette dignité. On l'amena au quartier-général ; il avait été dépouillé de sa lance et de son bouclier, marques de sa gloire. Il comparut en présence du roi et de son conseil, accusé d'un crime qui ne se pardonne guère, même sous des gouvernements plus humains. Il s'agenouilla devant son juge ; son visage était noble et fier. L'affaire fut examinée en silence, ce qui donnait beaucoup de solennité à cette scène. On n'entendait pas un chuchotement dans l'auditoire, et les juges formant le conseil se parlaient à voix basse. L'accusé était immobile, nul fremissement n'agitait les muscles de son visage ; ses yeux noirs et brillants indiquaient seuls par leur expression l'anxiété profonde avec laquelle il attendait sa sentence de vie ou de mort. L'affaire ne demandait pas une longue délibération, le délit n'était que trop évident, et l'accusé fut déclaré coupable. Hélas ! il savait qu'il était devant un tribunal où le mot de pardon n'avait jamais été prononcé, même pour des fautes légères comparativement à la sienne. Un silence de mort suivit la déclaration des juges ; enfin le monarque prit la parole, et s'adressant au prisonnier : « Tu es un homme mort, lui dit-il, mais je ferai aujourd'hui ce que je n'ai jamais fait encore ; j'épargne ta vie en considération de mon ami et de mon père (il montrait du doigt l'endroit où j'étais placé). Je sais que son cœur pleure à l'idée de voir verser du sang ; il est venu d'un pays éloigné pour me voir et il a rendu mon cœur blanc ; mais il me dit qu'ôter la vie est une chose terrible et qui ne peut jamais se réparer. Il m'a prié de ne plus aller à la guerre et de ne plus ôter la vie. Je veux que, lorsqu'il retournera dans son pays, il y retourne avec un cœur aussi blanc que le mien. Je t'épargne à cause de lui, car je l'aime et il a sauvé la vie de mes sujets. Mais, » poursuivit le roi, « tu seras dégradé pour la vie ; tu ne pourras plus te joindre aux nobles du pays, ni entrer dans les villes des princes du peuple ; tu ne te mêleras plus aux danses des principaux. Va te joindre aux pauvres de la campagne, et que tes compagnons soient désormais les habitants du désert. » Après une pareille sentence, je m'attendais de la part du criminel grâce à une vive effusion de reconnaissance envers son souverain ; mais il n'en fut rien. Tenant ses mains jointes sur sa poitrine, il dit : « O roi, n'afflige point mon cœur ! j'ai mérité ton déplaisir ; fais-

moi mourir de la mort des guerriers, je ne puis pas vivre avec les pauvres. » Puis montrant les ornements qui paraient sa tête, marques distinctives de sa dignité, il ajouta : « Comment pourrais-je vivre parmi les chiens du roi, et déshonorer ces symboles de gloire que j'ai conquis avec la lance et le bouclier ? Non, je ne puis pas vivre ! fais-moi mourir, ô Pézoolu ! » Sa demande lui fut accordée, et on lui attacha les mains au-dessus de la tête. Mes efforts pour lui sauver la vie étaient désormais impuissants. Il avait dédaigné sa grâce aux conditions qu'on lui offrait, préférant mourir avec les honneurs qu'il avait gagnés à la pointe de sa lance, à l'exil et à la pauvreté parmi les enfants du désert. Deux hommes se placèrent à ses côtés et l'emmenèrent. Je le suivis des yeux jusqu'au sommet d'un roc escarpé d'où on le précipita dans la rivière profonde qui coulait au pied, et où il devint immédiatement la proie des crocodiles, accoutumés à de pareils repas. C'était un dimanche matin que se passait cette scène, triste échantillon de l'état moral du monde païen. Cet héroïque païen ne connaissait rien au delà du tombeau, il était sans Dieu et sans espérance. Sans doute il ne sera pas condamné aussi sévèrement que ceux que nous voyons de nos jours, environnés de la lumière de l'Évangile, se précipiter eux-mêmes volontairement dans l'éternité. L'histoire exalte le patriotisme des Grecs et des Romains, et cette grandeur d'âme qui leur faisait sacrifier leur vie pour le bien public ou pour le fantôme de la gloire humaine ; si c'est là de la vertu, il y a parmi les enfants de l'Afrique des hommes qui ne le cèdent en rien aux plus illustres d'entre les Romains. Le monarque des Métébélès n'aurait eu qu'à demander à ses guerriers : « Qui d'entre vous veut sacrifier sa vie pour le salut de son pays ? » pour voir aussitôt les chefs les plus renommés se précipiter d'eux-mêmes contre les lances de l'ennemi.

La conduite de Mosselékatsi dans cette occasion produisit une profonde impression parmi ses sujets ; plusieurs d'entre eux me considéraient comme un être extraordinaire, puisque j'avais pu exercer une telle influence sur cet homme plus indomptable à leurs yeux que le monarque des forêts. Son gouvernement, autant que j'en ai pu juger, était dirigé par le plus tyrannique despotisme. Les personnes et les biens de ses sujets étaient également la propriété du roi. Sa parole faisait loi, et un signe de sa main faisait trembler ses chefs les plus redoutés.

Nul ne paraissait avoir un jugement qui lui appartint en propre, nul n'aurait osé contredire une opinion émise par le souverain. Lorsqu'ils obtenaient la faveur d'approcher de sa personne, ils s'avançaient vers lui en rampant et en répétant à demi-voix ses titres honorifiques. Il lui arrivait constamment des messagers expédiés depuis les stations les plus éloignées de son domaine. Ces hommes déposaient à une grande distance leurs lances et leurs boucliers; puis ils s'approchaient et s'agenouillaient à trente mètres de la personne royale; quand c'était son bon plaisir de recevoir le message, il lui était apporté par un de ses chefs, toujours prêt à exécuter ses ordres. Souvent on lui apportait la nouvelle que des lions avaient emporté une portion de ses troupeaux; mais nul n'aurait osé venir annoncer un tel événement sans présenter en même temps la tête et les pattes de l'animal qui avait osé s'attaquer aux possessions de son terrible rival.

Bien qu'en face d'une tyrannie pareille il semble que tous ses sujets dussent avoir son nom en exécration, ils lui prodiguaient toutes les marques du dévouement le plus servile. Toutes les fois qu'il était assis ou qu'il dormait, il était entouré d'une tourbe de courtisanes bizarrement costumées, dont l'unique occupation était de sauter et de danser en sa présence et en son honneur; tantôt se livrant à une adoration silencieuse de sa personne, tantôt mêlant à leurs évolutions le recit, cri à tue-tête, des hauts faits accomplis par Mosselékatsi et par Machobane. Ils répètent à satiété les mêmes choses, souvent avec une telle rapidité d'articulation qu'ils en deviennent intelligibles même pour leurs compatriotes. Après avoir longtemps prêté l'oreille, je parvins enfin, avec l'aide d'un de ces parasites, à recueillir les expressions suivantes : « Oh Pèzoolu ! roi des rois, roi des cieux ! qui ne tremblerait devant le fils de Machobane, puissant dans les batailles ! Que sont les puissants de la terre en présence de notre grand roi ? Que devient la force des forêts devant le grand éléphant ? De sa troupe il brise les branches de la forêt. Tel est le bruit des boucliers du fils de Machobane. Le souffle de sa bouche est sur le visage de ses ennemis comme le feu qui tombe sur l'herbe sèche ! ses ennemis sont consumés devant lui, le roi des rois ! Père du feu, il monte dans l'azur du ciel, il envoie ses éclairs dans les nuages et en fait descendre la pluie ! Montagnes, forêts,

et vous, plaines verdoyantes, écoutez la voix du fils de Machobane, le roi du ciel ! » Ce n'est là qu'un faible échantillon des titres sonores dont on étourdit incessamment les oreilles de ce mortel orgueilleux, comme pour lui faire croire qu'il est en effet tout puissant ; néanmoins, malgré toute sa jactance, il n'a pu cacher la crainte que lui inspirait Dingaan, successeur du sanguinaire Chaka, dont il avait secoué le joug de fer.

Quelques mots sur l'origine de ce chef célèbre ne seront pas ici hors de propos. Il était jeune encore lorsque son père, chef d'une tribu indépendante, fut attaqué et vaincu par une autre tribu plus puissante. Il chercha un refuge auprès de Chaka, qui avait fait redouter son nom par ses féroces exploits. Mossélékatsi dut à son caractère intrépide d'être placé à la tête d'une expédition de maraudeurs, qui fit des ravages affreux parmi les tribus du nord ; mais au lieu de remettre fidèlement entre les mains de son maître la totalité du butin, il se fit lui-même sa part. Chaka l'ayant appris résolut d'exterminer l'auteur de ce détournement audacieux. Mossélékatsi s'était préparé d'avance à la fuite : après un combat à outrance avec les guerriers de Chaka, il réussit à s'échapper, et tomba comme un fléau destructeur sur les tribus riches et populeuses qui occupaient le nord. Nous avons déjà parlé de ses ravages parmi les Bakones ; mais ce n'était là qu'un faible aperçu de la terreur et de la désolation qu'il sema jusqu'aux dernières limites des pays conquis par Chaka. Depuis l'époque de sa révolte jusqu'à celle où j'appris à le connaître, et encore longtemps après, l'histoire de Mossélékatsi n'est autre chose qu'un long catalogue de crimes. Il n'y avait pas un seul endroit habité, sur une vaste étendue de pays, où il n'eût laissé des marques de sa rage exterminatrice. Son expérience des hommes et sa finesse naturelle assurèrent sa domination sur ses sujets, et le firent adorer de ses captifs tremblants comme un souverain invincible. Tous ceux qui résistaient, et qui ne voulaient pas consentir à lécher la poudre de ses pieds comme des chiens, étaient impitoyablement massacrés. Il formait les jeunes gens qu'il faisait prisonniers aux règles de sa propre tactique, en sorte que la plus grande partie de son armée se composait d'étrangers ; mais ses chefs et sa noblesse se glorifiaient de descendre de la dynastie des Zoulas. Il avait poussé ses expéditions guerrières jusque sous le tropique, mais là il avait rencontré des rivaux dignes de lui ; une fois entre

autres, de six cents guerriers qu'il avait envoyés, il n'en revint qu'une poignée, qui furent dévoués à la mort uniquement parce qu'ils n'étaient pas revenus vainqueurs. Pendant mon séjour auprès de lui, il reçut des ambassadeurs envoyés par la tribu des Bamanguatos, l'une de celles qu'il avait subjuguées ; ils venaient, avec les formes de la soumission la plus abjecte, implorer son appui contre une tribu plus éloignée qui leur avait enlevé leur bétail. Mossélékatsi était d'une taille au-dessous de la moyenne, et assez replet ; il avait, quand il voulait, beaucoup d'affabilité dans les manières. Sa voix douce et féminine n'indiquait pas qu'il fût porté à la colère, et ses sujets devaient s'estimer heureux qu'il en fût ainsi pour un homme qui faisait si peu de cas de la vie de ses semblables.

Ce qui précède ne peut donner qu'une idée bien imparfaite de ce Napoléon du désert. Cet homme, avec lequel j'ai eu de fréquents entretiens, était susceptible de bonté et de reconnaissance ; mais son cœur semblait absolument étranger à la sympathie et à la compassion. Aussi ne pouvait-il s'expliquer le rôle que je jouai dans l'incident que je vais raconter, inaccessible qu'il était à toute émotion tendre dont l'objet était hors de lui.

J'ai déjà dit que Mokatla, chef des Baharutsis, m'avait accompagné auprès de Mossélékatsi dans le désir de s'assurer par mon intermédiaire la protection et la bienveillance de ce roi tant redouté. Parmi les gens qui formaient son cortège se trouvait un homme dont l'aspect et les habitudes témoignaient qu'il souffrait à la fois de la misère et de l'affliction. Je me sentis attiré vers lui, et je m'informai de la cause de son chagrin. J'appris qu'il avait perdu deux fils de l'âge de huit et dix ans, qui avaient été enlevés dans une expédition par un corps de Metebelès. Depuis plus d'un an il avait pleuré avec sa compagne la perte de leurs enfants, et à présent il venait faire une tentative pour les racheter au moyen de quelques colichets et d'une petite provision de perles, tout ce qu'il possédait en fait de parures. Après avoir laissé passer les premiers jours de fête, ce pauvre père envoya son humble demande par l'intermédiaire d'un homme qui avait la liberté d'aborder le roi. Quelques moments après, le chef auquel ses fils étaient échus en propriété vint s'asseoir devant mon wagon ; je m'approchai pour être témoin de la transaction. Le pauvre homme étendit par terre son manteau déchiré et y plaça



quelques rangs de perles avec des parures de fabrique indigène, objets précieux pour lui, mais sur lesquels le chef hautain daigna à peine jeter les yeux. Alors le père tira en soupirant de dessous les haillons de peau qui lui servaient de lit un petit sac sali par un long usage et renfermant encore quelques rangs de vieilles perles, qu'il plaça auprès des premières : celles-là étaient empruntées. Le chef renouvela son regard dédaigneux. Alors il détacha de ses bras deux vieux anneaux de cuivre, et des bagues du même métal qui pendaient à ses oreilles. Le chef répondit à l'angoisse qui se peignait dans ses regards par un froncement de sourcils et un mouvement de colère. Alors le malheureux père détacha de son cou l'unique rang de perles qu'il possédât encore, et qu'il portait évidemment depuis bien des années ; il y ajouta un vieux couteau à demi usé, et offrit le tout pour la rançon proposée. C'était tout ce dont il pouvait disposer ; et je n'oublierai jamais l'expression de ses yeux, qui, bien qu'ils ne versassent pas une larme, par suite des habitudes nationales, exprimaient la plus poignante angoisse qui fût jamais. Il ne parvint pas à produire la plus légère impression sur le chef orgueilleux, qui se mit à parler de choses et d'autres avec ceux qui l'entouraient, complètement indifférent au douloureux spectacle qu'il avait sous les yeux. Il finit par se lever ; et un des assistants l'ayant engagé à prendre pitié de ce vieillard qui avait fait une marche de cent lieues et qui avait apporté tout son petit avoir pour acheter ses propres enfants, il répondit en ricanant que l'un d'eux était mort de froid l'hiver précédent, et que ce qu'offrait le père en échange de l'autre ne valait pas la peine d'être regardé. — « Je veux des bœufs, » ajouta-t-il. « Je n'ai pas seulement une chèvre. » répondit le père. Un soupir, plus douloureux encore que les précédents, s'échappa de sa poitrine : trouver un de ses enfants mort, et ne pas pouvoir seulement revoir le second ! Le chef s'éloigna, laissant le pauvre homme assis par terre, la tête appuyée sur sa main, les regards fixés sur le sol, étranger à tout ce qui l'entourait, absorbé uniquement dans la pensée de ce fils qui lui restait encore, qui lui devenait doublement cher par la perte de son frère, et qu'il n'était pas en son pouvoir de recouvrer. Quand il ramassa son manteau pour se retirer, on lui dit de ma part d'avoir bon courage, et que je ferais mes efforts pour lui rendre son fils. Il tressaillit à cette nouvelle, jeta son manteau à mes

pieds, et me présentant de nouveau ce qu'il avait déjà offert  
 • Prends cela, mon père, • me dit-il, • et aie pitié de moi. • —  
 • Garde-le pour toi-même, • lui répondis-je. Il baisa la main  
 de son bienfaiteur en espérance, et partit en disant : • *Ki tla na  
 le boroko.* • ( J'aurai du repos. )

Le jour suivant je trouvai une occasion favorable pour exposer  
 l'affaire au roi. Il ordonna aussitôt à son frère, qui était le pro-  
 priétaire du jeune garçon, de venir me trouver, ce que celui-ci  
 s'empressa de faire; et ayant reçu plusieurs livres de perles de  
 prix, il envoya à l'instant même un messenger chercher l'enfant  
 qui se trouvait à une assez grande distance, et qui arriva le len-  
 demain.

Lors de notre retour à Moséga, comme nous approchions d'une  
 des collines qui entourent cette ville, nous vîmes tout à coup ap-  
 paraître sur le sommet une forme humaine, qui se mit à descen-  
 dre en courant du côté des wagons, avec une rapidité telle, que  
 nous craignions de la voir tomber la tête la première. Le con-  
 ducteur du wagon, qui était assis à mon côté, s'écria avec émo-  
 tion : • C'est une femme! elle court pour échapper à un lion, ou  
 pour sauver son enfant. • C'était, en effet, la mère du fils re-  
 trouve. Elle avait appris le matin même, de quelques hommes  
 qui avaient devancé les wagons, que ce fils était avec nous, et  
 elle était montée sur la colline pour épier de loin son retour.  
 Elle courut vers moi hors d'haleine, folle de joie; et je fus obligé  
 de sauter moi-même par terre pour l'empêcher de se précipiter  
 contre les roues du wagon. Aussitôt elle s'empara de mes mains,  
 qu'elle couvrit de baisers et de larmes; elle ne prononçait pas  
 une parole, mais elle sanglotait de joie. Son fils s'approcha alors,  
 et elle le serra dans ses bras.

Dans les fréquents entretiens que j'eus avec Mossélékatsi, il  
 m'adressa une multitude de questions. Le missionnaire, cet  
 homme qui avait pour vocation d'instruire les indigènes des  
 vérités divines, était pour lui un profond mystère. Il me demanda  
 si je pouvais faire de la pluie. Je le renvoyai au Maître de l'uni-  
 vers, qui seul donne la pluie et les saisons fertiles. Plus d'une  
 fois il appela Umbate pour s'informer de nos occupations et de  
 notre genre de vie au Kuruman. Que nous eussions pu quitter  
 notre patrie en vue des indigènes, par obéissance à la volonté d'un  
 être invisible, c'était la un fait qui renversait toutes ses idées.

il ne pouvait concevoir que je n'eusse jamais vu mon roi, et que je ne pusse pas décrire ses richesses, en énumérant ses troupeaux de bœufs et de brebis. Je tâchai de lui expliquer le caractère du gouvernement britannique, l'étendue de notre commerce, et le bien que faisait notre nation en envoyant l'Évangile du salut à celles qui ne connaissent pas Dieu ; j'ajoutai que notre roi avait aussi des docteurs qui lui apprenaient à servir le Dieu qui est seul le Roi des rois, et le Roi des cieux. « Votre roi est-il comme moi? » demanda-t-il. Je ne pus malheureusement pas lui faire une réponse satisfaisante. Quand je lui décrivis les heureux effets de la paix, l'industrie et la prospérité des habitants de ma patrie, le grand nombre de bœufs et de brebis qu'on tuait chaque jour dans les grandes villes, sa passion dominante reparut tout à coup par cette exclamation : « Ta nation doit être terrible à la guerre ! dis à ton roi que je le prie de me laisser vivre en paix. »

Le lendemain il revint me voir accompagné d'un certain nombre de ses guerriers, qui s'arrêtèrent à quelque distance. Il engagea la conversation en ces termes : « Je suis le roi, mais tu es Machebane, et je suis venu m'asseoir à tes pieds pour recevoir instruction. » Le moment était bien choisi, car je venais précisément de méditer sur les misères de l'état sauvage. Je parlai longtemps sur la chute de l'homme et sur sa rédemption. « Pourquoi, » me demanda-t-il, « désires-tu si fort que je renonce entièrement à la guerre et que je ne tue plus des hommes? » — « Regarde, » lui répondis-je, « les ossements humains épars dans tes domaines. Ils parlent un langage solennel, et je les entends dire : Quiconque aura répandu le sang de l'homme, son sang sera aussi répandu par l'homme. » C'était là une parole dure à entendre pour les oreilles d'un pareil meurtrier. « Tu dis, » ajouta-t-il, « que les morts ressusciteront? » Mes développements à ce sujet le firent tressaillir, et il m'interrompit brusquement en m'assurant qu'il n'irait plus à la guerre. Comme nous parlions encore, nous vîmes avancer une troupe de soldats qui se prosternèrent de loin derrière leurs boucliers, jusqu'à ce qu'il leur eut fait signe d'avancer. Leur chef lui adressa ensuite la parole avec toutes les formes de la plus humble supplication. Voici quelle était la substance de leur prière : « Permits-nous, ô roi des cieux, de gagner de nouveaux boucliers ; » en d'autres termes : « Permits-nous d'attaquer d'autres villes éloignées, pour acquérir de nouvel-

les dépouilles et une gloire nouvelle. • Le moment n'était pas propice pour ces hommes ambitieux; le monarque les renvoya aussitôt en me disant : • Tu vois que c'est mon peuple qui me pousse à faire la guerre. •

Comme il me prodiguait les titres honorifiques, et notamment celui de roi, je le priai de s'en abstenir. « Alors, » dit-il, « t'appellerais-je mon père? » — « Oui, » repliquai-je, « mais à condition que tu sois un fils obéissant. » Cette réponse le fit rire de bon cœur, ainsi que les nobles qui l'entouraient. Je lui représentai que, pour la sûreté comme pour le bonheur de son peuple, il devrait mettre un terme à un état de choses qui l'obligeait à tenir sur pied plusieurs milliers de soldats célibataires; il répondit en cherchant à me convaincre que ses sujets étaient heureux; ils pouvaient le paraître en effet aux yeux d'un étranger; car, hélas! ils n'osaient pas exhaler devant lui le plus léger murmure, mais j'en savais plus qu'il ne supposait. Je savais que bien des couches étaient baignées de larmes silencieuses, et que bien souvent le sol s'arrosait de sang humain. Au bout de dix minutes de conversation, je pris sur mes genoux un jeune garçon charmant, fils d'une de ses nombreuses femmes, qui me caressait comme si j'eusse été son père. Comme il y avait près de là quelques-unes des femmes qui composaient le harem du roi, je priai l'enfant de me montrer sa mère. Il secoua sa petite tête et répondit par un soupir. J'appris bientôt après que cette mère, qui était la fille d'un chef fait prisonnier par Mosselekatsi, était une femme d'un esprit supérieur, et qu'elle avait pris la liberté de faire des représentations à son maître sur le grand nombre de ses concubines. Le lendemain matin elle fut traînée hors de la maison, et on lui coupa la tête.

L'espoir de conquérir des concubines est un des mobiles les plus puissants qui poussent le roi et ses sujets à multiplier le nombre de leurs victimes; et, en général, ils n'ont pas l'idée d'un autre bonheur que celui qui résulte de leurs succès à la guerre. Ils ont, comme je l'ai dit, des jours de fêtes dans lesquels ils se gorgent de viandes. La portion honorifique, réservée à ceux qui ont tué au moins dix hommes dans le jour du combat, est un énorme bol plein de sang. On m'apporta un jour de la part de Sa Majesté ce plat royal. C'était du sang en nature, fumant et liquide, qui semblait avoir été tout fraîchement tiré des artères d'un bœuf, et

dans lequel nageaient des saucisses de suif. Tout en me déclarant sensible à l'honneur qu'on voulait me faire, je priai qu'on voulût bien m'excuser de ne pas toucher à ce mets par excellence dont j'étais indigne, attendu que je ne mangeais jamais de sang, quand je pouvais avoir autre chose. Ce refus causa une satisfaction visible à ceux qui m'entouraient, et on m'envoya aussitôt à la place une poitrine de bœuf tout entière, très-bien cuite à l'étuvée. Comme il n'est pas permis de renvoyer rien de ce qui est offert par le roi, les porteurs de ce présent appétissant et les autres témoins de cette scène n'eurent pas plutôt appris qu'ils pouvaient en disposer, qu'ils se jetèrent dessus, puisant le sang à pleines mains, avec le bruit qu'auraient pu faire une douzaine de chiens affamés autour d'une auge bien garnie.

Dans tous les rapports que j'eus avec ce barbare poli et reconnaissant, je fus l'objet de toutes sortes d'égards et des attentions les plus bienveillantes. Comme je devais traverser à mon retour un pays abondamment peuplé de lions, il me donna une escorte de soldats pour me protéger; je les nourrissais avec les présents sans nombre que je devais à sa munificence. Plus d'une fois, quand je traversais un village, on m'apporta, par son ordre, plus de cinquante plats différents. C'était une chose curieuse à observer que la passion des gens de mon escorte pour la viande. Quand je leur donnais une cuisse ou une jambe de bœuf, ils s'empresaient d'allumer un feu au milieu duquel ils jetaient cet énorme quartier de viande, qu'ils retournaient de temps en temps avec un long bâton. Lorsqu'elle était rôtie ou brûlée à la profondeur de quelques pouces, on la retirait du feu, et dès qu'elle était assez refroidie pour qu'on pût y mettre la main, ils se plaçaient en cercle, accroupis sur leurs talons, autour de l'objet de leur convoitise; après quoi, soulevant cette masse pesante à la hauteur de leur bouche, chacun tour à tour en déchirait un morceau, proportionné à la force de ses mâchoires et à la solidité de ses dents. Quand ils avaient pénétré jusqu'aux parties qui n'étaient pas encore cuites, ils remettaient la viande au feu, pour recommencer le même manège, jusqu'à ce que l'os fût complètement dépouillé. Je ne les ai jamais vus manger de la viande crue.

Aux faits qui précèdent, pris dans mon journal parmi un grand nombre d'autres semblables ou plus repoussants encore, je n'ajouterai plus qu'un seul de ces tableaux des mœurs

païennes, si propres à reveiller la sympathie de tous les esprits éclairés. Je veux parler des habitudes des Métébélès à la guerre et de leur conduite envers les prisonniers. Leur but n'est pas simplement d'enlever du bétail : il ne faut rien moins que l'asservissement complet, ou plutôt la destruction des vaincus, pour apaiser leur soif de domination. Quand ils se sont emparés d'une ville, ils en expulsent en masse les habitants terrifiés, après avoir massacré sur les lieux les vieillards et les femmes maries. Quant à ceux qui ont osé montrer du courage pour défendre leur patrie, ils sont réservés, ainsi que leurs femmes et leurs enfants, à la plus affreuse des morts : on enveloppe leurs corps nus d'herbe sèche imbibée de graisse à laquelle on met le feu. Les jeunes gens et les jeunes filles, chargés comme des bêtes de soame des dépouilles de la ville conquise, sont dirigés sur les habitations de leurs vainqueurs. Si la ville se trouve dans une position isolée, on abandonne les enfants en bas âge pour qu'ils meurent de froid ou qu'ils soient devorés par les bêtes féroces. Dans ces occasions, les lions sortent de leurs repaires, attirés par l'odeur de la proie qu'on leur a préparée; les hyènes et les chacals quittent en plein jour leurs postes d'observation pour se rassasier de carnage, et une nuée de vautours, s'abattant sur les vivants et sur les morts, viennent réclamer leur part de cet immense festin de chair humaine. Si les vainqueurs ont quelque raison de supposer que ces pauvres innocents pourraient tomber entre des mains amies, ils y mettent ordre en les entassant dans un enclos, et les couvrent d'un amas de broussailles auxquelles ils mettent le feu. O chrétiens d'Europe! pourriez-vous, vous l'objet de l'amour divin, vous qui possédez l'Évangile du Fils de Dieu, et qu'il a chargés de le publier jusqu'aux extrémités de la terre, pourriez-vous contempler sans émotion ces pays inondés de sang humain, ces populations plongées dans une misère inexprimable? Ah! chers frères! si vous pouviez voir les scènes dont vos missionnaires sont témoins, votre compassion actuelle et vos efforts passés ne vous paraîtraient rien auprès de ce qu'il vous reste à faire!

Quand mon retour fut décidé, Mosselkatsi m'accompagna dans mon wagon jusqu'à la distance d'une journée. Il fut bientôt habitué aux cahotements du wagon, et il jugea à propos d'étendre sur mon lit son corps graisseux pour faire un somme. A son

réveil, il m'invita poliment à me coucher à son côté ; mais je le priai d'excuser mon refus, préférant jouir du spectacle que m'offrait le paysage. Nous passâmes encore deux jours ensemble, et je l'engageai, avec de nouvelles instances, à renoncer à la guerre, lui promettant qu'on lui enverrait un jour des missionnaires, comme il paraissait le désirer. Il se fit donner mon télescope, afin, disait-il, de voir de l'autre côté de la vallée, et de surveiller les mouvements de Dingaan, ce roi des Zoulas qu'il craignait avec juste raison. Je pris enfin congé de lui, sans emporter l'espoir que l'Évangile pût réussir chez les Métébélès, à moins qu'une révolution ne détronât ce monarque qui prétendait aux hommages qui ne sont dus qu'à Dieu. Au moment de le quitter, je lui dis qu'il était du devoir d'un père sage d'instruire son fils, et que, puisqu'il m'appelait Machobane, je croyais devoir l'avertir encore que, s'il ne renonçait pas à la guerre, et s'il ne mettait pas un terme aux cruautés que ses nobles commettaient sur les aborigènes, il devait s'attendre que le Dieu éternel serait irrité contre lui, que sa puissance ne tarderait pas à être brisée, et que les ossements de ses guerriers se mêleraient à ceux qu'ils avaient semés eux-mêmes dans ses domaines. A cette exhortation solennelle, il ne répondit que ces mots : « Prie ton Dieu de me garder contre la puissance de Dingaan. » Après avoir traversé encore la contrée que j'ai déjà décrite, j'arrivai sain et sauf au Kuruman, dont j'avais été absent deux mois ; j'y trouvai ma famille en bonne santé, ainsi que M. Hamilton, et heureux des bénédictions que Dieu continuait à répandre sur nos travaux.



## CHAPITRE XXXI.

Progres de la civilisation. Un jour de la fin le monsieur a chapelle. — Description de la station. — Impression de deux voyageurs. — Cassis d'effe envoyee a la station. — Expédition des voyageurs à Bôre. — Mission chez les Baharitsis. — Compassion d'un fils de pauvre. — Les Legons bibliques. — Deux grands lictes. — L'explication. — Les lictes et d'effe. — Bonne du lictier Smith. — L'acte de compagnie d'expédition. — Arrivée chez Mossé Kalsi. — Cérémonie curieuse. — Le cheval perdu. — L'auteur échappe à un lion. — Retour au Kuruman.

Grâce aux pluies abondantes qui avaient arrosé le pays, les champs et les jardins se trouvaient dans un état de prospérité telle qu'on n'avait rien vu de semblable depuis plusieurs années. Les antiques barrières de la superstition étaient tombées, et un grand nombre d'indigènes ne voyaient pas de raison pour limiter les productions de leurs champs au ble d'Afrique, aux citrouilles, aux haricots et aux melons d'eau, seuls végétaux que cultivassent leurs ancêtres. Au lieu d'acheter des Baharitsis du tabac d'une qualité inférieure, ayant, à notre exemple, pratiqué des canaux d'arrosage, ils commencent à en faire eux-mêmes des plantations; et ce nouveau produit devint bientôt pour eux l'objet d'un commerce lucratif, comme il l'avait été jusqu'alors pour ceux qui habitaient des terrains mieux arrosés. Ils acceptèrent avec reconnaissance des semences, les plantes que nous avions introduites dans le pays, telles que le maïs, le froment, l'orge, les petits pois, les pommes de terre, etc., et ils plantèrent des arbres fruitiers. Comme notre canal, qui longeait une colline, semblait, par une illusion d'optique, couler de bas en haut, plusieurs indigènes se mirent sérieusement à creuser des rigoles qui remontaient directement la colline, espérant que



l'eau prendrait un jour ou l'autre ce chemin. La charrue, la herse, la bêche et la pioche n'étaient plus, à leurs yeux, des accessoires superflus appartenant à une caste à part, mais bien les auxiliaires indispensables de toute existence confortable. Tel homme qui naguère aurait rougi de se livrer à des occupations de ce genre, s'estimait heureux maintenant d'être en état d'acheter une bêche.

Les progrès spirituels de la station marchaient de pair avec ces améliorations extérieures. La maison de Dieu continuait à se remplir; et bien que l'excitation extraordinaire que nous avions observée au commencement de 1829 fût calmée, les lumières se propageaient, les esprits devenaient de plus en plus sérieux, et nos travaux recevaient de nombreux encouragements.

Dès que notre seconde maison de mission, qui devait être occupée par M. Hamilton, fut terminée, nous jetâmes les fondements d'un temple. Il fut commencé en 1830, sous la direction de M. Millen, architecte, qui consacra volontairement à cette construction les loisirs que lui laissaient ses voyages de commerce dans l'intérieur. Toutefois, par suite des difficultés que nous éprouvions à nous procurer des bois de construction, cet édifice ne put être terminé que plusieurs années après, en 1839. La chapelle et les maisons de missionnaires sont construites en pierres calcaires de couleur bleuâtre; les toitures sont en paille et en roseaux. On distingue facilement la chapelle entre les deux maisons des missionnaires. La station possède également une école, une forge, et un magasin occupé par un marchand. Les arbres touffus qui ornent le devant sont une espèce de saule originaire des rives du fleuve Orange; un canal de cinq pieds de large et de deux pieds de profondeur arrose le pied de ces arbres, au delà desquels se trouvent des jardins. On multiplia beaucoup les canaux, non-seulement dans un but d'arrosage, mais aussi pour dessécher la vallée et la rendre cultivable; et les propriétaires de jardins établirent un intendant indigène pour prendre soin de ces canaux.

Vers cette époque, ayant terminé la traduction de l'Évangile selon saint Luc, je fis un voyage avec ma famille à la ville du Cap pour la faire imprimer. Avant mon départ j'annonçai l'intention où j'étais de recueillir des souscriptions parmi nos amis de la Colonie pour aider à l'érection de la chapelle. Dès que l'on

en fut informé, un grand nombre d'indigènes vinrent avec empressement offrir leurs contributions pour cette œuvre importante. Les uns souscrivirent pour des bœufs, d'autres pour des chevres, d'autres pour une petite somme d'argent, bien que l'argent fût encore très-rare parmi eux, et plusieurs s'engagèrent à donner quelques mois de leur travail. A notre arrivée à Philippolis, nous eûmes la joie de rencontrer chez M. Melvill M. et M<sup>me</sup> Baillie, membres de notre société, qui se destinaient à la mission bechuanase, et MM. Rolland et Lemue, de la société de Paris, qui devaient aussi travailler dans l'intérieur. Accoutumés comme nous l'étions à nous sentir en quelque sorte en dehors du monde, cette rencontre fut pour nos âmes un précieux rafraîchissement. L'arrivée de tous ces nouveaux ouvriers était une réponse divine à bien des prières, et tandis qu'ils se dirigeaient vers le Kuruman, nous continuâmes notre route pleins de joie, assurés que le jour de grâce avait commencé pour les tribus bechuanases.

Ce fut au mois de novembre 1830 que nous arrivâmes à la ville du Cap. L'art typographique s'y trouvait encore dans un tel état d'enfance, qu'il fallut demander au gouverneur la permission de faire imprimer mon évangile selon saint Luc à l'imprimerie du gouvernement, permission qui fut accordée de la manière la plus bienveillante. Nous manquions de compositeurs, mais j'y suppléai en mettant moi-même la main à l'œuvre, aide de M. Edwards qui se destinait également à la mission bechuanase. Nous imprimâmes aussi dans cette ville un petit livre de cantiques. Ces travaux à peine terminés, j'eus une violente attaque de fièvre bilieuse occasionnée par cet excès de travail dans la saison la plus chaude de l'année ; mais, bien que je fusse tellement faible qu'il fallut me transporter à bord sur un matelas, une rude traversée de quatorze jours dans la baie d'Algoa me rétablit presque entièrement. Après avoir été retenu pendant quelque temps à Bethelsdorp par une maladie de nos bœufs, nous en repartîmes avec M. et M<sup>me</sup> Edwards pour le Kuruman, où nous arrivâmes en juin 1831.

Jamais encore, depuis qu'il eut venu des missionnaires dans le pays, la mission n'avait reçu des trésors pareils à ceux que nous apportions : nous avions avec nous une édition complète de l'évangile selon saint Luc dans la langue des indigènes, ainsi

qu'un recueil de cantiques, plus une presse et des caractères d'imprimerie avec de l'encre et du papier; nous avons obtenu aussi des souscriptions libérales de nos amis de la Colonie pour aider à la construction de la chapelle. Les connaissances de M. Edwards dans l'art du charpentier et de l'architecte en faisaient un aide très-précieux dans un pareil moment; grâce à lui nous pûmes construire la plus grande chapelle missionnaire qui se trouve dans le sud de l'Afrique, ouvrage qui exigeait l'emploi de toutes les forces musculaires dont nous pouvions disposer, vu l'absence complète de machines. Cette époque marqua pour la mission le commencement d'une ère nouvelle. La presse fut bientôt appelée à fonctionner, et nous imprimâmes des livres de lecture et des catéchismes pour l'école. Bien que plusieurs des indigènes eussent entendu parler de la manière dont les livres s'impriment, rien ne peut donner l'idée de leur surprise quand ils virent une feuille blanche, après avoir disparu un moment, revenir au jour couverte de lettres. Cette presse fut pour la cause de l'Évangile un auxiliaire d'une grande importance.

Nous trouvâmes, à notre grande joie, à notre retour après une année d'absence, M. Hamilton en bonne santé et la station toujours prospère. Nos deux frères de France avaient beaucoup souffert de maladie, mais ils étaient en convalescence. M. Rolland avait fait une tournée chez les Baharutsis pour examiner les chances qu'offrait dans ce pays une station missionnaire; il en revint avec des espérances très-encourageantes, et l'on commença bientôt les préparatifs d'un établissement à Moséga.

Parmi les trésors que nous avons rapportés de la Colonie se trouvait une caisse d'étoffes, destinées aux indigènes qui avaient à cœur de s'habiller à l'européenne. Rien ne pouvait être plus à propos qu'un pareil présent pour un peuple qui commençait à peine à sortir de la barbarie. Ceux qui manquaient de vêtements en reçurent et bien des cœurs furent remplis de joie. Grâce à ces matériaux de travail qui lui avaient manqué jusqu'alors, M<sup>me</sup> Mollat, aidée efficacement par M<sup>me</sup> Edwards et Baillie, put établir sur une plus grande échelle l'école de couture, qui contribua beaucoup au développement et au bien-être des indigènes. L'accroissement de notre auditoire nous obligea d'ajouter une aile à notre chapelle, et plusieurs nouveaux membres furent reçus dans l'Église.

Ces joies et ces benedictions ne furent pourtant pas sans me ange. Une epidemie de petites-verole fit invasion dans le pays, et cette maladie, qui jusqu'ici n'avait attaque que les vieillards, emporta un grand nombre d'habitants de la station, et entre autres un de mes enfants. Ce fleau nous fut apporte, selon toute apparence, par les debris d'une expedition infructueuse, dirigee contre Mosselekatsi Berend-Berend, entraine par une illusion inexplicable, se figura qu'il etait destine à expulser Mosselekatsi et ses guerriers sanguinaires des riches vallees du pays des Bikones. L'enthousiasme par l'idee d'affranchir les aborigènes de la tyrannie qui pesait sur eux, il se mit en marche à la tête d'une multitude heterogene composee de Griquois, de Corannas et d'indigenes de plusieurs autres tribus dont les vues etaient aussi variees que les costumes, mais que reunissait une haine commune contre le roi des Metebelès. Il etait loin de se faire une idee de la difficulte de l'entreprise et des dangers auxquels il s'exposait; malheureusement son digne missionnaire, le reverend Hodgson, de la Societe Wesleyenne, dont le jugement superieur et les principes de charite auraient certainement prevenu la catastrophe, se trouvait alors absent de la station. L'expédition recruta en route de nouvelles forces fournies par les Barologs et autres tribus qui esperaient avoir leur part du butin. Le succes couronna d'abord leurs armes, et le paysage ravissant qui les entourait semblait les inviter à s'etablir dans ces vastes domaines, qui avaient trop longtemps gemi sous le sceptre de fer du tyran. Mosselekatsi et ses chefs furent pris par surprise, et déjà « le grand elephant » se disposait à chercher un asile dans son pays natal. Les hommes charges de la garde du betail furent massacres ou prirent la fuite, et bientôt la quantite des bestiaux captures devint si considerable que les vainqueurs n'etaient plus en état de les garder. Seduits par la vue d'un si riche butin, ils oulidièrent tout le reste, et apres s'être gorges de viande ils s'endormirent, sans même avoir place une sentinelle pour les avertir en cas de danger. Pendant la nuit, un corps d'elite de veterans Metebelès se jetèrent sur l'armee endormie et repandirent partout la confusion, la terreur et la mort.

La nouvelle de ce lamentable événement parvint quelques jours après à Berend, qui était resté avec les wagons à une certaine distance; et comprenant enfin qu'il n'était pas l'homme appele

à délivrer les Bakones, il retourna dans son pays pour y être accueilli par les larmes des veuves et des orphelins. A cette même époque où la partie méridionale du pays des Métébélès était le théâtre de la guerre, un corps nombreux d'indigènes de notre station se trouvait engagé pour une expédition de chasse dans le cœur des domaines de Mossélékatsi; ils auraient été infailliblement massacrés, s'ils n'eussent été protégés par cette circonstance qu'ils venaient du Kuruman.

Six mois environ après ces événements, nos frères de France partirent pour Moséga: ils creusèrent un canal, construisirent une maison et plantèrent des jardins, avec la perspective encourageante de faire flotter le drapeau de l'Évangile chez les Baharutsis. Mais l'extension rapide des conquêtes de Mossélékatsi, les prétentions tyranniques de ses ambassadeurs vis à vis de Mokutla, chef des Baharutsis, et la duplicité de ce dernier, qui, il faut le dire, n'avait que trop de raison de craindre son terrible voisin, tout cela obligea bientôt les missionnaires à se retirer. Plus tard les Baharutsis abandonnèrent leur pays, qui fut envahi par les Métébélès, et nos frères s'établirent à Motito. Comme cet endroit se trouvait compris dans la sphère de nos travaux, ils éprouvaient quelque scrupule de s'y établir, comme nous le leur avions proposé; mais ils y furent fortement engagés par le docteur Philipp, qui venait d'arriver, et depuis lors nous avons travaillé les uns à côté des autres, dans une harmonie parfaite de vues et de sentiments.

M. Philipp jugea aussi à propos de transférer M. Baillie à Tsantsabane, où s'étaient rassemblés un grand nombre de Béchuanas. Pendant le séjour que le docteur fit parmi nous, nous choisîmes cinq de nos candidats pour les recevoir dans l'église par le baptême. C'étaient, pour la plupart, des étrangers, qui, par suite des guerres de l'intérieur, avaient été conduits providentiellement au Kuruman pour y trouver l'Évangile et le salut; ils parlaient avec une reconnaissance vivement sentie de l'amour divin qui avait ainsi dirigé leurs pas. Parmi eux se trouvait Mamoniyatsi, qui mourut quelques années après dans la foi. C'était une captive Métébele, qui m'avait accompagné à mon retour d'un de mes voyages dans l'intérieur; elle était restée quelque temps au service de M<sup>me</sup> Moffat, et elle avait montré dès les commencements beaucoup d'aptitude à apprendre, et de vivacité d'intel-

bigence. Depuis le jour où elle fut reçue dans l'église jusqu'à sa mort, elle fut une lettre vivante qui attestait la puissance de l'Évangile. Un jour, en entrant chez elle, je la trouvai assise tout en larmes, tenant dans la main son Évangile. « Ma fille, » lui dis-je, « quelle est la cause de votre chagrin ? L'enfant serait-il encore malade ? » — « Non, » répondit-elle, « mon enfant va bien. » — « Serait-ce votre belle-mère ? » — « Non, non, c'est ma propre mère, ma mère bien-aimée qui m'a mise au monde. » Alors elle donna de nouveau un libre cours à sa douleur, et me présentant l'Évangile de saint Luc, dans une main trempée de larmes, elle me dit : « Ma mère ne verra jamais cette Parole, elle n'entendra jamais ces bonnes nouvelles ! » Elle ajouta en sanglotant : « Oh ! ma mère et mes amis ! ils vivent dans les ténèbres du paganisme ; mourront-ils sans voir la lumière qui s'est levée sur moi, et sans connaître l'amour que j'ai connu ? » Levant alors les yeux vers le ciel, elle soupira une prière, et j'entendis encore ces paroles : « Ma mère, ma mère ! »

Telle était la puissance d'affection que la foi chrétienne avait créée dans le cœur d'une des filles noires de l'Afrique. Quelques jours après cette scène je fus appelé auprès de son lit de mort. Elle était sans crainte, elle regardait paisiblement l'enfant auquel elle avait donné le jour peu auparavant, et le recommandait au soin de son Dieu-Sauveur. Les dernières paroles que j'entendis sortir de ses lèvres défaillantes furent celles-ci : « Ma mère. »

Vers cette époque, j'ajoutai aux ouvrages que nous possédions dans la langue des indigènes une traduction des *leçons bibliques* dont on fait usage dans les écoles en Angleterre ; ce livre nous fut d'une extrême utilité pour l'instruction de la jeunesse et des païens en général. Nous l'imprimâmes nous-mêmes, ainsi que de nouvelles éditions, augmentées de nos ouvrages élémentaires. Chaque nouvelle feuille d'impression était accueillie par nos jeunes lecteurs avec une avidité croissante. La bénédiction divine reposait également sur nos travaux spirituels, et le nombre des croyans s'accrut d'une manière considérable. Des étrangers venus de pays éloignés furent reçus dans la communion des enfants de Dieu. De ce nombre étaient trois femmes d'un âge avancé, toutes les trois grand'mères, et qui offraient des exemples frappants du pouvoir de la grâce divine. L'une d'elles a terminé

sa carrière depuis que j'ai quitté l'Afrique. Elle était aveugle, mais les yeux de son intelligence étaient éclairés de la lumière d'en haut. Depuis sa réception dans l'église jusqu'à sa mort, qui eut lieu sept ans après, elle honora constamment l'Évangile par ses paroles et par ses œuvres. Les infirmités de l'âge l'empêchaient de suivre le culte public aussi régulièrement qu'elle l'aurait désiré. Deux ou trois mois avant sa mort, elle se vit forcée de garder sa chambre; mais elle parlait de l'Évangile avec tant d'animation à ceux qui venaient la voir, que M. Edwards était obligé de retenir son zèle de peur qu'elle n'épuisât ses forces. Voici comment ce missionnaire raconte ses derniers moments :

« Quelques jours avant sa mort elle désira qu'on réunit auprès d'elle ses enfants, désirant leur parler avant de les quitter. « Mes enfants, » leur dit-elle quand elle se fut assurée qu'ils étaient tous autour de son lit, « je ne veux pas vous laisser ignorer que je vais me séparer de vous; mais il ne faut pas vous affliger pour cela. Ne murmurez pas à la pensée de mon départ. Le Seigneur m'a longtemps épargnée; il a pris soin de moi pendant bien des années, et il a toujours été miséricordieux envers moi; je n'ai manqué d'aucun bien. Je connais Celui à qui j'ai remis le salut de mon âme. Mon espérance repose sur Jésus-Christ, qui est mort pour mes péchés, et qui vit pour intercéder en ma faveur. Je vais bientôt mourir et entrer dans mon repos; mais mon désir est que vous fassiez attention à mes dernières instructions. Mes enfants, soyez fermes dans votre foi en Christ. Confiez-vous en lui, aimez-le et ne vous laissez pas détourner de lui par le monde; quand même on se moquerait de vous et qu'on vous persécuterait, retenez énergiquement la Parole de Dieu, et persevérez toujours dans la prière. Voici ma dernière parole : Etudiez-vous à vivre en paix. Fuyez les disputes. Recherchez la paix avec tous, et principalement entre vous. Aimez-vous les uns les autres; consolez-vous les uns les autres; secondez-vous mutuellement et prenez soin les uns des autres selon le Seigneur. » Après ces dernières recommandations à ses enfants, elle parla peu. Quelques heures avant sa mort, entendant auprès de son lit la voix d'un membre de notre église qui se trouvait toujours au chevet des malades, elle lui dit : « Je te reconnais, Mogami, mon frère dans le Seigneur. Je m'en vais, mais tu restes. Sois fidèle à la Parole de Dieu. Ne te détourne pas de ses voies. Et dis de ma

part à la femme, ma sœur dans le Seigneur, qu'elle mette tous ses soins à saisir la vie éternelle. »

Ainsi finit la carrière de Mamotlobogi, autrefois la terreur de ses enfants par son inimitié contre l'Évangile, mais que le Seigneur avait fait naître de nouveau, exauçant ainsi beaucoup de prières. On la voyait souvent se diriger vers la chapelle, appuyée sur son bâton et conduite par un de ses petits-fils.

Une autre de ces grand'mères qui avaient été arrachées à la fange du paganisme, avait été entre les mains du démon un instrument employé avec succès pour arrêter les progrès de l'Évangile. Son extrême vieillesse la rendait l'objet de la vénération des jeunes femmes, qui la considéraient comme un oracle de la sagesse antique. Elle se plaisait à les instruire des mœurs et des usages de leurs ancêtres. Si c'eût été un homme, on aurait mis obstacle depuis longtemps à la funeste influence qu'elle exerçait, en l'obligeant à chercher un asile hors de la station; mais son sexe la faisait supporter. Elle laissait jusqu'à la vue de notre chapelle, et enseignait aux autres à blasphémer. Un jour elle entra dans la chapelle pour chercher un enfant, et se vit obligée d'y rester quelques minutes. Le Dimanche suivant elle revint, à la grande frayeur des assistants qui ne doutaient pas qu'elle n'eût envers quelqu'un des intentions malveillantes; mais elle écouta tranquillement la Parole de la grâce, et se retira paisiblement. Quelques jours après elle vint me trouver dans un état voisin du désespoir. « Mes pechés ! mes pechés ! » criait-elle; et son visage était inondé de larmes. Elle ne voulait écouter aucune consolation. Pendant plusieurs nuits consécutives elle vint me demander, m'obligeant à quitter mon lit, pour lui parler de l'état de son âme. Un jour qu'elle me rencontra dans la rue, elle prit mes deux mains qu'elle serra comme si son cœur allait se briser, en criant : « Je ne puis pas vivre, et je ne suis pas en état de mourir. » Je l'adressai de nouveau à l'Agneau de Dieu et à la source ouverte pour le péché; mais elle m'interrompit en disant : « Tu dis que le sang de Christ purifie de tous pechés; connais-tu le nombre des miens? regarde là-bas cette plaine couverte de verdure, et comptes-y, si tu le peux, les brins d'herbes ou les gouttes de rosée; tout cela n'est rien auprès du nombre de mes transgressions. » Après avoir passé plusieurs semaines dans cet état, elle reçut enfin la grâce de croire; et cette femme, qui na-



guère persécutait et maudissait tout ce qui portait le nom de chrétien; cette femme qui avait à peine la forme humaine, tant elle était défigurée par la couche de graisse et d'ordures qui couvrait ses traits, nous la vîmes assise aux pieds de Jésus, décemment vêtue, et adorant les richesses de la grâce divine envers une aussi misérable pécheresse. Je lui disais un jour, qu'à en juger par son assiduité à fréquenter le culte, elle semblait, comme le Psalmiste, désirer d'habiter la maison de l'Eternel pour toujours. Elle répondit : Je suis vieille pour le monde, mais je ne suis encore qu'une enfant à l'école de Christ. » Elle conserva sa ferveur d'esprit; la pensée de l'amour divin absorbait tellement ses facultés, que, lorsqu'elle se trouvait malade, il était difficile d'obtenir d'elle des renseignements sur la nature de son mal. Un jour que je recueillais des souscriptions pour la Société des Missions, elle vint me présenter pour sa pite une citrouille; ma femme lui ayant dit qu'elle pouvait la garder et qu'on inscrirait son nom pour une petite somme, son cœur sembla se fondre au dedans d'elle, et elle dit : « Qui a contracté envers le Sauveur une dette aussi grande que la mienne? ce que j'apporte est-il trop peu de chose? J'irai en emprunter une autre. » C'était là véritablement la pite de la veuve; et sans nul doute elle obtint la récompense de la veuve.

Parmi les nombreux exemples de la puissance de la grâce divine, un des plus frappants dont les missionnaires puissent être témoins, est le triomphe de l'Évangile sur la polygamie. C'est la pierre de touche la plus décisive pour éprouver les dispositions du sauvage. Quand nous voyons un homme, par un motif de conscience, se séparer d'une femme favorite ou de plusieurs, pourrions-nous douter de sa sincérité? pourrions-nous demander une preuve de la réalité de son changement? Parmi les païens convertis à Griqua-Town, se trouvait un nommé Mosutu, qui avait dix femmes, et qui en répudia neuf par obéissance aux principes de l'Évangile. L'opinion unanime des missionnaires est qu'en pareil cas l'épouse la plus ancienne doit être considérée comme l'épouse légitime, à moins qu'elle ne renonce volontairement à son droit, comme cela s'est vu quelquefois.

Nous visitons régulièrement les villages de Hamhaua, situés à deux lieues et demie de la station, et renfermant un millier d'habitants; ces efforts d'évangélisation, restés longtemps infruc-

tuieux, furent enfin béatis, et un grand nombre des habitants de ces villages furent réunis à l'église. Ce sont des chrétiens qui ont dépassé toutes nos espérances par leurs progrès dans la foi et dans la vie chrétienne. Ces progrès sont dus en grande partie aux efforts d'indigènes convertis de la station, qui sont allés s'établir au milieu d'eux, sans autre mobile que l'amour de Christ.

Vers la même époque, la semence répandue à Mouto par M. Lemue commença également à germer, comme pour l'encourager, lui et sa compagne, dans leurs travaux solitaires.

Au milieu de tous ces sujets de joie, nous n'étions pas sans ennemis ni sans épreuves. Nous eûmes à pleurer sur quelques âmes qui retomberent dans le paganisme et qui devinrent pour d'autres des pierres d'achoppement. Les missionnaires ont besoin de beaucoup de charité et d'indulgence envers des hommes qui sortent à peine de l'ignorance la plus grossière; et il ne faut pas s'étonner si, en mettant tous leurs soins à ne pas briser le réseau froissé, il leur arrive quelquefois d'admettre des candidats encore trop faibles dans la foi. Beaucoup d'indigènes, alarmés à la vue des progrès que faisait la modeste semence de la Parole de Dieu, et comme ils l'appelaient, se plaignaient hautement du nouvel ordre de choses; et l'opposition de plusieurs était telle, qu'ils s'exilèrent eux-mêmes hors de la sphère d'influence de l'Évangile. Quelques-uns craignaient que l'eau de la rivière qui passait devant nos maisons ne reçût de nous une vertu qui les transformât comme les autres lorsqu'ils en boraient. Aucun des chefs qui exerçaient une certaine influence n'avait encore embrassé le christianisme; et bien qu'ils ne se missent pas ouvertement en opposition avec nous, ils étalent loin de voir avec faveur une doctrine qui tendait à mettre un terme à leurs desordres et à leurs débauches. Toutefois, ils ne témoignaient plus, comme autrefois, le désir de nous voir quitter le pays; ils auraient même regardé ce départ comme un événement malheureux. L'influence de l'Évangile commençait à se répandre au loin, soit par nos tournées d'évangélisation, soit par le moyen des étrangers qui venaient de temps en temps nous visiter, et qui remportaient avec eux la parole de vie.

En janvier 1835, nous eûmes la visite du docteur André Smith, chef d'une expédition partie de la ville du Cap pour explorer les pays de l'intérieur. Cette visite fut pour moi, ainsi que pour ma

femme, une dispensation miséricordieuse de cette Providence qui compte les oiseaux du ciel et les cheveux de notre tête. Des épreuves domestiques ayant obligé M. Edwards à se rendre dans la Colonie, je fus, en son absence, surchargé de travail, et le docteur me trouva en proie à un violent accès de fièvre intermittente; je dus le recouvrement de la santé à son art, aidé de la bénédiction divine. Plus tard, pendant que l'expédition explorait le désert de Kalagari, M<sup>me</sup> Moffat, qui venait de donner le jour à un fils, se trouva malade tout à coup, et se vit bientôt aux portes du tombeau. Le docteur, l'ayant appris, revint aussitôt pour lui donner ses soins. Nous n'oublierons jamais la tendre sympathie et le dévouement infatigable dont il fit preuve dans cette douloureuse occasion; au milieu des travaux difficiles et nombreux dans lesquels il se trouvait engagé comme chef de l'expédition, il veilla pendant plusieurs nuits consécutives auprès du lit de souffrance de ma chère compagne (que nous pensions alors être son lit de mort), et il ne la quitta que lorsqu'il la vit hors de danger.

Le fléau du kuatsi régnait alors à la station, et le docteur se rendit cher à tout notre peuple par ses bienveillants efforts pour le combattre. Cette circonstance, jointe à une maladie qui attaqua ses bœufs, le retint au Kuruman plus longtemps qu'il n'avait compté; mais ce retard tourna au profit du but de l'expédition, en lui fournissant l'occasion d'augmenter ses collections. Nous avons entretenu une correspondance régulière avec Mossélékatsi, qui ne varia jamais dans la confiance qu'il avait mise en moi depuis sa première visite. Il fit inviter l'expédition à venir explorer ses domaines; et le docteur, pensant que ma présence pourrait faciliter l'accomplissement de ses projets, me pria instamment de l'accompagner. M<sup>me</sup> Moffat se trouva en état de se lever précisément le jour de notre départ pour nous dire adieu; notre absence devait durer au moins trois mois. Quelques jours avant, M. et M<sup>me</sup> Edwards étaient revenus de la Colonie avec leur famille.

Après ce que j'ai dit plus haut, il serait superflu de décrire notre voyage au travers du pays des Bakones. Arrivés au Molapo, nous fûmes abordés par un officier de Mossélékatsi, nommé Kalepi; il nous conduisit à Moséga qui appartenait alors au Métébélès, et où nous reçûmes l'accueil le plus bienveillant. Après avoir passé le Marikua, nous arrivâmes à la résidence du monar-

que, sur la rivière Tolane; c'était un de ses postes de bétail ou il s'était retiré pour fuir une épidémie qui se vissait avec plus d'intensité dans les villes que dans les villages. Les limites imposées à cet ouvrage ne me permettent pas de donner ici les extraits d'un long journal écrit pendant un séjour de deux mois auprès de Mosselkatsi. J'avais compte accompagner l'expédition dans ses courses scientifiques, mais le roi déclara que la chose était inutile puisque j'avais déjà visité le pays; qu'il ferait conduire le docteur Smith partout où celui-ci le désirerait, et qu'il ne voulait absolument pas se priver de ma société. Je passai donc avec lui deux mois entiers, pendant lesquels nous visitâmes ensemble plusieurs de ses villes dans mon wagon. J'eus ainsi de nombreuses occasions de m'entretenir avec lui et de recueillir des renseignements complets sur le caractère de son peuple, l'étendue et la nature de son despotisme, et la déplorable condition des aborigènes, qui étaient forcés de chercher un asile dans les repaires des bêtes féroces, s'ils ne voulaient pas être opprimés par la plus rude des servitudes. Quand je lui représentais les tristes effets de sa politique, il me répondait qu'ils provenaient de l'ignorance et de la désobéissance de ses chefs; il ajoutait que si des missionnaires s'établissaient dans son pays, ils prévendraient ces maux en instruisant le peuple.

Tout ce que je pus recueillir des conversations que j'eus avec lui sur la religion, et des cérémonies étranges dont je fus témoin, c'est que les Metebeles n'avaient aucune idée d'un Créateur et d'un Conservateur du monde; néanmoins ils connaissent le nom de Morimo (ils prononcent Mohimot) qu'ils appliquaient non pas à un être ni à une puissance, mais à l'état des morts, ou à l'influence qu'ils attribuaient à leurs mânes. Un jour on amena en présence du souverain un bœuf qui ne portait aucun signe particulier, et on le tint devant lui pendant qu'il marchait en avant et en arrière successivement. On me dit qu'il priait; mais sa prière ne consistait qu'en un panegyrique de ma personne, de sa propre puissance et de sa gloire, et de celle de son père Machobane. Je n'ai jamais pu obtenir une réponse satisfaisante aux questions que j'ai faites aux Metebeles, relativement à leurs idées sur l'immortalité de l'âme. Cependant Mosselkatsi semblait croire que l'esprit de Machobane avait quelque influence sur ses succès à la guerre, bien que les paroles qu'il prononçait eussent

plutôt pour objet de rappeler ses actions héroïques que d'implorer son secours. Il exprimait aussi le désir, ou plutôt la volonté, employant pour cela les expressions les plus énergiques, que nul accident ne m'arrivât en route, et que je retournasse chez mes amis avec un cœur aussi blanc que l'était le sien par l'effet de ma visite. Après qu'il se fut livré à une allocution fort longue, on laissa retourner avec le troupeau le bœuf qui était resté quelque temps en sa présence. D'après tout ce que j'ai pu comprendre à cette affaire et en général aux usages superstitieux des Métébé-lès, je ne puis pas voir dans ces usages une idolâtrie, ni l'adoration d'un être quelconque, mais simplement des cérémonies inventées par les sorciers, ou peut-être des débris d'un culte oublié. M. Casalis, missionnaire français, exprime la même opinion à l'égard des Bassoutos, chez lesquels on trouve des usages semblables. « Les Bassoutos, dit-il, parlent d'un Morimo, consultent des faiseurs de pluie et d'amulettes, immolent des victimes, sans paraître attacher à ces actions la moindre idée religieuse. « Nous avons appris cela de nos pères, mais nous n'en savons pas la raison : » telle est leur réponse aux questions qu'on leur adresse à ce sujet. »

Nous arrivâmes un jour, vers le soir, à un endroit appelé Kur-rechane, plus connu sous le nom de Chuenyane; c'est une belle montagne située dans une contrée pittoresque et richement arrosée; il y a aussi une ville du même nom, mais nous n'allâmes pas jusque-là. Le nombre des lions qui rôdaient autour de nous était effrayant; mon vieux cheval, le seul que je possédasse, s'étant écarté des wagons, je priai Mossélékatsi d'envoyer quelques hommes pour le chercher, attendu qu'il ne pouvait manquer d'être dévoré pendant la nuit. Il donna aussitôt des ordres en conséquence; et ces hommes, ayant appris que le cheval s'appelait Mars, se mirent aussitôt à crier ce nom de tous les côtés. Forcés bientôt de battre en retraite devant les lions, ils revinrent me dire que Mars s'était égaré très-loin ou qu'il s'était endormi, puisqu'il ne leur avait pas répondu! Je perdis tout espoir de le retrouver; mais Mossélékatsi m'envoya dire pour me rassurer que Morimo ne manquerait pas d'avoir soin du cheval de son serviteur. Le lendemain matin le cheval se retrouva, bien que nous eussions entendu les lions rugir pendant toute la nuit dans toutes les directions.

Il y a une douceur toute particulière à rappeler à notre mémoire les dangers dont la bonté de Dieu nous a préservés. J'ai été personnellement l'objet de délivrances tellement frappantes, que, lorsque je reviens sur ces circonstances de ma vie, je me trouve conduit forcément à cette conclusion : « l'homme est immortel jusqu'à ce que son œuvre soit achevée. » Pendant le voyage actuel, un jour que je marchais seul dans un endroit boisé et solitaire, je quittai le chemin direct pour éviter un gué où se trouvaient un grand nombre de croc odies. Je n'avais pas fait deux cents pas à travers les bois, quand j'aperçus un lion qui venait de flûter une proie et qui la cherchait du regard. Comme on le pense bien, je n'eus rien de plus pressé que de regagner l'ancien gué, et après y avoir jete quelques pierres pour effrayer les crocodiles, de passer de l'autre côté, heureux de pouvoir mettre ces monstres aquatiques entre le lion et moi. Les lions de cette contrée, ayant goûté de la chair humaine, la préfèrent à toute autre; et quand ils ont faim, ils ne se laissent plus arrêter par le regard de l'homme, comme on prétend qu'ils le font ailleurs. <sup>1</sup>

Dans le cours de mon voyage, Mosselekatsi faisait tous ses efforts pour me convaincre que les villes en ruines que nous tra-

<sup>1</sup> Dans un de mes voyages précédents, j'étais allé à l'ore l'antre de l'été, et non n'osant s'y rendre, elle se mit à courir, et je m'élançai à travers les taillis pour chercher du gibier. J'avais sur l'épaule un petit sac à deux coups, chargé d'une balle dure base et de quatre grenades. Je vis passer un an d'oise, sur laquelle je lâchai un coup de fusil, et que je vis à la piste. Au bout d'une certaine de pas, j'aperçus un chat tigre qui me regardait fixement, sa tête était en alerte entre les deux branches d'un arbre fourchu, terre se repoussait, se trouvait à la base que se balançait et se tordait comme s'il était prêt à sauter sur sa proie. Le moment était critique, puisque je n'avais plus la balle dans mon sac. Je me baissai comme pour chercher quel projectile dans l'antre, ayant tout en même temps de battre en retraite. Quand je fus à une distance que je jugeai suffisante pour me permettre de tourner le dos, je me mis à courir avec plus de rapidité, mais dans mon empressement à fuir ce qui était derrière moi, je n'eus pas attention à ce qui était devant, et je pressai de pied l'oise, et le tigre la plus grande saute enroulé sur le gazou. Au même moment, il donna à sa queue de sa jambe, qui n'était garnie que par une mince peau de pantalon, je me déplaçai de cet endroit, traînant avec moi le reptile venimeux et effrayant. Au moment où il se disposait à me mordre, je saisis l'oise et le tigre et faisant passer mes bras par dessus mon épaule, sans me retourner, je le pris par la queue et l'apportai à mes compagnons, qui m'assurèrent, après avoir examiné les vésicules de poison, que si ce serpent m'avait mordu, je n'aurais jamais revu ces wagons. Il avait six pieds de long.

versions n'avaient pas été détruites par ses guerriers, mais uniquement par le cours des siècles; et dans cette circonstance il avait raison. Quand nous arrivâmes au bassin de Moséga, où, sur trente villages occupés par les Métébélès, ils en ont laissé six aux Baharutsis, qui ne paraissent pas y être maltraités, il s'empressa de me signaler ce fait comme une preuve de la douceur de sa domination.

M. Smith et son expédition étant de retour, je me rendis à Tolane, où je passai une journée des plus intéressantes avec le docteur; après quoi je revins à Moséga pour faire mes préparatifs de départ, tandis que l'expédition poursuivait sa route vers le tropique. Ayant reçu du Kuruman des lettres qui renfermaient la proposition, faite par la société américaine, de commencer une mission chez les Métébélès, je soumis ce projet à Mossélékatsi qui l'accueillit avec empressement. Après être convenu avec lui des premières mesures à prendre, je revins au Kuruman, pénétré plus que jamais de la miséricorde divine qui ne cessait de nous environner. Tout continuait à prospérer à la station.

Les pays que j'ai visités dans ces deux derniers voyages sont les plus beaux que j'aie vus dans le sud de l'Afrique; et ils pourraient aisément nourrir une population nombreuse, comme c'était évidemment le cas autrefois. Le sol est d'une fertilité extrême, et il abonde en minéraux utiles. On trouve du minerai de fer répandu à la surface des collines, et plusieurs de celles-ci paraissent en être entièrement composées. Les indigènes savent réduire ce minerai par des procédés fort simples, et ils en tirent un fer d'une excellente qualité. J'ai vu de petites collines tout en pierres d'aimant; j'ai reconnu dans chaque fragment que j'en détachais un pôle-nord et un pôle-sud. Les mines de cuivre sont également abondantes, et, d'après les échantillons que j'en ai vus, elles rendraient cinquante pour cent. Le pays des Bakones fournit aussi de l'étain de qualité supérieure; les indigènes appellent ce métal moruru. Le pays des Bananguatos, à l'est du grand lac, a du bois de construction; mais l'eau y est rare. Les régions voisines du lac sont réputées de la plus grande fertilité.

## CHAPITRE XXXII.

Voyage pour chercher du bois de construction. — La mission de Mosega reprise et abandonnée de nouveau. — M. S. et les fermiers. — Aides indigènes. — Journée de désagréation. — Visite à Mosegu. — Ses deux premières visites à la station. — Désir d'acquisition. — Arrivée au village. — Visite de indigènes pour acheter l'évangile. — Un prophète car origina. — Un désir de prendre à terre. — Le plan de la lune et au clair de la lune. — L'alphabet chante. — Départ. — Heures traités de l'évangile. — Puissance de l'esprit de paix. — Etablissement d'un marchand à la station. — Inauguration de la chapelle. — Conversion de M. S. — Reflexions.

La Société des Frères nous ayant fait don de seize rames de papier, M. Edwards avait imprimé pendant mon absence plusieurs traités traduits en sechuana par lui et par M. Lemue. De mon côté, j'avais traduit en voyage un catéchisme et la suite des *Leçons bibliques*; ces ouvrages furent également mis sous presse. L'œuvre de la conversion avançait rapidement parmi le peuple, et les demandes de livres se multipliaient.

Les troubles de l'intérieur avaient fait échouer une première tentative pour obtenir du bois de construction chez les Baharutsis; la tranquillité actuelle nous permettant de reprendre ce projet, MM. Hamilton et Edwards se mirent en route avec un certain nombre d'hommes et tous les wagons. Ils se procurèrent le bois, non sans beaucoup de peine et de travail, et, ce qui n'était pas moins pénible, ils le charrièrent dans les wagons sur une distance de plus de soixante lieues. A leur retour, ils rencontrèrent l'expédition à Mosega. Quand M. Smith arriva au Kurnman, il trouva M<sup>me</sup> Moffat dans un si frêle état de santé qu'il jugea nécessaire pour elle d'éviter les chaleurs de l'été, en se rendant à la côte pour quelques mois. Comme j'étais retenu par l'impression des *Leçons bibliques*, que diverses circonstances avaient retardée, elle partit sans moi, sous la protection d'un



négociant, nommé M. Hume, qui visitait souvent la station; son absence dura sept mois.

Au commencement de 1836, nos frères américains, MM. LINDLEY, VENABLES et WILSON, vinrent s'établir à Moséga; ils y furent attaqués tous ensemble, à l'exception de M. Wilson, par une fièvre dont M<sup>me</sup> Wilson mourut; et bientôt ils virent leurs espérances renversées de la manière la plus inattendue par l'incurSION de quelques fermiers mal disposés qui s'étaient établis sur la rivière Jaune. Ces hommes, qui avaient à se plaindre de Mossélékatsi, envahirent le territoire de Moséga, massacèrent le petit nombre de Métébélès qui s'y trouvaient, firent main basse sur le bétail, et se retirèrent précipitamment vers la rivière Jaune, emmenant avec eux les missionnaires américains. Ces derniers se trouvaient tellement affaiblis par la maladie, qu'ils étaient à peine en état de réfléchir au parti qu'ils avaient à prendre; ils se résignèrent à abandonner ceux de leurs biens qui ne furent pas confisqués par les fermiers. C'est ainsi que la mission de Moséga fut arrêtée une seconde fois.

Mossélékatsi apprit dans cette occasion que ses boucliers n'étaient pas en état de résister aux balles des fermiers, et qu'il avait à redouter d'autres ennemis que ces tribus sauvages dont il avait triomphé jusqu'alors avec tant de facilité. Dans ma dernière conversation avec lui, je lui signalai les dangers qu'aurait pour lui une rupture avec les fermiers; et comme il n'avait pas encore entendu parler de Waterboer et de son peuple, je profitai de l'occasion pour lui dire qu'il n'avait rien à en craindre, et que je pouvais les lui recommander en toute confiance. Il me répondit, en secouant la tête d'un air significatif, qu'il ne se fierait à personne qui ne serait pas muni d'une recommandation du Kuruman. Il resta fidèle à cette promesse, et traita avec bienveillance deux de nos gens qui avaient accompagné les frères américains, et qui, lors de l'attaque des fermiers, avaient échappé aux balles en se cachant dans les roseaux d'un ruisseau voisin.

La puissance de Mossélékatsi avait atteint son apogée, et devait désormais décroître. Bientôt après l'attaque des fermiers, une expédition nombreuse envoyée par Dingaan fondit sur ses domaines du côté de l'orient, tailla en pièces un grand nombre de ses hommes, et enleva beaucoup de bétail. Accablé par des forces

superieures, il prit la fuite vers le nord, et, avant de partir, chose bien remarquable, il permit a tous ses captifs, Baharutsis, Bakhatlas, et d'autres tribus voisines, de retourner dans leurs pays respectifs. Cette mesure surprit beaucoup les indigenes, qui s'empresserent d'en profiter; et si aucune puissance etrangere ne vient les chasser de nouveau des domaines de leurs ancêtres, ils ne tarderont pas a devenir l'objet des travaux missionnaires.

Un petit nombre de missionnaires qu'on enverrait chez les tribus Bakones, et qui seraient secondes par des aides indigenes, pourraient, sous la benediction d'en haut, recueillir dans ces contrées une riche moisson d'âmes immortelles. Jusqu'ici nos aides indigenes n'ont ete employes que dans leurs villages; mais il n'est pas douteux qu'ils ne pussent suivre les missionnaires dans les villes eloignees, et cela a tres-peu de frais, apres que l'Évangile y aurait ete introduit; et que par leurs enseignements, leurs exhortations et leur exemple, ils ne contribuassent pour beaucoup aux progres de la verite. Des 1834, nous avons employe au Kurnman Aaron et Paulo, pour enseigner au peuple le catechisme. En 1837, quelques jeunes gens Batharos, qui lisaient avec facilite, entreprirent d'eux-mêmes la tâche d'instruire leurs voisins en ouvrant une école et en faisant un service. Ils firent cela dans leur tribu, sans avoir reçu le titre d'instituteur indigene, et sans pretendre a aucun salaire, bien que les missionnaires leur donnassent volontairement quelque chose de temps en temps, pour les encourager. Comme les convertis Bechuanas etaient encore dans l'enfance, nous crûmes devoir user de beaucoup de precaution dans le choix de nos aides, connaissant la facilite avec laquelle les nouveaux convertis se laissent aller a l'orgueil; et nous n'avons pas eu lieu de regretter notre circonspection a cet egard. Depuis lors nos enfants spirituels ont avance graduellement dans la connaissance de l'Évangile; et il en est beaucoup aujourd'hui qui pourraient devenir pour le missionnaire des aides precieux dans l'evangelisation de leurs compatriotes. Sans cette assistance des indigenes, les progres de l'Évangile ne pourraient s'opérer que tres-lentement sur un aussi vaste continent, ou les tribus se trouvent souvent a une très-grande distance les unes des autres. Toutefois, il y aurait de graves inconvenients, et j'en ai ete temoin, a employer des aides qui sauraient à peine lire, ou qui ne comprendraient pas les doctrines qu'ils au-

raient mission de prêcher. Il ne suffit pas que le cœur de ces agents soit pénétré de l'amour de Christ : il faut de plus que ce soient des hommes prudents, intelligents et en état de lire avec facilité; et plus leur intelligence sera cultivée, plus leurs efforts seront efficaces.

Ayant reçu des appels réitérés de la part des habitants de différentes villes situées sur la rivière Jaune et sur le Kolong, je quittai la station vers la fin de 1836, pour répondre à ces invitations. En remontant la rivière Kolong, je trouvai dans plusieurs endroits des réunions nombreuses de lecteurs assidus; et il me fut impossible de répondre à toutes les demandes d'alphabets et de livres de lecture. Je visitai aussi Muisi, un des postes avancés de Griqua-Town, et je fus abondamment réjoui à la vue des progrès qu'avaient faits les Batlapis, grâce aux efforts, bénis de Dieu, des frères Wright et Hughes. A Taung, où réside Mahura, frère de Motibi, et où se trouve une population de près de vingt mille âmes, je prêchai à des auditoires considérables. Comme on savait que j'avais fait quelques cures, on m'amena un grand nombre de malades; et entre autres une jeune femme qui, pour s'être trop exposée à lardeur du soleil, avait l'esprit légèrement dérangé. Je remarquai avec une vive satisfaction que les indigènes témoignaient beaucoup de sympathie pour cette pauvre créature. Comme je n'ignorais pas que pour les maladies de ce genre ils sont généralement dans l'usage de jeter le patient dans un trou et de le couvrir de pierres, ou bien de l'attacher à un arbre, je demandai à un des assistants pourquoi on n'avait pas ainsi traité cette femme. « Nous avons entendu la Parole de Dieu au Kuru-man, » me répondit-il. <sup>1</sup> La ville où je me trouvais était pourtant toute païenne, personne encore n'y faisait profession de l'Évangile, bien que la plupart des habitants l'eussent entendu prêcher

<sup>1</sup> Jamais les indigènes n'ont soupçonné les missionnaires de vouloir leur faire du mal en leur administrant des remèdes. Ils ont une véritable passion pour les médecines et pour la saignée, s'imaginant que toutes les maladies ont leur siège dans le sang. J'en ai connu qui, après que je leur avais fait la ligature, ont rouvert la saignée et ont laissé couler leur sang jusqu'à ce qu'ils tombassent en défaillance. Quelque nauséabonde que puisse être une potion, ils l'avalent avec délice et se lèchent ensuite les lèvres, eussent-ils pris une dose d'assa foetida. Un jour un homme, qui demeurait loin de chez moi, m'envoya sa femme pour chercher une médecine qu'il devait prendre. Je préparai une potion amère que je remis à la femme, en lui recommandant de la donner en deux doses, l'une au coucher du soleil, l'autre à minuit. Elle fit la grimace et

au Kuruman avant d'avoir été classés par les Bergenaars; ils avaient, d'ailleurs, conserve des relations continuelles avec la station.

Ayant rempli le but de ma mission dans cet endroit, je me rendis dans un village éloigné et isolé, qui appartenait à un chef Coranna nommé Moshou. Cet homme nous était entièrement inconnu lorsqu'il nous fit sa première visite au Kuruman, en 1834, avec deux ou trois de ses gens montés sur des bœufs. Il était propre, decemment vêtu, et avait une physionomie douce et intéressante. Il vint frapper à ma porte et demander un endroit pour y passer la nuit. Interrogé sur le but de sa visite, il répondit qu'il était venu pour me voir. Il était d'ailleurs impossible de mettre la chose en doute, car il examina très-attentivement toute ma personne. Comme je portais alors une longue barbe noire, je supposai que c'était là un des objets qui fixait son attention. Après s'être rassasié de me voir, ainsi que ma famille et toutes les parties de l'ameublement, il se retira pour passer la nuit dans une dépendance de la maison où je le fis conduire. Quand nous lui envoyâmes de quoi souper, il nous fit répondre qu'il avait avec lui des provisions abondantes. C'était la une circonstance tellement inusitée dans la conduite de nos visiteurs, qu'elle excita notre curiosité relativement au but qui l'amenaient. Jusqu'ici tous nos hôtes indigènes, nobles ou roturiers, venus de près ou de loin, avient toujours levé un impôt fort onéreux sur nos provisions. Ils ne manquaient pas d'arriver affamés comme des oiseaux de proie, et comptant sur la bonté des missionnaires pour les regaler. La conduite du nouveau venu dissipa tous nos soupçons, et nous ne pûmes nous empêcher de lui porter un intérêt plus qu'ordinaire. Comme il comprenait le Sechuana, nous lui parlâmes quelque peu de la seule chose nécessaire, bien qu'il parût nous écouter sans attention. Au bout de deux jours il repartit, paraissant très-satisfait de sa visite. Il ne demanda rien, et se contenta de me dire en me prenant la main : « Je suis venu pour te voir; ma visite m'a fait plaisir, et maintenant je retourne chez

demanda instamment la permission de prendre le reste de tout d'une fois de peur qu'ils ne s'endormissent. A peine eût-elle été donnée, mon conseil fut-elle avala la potion. Mais ce n'est pas pour vous, s'écrit-elle. Elle me demanda avec un sang froid parfait, en se l'échantillant les lèvres, si, en l'absence de la médecine, elle ne guérirait pas son mari.

moi. » Evidemment il ne s'était proposé d'autre but que celui de satisfaire sa curiosité; je sus plus tard qu'il avait rencontré près de la rivière Jaune un missionnaire wesleyen, qui lui avait probablement donné l'idée de visiter Motito et le Kuruman.

Quelque temps après il renouvela sa visite, accompagné d'une suite nombreuse, qui comprenait son frère, ses femmes et d'autres parents. A notre surprise inexprimable, nous découvrîmes qu'il n'était pas loin du royaume de Dieu, et qu'il luttait avec anxiété pour y entrer. Toutes les puissances de son âme semblaient absorbées dans la contemplation de l'amour de Dieu. Il ne pouvait ouvrir la bouche sans qu'aussitôt ses larmes coulissent; ses expériences étaient simples, et ses affections ardentes. Interrogé sur la cause de son chagrin, il répondit: « Quand je vins vous voir pour la première fois, je n'avais qu'un seul cœur; mais maintenant je suis venu avec deux cœurs. Je ne puis pas reposer; mes yeux ne peuvent pas dormir à cause des grandes choses que vous m'avez dites lors de ma première visite. » Evidemment une bénédiction toute spéciale avait accompagné la semence répandue à cette époque, bien que nous nous fussions bornés à exposer les éléments de la doctrine chrétienne. Il paraît que, pendant son voyage solitaire à travers les plaines désertes qui séparaient la station de son pays, il s'était senti profondément intéressé par le sujet dont nous lui avions parlé. A son arrivée chez les siens, il se mit à leur enseigner tout ce qu'il avait entendu, en faisant tous ses efforts pour toucher leurs cœurs; et il n'avait pas travaillé en vain. Son frère, homme d'une intelligence supérieure, était évidemment porté vers l'Évangile; leurs femmes et d'autres personnes de sa suite en étaient venues au point de demander: « Que faut-il faire pour être sauvé? » Leurs lumières étaient encore très-imp parfaites, mais ils croyaient à l'existence d'un Être divin et à l'envoi de son Fils au monde pour sauver les pécheurs. Profondément intéressés par ces premières vérités, ils désiraient ardemment une instruction plus étendue. Ce fut pour nous une tâche délicate de faire pénétrer la lumière du ciel dans ces âmes simples et avides, et de les conduire à l'Agneau de Dieu. Leur vie était sérieuse et édifiante, et ils se montraient infatigables à profiter de tous les moyens d'instruction. Ils restèrent longtemps et il fallut user d'une sorte de violence pour les décider à repartir. Leur dévotion et leur zèle offraient un bel exemple

à nos autres disciples, et nos âmes en étaient remplies de joie. Ceux d'entre eux qui ne comprenaient pas le sechuana étaient instruits par l'intermédiaire d'un membre de notre église qui parlait l'idiome des Corannas. Ainsi tous purent apprendre à connaître les vérités fondamentales de l'Évangile, et ils retournerent chez eux la joie dans la cœur. Moshien, avant de partir, me supplia d'aller lui faire une visite dans son village. Je ne pus pas lui promettre, vu le grand nombre de mes engagements, de satisfaire bientôt ce désir; mais je fus vaincu par ses instantes prières, lorsque, me prenant la main et me regardant en face, il me dit à plusieurs reprises : « Regarde-moi seulement, et refuse-moi si tu peux. Il y a beaucoup de personnes dans mon village qui ne peuvent pas venir si loin, et moi je ne puis pas me rappeler tout ce que j'ai entendu; j'en oublierai une partie en chemin. » Un temps considérable s'écoula avant que mes travaux à la station me permissent de tenir ma promesse. Moshien, trouvant l'attente trop longue, s'étant déjà mis en route avec ses amis pour nous faire une autre visite, lorsqu'il apprit à Motito que j'étais en tournée et que je devais passer par son village; il y revint aussitôt et attendit mon arrivée avec impatience.

Quand j'arrivai à ce village, après avoir voyagé tout un jour, et souvent à pied, dans un pays pierreux et boisé, je n'étais bon qu'à me jeter sur un lit pour dormir. À peine avais-je passé les premières maisons, qu'une immense clameur annonça mon arrivée, et que, jeunes et vieux, parents et enfants, arrivèrent en courant comme pour voir le plus grand des prodiges. Je reçus un accueil beaucoup plus bienveillant qu'agréable, et je me trouvais ce qu'on appelle moulu, entouré que j'étais de cinq cents individus qui se poussaient de toutes leurs forces pour obtenir chacun la faveur d'une poignée de main. Plusieurs tremblaient en touchant cette main comme si c'eût été une patte de lion. Il était près de minuit quand ils consentirent enfin à se disperser, et leur départ fut un grand soulagement pour un pauvre voyageur épuisé de fatigue, abasourdi d'ailleurs par leurs exclamations de surprise et par les criaillements fort peu mélodieux qui se croisaient autour de lui dans deux langues différentes. Quand je m'éveillai après un trop court sommeil, comme je sortais la tête, encore à moitié endormi, de dessous la toile de ma maison ambulante, je fus tout surpris de voir une assemblée nombreuse qui attendait

devant le wagon ; dès qu'on s'aperçut que j'avais les yeux ouverts, plusieurs messagers partirent dans différentes directions pour aller annoncer partout mon apparition. Tout le village fut bientôt autour de moi ; j'avoue que je me sentais plus disposé à prendre une tasse de café qu'à prêcher un sermon : car je me ressentais encore des fatigues de la veille. Je pris mon Nouveau-Testament et mon livre de cantiques ; je chantai un cantique avec mes compagnons de voyage, puis je lus un chapitre et je fis la prière ; après quoi, prenant pour texte, « Dieu a tant aimé le monde, etc. ; » je leur parlai pendant une heure environ. Un profond silence et un ordre parfait régnaient dans l'assemblée. Cette scène ( qu'on peut voir très-bien représentée, dans la vignette du frontispice ) se passait au centre du village, composé de maisons les unes béchuanases, les autres corannases, et de parcs de bétail. Quelques-uns de ces enclos étaient occupés par des brebis et par des chèvres, tandis que d'autres troupeaux rôdaient en liberté autour de nous. Pendant le service un groupe d'indigènes arrivèrent au village, montés sur des bœufs. Quelques étrangers s'approchèrent avec des lances et des boucliers ; mais à un signe qu'on leur fit ils s'empressèrent de déposer leurs armes. Les chiens indigènes ne comprenaient rien à cet individu étrange qu'ils apercevaient en tête du wagon, pérorant la foule attentive, et de temps à autre ils rompaient le silence en aboyant , ce qui ne manquait pas de leur attirer un châtiment immédiat. Deux servantes, qui avaient attaché à des poteaux les vaches qu'elles conduisaient, restèrent debout tout le temps, tenant à la main leurs vases à traire le lait, comme si elles eussent craint de perdre une seule parole. L'attention de mon auditoire dépassait tout ce dont j'avais été témoin jusqu'alors , et plusieurs physionomies témoignaient d'un intérêt extrême. Le plus grand nombre de mes auditeurs étaient Béchuanas, et presque tous les Corannas comprenaient cette langue.

Après le service, j'allai à la rivière voisine prendre un bain pour me rafraichir ; j'espérais à mon retour trouver quelque chose qui ressemblât à un déjeuner ; mais par suite de je ne sais quel malentendu on n'avait pas mis d'eau sur le feu. La population se rassemblait de nouveau, et l'on me demandait encore de prêcher. Comme je demandai une demi-heure de répit pour me restaurer, la femme du chef courut ou plutôt vola à sa maison, et

en revint aussitôt avec un grand vase de bois, plein jusqu'au bord de lait aigre : « Tiens, me dit-elle en souriant, bois vite, bois beaucoup, et tu pourras parler longtemps. » Après avoir fait honneur à ce déjeuner improvisé à la mode d'Afrique, je repris mon poste, et je prêchai une seconde fois à un auditoire plus attentif encore s'il est possible. Quand j'eus terminé, mes auditeurs se divisèrent en plusieurs groupes pour s'entretenir de ce que j'avais dit; quelques-uns, plus inquisitifs, m'accablèrent de questions. Tandis que j'étais ainsi occupé, mon attention se fixa sur un jeune homme que j'apercevais à quelque distance, assez grotesquement accoutré. Il portait les ruines d'une ancienne paire de pantalon, qui couvrait tout juste la moitié d'une de ses jambes. Il avait pour chapeau la peau d'une tête de zèbre, à laquelle tenaient encore les oreilles, et autour du cou je ne sais quel autre ornement non moins fantastique. J'avais déjà remarqué auparavant cette figure grotesque; mais un pareil spectacle n'avait rien de bien extraordinaire, car les indigènes s'entourent le corps de la première chose venue, sans s'inquiéter le moins du monde de l'effet qu'ils produiront. L'homme que je viens de décrire adressait la parole d'une manière très-animée à un grand nombre d'auditeurs qui étaient toute attention. M'étant approché je m'aperçus, à ma grande surprise, qu'il prêchait mon sermon une seconde fois, et cela avec beaucoup d'exactitude et de solennité, imitant de son mieux les gestes de l'original qu'il copiait. Il serait impossible d'imaginer un contraste plus complet que celui de cette figure fantastique avec la solennité de ses paroles : il parlait de l'éternité, et il était évidemment pénétré de son sujet. Je le laissai achever sa recitation, et l'abordant ensuite, je lui dis qu'il pouvait faire ce dont certainement je n'aurais pas été capable, à savoir de prêcher une seconde fois le même sermon mot pour mot. Il ne paraissait pas tirer vanité de sa mémoire extraordinaire. « Quand j'entends quelque grande chose, » dit-il en posant le doigt sur son front, « elle reste là. » Ce jeune homme mourut peu de temps après dans la foi, sans avoir eu occasion d'en faire une profession publique.

Le soir, après qu'on eut traité les vaches et renfermé les bestiaux dans les étables, une troisième assemblée se forma autour de mon wagon. L'éclat argente de la lune, qui tombait d'un ciel sans nuage sur tous ces visages noircis, donnait à la scène un



caractère tout particulier de solennité; l'attention la plus profonde accueillit toutes mes paroles, qui roulaient sur l'importance de la religion, démontrée par des exemples pris dans l'Écriture. Après le service ils restèrent longtemps autour du wagon, m'adressant une foule de questions et répétant entre eux à satiété tout ce qu'ils avaient entendu. Mosheu eut la bonté de m'offrir une brebis pour moi et pour mes gens, et les femmes eurent soin de ne pas me laisser manquer de lait. J'avais parlé pendant toute la journée, presque sans interruption, et je me félicitai de pouvoir enfin me livrer au repos, fort tard, et entendant toujours autour du wagon le murmure confus des voix.

La journée du lendemain, qui était un lundi, ne fut pas moins laborieuse. La violence du vent m'ayant empêché de faire un service public le matin, je fus prié de tenir des réunions particulières dans les maisons, et d'apprendre à lire aux indigènes. Ils ne doutaient pas que ce ne fût une fort belle chose d'être en état de lire les mêmes livres que moi, et s'imaginaient que cet art pouvait s'acquérir par un simple effort de la volonté, ou bien au moyen de quelque charme secret dont ils m'attribuaient la possession. Je m'adressai par l'intermédiaire d'un interprète à ceux qui ne comprenaient que l'idiome coranna. Je croyais être au bout de ma tâche quand j'eus terminé un service du soir, qui fut écouté, comme les précédents, avec un profond intérêt : mais on ne me tint pas quitte si aisément. Tous voulaient absolument apprendre à lire à l'heure même et sur les lieux. Je tirai de mes bagages quelques livres d'alphabet et les remis aux jeunes gens qui m'avaient accompagné; chacun d'eux se vit à l'instant entouré d'un nombre considérable de disciples, tous avides d'apprendre. Plusieurs en étaient réduits à se contenter de répéter à haute voix le nom des lettres, qui n'étaient pas assez grandes pour être vues de tout le cercle, à la seule clarté de la lune. Pendant qu'on se livrait à ce bruyant exercice, quelques-uns des principaux du village, qui avaient engagé une conversation avec moi, se mirent en tête de s'essayer, comme les autres, dans ce nouvel art. Il était déjà tard, et je commençais à plier sous la double fatigue du corps et de l'esprit; mais tout ce que je pus dire fut inutile; il fallut m'exécuter et leur apprendre à lire. Je me remis à chercher et finis par trouver, dans un tas de mauvais papiers, un grand alphabet en feuilles, dont un coin et deux

lettres se trouvaient déchirées. Je l'étendis sur le sol, et mes gens se mirent à genoux tout autour, d'où il résultait naturellement que plusieurs d'entre eux voyaient les lettres à l'envers. Je prononçai chaque lettre successivement en la désignant avec un bâton; mes disciples répétaient après moi de toute la force de leurs poumons. Sur mon observation que nous pourrions peut-être faire un peu moins de bruit, l'un d'eux me répondit que plus il criait fort, plus vite sa langue s'habituerait aux « semences, » comme il appelait les lettres. L'heure étant avancée, je me levai pour redresser ma colonne vertébrale qui commençait à se fatiguer; mais à ce moment je vis arriver sautant et dansant une troupe de jeunes garçons qui s'emparèrent de moi sans autre cérémonie. « Oh! enseignez-nous l'x, n, c, avec la musique, » crièrent-ils tous, sans me donner le temps de leur dire qu'il était trop tard. Cette idée leur avait été suggérée par un de mes jeunes compagnons. Ils étaient plus d'une douzaine qui m'entouraient, il n'y avait pas moyen de résister. Poussé et tiré dans tous les sens, j'entraî dans la plus grande maison du village, qui se trouva aussitôt encombrée de monde. D'après un système que nous avions employé avec succès à la station, j'adaptai un vieil air populaire à la lecture de l'x, n, c, et bientôt tous les assistants en chœur se joignirent au chant avec une satisfaction impossible à décrire. Les mêmes accents qui charment les peuples du Nord produisaient les mêmes effets sur ces enfants brûlés du desert. Quelle que soit la dégradation morale des indigènes du sud de l'Afrique, ils ont conservé un goût assez délicat pour apprécier les airs doux et mélodieux. Après deux longues heures de chant, j'obtins enfin la permission, non sans beaucoup de peine, de me retirer: il était entre deux et trois heures du matin. La peine fut plus grande encore pour m'ouvrir un chemin à travers la foule, foule compacte qui m'entourait. Epuisé de corps et d'esprit, je me jetai sur mon lit tout habillé pour dormir quelques heures avant mon départ, qui devait avoir lieu le lendemain. Comme la salle de concert n'était pas loin de mon chevet, j'avais peu de chance de goûter un sommeil paisible; car les jeunes amateurs étaient infatigables, et le chant de l'x, n, c se répéta tant de fois et si longtemps, qu'à la fin je les souhaitais tous à cent lieues de moi. Enfin pourtant la société se dispersa; mais je fus réveillé de grand matin par la même psalmodie, qui retentissait dans tous

les coins du village. Les filles en trayant leurs vaches, et les garçons en soignant leurs veaux répétaient leur alphabet à qui mieux mieux.

Avant de partir je réunis le peuple encore une fois pour leur donner quelques directions générales sur ce qu'ils avaient à faire dans leur position isolée pour profiter de ce qu'ils avaient entendu ; je les engageai, s'il leur était impossible de se transporter en masse dans le voisinage d'une station missionnaire, à venir du moins faire de fréquentes visites au Kuruman et à Motito ; je terminai en insistant sur l'importance qu'il y avait pour tous d'apprendre à lire, et pour les Corannas d'apprendre le séchuana. Sur ces entrefaites je reçus un message des habitants d'un village coranna fort éloigné, qui me demandaient d'aller passer quelques jours avec eux, pour faire des livres dans leur langue comme j'en avais fait en séchuana. Ils s'imaginaient que pour réduire à l'état de langue écrite leur système de claquements, et pour faire des livres dans cette langue, il suffirait d'un travail de peu de jours. Cette circonstance me fournit une nouvelle occasion de presser les Corannas, qui se trouvaient en contact avec les Béchuanas, d'étudier la langue de ces derniers.

Quand j'eus donné toutes les instructions nécessaires, je partis enfin. Toute la population du village m'accompagna jusqu'à une distance considérable, et après m'avoir dit adieu on suivit encore des yeux mon wagon jusqu'à ce qu'il se trouvât caché par un détour du chemin. Je profitai de ce voyage solitaire pour réfléchir sur ce qui venait de se passer. Mon cœur débordait de reconnaissance envers Dieu pour ce qu'il m'avait donné de voir pendant ces trois jours. Je sentais qu'un bien réel avait été accompli, et je contemplais avec une douce émotion ces premiers pas que faisaient des âmes immortelles en dehors des ténèbres épaisses qui les avaient enveloppées jusqu'alors.

Mosheu et son peuple firent les progrès les plus réjouissants dans la voie de l'Évangile. Avides de profiter des instructions des missionnaires, ils renouvelent à grands frais de fréquents voyages au Kuruman. C'était un spectacle intéressant que celui de quarante à cinquante individus, hommes, femmes et enfants, qui traversaient la plaine pour venir nous voir, tous montés sur des bœufs, et amenant avec eux des vaches à lait afin de ne pas nous être à charge. Leur unique but étant de s'instruire, ils restaient

quelquefois au Kuruman ou à Motito plus de deux mois de suite, profitant assidument de tous les moyens d'instruction. Andre, frère de Moshou, celui d'entre eux qui avait le plus de talents naturels, fut nommé maître d'école, et grâce à ses efforts aussi humbles que devotes, ils firent des progres extraordinaires. Desirant procurer aux enfants les mêmes avantages dont ils sentaient si vivement le prix pour eux-mêmes, Moshou confia l'éducation de sa fille à M<sup>rs</sup> Moffat, et Andre laissa son fils dans le même but entre les mains de M. Lemue à Motito; ces deux jeunes gens repondirent de la maniere la plus satisfaisante aux soins dont ils furent l'objet. La jeune fille mourut de la rougeole à l'époque de mon retour en Angleterre, apres avoir donne des preuves qu'elle etait preparee au delogement. M. Lemue, qui visita son pere peu apres ce triste evenement, fut vivement frappe du changement que l'Évangile avait produit dans ses dispositions; cet homme qui, lorsqu'il etait encore sans Dieu et sans esperance, n'aurait pu aborder la pensee de retourner à l'endroit ou reposaient les restes de sa fille chérie, maintenant assis en paix sur son tombeau, parlait avec une sainte joie du repos qui est reserve pour le peuple de Dieu, assure qu'il etait d'y rejoindre un jour son enfant.

Comme le village de Moshou se trouve à cinquante lieues de notre station, nous l'avons cede à la station de Paris, qui y a envoye un missionnaire en 1841. Voici encore un trait de l'histoire de cette petite communauté, si digne d'interêt, qui m'a été communiqué depuis mon retour en Angleterre. Les chretiens du village étaient rassembles un dimanche matin pour tenir une reunion de prieres avant le service du jour. Ils venaient à peine de s'asseoir quand ils virent approcher un parti de maraudeurs qui, n'ayant pas réussi dans leurs projets de pillage sur les peuplades de l'interieur, avaient decide d'attaquer ce village coranna pour se dedommager. Moshou se leva, disant au peuple de se tenir tranquille et de mettre leur confiance en Jehovah, pendant qu'il irait à la rencontre des maraudeurs. Il leur demanda ce

« Un jour que je demandais à André comment ils passaient le dimanche, il me répondit avec beaucoup de simplicité : — Nous lisons beaucoup dans la Parole de Dieu, nous prions et nous chantons, puis nous nous enuons, et encore, et encore, et nous expliquons ce que nous savons à ceux qui ne comprennent pas le seelwana. »

qu'ils voulaient : « Votre bétail, » répondirent-ils ; « et la moindre résistance serait au péril de vos vies. » — « Voici mon bétail, » répliqua le chef, puis il alla reprendre sa place à la réunion de prières. On chanta un cantique, on lut un chapitre, et ensuite tous se mirent à genoux pour prier Dieu qui pouvait seul les sauver dans leur détresse. Les bandits ne purent supporter ce spectacle touchant et solennel : ils s'empressèrent de s'éloigner sans toucher à un seul objet qui appartenait au peuple.

Dans les années 1837 et 1838, une riche bénédiction fut répandue sur les travaux de la mission béchuanase. Un grand nombre de Béchuanas furent ajoutés à l'église, soit à Griqua-Town, soit au Kuruman. Grâce aux soins zélés de M. Edwards, le nombre des lecteurs augmenta dans la même proportion ; et l'école enfantine, dirigée par M<sup>me</sup> Edwards avec l'aide d'une jeune fille indigène, donna les résultats les plus satisfaisants. Le peuple fit des progrès rapides dans la civilisation ; plusieurs achetèrent des wagons et formèrent leurs bœufs aux rudes travaux qui avaient été jusqu'alors le partage des femmes. L'usage de s'habiller à l'euro péenne devint si général qu'on sentit le besoin de la présence d'un marchand à la station, pour se procurer, par son moyen, les articles des fabriques anglaises. Nous engageâmes M. Hume, en qui nous avions toute confiance, et qui avait l'habitude du commerce avec les indigènes, à se fixer à la station pour cet objet. Il s'y construisit lui-même une maison, et le succès de cette mesure dépassa nos espérances. M. Hume nous avait déjà rendu de grands services en aidant M. Millen dans la construction de la chapelle. Ce lieu de culte fut inauguré en novembre 1838. Ce fut une cérémonie bien intéressante pour tous ceux qui en furent témoins, mais surtout pour les missionnaires et pour l'église qu'ils avaient rassemblée d'entre les païens. Près de neuf cents personnes entrèrent dans l'enceinte de ces murailles désormais consacrées au service de Jéhovah. Un profond sentiment de la présence divine accompagna ces solennités, auxquelles prit part M. Lemue de Motito. Le dimanche qui suivit le jour de l'inauguration, cent cinquante membres de l'église célébrèrent ensemble la commémoration de l'amour du Sauveur ; de ce Sauveur qui les avait rachetés par son sang, et qui les avait pris dans plusieurs tribus différentes, quelques-unes fort éloignées, pour les amener au lieu de la grâce et les faire participer au festin sacré.

Un grand nombre d'entre eux, les yeux baignés de larmes, comparaient intérieurement leur bonheur présent avec l'état d'ignorance et de dégradation dont ils avaient été miséricordieusement délivrés. Depuis lors, le nombre des membres de l'église s'est élevé à deux cent trente.

Mothibi, le chef des Battapis, avait longtemps fermé l'oreille aux invitations de l'Évangile, et son âge avancé nous faisait craindre qu'il ne suivit l'exemple de plusieurs de ses contemporains, qui étaient morts sans espérance après avoir possédé des moyens abondants de salut. Mais une lettre récente de M. Edwards m'apprend qu'il est devenu un nouveau monument de la toute-puissance de cet Évangile qui appelle quelquefois à la onzième heure. Voici comment il décrit lui-même l'état de son âme, dans la première visite qu'il fit au missionnaire : « Il ne reste rien de moi que mes vieux os et ma peau ridée; j'ai entendu la Parole depuis le commencement (depuis vingt-cinq ans), mais je ne l'ai jamais comprise, et maintenant je n'ai de repos ni le jour, ni la nuit; mon âme est accablée de tristesse, et une angoisse brûlante la consume; mon cœur est malade et semble vouloir monter dans ma gorge; mon intelligence est obscurcie et ma mémoire ne peut plus retenir la bonne Parole, mais quoique cette Parole m'abandonne, elle me fait du bien; elle laisse quelque chose derrière elle, dans mon âme, que je ne puis pas expliquer, mais qui me donne de l'espoir. Je desire me jeter aux pieds de Jésus, le Fils de Dieu, dans l'espérance qu'il aura pitié de moi. Je sens que ma sagesse est de me tenir aux pieds des croyants qui sont avancés dans la connaissance, afin d'être toujours guidé par eux dans le chemin du devoir et du salut. » Il reçut humblement le baptême avec plusieurs de ses sujets, qu'il aurait considérés autrefois comme ses esclaves, ou plutôt comme des chiens.

Cette conversion jeta l'alarme parmi les chefs païens des environs, qui, jusqu'alors, avaient vu en Mothibi le père du paganisme. C'est un fait bien remarquable qu'en général les chefs païens les plus rapprochés de la sphère de l'Évangile, tout en considérant les missionnaires comme des bienfaiteurs et en les

« Les deux fils de Mothibi étaient déjà membres de l'église ainsi que leurs femmes, et sa femme Mahuto, a été baptisée il y a quelques années, par les missionnaires auprès des Griquois.

recevant avec bienveillance, sont opposés à l'introduction du christianisme parmi leurs sujets; tandis qu'au contraire les chefs des tribus plus éloignées témoignent un vif désir d'avoir des missionnaires, soit pour leurs sujets, soit pour eux-mêmes. Il est pourtant facile de rendre compte de cette différence. Les derniers chefs, ignorant les sévères exigences de la Parole de Dieu, ne voient que les bienfaits temporels apportés par l'Évangile à ceux qui le reçoivent; tandis que ceux qui résident plus près des chrétiens, et qui se sont trouvés en contact avec eux, comprennent que pour embrasser l'Évangile il faudrait dire adieu à leurs coutumes païennes et à leurs péchés favoris. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> M. Edwards, accompagné d'un des plus jeunes missionnaires, a fait récemment une tournée dans l'intérieur pour jeter les fondements d'une mission parmi les tribus Bakones.



## CHAPITRE XXXIII.

Mission chez les Bassoutos. — L'achat d'une alliance de Moshesh. — Développement des travaux missionnaires. — Passages de l'Évangile. — Misère de l'Afrique, et remède à cette misère. — Description de l'Église de l'Orat. — Promesses de l'avenir. — Puissance des Écritures. — Surprise agréable. — Hospitalité chrétienne.

Ayant déjà dépassé les limites que je m'étais proposé de donner à cet ouvrage, je serai obligé de resserrer dans un cadre fort étroit les divers objets qu'il me reste encore à mentionner.

Les travaux de nos frères de France et des wesleyens ont été abondamment bénis, tant dans le pays des Bassoutos, au sud-est du Kuruman, que sur les frontières de la colonne, Moshesh, roi des Bassoutos, desirant depuis longtemps obtenir un missionnaire, pour procurer à ses sujets les mêmes avantages dont il voyait jouir d'autres tribus. En 1823 il donna l'ordre à quelques-uns de ses serviteurs d'aller trouver avec deux cents bœufs le grand chef des blancs, et de lui demander en échange de ce bétail des hommes en état d'instruire son peuple. Ces serviteurs obéirent; mais après une journée de marche ils tombèrent entre les mains de maraudeurs corannas, qui les dépouillèrent de leur bétail. Cet échec ne découragea pas Moshesh, ayant appris qu'un Grecquois de notre station de Philippolis et vint à chasser dans ses domaines, il l'envoya chercher, prit des informations relativement au but et aux travaux des missionnaires, et le pria de l'aider à obtenir ce qu'il desirait. Cet homme, en effet, de retour à Philippolis, raconta la chose à son missionnaire; et il se trouva, par une circonstance providentielle, que trois missionnaires de la Société de Paris arrivèrent précisément alors à la station. Leur destination



était pour les Béchuanas qui résident au-delà du Kuruman; mais ils ne purent que voir dans cette circonstance un appel d'en haut auquel ils étaient tenus d'obéir. Le pays qu'habitait Moshesh, ensanglanté par les excursions des Bergenaars, était resté presque entièrement étranger aux Européens. Les frères arrivèrent en juillet 1833 auprès de Moshesh, qui les accueillit de la manière la plus amicale et les aida à choisir, pour la station, une localité convenable, qu'ils appelèrent Morija.

Cette mission importante fut commencée par les soins de MM. Casalis, Arbousset et Gosselin, dont l'influence s'étend aujourd'hui sur douze mille âmes au moins. Le culte public est suivi régulièrement et le sabbat exactement observé par ceux des indigènes qui font profession de christianisme. Les travaux infatigables de ces hommes excellents ont été abondamment bénis, et leurs mains ont été fortifiées par l'accession d'autres ouvriers envoyés par la même Société. Ils ont traduit plusieurs portions du volume sacré dans la langue des indigènes. L'influence exercée par Moshesh sur ses sujets a été pour les travaux de nos frères un auxiliaire d'une grande efficace. C'est un homme doué de beaucoup de moyens naturels, comme on en peut juger par l'extrait suivant d'un discours que lui a entendu prononcer M. Backhouse.

. . . . « Vous dites que vous ne pouvez pas croire ce que vous ne comprenez pas? Voyez un œuf! si on le casse, il n'en sort qu'une substance jaune et aqueuse; mais placez l'œuf sous l'aile d'un oiseau, et il en sortira une créature vivante. Qui peut comprendre cela? Qui a jamais expliqué comment la chaleur de la poule produit le poulet dans l'œuf? C'est là pour nous une chose absolument incompréhensible, et pourtant nous ne pouvons nier le fait. Faisons comme la poule. Plaçons ces vérités dans nos cœurs comme la poule place les œufs sous ses ailes; couvons-les, prenons les mêmes peines que l'oiseau, et quelque chose de nouveau en sortira. »

Le fils de Moshesh est converti ainsi que plusieurs de ses sujets. En 1840 les missionnaires avaient un grand nombre de candidats, et ils écrivaient que l'influence du christianisme avait déjà produit une amélioration sensible dans le caractère et dans les mœurs des indigènes. Nous ne devons pas non plus oublier de mentionner les succès remarquables qui ont couronné les tra-

vaux de MM. Rolland et Pelissier, placés par la même Société chez les Béchuanas de la rivière de Caledon.

Les Wesleyens ont travaillé partout les Barolongs, tour à tour à Makuase, à Platberg et à Boochap sur la rivière Jaune; actuellement ils ont transporté leur principal établissement à Newlands, dans le pays des Bassoutos. Ils ont des stations florissantes chez les Barolongs, chez les Bassoutos, chez les Mantatis et chez les Gorannas, et la benediction divine repose visiblement sur leur œuvre. Des chapelles ont été construites dans toutes les stations principales. Ils ont une presse en activité; l'œuvre de la civilisation fait des progrès sous leur influence, et ils forment des jeunes gens pour en faire des aides indigènes.

D'un autre côté, il est impossible de considérer l'armée de généreux missionnaires de diverses Sociétés qui travaillent sur la côte occidentale de l'Afrique, sans reconnaître qu'une benediction toute spéciale repose sur leur œuvre; et sans admirer le zèle de ces hommes de Dieu qui, portant leur vie dans leurs mains, vont se sacrifier dans ces régions pestilentielles. Grâce à leurs efforts il est démontré aujourd'hui que l'Évangile peut transformer ces Babelodamas, ces repaires du crime, du deuil et de la misère, en des séjours de pureté, de bonheur et d'amour.

Il est temps de mettre un terme à ces détails sur les travaux missionnaires. Ce qui précède aura suffi pour donner au lecteur une idée de ce qu'a fait la Société de Londres, ainsi que d'autres Sociétés de missions, en faveur des malheureuses tribus de l'Afrique-Méridionale. La conclusion naturelle qui résulte de ce qu'on vient de lire, c'est que la prédication de l'Évangile peut seule préserver de la destruction les tribus qui ont survécu aux devastations dont nous avons parlé. Cet Évangile est tout puissant — et si triste qu'il ait été jusqu'à ce jour l'histoire de l'Afrique, nous sommes fondés à espérer la régénération des tribus sauvages et guerrières de cet immense continent. Avant qu'il soit longtemps, peut-être, elles présenteront un spectacle de paix et de bonheur qui dépassera de beaucoup les espérances les plus hardies des hommes qui se dépensent en leur faveur. Si nous reportons nos souvenirs sur l'histoire de cette vaste partie du monde, dont un eun seulement vient de fixer notre attention, comment ne pas nous écrier: O Afrique, combien est accablant le fardeau qui pèse sur toi! Quelle horrible accumulation de

rapine, d'esclavage, de sang et de meurtres ! Nulle part sur la surface de la terre on ne trouverait une misère à comparer à la tienne ! Tes ciels ont été obscurcis par la fumée des villes en flammes ! tes riants paysages, tes bosquets gracieux sont devenus des repaires de lions ! tes déserts brûlants ont été arrosés avec les larmes des mères auxquelles on enlève leurs enfants ! et tes échos se renvoient les cris de l'orphelin et la plainte de la veuve !

N'importe : il y a encore de l'espérance pour l'Afrique. Le cri de ses douleurs a réveillé la sympathie des chrétiens d'Europe. Pour guérir ses plaies saignantes, on a fait d'immenses sacrifices en argent, et de plus grands encore en talents et en vies d'hommes ; mais ces premiers sacrifices sont-ils suffisants, et notre dette est-elle payée ? Irons-nous, sur de légers sujets de découragement, abandonner le généreux projet d'accomplir le salut de l'Afrique ? Dieu nous en garde ! D'ailleurs les sacrifices qui ont eu lieu n'ont pas été stériles. Nous avons appris à mieux connaître la triste condition de l'Afrique, et nous sentons mieux qu'à l'Évangile seul il appartient de dissiper la masse des ténèbres qui pèse sur son sein. Il faut que ces régions encore inconnues soient explorées par les messagers de nos églises, et que les ruisseaux du fleuve de vie arrosent ces vastes déserts. La vérité de Dieu est l'arme toute puissante qui doit chasser des côtes de l'Afrique le démon de l'esclavage, et mettre dans la bouche de ses noirs enfants le cantique nouveau de la rédemption.

On est généralement d'accord aujourd'hui que pour civiliser l'Afrique il faut premièrement l'évangéliser. Il ne sera pas hors de propos de citer à ce sujet un court extrait de l'excellent ouvrage de Buxton sur l'esclavage des noirs et les moyens d'y porter remède. Ce philanthrope chrétien travaille depuis de longues années, par tous les moyens qui sont en lui, à « déraciner, » comme il s'exprime, « cet arbre immense et maudit, dont l'ombre abrite depuis tant de siècles les lamentations, le deuil et la misère. » — « Au point de vue national et religieux, » continue-t-il, « le devoir ne saurait être douteux : nous sommes dépositaires du christianisme, c'est-à-dire d'une foi pure et sainte qui nous prêche une bienveillance universelle ; et cependant, non-seulement nous avons négligé, comme nation, de faire du bien à l'Afrique, mais nous lui avons fait souffrir un mal positif et

effrayant. L'avarice a obscurci notre perception morale et paralysé nos efforts pendant un grand nombre de générations; et aujourd'hui que les nations chrétiennes se réveillent de leur léthargie, il est plus que temps d'agir d'une manière conséquente avec les principes de notre religion.

« L'Afrique est encore géante dans son sang. Elle a besoin de nos missionnaires, de nos instituteurs, de nos luddes, de tous les moyens d'action que nous possédons pour améliorer son malheureux sort. Quand nous avons entre les mains un remède assuré, négligerions-nous de guerir ses blessures? Quand la lumière de la vie éternelle s'est levée sur nous, refuserions-nous de dissiper ses ténèbres? »

« S'il y a quelque consolation en Christ, s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque affection cordiale et quelque compassion, il faut que nous obéissions au devoir impérieux de distribuer libéralement aux autres, quelles que puissent être les difficultés, les riches bénédictions qui nous ont été confiées.

« Les missionnaires éprouvent moins de difficulté que toute autre classe d'hommes à gagner la confiance des indigènes. Le secret de leurs succès est dans la droiture et dans la bienveillance de leurs intentions. C'est là un langage qui est compris de tous les hommes, et particulièrement des sauvages. Qu'on envoie simultanément en Afrique des missionnaires et des instituteurs, et bientôt l'agriculture fleurira, des débouchés s'ouvriront pour le commerce, la confiance s'établira entre les hommes, la civilisation remplacera la barbarie. »

Les pages qui précèdent font connaître ce qui a été fait jusqu'à aujourd'hui parmi les tribus du sud de l'Afrique. Que reste-t-il à faire à présent, sinon d'aller prendre possession du pays? Nous avons indiqué les moyens de réussir, et les perspectives sont encourageantes; le chemin est frayé, la Parole de Dieu est traduite dans plusieurs idiomes; des aides indigènes sont à l'œuvre. Les nègres, jadis esclaves des îles de l'Occident, affranchis aujour-

« Depuis mon retour en Angleterre, j'ai fait imprimer, avec l'aide de la Société biblique, une traduction complète du Nouveau Testament et des Évangiles en séchouana; plusieurs milliers d'exemplaires de cet ouvrage ont été expédiés au sud de l'Afrique, pour subvenir aux besoins d'une population qui apprend rapidement à lire. Un grand nombre de traités et d'ouvrages élémentaires ont également trouvé leur emploi chez les Bechuana. »

d'hui par la puissance de l'Évangile, sont tout prêts à s'en aller proclamer la nouvelle du salut au milieu de leurs frères, encore emprisonnés dans les chaînes du péché. D'après ce qui a déjà eu lieu, nous sommes fondés à attendre d'immenses résultats de la simple distribution des Écritures, accompagnée de l'action des aides indigènes. Alors que nous n'avions encore dans la langue des Béchuanas que l'Évangile de saint Luc et la première édition des Leçons bibliques, M. Hughes m'écrivait les lignes suivantes qui m'ont paru frappantes de justesse et de vérité :

« L'œuvre de Dieu est ici en progrès. Quand je considère ce qui a déjà été accompli par les moyens si faibles (à nos yeux) dont nous pouvons disposer, je ne puis que m'écrier : Qu'est-ce que l'Éternel a fait ? l'épée de l'Esprit est maniée par des mains inhabiles, mais c'est véritablement une épée à deux tranchants. Évidemment les victoires qu'elle a remportées ici ne sont pas dues à la main qui en fait usage, mais uniquement à sa propre puissance. Ici Jésus et les apôtres prêchent sans qu'aucune infirmité humaine vienne s'interposer entre eux et les cœurs de leurs auditeurs. Les grands principes fondamentaux de la Société biblique se réalisent sous nos yeux : la simple lecture, la simple étude de la Bible convertit le monde. L'œuvre du missionnaire est de faire accepter et de faire lire le volume sacré, pour ensuite le laisser parler lui-même. La simplicité extrême des moyens qui produisent des résultats si merveilleux donne à notre œuvre un des caractères essentiels des œuvres de Dieu. A lui seul en soit toute la gloire ! »

On comprendra l'importance de posséder l'Écriture traduite dans la langue des indigènes, si l'on considère les villes et les hameaux disséminés dans les plaines de l'intérieur de l'Afrique, et qui parlent tous la même langue, sauf de légères variations, jusqu'au delà de l'équateur. Quand les indigènes savent lire, ils ont entre les mains non-seulement le moyen de sortir de leur ignorance naturelle, mais celui de conserver le flambeau de la vie éternelle toujours allumé au milieu des ténèbres qui pourraient les environner encore. Dans le cours d'un des premiers voyages que je fis dans l'intérieur avec quelques compagnons, nous arrivâmes à un village païen situé sur les bords du fleuve Orange, entre le pays des Namaquois et celui des Griquois. Nous avions marché longtemps et nous souffrions tout ensemble de la

faim, de la soif et de la fatigue. Craignant de rencontrer des lions si nous poursuivions notre voyage pendant la nuit, nous résolûmes de la passer au village. Les habitants nous firent signe, d'une manière impérieuse et malveillante, de nous arrêter à une certaine distance. Nous demandâmes de l'eau : ils nous la refusèrent. J'offris alors les trois ou quatre boutons qui restaient à ma veste en échange d'un peu de lait ; cela aussi nous fut refusé. Menacés de passer encore une nuit sans manger, et sans pouvoir même puiser de l'eau à la rivière que nous apercevions à quelque distance, nous avions de la peine à prendre notre parti de notre sort, d'autant plus qu'indépendamment de leurs refus réitérés, les allures des habitants du village avaient excité nos soupçons. A l'heure du crépuscule nous vîmes une femme descendre de la hauteur qui nous cachait le village. Elle portait sur la tête un fagot de bois, et à la main un vase de lait. Sans dire une parole elle nous offrit ce lait, posa sa charge de bois et retourna au village. Elle ne tarda pas à revenir, portant cette fois une marmite sur sa tête, et de ses deux mains qui restaient libres un gigot de mouton et de l'eau. Elle s'assit, toujours sans ouvrir la bouche, alluma du feu et mit cuire la viande. Nous lui demandâmes à plusieurs reprises qui elle était ; et comme elle continuait à garder le silence, nous la pressâmes de la manière la plus affectueuse de nous expliquer le motif d'une bienveillance aussi extraordinaire envers des étrangers. Enfin une larme coula lentement sur sa joue noire, et elle répondit : « J'aime Celui dont vous êtes les serviteurs, et je ne fais que mon devoir en vous donnant un verre d'eau froide en son nom. Mon cœur est si plein que je ne puis pas dire la joie que j'éprouve à vous rencontrer dans cet endroit en dehors du monde. » Je me fis raconter son histoire, et voyant que j'avais trouvé un flambeau solitaire qui brûlait dans un lieu obscur, je lui demandai comment elle avait conservé dans son âme la vie de Dieu dans cette privation complète de la communion des frères. Elle tira de son sein un Nouveau-Testament hollandais qu'elle avait reçu de M. Helm lorsqu'elle fréquentait son école quelques années auparavant, avant que sa famille l'eût obligée à venir habiter ce lieu retiré. « Voici, » dit-elle, « la source à laquelle je bois : voici l'huile qui fait brûler ma lampe. » Je regardai avec attendrissement cette relique précieuse, sortie des presses de la Société biblique, et l'on comprendra mieux que je ne puis le

décrire quels furent nos sentiments en rencontrant cette servante du Seigneur, et en mêlant nos prières aux siennes devant le trône de notre Père céleste. GLOIRE SOIT A DIEU DANS LES LIEUX TRÈS-HAUTS, PAIX SUR LA TERRE, BONNE VOLONTÉ ENVERS LES HOMMES !

FIN.





# TABLE DES MATIÈRES.

## CHAPITRE PREMIER.

Considérations générales sur l'Afrique. — Tentatives d'exploration. — Origine probable des Hottentots. — Mode d'accroissement de la population. — Origine des Bushmen. — Bushmen, Béchuanas. — Leur état de souffrance et de dégradation. — Comment s'explique la variété de leurs dialectes. — Tribu des Tamahas. — Triste aspect du pays des Bushmen. — Origine et caractère des Cafres. — Pays des Bassoutos et des Béchuanas. — Namaquois et Damaras. — Description de la contrée stérile des Karrous. . . . Page 1

## CHAPITRE II.

Première mission au sud de l'Afrique. — Succès de M. Schmidt. — Reprise de la mission. — Mission chez les Cafres. — Le docteur Vanderkemp quitte la ville du Cap pour aller chez les Cafres. — Soupçons des Cafres. — Profonde ignorance des indigènes. — Départ du compagnon d'œuvre de Vanderkemp. — Son dévouement et son humilité. — Galka lui demande de faire tomber de la pluie. — Son abnégation et ses dangers. — Inimitié de quelques colons. — Leurs châtiments. — Abandon de la mission chez les Cafres. . . . 15

## CHAPITRE III.

Commencement de la mission de Vanderkemp chez les Hottentots. — Ponts du gouverneur. — Attaque de la station. — Epreuves. — Les missionnaires se réfugient au fort Frédéric. — Bêthelsdorp. — Succès des efforts de Vanderkemp. — Sa mort, son caractère. — Incident remarquable. — Mission de la rivière du Chat. — Reprise de la mission chez les Cafres. — Scène touchante. — Mort de Williams. — Brownles reprend définitivement la mission. — Effets de l'Évangile . . . . . 25

## CHAPITRE IV.

Les Bushmen demandent des instituteurs. — M. Kiecherer se rend à la rivière Zak. — Difficultés et sacrifices. — Libéralité des fermiers. — Abandon de la mission. — Condition des Bushmen. — Opinion de Lichtenstein. — Ressources et mœurs des Bushmen. — Usages barbares. — Cruauté des parents envers leurs enfants. — Qualités aimables des Bushmen. — Reprise de la mission à Foorberg et ailleurs. — Envoi de missionnaires dans la colonie. — Détails affligeants donnés par M. Faur. — Revue des missions chez les Bushmen. — Les Bushmen et les chèvres. — Chasse aux autruches . . . . 36

## CHAPITRE V.

Situation géographique du pays des Namaquois. — Sa topographie. — Caractère et langage des habitants. — Influence exercée sur eux par les étrangers. — Privations endurées par les premiers missionnaires. — Cornelius Kok. — Commencement de travaux. — Première entrevue avec Africaner. — Ses ancêtres et son histoire. — Oppression. — Vengeance. — Africaner se réfugie vers le fleuve Orange. — Guerre avec les Berends. — Mode d'attaque d'Africaner. — Son bétail pillé et repris. — Nicolas Berend. . . . . 46

## CHAPITRE VI.

Établissement des missionnaires à Warm-Bath. — Africaner se joint momentanément à la mission. — Mort d'Abraham Albert — Espérances frustrées — Meurtre de Hans Drayer et ses suites — Épreuves des missionnaires — Singulière exhumation — Destruction de Warm-Bath — Mort de Chrétien Albert et de sa femme. — Perspective réjouissante. . . . . 57

## CHAPITRE VII.

M. Campbell écrit à Africaner. — M. Ebner est envoyé en mission auprès de lui — Description d'un voyage pour se rendre au pays des Namaquais. — Conduite du bétail — Contre-temps. — La brebis perdue — La rivière enflée — Départ de Byson fermé. — Scènes du désert — Fuite des bœufs — Arrivée de M. Bartlett — Arrivée à Pella. — Traversée du fleuve Orange — Vive contestation. . . . . 61

## CHAPITRE VIII.

L'auteur arrive au kraal d'Africaner. — Construction expéditive — Agréments d'une maison indigène — Sujets d'inquiétudes — Titus Africaner — Départ de M. Ebner. — Dispositions du peuple — Nouvelles espérances — Zèle d'Africaner pour l'instruction — Changement favorable de Titus. — Dispute de femmes — Africaner et la civilisation — Sa bienveillance — Ses efforts politiques. — Maladie de l'auteur. — David et Jacques Africaner — Un orage — Mort chrétienne. . . . . 71

## CHAPITRE IX.

Projet de voyage — Fabrication d'un soufflet et réparations de wagon — Commencement de voyage — Observations géologiques et zoologiques — Ressources alimentaires des voyageurs — Miel empoisonné. — Ignorance des indigènes — Journal de M. Schmelen — Erreurs auxquelles sont exposés les voyageurs. — Obstacle imprévu — Un sorcier. . . . . 81

## CHAPITRE X.

Retour à la station. — Le lion et la girafe — Attaque nocturne — Coutume barbare — La mère abandonnée — Imprévision humaine — Sagacité du lion — Situation affreuse. — Souffrances dans le désert — Mède de voyage — Un homme aux prises avec un lion. — Genre de vie de l'auteur — Sa garderole. . . . . 87

## CHAPITRE XI.

Voyage dans la contrée des Griquos — Le chef Coranna — Désagréments d'une course à cheval — Sommeil dans le sable — Aspect de la rivière Orange — La corneille et la tortue — L'auteur boit de l'eau empoisonnée — Hanté des Bushmen. — Sérénade dans le désert — Une partie des voyageurs s'égarent — L'auteur et son guide sont poursuivis par un lion — Tourments de la faim et de la soif. — L'auteur aux prises avec les singes — Phénomène du mirage — Dernières extrémités. — Arrivée à la ville des Griquos. — Visite à Lattakou. — Délivrance providentielle — Orage — Nuit passée dans l'humidité — Ressource inattendue. — Rencontre d'un hippopotame — Arrivée à la station. . . . . 101

## CHAPITRE XII.

Voyage au Cap. — Puissance de l'Évangile. — Position critique d'Africaner. — Scène plaisante. — Incrédulité d'un fermier. — Visite d'Africaner au Gouverneur. — Sensation qu'il produit. — L'auteur est attaché à la mission chez les Béchuanas. — Voyage d'Africaner à Lattakou. — Sa mort. — Ses premières expériences chrétiennes. — Son rêve. — Abandon de la mission. — Elle est reprise par les Wesleyens. — Difficultés attachées aux missions dans le sud de l'Afrique. . . . . 118

## CHAPITRE XIII.

Missions chez les Griquois. — Son origine et son caractère. — Dévouement des missionnaires. — Progrès dans la civilisation. — Puissance de la prière. — Mesure impolitique. — Départ de M. Anderson. — L'auteur se joint à la mission. — Election de Waterboer. — Sa soif de connaissances. — Les Bergenaars. — Attaque dirigée contre Griqua-Town. — Conduite généreuse. — Influence des missionnaires. — Châtiment providentiel. — Succès de la mission. — Jusqu'à quel point le missionnaire doit-il intervenir dans les affaires civiles? — Traité entre les Griquois et le gouvernement de la Colonie. — Espérances de la mission. . . . . 129

## CHAPITRE XIV.

Premiers voyages chez les Béchuanas. — Le chef Moléhabangue. — Edwards et Kok. — Pratique dangereuse. — Meurtre de Kok. — Dangers de la part des Bushmen. — La famille de Bergover. — Meurtre d'un père et de sa fille. — Situation horrible. — Scène déchirante. — Une expédition à Lattakou. — Massacre. — Visites de Lichtenstein; de Cowan et de Dénovan; de Burchell. — Difficultés de la langue. — Voyage de Campbell. — Envoi de missionnaires à Lattakou. — Entrevue avec le roi. — Rejet des missionnaires. — M. Evans abandonne la mission. . . . . 139

## CHAPITRE XV.

M. Read obtient le consentement de Mothibi à ce que les missionnaires séjournent chez les Béchuanas. — Nécessité de la prudence. — Soupçons des indigènes. — Difficultés que les missionnaires éprouvent à gagner leur confiance. — Expédition malheureuse. — Sujet d'encouragement. — Ministère de M. Hamilton. — Le pain volé. — L'auteur se joint à la mission. — Position du missionnaire chez les Béchuanas. — Difficultés particulières. — Absence totale d'idolâtrie. — Professions de foi sans réalité. — Raisonnement d'un faiseur de pluie. — Gouvernement des Béchuanas. — Pitshos, ou parlement des indigènes. — Coutumes nationales. — Obstacles à l'Évangile. — Travaux des femmes. — Caractère des Béchuanas. . . . . 151

## CHAPITRE XVI.

Difficultés attachées aux commencements d'une mission. — Athéisme des Cafres et des Hottentots. — La mante prie-Dieu. — Prétendu culte de la lune. — Morimo des Béchuanas. — Traditions absurdes. — Sagacité des faiseurs de pluie. — Opinion fautive des théologiens. — Ignorance déplorable. — Incrédulité d'un chef. — Témoignage d'un indigène converti. . . . . 161

## CHAPITRE XVII.

Insuffisance des vœux de la création pour conduire à Dieu. — La connaissance de Dieu n'est pas en nous chez l'homme. — Explication de Rom. I. 20. — Opinions des anciens philosophes. — Responsabilité de l'homme. — Cérémonies des indigènes. — Fêtes et pour soulever les orateurs et les faiseurs de pluie. — Cérémonies désagréables. — Poètes et parodystes. — Théologie naturelle. — Systèmes et degrés divers d'idolâtrie. . . . . 171

## CHAPITRE XVIII.

Indifférence des indigènes. — Les femmes contesquent leurs à leur profit. — Épreuves de patience. — Position de la femme du missionnaire. — Aspect de notre culte. — Vole d'ours. — La marmitte et système. — Consecrations. — Difficultés de la langue. — Les interprètes. — Erreurs névralgiques. — Assistance divine. — Femmes missionnaires. — Offres généreuses. — Situation du terrain. — Préfération de l'eau à l'huile. — Une femme tentée. — Son épreuve et sa réparation. . . . . 179

## CHAPITRE XIX.

Influence des faiseurs de pluie. — Exposition des cadavres. — Cérémonies funéraires. — Grande oséberose. — On envoie chercher un faiseur de pluie. — Il est accablé avec et théorème. — Sa condition, ses races. — Il fait de la pluie dans une outre à tautre le fait. — Arbre frappé de la foudre. — Le demandeur au sang. — Le ciel d'été. — Grande desolation. — Éblouissement d'un cadastre. — Désespoir du faiseur de pluie. — Nous sommes accusés. — Condamnation du faiseur de pluie. — Il quitte le pays. . . . . 191

## CHAPITRE XX.

L'horizon des missionnaires s'assombrit. — Épreuves critiques. — Changements de climat. — Origine de la rareté des poisons. — Indice d'une fertilité passée. — Diminution des sources. — Les vents du Nord. — Instinct des animaux. — Phénomènes atmosphériques. — Description des crages. — Le ciel terre sans nuage. — Météores indigènes, quelques des Béchuanas. — L'horloge de la chapelle. . . . . 207

## CHAPITRE XXI.

Premières nouvelles des Mantatis. — L'auteur fait un voyage dans l'intérieur. — Il chasse d'un antilope par des chiens sauvages. — Approche des Mantatis. — L'auteur résiste sur ses pas. — Il se rend à Griqua Town. — Assemblée publique des Béchuanas. — Physiognomie des orateurs. — Discours du roi. . . . . 217

## CHAPITRE XXII.

Arrivée des Griquois. — Départ de l'expédition. — Triste spectacle. — Grand danger. — Commencement de la bataille. — Mode de combattre des sauvages. — Fuite de le nom. — Les femmes et les enfants. — Description des Mantatis. — Nouvelle tentative pour sauver les femmes. — Nuit d'anxiété. — Nouvelles alarmes. — Les femmes et le cheval mort. — Crainte des Béchuanas. — Réflexions. — Mission chez les Mantatis. . . . . 227

## CHAPITRE XXIII.

Proposition de transporter ailleurs la station. — Objections de la part des indigènes. — Voyage de l'auteur à l'ap. — Surprise des chefs Béchuanas qui

l'accompagnaient.—Arrivée de nouveaux missionnaires.—Retour à la station.—Tournée chez les Bavangketsis.— Voyage dans le désert.— Aspect du pays.— Puits naturels.— Condition misérable des Sauneys.— Un dimanche au désert.— Ignorance des indigènes.— Leur manière de prendre le gibier.— Scène au bord d'un étang.—Tourments de la soif.— On trouve de l'eau.— Arrivée chez les Barolongs.— Enfants à vendre.— Arrivée chez les Bavangketsis.— Le bétail enlevé.— L'expédition rencontre un fils de Makaba — Mort du faiseur de pluie.— Réception à Kuakue. . . . 237

#### CHAPITRE XXIV.

Les indigènes et la boussole.—Visite de Makaba aux wagons.—Description de la ville.— Caractère de Makaba.— Hardiesse des hyènes.— Conversation avec Makaba.— Tentative d'enseignement religieux.— Étonnement causé chez Makaba par la doctrine de la résurrection.— Rébellion de Tsusane; sa mort; alarme sans fondement; départ précipité.— Dernière entrevue avec Makaba.—Retour chez les Parolongs.— Projet d'attaque sur la ville de Pitsana.— Evasion d'un prisonnier; son récit.— Situation critique.— Attaque des wagons.— Bataille.— Scène du paganisme.— Conduite chrétienne.— Explosion.— Intervention divine.— Affaire de la station.— Alarme nocturne.— Réflexions. . . . . 253

#### CHAPITRE XXV.

Etat des esprits.— Guerre civile.— Présomption de Mothibi.— Conférence avec ce chef.— Attaque des maraudeurs.— Abandon de la station.— Agitation générale.— Mort du jeune prince Péciu.— Epidémie.— Superstition barbare.— Nouvelles attaques.— Maladie de M. Hughes.— Perspective décourageante.— Conduite déloyale.— Chef dévoré par un lion.— Nouvelles alarmes.— Description du fléau des sauterelles.— Les veaux volés.— Conversion remarquable. . . . . 271

#### CHAPITRE XXVI.

Voyage chez les Parolongs.— Entrevue avec des lions; danger imminent.— Le repas du lion.— Arrivée à Choaing.— Genre de vie du missionnaire.— Rhinocéros.— Chasse nocturne.— Vitesse à la course.— Dépravation des indigènes.— Usage barbare.— L'atelier du forgeron.— Une visite de roi.— Retour à la station. . . . . 288

#### CHAPITRE XXVII.

Espérances et encouragements.— Nouvelles inquiétantes.— Séjour à Griqua-Town.— Retour à la station.— Visite du révérend Richard Miles.— Circonstances encourageantes.— Nouvelle attaque.— Les ennemis sont repoussés.— Les prisonniers.— Encore une horde de bandits.— Trêves et pourparlers avec l'ennemi.— Arrivée de M. et Madame Archbell.— Pouvoir de la conscience.— Massacre.— Jugements de Dieu. . . . . 300

#### CHAPITRE XXVIII.

Changement inattendu en bien.— Baptême d'Aaron Joseph.— Heureux fruits de la foi.— Baptême de six candidats. Réflexions à ce sujet.— Puissance civilisatrice de l'Évangile.— Costume des indigènes.— Ecole de couture.— Modes nouvelles.— Fabrication de chandelles.— Expériences chrétiennes des indigènes.— Mort d'une femme indigène convertue. . . . . 312

## CHAPITRE XXIX.

Ambassadeurs de Mossélékatsi. — Leur étonnement — Dangers attachés à leur retour. — L'auteur les accompagne. — Accueil que leur fait Mahuta — Attaque des bœufs par un lion — Arrivé chez les Baharutais. — Description du pays. — L'arbre habité. — Expédient singulier. — Instances des ambassadeurs. — Indice d'une prospérité passée — Trace d'une industrie remarquable. — Ravages de la guerre. — Récit intéressant. — Pluies violentes. — Rencontre inattendue. — Pompe sauvage — Terreur de Mossélékatsi. — Description des guerriers. — Un bal d'état. . . . . 322

## CHAPITRE XXX.

Prolongation de séjour chez Mossélékatsi. — Sa reconnaissance. — Une veillée de samedi. — Jugement d'un criminel. Hérosme sauvage. — Tyrannie de Mossélékatsi. — Son histoire — Son caractère. — Affliction d'un père. Ses efforts pour racheter son fils. Amour maternel — Question de Mossélékatsi. — Sa passion pour la guerre. — Action atroce. — Cuisine des Mét-béllés. — Horreur de la guerre. — Retour de l'auteur. . . . . 332

## CHAPITRE XXXI.

Progrès de la civilisation. On jette les fondements de la chapelle. — Description de la station — Impression de divers ouvrages. — Caïse d'étoffe envoyée à la station — Expédition désastreuse de Hérend. — Mission chez les Baharutais. — Compassion d'une fille pour sa mère. — Les Leçons bibliques. — Deux grand'mères. — La polygamie. — Bénédiction et difficultés. — Bonté du docteur Smith. — L'auteur accompagne l'expédition. — Arrivé chez Mossélékatsi. — Cérémonie curieuse. — Le cheval perdu. — L'auteur s'échappe à un lion — Retour au Kuruman . . . . . 344

## CHAPITRE XXXII.

Voyage pour chercher du bois de construction. — La mission de Mothéga reprise et abandonnée de nouveau — Mossélékatsi et les fermiers. — Aides indigènes. — Tournée d'évangélisation. — Visite à Mothesh. — Ses deux premières visites à la station. — Désir d'instruction. — Arrivée au village. — Avidité des indigènes pour entendre l'Evangile. — Un prédicateur original — Vif désir d'apprendre à lire. — Leçon d'alphabet au clair de la lune. — L'alphabet chanté. — Départ. — Heureux fruits de l'Evangile. — Paix de l'esprit de paix — Etablissement d'un marchand à la station. — Inauguration de la chapelle. — Conversion du Mothibi. — Réflexions. . . . . 370

## CHAPITRE XXXIII.

Mission chez les Bassoutos. — Extrait d'une allocution de Mothesh. — Développement des travaux missionnaires. — Puissance de l'Evangile. — Misère de l'Afrique, et remède à cette misère. — Detours de l'Eglise de Christ. — Promesses de l'avenir. — Puissance des Ecritures. — Surprise agréable. — Hospitalité chrétienne . . . . . 386







94006

2

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

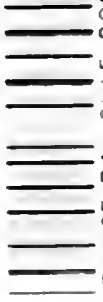
---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

DT           Moffat, Robert  
731            Vingt-trois ans de séjour  
M714         dans le sud de L'Afrique

UTL AT DOV: NSVIE



C RANGE BAY SHLF POS  
3.11 19 02 02